

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE &c
DÉDIÉ
A MONSIEUR
FRÈRE DU ROI.



Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat,
Cic. de Natur. Deor.

JANVIER 1784.



TOME LXI,

PARIS,



Chez DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR,
quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1784.

SUITE DES REMARQUES (a)

*Sur la fièvre puerpérale, & particulièrement
sur un ouvrage qui a pour titre : Recher-
ches sur la fièvre puerpérale, par M.
DE LA ROCHE, &c.*

Le traitement de la fièvre puerpérale est
prophylactique ou curatif. M. de la Roche
étoit trop éclairé & trop méthodique, pour
ne l'avoir pas examiné sous ces deux rap-

(a) Par M. DOUBLET.

4 SUITE DES REMARQUES

ports, & nous allons aussi le considérer sous ce double point de vue.

Quel est le traitement Prophylactique ?

Ce traitement consiste dans le soin d'éviter ou d'empêcher l'action des causes disposantes ou déterminantes : ainsi nous n'avons qu'à suivre & discuter brièvement les principales opinions sur ces différens articles.

Ceux qui regardent la fièvre puerpérale comme putride, pensent que le principal moyen pour éviter cette fièvre, est d'empêcher qu'il ne règne un mauvais air dans les salles des hôpitaux où se trouvent les femmes en couches, ou dans les chambres des autres accouchées. *Peu* rapporte une observation sur laquelle ces médecins se fondent avec assez de raison. Dans un grand hôpital, toutes les femmes en couche mouraient, & on ne trouvoit aucun moyen qui pût arrêter cette mortalité. On observa que dans la même salle où se trouvoient les femmes en couche, il y avoit aussi un grand nombre de malades attaquées de maladies chirurgicales : on ôta ces malades de cette salle, & la mortalité cessa. D'un autre côté, le séjour habituel de la fièvre puerpérale à l'Hôtel-Dieu de Paris, son apparition plus fréquente dans tous les autres hôpitaux que chez les particuliers, démontrent que l'influence de l'air peut entrer souvent pour beaucoup dans les causes éloignées qui la font naître.

tre. Mais comme on rencontre cette maladie dans des maisons particulières où l'on emploie la plus grande attention à renouveler & à purifier l'air, il faut conclure que cette cause n'est pas la seule. *M. de la Roche* fait à cet égard d'assez longues réflexions sur l'habitude dangereuse d'étouffer les femmes nouvellement accouchées, dans leurs appartemens & dans leurs lits; digression heureusement peu nécessaire aujourd'hui, au moins dans ce pays-ci, où les préjugés sur cet article ont été combattus mille & mille fois, & sont presque généralement détruits. Nous ne suivrons pas non plus *MM. White & Leake*, dans les dissertations qu'ils font à ce sujet sur les moyens de corriger la corruption de l'air, parce que ces moyens sont connus. Nous remarquerons seulement, que *M. de la Roche* pense que la mauvaise disposition de l'air est incapable de produire la fièvre puerpérale, mais qu'il la juge très-propre à l'aggraver, une fois qu'elle est produite; réflexion fondée en général sur des motifs aussi justes que sages, mais qu'il ne faut cependant point admettre sans restriction. Selon *M. Leake*, les causes éloignées de la fièvre puerpérale sont les erreurs de régime, les peines d'esprit, & le froid (a).

(a) *This Fever seemed to be brought, on by catching cold, or errors in diet, but much oftener by anxiety of mind. CHILD-BED FEVER. p. 41.*

6 SUITE DES REMARQUES

Les erreurs de régime. On connoît assez l'empire de l'estomac sur le genre nerveux & sur toutes les fonctions du corps humain, pour croire à l'influence du mauvais régime sur des femmes prêtes d'accoucher, ou nouvellement accouchées; & comme les femmes les plus exposées aux erreurs de régime, par leur foiblesse & par la bizarrerie de leur goût, sont les femmes cacochymes, on doit observer que ces femmes sont plus disposées que les autres à la fièvre puerpérale.

M. *Leake* a remarqué que les femmes dont la fibre étoit lâche, y étoient plus sujettes que celles de tout autre tempérament (a). D'après les signes de cachexie & l'intempérance des femmes, j'ai plusieurs fois prédit à l'hôpital de Vaugirard, que telle ou telle seroit affectée de la fièvre puerpérale, & ma prédiction s'est malheureusement vérifiée. Ce pronostic est d'autant plus aisé, que les premiers signes de la maladie paroissent en général sur le visage, non-seulement après le frisson, mais même quelquefois auparavant. Cependant, instruit par l'expérience, & dans l'intention de préserver les femmes mal-portantes & caco-

(a) Voyez LEAKE, pag. 41. Voyez aussi Mémoire sur la fièvre puerpérale, *Journal de Médecine*, novembre 1782.

chymes , d'un fort qu'elles doivent redouter, je prends la précaution de leur donner , dans le huitième mois de leur grossesse , un léger émético-cathartique , composé de deux onces de manne , & de dix grains d'ipécacuanha. Ce remède excite un vomissement très-doux , & fait en même temps évacuer par en bas. Ce qui m'a enhardi à en faire usage , c'est que j'en avois éprouvé plus d'une fois l'efficacité dans des accès de fièvre intermittente , arrivés à pareille époque.

L'anxiété d'esprit. M. Leake répète en plusieurs endroits , que cette cause lui a paru fort puissante sur les femmes nouvellement accouchées ; & comme le chagrin & les peines accompagnent presque toujours les femmes qui viennent accoucher dans les hôpitaux , il explique en partie , par cette cause , pourquoi la fièvre puerpérale est , toutes choses égales , beaucoup plus commune dans les hôpitaux , que chez les femmes qui accouchent chez elles. L'hôpital de Vaugirard est bien situé , les soins & les attentions sont multipliés dans toutes les parties de l'administration : cependant , sur 60 femmes à peu près qui y accouchent par an , il y en a plus d'un cinquième qui éprouvent plus ou moins gravement la fièvre puerpérale ; & je ne puis en trouver d'autre raison , que le chagrin & la douleur de

8. SUITE DES REMARQUES

leur situation , non-seulement redoublé par la maladie vénérienne dont elles sont affectées , mais encore aggravé , 1^o. par la douleur qu'elles ont de perdre leur enfant , ce qui arrive nécessairement à plusieurs ; 2^o. par la nécessité où elles sont de rester un an dans cet hôpital, pour se guérir & nourrir un ou deux enfans trouvés , suivant l'engagement qu'elles ont pris.

M. de la Roche regarde aussi cette triste affection de l'ame comme très - préjudiciable aux nouvelles accouchées , mais comme il ne l'a pas observée dans les hôpitaux , il la dépeint telle qu'elle paroît plus communément chez les autres femmes , sous les symptômes ordinaires de sensibilité nerveuse. Il remarque fort sagement , que de toutes les affections de l'ame , c'est la crainte de la mort qui paroît la plus funeste ; & nous croyons effectivement , que cette frayeur a concouru plus d'une fois à propager la constitution épidémique dans les hôpitaux.

Le froid. M. Leake regarde cette cause comme principale , dans l'énumération des causes disposantes ; il a observé que cette maladie étoit d'autant plus commune , que les vicissitudes de l'air , ou les passages du chaud au froid , étoient plus fréquens & plus rapides. J'ai plusieurs exemples frappans de la vérité de cette observation,

Au mois de novembre 1782, une femme accouchée heureusement, chez laquelle la sécrétion du lait se faisoit convenablement, & qui s'étoit bien portée jusqu'au troisième jour, sort de son dortoir pendant la nuit suivante, & va se promener dans le jardin, à moitié nue. Elle est bientôt saisie de frisson; on la fait vomir quelques heures après; on répète le vomitif le lendemain. La maladie n'en fait pas moins les progrès les plus rapides; la fièvre, la diarrhée, les coliques, l'anxiété continuent si vivement, qu'elle périt le sixième jour.

Dans le mois d'octobre dernier, trois femmes très-récemment accouchées, se trouvoient, faute d'emplacement dans la salle des femmes grosses, salle basse, & qui, quoique salubre, est moins saine que celle des femmes accouchées. Leurs lits étoient voisins; des fenêtres imprudemment ouvertes, parce qu'elles étoient en opposition avec une porte, firent souffler un air froid sur ces trois femmes: elles eurent le frisson à peu d'heures de distance. On les fit vomir à l'instant avec l'ipécacuanha. La peau se disposa à la moiteur: on favorisa cette disposition par des boissons appropriées; on les fit teter fortement; la fièvre dura peu de jours; &, après un léger purgatif, ces femmes furent guéries. Cette heureuse terminaison n'a pas toujours lieu.

J'en citerai une preuve évidente & étrangère à l'hôpital de Vaugirard. L'année dernière au mois de mars, une jardinière, voisine de l'hospice de Saint Sulpice, où je demeurois, étoit au troisième jour de sa couche; elle ne nourrissoit pas, mais tout alloit bien. Invitée par la douceur de la température qui régnoit alors, elle sortit de sa chambre, & fut s'asseoir par terre au milieu de son marais; elle y prit du froid, & fut saisie, peu de temps après, d'un très-grand frisson. Je ne fus appelé que le sixième jour de la maladie, le neuvième après l'accouchement, & je trouvai la malade dans l'état de la fièvre puerpérale la plus grave; diarrhée, coliques, nausées, météorisme du ventre, pouls fréquent & petit, visage plombé & bouffi, avec les yeux cernés & éteints, sueur de la face, &c. Le vomitif végétal sembla apporter du soulagement; mais ce mieux ne fut que passager: elle mourut le treizième jour, après quarante-huit heures d'un délire sourd, & ayant le ventre gros comme dans l'ascite.

M. de la Roche, persuadé aussi de la grande influence du froid pour favoriser la naissance de la fièvre puerpérale, s'arrête long-temps sur cette cause. Il fouille dans les registres de mortalité de Genève; il en compare les résultats avec ceux des médecins Anglois, & trouve qu'il est toujours

mort plus de femmes en couche en hiver qu'en été ; mais la principale raison pour laquelle il adopte cette cause, c'est qu'elle lui paroît très-fort quadrer avec sa théorie de l'inflammation ; ainsi , il regarde le froid tantôt comme cause prédisposante , tantôt comme déterminante ou excitante ; peut-être même , dit-il , le froid agit-il des deux manières. Quoi qu'il en soit de la théorie de M. de la Roche , & de toutes celles qu'on pourroit encore imaginer sur cet article , elles seront toujours moins concluantes que les faits , auxquels seuls nous nous bornons dans ces remarques.

Mais la première & la plus importante de toutes les causes prédisposantes , suivant M. de la Roche , c'est l'atonie qui arrive aux vaisseaux des intestins par la grossesse , & qui les met dans le cas de recevoir une plus grande quantité de sang après la délivrance , & , par conséquent , de s'enflammer par le moyen de la *sensibilité nerveuse* , & des autres effets physiologiques , que M. de la Roche connoît & présente avec une grande facilité. Cependant , M. Leake avoit dit avant lui : *la première impression de cette maladie est faite sur les nerfs ou sur la puissance vitale du corps ;* & c'est pour cette raison , que cet auteur met au rang des causes prédisposantes , certaine sensibilité du corps , propre à développer le germe de

12 SUITE DES REMARQUES

cette maladie : *Body endowed With an exquisite degree of sensibility* ; mais sans rien expliquer , sans prétendre fortifier par là son opinion de l'inflammation , M. *Leake* expose tout simplement ce qu'il a vu , en ajoutant qu'en pareille occasion , il s'est bien trouvé de recommander les toniques & les fortifiants , tels que le quinquina & la rhubarbe.

En songeant à l'état où on a trouvé quelquefois la matrice , on pourroit croire que la manière dont ce viscère a été affecté dans l'accouchement , influe sensiblement sur cette maladie. Quelques médecins sont de cet avis. Sans le dire positivement , M. *de la Roche* , dans plusieurs endroits de son Livre , & particulièrement dans sa Préface , crie si fort contre les accouchemens précipités , contre l'abus des instrumens , qu'il semble faire entendre que beaucoup de fièvres puerpérales dépendent des mauvaises manœuvres. Mais , en déclamant ainsi contre les mauvais accoucheurs , M. *de la Roche* s'est laissé aller à son zèle , sans prétendre , sans doute , accréditer une assertion qu'il fait être démentie par presque tous les observateurs. En effet , on voit dans presque tous les auteurs qui ont écrit sur cette maladie , que les femmes attaquées de la fièvre puerpérale n'ont pas eu d'accouchemens laborieux , & que la ma-

trice a été presque toujours trouvée en bon état après la mort. Dans les premières fièvres puerpérales que j'ai eu occasion d'observer , j'avois remarqué que les accouchemens avoient été précipités ; mais cet apperçu n'a pas été confirmé par la suite ; & , sur un assez grand nombre d'ouvertures de cadavres , je n'ai trouvé la matrice affectée qu'une seule fois. Enfin , je rapporterai à cet égard , le résultat de l'hôpital de Vaugirard. Depuis trois ans & demi qu'il est établi , il n'y a encore eu qu'un seul accouchement contre nature ; tous les autres se sont opérés aussi doucement que naturellement entre les mains du chirurgien interne , dont on ne sauroit trop louer la sagesse : & cependant il y a eu , comme je l'ai dit , beaucoup de fièvres puerpérales , relativement au nombre de femmes qui y accouchent. Néanmoins , il faut convenir , qu'il est possible que la matrice soit affectée dans quelques cas de fièvre puerpérale ; & en effet , cette possibilité a été démontrée par quelques ouvertures de cadavres ; il est probable même , que cette affection contre nature a concouru , dans ces cas , à faire naître la métastase ou l'infiltration mortelle , en formant dans l'hypogastre un point d'irritation ; irritation propre à troubler la marche de la nature , & à dévier les humeurs dans la cavité abdomi-

nale. Cette complication formera donc une espèce particulière de fièvre puerpérale ; mais , d'après le témoignage de tous les auteurs , & d'après notre propre expérience , nous croyons que cette espèce est fort rare.

Il est un autre moyen prophylactique ; dans lequel les Anglois , ni *M. de la Roche*, ne paroissent pas avoir beaucoup de confiance ; c'est la succion, moyen naturel, aussi simple qu'énergique. *M. Leake* l'avoit essayé , comme nous l'avons vu , dans une constitution épidémique ; il l'avoit tenté , mais trop tard , & sans y mettre , peut-être , toute la persévérance convenable. *M. de la Roche* auroit sans doute appris à connoître la valeur de cette méthode , si les circonstances l'eussent mis à portée de l'employer. Quant à moi , je puis assurer que je n'ai presque jamais vu une femme bien portante & gaie avant son accouchement , fermement résolue de nourrir , & s'y prêtant avec courage , avoir une fièvre puerpérale grave. Lorsqu'il arrive à des femmes ainsi constituées d'être attaquées de cette maladie , soit par erreur de régime , soit par le froid , cette fièvre n'est qu'éphémère ; après les premiers remèdes , les malades entrent dans une moiteur qui les soulage , & elles sont guéries en peu de jours , par une abondante sécrétion des

mamelles. Telles sont les trois que j'ai citées en parlant du froid, & plusieurs autres avant elles. Au contraire, lorsque les femmes déjà saisies de frisson manquent de courage pour se faire teter, ou qu'elles ne le peuvent pas, soit faute de bout, soit parce qu'elles ont des déchirures au mamelon, elles éprouvent la maladie dans toute son étendue, & avec tous les dangers; c'est-à-dire, qu'elles sont guéries au bout de 9, 11, 14 ou 20 jours, soit par une éruption, soit par un dépôt laiteux, soit par une crise mixte, ou bien elle succombent à la maladie.

En mars 1782, la nommée *Alix*, tout récemment accouchée, avoit deux enfans qui moururent sans pouvoir prendre le teton. Elle est saisie de la fièvre puerpérale; on la fait vomir, on lui fait boire une tisane légèrement diaphorétique, les accidens se calment, mais cependant la fièvre persiste toujours: il arrive deux enfans qui la tetent avec avidité, & elle guérit promptement.

La nommée *Rose C.* *** accouchée à la même époque à-peu-près, se porte avec dégoût & difficulté à nourrir; des déchirures au sein augmentent sa répugnance; elle est saisie de fièvre sans frisson; mais l'abattement, la diarrhée, les nausées sont des symptômes non équivoques de la ma-

16 SUITE DES REMARQUES

ladié ; elle est évacuée : on veut encore revenir à la succion ; mais elle s'y prête trop foiblement pour en obtenir du succès. Le mal fait des progrès , plus lents à la vérité , qu'à l'ordinaire , mais assez graves pour la faire périr le trente-troisième jour , avec les phénomènes ordinaires ; c'est-à-dire , avec un dépôt séreux de plusieurs pintes , & une grande quantité de flocons caseux.

Voici des exemples plus récents. La nommée *Tr.* ** accouche le 18 juillet de cette année , & est attaquée de la fièvre puerpérale le lendemain. On lui donne le vomitif dans le moment convenable. Du 18 au 24 , il y a fièvre vive , diarrhée , douleurs de ventre , pouls petit & serré. Du 24 au 27 la diarrhée devient plus fréquente , il y a anxiété , sécheresse , absences fréquentes. Du 28 au premier août les accidens baissent. Le deux il survient une éruption considérable , avec œdème des extrémités inférieures , ce qui dissipe tous les accidens.

Le 3. août 1783 , la nommée *Marie M.* ** accouche. Le lendemain elle est saisie d'un frisson considérable. On lui donne presque aussitôt l'ipécacuanha , mais elle est peu soulagée ; on le répète le lendemain , mais avec aussi peu de succès. Les mamelles étoient flasques ; néanmoins elle essaya courageusement de donner à teter à son enfant. Les jours suivans , les douleurs de ventre ,
la

la diarrhée s'établirent : le 8 août , il y eut beaucoup de douleur & d'anxiété , le pouls étoit petit , fréquent , la figure décomposée , il y avoit un délire sourd : on lui ôta son enfant ; elle buvoit amplement de la décoction de tamarins , & de l'infusion de bourrache. Le 10 , la tête étoit plus présente ; elle redemanda son enfant avec tant d'instance , que je le lui fis rendre : l'enfant appliqué aux mamelles , pompa avec force ; le lait y monta , & elle se remplirent sensiblement. Le 11 , tous les accidens étoient diminués d'intensité : les jours suivans , la malade se trouva encore mieux ; enfin , le 15 elle étoit sans fièvre , & en état d'être purgée : sa convalescence a été difficile ; mais cependant elle a continué sa nourriture. Au bout de six semaines , elle a été assez bien rétablie pour supporter les remèdes antivénériens , & elle est maintenant absolument guérie , ainsi que son enfant ; ce qui est une preuve non équivoque de la douleur & de l'efficacité du traitement employé dans cet hôpital.

De tous ces détails sur les différentes causes disposantes ou déterminantes de la fièvre puerpérale , ne pouvons-nous pas conclure trois choses ; la première , que toutes dispositions intérieures ou extérieures , anciennes ou accidentelles , propres à produire ou à favoriser un changement morbi-

18 SUITE DES REMARQUES.

fique dans l'économie animale, chez les femmes nouvellement accouchées, peuvent devenir alternativement causes prédisposantes ou occasionnelles, & influencer plus ou moins, les unes ou les autres, suivant les différentes circonstances; 2^o que c'est au différent degré d'influence de ces causes, dans les différens pays & dans les différens sujets, qu'on doit attribuer l'aspect varié de ces maladies, dans les différens lieux & dans les différens individus; variété qui peut bien en faire des espèces différentes, en formant différentes complications, mais où le genre de malignité est toujours univoque & caractéristique, comme nous l'avons prouvé; 3^o. que la cure prophylactique ne peut pas être placée exclusivement ni dans le choix de l'air, ni dans l'usage circonspect des alimens, ni dans aucune autre pratique particulière, parce que tous les moyens préservatifs sont en général recommandables, & que, suivant le temps, le lieu & les personnes, ce sera à telle ou telle attention qu'il faudra recourir plus particulièrement; 4^o. enfin, que le moyen le plus constant & le plus sûr à employer, quand on le peut, est la succion.

Quel est le traitement curatif?

Avant de voir quel est la méthode à suivre dans le traitement de cette maladie, d'après,

la comparaison des différens auteurs, il est essentiel de remarquer que la plupart conviennent qu'elle peut varier relativement à son intensité ; c'est-à-dire, qu'elle peut être légère, grave ou mortelle. C'est ainsi que M. *Leake* remarque avec la plus grande candeur, dans ses deux premières observations, que ces femmes avoient été moins gravement attaquées que les autres, parce que la maladie n'étoit pas épidémique. L'attaque étoit moins violente, & tous les symptômes subséquens moins graves, le frisson plus léger, la diarrhée, le vomissement moins considérables, & le pouls ni si vif, ni si foible. Cette distinction est si générale parmi les Anglois, qu'elle est classique, comme on le voit dans M. *Cullen*. M. *de la Roche* a aussi noté la même variété ; & , divisant cette maladie d'après ces différences, il nous présente, dans ses propres observations, des fièvres puerpérales éphémères, des fièvres puerpérales plus graves ; enfin, des fièvres puerpérales mortelles. Sans connoître alors l'ouvrage de M. *Leake*, & bien avant celui de M. *de la Roche*, j'avois fait à-peu-près la même distinction sur les malades que j'avois eu occasion de traiter à Vaugirard, en divisant la fièvre puerpérale, en *fièvre puerpérale éphémère*, *fièvre puerpérale proprement dite*, & *fièvre puerpérale tardive*. « Les premières, ai-je

dit, sont de peu de conséquence, elles ont ordinairement lieu dans les premières vingt-quatre heures qui suivent l'accouchement; & quelquefois plus tard; elles consistent dans un gonflement douloureux, mais passager, qui semble d'abord menacer le bas-ventre d'une métastase: il est accompagné de fièvre; mais il se calme bientôt, & cède à la révolution du lait, qui dissipe tous les accidens. La seconde espèce est la fièvre puerpérale des auteurs, & elle a lieu quand le lait ne remplit pas les mamelles, & se porte sur le ventre. La troisième, à laquelle j'ai donné le nom de tardive, est celle des nourrices, où le lait quitte les mamelles, dans lesquelles il s'étoit déjà séparé, & se porte sur la cavité abdominale, avec tous les symptômes des fièvres de la seconde espèce. (a)

MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu n'ont pas présenté de distinctions, en décrivant la fièvre puerpérale; mais ils en ont sûrement fait de semblables aux deux premières que je viens de citer, en observant des fièvres puerpérales éphémères, & des fièvres puerpérales plus caractérisées. Sur deux cents femmes à qui ils administrent l'heureux trai-

(a) Voyez Mémoire sur la Fièvre puerpérale, par M. DOUBLET, & le rapport imprimé par ordre du gouvernement.

tement de M. *Doulcet*, il est sans doute bien des malades qui auroient eu la maladie au plus haut degré; l'air de l'hôpital, la constitution épidémique, l'expérience, tout le prouve: mais il en est aussi plusieurs, on ne peut pas en douter; chez lesquels la maladie n'auroit été qu'éphémère; & ces différentes espèces doivent offrir de la différence dans la manière dont elles cèdent à la méthode éprouvée. Un second article, dans lequel MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu diffèrent des autres observateurs, c'est qu'ils ne parlent pas de cette bouffissure, de ces abcès, de cet engorgement rhumatismal ou laiteux, dont MM. *Leake*, *de la Roche* & plusieurs autres auteurs ont parlé, ainsi que moi. Tout ce que disent MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu, sur la terminaison de la fièvre puerpérale, c'est que le lait ne remonte point aux mamelles, qu'il est dissipé tout entier par des selles laiteuses; enfin, qu'il coule avec les vuidanges, & s'échappe par les voies des urines & de la transpiration. Au reste, à mesure que les praticiens s'occuperont davantage d'observer & de décrire cette maladie redoutable des femmes en couche, on y découvrira encore de nouvelles variétés: ici, ce sera une putridité plus exaltée, qui sera dans les premières voies; là, il y aura de la sécheresse, de l'irritation, & même de l'inflammation.

22 SUITE DES REMARQUES

Chez les unes, la matrice paroîtra affectée; chez les autres, l'état de la poitrine ou de tel autre viscère offrira une nouvelle complication; d'un côté, vous trouverez de l'insensibilité & de la stupeur, de l'autre, de la douleur & des anxiétés: mais partout, une diarrhée abondante, le météorisme du ventre, l'abattement & le mauvais caractère du pouls pendant la maladie, l'épanchement séreux & caseux après la mort, présenteront des signes dont l'uniformité fera irrévocable.

Mais enfin, quelle doit être la nature & la marche du traitement? *Puzos*, *Mauriceau*, *la Mothe*, *Levret*, ont conseillé de traiter cette maladie comme une inflammation de bas-ventre, & disent avoir quelquefois réussi. Cependant, s'il faut s'en rapporter à *Mauriceau*, dont les observations sont & beaucoup plus multipliées, & beaucoup plus précises que celles de tous les autres observateurs anciens, la méthode anti-phlogistique y a été le plus souvent infructueuse (a).

(a) MAURICEAU, Observ. 605, 598, 667 rapporte trois cas où la saignée fut salutaire dans une diarrhée, survenue le troisième, cinquième ou sixième jour, avec suppression des lochies; mais nous voyons, Observation 39, l'histoire d'une grande diarrhée survenue immédiatement après l'accouchement, & suivie de la mort le

M. *Pasta* qui admettoit , d'après ces auteurs , une phlogose de la matrice , n'est pas plus heureux dans les faits qu'il rapporte , pour soutenir cette opinion. Sur quatre malades , une femme est guérie sans saignée , mais avec des lochies abondantes & laiteuses ; les trois autres , qui ont été beaucoup saignées , sont mortes : à savoir , la femme d'un ferrailler , dont nous avons rapporté l'histoire , celle d'un architecte , & sa propre femme , de la maladie & de la mort de laquelle il a fait un tableau aussi vrai que touchant (a). Toutes les méthodes ont été successivement tentées à l'Hôtel-Dieu de Paris , & sans aucun succès , jusqu'au moment de la découverte de M. *Doulcet*. Les médecins Anglois ont tour-à-tour employé les anti-phlogistiques , les

neuvième jour ; celle d'un flux de ventre arrivé le troisième jour , & la mort le septième , *Observ.* 24 ; d'un troisième cas de diarrhée , succédante immédiatement après l'accouchement & terminée par la mort le huitième , *Obs.* 552 ; d'un autre semblable , devenue mortelle le dix-septième jour , *Observ.* 648 ; enfin de plusieurs de même nature , c'est-à-dire , dont les principaux symptômes étoient la diarrhée , la fièvre & l'affection du ventre , & dont l'issue fut également funeste. *Voyez Observ.* 173 , 184 , 484 , 227.

(a) *Voyez PASTA, ibid. Considerazione sesta e settima.*

24 SUITE DES REMARQUES

purgatifs , les toniques , suivant qu'ils voyoient la maladie inflammatoire , putride , ou colliquative ; mais pour mieux connoître ce qui est constant, ou ce qui peut être variable dans le traitement de cette maladie , suivons la marche de *M. de la Roche* , & voyons , d'après les observateurs modernes , ce que peuvent contre elle les principaux genres de remèdes , & quelle est la manière de les appliquer.

La saignée convient-elle dans la fièvre puerpérale ? Nous avons déjà présenté bien des choses relatives à cette question , & nous n'avons , pour ainsi dire , qu'à les récapituler pour y répondre avec précision. *M. Hulme* dit que la saignée est fort nécessaire dans la fièvre puerpérale. *M. Leake* l'a pratiquée souvent. *M. de la Roche* conclut encore , avec plus de force , pour ce secours. Selon lui , c'est dans cette maladie un remède nécessaire , essentiel , unique. *White* , *Denman* , y montrent peu de confiance ; premièrement , parce que , selon eux , la maladie est principalement putride ; 2^o. parce que les femmes qui guérissent ne semblent le devoir qu'à leur bonne constitution ; mais néanmoins ils conviennent que la saignée peut être requise quelquefois : d'un autre côté , les médecins Anglois qui la conseillent le plus , y mettent encore bien des restrictions. *M. Hulme* dit que ce remède n'est que

secondaire. La plupart des Malades sur lesquelles M. *Leake* l'a éprouvé, sont mortes; car il a la bonne foi de dire dans les deux premiers cas, où il est question de saignée, & de saignée heureuse, que ces cas étoient assez légers pour qu'on ne puisse pas en tirer de préjugés décisifs en faveur de la saignée. A l'Hôtel-Dieu, jamais la saignée n'a réussi: à l'hôpital de Vaugirard, je l'ai pratiquée plusieurs fois avec succès, dans des fièvres légères ou éphémères; mais je n'ai jamais vu qu'un cas grave où elle fût nécessaire; tandis que, dans trois autres cas, aussi très-graves, elle a paru être nuisible, comme je l'ai rapporté dans mon Mémoire. Cependant, si M. *de la Roche* est plus décidé que les autres médecins en faveur de la saignée, c'est que, comme nous l'avons observé avec étonnement, les malades qu'il a vus n'avoient pas ce pouls petit & foible, ces langueurs, ces anxiétés que les autres médecins ont remarquées généralement.

Les émétiques sont-ils nécessaires? On a de tout temps employé les émétiques. MM. *White*, *Leake* en parlent expressément: on les avoit même très-anciennement prescrits à l'Hôtel-Dieu de Paris & dans la Ville. Les Observations de M. *Solier de la Romillais* & de M. *Sigault*, consignées dans les *Primæ mensis* de la Faculté, en font foi; mais ce remède ne produisoit pas tout l'effet désiré,

26 SUITE DES REMARQUES

soit parce qu'il étoit donné trop tard, soit parce qu'il n'étoit pas administré de la manière la plus efficace. M. *Doulcet*, médecin de l'Hôtel-Dieu, qui avoit jadis prescrit l'émétique dans cette maladie, sans avoir plus de succès qu'un autre, imagina de donner quinze grains d'ipécacuanha en deux doses, au moment du frisson ; & les maladies, qui auparavant devenoient mortelles, ont pris dès-lors une tournure heureuse.

Que ce soit l'effet de la vertu subastringente de l'ipécacuanha, que ce soit celui d'une secousse, cet effet est indubitable, d'après le Mémoire de MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu. Jamais les vomitifs, dans les mains des Anglois, n'ont eu le même succès : peu de temps avant sa mort, le docte & bienfaisant *Fothergill*, rendant compte à la Société Médicale de Londres du succès de la méthode de M. *Doulcet*, convient qu'il a souvent administré l'émétique, ainsi que les autres Anglois, mais sans en obtenir le même avantage que M. *Doulcet*, parce qu'ils étoient toujours appelés trop tard ; & revenant ensuite sur la méthode des médecins François, il ajoute : *cette méthode doit être regardée, par plusieurs, avoir été plutôt préservative que curative, dans nombre des cas multipliés dont il est question ; mais cela, bien loin de diminuer le mérite de son auteur, doit l'accroître*

tre au contraire aux yeux de ceux qui pensent, qu'il vaut beaucoup mieux errer du bon côté, & qu'il est plus desirable de prévenir les maladies, que de les guérir (a).

M. de la Roche, frappé des succès obtenus à l'Hôtel-Dieu de Paris, fait une note fort sage, dans laquelle il aime mieux s'éloigner un peu de son texte, pour se rapprocher de la vérité, en louant l'usage des vomitifs dans un hôpital, où, dit-il, le mauvais air a détruit le genre nerveux. Quant à moi, j'ai déjà rapporté, que j'avois employé les émétiques avec avantage, avant & après la découverte de M. Doucet; & plus hardi à les placer & à les multiplier depuis dix-huit mois, je dois à la vérité de dire, que s'ils n'ont pas réussi en manière de spécifique, pour guérir toutes mes malades, je me suis néanmoins constamment bien trouvé de les prescrire & de les répéter. Sans régner épidémiquement, il n'y a presque pas eu de mois où la fièvre puerpérale ne se soit montrée plus ou moins gravement dans cet hôpital; & je n'ai perdu que deux femmes; la première, cette femme imprudente qui a été se promener à demi-nue dans le jardin, pendant la nuit; la seconde, une

(a) *The London medical Journal. Vol. the third.*
p. 417.

28 SUITE DES REMARQUES

femme jeune & vigoureuse , mais morose & sans courage , dont voici l'histoire en peu de mots. Cette femme , accouchée le 2 octobre dernier , a été saisie de la fièvre puerpérale les premiers jours de l'accouchement , & traitée aussitôt par l'émétique végétal , & d'autres remèdes accessoires convenables à son tempérament. Vers le vingtième jour , la fièvre étoit tombée , la diarrhée étoit moins fréquente , & en apparence cette femme étoit sauvée par un dépôt laiteux abondant dans la cuisse & la jambe gauche ; mais elle a été suffoquée dix jours après , par la disparition subite de ce dépôt : confirmation nouvelle des faits antérieurement observés au même hôpital sur la marche de cette maladie , qui se juge le plus souvent par une anasarque ou des dépôts laiteux.

Les purgatifs. Rien n'est plus sage que ce que dit M. de la Roche sur cet article ; il veut qu'on tienne le ventre libre dans le commencement de la maladie ; il prescrit des laxatifs doux si le ventre est serré , & défend de purger , quand la diarrhée est symptomatique. Mais , comme la diarrhée est le plus souvent symptomatique , il s'ensuit qu'il faut rarement employer les purgatifs proprement dits ; cependant l'expérience a généralement appris qu'il falloit tenir le ventre libre. M. Doucet avoit voulu en-

trétenir la liberté du ventre , & porter en même temps à la peau par sa potion huileuse , animée de deux grains de kermès. M. *Etake* voit dans les laxatifs employés à cette époque , le moyen d'évacuer & de corriger la bile dominante. Pour moi , après avoir prescrit une ou deux fois l'ipécacuanha , j'étudie la nature , & je vois où elle porte. Quand les premières voies sont farcies de matières pûtrides , vermineuses ou noirâtres , je favorise & j'entretiens les évacuations pendant les premiers jours , par l'eau de tamarins avec le sel d'epsom , ou bien par l'eau de casse avec la crème de tartre. Il est aisé de croire qu'il faudroit suivre les mêmes indications dans les cas où la diarrhée paroîtroit laiteuse ; ce qui n'est pas commun dans la vraie fièvre puerpérale : car je n'en ai jamais vu d'autres signes dans les selles, à cette époque, qu'une teinte légèrement blanchâtre dans un fluide aqueux & fétide ; ce qui d'ailleurs n'arrive pas au plus grand nombre des malades. Quand le dévoiement est simplement féreux , je fais donner fréquemment des lavemens émolliens , je fais usage de la potion huileuse avec kermès , à laquelle j'ajoute quelquefois un peu d'eau de fleur d'orange : la tisane est légèrement diaphorétique. Si la maladie est plus avancée , ou la malade plus foible , & qu'il faille en même temps

entretenir la liberté du ventre & soutenir les forces, j'unis le quinquina aux tamarins, en faisant prendre, en forme d'apozème, la décoction de deux onces de quinquina & de trois onces de tamarins, dans cinq demi-setiers d'eau. Enfin, quand l'agitation s'y joint sans sécheresse ni éréthisme, j'ordonne quelques prises de thériaque.

Les acidules. M. de la Roche les conseille généralement dans presque toutes les circonstances. Dans les cas de sécheresse à la langue & à la peau, où la soif & la putridité sont exaltées, j'insiste sur les acidules ; mais cette complication est assez rare : car presque toutes les femmes attaquées de la fièvre puerpérale ont la langue blanche & humide.

Les fortifiants & les sudorifiques. M. de la Roche rejette les sudorifiques chauds, mais il loue l'usage du quinquina & du camphre. M. Leake recommande beaucoup le quinquina, quand il y a des signes d'intermission dans la fièvre, ou des marques de putridité, sur-tout vers la fin de la maladie, il l'unit quelquefois à la rhubarbe ; j'ai souvent employé avec succès le même mélange, que je varie suivant les forces de la malade, mettant tantôt deux, tantôt quatre parties de quinquina sur une de rhubarbe, & quelquefois les donnant à doses égales. On fait quel usage on fait du camphre.

dans les fièvres putrides. *Pouteau, Mead, Huxham, White* l'avoient recommandé, particulièrement dans la fièvre putride des femmes en couche, & cela, tout simplement pour corriger la putridité & augmenter la force vitale. *M. de la Roche* a une raison encore plus déterminante pour conseiller ce médicament : *le camphre*, dit-il, *a sur-tout la propriété de relâcher l'extrémité des vaisseaux*, & de dissiper cette inflammation superficielle & érysipélateuse, que nous avons regardée comme la cause prochaine de la fièvre puerpérale. On ne reprochera certainement jamais à *M. de la Roche*, de perdre de vue son objet.

Les bains tièdes. Ils ont été employés sans succès en Angleterre, à l'Hôtel-Dieu de Paris, & par-tout ailleurs ; aussi *M. de la Roche* les regarde-t-il comme pernicieux.

Les vésicatoires. Les vésicatoires ont eu leurs prôneurs ; & , d'après le tableau de la maladie , on conçoit aisément qu'il est des cas où ils ont pu être utiles comme médicaments auxiliaires, soit en dérivant une portion d'humeurs propres à rendre la maladie plus compliquée , soit en augmentant l'énergie des forces vitales. *Marie-Anne*, femme de trente ans , accablée de chagrin, & déjà sujette à des accès de fièvre fréquens avant son accouchement , fut délivrée

32 SUITE DES REMARQUES

heureusement le 5 novembre dernier, à l'hospice de Vaugirard. Le 7, elle fut saisie de frisson, & le vomitif fut donné au moment même : le lendemain la fièvre étoit vive, le visage rouge, le pouls mollasse, le ventre douloureux, & les évacuations étoient fréquentes. Je fis répéter le vomitif : les mamelles, qui avoient paru se remplir les deux premiers jours, devinrent flasques, la malade n'ayant eu ni le courage ni la force de se prêter à la succion. Du trois au six de la maladie il y eût anxiété, beaucoup de soif, diarrhée bilieuse & séreuse fréquente, avec ténésme. La malade but de l'eau tamarins, de l'infusion de bourrache, & prenoit aussi de la potion huileuse avec le kermès. Du six au huit le ventre devint très-gros, quoique toujours mollet : la diarrhée étoit modérée; mais les matières étoient noires, le pouls étoit petit & tres-fréquent; il y avoit un délire obscur pendant le jour, & un délire plus marqué pendant la nuit : cependant la face ne présentait pas l'abattement ordinaire à cette maladie; & comme la malade avoit, au moment de sa couche, un grand nombre de tumeurs vénériennes suppurantes au cuir chevelu, & que cette suppuration étoit devenue presque nulle pendant la maladie, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes, & j'unis le quinquina aux tamarins. Au bout de quatre jours, les vésicatoires étant en pleine suppuration,

suppuration, le pouls étoit meilleur, la tête plus présente, la soif beaucoup diminuée. Du 15 au 20 le ventre tomba, la diarrhée changea de nature, & devint un peu bilieuse, les nuits commencèrent à être bonnes; enfin, la fièvre a cessé vers le vingt-deuxième jour, & la malade est aujourd'hui en pleine convalescence. On voit, par cette observation, que les *vésicatoires aux jambes* n'ont point été nuisibles au traitement de cette fièvre puerpérale.

Mais M. de la Roche blâme cette manière d'appliquer les *vésicatoires aux jambes*, & il approuve les médecins qui l'ont condamnée; parce que, selon lui, on irrite le système sanguin, sans produire un effet direct sur la partie enflammée. «Aucun médecin que je sache, dit-il, ne s'est avisé de mettre des vésicatoires sur le bas-ventre, à une femme en couche, quoique ce fût la manière de s'en servir qui promît le plus de succès dans une inflammation d'entrailles.»

Nous aurions désiré un peu de théorie, pour savoir comment un épispastique pourroit, ainsi que le camphre, diminuer cette inflammation érysipélateuse de la surface des entrailles. Au reste, quoique M. de la Roche ait tenté une fois cette manière d'appliquer les vésicatoires, il ne conclut rien, sinon qu'il n'en a observé aucun effet fa-

34 SUITE DES REMARQUES

cheux, ni salutaire ; & il renvoie au cas neuvième , où l'on voit que la femme est morte.

D'après ces remarques , faites en suivant le plan de M. *de la Roche* , il est aisé de voir que cet auteur a mis le plus grand soin pour approfondir toutes les questions qui se présentent sur la fièvre puerpérale ; & , d'après la comparaison de cet ouvrage avec la plupart de ceux qui ont paru sur cette matière , il suit , selon nous ;

1°. Que les descriptions de la fièvre puerpérale sont si uniformes & si constantes sur les principaux points , qu'on ne peut pas douter que cette maladie n'ait été & ne soit par-tout la même ; mais qu'en admettant l'identité du genre , on ne peut se refuser à admettre des espèces différentes.

2°. Que les différentes opinions sur les causes prochaines de cette maladie , sont fondées chacune sur des faits plus ou moins précieux , & ont eu des gens de grand mérite pour défenseurs.

3°. Que la comparaison des faits dissipe les théories fondées sur des accidens particuliers , & que , d'après cette comparaison , on doit conclure que la fièvre puerpérale est due à l'infiltration ou à la métastase laiteuse de l'abdomen , & que cette opinion , bien loin d'avoir de mauvaises conséquences pour la pratique , ne peut qu'é-

clairer le traitement de cette maladie , le rendre plus méthodique & plus heureux.

4°. Que les causes disposantes & déterminantes sont multipliées , mais que les principales sont les erreurs de diète , l'air froid & l'anxiété d'esprit , & que , par conséquent , les moyens prophylactiques doivent aussi être variés & multipliés , mais que le premier de tous est la succion.

5°. Que cette maladie est beaucoup plus souvent putride qu'inflammatoire , & qu'ainsi la saignée y est rarement requise , tandis que les vomitifs y sont toujours nécessaires.

6°. Que la méthode de M. *Doulcet* est généralement on ne peut plus recommandable , sur-tout dans les hôpitaux , quoiqu'elle puisse & qu'elle doive même avoir ses restrictions , quand une inflammation décidée , ou telle autre circonstance dépendante du temps , du lieu & des individus pourra faire naître d'autres indications , qui soumettent alors la fièvre puerpérale aux mêmes règles que les autres maladies.

Cette dernière réflexion est , sans doute , celle d'un grand nombre de médecins & d'accoucheurs. M. *Gaulmin des Granges* , médecin à *Montmarault en Bourbonnois* , a écrit au Rédacteur du Journal de Médecine , le 21 juin 1783 , que depuis près

de quatorze ans qu'il voyoit & traitoit la maladie connue sous la dénomination de fièvre puerpérale, il avoit observé qu'on devoit la diviser en *fièvre des premières voies*, *fièvre inflammatoire*, *fièvre nerveuse*, & que les vomitifs, particulièrement l'émetique végétal, lui avoit toujours réussi dans la première espèce de cette maladie. M. de la Roche, profondément versé dans la littérature Angloise, parle de M. Kirkland, dont la nomenclature sur la fièvre puerpérale est très-multipliée, mais qui, dans les principales divisions, est la même que celle de M. Gaulmin Desgranges.

OBSERVATION

Sur la terminaison funeste d'un abcès du foie, avec complication, suivie de Réflexions relatives à ce sujet; par M. GRATELOUP, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à Dax.

Le sieur Lassalle, maître teinturier en cette ville, mort âgé de cinquante-un ans, d'une taille alongée & d'un teint habituellement jaunâtre, mais point ictérique, se plaignoit presque toujours, depuis quelque temps, d'une douleur sourde dans la région du foie : il en attribuoit la cause à

une chute violente qu'il avoit faite sur le côté droit, en tombant de dessus son cheval, il y avoit quatre ans. Une fièvre aiguë, de nature humorale, qu'il effuya il y a dix-huit mois, aggrava considérablement ce fâcheux état. Il prit pour cet effet, en différens temps, & par l'avis de son médecin, quelques bouteilles d'eaux minérales, soit de *Pouillon*, soit de *Cambo*; les premières de ces eaux, comme salines purgatives; les secondes, comme ferrugineuses désobstruantes. Les bons effets qu'il en éprouva, ne se soutinrent pas long-temps. Il fut obligé de prendre quelques bains dans une de nos sources la plus tempérée : ce genre de secours parut améliorer son état au point qu'il se crut entièrement guéri pendant plus de deux mois. Mais, bientôt après le malade vit reparoître sa douleur : un état fébrile, qui cependant ne l'empêcha point d'abord de vaquer à ses affaires, un affoiblissement des forces, des digestions plus difficiles, déterminèrent M. *Magnes* son médecin, à lui prescrire un régime & un traitement des plus méthodiques; mais le mal avoit jeté de trop profondes racines.

Quand je fus appelé en consultation, le 26 d'août dernier, la fièvre étoit manifestement hectique; elle s'augmentoît journellement; l'altération étoit considé-

nable ; le malade avoit des anxiétés , des insomnies , &c. ; son ventre étoit enflé & tendu , ses hypocondres étoient sensiblement inégaux : le droit offroit une tumeur , une saillie un peu rouge dans le centre , blanche & pâteuse dans le contour : elle étoit placée sur le bord moyen-inférieur de la dernière côte flottante. Le malade étoit obligé de se coucher sur ce côté : il y ressentait une douleur sourde & obtuse : ce n'étoit qu'à deux travers de doigt au dessous du cartilage xyphoïde extérieurement , qu'elle étoit plus aiguë. Les bouillons & les alimens formoient un poids dans son estomac , aussitôt qu'il les avoit pris : la région des isles , sur-tout la droite , & les extrémités inférieures étoient œdémateuses. Les parties supérieures étoient décharnées : le visage étoit un peu bouffi : les urines étoient tantôt légères & citrines , tantôt épaisses , & déposant un sédiment d'un blanc rougeâtre ; une matière huileuse nageoit quelquefois sur leur surface.

Jusques-là , le malade n'avoit pas encore aucune espèce de toux , non plus que la diarrhée ; sa respiration étoit un peu gênée ; ses selles étoient bilieuses , & avoient une certaine consistance. Les vaisseaux internes de l'extrémité du *rectum* étoient variqueux , & ne devenoient visibles , qu'immédiatement après que le ma-

lade avoit été à la selle. Il me dit , relativement à mes questions , qu'il avoit réellement souffert du cou & de l'épaule droite , dans le cours de cette maladie , mais non pas de manière à s'en plaindre. Arétée , cet auteur estimable à tant d'égards , a dit depuis long-temps : *Quod si in pus convertitur (jecur) , dolor acutus ad jugulum usque , aut & ad humerum summum pertinet* ; cap. xiiij , de Jecor. suppur.

D'après cet exposé bien fidèle, pourroit-on méconnoître un abcès du foie ? Non, sans doute. En conséquence , nous décidâmes , M. le médecin ordinaire & moi , qu'on appliqueroit sur le champ une pulpe émolliente anodine sur tout l'abdomen ; & sur la tumeur , un mélange de levain , d'oignon de lys , d'oseille & d'onguent basilicum. Nous dirigeâmes , par ce moyen , tous les efforts de la nature vers le centre de la tumeur : elle fit en effet des progrès rapides. Nous ordonnâmes pour boisson , contre l'incandescence de l'exacerbation fébrile , de l'eau de poulet légèrement nitrée ; & hors de l'accès , quelques doses de petit-lait clarifié , qui étoit altéré avec le suc épuré d'aigremoine , quelques grains de terre foliée à base d'alkali minéral , & édulcorée avec suffisante quantité de sucre rosat. Cette boisson nous paroissoit bien propre à adoucir la masse des humeurs , à

la dépouiller des parties hétérogènes , & à les éliminer par la voie des urines. Les juleps anodins-tempérans furent prescrits , à raison des insomnies opiniâtres ; mais l'impatience , autant que le dégoût du malade pour toutes sortes de remèdes , n'en permit pas un long usage. L'on appliqua trois à quatre sang-sues à l'anüs , dans les vues de dégorger les vaisseaux mésentériques , & de solliciter quelques mouvemens heureux , critiques. Mais nous eûmes tort : cette déplétion étoit , pour le moins , inutile dans ce cas , si toutefois elle ne diminuoit point les forces.

Ce ne fut que le premier de septembre , vers le soir , qu'il survint tout-à-coup une tussicule sèche : *Ignis acer cum horroribus in suppuratione (jecoris) exoritur : tussis arida non admodum crebra divexat. ARETÆUS , ibid.* Cette toux devint très-humide le lendemain au soir. La matière des crachats étoit décidément purulente & de couleur de marc d'huile , avec quelques stries de sang. Dès ce moment , le malade ne se plaignit presque plus d'aucune douleur dans les parties lésées. *Fædo pure , dolores quidem , ardoreſque minuuntur. Lomnius , lib. ij. de jecor. suppur.*

Fondés sur l'exposé des symptômes & des signes ci-dessus , nous décidâmes le malade à se laisser ouvrir la tumeur. Les paroles

d'*Aretée* sont expressees là - dessus ; sa décision est effrayante. *At si extra feratur abscessus , ipsum non secare utique malum est : nam si prætermittatur incisio , a pure jecur eroditur , nullaque mortis dilatio est.* *Ibid.* Cette opération fut confiée à M. *Durozier* , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi ; il la fit le 3 septembre au matin. Un pus fétide, du poids d'environ huit livres, parfaitement semblable au marc d'huile , à l'*amurca* d'Hippocrate , jaillit avec force , au point de former un angle aigu de neuf à dix pouces au moins , avec le bord du lit sur lequel le malade étoit assis. Il en eût coulé davantage, si la crainte d'un *collapsus* , d'un affaïssement trop grand des forces , ne nous eut portés à l'empêcher. Au fur & à mesure que le pus couloit , on voyoit s'échapper quelques flocons d'un pus blanc & léger , mais en très-petite quantité , eu égard à leur véhicule. Les adhérences de la partie lésée du foie , avec le contour de la plaie , étoient en grand nombre , & on ne peut plus régulières. On leva l'appareil le même jour , sur le tard ; malgré que la plaie eût beaucoup versé dans le courant de la journée , le pus coula à plein jet ; il entraîna quelques bulles d'air.

Le ventre , dès ce jour-là , devint souple & mollet ; le malade se sentit une nouvelle

existence : plus de poids dans la région épigastrique , ni d'anxiété : les nuits furent beaucoup meilleures : la fièvre étoit moindre ; l'appétit devint pressant , l'œdème diminueoit à vue d'œil. Le pansément étoit méthodique , il étoit entièrement conforme à la manière prescrite par M. *Morand* , dans son excellent Mémoire sur les abcès du foie.

Cependant , malgré ce mieux , malgré même le bon état de la plaie , le pus qui en couloit abondamment , étoit de mauvaise odeur ; il le devenoit de plus en plus , sa couleur étoit constamment semblable à la lie & à du marc d'huile , *amurca simile*. Ce n'est point pour m'exprimer différemment des modernes , qui comparent cette qualité du pus à la lie vin , & moins encore par une vénération superstitieuse pour l'expression d'Hippocrate , que j'emploie le mot d'*amurca* dans toute sa force ; c'est réellement parce que le pus dont je parle , ressembloit en effet beaucoup plus à la lie d'huile , qu'à celle de vin. Sans doute que le pus n'approche de la couleur de la lie de vin , & ne s'en éloigne , qu'à raison de la couleur plus ou moins chargée de la substance du foie , ou du plus ou du moins de sang hépatique qui s'y est mêlé lors de la suppuration. Le pus étoit donc constamment bourbeux & de très-mauvaise odeur ; je

parle de celui qui étoit transmis du foie par la plaie, & non de celui qui étoit reçu sur les plumaceaux : celui-ci étoit blanchâtre quelquefois ; il appartenoit à la plaie des tégumens. Le chirurgien nous prévint, au troisième pansement, de la carie des côtes flottantes. On pouvoit aisément s'en assurer par le tact.

Les remèdes internes consistoient dans un hydromel préparé avec le miel de Narbonne, dans une décoction légère d'orge mondé, & quelques pincées de feuilles de véronique mâle & de lierre terrestre ; dans quelques pilules faites avec de la térébenthine de Chio, & l'extrait récent de bourrache. Mais à peine put-on déterminer le malade à prendre ce dernier remède. L'autorité de *Morgagni*, principalement, qui augmentoit ma confiance dans ce remède, augmentoit aussi mes regrets. *Voyez* tom. ij. lett. 36. p. 124.

La toux revenoit de temps en temps, elle entraînoit une matière semblable à-peu-près à celle qui couloit par la plaie, mais plus ténue. Cette toux étoit précédée d'une raucité qui disparoissoit lorsque l'expectoration étoit bien établie. Les pieds, surtout le droit, devenoient enflés : le marasme étoit affreux, & l'appétit se perdoit entièrement. Le poulx devenoit de plus en plus misérable : on appaisoit la toux, qui

étoit presque continue , par quelques cuillérées de loock blanc , avec addition d'un ou deux grains de baume de la Mecque , &c. , & par quelques pilules de Cynoglosse.

Je remarquai que le soulagement dans la gêne de la respiration & dans la tension de l'abdomen , étoit en raison proportionnée de l'humidité de la toux , ou de ce que la plaie rendoit. Il survint de légères syncopes , un abattement considérable des forces , pour lesquels on employa des cordiaux : un petit délire , qui n'étoit pas constant , quelques selles fétides & sanieuses annoncèrent les approches d'une mort qui arriva paisiblement le deux octobre , le trentième jour de l'opération.

Le lendemain matin , MM. *Durozier* & *Serre* procédèrent à l'ouverture du corps , qui étoit d'une maigreur extrême , en présence de M. *Magnes* & de moi. Après avoir mis à nu le foie & la cavité de la poitrine , nous trouvâmes un grand nombre d'adhérences , tant du foie avec les parties circonvoisines , nommément avec le diaphragme , &c. , que du poumon droit inférieurement , avec la partie correspondante de cette cloison. Le foie étoit volumineux , eu égard à la grande quantité de pus qu'il avoit fournie. Les premières incisions qu'on fit à la région la plus affectée de

l'hypocondre, donnèrent issue à une matière purulente, bourbeuse, d'une puanteur insupportable. Les deux côtes flottantes & le bord inférieur de la troisième fausse-côte, en comptant de bas en haut, étoient totalement cariées dans leur partie moyenne postérieure. Ces parties ainsi délabrées, & les environs, étoient d'une couleur de verd-de-gris. La vésicule du fiel étoit dans son intégrité. Le foie offroit une grande cavité ulcérée dans sa partie convexe latérale gauche. Cette vomique communiquoit avec une pareille vomique, placée dans l'extrémité du poumon droit inférieurement. Le poumon gauche étoit sain, le cœur étoit flétri. Sans doute que le grand nombre & la disposition des adhérences avoient empêché qu'il ne se fît d'épanchement purulent dans les cavités de la poitrine & de l'abdomen.

J'ai cru devoir détailler cette observation, pour mieux développer les signes caractéristiques des abcès du foie, qui sont plus fréquens qu'on ne pense. Je fis ouvrir dernièrement, dans un très-court espace de temps, deux cadavres dont le foie étoit abcédé; le pus étoit blanc. Ces dépôts ne s'étant point démontrés extérieurement, on n'osa point en faire l'ouverture.

Sans doute qu'une expérience longue &

raisonnée avoit appris au père de la médecine, qu'on ne réchappoit d'un abcès au foie, ouvert ou par le caustique ou par le fer, qu'autant que le pus qui en couloit étoit blanc; & qu'on en périssoit, si le pus ressembloit à de la lie, à du marc d'huile. La différence du foyer du pus donnoit lieu à la différence de ce pronostic. Ce grand homme avoit remarqué que le pus qui n'intéressoit pas le parenchyme du foie, & qui étoit contenu dans sa membrane, étoit blanc & pur; mais qu'au contraire, celui qui étoit fourni par la propre substance de ce viscère, étoit bourbeux, semblable à du marc d'huile.

Dans la foule nombreuse de ses Commentateurs, aucun ne me paroît avoir mis en doute la vérité de cette assertion pronostique: *Qui ad hepar suppuratum uruntur aut secantur, si quidem purum effluat pus & album, superstites evadunt: ipsis enim pus est in tunica: si verò effluat velut amurca, pereunt; sect. 7. aph. 45.* Van-Swieten lui-même, dans ses Commentaires sur Boerhaave, §. 933, est pénétré de la vérité de cette assertion.

Le pus qui coula par la plaie de notre malade, étoit constamment bourbeux; il ressembloit parfaitement à l'*amurca* d'Hippocrate: il avoit une odeur cadavéreuse, telle, en un mot, que l'annonce *Aëtius*.

Omnino consimilia ex hepatis ulceribus promanare solent his, quæ à mortuorum cadaveribus destillant. Serin. x. p. 206.

D'après de pareilles autorités, j'annonçai, dès les premiers momens de l'opération, une terminaison funeste. Le bon état de la plaie, non-plus que le mieux-être du malade pendant quelques jours, ne m'entraînèrent point dans une fausse espérance. Ce meilleur état dépendoit sans doute moins de l'influence de l'art sur la cause radicale intrinsèque de la maladie, que de la diminution ou de la cessation d'une partie des accidens produits par la présence de la matière purulente, très-abondante.

La lecture des Mémoires de MM. *Petit le fils & Morand*, sur les abcès du foie, étoit cependant bien capable de m'éblouir. J'avouerai même que, pendant quelques jours, elle faillit me rendre chancelant dans mon pronostic ; mais le dépérissement du malade devenoit journellement si sensible, qu'il n'étoit plus permis de conserver la moindre espérance.

Jusqu'à l'époque de la publication de ces Mémoires, la qualité bourbeuse du pus, sa ressemblance à de la lie, à du marc d'huile, en un mot, à l'*amurca* d'Hippocrate, avoit constamment désespéré tous les médecins & les chirurgiens, dans le traitement des abcès

du foie. Leurs auteurs, hommes d'un mérite infiniment rare, ont donné des observations qui prouvent le contraire; ils ont manifesté l'erreur de la seconde partie de l'aphorisme de l'oracle de *Cos*, si toutefois la lie de vin, qu'il ont pris pour sujet de comparaison du pus, rend exactement l'idée qu'il attachoit au mot *amurca*.

Des circonstances heureuses peuvent bien aussi avoir secondé la chirurgie moderne dans le traitement de ces sortes de maladies; néanmoins le pronostic d'*Hippocrate*, peut conserver encore en entier toute la force de la vérité. En effet, quelques observations très-rares, éparées, & qu'on a réunies avec beaucoup de soin, suffiront-elles pour avoir le droit de s'inscrire en faux contre cet aphorisme? Je ne le pense point. Il faut encore un plus grand nombre de faits. Le doct. *Pringle*, après avoir observé beaucoup, dit qu'il n'a jamais vu qu'un seul cas où l'on ait été guéri après un abcès du foie. La matière se dirigeant à l'extérieur, on la fit sortir, & le malade se rétablit en peu de temps; ce sont ses termes. Cet auteur ne dit point si cette matière étoit blanche, ou noire. Le jeune homme, dont parle *Muys* dans sa douzième Décade, & qu'il dit avoir plutôt l'air d'un cadavre que d'un homme vivant, guérit aussi au bout de six semaines; avec
cette

cette particularité que , bientôt après l'ouverture de l'abcès, il recouvra son appétit, & n'eut plus de toux. Il coula par la plaie quarante-huit onces d'un pus blanc & bien cuit, le jour de l'opération, & en deux temps. L'abcès avoit pénétré jusques dans la partie convexe du foie, & cependant le pus étoit blanc. *Hippocrate* est donc en défaut, ainsi que ses Commentateurs, dans la manière d'expliquer les causes de la variété du pus par rapport à sa couleur; ou il faut convenir que sa blancheur tient à d'autres causes que celles qu'ils assignent. Dépendroit-elle de la bonne constitution du sang & des autres humeurs; du véritable point de maturité de l'abcès lors de son ouverture; de la situation du foyer du pus dans certaines parties, même du parenchyme, plutôt que dans d'autres? N'y auroit-il enfin que l'espèce d'abcès par fluxion, qui fourniroit un pus blanc?... M. *Morand* dit, qu'en général, les abcès par congestion, que l'on ouvre & que l'on guérit, fournissent une matière de la consistance & de la couleur de la lie de vin épaisse.

Le sieur *Lassalle* étoit réellement dans ce cas : il avoit un abcès au foie par congestion. Il falloit en appeler à la chute qu'il fit de cheval, & sur le côté droit. Tel fut donc le principe de son affection hépatique primitive. Ce ne fut que secondaires sans

doute , que les côtes flottantes , le diaphragme & le poumon droit furent lésés.

Il paroît surprenant que ce dernier viscère étant si gravement affecté , la toux parût si tard : ce fut vraisemblablement , parce que l'humeur contenue dans le kiste de la partie affectée du poumon ne se fit jour dans les bronches, qu'à cette époque.

La présence de quelques bulles d'air sur les bords de la plaie , semble une preuve démonstrative de la communication de la vomique du foie avec celle du poumon. Cependant, ne seroit-il pas possible que ces bulles d'air, dont l'éruption étoit volontairement sollicitée par la toux du malade , & qui ne put avoir lieu que dans les deux premiers pansemens, malgré toutes ses tentatives, fussent le produit immédiat de la fermentation de cette matière purulente très-copieuse , un vrai *gas* putride ? Le défaut d'emphysème dans les parties au moins circonvoisines de la plaie , autoriseroit presque à le penser ; si mieux on n'aime dire que l'établissement de l'emphysème suppose encore dans le tissu cellulaire un certain degré de ton, une certaine expansibilité & perméabilité qui ne pourroient se trouver dans des sujets aussi gravement affectés que l'étoit alors le sieur *Lassalle*.



OBSERVATION

Sur un accouchement avant-terme , compliqué d'accidens très-graves ; par M. DEMATHIIS, Docteur en Médecine , & Chirurgien des Armées de Sa Majesté le Roi de Naples (a).

Je fus appelé le 24 septembre , en l'absence de M. *Alphonse le Roy* , chez le Chapelier , rue de la Pelleterie , auprès d'une femme domestique , âgée de trente-trois ans ; elle étoit à huit mois & demi de grossesse de son second enfant. Il y avoit huit jours , qu'en faisant un lit elle avoit ressenti un craquement très-douloureux dans les reins ; de ce moment , elle avoit éprouvé de petites douleurs semblables à celles qui annoncent l'accouchement. Les trois pre-

(a) Envoyé par la cour de Naples , pour acquiescir en France des connoissances sur l'art de guérir , & principalement sur la théorie & la pratique des accouchemens ; je suis les leçons de M. *Alphonse le Roy* , qui m'a honoré de sa confiance , & qui m'a chargé de donner mes soins aux femmes qui viennent à son amphithéâtre pour servir d'instruction aux élèves. Celle qui fait le sujet de cette observation ne put s'y rendre , à raison de son extrême foiblesse.

miers jours, elle eut des vomissemens de matières glaireuses ; le quatrième, & le cinquième, elle rendit de la bile très-jaune, qui, dans les trois derniers jours, devint érugineuse, & enfin noire : le poulx étoit foible, intermittent, les yeux étoient éteints, la figure paroissoit décomposée, les forces étoient abattues ; les jambes, les cuisses, les mains étoient affectées d'un oedème pâteux. (a)

Ces symptômes fâcheux & le vomissement, qui étoit presque continuel, faisoient craindre une mort prochaine. Depuis cinq jours, l'enfant n'avoit pas donné le plus léger signe de vie ; il se portoit, avec la matrice, de l'un à l'autre côté du ventre, comme un corps étranger.

Il se présentoit ici deux indications très-urgentes ; 1°. de donner des forces à la malade ; 2°. de terminer l'accouchement, parce que la nature épuisée se consumoit en efforts impuissans, pour ouvrir le col de la matrice, & expulser l'enfant. Le fond de la matrice étoit mou, & le col n'étoit dilaté que de la largeur nécessaire pour y introduire le doigt.

(a) J'appris que cette femme avoit eu pendant sa grossesse une telle fureur d'eau-de-vie, qu'elle en avoit bu souvent jusqu'à une pinte par jour.

J'ordonnai à cette femme une potion composée avec une demi-once de lilium de Paracelse, une once & demie d'esprit de Mindererus, une once d'eau-rose, une once d'eau de canelle orgée, & une once de sirop de quinquina. Je fis faire une pinte de limonade, cuite avec deux citrons & une demi-once de quinquina. On donnoit à cette femme, de demi-heure en demi-heure, & alternativement, une cuillerée de potion, un petit verre de limonade, & une cuillerée de suc de citron pur. Au moyen de ces remèdes, les vomissemens furent un peu calmés, & les forces tant soit peu rétablies. La plupart des étudiants, suivant le cours de M. *Alphonse le Roy*, se rendirent le soir auprès de cette femme, chez laquelle je passai la plus grande partie de la nuit.

Le 25, les douleurs de reins continuèrent, & les vomissemens, quoique moins fréquens, étoient toujours alarmans, par la couleur noire de la bile; le col de la matrice étoit un peu dilaté, & le fond restoit constamment mou. Je fis donner un lavement avec une demi-once de féné, une demi-once de quinquina, dans une décoction émolliente; ce lavement fit évacuer beaucoup de matières très-fétides: cependant, l'accouchement n'avançoit pas. Dans l'après-midi, la femme fut très-incommodée, par un spasme qui partoît du fond de la matrice,

remontoit vers l'estomac , & l'étouffoit. Je fus inquiet pour sa vie ; elle sentoit la nécessité d'être accouchée , & elle me pria d'employer pour cela, même les moyens les plus violens. A cinq heures du soir je perçai les eaux, qui s'écoulèrent en grande quantité : dès-lors le vomissement cessa ; le fond de la matrice parut revenir un peu sur lui-même ; les étudiants passèrent la nuit auprès de la malade.

Le 26 , à deux heures du matin , appercevant que la nature s'épuisoit de plus en plus en vains efforts, je résolus de terminer l'accouchement. Onze élèves étoient présents , & j'étois aidé par M. *Asdrubal*, envoyé de la Cour de Rome, pour étudier les accouchemens sous M. *Alphonse le Roy*. Je dilatai insensiblement l'orifice de la matrice, j'introduisis ma main, je repoussai la tête de l'enfant, & je fus chercher les pieds ; je mis beaucoup de lenteur à cette opération, pour ne pas épuiser la femme par des douleurs vives & continues, & pour laisser au col de la matrice, le temps de perdre de son ton & de se dilater. Quoique persuadé que l'enfant étoit mort, je manœuvrai néanmoins comme si je l'avois cru vivant. Je fis des attractions sur les parties latérales de son corps, je dégageai les bras, puis en relevant le dos, je fis franchir à la tête l'une & l'autre ouverture du bassin. Ma surprise

& celle des assistans fut extrême , en recevant un enfant qui vivoit encore ; mais la circulation dans le cordon ombilical étoit extraordinairement foible , la tête étoit énorme & remplie d'eau , le reste du corps étoit très-gros ; mais tout œdématié , toutes les parties musculaires étoient comme fondues en gelée & en eau ; aussi cet enfant n'a-t-il vécu que pendant deux heures.

Je sollicitai la matrice à se contracter par son fond , & je fis l'extraction du placenta , qui étoit très-volumineux , & à demi fondu , par un engorgement d'eau dans les cellules de ses différens lobes.

Je fis donner à la femme un julep fait avec un sirop de sucre très-chaud , & un peu de bon vin ; je prescrivis encore une potion avec l'esprit de Mindérérus & le liliū de Paracelse , & l'on en donna une cuillerée de deux heures en deux heures. La boisson fut préparée avec le chiendent , la réglisse & les fleurs de camomille romaine. Pendant le reste de la journée , l'accouchée n'eut presque pas de fièvre.

Le 27, le ventre se météorisa & devint douloureux , la fièvre fut très-forte. Je fis appliquer sur le bas-ventre un cataplasme fait avec le cumin , le vin & les farines résolutes. Je fis donner , dans un des momens où la fièvre fut moins forte , un lavement fait avec trois onces de miel mercurial , & une demi-once

de quinquina. Le soir la fièvre redoubla & s'annonça par des tremblemens & des frissons ; j'ordonnai un léger narcotique , qui parut arrêter la fièvre ; les lochies étoient abondantes & sans odeur.

Le 28 , le météorisme du ventre se dissipant soit peu. Comme les pieds & les mains étoient toujours œdématiés, je crus devoir solliciter de légères évacuations : je fis mêler ensemble un gros de sel de nître , un gros de quinquina , un gros d'yeux d'écrevisses , six grains d'ipécacuanha , le tout divisé en vingt quatre paquets , & j'en fis prendre douze par jour. La malade eut le soir des sueurs très-fétides , & pendant la nuit plusieurs selles très-putrides.

Le 29 , à onze heures du soir , le lait commença à monter aux seins. Le 30 & le 31 , la malade entra en convalescence ; les poudres , qui procuroient de petites évacuations , sembloient de plus en plus salutaires.

Le premier & le 2 novembre, notre accouchée commença à manger du potage au vermicelle ; elle alloit de mieux en mieux , lorsque le 3 la garde lui donna du lait avec du persil , à dessein de dissiper son lait. Alors la fièvre revint , & fut accompagnée d'étouffemens. On m'avoua l'imprudence : un vomitif fit rejeter à la malade beaucoup de lait caillé. Depuis cette époque , elle ac-

quit chaque jour de nouvelles forces ; mais comme je ne pouvois fournir plus longtemps à sa dépense, je-la déterminai à aller achever sa convalescence à l'Hôtel-Dieu, d'où elle est sortie bien portante le 13 novembre.

Cette femme, d'après sa foiblesse & la nature de ses vomissemens, sembloit dévouée à la mort ; néanmoins elle a été rétablie, & je pense que la potion cordiale a beaucoup contribué à sa conservation. Les préceptes que *M. Alphonse le Roy* donne dans sa matière médicale, m'ont déterminé à prescrire à grande dose le liliū de Paracelse, qui n'est qu'un esprit de vin privé de toute partie métallique, & dont la portion éthérée est décomposée & rendue huileuse. *M. Alphonse le Roy*, d'après la pratique des Médecins Allemands, conseille aussi l'esprit de *Mindérerus*, à une dose plus forte qu'on ne le prescrit habituellement en France.

Il n'est pas rare de rencontrer des accouchemens dans lesquels le fond de la matrice est en atonie. Dans ce cas le col ne peut s'ouvrir, les oscillations nerveuses se reportent vers les parties supérieures, & font périr les femmes de suffocation. Dans ces circonstances, on a conseillé le forceps ; mais ce moyen est dangereux & insuffisant : car il faut dilater le col de la matrice. Je crois que dans ce cas, il n'y a pas d'autre parti à prendre,

que de percer les eaux & d'attendre quelque temps. Mais comme il est très-rare que les fibres musculaires de la matrice reprennent la force tonique nécessaire pour l'expulsion du fœtus, on doit aller chercher les pieds, & terminer l'accouchement. Si la tête est avancée dans le détroit, & s'il est impossible de la reporter sur le bassin pour amener les pieds, alors on emploiera le levier, qui, bien appliqué sur l'apophyse mastoïde, n'a nul inconvénient ni pour la mère, ni pour l'enfant.

La tête de l'enfant, vu sa mollesse, ne pouvoit, dans le cas qui nous occupe, opérer sur la matrice une compression propre à l'ouvrir, & la femme eût péri, si l'art ne fût venu à son secours. Les efforts se perdent en se propageant sur des corps mous.

Cette observation, ainsi que plusieurs autres, prouvent que l'enfant qu'on amène par les pieds ne court pas, autant qu'on le croit, risque de sa vie, si on emploie une manœuvre convenable. Puisque l'enfant qui fait le sujet de cette observation, a été amené vivant, tout foible qu'il étoit, à plus forte raison la même manœuvre conservera-t-elle un enfant très-viable.

Il est probable que l'usage immodéré de l'eau-de-vie a produit la cachexie de l'enfant, & l'espèce de fonte du placenta. Les effets les plus ordinaires des liqueurs spiri-

tueuses, font de déterminer des obstructions, & un épanchement dans le bas-ventre; mais comme, pendant la grossesse, la matrice est le centre de toutes les sensations, c'est sur le placenta & sur l'enfant, que l'eau-de-vie a porté son influence.

Il y a lieu de présumer que le météorisme du ventre a été une suite de l'irritation qu'a éprouvée le col de la matrice. N'a-t-on pas pris quelquefois ce météorisme pour une métastase du lait? & en négligeant les moyens que nous avons employés, & qui ont été conseillés par Hippocrate, la métastase laiteuse a pu en effet survenir au météorisme, excité par l'irritation de la matrice?

Cette observation prouve combien sont recommandables les évacuans, joints aux toniques, dans la suite des couches fâcheuses. Au moyen des évacuations, la nature débarrassée d'humeurs surabondantes & disposées à la putréfaction, se ranime & excite une crise naturelle & favorable, en éliminant par la diaphorèse, une partie de l'humeur dégénérée pendant la grossesse.

Il n'est pas inutile de faire observer ici, que le lait n'est monté au sein que le quatrième jour, & qu'il monte d'autant plus tard, que l'économie animale est plus en désordre à la suite de l'accouchement.

Le lait qu'on donne assez fréquemment aux femmes à la suite de leur accouchement, peut être très-nuisible; & je pense que l'usage qui existe à l'Hôtel-Dieu de Paris, de donner de la bouillie aux femmes accouchées est un abus qui peut produire des accidens très-funestes.

Un vomitif a été salutaire à la femme dont nous avons parlé. Je crois ce remède quelquefois utile à la suite des couches, lorsqu'il s'agit d'évacuer des humeurs ténaces, & de donner en même temps une secousse pour rétablir l'ordre dans les mouvemens vitaux & favoriser la moiteur; mais aussi n'est-il pas à craindre, qu'en recommandant trop les vomitifs dans ces cas, on ne compte sur eux comme sur un spécifique, tandis qu'il faut employer d'autres remèdes ?

OBSERVATION

Sur une gangrène au sein, causée par un dépôt lacteux, & compliquée avec plusieurs abcès aux parties intérieures de l'abdomen; par M. LEFEBVRE, Chirurgien à Broye, près Mondidier en Picardie.

La nommée *Cecile Laigny*, de la paroisse de Roquencourt, femme âgée d'environ quarante-quatre ans, fort laborieuse, & d'un

bon tempérament , en sciant du bled pendant la moisson , se piqua profondément au pouce de la main gauche ; avec une des épines de la plante appelée *arrête-bœuf*. Malgré la douleur que lui causa cette piquure , elle continua encore son travail pendant cinq ou six jours , après quoi elle fut enfin obligée de céder à la douleur. L'inflammation qui survint à cette partie fut si considérable , que toute la main & l'avant-bras en devinrent fort enflés : la fièvre s'y joignit , & la malade eut un panaris de la troisième espèce, qui se termina par la suite assez heureusement.

Mais , dans l'excès des douleurs & de la fièvre , cette femme , qui étoit enceinte de sept mois & demi , accoucha. La fièvre causée par le panaris , prenant dans la suite un plus fort degré d'intensité, en s'unissant avec la fièvre de lait, causa un dérangement dans le cours du lait & des lochies, & occasionna les ravages les plus terribles.

Il survint un engorgement au sein gauche ; & trois jours après, quand je fus appelé , je trouvai toute cette partie dans un état de mortification totale.

Je pratiquai les incisions convenables , & j'employai les digestifs animés.

Ce trouble si général , occasionna des stases de l'humeur laiteuse & des voidanges ; le sein droit s'affaissa, le lait se dévoja, le ven-

tre devint boursofflé, sans que la malade y éprouvât de douleurs ; il y eut un peu de bouffissure à la face , & les extrémités inférieures furent œdématisées.

Je mis d'abord la malade à l'usage de l'eau de veau ou de poulet , dans laquelle je faisois infuser de la chicorée & de la bourrache ; c'étoit là toute sa nourriture.

La boisson ordinaire étoit faite avec la racine de fraiser, le chiendent & le nitre. On faisoit des fomentations avec la camomille & le mélilot. Je sollicitois toujours la liberté & les évacuations du ventre , par le secours des lavemens composés avec la mauve , la pariétaire , la mercuriale & le miel.

Après plusieurs jours de ce traitement , la suppuration commence à s'établir, la fièvre diminue , les lochies reparoissent, & les urines charient une quantité considérable de sédiment ; enfin , tout s'annonce favorablement.

Cependant l'abdomen étoit toujours considérablement gonflé ; l'humeur laiteuse épanchée dans cette partie, parvint à se procurer une issue à la partie latérale gauche & inférieure de la poitrine , une vers la région lombaire, & une autre encore à la région hypogastrique du même côté. Ces ouvertures , conjointement avec la plaie du sein, fournirent, pendant le traitement, une

quantité d'humeurs, que je pus évaluer à trente pintes, mesure de Paris. C'étoit un *serum* trouble, dans lequel nageoient des morceaux blancs de partie caséeuse, & dont la pression déterminoit plus abondamment la sortie.

La plaie du sein étoit telle que, depuis le sternum jusques vers l'épine du dos, du même côté, elle avoit cinq travers de doigts de hauteur; les muscles grand pectoral & grand dorsal se trouvèrent à nud.

Dès le commencement du relâchement, je fis prendre quatre verres par jour d'un apozème, composé avec une demi-poignée de chicorée & de fumeterre, une once de racine de patience sauvage, deux gros de quinquina, un gros de sel végétal, & deux onces de sirop de chicorée, pour une bouteille d'apozème.

Ce remède détermina des évacuations par les selles; je le continuois deux jours de suite, laissant après quelques jours d'intervalle, pour y revenir de nouveau. Si le ventre n'étoit pas libre pendant ces jours, j'avois recours aux lavemens. Je fis aussi ajouter à la tisane, la racine d'éringium.

Je continuai le même régime, jusqu'à ce que le ventre fût suffisamment dégagé: alors je permis des bouillons. Je fis faire la tisane avec le chiendent, l'orge, & la véronique.

Toutes les plaies se cicatrisèrent en l'espace de deux mois, avec une perte totale du sein. Je terminai la cure par quelques purgatifs, avec les follicules, la rhubarbe, le sel végétal, & la manne. Enfin, cette femme jouit d'une aussi bonne santé qu'avant cet accident.

OBSERVATION

Sur une rétention incomplète d'urine, occasionnée par la position horizontale de la matrice, d'avant en arrière, ou rétroversion de l'uterus suivant le diamètre postérieur du bassin; par M. VANDORPE, chirurgien, accoucheur-juré à Courtrai en Flandres. . .

Le 9 mai 1783, je fus appelé à Dotigny, village éloigné de deux lieues de Courtray, pour une femme d'un assez bon tempérament, qui étoit au quatrième mois de sa grossesse, & qui avoit depuis dix-huit à vingt jours une rétention incomplète d'urine, survenue à la suite de quelques travaux forcés. En tirant de l'eau d'un puits, & en portant ensuite deux grands seaux, elle sentit, comme l'observe M. Desgranges (a),

(a) Voyez le Journal de Médecine, cahier de janvier 1783, page 32 & suiv.

un changement dans la manière de rendre ses urines, une pesanteur sur le rectum, des douleurs sourdes au bas-ventre, aux lombes, dans la région des isles; au bout de trois jours, la malade ne rendit plus d'urines, les douleurs devinrent très-fortes, les envies d'uriner & d'aller à la selle furent très-pressantes, sans pouvoir y satisfaire; la région de la vessie se gonfla prodigieusement; alors un simple changement d'attitude, le plus léger mouvement, & sur-tout le moindre effort qui tendoit à comprimer la vessie faisoient couler les urines par regorgement, mais non pas suffisamment pour désenfermer cet organe, qui resta toujours tendu jusqu'au jour de ma première visite.

Je trouvai la région de la vessie formant une espèce de ballon assez dur, qui s'élevoit de deux travers de doigt au dessus de l'ombilic. La rétention de l'urine étoit évidente: la sonde étoit le moyen indiqué pour découvrir la cause du mal & pour le dissiper momentanément; mais, mal informé par ceux qui étoient venus me chercher, je ne m'étois pas muni de cet instrument. Pour y suppléer, je portai un doigt dans le vagin, je trouvai une espèce de vide du côté du pubis, & je sentis un corps dur qui remplissoit la cavité du vagin, mais je ne pus m'assurer de sa forme; je

comprimai un peu ce corps du côté du sacrum, les urines coulèrent, & la malade secondant mes efforts, je lui en fis rendre une très-grande quantité; j'avois cru reconnoître l'*os-tinæ* placé très-haut du côté du pubis, mais je ne pus pousser mes recherches assez loin pour m'en assurer, la malade étant très-fatiguée m'avoit prié de la laisser tranquille.

J'y retournai le lendemain, après avoir revu les savantes observations de M. *Desgranges* sur le renversement de la matrice, (*loc. cit.*) je trouvai beaucoup de rapport entre elles & la maladie que j'avois à traiter; la malade étoit dans le même état que le jour précédent; la vessie étoit encore très-tendue; je lui fis rendre de nouveau une grande quantité d'urine, ensuite je recommençai mes recherches; je sentis un peu plus manifestement le museau de la matrice à la partie supérieure du pubis. La femme étant couchée sur le dos, j'essayai de repousser le fond de ce viscère, mais cela m'étoit impossible à cause de la résistance que j'éprouvois. Je fis alors mettre la malade dans l'attitude recommandée par M. *Segretain* (a), c'est-à-dire sur les genoux & sur les coudes, la tête beaucoup plus

(a) Voyez le Journal de Médec. cahier d'octobre 1783, page 340.

basse que le bassin. Je portai mon doigt dans l'anus, & je sentis manifestement au travers de l'intestin l'espèce d'arc convexe que forme le fond, ou la partie supérieure de la matrice que je repoussai en haut; mais comme cette convexité se trouvoit logée & comprimée dans la concavité de l'os sacrum, j'éprouvai une résistance incroyable, cependant je l'élevai sensiblement, & un doigt introduit dans le vagin me fit sentir que l'orifice de la matrice étoit abaissé: alors je passai une serviette pliée en triangle sous le bassin de la femme, (placée toujours dans la même attitude) son mari prit les deux extrémités de cette serviette dont il se servit pour élever le bassin de sa femme, afin de refouler les viscères abdominaux vers la poitrine; je reportai un doigt dans la même direction; je parvins enfin à faire franchir à la matrice la résistance que lui opposoit la saillie que forme l'os sacrum avec la première vertèbre des lombes. La femme éprouva aussitôt un changement dans la manière d'être des viscères abdominaux, elle sentit quelque chose se retourner dans le bas-ventre. Je trouvai l'orifice de la matrice abaissé & dans sa situation naturelle; dans l'intention de maintenir ce viscère, je plaçai dans le vagin un pessaire en cuvette.

Malgré le succès de cette manœuvre,

je ne portai qu'un pronostic douteux ; je craignois que la vessie trop long-temps distendue par une quantité considérable d'urine n'eût perdu son ressort , que le manque de contractions naturelles ne fût devenu la cause qui avoit empêché cette femme d'évacuer son urine pendant un certain temps, si ce n'est par les secours de l'art, comme il arriva à la femme dont parle M. *Walters* (a), qui fut obligé d'avoir recours à la sonde pendant vingt jours. Je fis faire sur la région hypogastrique des fomentations toniques & résolutives ; la vessie reprit très-bien son ressort , & les fonctions dérangées se rétablirent ; mais le troisième jour après la réduction de la matrice, on vint m'annoncer que l'état de cette femme étoit presque désespéré. A mon arrivée, je calmai les craintes de la malade & des assistans , d'autant plus effrayés , que le chirurgien ordinaire avoit regardé comme très-graves des symptômes nerveux qui étoient survenus. La malade éprouvoit des contractions spasmodiques dans les membres, des crampes aux cuisses, des soubresauts dans les tendons, un léger *tetanos* universel. Tous ces accidens se calmèrent par l'usage de la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, du

(a) Voyez le Journal de Médec. cahier d'avril 1783, page 323.

laudanum liquide de *Sydenham*, continués pendant deux ou trois jours.

L'on ne sera pas surpris de ces symptômes nerveux, si l'on fait attention à l'état de grossesse (a), à ce qu'avoit souffert la matrice, soit pendant son déplacement, soit pendant sa réduction; & si l'on considère en même temps l'empire merveilleux que cet organe exerce sur le genre nerveux, & la sympathie qu'il a avec les différentes parties du corps.

(a) M. *Tiffot* a très-bien remarqué que cet état dispose aux affections nerveuses, & M. *Levret* en donne une observation bien concluante dans l'*Abus des règles générales*, page 15 & suiv.

OBSERVATION

Sur une rétention d'urine, occasionnée par un abcès au col de la vessie; par M. MOREAU, chirurgien d'Azay-le-Feron;

Au mois de janvier 1780, je fus appelé pour voir la femme du nommé *Bruneau*, de la paroisse de Charmizay en Touraine. Cette femme, âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin & fort sujette aux hémorroïdes, fut tout-à-coup attaquée d'une rétention d'urine qui la tourmenta

pendant quatre jours. Après avoir employé sans succès la saignée, les bains & autres remèdes, je fondai la malade; & , par ce moyen, je lui fis rendre deux pintes d'une urine de couleur noirâtre & d'une odeur infecte. Quatre jours après je réitérai la même opération: je m'aperçus alors avec surprise qu'en introduisant la sonde, j'avois ouvert en même temps un abcès placé au col de la vessie. Il sortit de cet abcès une quantité prodigieuse de pus de couleur noirâtre; ce qui soulagea la malade. La tension du bas-ventre & la fièvre diminuèrent tout à coup. En faisant usage d'injections convenables & d'autres remèdes appropriés, tous les symptômes furent dissipés en moins de trois semaines.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de Novembre 1783.*

La température fut assez douce, & le temps serein; en général les maladies n'ont pas eu un caractère très-alarmant. On a vu des fièvres éruptives, telles que la scarlatine, le millet, la petite-vérole qui fut souvent confluyente, surtout à l'Hôtel-Dieu, des fièvres continues-pu-trides-malignes, beaucoup de rhumatismes de nature froide, & qui causoient des points de côtés, quelques rhumatismes aigus, opiniâtres, des diarrhées, des dysenteries, des rhumes, des maux de gorge fluxionnaires, des gonflemens

inflammatoires aux glandes du cou & des mâchoires ; enfin quelques fièvres intermittentes.

A l'hôpital de la Charité , il y a eu des fièvres quartes dans lesquelles la rate paroissoit plutôt engorgée que le foie , & contre lesquelles le quinquina a échoué , des rhumatismes aigus qui exigeoient d'amples saignées , des toux attribuées à l'œdeme des poumons , & des cachexies sérieuses qui cédoient aux vésicatoires & aux forts purgatifs.

Plusieurs pensionnaires au collège de Navarre ont été affectés d'une maladie inquiétante dans le principe , & qui néanmoins se terminoit heureusement en quatre ou cinq jours. Les conjonctives étoient teintes d'un rouge livide , le fond de la bouche étoit de la même couleur , il y avoit des signes d'angine ; la langue étoit sèche & noire , le pouls flasque , la respiration laborieuse & nazale : un vomitif dans le commencement , l'infusion de bourrache acidulée avec le citron ; une ou deux purgations vers la fin suffisoient pour le traitement de cette maladie , qui fut plus longue & plus difficile à guérir chez un sujet qui avoit été amplement saigné.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, DE NOVEMBRE 1783.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	2,18	11,17	7, 9	27 10, 1	27 9, 9	27 9, 8
2	6, 2	12,18	8, 2	27 9,10	27 9, 9	27 9, 6
3	6,13	12, 9	8, 3	27 8, 8	27 8, 0	27 8, 3
4	8, 9	11,17	9, 6	27 8, 3	27 7,11	27 8, 6
5	6, 5	13,14	10,13	27 9,10	27 10, 0	27 10, 2
6	5,11	7,11	4,17	27 10, 0	27 9, 9	27 9, 5
7	1, 9	6,18	1, 2	27 9, 4	27 9, 8	27 10, 2
8	1,15	6,11	0, 5	27 11, 4	27 11, 7	28 0, 1
9	3, 2	1,15	0,13	28 0, 1	27 11, 7	27 11, 0
10	0, 4	2,19	1,15	27 10, 2	27 9, 8	27 9, 3
11	2, 8	5,17	3,17	27 7, 6	27 6, 9	27 5,11
12	4, 1	6, 2	3,12	27 4, 3	27 4, 2	27 5, 6
13	2, 8	6,17	8, 0	27 7, 0	27 6, 5	27 4, 1
14	7, 0	7,15	2,17	27 3, 9	27 5, 9	27 8, 5
15	8,11	11,16	9, 0	27 5, 0	27 6, 7	27 8, 8
16	9,16	11, 4	10,14	27 8, 7	27 10, 5	27 10, 5
17	11, 8	12, 8	11, 7	27 9, 9	27 10, 5	27 11, 3
18	10, 9	10,15	11, 9	27 10, 8	27 10, 0	27 10,11
19	11,11	12,15	9,12	27 9, 7	27 8,10	27 10, 0
20	8,11	9, 0	4,17	27 10,11	27 10, 4	27 11,10
21	3,13	7, 3	3, 3	27 11, 4	27 10, 2	27 9,11
22	3, 9	4,16	1, 5	27 10, 4	27 11, 4	27 11, 4
23	2,14	1, 8	0,10	28 1,11	28 2, 3	28 2, 7
24	0,14	5,17	0, 0	28 2,11	28 3, 4	28 3, 4
25	0, 7	5,13	4,17	28 2,10	28 2, 4	28 1,10
26	5,15	7,16	3,14	28 1,11	28 1,10	28 2, 3
27	0, 3	2,10	0, 8	28 3, 1	28 3, 4	28 3, 8
28	2, 4	3, 4	0, 5	28 3, 4	28 3, 4	28 3, 1
29	0,12	4, 0	0,17	28 2,11	28 2, 8	28 2, 9
30	4, 9	4, 2	0,19	28 2, 5	28 2, 1	28 2, 0
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-E. nuag. froid.	S-E. nuag. dou.	S-O. ser. frais.
2	E. nuag. frais.	S-E. <i>idem.</i>	E. serein, do. v.
3	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> , pluie.	E. ser. frais.
4	N-E. cou. doux.	N-E. cou. doux.	N-E. cou. d. pl.
5	N-E. ser. frais	N-E. ser. doux.	N-E. ser. dou. v.
6	N-E. brouil. fr.	N-E. cou. frais.	N-E. ser. fr. v.
7	E. ser. froid, v.	E. ser. frais. v.	E. ser. fr. vent.
8	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
9	E. <i>idem.</i>	E. ser. froid.	E. n. froid, vent.
10	N-E. cou. froid.	N. c. froi l, n.	N. couv. froid.
11	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. fr. bruin.	S-O. <i>id.</i> brui. v.
12	S-O. cou. frais, pluie, vent.	S-O. cou. frais, pluie, temp	S-O. cou. frais, pluie, vent.
13	S-O. cou. froid.	S-O. cou. frais.	S-O. cou. frais, tempêt. pluie.
14	S-O. c. fr. temp.	S-O. <i>id.</i> pl. tem.	S-O. er. frais.
15	S-O. <i>id.</i> temp.	S-O. co. d. temp.	S-O. couvert, d.
16	S-O. cou. fr. v.	S-O. c. d. vent.	S-O. <i>id.</i> vent.
17	S-O. c. d. temp.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> , pl.
18	S-O. c. d, v. pl.	S-O. <i>idem.</i> , pl.	S-O. c. d. vent.
19	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux, te p. pet. pl.
20	S-O. cou. d. v.	S-O. <i>idem.</i>	O. c. frais v.
21	S. nuag. froid.	O. n. fr. vent.	O. nuag. <i>idem.</i>
22	E. couv. fro. d.	N-E. co. froid.	N. c. froid, v.
23	N-E. ser. froid.	E. serein, froid.	N-E. couv. fro.
24	E. co. fr. broui.	S-E. cou. d. br.	N-E. ser. froid.
25	N. bro i. froid.	N. couv. frais.	N. c. froid brui.
26	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N. ser. froid.
27	N-E. ser. fr. br.	N. ser. frais.	N. <i>idem.</i>
28	N-E. ser. froid.	N-E. <i>idem.</i> , bro.	N-E. <i>idem.</i>
29	N-E. <i>idem.</i> , br.	N-E. cou. frais.	N-E. <i>idem.</i>
30	N-E. cou. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nuag. frais.
31			

74 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 13, 14 deg. le 5

Moindre degré de chaleur..... 3, 2 le 9

Chaleur moyenne..... 5, 8 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*
cure..... 28 3, 8, le 27

Moindre élév. du Mercure.... 27 4, 1, le 13

Elévation moyenne... 27 7, 5 l.

Nombre de jours de Beau..... 10

de Couvert. 13

de Nuages.. 7

de Vent.... 16

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 4

de Pluie.... 9

de Neige... 1

Quantité de Pluie 22 lign. 0

Evaporation..... 14 6

Différence..... 7 6

Le vent a soufflé du N..... 8 fois.

N-E..... 26

N-O..... 0

S..... 0

S-E..... 2

S-O..... 3

E..... 18

O..... 3

TEMPÉRATURE : sèche & froide.

MALADIES : les petites-véroles ont cessé vers
le milieu du mois.

Plus grande sécheresse.... 35, 4 deg. le 10

Moindre..... 7, 3 le 15

Moyenne 18, 0

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier décembre 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de novembre 1783 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps s'est maintenu au beau jusqu'au 10 de ce mois. Il a changé à cette époque, & a été pluvieux jusques vers la fin du mois. Il y a eu même des pluies abondantes pendant plusieurs jours, par un vent de sud-ouest. Le temps a été très-doux vers le milieu du mois. Le 17, le 18 & le 19, la liqueur du thermomètre a été observée, les matins, à la hauteur de 11 degrés au dessus du terme de la congélation. Il n'en a pas été de même du commencement & de la fin du mois : la liqueur du thermomètre a été observée, le 8 & le 9, au terme de la congélation, & même un peu au dessous, & au même terme le 28 du mois.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié depuis le premier du mois jusqu'au 21. Le 12 & le 15 il étoit descendu au terme de 27 pouces 4 lignes ; mais après le 21, il a toujours été observé au dessus de celui de 28 pouces. Le 25 il étoit monté au terme de 28 pouces 4 lignes.

Le 9 & le 23 il est tombé un peu de neige.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 13 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & son

76 MALADIES RÉGN. A LILLE.

plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes La différence entre ces deux termes est de 1 ponce.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

4 fois du sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

2 jours de neige.

7 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille , dans le
mois de novembre 1783.*

Les alternatives du temps tempéré au froid , qui ont eu lieu ce mois , ont amené des affections pleuro - péricneumoniques , qui dans la plupart des sujets qui en ont été atteints , n'ont point exigé des saignées nombreuses & abondantes , le sang tiré des veines ne se trouvant pas assez ordinairement ni véritablement couenneux , ni d'un rouge brillant ; les boissons anodino-diaphorétiques suffisoient assez souvent , après quelques saignées modérées , à mettre les malades à l'abri du danger , & même à terminer la maladie en peu de temps. On a été obligé cependant quelquefois d'avoir recours à un vésicatoire pour dissiper le point de côté. Il se rencontroit assez souvent une complication de saburre dans les premières voies , qui a exigé l'emploi prudent

des émétiques & des cathartiques anti-phlogistiques.

Les rhumes ont été communs : dans nombre de personnes ils ont été accompagnés de fièvres, & dans quelques-unes de mal de gorge. La saignée alors étoit indiquée au commencement de la maladie. Il y a eu aussi des rhumatismes inflammatoires.

Les fièvres intermittentes persistoient, sur-tout la fièvre tierce. Dans la plupart des malades, elles étoient la continuation ou la récidive des fièvres de cette nature de la fin de l'été & du commencement de l'automne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, année 1780, avec l'Histoire pour la même année, in-4° de 56 pages pour l'Histoire, & de 554 pag. pour les Mémoires, avec plusieurs planches. A Berlin, chez J. J. Decker, imprimeur du Roi, 1782.

1. Nous ne pouvons qu'annoncer les articles relatifs à notre recueil, que renferme ce volume.

L'histoire nous offre une lettre de M. de Flan-gerges, sur la lumière phosphorique de quelques vers, & l'éloge de M. Henckel

Les titres des Mémoires qui composent dans ce volume la partie consacrée à la philosophie expérimentale, sont :

1°. Expériences faites pour trouver des compositions qui imitent les pierres fines, par M. Margraf.

2°. Suite des mêmes expériences :

3°. Mémoire sur l'imperfection de la météorologie, tant qu'on ne joindra pas aux observations *barométriques, thermométriques, & hygrométriques* celles de l'électricité de l'atmosphère, de l'électricité de la pluie, de la neige, de celle des brouillards & des météores aqueux en général, avec la description de deux instrumens propres à cet usage ; par M. *Achard*.

4°. Expériences faites dans la vue de déterminer l'action des sels sur la terre vitrifiable par voie de fusion ; par M. *Achard*.

5°. Mémoire contenant des expériences sur la vitrification de la terre vitrifiable, combinée de toutes les manières possibles, en proportions connues & variées avec les autres terres pures ; par M. *Achard*.

6°. Expériences qui prouvent que des corps de même nature, mais de différens volumes & de différentes masses, se chargent de la matière électrique en raison de leur surface, sans que la masse y ait la moindre influence ; par M. *Achard*.

7°. Expériences sur la vitrification de la terre végétale, mêlée avec des sels ; par M. *Achard*.

8°. Expériences sur la vitrification de la terre vitrifiable, mêlée en proportions différentes & connues avec une des autres terres pures, & avec des substances salines : première partie ; par M. *Achard*.

9°. Expériences sur les altérations que le fer fait éprouver à la terre calcaire, mêlée en proportions connues & variées avec la terre de l'alun, & la terre du sel amer ; par M. *Achard*.

10°. Considérations générales sur les différences du fer, & les causes de ces différences ; par M. *Gerhard*, traduites de l'allemand.

11°. Description des nerfs du thorax & de l'abdomen ; par M. *Walzer*, traduite du latin.

12°. Expériences sur la vitrification de la terre calcaire , mêlée en proportions différentes & connues avec des substances salines ; par M. Achard.

13°. Expériences sur les altérations que le feu de fusion fait éprouver à la terre des végétaux ; mêlée avec les autres terres pures ; par M. Achard.

14°. Recherches sur la vitrification de la terre alumineuse , mêlée en proportions différentes & connues avec des sels ; par M. Achard.

15°. Extrait des observations météorologiques , faites à Berlin , en l'année 1780 ; par M. Beguelin.

*Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés , auxquelles on a joint quelques conjectures sur les principes des corps , & une nouvelle théorie de la terre , vol. in-12 de 145 pages ; par PIERRE EUTROPE S***. A Paris , chez la veuve Humaire , libraire , rue du Marché-Palus , entre la rue Notre-Dame & le petit Châtelet , vis-à-vis la Vierge. Prix 1 liv. 16 s. br.*

2. L'Auteur de cet ouvrage prévient ses lecteurs dans un Avertissement , que sa principale attention a été d'épier la marche de la nature , d'examiner ses procédés , & de chercher à distinguer les divers moyens par lesquels elle les exécute ; que les faits ont été les seuls guides auxquels il ait eu recours ; qu'il s'est fait une loi de n'en admettre aucun qui n'eût subi un examen rigoureux , & que l'impartialité la plus stricte a présidé à son travail.

Il ne falloit pas moins qu'une pareille protestation pour rassurer contre la juste défiance que l'abus des hypothèses a dû faire naître en général , & que la multiplicité de celles qui ont pour objet

la génération de l'homme & des animaux ; semblent autoriser plus particulièrement ; car il n'est point de sujet qui ait été plus examiné , plus approfondi , sur lequel on ait plus multiplié les observations , les expériences & les conjectures , sur lequel enfin l'esprit humain ait plus déployé toute son activité , sans pouvoir écarter les profondes ténèbres dont la nature se plaît à le tenir enveloppé : ce qui augmente avec raison les perplexités , c'est que chaque Auteur en appelle à l'expérience ; & en effet , depuis que l'anatomie a été mieux étudiée parmi les modernes , tous les systèmes qu'on a bâtis sur la génération sont plus ou moins fondés sur les connoissances que cette science fournit aux physiologistes. *Harvey , Malpighi , Graaf , Vallisnieri , Svammerdam ,* & tous ceux qui ont parlé de la génération , se sont plus ou moins étayés de l'expérience & de l'observation : cependant il s'en faut de beaucoup que leurs opinions aient reçu le sceau irrévocable de la vérité. Elles sont encore au nombre de ces idées flottantes & versatiles , qui dans toutes les sciences remplissent un vide , en attendant que des vérités bien reconnues viennent les remplacer. Les Lecteurs pourront juger si les recherches & les conjectures de notre Auteur sur la génération sont plus heureuses que celles de ses prédécesseurs , par ses idées que nous leurs présentons.

« L'homme fournit à la femme , pendant la copulation , la liqueur qui doit servir à la féconder.

« Cette fécondation ne peut avoir lieu qu'autant que la liqueur séminale pénètre dans la matrice.

« La portion de la semence parvenue dans la matrice , y séjourne dans sa cavité , sans jamais pénétrer dans les trompes.

» Pendant

» Pendant la copulation, les trompes entrent en
 » érection, leur pavillon s'adapte aux ovaires,
 » les comprime, & oblige la vésicule la plus
 » distendue à se rompre.

» L'humeur que contenoit cette vésicule, est
 » reçue par la trompe qui la conduit dans la
 » matrice, où elle s'unit avec la liqueur sémi-
 » nale de l'homme. Ces deux semences sont rete-
 » nues dans la matrice par le rétrécissement ou
 » l'oblitération de son orifice, produit par l'en-
 » gorgement de cette partie.

» Ces préliminaires de la génération, quoique
 » exécutés par des moyens très-variés dans les
 » animaux & les végétaux, tendent tous cepen-
 » dant au même but; c'est-à-dire à la réunion de
 » la substance séminale des deux sexes, & le
 » but de cette réunion est de se combiner.

» De cette combinaison résultent de nouvelles
 » molécules, dont les unes sont propres à for-
 » mer des solides, & les autres des fluides.

» Les premiers produits de la combinaison,
 » sont dans les animaux des vésicules remplies
 » de liqueur, lesquelles se forment successivement.

» La liqueur de chaque vésicule éprouve des
 » changemens qui diffèrent dans chacune d'elles,
 » relativement à la quantité de fluide qu'elles con-
 » tiennent, au temps où elles ont été formées,
 » & enfin à l'espèce d'humeur qui y aborde.

» C'est dans les vésicules destinées à former
 » la tête qu'on apperçoit les premiers change-
 » mens, produits par la combinaison des liqueurs
 » qu'elles renferment.

» C'est de cette combinaison que résultent le
 » cerveau, & les premiers filets nerveux: les
 » autres étant produits par l'accroissement.

» Plusieurs de ces filets vont gagner la vési-
 » cule la plus voisine. Pendant que cet effet s'exé-

» cute, l'humeur de cette vésicule a éprouvé
 » des combinaisons qui la convertissent en sang :
 » c'est alors que les molécules de ce fluide ,
 » ayant changé de figure , irritent les extrémi-
 » tés des filets nerveux ; & de-là les premières
 » contractions du cœur , & la formation des vais-
 » seaux ; enfin le nouvel animal doit être con-
 » sidéré comme produit par des combinaisons
 » successives , dont les premières s'exécutent
 » entre les substances séminales des deux sexes ,
 » les secondes entre les liqueurs résultantes des
 » premières combinaisons , & les troisièmes entre
 » les liqueurs nutritives. »

Nous nous abstiendrons de toutes réflexions sur ce système , dont chaque article exigeroit de longues discussions ; nous ne parlerons pas non plus de la théorie de la terre : cette matière n'étant pas de notre ressort.

First lines of the Practice of Physic, &c.

C'est-à-dire: *Premières lignes de la Pratique de Médecine, à l'usage des étudiants dans l'université d'Edimbourg ; par GUILLAUME CULLEN, docteur & professeur en Médecine, vol. 8, in-12. A Londres, chez Johnson, 1783.*

3. Ce volume renferme les trois ordres suivans *EXANTHÈMES, HEMORRHAGIES, PROFLUVIA*. L'ordre des exanthèmes quoiqu'il est naturel, est défectueux, en ce qu'il comprend des maladies dont la fièvre qui les accompagne est excitée par une matière, qui quelquefois s'engendre dans le corps, tandis que d'autres fois elle y est introduite du dehors. Cette défectuosité n'est toute-

fois pas d'une grande importance, car les éruptions surviennent généralement à la fièvre, & en font quelquefois des effets consécutifs. L'Auteur traite d'abord de l'érysipele; après en avoir donné la description, il se contente de conseiller l'usage des absorbans, pour la combattre. Il pense que le délire & le coma, qui compliquent ces maladies, ne sont que rarement l'effet d'une métastase, attendu que l'inflammation externe ne disparoit point, lors même qu'ils sont survenus. Cette maladie est inflammatoire par sa nature; & M. Cullen est encore indécis si l'on doit ou non la séparer des *phlegmasiæ*.

L'article Peste ne présente rien de nouveau: cependant la méthode préservative que l'Auteur recommande, est on ne peut pas mieux vue.

M. C. entre dans les plus grands détails concernant la petite vérole, & il cherche à expliquer pourquoi la variole inoculée, est plus benigne que la spontanée; viennent ensuite les réflexions sur la petite vérole volante & la rougeole. L'Auteur admet dans le traitement de la dernière, l'usage des opiatiques pour appaiser la toux, lorsque la dyspnée n'est pas trop forte; & que les symptômes inflammatoires sont diminués par les saignées.

La fièvre scarlatine est souvent confondue avec le mal de gorge gangreneux: M. Cullen croit néanmoins que ce sont des maladies réellement & essentiellement différentes.

Il ne pense pas que la fièvre miliaire soit une maladie idiopathique; les principaux symptômes qui l'accompagnent sont ordinairement ceux qui surviennent aux fièvres traitées avec les échauffans; & elle paroît principalement propre aux malades qui ont essuyé de fortes hémorragies, telles que les femmes en couche, &c. Le premier

soin du Médecin doit donc être de prévenir cette éruption , au moyen d'un régime rafraichissant : si elle se fait malgré cela , & que les sueurs qui surviennent ne soient pas critiques , il faut les arrêter & avoir même recours à l'air froid. Comme l'Auteur est persuadé que la miliaire n'est qu'une maladie accessoire , il veut que dans tout le cours du traitement on dirige ses vues sur la maladie principale , sans faire attention à l'affection particulière de la peau.

La fièvre urticaire , le pemphigus & les aphtes sont traités très en abrégé. M. C. renvoye pour ces sujets aux Auteurs qui s'en sont particulièrement occupés.

Les hémorragies qui entrent dans le plan de l'Auteur , sont celles que l'on désigne sous le nom d'*actives*, les seules qui constituent des maladies fébriles de ce genre. On voit d'abord dans cette division un ~~ex~~^{exposé} ~~général~~^{général} des symptômes communs des hémorragies ; & de là M. C. passe à l'étiologie. Elles ont pour cause l'inégalité dans la distribution du sang , & les congestions ; qui par cette raison se forment dans certaines parties ; vient la description des diverses circonstances qui influent sur l'effusion du sang des différens organes , selon les divers périodes de la vie. On trouve après cela l'énumération des causes éloignées , & la méthode curative des hémorragies. L'Auteur pense qu'il faut éviter tant qu'on peut , les évacuations du sang : le moyen de parvenir à cette fin , est une attention scrupuleuse aux *ingesta* & *egesta*. La saignée , si ce n'est dans le cas où l'on craint une hémorragie prochaine , augmente souvent la pléthore au lieu de la diminuer.

Le saignement du nez est rarement dangereux , si ce n'est dans un âge très-avancé ; alors il annonce une disposition à l'apoplexie.

L'émoptysie est en général plus à craindre, & sur-tout quant aux suites qu'elle peut avoir. Elle provient souvent d'une disproportion de la capacité des vaisseaux des poumons, & de celle du reste du corps. L'Auteur fait quelques remarques très-intéressantes, concernant les sources d'où provient le sang rejeté par la bouche; mais la thérapie ne contient rien de particulier.

Quoique la phthisie ne paroisse trouver aucune place dans le système de l'Auteur, néanmoins il s'en occupe, & il croit qu'elle a toujours pour principe l'inflammation des poumons. Il fait ensuite mention des caractères distinctifs du *pus* & du *mucus*. Il décrit la fièvre hectique qui accompagne la phthisie, & l'attribue à l'acrimonie d'un *pus* vicié. On lit après cela l'exposé des causes d'un abcès dans les poumons, & des circonstances qui peuvent corrompre la matière purulente. La partie thérapeutique termine ces détails; & comme M. Cullen est persuadé que les tubercules sont la cause la plus commune, il s'attache plus particulièrement à la méthode curative qui les concerne.

Les hémorroïdes sont considérées ici tant comme affection générale, que comme affection locale. L'Auteur croit que *Stahl* a eu tort de les envisager presque exclusivement comme locales. Selon notre Auteur, elles sont formées par un sang extravasé dans le tissu cellulaire: quelquefois ce sont les artères qui fournissent ce sang, & alors les malades ont des accidens fébriles. L'Auteur avance que les femmes sont plus sujettes que les hommes à cette évacuation sanguine, & s'écarte beaucoup de *Stahl* dans les préceptes curatifs qu'il propose.

Après avoir parlé de l'emménorrhagie & de la leucorrhée, l'Auteur passe à l'héménorrhée, à la

quelle la chlorose est intimement liée. L'une & l'autre, selon lui, dépendent de l'état des ovaires, qui au tems marqué, manquent de force pour exciter l'action des vaisseaux de la matrice. La cure de cette maladie exige qu'on rétablisse le ton du système en général, & qu'en particulier on ranime la vigueur des vaisseaux utérins. La suppression fait le dernier sujet de cet ordre.

L'Auteur détaille ensuite les raisons qui l'ont empêché de ranger la phthisie dans l'ordre des *profluvia*, plutôt que dans celui des hémorragies; & après s'être occupé du catarrhe, il termine ce volume par les considérations sur la dysenterie. Il admet pour causes éloignées le froid & la contagion; il doute que les effluves animales putrides seules puissent l'occasionner. La cause prochaine consiste, selon lui, dans une constriction contre nature du colon qui excite des efforts spasmodiques, lesquels se propagent jusqu'au rectum, & causent des évacuations fréquentes, sans amener de véritables excréments. Pour guérir cette maladie, il faut détruire cette constriction spasmodique, au moyen des doux laxatifs, qui rétabliront une contraction plus uniforme dans tout le canal intestinal. Il faut d'abord essayer les minoratifs les plus doux: si ceux-ci ne réussissent pas, M. Cullen conseille le tartre émétique en petite dose; il regarde la rhubarbe comme un des cathartiques les moins adaptés à la fin proposée. L'ipécacuanhâ paroît sur-tout convenir en tant qu'il évacue par les selles. On a quelquefois recours aux opiatiques pour calmer les tranchées, mais il ne faut pas pour cela négliger l'usage des purgatifs; les bains chauds & les lavemens contribuent efficacement au relâchement du colon; tandis que les astringens, sur-tout au commencement, ne peuvent qu'être très-préjudiciables.

Differtazioni Mediche intorno a diverse malattie delle donne , &c. C'est-à-dire , *Differtation de Médecine concernant diverses maladies des femmes*, Tom. I; par *ANDRÉ PASTA*, in-8°. A Naples, chez Manfredi, 1782 (a).

4. Cette première partie est principalement consacrée aux hémorragies utérines des femmes enceintes, soit que ces évacuations arrivent à périodes fixes, soit qu'elles se fassent à des époques incertaines. L'Auteur, quoiqu'il convienne que le vagin & l'orifice de la matrice peuvent quelquefois fournir le sang des hémorragies, établit néanmoins, tant d'après ses propres observations que d'après celles des autres Médecins, que ce fluide découle le plus souvent des parois internes de l'utérus. Il déclare que les signes tirés de l'orifice de l'utérus sont insuffisans pour décider si l'hémorragie est un retour du flux menstruel, qui se soutient malgré la grossesse, ou un écoulement morbifique; il ajoute que le sang fluide n'autorise pas plus à annoncer toute exemption de danger; qu'un sang chargé de caillots, & rendu en abondance, n'est pas un pronostic assuré de la mort ou de l'avortement. Il faut la plus grande précaution dans l'un & dans l'autre cas, car il y a beaucoup d'exemple, & particulièrement ceux qui sont rapportés par *Lamothé* & par *Mauriceau*, qui prouvent que souvent malgré les hémorragies abondantes & réitérées, les femmes ont porté leurs enfans à terme. Cependant il faut

(a) La seconde partie a été insérée par erreur avant celle-ci dans le cahier de décembre. La troisième paroîtra dans le cahier de février.

recommander dès le commencement un repos absolu du corps, & une parfaite tranquillité de l'ame joints à un régime très-sévère. Si nonobstant cela, l'hémorragie le soutient, & qu'elle augmente en quantité, il faut ouvrir la veine. *M. Pasta* croit que le conseil de *Boerhaave*, de laisser couler le sang jusqu'à défaillance, demande la plus grande circonspection, attendu que si l'hémorragie provient du décollement du placenta, la saignée seule quelque abondante qu'elle puisse être n'y remédiera pas, elle rendra au contraire la situation de la malade plus fâcheuse. Ce conseil ne peut convenir que pour les personnes pléthoriques, qui essuyent une perte violente, mais récente. Dans tout autre cas, l'Auteur est d'avis qu'après avoir ouvert la veine, on y place le doigt & qu'on n'en laisse couler le sang qu'en bavant. Malgré l'autorité d'*Hippocrate*, *M. Pasta* ne paroît pas avoir grande confiance dans l'application des ventoules aux reins; il préfère aux ligatures les frictions sèches, continuées jusqu'à ce que la peau rougisse.

Les raisons qu'il donne de cette préférence, ne nous ont pas paru concluantes. Parmi les remèdes internes qu'il recommande le spécifique d'*Helvétius* occupe le premier rang: il faut néanmoins s'en abstenir dans les cas où il y a des spasmes; & quand le sang est trop épais, on les remplacera alors par l'opium & le nitre. La trop grande fluidité du sang est combattue avantageusement avec les gelées de viande: si les humeurs pèchent par trop d'acidité, d'alkalescence, d'acrimonie, il faut avoir recours à leurs contraires chimiques. La foiblesse des vaisseaux exige l'usage des astringens, des fortifiens, tels que les pilules d'*Helvétius*.

M. Pasta attribue l'opiniâtreté de certaines

hémorragies, aux convulsions dans la substance musculaire de l'utérus. Cette substance est, selon lui, beaucoup plus promptement attaquée de mouvemens convulsifs à la suite des hémorragies abondantes de la matrice, que tous les autres muscles. Il en résulte l'expulsion du fœtus, qui toutefois n'est que rarement funeste.

Quant à l'accouchement forcé pour faire tarir l'écoulement du sang, l'Auteur ne le conseille que dans le cas où, malgré tous les efforts de l'art, le sang sort à grand flots, que les défaillances surviennent, & que les convulsions paroissent menacer. Nous n'insisterons pas sur le détail des accidens qui, seuls selon *M. Pasta*, peuvent déterminer à un accouchement forcé. Il nous paroît que dans presque tous les cas il en fait un secours trop tardif.

Il suppose que les faux germes sont un coagulum des parties gélatineuse & blanche du sang; que les moles ne sont autre chose qu'un faux germe plus volumineux. L'un & l'autre peuvent se rencontrer chez les pucelles, les femmes stériles, les veuves, les matrones âgées. Il examine ensuite pourquoi les femmes mariées y sont plus sujettes que les non-mariées, & pourquoi ces espèces de coagulum se conservent longtemps dans le corps sans se corrompre, quoiqu'ils n'aient aucune connexion de vie avec lui. Il remarque que toutes ces fausses grossesses peuvent occasionner des hémorragies qui se soutiendront jusqu'à ce qu'une main habile en ait enlevé la cause. On est étonné que malgré la grande érudition qui règne dans cet ouvrage, *M. Pasta* ne paroisse familiarisé qu'avec les accoucheurs qui ont précédé *Puzos*. Celui-ci est le dernier dans l'ordre chronologique dont il cite les écrits.

De l'application de l'Électricité à l'art de guérir, dissertation inaugurale; par JEAN-BAPTISTE BONNEFOY de Lyon, gradué, pour son aggrégation au collège royal de chirurgie. A Lyon, de l'imprimerie d'Aimé de la Roche; & à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie, in-8° de 163 pag. Prix 1 liv. 16 s. broché.

5. Quoiquel'historie de l'électricité soit aujourd'hui très-connue; l'Auteur de cette dissertation en retrace les principaux traits d'une manière aussi rapide qu'intéressante, & fait voir qu'il possède toute l'érudition relative à cette branche curieuse de la physique. Les rapports que la matière électrique paroît avoir avec les corps organisés, rapports démontrés par les expériences de M. *Gardini* & de plusieurs autres physiciens, & par les phénomènes que présente la torpille, qui produit le même effet que la bouteille de Leyde, & enfin les symptômes électriques qui accompagnent souvent les maladies nerveuses, ont déterminé M. *Bonnefoy* à regarder le fluide nerveux comme une puissance électrique. Beaucoup de Médecins avoient déjà embrassé cette opinion, qui ne sera qu'une conjecture, même après les preuves que l'Auteur produit pour l'établir.

Quoi qu'il en soit, M. *Bonnefoy* comprend dans trois classes, toutes les maladies dans lesquelles l'électricité a eu du succès.

Première classe. Maladies qui dépendent du défaut d'irritabilité.

Deuxième classe. Maladies qui dépendent de l'excès d'irritabilité.

Troisième classe. Maladies qui dépendent de la stase & de l'épaississement des humeurs.

L'Auteur observe, pour éviter l'air de contradiction que présentent les deux premières classes, qu'il ne regarde pas l'excès & le défaut d'irritabilité, comme causes des maladies, mais comme leur caractère distinctif, comme un effet de ce principe morbifique qui se dérobe à nos recherches. Il met dans la première classe les paralysies & les asphyxies.

Il n'est pas douteux que, si l'effet naturel de l'électricité est de ranimer le jeu & l'activité des parties sensibles, & d'augmenter l'intensité du mouvement des liqueurs, ce remède ne puisse convenir aux asphyxies, qui ne paroissent être réellement qu'une simple abolition du sentiment & du mouvement.

Il n'en est pas de même peut-être, par rapport aux paralysies; l'excès & le défaut d'irritabilité, quoiqu'ils ne soient que l'effet d'un principe morbifique, peuvent & doivent influencer sur la production & la complication des maladies consécutives, dans lesquelles M. Bonnefoy prétend que l'électricité est utile, & on ne doit pas borner son attention au caractère extérieur des membres paralysés; il faut examiner aussi l'état des parties qui jouissent encore de toutes leurs facultés, & voir si l'excès d'énergie de celles-ci ne contribueroit point à entretenir le relâchement des autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la plupart des paralytiques, bien loin d'être d'un caractère froid & difficile à émouvoir, sont très-sensibles, très-irritables, & particulièrement disposés à la colère; de sorte qu'on seroit très-fondé à croire que l'humeur particulière dont la métastase occasionne la paralysie, ne concourt

point d'une manière passive à produire cette affection , mais qu'elle opère cet effet par la détermination vicieuse que lui donnent des organes trop actifs, & pour ainsi dire égarés dans leurs mouvemens.

M. de Bonnefoy rapporte à peu près toutes les observations qui déposent en faveur de l'électricité : une des plus frappantes est une goutte-sereine guérie par M. de Saussure , par le moyen de l'électricité. Il électrisa pendant très-long-temps cinq fois par jour , & une demi-heure chaque fois , une femme qui ne voyoit absolument rien : il faisoit passer à chaque séance quinze à vingt commotions du globe de l'œil à la nuque du cou ; elle y voit très-bien , & cet état s'est soutenu depuis huit ans.

L'Auteur comprend dans la seconde classe, 1°. les inflammations ; 2°. les fièvres ; 3°. les spasmes ; 4°. les tremblemens.

Il nous semble que c'est pousser un peu trop loin la prévention pour l'électricité , que de la prescrire dans des maladies aussi rapides dans leurs périodes , que les inflammations & les fièvres , & dont la guérison n'est que le résultat critique d'une combinaison des mouvemens de la nature ; d'ailleurs , ceux qui prescrivent ce remède ne sont pas encore d'accord sur le genre d'électricité qu'on doit employer. Les uns veulent l'électricité négative , les autres l'électricité positive ; de sorte que le choix dépend de la théorie presque toujours arbitraire , que chacun se fait sur les causes & les productions de ces maladies. Par exemple, l'Auteur pour prouver que l'électricité convient dans les fièvres, dit que la suppression de la transpiration , & le dérangement de l'estomac par les saburres , jouent un grand rôle dans ces maladies , & que l'électricité étant reconnue

comme un moyen efficace pour donner du ton à l'estomac , son emploi ne peut qu'être utile dans les maladies qui tiennent aux dérangemens de ce viscère, & par conséquent dans les fièvres. Ces raisons ne portent pas un caractère de conviction assez frappant , pour qu'on puisse encore faire de l'électricité la base du traitement convenable aux fièvres ; & chacun sentira que dans ces maladies , on a des indications bien plus pressantes à remplir que celle de fortifier l'estomac.

L'auteur rapporte les succès que l'électricité a eus dans le tétanos , l'épilepsie , les maladies hystériques, la toux , le rhumatisme , la sciatique , la goutte , la migraine , le mal de dent , le vertige , l'insomnie. Dans toutes ces affections les malades ont été guéris ou soulagés , souvent , à la vérité , avec le concours des autres remèdes usités dans chacun de ces cas.

La troisième classe des maladies qui se guérissent par l'électricité est formée , 1°. par les tumeurs ; 2°. par les suppressions.

Il semble que l'électricité doit triompher dans les tumeurs qui sont le produit d'une humeur épaisse dans des vaisseaux qui ont perdu leur ressort. La qualité stimulante & incisive de la matière électrique , en donnant du ton aux solides , & de la fluidité aux humeurs , doit les résoudre , ou les amener plus promptement à suppuration. M. Jallabert avoit prévu qu'elle auroit des succès dans ces maladies , & l'expérience a vérifié ses conjectures. Ce remède a produit de très-bons effets dans les tumeurs scrophuleuses. On a guéri par son moyen , de fausses ankyloses , des engelures , des obstructions , des hydropisies qui dépendoient du relâchement des fibres.

Quant aux suppressions , comme l'électricité

augmente sensiblement les sécrétions, il est aisé de voir que ce moyen est très-capable de les rétablir lorsqu'elles sont dérangées, ce qui est aussi confirmé par l'expérience.

Malgré les justes éloges que mérite en particulier l'Auteur de cette dissertation, & en général le zèle de ceux qui consacrent leur temps à constater les avantages que l'art de guérir peut retirer de l'électricité, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que les observations qu'on a faites sur ce sujet, ne sont point encore assez nombreuses, sont trop isolées, trop entourées de nuages, n'ont pas été assez combinées par des esprits exempts de partialité, pour pouvoir former un corps de doctrine méthodique, & capable de guider sûrement les médecins.

Conseils pour vivre long-temps, traduit de LOUIS CORNARO, noble Vénitien ; nouvelle édition, in-12 de 120 pag. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, & Belin, rue Saint-Jacques. Prix 1 liv. 4 s. broché.

6. L'Editeur dit qu'il croit faire un présent utile au public, en lui donnant quatre discours d'un illustre vieillard, dont la postérité tient un rang considérable à Venise. Ces quatre discours roulent tous sur les avantages que la sobriété peut procurer aux hommes. Ce ne sont pas de ces conseils que ceux qui les donnent se dispensent ordinairement de suivre. L'auteur ici se propose lui-même comme un exemple des effets prodigieux que la sobriété peut produire : il ne conseille que ce qu'il a pratiqué lui-même avec la plus scrupuleuse exactitude. La santé & une

vie longue ont été la récompense des sacrifices qu'il a faits à cette vertu. Il en parle d'une manière propre à la faire aimer, lorsqu'il détaille les fruits salutaires qu'elle produit : » La sobriété, dit-il, nous maintient dans l'état naturel où nous devons être : nous sommes jeunes plus longtemps, l'âge viril est accompagné d'une vigueur qui ne commence à diminuer qu'après beaucoup d'années. Il faut le cours d'un siècle pour former des rides & des cheveux blancs.

La sobriété est fille de la raison, sœur de toutes les vertus, compagne de la tempérance ; toujours gaie, toujours modeste, toujours sage & réglée dans ses opérations, elle est la racine de la vie, de la santé, de la joie. Lorsqu'elle règne, la réplétion, les désordres, les mauvaises habitudes, les humeurs superflues, les indigestions, les fièvres, les douleurs, les appréhensions de la mort, ne mêlent point de dégoût ni d'amertume à nos plaisirs. Elle dégraisse la rouille des sens, rend le corps vigoureux, l'esprit net, l'âme belle, la mémoire heureuse, les mouvemens libres, les actions justes. C'est par elle que l'esprit, se dégageant de la matière, jouit d'une plus grande liberté, & que le sang coule doucement dans ses veines, sans rencontrer d'obstacle à sa circulation ; c'est par elle enfin que toutes les puissances du corps & de l'âme s'entretiennent dans une parfaite union. »

Louis Cornaro a joui de tous ces avantages jusqu'à l'âge de plus de cent ans. Quoique sa nourriture se bornât à douze onces d'aliment solide, & à quatorze onces de liquide, il ne prétend point en faire une règle générale ; il conseille au contraire de ne pas outrer la diète, & de régler sur notre tempérament la quantité & le choix de nos alimens : ce qui s'accorde

avec les principes les plus incontestables de la médecine. Ce régime même, dont *Louis Cornaro* a éprouvé de si bons effets, lui avoit été prescrit par ses médecins, en l'assurant qu'il ne pourroit affermir sa santé foible & délabrée, que par ce moyen.

Diætetisches Wochenblatt, &c. C'est-à-dire, *Feuille hebdomadaire diététique pour tous les états ; ou Dissertations & Mémoires relatifs à la conservation de la santé, premier volume, publié par M. GRAUMANN, docteur en médec. & en phil. prof. de méd. à Butzow, in-8° de 384 pag. A Rostock, 1781.*

7. *M. Graumann*, en écrivant sur cette matière, cherche à piquer l'attention de ses lecteurs ; il a même adopté des principes qui paroîtront peut-être relâchés à quelques rigoristes.

Remarques sur cette espèce de paralysie des extrémités inférieures, que l'on trouve souvent accompagnée de la courbure de l'épine du dos, qui est supposée en être la cause, avec la méthode de la guérir, suivie de plusieurs observations sur la nécessité & les avantages de l'amputation dans certaines circonstances ; par M. PERCIVALL POTT, de la Société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi : ouvrage traduit de l'anglois,

glois, avec des observations & des additions ; par M. BEERENBROEK, docteur en médecine, associé au collège royal des médecins & à la Société royale de médecine d'Edimbourg. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1783, in-8° de 99 pag. Prix 1 liv. 4 s. broché.

8. Le moyen que propose M. Pott, pour guérir l'espèce de paralysie dont il traite dans la première partie de cet ouvrage, consiste à ouvrir un cautère à chacun des côtés du lieu où se font remarquer la courbure de l'épine & la tumeur : il a vu les effets les plus salutaires & les plus constans d'une suppuration très-longtemps entretenue : il conseille cependant de ne point négliger les autres remèdes que l'on croiroit propres à détruire la cause de cette maladie. M. Beerenbroek rapporte trois observations qui viennent à l'appui de celle de M. Pott.

Dans la seconde partie, M. Pott combat le sentiment des chirurgiens qui ont prétendu que l'amputation n'étoit jamais indispensable. « Il y a, dit-il, plusieurs cas dans lesquels, sous certaines circonstances, l'amputation peut devenir nécessaire pour sauver la vie au patient, mais je me bornerai aux quatre suivans, 1°. la fracture composée ; 2°. certaines espèces d'écrouelles dans les articulations ; 3°. quelques espèces d'anévrismes ; 4°. la carie de toute la substance de l'os ou des os, qui composent le membre. »

Tout cet ouvrage est infiniment précieux & bien digne de la réputation de son auteur. M. Pott a ajouté un Supplément. Voyez-en la Notice dans le Journal de Médecine, cahier de

juillet 1783, page 79. — Voyez aussi la notice de la première édition, cahier de novembre 1779, page 469.

VOGELS Chirurgische Wahrnehmungen; &c. C'est-à-dire, *Observations de Chir. deuxième recueil; par ADOLPHE-FRÉDÉRIC VOGEL, docteur en médecine, in-8° de 88 pag. A. Lubeck, chez Iversen, 1780.*

9. La première observation de ce recueil concerne les abcès sur le muscle psoas. Cette maladie, heureusement assez rare, est on ne peut pas plus difficile à connoître dans le commencement, & paroît éluder tous les efforts de l'art, lorsqu'elle est confirmée. L'auteur l'a rencontrée une fois dans un garçon de neuf ans : cet enfant se plaignoit d'abord de douleurs à la région lombaire, du côté gauche. Les intervalles de peu de durée entre ses souffrances, étoient suivis de plus d'intensité dans ses douleurs. Il n'y eut à l'extérieur rien qui indiquât un dérangement local, & une forte compression même n'augmentoit pas le sentiment douloureux. Cependant la maladie fit des progrès durant un an, au bout duquel le malade devint boiteux. Enfin il parut à l'aîne gauche une tumeur dure, indolente, qui alla tous les jours en augmentant pendant quatre semaines. La fluctuation s'y étant fait remarquer, on l'ouvrit, & on donna par ce moyen issue à une quantité excessive d'un pus fétide & ichoreux. Rien ne put ensuite tarir l'écoulement de cette matière purulente, & le malade périt après avoir languï l'espace de dix-huit mois.

M. Vogel croit que cette maladie provient

d'un déchirement de quelque vaisseau sanguin ou lymphatique occasionné par quelque effort fait en sautant ou en levant un fardeau trop pesant ; ou d'un séjour prolongé des liquides dans les vaisseaux affoiblis & dilatés ; ou enfin, d'une commotion du dos à la suite d'une chute. Elle peut encore reconnoître pour cause des affections internes ; telles que les virus arthritiques, scorbutiques, &c. qui se déposent sur ces parties, & y occasionnent des ulcères.

Il ne seroit peut-être pas impossible de remédier à ce mal dans son principe, sur-tout s'il est dû à une violence externe ; il faudroit alors ouvrir la veine aussi-tôt que la douleur consécutive se fera sentir, appliquer un vésicatoire sur l'endroit douloureux, & entretenir la suppuration pendant très-long-temps. Le malade gardera le lit, évitera toutes sortes d'exercices, tout ce qui échauffe, & observera un régime rafraichissant.

Le sujet du second article est une plaie d'armes à feu traversant le côté gauche du thorax, & accompagnée de fracture compliquée de deux côtes.

On lit, en troisième lieu, les détails concernant un épanchement considérable de sang sous le péricrâne. Un garçon avoit soulevé en l'air un autre, & l'avoit soutenu pendant quelques instans par les cheveux. Une violente douleur s'étoit fait sentir sur le champ ; elle s'étoit répandue dans toute la tête. Au bout de huit jours, tout le côté gauche de cette partie étoit couvert par une tumeur froide & molle de la hauteur de trois pouces ; on y pratiqua deux ouvertures, par lesquelles il s'écoula une grande quantité d'un sang dissous. Quelques jours après, une tuméfaction, pareille en tous points, se fit

remarquer au côté gauche du front, & ensuite au côté droit de la tête : on fit également jour à ces amas, & on s'assura, au moyen de la sonde, qu'il s'étoit fait immédiatement sur les os du crâne. Le pus qui se forma peu de temps après, fit bientôt place à une matière sanieuse, qui détruisit le périoste, se répandit de tous côtés, & s'infiltra particulièrement sous le muscle temporal. Il fallut inciser ce muscle dans toute sa longueur : les pansemens furent faits avec de la charpie sèche, & la guérison fut parfaite à la fin de la sixième semaine, sans qu'il y ait eu aucune marque d'exfoliation.

— Nous ne nous arrêterons pas à l'observation sur une hémorragie singulière par le membre viril, ni à celle qui concerne une double grenouillette.

Le détail d'une opération d'une fistule lacrymale, nous paroît plus instructif. Cette fistule étoit restée long-temps dans son premier degré ; c'est-à-dire, la tumeur du sac lacrymal avoit été indolente & laissée à dégorger par le nez. A la fin de la septième année, un refroidissement avoit communiqué de la sensibilité & de la rougeur à cette tumeur ; & le liquide amassé dans le sac ne pouvoit plus être évacué ni dans le nez, ni par les points lacrymaux. Un jour la malade comprimant fortement la tumeur, celle-ci disparut promptement ; peu de temps après, les paupières se tuméfièrent excessivement ; l'œil devint très-douloureux, la joue s'enflamma, & la conjonctive formoit, entre les bords des paupières, un bourrelet de la grosseur d'une plume d'oie. Les accidens étant parvenus à un degré extrême, la fièvre se mit de la partie.

Pour y remédier, M. Vogel enfonça une lancette au dessous de l'angle externe de l'œil à

travers le muscle orbiculaire, à la profondeur de six lignes : il s'écoula une grande quantité de pus laiteux & fétide; la tuméfaction s'effaça, & tous les accidens diminuèrent. L'opération de la fistule lacrymale acheva la guérison. M. Vogel a suivi dans cette opération la méthode décrite par Monro, & perfectionnée par le Cat.

Ce volume est terminé par l'exposé d'une extirpation d'une amygdale skirrheuse, & d'un très-grand volume. Il faut lire cette observation dans l'ouvrage même. Nous remarquerons seulement qu'après plusieurs tentatives infructueuses, l'usage même des cathérétiques, pour supprimer les chairs fongueuses, l'auteur est parvenu à les empêcher de repousser, & à hâter la cicatrisation en portant sur la partie malade, au moyen d'un pinceau, un liniment composé de trois gros de borax, & d'une once de miel rosat.

Dissertations on select subjects in chemistry and medecine, &c. C'est-à-dire, Dissertations sur des sujets choisis de chymie & de médecine; par MARTIN WELL, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1783.

10. Les dissertations que renferme ce volume, sont, 1°. un discours inaugural sur l'étude de la chymie, lu aux écoles de philosophie naturelle à Oxford, le 7 mai 1781. 2°. Des conjectures sur l'origine & l'antiquité de l'usage des symboles dans l'astronomie & la chymie. 3°. Des observations sur les maladies qui règnent dans les îles des mers du sud, sur-tout sur le mal de Naples, avec quelques remarques sur la pre-

mière apparition de la maladie vénérienne en Europe.

Le premier opuscule présente une histoire très-satisfaisante & très-concise de la chymie. Les réflexions de l'auteur sur l'Alchymie devoient principalement fixer notre attention, depuis les derniers succès de *M. Price* dans la transmutation des métaux. Nous traduirons ici une partie de ce que dit *M. Well*, à l'occasion des expériences de ce savant.

Les opinions des naturalistes relativement à l'origine & à la génération des métaux, comme aussi à la véritable nature des terres qui constituent leurs bases, diffèrent absolument entre elles. Je ne me sens pas assez de capacité pour discuter à fond cette question : d'ailleurs cette discussion seroit déplacée ici. Je me permettrai donc seulement quelques remarques, qui, à certains égards, tiennent à la division du sujet qui nous occupe. Les chymistes ont souvent avancé que tous les métaux ont pour base qu'une seule & même terre ; que cette terre combinée de différentes manières & en diverses proportions avec quelques autres principes, particulièrement le phlogistique (quelquefois on admet encore un principe mercuriel) donne toutes les formes aux substances métalliques. Si cette théorie pouvoit être prouvée, elle seroit très-favorable à la doctrine de la transmutation des métaux. On en concluroit que si, dans certains cas, on pouvoit enlever certains principes, ou en ajouter d'autres, les qualités, c'est-à-dire, la nature & l'essence d'un métal donné, seroient changées, ou en d'autres termes, ce métal seroit converti dans un autre métal. Il est évident, par les écrits des alchymistes, qui ne sont pas d'une obscurité impenétrable, qu'ils ont soutenu cette hypothèse.

Plusieurs chymistes modernes ont adopté les mêmes sentimens, comme cela consiste par les passages de *Becher* & de *Stahl*, que j'ai indiqués, & sur-tout par le second supplément à la *Physica subterranea. Thes. 1. de Transmutationis metallica necessitate & connexione cum universo naturæ cursu.* Mais, en soutenant cette thèse, l'auteur fait des sophismes qui sont peut-être communs à tous les écrits composés en faveur de son sujet, & qui sont calqués sur le même mode d'argumenter. Les changemens dans le cours de la nature, qui sont cités, ou les opérations de l'art, ne sont point applicables au sujet en contestation : ils prouvent seulement que le monde & toutes ses parties constitutives, sont sujets aux altérations & aux révolutions; enfin, que le monde animal, végétal, & même le minéral, sont soumis aux mêmes loix; mais ils ne prouvent point que dans aucun cas, un genre ou une espèce de productions naturelles du règne minéral ou végétal, non plus que du règne animal, ait été changé l'un dans l'autre de la même manière, & au même degré que le suppose l'idée de la transmutation. C'est peut-être une loi universelle de la nature que tous les genres & toutes les espèces qui composent le monde animé & inanimé, soient immuables & invariables; qu'aucun procédé naturel ni artificiel ne puisse les dépouiller de leurs qualités essentielles, au point de leur faire prendre entièrement ceux d'une autre espèce ou genre. On peut donc concevoir que les divers métaux sont des substances *sui generis*; comme disent les naturalistes, d'une nature spécifique, inaltérable; & quoiqu'au moyen de divers procédés tant de la nature que de l'art, au moyen des combinaisons, solutions, précipitations, &c. leurs formes peuvent être dé-

guisées ou altérées en apparence, ils n'en sont pas moins constamment & parfaitement distincts; & on peut probablement avancer avec raison qu'aucune manipulation, aucune addition, aucun procédé de réduction ne donne à un métal ou à une terre métallique, quelque autre forme métallique homogène, qui n'est pas particulièrement appropriée à sa nature. »

« Si cette doctrine est admissible, & on pourroit facilement apporter plusieurs argumens en sa faveur, l'opinion de la transmutation des métaux, par l'art ou par la nature, ne peut avoir aucun fondement. »

L'objet principal de la seconde dissertation, est de démontrer que les chymistes ont emprunté des astronomes la manière hiéroglyphique d'exprimer leurs idées en écrivant.

Dans le dernier traité, l'auteur a en vue de réfuter l'opinion du docteur *Forster*, sur la connoissance de la maladie vénérienne dans les îles de la mer du sud, avant que les Européens n'y fussent abordés, & de prouver que cette même maladie ne nous est pas venue de l'A-mérique.

Physico-chymie théorique, en dialogue, à laquelle on a joint une Table des combinaisons les plus connues en chymie, avec les noms de leurs résultats; par M. L. J. DE CROIX, apothicaire & chimiste à Lille. A Lille, chez Brovellio, imprimeur; & à Paris, chez J. G. Mérigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, vol. in-8° de 291 pages. Prix 3 liv. broché.

11. Cet ouvrage n'est, à proprement parler,

qu'un catéchisme de chymie , fait pour donner à des élèves d'une manière très-abrégée & très-précise , les premiers élémens de cette science ; & l'auteur lui a donné la forme de dialogue , pour se mettre mieux à la portée de ceux qu'il se propose d'instruire : « Quand j'entrepris , dit-il , cet ouvrage , mon dessein n'étoit point de le faire imprimer. Comme je desiro peu la gloriole littéraire , & que d'ailleurs les écrits didactiques peuvent donner lieu à des querelles que je veux fuir , je destinois celui-ci à la seule instruction de mes élèves ; » mais des amis ont vivement sollicité l'auteur de le rendre public à leurs sollicitations. Il n'a , ajoute - t - il , inséré dans son ouvrage que ce qui lui a paru essentiellement nécessaire pour donner de bons principes de chymie à ceux qui veulent en entreprendre l'étude , & les mettre en état de consulter les ouvrages des plus habiles chymistes.

Il nous paroît cependant que l'auteur n'a pas tout-à-fait rempli son objet ; car il étoit indispensable pour lui de donner à ses élèves les premières notions de la nouvelle doctrine sur les différens *gas* ou substances aériformes , devenues , depuis quelque temps , le sujet des spéculations & des expériences des chymistes. Ce que l'auteur dit sur les effets de la calcination des métaux , & sur l'augmentation de poids des chaux métalliques , semble prouver qu'il n'est point persuadé que ce phénomène dépende de la grande quantité d'air qui s'incorpore avec le métal pendant sa calcination : vérité qui avoit été apperçue par *Jean Rey* (a) , & qui a presque

(a) Le public doit la connoissance de l'ouvrage de *Jean Rey* à M. *Bayen* , qui en même temps qu'il il-

été portée jusqu'à la démonstration par les expériences de M. *Lavoisier*. Depuis ces expériences, il n'est plus permis, pour expliquer l'augmentation de poids des chaux métalliques, de recourir à des conjectures dépourvues de fondement, telles que celle que l'auteur propose; car il prétend que cette augmentation de poids « vient de quelque portion de la substance du vaisseau dans lequel la calcination s'est faite, & qui se détache pendant l'opération, lorsqu'on remue la matière. »

Il y a encore d'autres objets qui sont d'une trop grande notoriété pour qu'un homme qui se dévoue à l'instruction publique, les laisse ignorer à ses élèves. L'auteur demande s'il n'y a que l'huile de vitriol concentrée qui puisse produire de l'éther avec les esprits ardents? Il répond: « L'esprit de nitre concentré en produit aussi. Mais l'on ne connoit point d'autres acides qui puissent produire un pareil phénomène avec les esprits ardents. » Il est étonnant qu'un chymiste ignore que tous les acides minéraux sont propres à produire de l'éther, & qu'on fait jusqu'à de l'éther acéteux.

A ces omissions près, & quelques explications hasardées, ces élémens de chymie peuvent être utiles à des commençans par la netteté & la précision qui y règnent.

Description de nouveaux baromètres à appendices, qui ont un niveau constant, donnant la mesure de la pesanteur de l'air

lustre la chymie par ses propres découvertes, l'enrichit encore de celles des autres, en les arrachant à l'oubli où le temps les avoit plongées.

dans les profondeurs inaccessibles, & à des hauteurs que l'observateur ne pourroit, ou ne voudroit pas parcourir lui-même, avec fig. en taille-douce; par M. CHANGEUX. A Paris, rue & hôtel de Serpente. In-8° de 24 pag. & une fig. en taille-douce. Prix br. 12 sols.

12. Ce qu'il y a de nouveau dans la construction des baromètres que nous annonçons, consiste en une simple addition d'une ou de plusieurs appendices; & ces appendices sont des tubes de verre. On voit la forme de ces instrumens dans la planche 1, fig. 1. & 2.

Dans le premier, l'appendice est placée au réservoir. Ce baromètre a la propriété de conserver toujours le même niveau.

Dans le second, l'appendice est appliquée à la partie supérieure du tube. Ce baromètre a la propriété de mesurer la pesanteur de l'air dans les profondeurs inaccessibles.

Dans le troisième, l'appendice est placée au réservoir, & inclinée dans un sens contraire à l'inclinaison de l'appendice du premier baromètre. Il a pour propriété de faire connoître la pesanteur de l'air à des hauteurs sur lesquelles on ne voudroit pas se hasarder de monter soi-même.

Dans les baromètres où la ligne de niveau change lorsque la colonne de mercure descend dans le réservoir, celui-ci se remplit; & lorsque la colonne monte, il se vide. La quantité de mercure n'est donc jamais constante dans le réservoir. Ce changement continuel complique les indications du baromètre de telle manière, que, lorsqu'on n'a point égard à cette complication, le baromètre est infidèle.

Tous les baromètres à réservoir sont plus ou moins sujets à ce défaut. On doit dire encore relativement à la grandeur des réservoirs, qu'étant différens dans presque tous les baromètres dont se servent les observateurs, cette différence donne lieu à un autre inconvénient considérable ; c'est-à-dire qu'elle empêche ces instrumens d'être parfaitement comparables.

Pour remédier à ces inconvéniens, on a imaginé des baromètres en forme de syphon, le renflement du réservoir à son extrémité supérieure, les grands réservoirs ou réservoirs à grands diamètres, le baromètre à déchargeoir, &c. autres inventions qui toutes ne remédient à ces inconvéniens, que d'une manière plus ou moins imparfaite.

Un baromètre à niveau constant seroit celui qui se corrigeroit de lui-même soit dans l'ascension, soit dans la descente du mercure. Il faudroit pour cela que ce réservoir se remplit & se vidât tour-à-tour de la juste quantité, &c. à l'instant précis où la variation de la colonne auroit lieu. Voilà ce que fait l'instrument qu'on propose, & qui est représenté dans la figure première, dont il faut voir la description dans l'ouvrage même, ainsi que celle des instrumens qui sont propres à mesurer la pesanteur de l'air dans des profondeurs inaccessibles, ou à des hauteurs qu'on ne voudroit pas parcourir soi-même.

Chacun sent facilement l'importance & l'utilité de ces instrumens, & combien la physique & principalement la météorologie, devra à son inventeur. Ces instrumens sont d'une construction si simple & si facile, qu'il n'y a pas d'ouvriers en verre qui ne les puissent fabriquer. Le sieur *Moffi*, marchand d'instrumens météo-

rologiques , & constructeur en toutes sortes de machines de physique , les vendra au même prix que les baromètres ordinaires. Cet artiste , très-connu , & breveté de l'Académie , étant celui que l'inventeur a choisi pour les exécuter , & s'en étant parfaitement acquitté , il a cru qu'il convenoit de l'indiquer aux amateurs de physique.

P R I X.

L'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux a suspendu encore, jusques en 1785, son jugement sur les Mémoires nombreux qu'elle a reçus sur le sujet concernant les *moyens de suppléer au lait de femme pour l'allaitement des enfans trouvés* : & sans doute l'importance de l'objet justifie assez ce nouveau délai qu'elle a pris. Occupée à faire des essais des différentes méthodes qui lui ont été proposées, elle a dû en attendre les résultats avant de prononcer. Elle renouvelle cependant son invitation aux Auteurs de ces Mémoires, de continuer leurs recherches à ce sujet, & de lui en faire part. Elle recevra aussi dans cet intervalle, avec reconnoissance les ouvrages de nouveaux Auteurs qui voudront concourir pour ce Prix.

Pour sujet du Prix courant de cette même année 1785, l'Académie propose aujourd'hui la question suivante : *Peut-il y avoir des circonstances où le bien public exige qu'on gêne ou qu'on limite tel ou tel genre de culture ?*

Elle renouvelle l'annonce que le Prix courant de 1784, doublé d'un des Prix réservés, a été destiné à cette question : *Quel seroit le meilleur*

procédé pour conserver le plus long-tems possible, ou en grain ou en farine, le maïs ou bled de Turquie (frumentum Indicum, maïs dictum. C. B. P.) plus connu dans la Guienne sous le nom de bled d'Espagne; & quels différens moyens il y auroit pour en tirer parti, dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette Province?

Elle prononcera aussi, cette même année, sur les Mémoires qui lui ont été adressés pour le Prix extraordinaire proposé en 1780, concernant le *lelli-minffio*.

Les Prix simples & ordinaires, fondés par M. le Duc de la Force, sont une Médaille d'or de la valeur de *trois cents livres* : les doubles sont composés d'une pareille Médaille, & de *trois cents livres* en argent.

L'Académie ne reçoit les Pièces au concours que jusqu'au premier Avril de chaque année, lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux Auteurs. Les paquets doivent être adressés francs à M. de Lamontaigne, Conseiller au Parlement & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

A V I S.

Phytonomatotechnie universelle; c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, sixième Cahier, déc. 1783.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de faire renouveler leurs souscriptions pour l'année 1784. L'introduction & le premier cahier de 1784 seront distribués dans le courant de février.

Messieurs les Souscripteurs qui voudront avoir

les Figures de l'Introduction coloriées, sont priées d'en écrire à l'Auteur. On les prévient que les Figures qui servent à l'explication des Termes, sont gravées si parfaitement, qu'elles n'ont pas besoin de coloris. On prévient de plus Messieurs les Souscripteurs, que ces Planches contiennent beaucoup de détails, & que le coloris en augmenteroit considérablement le prix.

Plusieurs personnes ont paru desirer de se procurer l'Introduction séparément, sans souscrire pour l'Ouvrage entier. On prie ces personnes de donner leurs soumissions entre les mains de l'auteur, pour qu'on fasse tirer leurs Exemplaires en sus des deux cents destinés pour compléter les deux cents Exemplaires de l'Ouvrage.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Nous avons annoncé les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage dans les volume lviii, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393,

N^{os} 1, 3, 4, 7, 9 10, M. GRUNWALD.
2, 6, 11, 12, M. ROUSSEL.
8, M. LE ROUX DES TILLET.

T A B L E.

<i>Suite des Remarques sur la fièvre puerpérale.</i> Par M. Doublet, méd.	Page 3
<i>Observat. sur la terminaison funeste d'un abcès du foie.</i> Par M. Grateloup, médecin,	36
<i>Observation sur un accouchement avant terme.</i> Par M. Demathiis, méd.	51
<i>Observat. sur une gangrène au sein.</i> Par M. Lefebvre, chirurgien,	60
<i>Observat. sur une rétention incomplète d'urine.</i> Par M. Vandorpe, chir.	64
<i>Observat. sur une rétention d'urine.</i> Par M. Moteau, chirurgien,	69
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1783,</i>	70
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorenci,</i>	72
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	75
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	76

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	77
<i>Médecine,</i>	79
<i>Chirurgie,</i>	96
<i>Chymie,</i>	101
<i>Physique,</i>	106
<i>Prix,</i>	109
<i>Avis pour la souscription de la Phytonomatotechnie universelle.</i> par M. Bergeret,	110

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1784. A Paris, ce 24 Décembre 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1784.

EXTRAIT (a).

DISSERTATIONS MEDICO-CHIMIQUES, dont l'une contient le procédé pour dissoudre le plomb dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; l'autre, intéressante pour tous les ordres des citoyens, expose les dangers presque inévitables des étamages, ainsi

(a) Par M. ROUSSEL.

Tome LXI.

H

que les remèdes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & celles qui procèdent des autres substances métalliques; par M. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & chevalier de l'Ordre du Roi.

Ces deux Dissertations se trouvent à la suite du Traité des Scrophules du même auteur, dont on a donné l'analyse dans le cahier d'octobre 1782, pag. 290. Il restoit à faire connoître ces dissertations, dont la première, fondée sur un fait de pratique très-intéressant, nous offre un de ces triomphes, malheureusement trop rares, de la chimie, appliquée au corps vivant. Celui-ci est sur-tout d'autant plus complet, que la chimie n'en partage point la gloire avec la nature. Le succès a été le seul ouvrage de l'art, ou plutôt de celui qui a trouvé la méthode qui fait le sujet de la dissertation. Voici comment il raconte lui-même l'événement qui donna lieu à sa découverte.

« M. de Poinfable, gouverneur de la Martinique, avoit eu une rétention d'urine causée par une inflammation au col de la vessie, dont le résultat fut un abcès. L'ulcère guéri laissa néanmoins une cicatrice qui rétrécissoit le col de la vessie & le canal de l'urètre, au point que l'urine ne sortoit que par un jet très-fin; de sorte que pour

peu qu'il survînt de gonflement ou d'inflammation aux parties affectées, le passage devenoit encore plus étroit, & alors le malade étoit obligé de le dilater par le moyen d'une sonde de plomb, que son chirurgien lui conseilla de frotter de vis-argent pour la rendre plus coulante, & fondre les duretés que formoit la cicatrice. »

« M. de *Poinfable* qui ignoroit, comme son chirurgien, que le mercure rend cassans tous les autres métaux, ne tarda pas à éprouver les funestes effets de cet avis imprudent ; car le 6 mars 1749, la sonde de plomb se cassa dans l'urètre, de manière qu'il n'en retira que les deux tiers, & que la partie restante se glissa dans la vessie. »

« M. de *Poinfable*, espérant peu des secours que lui offroient les chirurgiens du pays, partit pour en venir chercher en Europe, & consultant par écrit les plus célèbres médecins & chirurgiens, il arriva à Paris. Tous les avis se réunissoient à lui faire subir l'opération de la taille pour extraire le morceau de sonde, ne voyant pas d'autre moyen de l'en délivrer. »

« M. *Le Dran*, mon beau-père, continue M. *Lalouette*, que l'on compte parmi les premiers restaurateurs de la chirurgie, fut consulté ; il me raconta l'accident arrivé à M. de *Poinfable*, & me demanda mon sentiment : je lui dis que je croyois la solution

de ce morceau de sonde très-possible, & que je ne doutois pas qu'on ne pût en délivrer le malade sans opération. Ma réponse lui parut d'autant moins étrange, qu'il fa-voit que depuis long-temps je m'occupois de la recherche des moyens de purifier le mercure. En rassemblant les observations que j'avois déjà faites à cet égard, nous fîmes de nouvelles expériences relatives à la dissolution du plomb par le moyen du mercure. J'en fis dissoudre dans des vases au degré de la chaleur naturelle. Il fut convenu, de concert avec MM. *de Vernage*, *Casteras* & *Astruc*, que M. *de Poinfable* avoit consultés avec nous, de faire des épreuves sur des animaux vivans. Elles furent faites d'abord sur deux ânesses, dans la vessie desquelles je fis dissoudre un lingot de plomb que j'y avois introduit, & ensuite répétées deux fois, à huit jours d'intervalle sur un crocheteur qui consentit à s'y prêter. »

« A la vue de ce succès, M. *de Poinfable* se livra, sans hésiter, à un traitement qui devoit le délivrer de toutes les craintes qui le tourmentoient. Nous fîmes couler dans sa vessie le mercure par son propre poids, en l'introduisant dans le commencement de l'urètre, à l'aide d'un petit entonnoir, ne voulant point nous servir de sonde d'argent, de peur d'irriter le col de la vessie, tou-

jours disposé à une nouvelle inflammation. Huit jours furent employés à cette opération. La quatrième nuit nous eûmes lieu de croire que la sonde étoit dissoute. Cependant nous continuâmes d'introduire du mercure pendant quatre autres nuits, pour nous assurer de l'entière dissolution. Nous nous apperçûmes bientôt qu'on ne trouvoit plus de plomb dans le mercure sorti de la vessie : le plomb dissous & rendu coulant comme le mercure, en fut ensuite séparé & remis en masse. »

Qui diroit que l'Envie disputa à M. *Lalouette* un succès aussi complet & aussi évident ? C'est cependant ce qui arriva. M. *de Poinfable* étant retourné en Amérique, & y étant mort d'une maladie étrangère à son accident, son cadavre fut ouvert par ce même chirurgien, dont l'impéritie en avoit été la cause. Il crut sans doute que sa faute en paroîtroit moindre, s'il jettoit des nuages sur la pratique qui l'avoit réparée ; il publia qu'il avoit trouvé dans la vessie de M. *de Poinfable* le morceau de sonde qu'on prétendoit avoir dissous. L'expérience de M. *Lalouette* a été répétée depuis par plusieurs médecins & chirurgiens célèbres, & elle a constamment réussi.

Il l'a étendue aux balles de plomb qu'on ne pourroit point extraire sans courir le risque d'endommager des nerfs ou des vais-

feaux essentiels. Il en fit un essai sur un domestique qui avoit servi dans le régiment de Lalli, & qui avoit été blessé au siège de Pondicheri. Une balle enchâtonnée dans le fémur de ce domestique fut dissoute par la même méthode qui avoit été employée pour dissoudre la sonde de M. de Poinfable, & avec le même succès. Chacun sent facilement les avantages que la médecine & la chirurgie peuvent tirer d'une semblable découverte.

M. Lalouette persuadé que le mercure amalgamé avec les demi-métaux, tels que le zinc, le régule d'antimoine, le bismuth & le régule d'arsenic, pourroit recevoir de ces demi-métaux, quelque propriété capable d'agir plus efficacement sur le plomb, que le mercure n'auroit pu le faire, a fait plusieurs expériences; en amalgamant ces demi-métaux avec le mercure, d'où il résulte;

1°. Que le mercure qui a été amalgamé avec le zinc, n'a nulle action sur le plomb.

2°. Que celui qui a été amalgamé avec le régule d'antimoine, n'exerce sur le plomb aucune action sensible.

3°. Que le mercure qui a été amalgamé avec le bismuth, fait la queue, & agit sur le plomb d'une manière bien marquée, quoique lentement.

4°. Que le régule d'arsenic, amalgamé

avec le mercure, ne fait point faire à celui-ci la queue, & opère plus puissamment, & bien plus promptement sur le plomb, que les trois amalgames ci-dessus.

M. *Lalouette* s'est aussi assuré que le mercure qui a été amalgamé avec l'étain, dissout parfaitement le plomb, & que l'étain ne tient cette propriété qu'il communique au mercure, que des parties arsénicales qu'il contient en plus ou moins grande quantité. Il a voulu observer quel seroit l'effet du mercure animé par l'étain, sur la vessie des animaux vivans. Il fit passer un petit cylindre de plomb dans la vessie d'une ânesse, & ensuite six onces de ce mercure. Huit heures après, il fit tuer l'animal ; & l'ayant ouvert, il ne trouva pas le moindre vestige de plomb. Ayant recueilli tout le mercure où le plomb avoit été dissous, il le pesa, & trouva le même poids de ces deux substances réunies, à quelques grains près ; il examina avec le plus grand soin l'endroit de la vessie où le mercure avoit séjourné pendant huit heures, & il vit avec la plus grande satisfaction qu'il n'avoit produit aucune escarre, ni même de taches semblables à celles qu'il avoit observées à l'ouverture d'autres animaux, dans lesquels il avoit introduit le mercure animé par l'arsenic & le bismuth séparément.

Malgré cette heureuse expérience, M.

Lalouette persuadé que l'étain doit à l'arsenic seul la propriété qu'il communique au mercure de dissoudre le plomb, en conclut que l'usage de ce métal peut avoir les plus funestes effets, & ce sont les dangers des étamages qui sont l'objet de la *seconde dissertation*. L'Auteur en écrivant semble avoir plus consulté son zèle pour l'humanité, que l'expérience & l'observation. L'usage des vaisseaux étamés est universel, & cependant l'on ne voit point qu'il en résulte aucun des accidens que l'auteur redoute. L'étain, il est vrai, contient de l'arsenic; mais M. *Bayen* (a) nous dit que la masse de l'étain existant dans le Royaume, ne contient pas au-delà de $\frac{1}{1112}$ de régule d'arsenic; en sorte qu'un homme qui n'emploieroit sur sa table que de la vaisselle d'étain, ne pourroit avaler un grain de régule qu'autant qu'il prendroit avec ses alimens, trois onces d'étain; ce qu'il pourroit à peine faire dans l'espace de quarante-huit ans. Ce chimiste célèbre, pour achever de rassurer sur les effets de l'étain, rapporte qu'il a nourri pendant quelque temps une chienne avec des alimens auxquels on mêloit de l'étain, allié à $\frac{1}{16}$ de régule, & que cet animal a avalé jusques à un grain d'arsenic par jour sans en être incommodé. Ces expé-

(a) Recherches chimiques sur l'étain.

riences, faites avec la sagacité & l'exactitude qui caractérisent ce chimiste, doivent fixer l'opinion du public au sujet de l'étain, sans rien diminuer de l'estime qu'on doit à un auteur ami des hommes, lors même qu'il ne conçoit que de fausses alarmes.

EXTRAIT (a).

TRAITÉS sur divers accouchemens laborieux, & sur les polypes de la matrice; ouvrage dans lequel on trouve la description d'un nouveau levier, imité de celui de Roonhuysen, mis en parallèle avec le forceps, ainsi que d'un nouvel instrument pour la ligature des polypes, approuvé par l'Académie royale de chirurgie de Paris; par M. HERBINIAUX, chirurgien-accoucheur & lithotomiste à Bruxelles. A Bruxelles, chez J. L. Boubers, imprimeur-libraire, rue d'Assaut; & à Paris, chez Didot le jeune, 1782. Tome II, in-8°. Prix 7 l. 4. s.

Nous avons déjà rendu compte (b) du premier volume qui traite des accouchemens laborieux: nous avons vu avec peine,

(a) Par M. ALPHONSE LE-ROI,

(b) Tome LVIII, pag. 481.

& dit avec franchise, que l'auteur qui pouvoit enrichir l'art des accouchemens par la simple description de la manœuvre des *Roonhuyfen* & de *M. Titzing*, qu'il a adoptée, avoit voulu s'approprier l'instrument de ces accoucheurs célèbres & leurs manœuvres, & qu'il avoit à cet effet composé un gros ouvrage rempli de beaucoup de choses inutiles, obscures & fausses; que dans cet ouvrage, comme dans tous les autres sur les accouchemens, on sembloit donner à cet art beaucoup de prix par la difficulté de le posséder. En relevant les erreurs qui s'y trouvent, nous avons cru devoir rendre à la vérité un hommage sincère & utile à l'art des accouchemens; mais c'est avec la même candeur & avec un vrai plaisir que nous annonçons au public, que le deuxième volume qui traite des polypes est un ouvrage intéressant, utile, nécessaire, & incapable de jeter dans l'erreur. Cet ouvrage, le résultat d'un grand nombre d'expériences répétées, & non pas celui de vagues hypothèses, est de peu d'étendue. Quand on écrit sur une matière qu'on possède bien, les idées sont claires, précises, & l'ouvrage n'est pas long; c'étoit sans doute ce que pensoit *Callimaque*, lorsqu'il disoit : *Un gros livre est un grand mal.*

M. Herbiniaux divise en deux parties son ouvrage sur les polypes; dans la première

Partie, il donne la définition du polype; il indique les divers noms sous lesquels il en est fait mention dans plusieurs ouvrages, sa fréquence & la confusion qu'on peut en faire avec d'autres accidens.

Dans la deuxième partie, M. *Herbiniaux* traite de la cure chirurgicale des polypes, au moyen de la ligature; d'un instrument propre à faire cette ligature dans le vagin; de l'extraction après la ligature de ces masses charnues, quelquefois d'un volume énorme; & ce qui rend cet ouvrage encore plus intéressant, c'est que M. *Herbiniaux* ne dissimule pas que cette même ligature est quelquefois accompagnée ou suivie d'accidens fâcheux, & même mortels.

Le polype, dit M. *Herbiniaux*, est une concrétion lymphatique qui se forme dans les vaisseaux, ou c'est une excroissance qui se forme dans des parties charnues & membraneuses, comme à l'intérieur de la matrice & du nez. Ces excroissances sont quelquefois recouvertes d'une membrane; d'autres fois on n'en apperçoit pas, sur-tout lorsque le polype est dur, lisse & poli. On a donné à ces substances le nom de *polypes*, mot qui signifie à plusieurs pieds, par comparaison avec les animaux de ce nom. Les anciens auteurs les appelloient *poulpes*. *Ambroise Paré* les désigne sous le nom de *sarcome*, de *fungus*, de *mal S. Fiacre*, de

verruë maligne ; *Bartholin* les appelle *carcinome*. Il dit en avoir vu beaucoup à Copenhague , il les attiroit au dehors , avec des pinces , & en faisoit la ligature ; *Marc-Aurele Séverin* les nommoit *cercosis* , parce qu'il en avoit vu de pendans hors de la vulve comme une queue ; *Dionis* les appelloit également de ce nom.

En lisant tout ce qu'en ont dit ces auteurs , & beaucoup d'autres , on voit qu'avant M. *Levret* on n'avoit point encore publié de méthode , ni d'instrumens propres à faire cette ligature bien haut dans le vagin ; ce qui néanmoins étoit d'autant plus nécessaire que les polypes ne sont pas rares , puisqu'en douze ans de pratique M. *Herbiniaux* en a opéré neuf. En effet , si la membrane spongieuse du nez devient si fréquemment polypeuse , la membrane interne de la matrice n'est pas moins fréquemment disposée à donner naissance à ces sortes d'excroissances.

Les symptômes du polype de la matrice sont , dans le commencement , des mal-être , des dégoûts , des mélancolies , des borborigmes , des palpitations , des embarras dans l'hypogastre , puis des douleurs de reins ; ces symptômes s'accroissent avec le mal. Enfin viennent des pertes , des gonflemens de ventre , la fièvre , des écoulemens jaunes , sanieux , putrides , avec des excréti-

de lambeaux charnus. Au toucher l'on trouve une si grande confusion dans les parties de la génération, qu'elle peut tromper le meilleur praticien ; le polype reste quelquefois renfermé dans la matrice, & n'en sort pas. *Saviard*, dans ses Observations, rapporte qu'il ouvrit la matrice d'une femme morte de cette maladie, & qu'il y trouva un polype de la grosseur d'un cœur de bœuf ; la matrice par son effort expulsif chasse souvent les polypes dans le vagin, & même hors de la vulve.

On a pris souvent un polype pour un renversement de matrice, & un renversement de matrice pour un polype. Le polype a quelquefois un enfoncement & des anfractuosités qui ont imposé : de-là ces observations dans lesquelles on assure avoir lié ou amputé la matrice : souvent aussi le renversement du fond de la matrice qui se présente au col, en impose. *M. Leyret* avoit vu cet accident, qui n'avoit produit d'autre désordre à la suite de l'accouchement, que de supprimer les règles à une femme âgée de trente ans. *Lamothe* rapporte des exemples de ces sortes de renversemens de matrice. On a souvent pris des polypes pour des chutes de vagin, & cette méprise a été bien funeste aux femmes, puisqu'elles en sont mortes sans qu'on ait soupçonné la cause de leur maladie. *M.*

Herbiniaux en cite plusieurs exemples. On a fait pis encore ; après avoir pris le volume que ces polypes donnoient au ventre pour un état de grossesse , on a pris pour un véritable accouchement les efforts que faisoit la matrice pour se débarrasser de cette masse charnue dont la grosseur équivaloit , en ce cas , à celle de la tête d'un enfant. On a employé le forceps , & à force d'efforts & de violence , on a emporté & la tumeur & la matrice. M. *Herbiniaux* cite l'auteur de cette terrible manœuvre , & il en donne les détails. D'autres fois on a pris ces mêmes écoulemens de polypes pour des écoulemens vénériens , & l'on a mal-à-propos employé des mercuriaux ; ou bien ces mêmes écoulemens confondus avec ceux que produit un cancer , ont fait abandonner à une mort certaine des femmes qu'on pouvoit sauver : d'autres fois aussi l'on a pris des hernies de différens viscères du bas-ventre dans le vagin , pour des tumeurs polypeuses , hernies qui souvent font les suites de l'effet du forceps , comme on peut le voir dans notre auteur.

Pour éviter toutes ces erreurs , M. *Herbiniaux* conseille de ne pas négliger de toucher avec beaucoup d'intelligence toute fille ou femme sujette à des hémorragies , sur-tout si elles sont accompagnées d'écoulemens séreux ou putrides.

Le polype est d'un pronostic d'autant moins fâcheux, dit M. *Herbiniaux*, que son pédicule est plus long & moins gros.

Il est des excroissances molles & charnues sans pédicule qui se placent dans le vagin, & sur-tout près des déchirures qui se font au col de la matrice lors de l'accouchement. Ces sortes d'excroissances que l'auteur appelle *vivaces*, sont sans membranes; ce sont des espèces de champignons variqueux sans pédicules. M. *Herbiniaux* dit qu'après en avoir fait la ligature, elles reviennent de nouveau & causent des hémorragies; ces sortes d'accidens nous paroissent assez semblables aux verrues qui se portent quelquefois au vagin des vaches. On les ampute, on les lie, & ensuite on y porte le feu. Nous pensons que ce seroit un moyen sûr de remédier aux hémorragies qu'elles produisent, & contre lesquelles M. *Herbiniaux* n'a pas trouvé de remède.

Tel est en abrégé tout ce que l'on trouve dans la première partie de l'ouvrage de M. *Herbiniaux*. Il traite dans la seconde de la cure chirurgicale des polypes. Extirper la tumeur, prévoir, ou remédier aux suites de l'opération, telles sont les indications qui se présentent à remplir.

Les anciens opéroient les polypes par la torsion, l'incision & la cautérisation. M. *Herbiniaux* ne dit rien de ces deux derniers

moyens, qui assurément ne doivent pas être rejetés, & sur-tout la cautérisation par le feu, qui me paroît le seul remède à employer lorsque la ligature produit les tourmens affreux & funestes dont nous allons rendre compte.

Les anciens ne portoient point la ligature jusqu'à la racine du pédicule du polype ; & M. *Levret* est le premier qui l'ait tenté : le succès a souvent couronné cette entreprise. Les plus habiles chirurgiens attendoient souvent que le polype fût hors de la vulve, & cette attente devenoit quelquefois funeste. On en voit une preuve dans *Smellie*, qui ayant été appelé pour accoucher une femme qui avoit un polype, la délivra très-difficilement, & conseilla d'attendre que le polype fût hors du vagin pour en faire la ligature ; mais la femme parvint en attendant à un tel état de foiblesse, que cette ligature trop tardive ne put s'opposer à sa mort, qui arriva peu après l'opération. Plusieurs praticiens imitoient aussi *Bartholin*, qui attiroit le polype au dehors, au risque de produire une chute de matrice & de vagin.

M. *Herbiniaux*, appelé auprès d'une femme qui avoit un polype sorti de la matrice & du vagin, en fit la ligature, & trois jours après il l'amputa au dessous de la ligature ; cette incision ne produisit aucun accident,

accident, aucune hémorragie, mais seulement une fièvre qui fut calmée par des antiphlogistiques; ce qui détermina M. *Herbiniaux* à cette opération, c'est que le poids de la tumeur entraînoit la matrice & le vagin. Après cette section le pédicule se releva, & trois jours après il tomba desséché.

Après la ligature les écoulemens augmentent, la tumeur diminue de volume, se sèche & tombe avec l'instrument, ou si la tumeur est trop volumineuse, on en fait l'extraction avec un petit forceps; mais toutes les ligatures de polypes ne se font pas avec aussi peu d'accidens; &, à cet égard, M. *Herbiniaux* est d'une sincérité qu'on ne trouve pas toujours dans les observations publiées en faveur d'un moyen qu'on veut établir.

M. *Herbiniaux* après avoir fait la ligature d'un polype qui n'avoit que la grosseur d'un œuf de poule, a vu survenir les accidens les plus affreux, des défaillances mortelles, la fièvre, le délire, les convulsions; ce n'étoit point de la douleur, c'étoit une torture qui arrachoit à la malade les hurlemens les plus affreux. La malade néanmoins éprouva ces accidens avec un courage, qui contribua beaucoup à la sauver.

M. *Herbiniaux* observe que ces accidens très-alarmans arrivent sur-tout aux femmes

attaquées d'hystéricisme ; il dit & prouve , d'après des observations , que le plus léger accident peut long-temps encore , même après une opération bien faite , réveiller une sensibilité qui produira des désordres fâcheux , & il termine le récit de ses observations par le détail d'une opération qu'il pratiqua sur une femme très-sensible , & dont la sensibilité parut au point , qu'elle mourut d'accidens très-multipliés , qui furent & la suite de l'opération , & l'effet de l'arrivée inattendue d'une sœur qu'elle aimoit tendrement.

Il est assez difficile de donner par écrit une description de l'instrument de M. *Herbiniaux* , ce sont deux canules dans lesquelles sont passées des ficelles : au moyen de ces canules on va porter une ficelle au pédicule de la tumeur. Lorsqu'elle y est arrivée , on serre la ficelle que l'on tire , & que l'on assujettit à tel degré de tension que l'on veut , au moyen d'un écrou.

M. *Herbiniaux* a déjà fait connoître cet instrument en 1771 ; il l'a corrigé depuis , & il l'a présenté à l'Académie royale de chirurgie. M. *Levet* , qui croyoit avoir seul le droit d'écrire sur les polypes , & de publier un instrument propre à les lier , fit paroître dans le Journal de Médecine une critique de cet instrument. En général tous ceux qui , en chirurgie , ont inventé quelques

instrumens, ressembloit aux Ottomans, qui pour régner égorgent leurs frères. M. *Herbiniaux* ne put se faire entendre dans toutes ces discussions, il fit en 1771 imprimer ses plaintes dans un Journal allemand que faisoit alors M. *Richter*; & enfin aujourd'hui M. *Herbiniaux* présente la collection de tous ses travaux en ce genre.

Quelque utile, quelque simple que soit l'instrument de M. *Herbiniaux*, nous désirons encore que M. *David*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, si connu par ses rares talens dans la chirurgie, veuille publier l'instrument dont il fait usage pour la ligature des polypes de la matrice; il est si simple, qu'en le voyant on ne peut pas croire qu'on en ait imaginé un autre.

L'ouvrage de M. *Herbiniaux* est, comme on le voit, un ouvrage utile & même nécessaire; mais il s'en faut de beaucoup encore que la matière y soit traitée à fond. On n'y trouve rien sur les causes de cette maladie, ni sur les moyens de la prévenir, ou d'y remédier dans le principe: sur cet article enfin tout n'est pas trouvé, tout n'est pas dit encore.



OBSERVATION

Sur une phthisie guérie par l'usage du lait de femme ; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mante-sur-Seine.

Une Demoiselle des environs de ce pays, âgée de quinze ans, née de parens bien constitués, avoit depuis long-temps une phthisie pulmonaire qui lui étoit survenue à la suite d'une fluxion de poitrine mal soignée. La malade éprouvoit des douleurs dorsales très-vives, accompagnées d'une dyspnée très-fatigante, de sueurs colliquatives, & de la fièvre hectique qui la réduisoit dans un marasme considérable. Elle avoit une rougeur circonscrite sur les joues, & souvent de la bouffissure. Ses crachats étoient d'une mauvaise couleur, & exhaloient une odeur très-fétide, ce qui annonçoit un foyer de suppuration dans la poitrine ; ses cheveux tomboient, & ses forces dépérissoient tous les jours : cet état me rappella ce que dit *Hippocrate* dans l'*Aphorisme* ij, sect. v : *In tabe vexatis, si sputum quod tussi rejiciunt carbonibus infusum gravem odorem emittat, & capilli à capite defluant, lethale est.*

Je voyois donc la malade dans le plus grand danger , & son âge seul me laissoit quelque espérance. J'interdis toutes espèces de viandes , ainsi que les ragoûts salés , épiciés , les vins , les liqueurs , & en général tout ce qui pouvoit augmenter l'acrimonie des humeurs. Je conseillai à la malade d'éloigner les réflexions tristes ; je la mis à l'usage d'un régime adoucissant tiré des végétaux ; elle soupoit tous les soirs avec les crèmes faites avec le sagou , le salep , la farine de riz , & autres. La malade partageoit en plusieurs repas la nourriture d'un seul jour , & avoit soin de ne jamais trop charger son estomac le soir. Quand la langue donnoit des signes de saburre , & que l'état des solides ne présentait pas trop d'irritation , je purgeois la malade avec deux onces de manne & une once de sirop de fleurs de pêcher. Quelque temps après , je lui fis appliquer un vésicatoire à la nuque , & je la mis à l'usage du lait de femme , qu'elle prenoit deux fois par jour à des distances assez éloignées de ses repas. Ce lait est plus balsamique & plus analogue à nos humeurs , que ceux qu'on a coutume d'employer pour les personnes qui sont dans cet état. L'usage continué de ce régime a rétabli la malade en fort peu de temps , & la met aujourd'hui dans le cas de jouir d'une parfaite santé.



NOUVELLES RÉFLEXIONS

De M. SEGRETAIN , chirurgien gradué , lithotomiste & accoucheur à Laval au bas Maine , sur une rétention d'urine , observée par M. WANTERS , médecin à Venteren en Flandres , & récemment par M. DESGRANGES , gradué du collège royal de chirurgie de Lyon.

L'observation de M. *Winters* , insérée dans le Journal de Médecine , cahier d'avril 1780 , me fit faire quelques réflexions que j'envoyai en mai ou juin , & qui ont paru dans le Journal d'octobre 1782. M. *Desgranges* dans le Journal de janvier 1783 , a publié quelques observations propres , à ce qu'il croit , à lever les doutes que j'avois sur la réalité du fait observé par M. *Winters* : on va juger s'il a dû y réussir.

J'ai douté que la rétention d'urine observée par M. *Winters* chez la femme *Bogaert* , fût occasionnée par un renversement de la matrice. Je ne reviendrai pas sur cette manière de s'exprimer que j'ai combattue , & que je crois encore qu'on ne peut admettre , à moins de vouloir brouiller les idées des jeunes chirurgiens , qui savent qu'on appelle ainsi un état contre-nature de la matrice , absolument différent de la position

vicieuse de ce viscère dont il est ici question. Je ne m'occuperai pas non plus de l'observation, que je prie le lecteur de vouloit bien relire, ainsi que mes réflexions; j'ajouterai seulement que le fait rapporté par M. *Wanters* a une très-grande ressemblance avec celui que j'ai trouvé dans *Smellie* (a). A la vérité *Smellie* ne fait point mention de renversement de matrice, la cause de la rétention d'urine lui parut différente; mais dans les deux cas, la maladie dura presque également, parce que, comme M. *Wanters*, *Smellie* méconnut la cause; comme lui, il ne songea pas à élever la matrice, & à la maintenir dans cet état au moyen d'un pessaire (b); comme lui, il vit trop rarement la vessie pour qu'elle pût reprendre son ressort. Dans les deux cas, la rétention d'urine paroît n'avoir disparu que lorsque la matrice, élevée au dessus du petit bassin, a cessé de comprimer les voies urinaires. Les saignées, les bains, les purgatifs & les ventouses employés par *Smellie* ne me paroissent pas avoir été mieux

(a) Observ. pag. 147, art. 2; de la difficulté d'uriner.

(b) Burton me paroît être le premier qui ait conseillé dans ce cas l'usage du pessaire. Voyez *Système de l'Art des Accouchem.* traduit par M. Le Moine, pag. 253, paragr. 66.

indiqués que les moyens que M. *Wanters* mit en usage.

M. *Desgranges*, fait précéder la défense de l'observation de M. *Wanters*, par cette épigraphe : *Experientiâ duce, annuente theoriâ*. M. *Desgranges* me permettra d'abord de lui dire qu'un fait rapporté par un ou deux praticiens, quand même il ne seroit pas démenti par la théorie, ne constitue point la véritable expérience. L'expérience dans notre art n'est, à mon gré, que la pratique écrite & avouée des grands maîtres. Voyons donc maintenant s'il est d'expérience que la rétention d'urine reconnoisse quelquefois pour cause un déplacement de la matrice, tel que son fond ou son museau porté & abaissé en devant contre le col de la vessie ou l'urètre, ferme absolument le passage aux urines & les retienne dans ce sac membraneux ; &, pour donner à cette question plus d'étendue que je ne le voulois lorsque j'écrivis contre l'observation de M. *Wanters*, j'ajouterai dans le cas, & hors le cas de grossesse.

Si je consulte cette expérience qu'atteste M. *Desgranges*, sa réponse m'autorise à dire que cette cause de rétention d'urine est, dans le cas de grossesse, un être de raison, puisque MM. *Wanters* & *Desgranges* soient les seuls qui aient cru la reconnoître : aucun praticien avant eux n'en a fait men-

tion ; & ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que dans les deux observations c'étoit le museau de la matrice qui comprimait l'urètre, & à peu près au même terme de la grossesse ; le déplacement contraire ne s'est jamais montré à qui que ce soit, comme cause de la rétention d'urine pendant la grossesse.

Des deux faits connus jusqu'à présent, je crois avoir suffisamment infirmé celui de M. *Wanters* ; reste donc seul & sans appui celui qui fait le sujet de la deuxième observation de M. *Desgranges*. Le voici : « Une blanchisseuse d'un tempérament robuste & sanguin, grosse de trois mois & demi, & pour la première fois, éprouve pendant huit jours des difficultés à uriner qui se changent en rétention d'urine pour laquelle M. *Desgranges* est appelé au bout de vingt-quatre heures. La rétention n'étoit pas complète, car de temps en temps il s'écouloit quelque peu d'urine comme par regorgement. La région hypogastrique, &c. »

M. *Desgranges* ne nous fait pas connoître quelles furent d'abord ses idées sur la cause de cette maladie. Lorsque j'ai dit que la rétention d'urine, observée par M. *Wanters*, me paroissoit avoir eu pour cause la descente & l'augmentation du volume de la matrice, je n'ai pas prétendu que ces causes fussent les seules de la rétention d'urine du

troisième au quatrième mois de la grossesse; M. *Desgranges* peut même ne les avoir pas soupçonnées, car la malade étoit enceinte pour la première fois, elle étoit jeune, robuste & sanguine; il pouvoit, comme M. *Wanters*, croire à la *déroute* du sang, à la pléthore, à l'inflammation même, s'il y avoit fièvre; *Smellie* croit avoir plusieurs fois observé la rétention d'urine provenant de ces causes, & l'avoir traitée avec succès par la saignée & les anti-phlogistiques; ce fut aussi la pratique de M. *Desgranges*, après qu'on eut rebuté l'usage de la sonde qui lui avoit paru le secours le plus urgent. Il étoit également essentiel de vider le rectum, & il ne paroît pas qu'on y ait songé. La rétention d'urine, dit M. *Desgranges*, n'étoit pas complète, il sortoit de l'urine comme par regorgement.

Cette expression, *comme par regorgement*, ne me paroît pas assez précise, & il me semble facile de juger si l'urine sort ou non, par regorgement. Dans ce dernier cas, l'issue de l'urine est toujours accompagnée d'efforts & d'épreintes de la vessie: dans le premier l'urine sort continuellement, &, pour ainsi dire, sans que le malade s'en apperçoive.

« La malade qui s'étoit d'abord opposée à ce qu'on fît usage de la sonde, y consentit au bout de deux heures; & à peine fut-elle

dans l'urètre, que M. *Desgranges* rencontra un obstacle insurmontable à sa pénétration ultérieure : ce fut alors qu'au moyen de deux doigts introduits dans le vagin, il découvrit la vraie cause de la maladie ; c'étoit le museau de la matrice qui, se portant au bas de la symphise du pubis, & appuyant fortement contre l'urètre à sa naissance, s'opposoit totalement à la sortie des urines ; si ce n'est que se déplaçant peut-être quelquefois par la variation des attitudes, il en permettoit quelque peu d'issue. La paroi postérieure & le fond de cet organe arc-boutoient d'autre part contre le rectum, & sembloient s'y être creusés une place ; car au dessous il sentit des matières amassées, & la difficulté qu'il eut à relever cette portion de l'utérus lui fit croire qu'il y en avoit aussi au dessus. Par cette première tentative il éloigna, dit-il, assez le corps de la matrice de la vessie. »

De ce que M. *Desgranges* rencontra un obstacle insurmontable à l'entrée de la sonde, &c. peut-on en conclure que la matrice étoit, comme il le dit, renversée ? Non certainement, car, outre que nombre d'autres causes peuvent s'y opposer, le volume de la matrice relâchée, & le rectum plein d'excrémens, formoient un obstacle suffisant. J'ai dit la matrice relâchée, elle étoit au moins sûrement déprimée par le volume

& la masse, de près de deux pots d'urine contenue dans la vessie. Si la matrice n'eut pas été au moins déprimée, comment M. *Desgranges* auroit-il trouvé le museau de ce viscère au bas de la symphise du pubis, & auroit-il pu en atteindre le fond? Les dimensions de cet organe étoient déjà bien augmentées; & M. *Leyret* dit qu'il eut beaucoup de peine à y réussir dans une femme qui n'étoit pas grosse, quoiqu'elle la matrice fût dans une position horizontale, & qu'il fût obligé de toucher par le rectum. Par le titre de son observation, M. *Desgranges* nous dit aussi que telle étoit la position de la matrice dont il est ici question; mais, par l'observation même, il paroît qu'elle n'étoit pas telle, puisque sa paroi postérieure & son fond archoutoient contre le rectum; la position n'étoit donc qu'oblique & le renversement incomplet.

« Ces parties sembloient s'être creusé une place dans les matières amassées dans le rectum. » On voit par ces expressions que la matrice renversée étoit, qu'on me passe le terme, comme enclavée dans le petit bassin, & s'opposoit totalement, comme le feroit une tête enclavée, à la sortie des urines. Cependant la *rétenion n'étoit pas totale*; la matrice se déplaçoit peut-être par la variation des attitudes. La matrice comprimée de toutes parts par le rectum plein

d'excrémens, & la vessie excessivement pleine, ne pouvoit guères, ce me semble, se déplacer par la variation des attitudes.

M. *Desgranges* ne se met-il pas un peu à découvert, lorsqu'il dit: « Par cette première tentative j'éloignai assez le corps de la matrice de la vessie pour y faire pénétrer la sonde; » & c'étoit donc le corps de la matrice & non son museau qui formoit l'obstacle, & étoit la cause de la rétention d'urine: autrement c'eût été ce museau qu'il eût fallu écarter, non pas comme il le dit de la vessie, mais de son col & de l'urètre: d'ailleurs en éloignant du rectum, & relevant le fond & la paroi postérieure de l'utérus, on écarte bien en même temps du col de la vessie & de l'urètre, le museau & le col de ce viscère; mais certainement aussi on rapproche son corps de la vessie loin de l'en éloigner.

Ici M. *Desgranges* nous dit qu'il lui fut aisé d'atteindre le fond de la matrice renversée en arrière, en côtoyant la paroi postérieure du vagin. Tous les praticiens pourront bien ne pas croire à cette facilité; le rectum étoit plein d'excrémens, &, selon lui, la matrice n'étoit point descendue; & d'ailleurs on se rappelle que je viens de parler des difficultés qu'avoit rencontrées M. *Levret* dans une femme qui n'étoit pas grosse. M. *Desgranges* dit, à la vérité, que

les voies utérines étoient fort amples , mais on ne devine pas le pourquoi , car la femme étoit robuste , sanguine , grosse de son premier enfant , & sans doute jeune & d'une chair ferme ; cependant sa manœuvre supposoit la largeur des voies utérines : la voici.

M. *Desgranges* souleva doucement le fond de la matrice en ramenant à proportion son museau vers le milieu du bassin ; de cette manière il opéra le redressement de ce viscère , & ce ne fut pas , dit il , sans peine ? Je le crois , puisque le rectum étoit plein d'excrémens au dessus & au dessous de la matrice , & que la vessie contenoit deux pots d'urine ; cette manière de faire exigeant l'usage de plusieurs doigts des deux mains , suppose en même temps l'amplitude naturelle du vagin & de la vulve , ou sa dilatation forcée. M. *Winters* ne fut pas si heureux que M. *Desgranges* , il n'en put venir à bout par cette voie seule , il fut obligé d'agir aussi par le rectum ; cependant il auroit dû y trouver plus de facilité que M. *Desgranges* , puisque la femme qui fait le sujet de son observation avoit eu une descente & deux avortemens.

Le lendemain , lorsque M. *Desgranges* plaça un pessaire , la matrice n'étoit sans doute plus renversée , car il n'en est plus mention : on aura pourtant , je pense , peine à croire que le coup de main de la veille

ait pu obliger ce viscère à conserver sa situation naturelle, malgré la position que l'on fit garder à la malade pendant la nuit. Ici M. *Desgranges* est encore plus heureux que ne le fut M. *Wanters* ; cette manœuvre de M. *Desgranges* fit aussi sans doute disparaître la rétention d'urine, car il n'en parle plus.

La grossesse vint à terme, mais l'accouchement fut pénible & laborieux ; on fut obligé de se faire aider par un confrère, & de retourner l'enfant (a).

Cette note mérite, à mon gré, quelques réflexions, & pourroit, s'il en étoit besoin, nous aider à découvrir une cause de cette rétention d'urine. En effet, comme M. *Desgranges* ne nous dit pas quelles furent les causes qui rendirent l'accouchement pénible & laborieux, ne pourroit-on pas croire que l'attache du placenta vers le col de la matrice a occasionné la position vicieuse de l'enfant & la difficulté de l'accouchement, que cette même attache du placenta vers le col de la matrice a donné lieu au développement de cette partie, lorsque l'utérus étoit encore contenu dans le petit bassin, & que ce développement prématuré a été la cause compressive du col de la vessie, & par conséquent la cause de la rétention d'urine.

On ne dira peut être pas que l'accouche-

(a) Ceci est une note de M. *Desgranges*.

ment a été laborieux, parce que la matrice d'abord renversée a conservé une obliquité dans ce sens, car il n'en peut exister de ce genre que dans les femmes dont la partie inférieure de l'épine est arquée en dehors. La saillie naturelle que font en dedans les vertèbres des lombes s'y oppose absolument.

Cette cause de la rétention d'urine paroîtroit d'autant plus vraisemblable, que la femme qui en a été le sujet, n'a rien éprouvé de semblable dans une grossesse suivante, & qu'il paroît que l'accouchement a été heureux.

Ce renversement, dit M. *Desgranges*, est venu pour avoir porté sous un bras un chaudron très-lourd, rempli de linges mouillés, & l'avoir appuyé fortement sur son ventre en voulant le passer sous l'autre bras; qu'à cette époque, elle s'aperçut d'un dérangement dans son corps, que ses mouvemens en devinrent gênés, & qu'elle commença à éprouver des difficultés à uriner.

Je ne vois dans ces efforts & cette compression de l'abdomen, qu'une cause capable de chasser, vers le fond du bassin, les intestins, la vessie & la matrice. Celle-ci par sa position naturelle & ses dimensions augmentées, présenta au corps comprimant une surface suffisante pour en éprouver le choc

choc & le poids, & être chassée selon la direction du vagin, direction vers laquelle elle dût trouver moins de résistance que vers le rectum, où M. *Desgranges* dit avoir trouvé son fond : d'ailleurs la matrice augmentée de volume par une grossesse de trois mois & demi, poussée en bas comme elle a dû l'être par la compression de l'abdomen, maintenue ensuite par les excréments accumulés à la partie supérieure du rectum & par la vessie pleine d'urine, a dû paroître située obliquement de bas en haut, & d'avant en arrière ; suivant la courbure naturelle du vagin, dans une femme enceinte pour la première fois.

M. *Sabatier* (a) dit qu'on n'a peut-être pas assez fait attention à la situation de la matrice : elle est oblique de bas en haut, & d'arrière en avant ; cette position n'est assurément pas favorable au renversement dont il est à présent question. D'après ce que je viens de dire, ce que j'ai dit ci-dessus, & ce que j'ai exposé ailleurs contre l'observation de M. *Wanters*, celle de M. *Desgranges* paroîtra-t-elle à tous les praticiens une preuve sans réplique du renversement de la matrice en arrière ; ce renversement sera-t-il envisagé comme une maladie vrai-

(a). Voyez Mémoires de l'Académ. de Chirurg. tome vijj, in-12.

ment essentielle, & une cause bien reconnue de la rétention d'urine de quelques femmes enceintes; & ce chirurgien aura-t-il fait, au cas que je discute, une heureuse application de l'épigraphe: *Experientiâ duce, annuente theoriâ*?

Mais, dira-t-on, l'observation de *Smellie* (a) prouve manifestement ce renversement de la matrice, & comme cause de rétention d'urine pendant la grossesse. Je réponds que l'observation de *Smellie* est si extraordinaire, qu'elle me paroît du nombre de celles qu'un homme qui ne croit pas aveuglément à tout ce qui est écrit, peut regarder comme apocryphes, & n'oseroit jamais citer.

En effet, qui pourra croire que dans une femme grosse de cinq mois la matrice ait fait une culbute, telle que son fond se soit trouvé en bas vers la partie inférieure du vagin, & son orifice en haut vers l'aîne droite? Au reste *Smellie* ne donne qu'une observation tronquée; il ne dit pas un mot de la cause de ce singulier accident: il paroît qu'il se contenta de vider la vessie au moyen du catheter mâle. On ne voit pas qu'il se soit occupé de redresser la matrice, qui cependant se débarrassa de ce qu'elle contenoit; la femme avorta. L'expulsion du fœtus dut être au moins très-laborieuse; ce que l'on

(a) *Smellie*, tome ij, pag. 149.

sent de reste, & *Smellie* n'en parle pas; il dit seulement qu'après cet accident la rétention n'eut plus de suites, mais que la femme mourut de la diarrhée trois jours après.

M. *Desgranges*, en prenant la défense de l'observation de M. *Wanters*, ne s'est pas contenté d'essayer de prouver que la rétention d'urine pouvoit quelquefois reconnoître pour cause le renversement de la matrice en avant ou en arrière pendant la grossesse, ou hors ce temps; il a voulu en même temps nous décrire toutes les espèces de *renversemens*, & il assure que ce sont des maladies distinctes & essentielles, par conséquent indépendantes de la grossesse, de la plénitude outrée de la vessie, & aussi d'aucune tumeur, soit dans la cavité ou les parois de la matrice; ou à son voisinage; ou, ce qui me semble revenir au même, il paroît penser que la matrice peut se déplacer en avant ou en arrière, comme elle se déplace ou est déplacée de haut en bas, & forme les maladies connues sous le nom de *relaxation*, *descente*, & *chûte de l'utérus*.

Ce déplacement ou renversement essentiel a sans doute été ignoré des auteurs & des praticiens, puisque M. *Sabatier* qui a traité, *ex professo*, des déplacements de la matrice, dans un Mémoire inséré parmi ceux

de l'Académie royale de Chirurgie (a) ; garde le silence sur les déplacemens qui nous occupent. Il dit seulement qu'on peut croire avec *Ruyfch*, qu'indépendamment de la grosseffe, la matrice peut encore incliner de côté ou d'autre ; que cet auteur l'a reconnu dans des femmes vivantes qui se plaignoient d'envies continuelles d'uriner, mais que ce changement de position vient quelquefois d'un vice de conformation. Il est possible que *Ruyfch* se soit trompé sur la cause, & je le crois même vraisemblable.

M. *Levret* est le premier qui ait parlé (b) du *renversement* de la matrice ; & dans les trois exemples qu'il rapporte, la matrice étoit engorgée. Que l'utérus puisse être déplacé par l'engorgement de quelque portion de ses parois ; il est peu de praticiens qui puissent en douter, & qui n'aient pas eu occasion de s'en convaincre. Que l'utérus puisse être déplacé, & en quelque sorte renversé par la plénitude & la distension outrée de la vessie, on peut le croire, & c'est ce qui peut être arrivé à la femme *Bagaert* & à la blanchisseuse de M. *Desgranges*, (si réellement ce déplacement a eu lieu ;) car pour pouvoir nous assurer, comme le fait ce dernier, que le renverse-

(a) Tome viij, in-12, pag. 381.

(b) Journal de Médec. septembre, ann. 1773.

ment n'étoit pas symptôme de la rétention d'urine, il faudroit qu'il eût reconnu la position de la matrice avant l'existence de la rétention d'urine, & c'est ce qu'il n'a pas fait.

Une tumeur dans la cavité de la matrice peut aussi en occasionner le déplacement. *Morgagni*, dans son excellent ouvrage, *de Sedibus & causis morborum* (a), dit avoir trouvé dans le cadavre d'une femme morte d'une maladie de poitrine, la matrice plus proche du côté gauche que du côté droit, & inclinée en devant. La cavité de cet organe étoit pleine d'un mucus, ressemblant à de la gelée, qui couvroit une très-petite excroissance circulaire d'un rouge noir, qui partoît du fond de la matrice.

Ce viscère peut encore être déplacé par une tumeur dans le vagin. M. *Hoin* (b), dans son Essai sur les Hernies, joint à la nouvelle méthode d'opérer les hernies par M. *Le Blanc*, fait mention d'une entérocele vaginale du côté gauche, qui avoit déplacé la matrice de façon que son fond inclinoit du côté de la hernie, & son museau du côté opposé. La matrice étoit courbée dans sa longueur, & avoit la figure d'un cornichon.

(a) *Lib. iij, epist. 45, n° 16.*

(b) *Pag. 285.*

En discutant l'observation de M. *Wanters*, je n'ai point eu l'intention de nier toutes ces sortes de déplacements de la matrice, j'ai dit que je pensois que la rétention d'urine n'avoit eu pour cause que la compression opérée par la matrice relâchée & trop volumineuse pour pouvoir être contenue dans le petit bassin sans comprimer le col de la vessie & l'urètre, (cause suffisante & avouée des praticiens,) & que le renversement, s'il avoit réellement existé, avoit pu être l'effet de la compression par la vessie trop pleine. Les raisonnemens & les observations de M. *Desgranges* ne m'ont point fait changer d'opinion, les praticiens jugeront si je reste dans l'erreur; &, quoi que puisse repliquer M. *Desgranges*, je ne reviendrai plus sur cette matière; sur laquelle j'en ai peut-être plus dit qu'elle ne paroïssoit l'exiger.

J'ajouterai avant de terminer, que je trouve surprenant que M. *Levret* qui a donné plusieurs bons ouvrages au public, & qui a parlé des déplacements de la matrice dans son *Traité des Polypes*, n'y ait pas placé ses observations. Ne les auroit-il envoyées au *Journal de Médecine* que pour essayer le jugement qu'en porteroient les praticiens? Je respecte trop la mémoire de cet habile accoucheur, mon ancien maître, pour oser m'arrêter à cette idée.

Dans les trois cas observés par M. *Levret*, la matrice étoit engorgée ; ils ne prouvent donc rien pour l'opinion de M. *Desgranges* ; c'étoit sur le cadavre que M. *Levret* seul reconnut pour la première fois le renversement de la matrice. M. *Soumain*, mort lorsque M. *Levret* a écrit, reconnut avec M. *Levret* cette position contre-nature de l'utérus en 1743, sur une femme de près de cinquante ans. Dans le troisième cas, M. *Levret* fut appelé en consultation par M. *Coutavos*, qui eut de la peine à se laisser persuader de l'espèce de déplacement en question : cependant, dit M. *Levret*, il se rendit en quelque sorte à ses raisons.

N'est-il pas évident, par cette manière de s'exprimer de M. *Levret*, que M. *Coutavos* ne fut pas parfaitement persuadé ; & ne peut-on pas dire qu'il n'auroit pas dû se rendre même, en quelque sorte, aux raisons de M. *Levret*, puisqu'il avoit un moyen peut-être plus certain de découvrir la vérité ? c'étoit le toucher.

Les signes de ces renversemens sont, selon M. *Desgranges*, communs aux deux espèces (si elles existent ;) il auroit pu ajouter, & à plusieurs maladies des parties contenues dans le petit bassin. Les signes propres & pathognomoniques ne peuvent, à mon gré, qu'être sensibles & tirés du toucher.

Tel étoit exactement mon manuscrit,

lorsque je l'envoyai au Journal, il y a environ huit mois. Je viens d'apprendre par ce même Journal, & par une lettre particulière de M. *Bacher*, que ce manuscrit étoit égaré; les plaintes de M. *Desgranges* m'ont fait craindre qu'il n'eut été imprimé sous l'anonyme, & à mon insçu dans le Journal Encyclopédique. C'est pour désabuser ceux qui pourroient me soupçonner d'être l'auteur de cette critique, que je ne connois que depuis deux jours, que j'ai cru devoir envoyer une nouvelle copie de mon Mémoire que l'esprit de critique n'avoit point dicté, mais bien sincèrement le desir de voir développer une matière, comme le dit M. *Desgranges*, encore toute neuve pour beaucoup de praticiens. J'ai trop de considération pour les lumières & les talens de M. *Desgranges*, pour chercher à affoiblir la confiance que leur doit le public; je n'ai cherché qu'à découvrir la vérité. M. *Desgranges* vient de s'engager à nous la dévoiler au moyen des observations qui lui ont été communiquées par des praticiens du premier ordre: il demande leur suffrage pour les publier; je prends la liberté de joindre bien sincèrement mes vœux aux siens.

P. S. Depuis le premier envoi de mes Nouvelles Réflexions, la femme d'un cabaretier, âgée de trente & quelques années,

mère de trois enfans, & dont les couches ont été heureuses, grosse alors de trois mois & demi ou environ, est venue me consulter pour une difficulté d'uriner, & même une rétention d'urine commençante, car elle n'avoit pas uriné depuis douze heures. Persuadé que cette incommodité dépendoit de la relaxation de l'utérus, je ne la touchai même pas; je lui donnai pour tout conseil, lorsqu'elle seroit de retour chez elle, de se mettre sur les genoux le corps très-incliné en avant, & de repousser en haut la matrice avec deux doigts introduits dans le vagin. Elle urina facilement par cette manœuvre, à laquelle on a eu recours pendant quelque temps toutes les fois qu'elle étoit pressée du besoin d'uriner. Par ce procédé très-simple, elle a évité la rétention d'urine dont elle étoit réellement menacée, & s'est soustraite aux moyens curatifs de cette maladie, mis en usage par *Smellie*, par *M. Wanters* & par *M. Desgranges*.

OBSERVATIONS

Par M. FORT, ancien élève de l'école pratique de chirurgie & de l'Hôtel-Dieu de Paris, maître en chirurgie de la ville de

*Châlons-sur-Saone, & chirurgien-major
de la citadelle de la même ville.*

*1°. Sur une chute dans laquelle les testicules
furent blessés.*

Au mois de septembre 1777, je fus appelé au village d'Evioty pour y voir le nommé *Tricault*, inuet de naissance, âgé de vingt-quatre ans, qui étoit tombé de la hauteur de trente-six à quarante pieds à cheval sur le timon d'un tombereau. Arrivé quatre ou cinq heures après l'accident, je trouvai le scrotum de ce malheureux déchiré en différens endroits; une très-grande partie en avoit été détachée au moment de la chute, & étoit restée collée à la culotte du malade. Le testicule droit ne tenoit qu'à une très-foible partie de la gaine des vaisseaux spermatiques, & le gauche, sorti de ses membranes, étoit excessivement contus, ainsi que son cordon; tout le périné & la partie des fesses qui l'avoisine ne formoient qu'une plaie: le malade avoit perdu & perdoit encore beaucoup de sang; il éprouvoit des vomissemens, suivis de syncopes & de sueurs froides, qui me firent craindre une mort très-prompte.

Malgré un état aussi fâcheux, & quoique persuadé de la perte du malade, je crus devoir lui administrer quelques secours.

Après avoir lavé soigneusement toutes les parties blessées avec du vin tiède, & ôté tout le sang caillé, j'enlevai le testicule droit, ensuite je rassemblai les franges que formoit le scrotum; je rapprochai les supérieures, & les retins réunies par un point de suture très-lâche; j'en fis autant aux inférieures; & par ce moyen, non-seulement j'empêchai la rétraction du *dartos*, qui tendoit toujours à les éloigner les unes des autres, mais encore je mis le testicule gauche à l'abri de tout contact des corps extérieurs. Le pansement fut très-simple, il consistoit en des plumaceaux chargés d'un digestif vivifiant & balsamique, afin de résister à la pourriture, qui n'est que trop fréquente dans le cas de grande suppuration de ces parties. Je couvris le tout de compresses imbibées d'une décoction émolliente animée d'eau-de-vie camphrée, & je plaçai un suspensoir & un bandage en *T*.

Cette opération auroit été insuffisante, il falloit parer à la fougue des accidens qui devoient nécessairement résulter de la contusion de la partie membraneuse de l'urètre, de la rupture des vaisseaux spermatiques gauches & de la contusion du testicule droit, ainsi que de celle de son cordon. On sait que ces accidens sont redoutables, qu'ils sont presque toujours la cause du peu de succès de la castration, & qu'on ne peut jamais

trop porter son attention de leur côté : aussi pour les prévenir, ou tout au moins afin d'en diminuer l'intensité, je tirai trois palettes de sang au malade ; j'appliquai sur toute l'étendue du bas-ventre des flanelles trempées dans une décoction émolliente, & je recommandai qu'on les renouvelât toutes les fois qu'elles paroîtroient desséchées ; j'ordonnai une diète très-sévère, & pour toute boisson le petit-lait, l'oxymel, l'eau de graine de lin & de pariétaire.

Après quarante-huit heures, je levai l'appareil ; je trouvai le testicule & son cordon très-tuméfiés. Le scrotum étoit boursoufflé, & laissoit à peine appercevoir les sutures ; la fièvre étoit vive, les urines étoient rares, & ne sortoient qu'avec douleur ; enfin le malade étoit singulièrement agité ; je lui tirai encore trois palettes de sang ; j'insistai sur l'usage des boissons délayantes & des fomentations, & sur l'observance de la diète la plus rigoureuse.

Le lendemain quatrième jour, je trouvai beaucoup moins de fièvre, la suppuration étoit assez bien établie ; le scrotum, le testicule & son cordon avoient aussi sensiblement diminué de volume ; les urines étoient plus abondantes, & passaient avec plus de facilité ; enfin le malade étoit mieux à tous égards, ce qui déterminâ ses parens à me prier de cesser de lui donner mes soins.

Dès cet instant on a négligé tout ce que j'avois si fort conseillé, les alimens les plus grossiers ont été la nourriture de ce malade. Ses parens, desquels je tiens ces détails, m'ont assuré qu'il buvoit du vin comme dans la plus parfaite santé, & que le traitement de sa plaie avoit été borné à de simples lotions d'eau de fontaine. Depuis sa guérison, j'ai eu occasion de le visiter. Les cicatrices sont bien faites, le testicule & son cordon sont comme dans l'état ordinaire, avec cette différence cependant que le testicule est adhérent de toutes parts au scrotum.

2°. *Sur un enfant qui eut un testicule & une partie de la verge mangés par un chien.*

Le 18 septembre 1781, l'enfant du sieur Perrot, laboureur à Saint-Cosme, village distant d'une portée de fusil de Châlons, fut enfermé dans une chambre avec un jeune chien. Cet animal, sans doute affamé, ou alléché par l'odeur des matières fécales, monta sur son berceau, & après avoir léché ces matières, déchira avec ses dents le scrotum de ce petit malheureux, ouvrit les membranes propres des testicules, mangea totalement le gauche, arracha presque le cordon spermatique droit, & rongea la verge depuis sa racine jusqu'au gland, qui fut lui-même maltraité.

Quoiqu'il soit facile de concevoir l'état où devoit se trouver le testicule & le cordon spermatique droit après les différens tiraillemens qu'ils venoient d'éprouver, il n'est peut-être pas inutile d'observer qu'à mon arrivée, je trouvai ce cordon excessivement alongé, & en quelque façon macéré; le testicule dénudé de sa membrane albuginée étoit contus par plusieurs impressions des dents du chien, & ne présentait à la vue qu'une petite glande écrasée; il étoit froid, & ne paroissoit plus participer à la vie. Les père & mère de l'enfant étoient d'avis d'enlever ces parties avec l'instrument tranchant, mais le succès que j'avois obtenu dans l'accident du muet m'engagea à tenter la même voie, dont l'issue, quoique incertaine, pouvoit être aussi utile à l'enfant, & aussi flatteuse pour moi.

Je n'entrerai point dans le détail du traitement; il a été, à peu de chose près, le même que celui que j'employai chez le muet; je me contenterai de dire que dans l'espace de vingt-trois jours, il conduisit le petit malade à la guérison, si ce n'est cependant une légère tuméfaction du testicule & de son cordon qui a subsisté quelque temps, mais qui fut dissipée par les seuls secours de la nature. Aujourd'hui toutes ces parties ne sont nullement douloureuses au toucher. L'enfant se porte bien, il prend

de l'accroissement, & je ne doute pas que s'il parvient à un âge viril, il ne puisse jouir de la douce satisfaction de se voir revivre dans les siens.

Ces deux observations concourent à prouver combien la nature a de ressources dans des cas qui paroissent désespérés ; & la dernière conduit naturellement à faire des réflexions sur la négligence des parens ou des nourrices, & sur les dangers auxquels les enfans au berceau sont exposés. J'en rapporterai quelques exemples funestes. Un cochon entra dans la maison du nommé *Nivet*, charpentier à Saint-Marcel-les-Châlons, & y dévora les entrailles de son enfant qui reposoit dans le berceau. La mère, appelée par les cris de cette malheureuse victime, n'arriva que pour voir expirer son enfant. *Jeanne Le Duc* de Saint-Martin-de-Commune, étant dans son berceau & enfermée dans une chambre, dont la porte donnoit sur la rue, eut le front, un pied & les deux premières phalanges des cinq doigts de la main gauche dévorés par un jeune cochon, qui s'introduisit dans la chambre à la faveur d'une ouverture pratiquée au bas de la porte. Un événement pareil à celui du petit *Perrot*, arriva il y a à-peu-près vingt ans. L'enfant de N. ** vigneron à Drassy-le-Fort, étant enfermé avec un chien, eut les testicules & la verge mangés

par cet animal. Le jeune eunuque a survécu à son malheur. Des chats ont quelquefois aussi dévoré quelques parties à des enfans. Pour prévenir ces accidens, je ne vois rien de mieux à faire que d'employer le moyen conseillé par M. *Bausoit*, curé de *Chaulé-Notre-Dame*, village du Hainaut Autrichien : ce moyen consiste à élever le berceau de l'enfant plus qu'il ne l'est ordinairement, à le rendre plus solide & à le couvrir d'un dessus d'osier, solidement attaché, qui n'ôteroit point l'usage d'un air libre, & qui préserveroit l'enfant des attaques des différens animaux.

OBSERVATION

Sur la guérison d'une ophthalmie sèche, avec perte de la vue; par M. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, doyen & prévôt de sa Compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.

Un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une constitution robuste, fut attaqué d'une ophthalmie sèche pendant le cours d'un long voyage. Ses yeux ne pouvoient souffrir

souffrir aucune espèce de lumière; ils étoient très-tuméfiés. Les vaisseaux capillaires qui rampent sur la conjonctive, & la cornée transparente, étoient dans le plus grand état de phlogose; un œdème érysipélateux régnoit dans toute l'étendue des paupières, dont le tarse étoit renversé en dehors, & causoit un tiraillement qui faisoit saigner toute leur surface interne.

Quand je vis ce jeune homme, il étoit au vingt-huitième jour de sa maladie, il avoit été saigné cinq fois, & on lui avoit appliqué sur les yeux de l'eau-rose dans laquelle on avoit fait macérer du safran. Le lendemain de son arrivée, & quatre jours après la dernière saignée, je lui fis deux petites saignées du pied, dans l'espace de deux heures. Toutes ces évacuations jointes aux secousses du voyage & à la diète févère, abattirent totalement ses forces, sans affoiblir le mal; le pouls étoit foible, & j'avois à craindre de ne pas laisser à la nature de quoi se relever. Je me contentai de faire baigner & fomentier les yeux plusieurs fois dans la journée avec de l'eau tiède, mêlée avec un cinquième d'eau-de-vie. Je fis faire usage à l'intérieur d'un demi-septier de petit-lait de brebis coupé avec une infusion de racine d'oseille, pris le matin à jeun; le reste de la journée, le malade buvoit de l'eau de poulet en grande quantité, & pour

tout aliment, je permis deux potages par jour & deux œufs frais. Ce régime fut observé pendant tout le cours de la maladie.

Au bout de trois jours, le poulx s'étant relevé, & les forces s'étant rétablies, j'appliquai un large vésicatoire entre les deux omoplates; je ne le levai qu'au bout de douze heures; il avoit opéré d'une manière surprenante, une sérosité très-abondante avoit même prévenu la levée de l'emplâtre. Le volume des yeux diminua de près d'un tiers, & l'œdème des paupières fût dissipé.

Alors je tirai des jugulaires environ deux onces de sang; le soir même de cette saignée le malade apperçut la lumière; mais, quoique l'engorgement des yeux fût diminué, les vaisseaux restèrent toujours rouges & variqueux. Cependant, les vésicatoires suppurant, je comptois sur leur effet; mais je fus trompé dans mon attente, le malade perdit promptement la faculté de voir qu'il avoit recouvrée. Je présimai que le flux immodéré occasionné par les vésicatoires, laissant presque à sec les parties malades, le sang, par la densité qu'il acquéroit, formoit dans les vaisseaux une espèce de digue capable d'arrêter celui qui abordoit de nouveau, & fermoit le passage aux rayons de lumière, en grossissant en tous sens les varices; en conséquence je séchai les vésicatoires, & le succès que j'obtins fut com-

plet; la lumière perça, le malade recouvra la vue, & maintenant il distingue les objets placés à deux cents pas.

OBSERVATION

Sur un accouchement de deux jumeaux, dont la grossesse de la mère a été prolongée de deux mois au-delà du terme ordinaire; par M. ENGUIN, maître en chirurgie à Meaux.

Le terme de l'accouchement n'est pas si invariablement fixé à neuf mois par la nature, qu'elle ne s'en écarte quelquefois, soit pour le devancer, soit pour le prolonger; tout le monde convient qu'il y a des accouchemens prématurés : on n'est pas également d'accord sur les accouchemens tardifs; c'est-à-dire sur ceux qui arrivent au dixième, onzième, douzième mois, &c. &c.

Les naissances tardives ont en leurs faveurs des décisions de plusieurs Facultés, des arrêts, & grand nombre de faits observés & rapportés par des hommes non suspects qui ont exercé la médecine, les uns dès son berceau, d'autres dans son moyen âge, & d'autres dans des temps plus rapprochés de nous, & même de nos jours. Il seroit inutile d'ajouter à tant de preuves authentiques, pour prouver leur réalité, si l'on

n'étoit convaincu que la multiplicité des preuves ne nuit jamais à une cause.

Mad. *** de cette ville, qui avoit dans quatre précédentes grossesses senti remuer au quatrième mois, redevint grosse vers le commencement d'avril 1782 : elle éprouva dans cette cinquième grossesse les mêmes mouvemens vers la fin de juillet suivant, & eut des douleurs comme pour accoucher (ce qu'elle croyoit bien faire alors) dans le commencement de janvier 1783. On prévint la sage-femme ordinaire qu'elle souffroit beaucoup, & qu'elle ne tarderoit pas à accoucher : elle continua de souffrir de même, & notamment les nuits lorsqu'elle étoit couchée, jusqu'au onze mars suivant qu'elle me fit appeller ; j'arrivai chez elle sur les deux heures du matin, je la trouvai dans son lit fort souffrante, le poulx petit & foible ; je la touchai, je reconnus la déviation de la matrice en devant (ou en be-face,) son orifice dilaté de la grandeur d'un écu de trois livres, les membranes & une petite quantité d'eau qui y étoit contenue, faisant un peu de saillie dans le vagin, les efforts ou douleurs à peine sensibles & très-éloignées. Je la fis lever, cette situation fit disparaître totalement les douleurs, effaça la saillie formée par les membranes & les eaux.

Je la fis mettre sur un petit lit que j'avois

fait préparer, je fis soulever & soutenir son ventre par deux femmes au moyen d'une serviette, ce qui fit reparoître les douleurs plus fortes & plus rapprochées, la faillie des eaux se reforma: je saisis cet instant pour déchirer les membranes, je n'y parvins qu'avec peine, vu leur épaisseur, & il ne s'écoula qu'une petite quantité d'eau, ce qui fit cependant augmenter les douleurs; & peu de temps après, la malade accoucha d'un enfant très-foible; je lui donnai des soins, & le remis à la garde en bon état; le volume du ventre de la mère m'obligea à porter ma main dans l'utérus, où je trouvai un second enfant enveloppé de ses membranes; je les déchirai, & j'amenai ce second enfant par les pieds, sans aucun signe de vie. Je lui donnai les secours connus en pareil cas, & j'eus le succès que je desirois: une perte de sang considérable, survenue à la mère dès la sortie du premier enfant, augmenta après celle du second, ce qui me détermina à extraire tout de suite, & successivement deux gros de placenta, distincts & séparés, en excitant la matrice à se contracter & à revenir sur elle-même: ce que j'obtins complètement; la perte s'arrêta, la mère revint d'un évanouissement considérable, & elle a recouvré, ainsi que ses enfans, une parfaite santé, qu'ils conservent encore aujourd'hui.

La déviation de la matrice en devant & l'épaisseur des membranes, semblent avoir été les principales causes du prolongement de cette cinquième grossesse de Mad. ***. La situation horizontale lui faisoit naître de légères douleurs, & bomber les membranes; ces symptômes de l'accouchement prochain disparoissoient, lorsqu'elle étoit placée perpendiculairement; ce qui a été prouvé par les différentes situations que je lui ait fait prendre.

R É F L E X I O N S

De M. BRILLOUET, maître ès-arts en l'université de Paris, maître en chirurgie, chirurgien de S. A. S. Mgr le duc de Bourbon, relatives aux Remarques de M. SUTTON, insérées dans le Journal de Médecine, cahier de novembre 1783, page 420, sur le traitement de la petite-vérole dont M. BRILLOUET a donné l'histoire dans le même Journal, cahier d'août 1783, page 120.

Verâ fide, omnia hæc debent proponi, prout morbi decursus offert, non autem detorqueri ad præconceptas hypothèses. VAN-SWIETEN, Comment. in BOERHAAVE, proleg. 16.

J'ai rédigé l'observation que j'ai publiée de

l'inoculation du fils aîné de M. le vicomte de Virieu, d'après la nature que j'avois sans cesse sous les yeux, & d'après mon *Agenda* sur lequel j'écrivois tous les soirs l'historique de chacun de mes inoculés.

Je me suis strictement asservi à rendre simplement les faits, dont l'ensemble présente un exemple frappant d'une petite-vérole inoculée, arrêtée tout-à-coup dans sa marche, & suspendue pendant trois jours par une rougeole imprévue. Plusieurs personnes d'un mérite distingué dans l'art de guérir m'ont aussi exhorté à publier ce fait extraordinaire, en m'assurant qu'ils l'avoient aussi observé dans leur pratique. Si, malgré moi, j'ai induit en erreur, comme le prétend M. *Sutton* dans ses Remarques, il est juste que cette erreur soit dissipée.

Le respect pour la vérité exige donc que j'éclaircisse ses doutes, & que j'analyse ses remarques.

Le vingt-cinquième jour de l'inoculation, le treizième de l'éruption, M. le Vicomte visite le soir ses enfans, comme de coutume; ému par les cris plaintifs de M. *Joseph*, il eut pour cette fois la dangereuse curiosité de le voir : à son aspect effrayant, il le crut perdu sans ressource.

Dans son état d'inquiétude, M. le Vicomte me tint un discours qui m'obligea de lui demander un consultant; pour l'amener

à mes fins, je lui envoyai le 26, plus matin que de coutume, *le bulletin dont M. Sutton est muni*, & c'est sur ce même bulletin qu'il cite, page 421, qu'il établit la base de ses Remarques.

Voyons si une pareille autorité suffit en médecine.

Un bulletin ne contient pas toujours l'historique physiquement vrai de la maladie; tous les médecins, hors M. Sutton, savent qu'on en étend l'usage à l'infini; celui que je faisois pour Mad. la Vicomtesse lui peignoit toujours une petite-vérole discrète, bénigne & peu abondante: des considérations quelconques influent infiniment sur cet usage, d'autant plus qu'un bulletin n'influe point sur la santé d'un malade; j'avois besoin dans la circonstance d'en user ainsi, pour déterminer M. le Vicomte à me donner un consultant, afin de calmer ses inquiétudes.

M. le Vicomte eut la politesse de venir chez moi après avoir reçu mon bulletin, pour me demander qui je voulois pour consultant: je lui désignai plusieurs médecins célèbres; il passa, selon mes vœux, chez M. Vicq-d'Azyr, qui ne se trouva point chez lui; c'est par ce contre-temps que M. Sutton fut requis. Il arriva chez le malade le 29 avril à midi & demi, amené par M. l'abbé de Virieu, parent de M. Joseph.

M. *Sutton*, sur le simple aperçu de mon bulletin, avoit déjà jugé la maladie ; car ce fut en vain que je voulus, en présence de M. l'abbé de *Virieu*, lui faire la lecture de mon *agenda*, & l'éclairer sur les symptômes antécédens qu'avoit éprouvés le malade qu'il alloit voir ; il avoit aussi déjà deviné le remède efficace, car il apporta avec lui une once de quinquina en poudre ; & il s'étoit muni de quelques paquets de calomelas. Arrivé chez le malade, M. *Sutton* l'examina, & il conseilla de faire bouillir fortement l'once de quinquina dans une pinte d'eau, réduite à moitié, & de faire prendre toutes les heures un verre de cette décoction au malade ; il prépara aussi le même jour au soir une pinte d'eau commune, fortement acidulée avec l'esprit de vitriol.

Le malade, qui avoit le goût excellent, ne voulut jamais prendre de ces remèdes ; favorisant son instinct conservateur, je les fis supprimer, & continuer l'usage de la limonade, du sirop de quinquina, de la potion anti-putride, faite avec le sirop de violettes & l'esprit de soufre, dont le malade faisoit usage depuis plusieurs jours.

Le soir, M. *Joseph* prit quatre grains de calomelas ; tous ceux dont M. *Sutton* fait mention, ont été supprimés ; car je n'ai pas comme lui une si grande confiance dans ce

remède. M. *Sutton* dans sa première visite opina pour l'emploi des remèdes dont je viens de faire mention ; mais il ne prononça point sur l'état présent de la maladie : remonté en voiture avec M. l'abbé de *Virieu* & moi, je le pressai de s'expliquer ; il convint que l'état actuel du malade ne présentait rien de dangereux. C'étoit à l'allée de Breteuil que M. *Sutton* nous tint ce discours (a) ; mais chemin faisant , il changea intérieurement d'avis ; car, en descendant de voiture au palais Bourbon, il eut la sage prévoyance, pour mettre sa réputation à l'abri de toute atteinte , de faire promettre à M. l'abbé de *Virieu* qu'on lui donneroit un certificat en bonne forme , s'il arrivoit au malade un fâcheux événement , afin qu'il pût convaincre le public que M. *Joseph* n'avoit point été inoculé par lui : on le lui promit.

La garde, les parens, les assistans, voyant que l'état de M. *Joseph* alloit de mieux en mieux depuis l'époque du 23, (*Voyez mon observation*, page 125,) M. le Vicomte voulut remercier M. *Sutton* le 28 au soir, je le priai de différer : cela n'eut lieu que quelques jours après.

Comme M. *Sutton* ne m'a point fait un

(a) M. l'abbé de *Virieu* approuve & trouve bon que je cite ici son autorité.

mystère de sa méthode d'inoculer, je profite de la circonstance pour publier ici une de ses Remarques, qu'il importe infiniment de savoir & de vérifier, M. de Villiers n'en faisant point mention dans son Manuel secret des remèdes de M. Sutton (a).

M. Sutton, dès le troisième jour de l'insertion de l'humeur variolique, juge par l'état présent des piquures, du caractère de la petite-vérole qui doit avoir lieu.

Par exemple, si les pustules des insertions sont d'un rouge pâle, la maladie sera bénigne & la petite-vérole discrète : si elles sont d'un rouge vif, la petite-vérole sera mauvaise & inflammatoire ; si elles sont d'un rouge pourpre, la petite-vérole sera confluyente & gangreneuse.

Il reste à M. Sutton six jours, pour prévenir les effets funestes de la maladie ; pendant ce temps, il emploie toujours avec tant d'efficacité les ressources de l'art, qu'il change indubitablement l'événement, de manière qu'il est toujours heureux.

En attendant que les remarques de M. Sutton soient confirmées par des observations nombreuses, je continuerai d'inoculer selon la méthode de la vieille Thessalienne

(a) Imprimé chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1774.

172 RÉFLEXIONS DE M. BRILLOUET.
dont parle *Timoni* (a); qui inoculoit à Constantinople.

C'est véritablement à cette femme que nous sommes redevables de la méthode d'inoculer en piquant superficiellement la peau; je ne sai pourquoi on ne lui en fait pas l'hommage, de préférence à MM. *Sutton*, qu'on regarde, mal-à-propos, comme les inventeurs des piquures. La Theffalienne se servoit de pus frais & d'une aiguille d'argent pour diviser la peau, M. *Sutton* se sert d'une lancette; voilà toute la différence. Pour moi j'inocule comme la Theffalienne, je fais quatre insertions à chaque bras, & je n'emploie que du pus frais & liquide.

Je suis encore dans l'opinion qu'une petite-vérole à peine sensible, communiquée par l'inoculation, n'est pas si avantageuse pour l'individu, que celle qui est un peu abondante, qui parcourt comme la naturelle bénigne, ses périodes avec exactitude, & qui, comme elle, donne une bonne supuration. Quand le calomelas, les purgatifs & autres remèdes familiers à M. *Sutton*, auroient la propriété spécifique d'évacuer l'humeur variolique par les selles, les urines & autres émonctoires, je ne m'en servirois

(a) Traité de l'Inoculation de *Gandoger*, p. 5.
Dissertatio historica de insitione variolarum Emmanuelis Timoni.

pas encore ; l'art doit imiter la nature , & cette mère bienfaisante opère toujours par la peau , la crise de cette terrible maladie ; il est téméraire de s'opposer aussi directement à ses procédés.

M. Sutton assure dans ses Remarques , page 423 , que les marques des engelures qu'on observoit sur le tarse du malade , me donnoient plus d'inquiétudes qu'à lui ; cela étoit physiquement impossible , car je les avois observés , même avant l'inoculation ; il cite pour preuve , que la peur me fit visiter ce jour-là mon malade à cinq heures du matin , &c ; je lui rendois ainsi tous les jours visite de très-bonne heure , comme on le voit dans mon observation. Les flétrissures des pustules de toute l'habitude du corps , ne m'inquiéterent non plus en aucune manière. Quoi qu'en dise M. Sutton dans la même remarque , le temps de la maladie , les circonstances qui avoient lieu alors , me rassuroient pleinement.

M. Sutton dit , pag. 424 , que c'étoit en arrachant les linges desséchés , qu'on occasionnoit à l'enfant de vives douleurs , &c. qu'il recommanda sur le champ que les plaies fussent pansées avec le beurre étendu sur des feuilles de poirée ; ce pansement ne pouvoit point avoir lieu plutôt , car ce ne fut que le quatrième jour de l'éruption que l'épiderme se détacha , les pustules

n'ayant commencé à crever de toute part que le 25^e de la maladie. (*Voyez mon observation, pag. 125.*)

De ce que M. Sutton n'a point vu de petites-véroles inoculées, compliquées dans son éruption de la rougeole, il conclut que l'observation que j'ai rédigée est apocryphe; cette manière de juger des personnes & des choses est heureusement très-rare, & pour la société, & pour le progrès de l'art. M. Sutton, p. 426, me fait un crime d'être resté dans l'inaction, pendant l'invasion de la petite-vérole compliquée de la rougeole. M. Brillouet, dit-il, *se contente de faire la médecine expectante, il néglige l'air frais, l'usage des purgatifs, &c.* Oui, je me suis contenté du régime, & de tenir les portes & les fenêtres ouvertes.

Malgré les symptômes graves que le malade éprouvoit alors, la nature bienfaisante militoit avec avantage contre la maladie; elle m'imposoit donc la loi de la laisser agir, & de ne point la troubler par le calomelas, les purgatifs & autres remèdes semblables; je suis convaincu que la nature est le médecin par excellence; j'ai peut-être tort. M. Sutton n'a vu, pour la première fois, M. Joseph, que le vingt-sixième jour de l'inoculation; par l'état présent des choses, il juge les symptômes antécédens de la maladie, & conclut, pag. 427, que j'ai pris

le *rash*, ou éruption érysipélateuse, pour la rougeole.

Je vais lui démontrer que je n'ai point confondu, & qu'il se trompe.

Dimsdal dit (a), en parlant de l'éruption variolique érysipélateuse, appelée en anglois *Rash*:

« La fièvre qui la précède est moins forte, il y a moins d'inquiétudes, moins d'agitations. Les douleurs de tête & de reins sont moins fortes, moins considérables que dans la petite-vérole confluente: enfin il y a moins d'abattement; on ne voit pas cette prostration de forces qui accompagne ordinairement la malignité & la confluence de cette maladie, &c. »

Le 11, selon mon observation, pag. 122, le malade devient triste, accablé, la fièvre se manifeste de nouveau avec force; vers le soir il est plongé dans une affection comateuse profonde; on remarque des mouvemens convulsifs dans les yeux, dans les mâchoires: la nuit est extrêmement mauvaise.

Le 12, les symptômes sont les mêmes; à midi, les insertions ont fait des progrès; je découvre aussi trois boutons varioleux sur l'habitude du corps, &c. Une toux impor-

(a) Traité de l'Inoculat. de *Gandoger*, chap. iij. Des variétés, troisième observation, pag. 327.

tune, une grande sensibilité de la vue, ajoutent encore à ces symptômes.

Le 13 à cinq heures du matin, le malade est affecté de la rougeole; les symptômes fâcheux diminuent; ceux de la petite-vérole restent dans le même état jusqu'au 15, que la nuit est orageuse. Le 16, le malade a de nouveau une fièvre violente, la peau sèche, la langue aride; les urines sont rares, laiteuses, fétides, l'haleine étoit puante; le malade étoit tourmenté de la soif & d'anxiétés horribles: les symptômes locaux se raniment, les boutons varioleux sortis le 12, s'enflamment de nouveau: la petite-vérole parut. Le soir, je la jugeai extrêmement confluent.

Aucuns des symptômes bénins qui accompagnent, selon *Dimsdal*, le *rash* ou éruption érysipélateuse, ne se rencontrent dans l'énumération que je fais ici du 11 au 16 des symptômes que mon malade a éprouvés; ce parallèle prouve clairement que je n'ai pas confondu le *rash* avec la rougeole. La petite-vérole chez mon malade finit encore par être confluent, contre l'ordre des observations de *Dimsdal*; c'est pourtant dans *Gandoger* que je cite, que *M. Sutton* puise les autorités qu'il m'oppose pour prouver que je me trompe.

Le *rash*, ou éruption érysipélateuse, ne m'étoit pas non plus inconnu; j'avois dans
ma

ma pratique un exemple de cet événement dans la personne du fils cadet de M. le comte d'Auteuil, que j'inoculai avec plusieurs autres en mai 1780, à Clichy-la-Garenne, pension de M. Gadolle. Extrêmement surpris de cette éruption singulière, j'eus dans le temps recours aux observations de *Dimsdal*, qui me rassurèrent pleinement; en effet la maladie fut bénigne, & parcourut avec exactitude l'ordre de ses observations.

Page 428, observons encore, dit M. Sutton, que cette rougeur n'a duré que trois jours: or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte durée, &c. De ce que M. Sutton n'a point vu, il ne s'ensuit pas que cela ne puisse pas avoir lieu.

Je dis expressément, pag. 123, la nature fit promptement la crise de cette nouvelle maladie; car le 15 au soir, au bout de trois jours, la peau étoit presque de couleur naturelle, & le malade étoit tranquille.

Je vais encore convaincre M. Sutton, que cela est très-possible, par l'autorité de *Sydenham* qu'il me cite à la même page. Cet illustre médecin, en parlant de la rougeole dans ses Constitutions épidémiques, année 1670, chap. 5, dit: *Ingravescent ut plurimum symptomata ad quartum usque diem, quo tempore plerumque (licet ad diem quintum aliquando differentur, &c.)* Il est

évident d'après cette citation , que les rougeurs ou exanthèmes disparoissent le quatre , ou quelquefois le cinquième jour. *Lieutaud* , Précis de Médecine pratique , page 603 , dit : « L'éruption de cette dernière (en parlant de la petite-vérole) apaise les symptômes , mais ils subsistent ordinairement après la rougeole , *qui ne dure que deux ou trois jours* , ainsi que la scarlatine , &c. » D'après toutes ces autorités , tout le monde médecin (hors *M. Sutton*) comprend clairement que la petite-vérole confluente , survenant le troisième jour , les symptômes cutanés consécutifs de la rougeole , ne pouvoient plus être observés dans l'ordre que *M. Sutton* rapporte d'après *Sydenham* , puisqu'ils étoient confondus & effacés par les symptômes cutanés , naissans avec fougue d'une petite-vérole extrêmement confluente.

M. Sutton , page 429 , observe & est étonné de ce que les deux autres enfans n'ont point contracté cette *extra éruption* , quoiqu'ils n'aient jamais eu la rougeole , & qu'il soit constant que cette maladie est contagieuse. *M. Sutton* a eu dans la maison qu'occupaient mes inoculés , un exemple frappant de cet événement ; car les enfans du sieur *Cuinet* , qui n'avoient point eu la petite-vérole , communiquent sans cesse avec les inoculés : malgré cette fréquen-

tation, ils n'ont point contracté la petite-vérole, contre mon attente & celle de M. *Sutton*. Les enfans du sieur *Cuinet* sortoient d'avoir la rougeole, lorsque mes inoculés furent loger chez lui; je voyois aussi alors deux malades affectés de cette maladie.

M. *Sutton* m'accuse encore de manquer d'ordre & d'exactitude dans les dates de l'histoire de mon malade. Il dit, p. 429 : » La relation & le bulletin de M. *Brillouet* portent que j'ai été appelé le 29 avril, vingt-sixième jour de l'inoculation, le treizième de l'éruption, &c. » Il finit par conclusion, que les époques & les calculs se trouvent singulièrement embrouillés. Prouvons lui que c'est lui qui s'embrouille. Page 122 de mon Observation, je dis que le douzième jour de l'inoculation, je découvre à midi trois boutons varioleux, &c. Je compte de cette époque : or le 26 à six heures du matin le malade étoit encore dans son treize, le quatorze ne devant commencer qu'à midi de ce même jour : voilà comme M. *Sutton* prend la précision pour du galimatias.

Par une suite de cette même manière de juger & de voir, M. *Sutton*, page 431, trouve que le malade a été onze jours sans aller à la garde-robe; il s'écrie, *il n'y a point d'exemple d'un traitement pareil*. Je n'ai pas cru devoir faire mention du nombre

de selles, ni de lavemens qu'on a administrés au malade pendant le laps de temps du 8 au 19, non plus que des autres petits remèdes dont le malade a fait usage; ce détail est inutile à mon observation, qui n'a pour but principal, que de donner un exemple d'une petite-vérole compliquée de la rougeole.

M. Sutton a été voir M. Joseph chez ses parens à la fin du mois d'août; d'après son inspection, il doute qu'il soit peu marqué de la petite-vérole; j'affure de nouveau qu'il n'en sera point défiguré.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1783.

Les affections rhumatismales & gouteuses ont été nombreuses & opiniâtres; les frictions sèches, les sinapismes & les vésicatoires y ont été d'un grand secours. On a vu beaucoup de rhumes de cerveau, de poitrine, d'enchifrenemens & d'enrouemens. Les catarrhes chroniques ont eu des renouvellemens très-vifs; plusieurs ont causé des hydropisies de poitrine. Il y a eu des diarrhées, des dyssenteries, des coliques flatueuses & inflammatoires peu considérables. Les maladies éruptives ont été en très-petit nombre. Les fièvres intermittentes que l'on a

observé, étoient pour la plupart des récidives ; des fièvres-quartes automnales que la rigueur du froid a rendu difficiles à guérir. Quelques fièvres étoient composées de la fièvre-continue & de la double-tierce. Les synoques simples & putrides ont été assez fréquens ; les fièvres malignes en général n'ont pas été mortelles, mais les convalescences en ont été longues. Il y a eu peu de remarques particulières à faire dans les hôpitaux ; les maladies qu'on y a observées étoient, avec peu de différence, les mêmes que dans la ville.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE DÉCEMBRE 1783.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A Midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	3, 7	3, 11	3, 2	28 1, 7	28 1, 15	28 1, 4
2	2, 6	7, 3	4, 7	28 0, 5	27 11, 8	27 11, 8
3	2, 5	6, 15	2, 9	28 0, 0	28 0, 0	27 11, 8
4	1, 0	5, 16	3, 16	27 10, 7	27 10, 1	27 9, 8
5	3, 0	6, 0	3, 15	27 8, 11	27 8, 3	27 8, 5
6	6, 0	7, 2	4, 8	27 10, 0	27 10, 7	27 11, 7
7	0, 2	2, 7	1, 8	28 0, 2	28 0, 3	28 0, 5
8	3, 10	5, 8	3, 11	28 0, 5	28 0, 9	28 1, 2
9	1, 16	1, 19	1, 0	28 1, 2	28 0, 10	28 1, 0
10	1, 7	2, 0	1, 4	28 0, 10	28 0, 9	28 0, 9
11	2, 6	1, 17	0, 12	28 1, 0	28 1, 0	28 1, 1
12	1, 0	3, 19	0, 8	28 1, 2	28 1, 3	28 1, 9
13	1, 0	2, 17	0, 10	28 2, 4	28 2, 6	28 2, 8
14	1, 18	1, 10	2, 11	28 2, 8	28 2, 5	28 2, 5
15	5, 9	2, 8	4, 7	28 2, 2	28 1, 11	28 1, 7
16	4, 16	3, 4	3, 14	28 0, 7	27 11, 9	27 11, 7
17	4, 17	1, 16	0, 12	27 11, 4	27 11, 3	27 11, 9
18	0, 2	1, 6	2, 12	28 0, 6	28 0, 6	28 0, 11
19	4, 15	1, 8	3, 18	28 0, 9	28 0, 5	28 0, 5
20	7, 0	1, 4	1, 17	28 1, 5	28 0, 5	28 0, 7
21	1, 0	0, 4	3, 3	27 11, 9	27 10, 11	27 9, 11
22	6, 3	2, 10	1, 5	27 8, 5	27 8, 2	27 8, 8
23	4, 8	1, 7	3, 15	27 9, 8	27 9, 9	27 9, 11
24	0, 5	3, 2	2, 10	27 7, 8	27 6, 6	27 5, 5
25	1, 8	2, 11	3, 0	27 4, 3	27 2, 11	27 1, 7
26	1, 8	3, 11	1, 16	26 11, 11	26 10, 8	27 1, 0
27	0, 9	4, 7	0, 0	27 2, 4	27 3, 1	27 3, 3
28	2, 10	2, 15	4, 8	27 1, 9	27 1, 2	27 4, 7
29	10, 13	7, 13	11, 8	27 8, 5	27 8, 8	27 9, 0
30	14, 2	10, 13	15, 1	27 8, 0	27 7, 8	27 8, 1
31	11, 6	6, 8	0, 14	27 5, 6	27 4, 3	27 4, 8

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. nua. frais.	N-E. nua. doux.	N.-E. ser. fr. br.
2	E. cou. frais, br.	S-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
3	E. serein, froid.	N-E. <i>idem.</i>	N.-E. ser. froid.
4	E. nuag. froid.	E. nuag. frais.	E. nuag. frais.
5	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
6	S.co. far. bruin.	S-O. cou. frais.	S.-O. cou. fr. b.
7	O. broui. froid.	O. broui. froid.	O. brou. froid.
8	N-E. <i>idem.</i>	N-E. cou. frais.	N-E. couv. fra.
9	N-E. couv. fro.	E. ser. froid.	N-E. ser. froid,
10	N-E. nua. froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
11	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i> ven.	N-E. <i>idem.</i> v.
12	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
13	N-E. <i>idem.</i> vent.	E. ser. froid.	N-E. ser. froid.
14	N-E. sera. froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
15	E. <i>idem.</i> brou.	E. br. fêti. froid.	E. br. fêti. froid.
16	E. <i>idem.</i> givre.	N-E. <i>idem.</i> giv.	N-E. <i>idem.</i> gi.
17	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
18	N-E. cou. fr. v.	E. ser. froid.	N. ser. froid.
19	E. ser. froid.	N-E. co. froid.	N-E. <i>idem.</i>
20	E. ser. très-froid.	E. ser. froid.	N-E. cou. fro.
21	N-E. bro. froid.	N-E. cou. froid.	N-E. ser. froid.
22	N-E. <i>idem.</i>	N-E. br. fro d.	N-E. br. fro. n.
23	N-E. cou. froid.	N. ser. fr. brou.	N. cou. froid. b.
24	N. brouil. froid.	N. couv. froid.	S-O. c. frais.
25	S-O. <i>idem.</i>	S-O. br. deg. p.	S-O. b. fr. d. p.
26	S. br. fr. o de. pl.	S. <i>idem.</i>	S. cou. froid.
27	E. <i>idem.</i>	N.-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> neige.
28	N. cou. froid. v.	N. cou. fr. v.	N. <i>idem.</i>
29	N. <i>idem.</i>	N. ser. tr.-fr. ve.	N. ser. tr.-fro v.
30	N. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
31	N-E. cou. <i>idem.</i>	N-E. co. tr.-fro. ven. nei. gre.	N-E. cou. tr.-fr. vent, brou.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 7, 3 deg. le 2
 Moindre degré de chaleur..... 15, 1 le 30

Chaleur moyenne..... 0, 10 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*
 cure..... 28 2, 8, le 15

Moindre élév. du Mercure.... 26 10, 8, le 26

Elévation moyenne... 27 10, 9 l.

Nombre de jours de Beau.... 11

de Couvert. 16

de Nuages.. 4

de Vent.... 7

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 11

de Pluie.... 1

de Neige.. 4

Quantité de Pluie 26 lign. 9

Evaporation..... 5 0

Différence 21 9

Le vent a soufflé du N..... 15 fois.

N-E..... 43

N-O..... 0

S..... 4

S-E..... 1

S-O..... 6

E..... 20

O..... 3

TEMPÉRATURE : très-froide & sèche.

MALADIES : rhumes très-tenaces : la pet. vérole
 a cessé. Il en est mort 36 hier ; 200 qui l'ont eue.

Plus grande humidité. ... 31, 5 deg. le 12

Moindre..... 3, 5 le 25

Moyenne 14, 3

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier janvier 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de décembre 1783 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps s'est mis à la gelée par un vent d'est ou sud-est, dès les premiers jours du mois ; mais la liqueur du thermomètre n'a été observée décidément au dessous du terme de la congélation, que le 11. De-là, jusqu'à la fin du mois, elle ne s'est pas élevée au dessus de ce terme, & elle est restée au dessous à des distances plus ou moins considérables. Le froid a été aigu dans les derniers jours par un vent d'est ; le 28, la liqueur du thermomètre a été observée à 3 degrés au dessous du terme de la congélation ; le 29, à 6 degrés ; le 30, à $8\frac{1}{2}$; & le 31 elle est descendue à 10 degrés au dessous du même terme.

Le 25, le 26 & le 28, il est tombé de la neige en petite quantité.

Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé, du premier du mois jusqu'au 21, au dessous du terme de 28 pouces ; & après ce dernier jour, il s'est maintenu constamment au dessous de ce terme. Le 26, il est descendu à 27 pouces une ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

186 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce
2 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

6 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

11 jours de brouillard.

3 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de décembre 1783.

Les maladies courantes de ce mois ont été des rhumes, des fièvres catarrheuses & des péripneumonies. Les rhumes débutoient le plus souvent par une pesanteur de tête, embarras à la poitrine & à la région épigastrique, courbatures, &c. lesquels symptômes indiquoient la nécessité de la saignée, suivie de l'usage des délayans émolliens, & d'une diète légère. Ces rhumes étant le plus souvent entretenus par un épaisissement plus ou moins tenace de la lymphe du sang, exigeoient l'emploi des incisifs savonneux doux, tels que la décoction de son de froment mêlée, l'oxymel simple ou scillitique, la manne en lavage, les bouillons aux navets; ceux des choux rouges étoient préférables en cas de toux, qui exigeoit quelques loochs, quelquefois aiguillés avec le kermès.

La fièvre catarrheuse étoit plus ou moins fâcheuse, suivant l'organe particulier qu'elle affectoit.

toit; tantôt c'étoit la tête, tantôt la gorge, souvent la poitrine, & quelquefois l'une & l'autre ensemble: dans ce dernier cas, le degré d'oppression étoit la mesure du danger: alors la saignée devoit être plus ou moins répétée, selon la consistance du sang & les forces du malade. Il y avoit ensuite souvent indication pour un purgatif, & même un émétique modéré. Cette fièvre, dans nombre de personnes, a pris le type de la double-tierce-continue, ayant un redoublement plus fâcheux de deux jours l'un. Dans quelques-uns, elle a porté à la tête de manière à causer des disparates, & même le délire ou l'assoupissement comateux. En pareil cas, on s'est bien trouvé de l'application des vésicatoires aux jambes, lorsque les vaisseaux sanguins avoient été assez désemplis. Ce topique n'a pas été moins favorable dans les engouemens opiniâtres du poumon, qui n'étoient pas suivis d'expectoration.

Les péripneumonies ont été assez communes dans le peuple: elles ont été dans plusieurs accompagnées de point de côté. L'oppression & la qualité du sang, qui assez souvent a été observé brillant, ont fourni des indications pour la quantité qu'on devoit en tirer par la saignée. Il y avoit encore nombre de fièvres tierces & quartes.

Errata dans le Cahier de décembre.

Page 506, ligne 19, enrrouement, lisez engouement.
Ibid. ligne 29, lisez, il y a eu.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen van het Bataafsch Genootf-

chap, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la Société de philosophie expérimentale de Batavia à Rotterdam, vol. vj. A Rotterdam, 1782.*

1. Ce volume présente d'abord le Mémoire couronné de M. *Van-Marun*, docteur en médecine, sur le sujet suivant : *Désigner par des preuves que les météores dépendent de l'opération de l'électricité naturelle. Comment ces météores sont produits, & quels sont les meilleurs moyens de préserver les maisons, les vaisseaux & les personnes de leurs effets pernicioeux ?*

Le second article est une dissertation sur l'air déphlogistiqué, sur la manière de l'obtenir, & d'en faire usage pour la respiration ; par M. *Ingenhousz*, docteur en médecine. La première partie de ce discours contient des réflexions générales sur les effets salutaires de l'air déphlogistiqué dans diverses maladies occasionnées ou augmentées par la respiration d'un air plus ou moins chargé d'exhalaisons putrides. Les substances dont on peut se procurer cet air, & les propriétés particulières qui lui sont inhérentes, selon les corps d'où on le dégage, ou selon les procédés qu'on suit dans cette opération, sont les sujets de la seconde partie. Dans ses expériences sur les végétaux, publiées en 1777, le docteur *Ingenhousz* indiqua une méthode simple, peu coûteuse & expéditive, pour obtenir en été de grandes quantités d'air déphlogistiqué par le moyen des plantes les plus communes : mais en hiver il faut le dégager du vitriol verd, du minium, du précipité rouge, ou du nitre. Pour l'avoir dans toute sa pureté, & sans mélange d'air fixe, il faut le bien battre dans l'eau. On juge qu'il est dépouillé de tout l'air fixe, lorsqu'en approchant du robinet d'un récipient de

verre, un lumignon encore fumant, la chandelle se rallume, & donne une flamme vive. Il conſte encore, par les expériences décrites dans ce Mémoire, que l'air déphlogiſtiſqué qui ſuit immédiatement l'air fixe, eſt le plus pur, & que ſa pureté diminue à proportion que l'opération tire à ſa fin.

M. *Ingenhouſz* expoſe dans la troiſième partie, *la méthode de ſe procurer l'air déphlogiſtiſqué*. Il enſeigne dans la quatrième, *la manière de respirer commodément l'air déphlogiſtiſqué, & de le dégager de l'air fixe auquel il ſ'unit en paſſant par les poumons*. Voici l'inſtruction qu'il donne relativement au premier objet. Prenez, dit-il, deux grandes veſſies bien ſèches, & dont on a enlevé toutes les graiſſes; frottez-les avec du beurre frais ou de l'huile d'olives fine, afin de les aſſouplir: ayez un tube de cuivre, de trois ou quatre lignes de diamètre; placez à l'une de ſes extrémités un robinet, & attachez à l'autre le goulot d'une petite bouteille faite avec le caoutchouc, ou gomme élaſtique, de trois pouces de long, & de la même largeur: le fond de cette bouteille doit être façonné de manière à recevoir le nez, & à ſ'adapter le plus exactement poſſible à la peau des environs. Tout cela rangé, on remplit une des veſſies d'air déphlogiſtiſqué; on y fixe le tube de cuivre mentionné avec une main: on ouvre le robinet de l'autre, & on applique la bouteille de caoutchouc au viſage. Il faut avoir le plus grand ſoin que cette bouteille joigne bien la peau, & ne donne point paſſage à l'air. Si la veſſie contient environ 250 pouces cubes d'air déphlogiſtiſqué d'une bonne qualité, il pourra ſervir à 16, peut-être à 20 inſpirations & expirations, avant que ſa pureté ne ſoit altérée au point de reſſembler à l'air commun. Notre auteur a fait un grand nombre d'ex-

périences pour reconnoître au juste le degré d'altération que l'air déphlogistiqué reçoit par l'action des poumons. Il est prouvé par ces faits que la quantité d'air déphlogistiqué nécessaire pour une seule respiration, ne devient inférieure en qualité à celui de l'air commun, qu'après la quatrième inspiration. La cinquième n'ajoute rien à sa dépravation, parce qu'il est déjà surchargé d'air fixe & de phlogistique. *M. Ingenhousz* entre ensuite dans un très-grand détail des expériences qu'il a faites pour découvrir la meilleure manière de rétablir l'air déphlogistiqué corrompu. On lui rend sa première pureté, en le faisant passer à travers l'eau, & principalement à travers l'eau de chaux.

L'auteur pense que pour obtenir en médecine un avantage réel de l'air déphlogistiqué, il faut en employer tous les jours au moins mille à douze cent pouces cubiques: cette quantité peut servir à cent ou cent vingt inspirations. Dans les maladies inflammatoires, putrides & autres, cet air peut se charger plus promptement de phlogistique que dans d'autres cas, & alors il faut le renouveler plus souvent. *M. Ingenhousz* a essayé sur lui-même les propriétés médicinales de cet air. Après en avoir respiré une certaine quantité, il s'est senti plus gai, plus robuste, plus d'appétit: son sommeil a été plus doux, & plus rafraichissant que d'ordinaire.

Notre académicien communique enfin, dans la cinquième partie, une méthode aisée & courte de connoître les divers degrés de pureté de l'air déphlogistiqué; mais pour cet objet, ainsi que pour quelques articles d'anatomie qui suivent ce Mémoire, il faut avoir recours à l'ouvrage même.

Sopra i mestruj delle donne, &c. C'est-à-

dire, *sur les menstrues des femmes ; par M. PASTA. A Naples, chez Manfredi, 1782.*

2. Dans la troisième partie des dissertations médicales de M. *Pasta*, il présente d'abord la partie historique de la menstruation, accompagnée de quelques remarques sur l'âge, auquel on voit ordinairement percer les règles ; sur l'influence des climats, des saisons, de la température, de la constitution, du genre de vie, relativement à la quantité & aux époques plus ou moins hâtives de l'apparition & de la disparition de ce flux périodique. Il parle ensuite de la qualité du sang menstruel, qu'il croit essentiellement la même que celle de toute la masse ; quoique quelquefois ce liquide puisse contracter des vices accessoires. Après avoir commenté ce que dit *Hippocrate* concernant les dérangemens de cette fonction naturelle, il passe à l'examen des causes qui font couler les menstrues. Il assigne la pléthore pour cause de cette évacuation. L'insuffisance de cette aitiologie étant reconnue par tous les physiologistes éclairés, nous ne nous y arrêterons pas. En parlant des obstacles à l'éruption du flux menstruel ; M. *Pasta* avoue que dans le commencement de sa pratique, il étoit fort porté pour les emménagogues, & que l'expérience seule a pu corriger cet empressement de se livrer dans ces cas à la médecine agissante. Actuellement il abandonne presque tout l'ouvrage aux efforts de la nature, & il assure que c'est avec le plus grand succès.

Il est ensuite question des règles excessives : elles forment quelquefois des pertes subites, ou dégèrent en un écoulement chronique ; quelquefois elles dérangent toute la constitution ; d'autres fois, elles n'entraînent que des affections

propres à la matrice. L'épuisement, la cachexie ; l'hydropisie, la fièvre, l'étéisie, la paralysie, sont des maladies du premier genre ; le second comprend les fleurs blanches, la stérilité, les ulcères cancéreux. Il arrive souvent que les femmes, sur-tout si elles ont passé trente ans, contractent une foiblesse incurable à la suite des pertes chroniques. Il faut bien se garder d'arrêter promptement ces hémorrhagies ; & pour les faire cesser peu-à-peu, on aura recours aux fomentations avec l'eau froide, à l'application de la glace sur le bas-ventre, aux injections & aux lavemens froids, aux bains & aux demi-bains de même température, aux bains composés avec des infusions astringentes, pris tièdes. Au reste les conseils que l'auteur donne ici, ont déjà été développés dans la seconde partie de son ouvrage.

La suppression des menstrues vient de ce que l'orifice de la matrice est fermé, ou de ce que l'abord du sang vers l'utérus est intercepté. Il nous est impossible de suivre l'auteur dans le détail des signes qui indiquent ces différentes causes, ni dans celui des accidens qui en résultent ; nous remarquerons seulement, d'après lui, que la sympathie qui règne entre ce viscère & les autres organes, cause souvent des désordres qu'on attribue mal-à-propos à une affection idiopathique de la matrice. Les considérations sur les évacuations supplétoires aux règles, sur les moyens curatifs, & sur les précautions qu'il faut observer dans leur usage, conduisent enfin *M. Pasts* à l'examen des différentes circonstances qui doivent déterminer le traitement, & diriger le choix des remèdes appropriés aux cas particuliers. Comme nous n'avons trouvé rien de nouveau dans cette partie de l'ouvrage, nous n'étendrons pas plus loin notre analyse.

Physikalisch

Physicalisch - medicinisch - oekonomische Beobachtungen, &c. C'est-à-dire, *Observations physico-médico-économiques, relatives à la ville de Northèim & les environs, situés dans la principauté de Gottingue*; par M. JEAN-PHILIP RUE-LING, docteur en médecine, médecin pensionné de la ville de Northeim, & membre de l'institut royal historique de Gottingue; grand in-8° de 340 pag. avec plusieurs Tables & une carte. A Gottingue, chez Rosenbusch.

3. Cet ouvrage, supérieurement bien exécuté, mérite d'être connu: cependant, comme par sa nature il est propre à la ville de Northeim, & les bonnes topographies médicales n'étant pas inconnues en France, nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs un modèle dans ce genre; nous en détacherons seulement quelques observations qui intéressent par l'application qu'on peut en faire par-tout ailleurs. Faisons d'abord mention des données relatives au calcul des probabilités de la vie. Depuis 1618, jusqu'en 1776, il est mort à Northeim 1772 individus, dont

107 hom. & 156 fem.	étoient parvenus à l'âge de	70 à 75 ans.
75 . . . 89		75 à 80
84 . . . 98		80 à 85
33 . . . 27		85 à 90
17 . . . 15		90 à 95
4 . . . 6		95 à 100
3 . . . 1		100 à 105

On remarque ici une singularité dans la plus grande vitalité des personnes des deux sexes. Le nombre des femmes âgées surpasse celui des hom-

mes, jusqu'à ce qu'ils soient devenus nonagénaires : à cette époque, le nombre des vieillards excède celui des vieilles femmes : depuis 95 jusqu'à 100 ans, la supériorité de nombre des vieilles femmes fait encore place, & cela d'une manière très-frappante, à celle des vieux hommes.

M. Ruiling a fait un tableau des ravages que les différentes maladies ont faits : voici quelques détails à ce sujet. De 4880 personnes enlevées par des maladies désignées dans les registres mortuaires, il en est mort 108 d'apoplexies, 180 de convulsions & d'épilepsies, 238 de pleurésies, 253 d'éthiesies, 236 de dyssenteries, 122 d'hydropisies, 73 de fièvres aiguës, 630 de la peste qui a régné en 1625, 26 & 27; 254 de fièvres bilieuses avec éruptions cutanées; 934 de la petite vérole, 438 de la rougeole, 98 de consommation, 80 enfans nés avant terme, 108 enfans venus foibles au monde, 94 femmes en couches, 288 de vieillesse, 176 de mort violente, 213 enfans sont venus morts au monde.

La fièvre bilieuse accompagnée de pétéchies, a régné à Northcim pendant les années 1770, 1771 & 1772. Il n'y avoit ni âge ni sexe qui en mît à l'abri. Les jeunes-gens & les personnes vigoureuses y étoient le plus exposés, mais ils s'en tiroient mieux que les personnes foibles ou d'un certain âge. Cette fièvre s'annonçoit par des pesanteurs, l'abattement, les angoisses, un sommeil inquiet, la mélancolie, une haleine forte, quelquefois par des foiblesses. Ces avant-coureurs étoient bientôt suivis de frissons, d'un pouls extrêmement accéléré; de chaleur, de céphalalgie, (qui ressembloit aux maux de tête causés par le rhume) de vertiges, d'une respiration entrecoupée de soupirs, même de raucité. Bien souvent les malades se plaignoient encore de points de côté, de douleurs pongitives à la gorge, à la poitrine & au creux de l'esto-

mac. Les nourritures tirées du règne animal, leur répugnoient ; ils étoient travaillés de nausées, ils vomissoient fréquemment des glaires tenaces ou des matières bilieuses, sans en retirer de soulagement soutenu. La langue, le palais, les dents, étoient enduits d'une croûte blanche ou jaunâtre. Les malades se plaignoient d'avoir un goût de pourriture, amer, rance, aigre dans la bouche ; ils étoient fatigués par la soif, appétoient passionnément l'eau froide & les boissons aigrelettes, & avoient du dégoût pour la bière. Leurs yeux étoient troubles, hagards, rouges ; leur peau sèche, le ventre dur, resserré, l'urine crue, laiteuse.

Au bout de deux ou trois jours les accidens augmentoient ; les frissons ne se faisoient sentir que dans les cas les plus graves & désespérés ; la langue s'épaississoit, devenoit dure, aride ; les joues se coloroient, la toux redoubloit sans qu'il y eût cependant d'expectoration. Les pétéchie survenoient sans amener de l'amendement ; quelquefois elles étoient confluentes, ce qui annonçoit un grand danger ; alors les malades eurent souvent des hémorragies du nez, que rien ne pouvoit arrêter, & qui, ayant cessé d'elles-mêmes, étoient suivies d'un violent redoublement de fièvre. Les pétéchie se soutenoient 7 ou 9 jours, quelquefois jusqu'à trois semaines.

La maladie étoit assez facile à guérir, quand on avoit eu recours aux remèdes appropriés. Négligée dans le commencement, elle duroit 14, 17, & même 30 jours, si elle n'enlevoit pas le malade avant ce terme, ou ne dégénéroit pas en quelque autre maladie. La crise la plus ordinaire étoit une diarrhée fétide, qui se déclaroit vers le neuvième jour, & continuoit jusqu'au quatorzième. Vers ce tems l'urine formoit un dépôt, qui

s'il étoit seul , ne procuroit pas plus que la sueur , quoique critique , un mieux considérable. Quelquefois la matière morbifique se portoit aux parotides , ou formoit des dépôts aux jambes , ou enfin elle étoit rejetée par l'expectoration.

Les vomitifs & les cathartiques composés de crème de tartre , de rhubarbe , de sel de Seignette ou de sel de Glauber , de tamarins , ainsi que les lavemens , remplissoient les premières indications. Si la poitrine étoit affectée , il falloit combiner les minoratifs avec le sel de nitre & l'oxymel scillitique : les évacuations , loin d'abattre , relevoient les forces des malades. Le neuvième jour de la maladie , M. *Rueling* donnoit les amers ou bien le quinquina. La saignée ne devoit être employée qu'avec la plus grande précaution , & dans les cas vraiment inflammatoires : il ne falloit la répéter que lorsque le sang étoit couenneux. Les vermifuges faisoient souvent évacuer un grand nombre de vers. Pour dissiper le délire ou emporter quelque douleur fixe , il falloit appliquer des synapismes. L'auteur avoit soin d'entretenir la liberté du ventre & la diarrhée critique au moyen des laxatifs , tels que la manne , les tamarins , la teinture de rhubarbe , la terre foliée de tartre , & il soutenoit les forces du malade , en lui permettant un usage modéré du vin du Rhin. Les boissons aigrettes , les cordiaux du même genre , les alimens antiseptiques , l'air libre , la propreté , abrégioient la convalescence ; les apéritifs & les laxatifs , sur-tout la crème de tartre unie à la rhubarbe & au jalap , dissipoient les engorgemens aqueux , & arrêtoient le pyalisme symptomatique.

L'auteur , en parlant des épidémies varioleuses , remarque qu'elles ont régné régulièrement pendant les mois d'hiver , & ont observé assez constamment un période de 5 ans.

La rougeole ne revient que tous les dix ans, & dans les mêmes mois que la petite vérole.

Observations on hepatic diseases, &c. C'est-à-dire, *Observations sur les maladies du foie auxquelles les Européens sont sujets dans les Indes orientales ; par ETIENNE MATTHEWS, chirurgien au service de l'honorable Compagnie unie des Indes orientales, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1783.*

4. Ces observations concernent particulièrement l'hépatite, la fièvre bilieuse putride, & la dysenterie hépatique. Les descriptions de ces maladies sont faites avec exactitude, & la méthode curative est en général bien conçue. L'auteur est persuadé que les pétéchiies sont quelquefois critiques, & il ose avancer que la maladie vénérienne & l'hépatite sont des maladies analogues. Les fondemens sur lesquels il établit cette assertion, sont que le sang tiré des veines dans l'une & l'autre de ces maladies se ressemble, & que le mercure est le remède qui convient également à toutes les deux.

Dissertatio medica inauguralis de homine dextro & sinistro, auctore MEINARDO-SIMON DU PUI, in-4° de 191 pag. A Leyde, 1780.

5. Cette dissertation est divisée en deux sections. La première concerne les affections de chaque côté, qui dérivent du système vasculaire : elle est sous-divisée en trois chapitres, dont le premier contient un grand nombre de faits relatifs aux maladies d'un seul côté : ces faits sont en partie empruntés, en partie propres à M. Dupui. L'aq-

teur a vu un apoplectique devenir jaune & hémiplegique seulement du côté droit : un autre qui, voulant se débarrasser des poux dont il étoit dévoré, avoit employé un onguent mercuriel, qui lui avoit provoqué un pyalisme, & cette salivation n'eut lieu que du côté droit. L'explication physiologique de ces phénomènes fait le sujet du second chapitre ; & dans le troisième, l'auteur reprend la discussion de cette question : *dans la pleurésie & les autres maladies inflammatoires faut-il saigner du côté affecté, ou du côté opposé ?*

Dans la seconde section, M. Dupui s'occupe des maladies d'un seul côté, qui doivent leur origine au système des nerfs : elle renferme, ainsi que la première, trois chapitres, dont l'un sert de répertoire aux faits ; l'autre est employé à leur explication, & le troisième présente une dissertation sur le croisement des nerfs, que M. Dupui nie avec Morgagni & Metzger.

Über die Behandlung der gonorrhoe, &c.

C'est-à-dire, *du Traitement de la gonorrhée & d'une partie de ses suites, in-8° de 80 pag. A Ausbourg, chez la veuve Klett & Franck, 1782.*

6. L'anonyme, quoique partisan des nouvelles théories qui ont paru en Angleterre, & qui ont été plus particulièrement développées par M. Tode, pense néanmoins qu'il est très-intéressant d'en éclaircir certains points. C'est, selon lui, le seul moyen de prévenir les abus & les écarts qu'on pourroit commettre sans cela dans l'application de ces théories à la pratique. Il établit donc que non-seulement il faut considérer la violence & la malignité de la cause, mais qu'il est encore essentiel d'examiner l'état particulier du sujet sur

lequel le virus vénérien agit : il faut , par exemple , s'attacher à connoître si le malade a les fibres trop tendues , trop irritables , ou si elles pèchent chez lui par laxité ; si les liquides sont inflammables , s'ils sont trop tenus , s'ils sont imprégnés de quelque acrimonie. L'âcreté des fluides & la foiblesse des solides peuvent prolonger la durée de l'inflammation ; & dans ces cas un traitement antiphlogistique , tout en corrigeant les défauts des humeurs , & même en remédiant en partie à l'impression morbifique de ces vices , peut laisser enraciner le mal , entretenir l'irritation dans l'urèthre , & donner lieu à un retour des accidens ou à l'opiniâtreté de l'écoulement : car , dit l'anonyme , cet écoulement n'est pas toujours l'effet du relâchement ; il peut même provenir d'une âcreté essentiellement différente du virus gonorrhéique. L'auteur tire un grand parti de l'analogie qui règne entre la gonorrhée & le catarrhe , & admet en conséquence de cette conformité , des gonorrhées inflammatoires , bilieuses , &c. Il soupçonne que ces variétés pourroient bien rendre raison des différences de couleur qu'on remarque dans la matière de l'écoulement.

L'anonyme passe ensuite à la méthode curative , & fondé sur les considérations précédentes , il établit qu'il peut y avoir des gonorrhées simples dans lesquelles les purgatifs , les révulsifs , les balsamiques , peuvent être indiqués ; que dans certains individus , dans certaines saisons , dans certaines constitutions , il faut avoir recours de bonne heure aux fortifiants & aux astringens.

L'auteur observe enfin que les gonorrhées tombées dans le scrotum , ainsi que les autres accidens regardés comme des suites de la suppression prématurée de l'écoulement , ne sont pas toujours produits par la présence ou par la métastase du

virus gonorrhœique, qu'ils dépendent souvent uniquement de l'irritation & des loix inexplicables de la sympathie.

JOANNIS WEISZ, Leutschovia Hungari, med. doctor. phys. inclyt. comit. zempliniensis, pyretologiæ practicæ tentamen. *Essai de pyrétiologie pratique, par JEAN WEISZ, de Leutschovie en Hongrie, docteur en médecine, &c. in-8° de 94 pag. seconde édition. A Vienne, chez Gasser; à Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris, chez Didot jeune, 1783.*

7. La fièvre est sans contredit une maladie des plus communes, sur laquelle les auteurs ont le plus écrit; aussi quelle diversité d'opinions & de sentimens, pour ne pas dire quelle confusion! Il est facile d'observer dans les ouvrages des médecins qui ont décrit & classé les fièvres, la difficulté de les guérir; aussi ce sont les motifs qui ont engagé M. Weisz à entreprendre cet essai, dont la première édition parut il y a deux ans.

M. Weisz traite d'abord de la fièvre en général, & prétend qu'on ne peut en donner une définition parfaite, selon les règles de la logique, vu qu'il n'est aucun symptôme qui soit toujours, & dans tous les cas, essentiel à cette maladie, & qui puisse fournir un véritable signe pathognomonique.

Suivent les divisions ordinaires des fièvres d'après le symptôme principal, le période, la durée, le temps de l'année, &c. &c.

L'auteur avoue que le grand nombre d'espèces, leur diversité & leur complication, apportent beaucoup de difficultés dans la guérison, ainsi que dans la classification de ces maladies: cependant pour mettre de l'ordre dans leur dénombrement,

il en propose plusieurs comme principales & plus fréquentes, de manière qu'on peut réduire à quelque une d'elles toute autre espèce de fièvre, en suivant l'analogie : ces fièvres principales que M. *Weisz* nomme *cardinales*, sont l'inflammatoire, la bilieuse, la pituiteuse, la variole, la rougeole, & la fièvre intermittente.

Il divise la bilieuse en deux espèces; l'une est la disposition bilieuse dans laquelle la fièvre est peu sensible; il nomme l'autre universelle; il en indique les symptômes, les complications & la méthode curative.

La fièvre pituiteuse de M. *Weisz* est appelée, par quelques autres, lente, nerveuse, chlorotique, leucophlegmatique, vermineuse. Il y rapporte, comme espèces analogues, la fièvre putride, la maligne, la pestilentielle & la miliaire.

Succèdent quelques détails sur chacune de ces fièvres, & des détails plus étendus sur la petite-verole & sur la rougeole. M. *Weisz* termine son ouvrage par les fièvres intermittentes. Il ne parle presque point de ces dernières, renvoyant ses lecteurs à une dissertation que le docteur *Marherr* a composée à leur sujet.

JOANNIS WEISZ, Leutschovia Hungari, med. doct. Continuatio prima tentaminis pyretologiæ practicæ, sistens cardinales, primas inflammatorias. *Première continuation de l'Essai de pyréologie pratique, contenant les premières fièvres cardinales, ou les inflammatoires; par JEAN WEISZ, de Leutschovie en Hongrie, docteur en médecine, in-8° de 125 pages. A Vienne, chez Graffer; & à Strasbourg, chez König, 1783.*

8. M. *Weisz* n'avoit traité, dans sa Pyréologie,

que des fièvres inflammatoires , & cela assez sommairement ; dans cette suite il les expose bien plus au long. Pratiquant dans une ville de Hongrie , dont les habitans robustes sont naturellement portés aux maladies inflammatoires , il n'a pas laissé échapper l'occasion de les observer de très-près : ce qui nous a valu cet ouvrage que M. *Weisz* montra manuscrit à M. *Stoll* , & qui obtint le suffrage de cet illustre professeur de Vienne.

Encouragé d'ailleurs par l'accueil favorable que son premier essai avoit reçu en Allemagne & dans tout le Nord , il n'a pas craint de publier celui-ci , qui est dédié au comte *Pulffy d'Exdorf* , chambellan de l'empereur.

L'auteur partage les fièvres inflammatoires en cinq classes principales, qu'il divise & subdivise ensuite : telles sont , 1°. les inflammatoires provenant de la plénitude ou de l'abondance des humeurs ; 2°. celles qui sont produites par quelque acrimonie ; 3°. celles qui viennent de quelque stimulant mécanique ; 4°. les inflammations cachées ; 5°. les périodiques , les chroniques & les épidémiques.

M. *Weisz* donne ici ses propres observations. Détachons-en une très-courte , d'assez peu de conséquence , mais très-analogue aux circonstances présentes , puisqu'il s'agit du gas inflammable.

« Nous préparâmes un jour, dit l'observateur,
 » M. le baron de C*** & moi , de l'air inflammable , avec de l'acide vitriolique & de la
 » limaille de fer , sous une cheminée où l'air ne
 » jouoit pas bien ; le temps étoit pluvieux , &
 » par conséquent l'atmosphère grave. Nous fûmes
 » tourmentés de céphalalgie , de nausées ,
 » de difficulté de respirer , d'un mouvement très-violent
 » des humeurs. J'eus mal à la tête encore
 » le jour suivant ; les acides & l'air libre nous
 » soulagèrent. »

Specimen medicum, syllogen observationum varii argumenti sistens, &c. Essai de Médecine, contenant un recueil d'observations sur divers sujets; par M. CHRISTIAN GASPARD SEIP, docteur en médecine, in-8° de 60 pag. A Copenhague; chez Thiel; & à Strasbourg, chez Koenig, 1783.

9. Ces observations roulent sur les maladies que M. Seip a vues dans sa pratique. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici un ouvrage méthodique, ni compassé; c'est simplement un composé de divers morceaux détachés. En général, l'auteur dit ce qu'il a vu, décrit les symptômes, fait l'histoire de la maladie, indique les remèdes administrés, & ajoute de temps en temps des remarques. Les affections qu'il a particulièrement observées, sont l'hémorrhagie avec des taches sur toute la surface du corps; l'ischurie, la petite vérole, la pleurésie bilieuse & la jaunisse périodique. M. Seip, ayant cette dernière maladie à traiter, prescrivit l'usage fréquent de la décoction de chiendent, ce qui procura une parfaite guérison; mais cette même jaunisse revint, au bout de trois semaines, accompagnée de resserrement du ventre, de vomissemens & de grandes douleurs d'entrailles. L'observateur, pour appaiser les spasmes & les douleurs, employa une potion composée avec l'huile d'olives récente, le laudanum liquide, l'eau de mélisse simple, & le sirop diacode. Le paroxysme passé, il mit en usage l'eau de rhubarbe avec une solution de sel végétal, & ne négligea pas sur-tout la décoction de chiendent, qui avoit déjà si bien réussi.

M. Seip fait aussi quelques observations sur le

ténia. Il a vu une fois cet insecte , qui avoit résisté à tous les anthelmintiques les plus vantés , céder enfin au remède de *Nouffer* ; cependant il a soin d'adoucir le drastique qui l'accompagne , à cause des suites fâcheuses qu'il pourroit occasionner. Il a quelquefois vu rendre dans les fièvres des morceaux du même ver solitaire , après que le malade avoit pris de la potion camphrée acide de *Locher* , ou après un léger vomitif.

Cet opuscule est terminé par la description exacte de plusieurs ouvertures remarquables , auxquelles il joint l'histoire sommaire de la maladie qui avoit précédé.

BARTH. EUSTACHII, medici ac philosophi , libellus de multitudine sive de Plethorâ , editio tertia. C'est-à-dire , *de la Pléthore ; par BARTHELEMI EUSTACHI , médecin & philosophe. A Strasbourg , chez Kœnig ; & à Paris , chez Didot le jeune , 1783. in-8° de 38 pag. troisième édition. Prix 1 liv. 16 s. broché.*

10. *Eustachi* s'est acquis un nom à jamais célèbre dans les fastes de l'anatomie. Ses planches , quoique publiées plus de cent ans après sa mort , ont prouvé qu'en bien des points , il avoit fait des découvertes qu'on ignoroit même un siècle après lui. Ses autres œuvres ont été très-souvent réimprimées. Il en faut cependant excepter le petit livre que nous annonçons. Ayant paru , pour la première fois , à la fin d'une traduction d'*Érotien* , par *Eustachi* , il ne parvint guère qu'entre les mains d'un petit nombre de médecins qui s'occupoient de la lecture des anciens , & qui négligeoient volontiers les modernes. Si on l'imprima séparément , la petitesse du volume s'opposa en-

core à son succès ; de sorte que cet écrit paroît avoir été inconnu à *M. Portal*, & à bien d'autres bibliographes, puisque *M. Eloy* l'avoit omis dans la première édition de son Dictionnaire. Il a cependant paru seul à Leyde, en 1746 & en 1765, in-8°. Ce traité n'est pas à mépriser, & l'on doit assurément savoir gré à feu *Amand König*, libraire fort renommé à Strasbourg, d'en avoir procuré une nouvelle édition, qui est la troisième imprimée séparément. La philosophie & le style, ou plutôt la manière d'*Eustachi*, se sent du siècle où il vivoit ; mais du reste le livre est digne de son immortel auteur.

On doit se souvenir que *Galien* a composé un écrit qui porte le même titre. *Eustachi* trouve de temps en temps l'occasion de relever plusieurs erreurs qui s'y rencontrent : il l'avoit même fait en partie pour l'instruction de ses disciples, qu'il ne vouloit pas éloigner de l'estime due aux anciens, mais auxquels il desiroit donner un peu de défiance contre la mauvaise Physiologie de l'antiquité.

Il examine d'abord ce que c'est que l'abondance, plus universellement connue aujourd'hui sous le nom de *Pléthore*. Il en donne les divers noms, les acceptions différentes & la définition ; il en recherche les causes, il examine les substances solides, humides ou aériennes, qui peuvent lui servir de matière. Il s'étend ensuite sur plusieurs choses qui ont quelque rapport à la *Pléthore*, telles que les différences provenant de la quantité des humeurs, leurs diverses proportions, le degré d'augmentation du sang ou des humeurs, la caco-chymie, &c. Il finit par indiquer les signes qui font reconnoître la *pléthore*, mêlant çà & là des digressions à la mode de son temps, sur la substance, l'efficacité & le nombre des facultés, sur l'ame &

sur l'esprit du monde , ou sur quelque autre sujet ; mais par-tout il montre une vaste érudition , un génie inventeur , qui ne s'en laissoit pas imposer par le nom d'Aristote ou de Galien , & de grandes connoissances physiologiques. On lira sur-tout avec plaisir les détails qu'il donne sur les organes des sensations , quoiqu'il ne paroisse pas reconnoître tout le pouvoir des nerfs.

*Mémoire sur l'Electricité médicale , & Histoire du traitement de vingt malades traités , & la plupart guéris par l'électricité , par M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, agrégé à la Faculté de Toulouse, associé de l'Acad. royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers, &c. corresp. de la Société royale de médéc. de Paris, médecin à Toulouse. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers; & à Toulouse, (Sacarau & Monlas, lib.) rue Saint-chez { Dupleix, libraire, } Rome.
(Laporte, lib. près les Changes, avec approbation, & sous le privilège de la Société royale de Médecine, in-12 de 122 pag. Prix 18 s. broché.*

Second Mémoire sur l'Electricité médicale, & Histoire du traitement de quarante-deux malades entièrement guéris, ou notablement soulagés par ce remède; par M. MASARS DE CAZELES, docteur en médecine, &c. Chez les mêmes Libraires que

le premiet Mémoire, in-12 de 311 pages.

Prix 1 liv. 16 s. broché.

11. Parmi les maladies qui sont l'objet des observations de M. *Masars de Cazeles*, on trouve principalement des douleurs rhumatismales ; des sciaticques, des paralyfies, soit parfaites, soit imparfaites ; des hémiplegies, des paralyfies d'une seule partie du corps, des engourdissemens, &c.

L'auteur fait des réflexions très-judicieufes sur l'avantage que l'on peut retirer de l'application de l'électricité au traitement des maladies ; il donne à ce remède la confiance qu'il mérite ; mais il se garde bien de le préconiser à la manière des enthousiastes, & il fait remarquer qu'il n'a employé l'électricité, que comme un moyen accessoire propre à favoriser l'effet des autres remèdes appropriés, qu'il n'a jamais négligé de mettre en usage.

Nouvel Avis aux mères qui veulent nourrir ; par M. C. D. GAULTIER DE CLAU-BRY, chirurgien de Son Altesse royale M^{te} COMTE D'ARTOIS, membre du collège royal de Chirurgie, & accoucheur, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du Roi en Allemagne, &c. A Paris,

L'Auteur, rue de Grenelle Saint-Honoré, vis-à-vis l'hôtel des Fermes du Roi,

Lottin le jeune, libr. rue S. Jacques, vis-à-vis celle de la Parchemnerie, avec Approbation & Permission, 1783, petit-12 de 264 pag. Prix 1 liv. 10 s. br.

12. Cet ouvrage est divisé en trois chapitres,

Dans le premier, l'auteur traite *du tems & de la manière de donner à teter*. Il pense qu'il n'est pas possible de déterminer le tems auquel une mère doit donner à teter après son accouchement, & que l'époque doit varier suivant les circonstances ; il examine les accidens divers, soit du côté de la mère, soit du côté de l'enfant, qui doivent empêcher de donner le sein au nouveau né, malgré l'avantage que l'on retire du *colostrum*, qui convient mieux pour purger l'enfant que tous les sirops que l'on peut employer. Il rapporte ensuite plusieurs exemples de l'avantage que les mères retirent en nourrissant.

Le second chapitre indique les *précautions relatives à la mère*. Dans ce chapitre, M. Gauthier examine les différentes manières de former les bouts du sein. Il ne conseille d'autres préparations avant l'accouchement, que de laver les mammelons avec une légère décoction de guimauve, au moins deux fois le jour, pendant les six dernières semaines de la grossesse, & de laisser sur les bouts une compresse trempée dans la même décoction chaude. La succion ne doit être employée qu'après l'accouchement, soit qu'on la pratique avec la bouche d'un autre enfant ou d'un adulte, soit qu'on se serve des moyens mécaniques, entre lesquels M. Gauthier préfère la pompe à sein, nouvellement inventée par M. Bianchi. Il indique la meilleure manière de donner à teter ; il traite de l'engorgement du sein, de l'excoriation du mamelon, du régime des nourrices ; il remarque que les femmes qui ont leurs règles pendant l'allaitement, n'en sont pas moins bonnes nourrices, non plus que celles qui deviennent grosses ; dans ce dernier cas, le lait se tarit insensiblement ; l'enfant se dégoûte, & se sèvre de lui-même. L'auteur fait voir qu'il y a bien plus d'inconvénient pour la

mère

mère & pour l'enfant à cesser brusquement la nourriture : ceci , selon M. *Gauthier* , ne s'entend que des mères ; il est d'un avis contraire par rapport aux nourrices mercenaires.

Dans le troisième chapitre , M. *Gauthier* s'occupe des précautions relatives à l'enfant : ces précautions sont très-multipliées , & d'une utilité très-grande : elles embrassent tous les soins qui doivent contribuer à former des enfans sains & vigoureux. En général , l'ouvrage de M. *Gauthier* doit être recommandé à toutes les mères qui , fidèles à leurs devoirs , se chargent de l'honorable & pénible emploi d'allaiter leurs enfans ; il doit être aussi le code des nourrices étrangères.

Rapports of the humane Society, &c. C'est-à-dire, *Rapports de la Société humaine, instituée en 1774 pour rappeler à la vie les personnes noyées en apparence, années 1781 & 1782, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1783.*

13. Ce cahier ne referme rien qui puisse contribuer à perfectionner l'administration des secours à donner aux noyés : on y voit seulement que le terme le plus long du séjour dans l'eau des personnes rappelées à la vie , a été de 20 minutes , & que la plus longue durée de l'emploi des secours a été d'une heure , lorsqu'ils ont dû être efficaces ; ç'a été toujours au bout de ce temps , au plus tard , que les signes de vie , plus ou moins évidens , se sont manifestés.

A sovereign Remedy for the dropfy, published by desire , for the public benefit, &c. C'est-à-dire, *Remède souverain contre*
Tome LXI. O

tre l'hydropisie publié sur réquisition pour l'avantage du public, in-4°. A Londres, chez Doddsley, 1783.

14. Voici ce remède souverain : il faut réduire en poudre fine un gros de graine de genet, la laisser infuser pendant douze heures dans un verre & demi de bon vin blanc, & prendre cette dose à jeun, de deux jours l'un : le malade se promènera incontinent après l'avoir avalé, pendant une heure & demie ; il boira ensuite deux onces d'huile d'olive fine, & restera encore une heure sans rien prendre.

A Treatise upon ulcers in the legs, &c. C'est-à-dire, *Traité sur les ulcères aux jambes, avec une introduction sur l'exulcération, & sur l'origine du pus louable. On y a joint des pensées sur une méthode avantageuse de traiter quelques tumeurs scrophuleuses ; par MICHEL UNDERWOOD, chirurgien de l'hôpital Britannique des femmes en couches, in-8°. A Londres, chez Matthews, 1783.*

15. L'auteur prétend que les ulcères aux jambes ne résistent si opiniâtrement aux efforts de l'art, que parce que les nerfs dans ces parties éloignées de leur origine, exercent une trop foible influence. Il prescrit donc de panser ces plaies avec les stimulans les plus forts, d'appliquer ensuite une bande épaisse d'une flanelle fine, & d'obliger le malade à se donner autant de mouvement à pied que ses forces le lui permettent. Il faut secon-

der l'activité de ce traitement , par l'usage des remèdes propres à corriger les vices qui peuvent se trouver dans la constitution générale.

Quant aux tumeurs scrophuleuses , M. *Underwood* veut qu'on les traverse avec un séton , & qu'on enduise de temps en temps la mèche d'un onguent stimulant.

An Essay on the various causes and effects of the distorted spine, &c. C'est-à-dire , *Essai sur les différentes causes , & sur les effets de la distorsion de l'épine du dos , ainsi que sur les méthodes peu convenables , mises ordinairement en usage pour remédier à cette maladie. On y a joint quelques observations sur le traitement des hernies ; par T. SHELDRAKE , junior , in-8°. A Londres , chez Dilly , 1783.*

16. M. *Sheldrake* réunit des connoissances anatomiques à une grande dextérité mécanique. Son objet est de faire connoître & de recommander un instrument pour remédier à la distorsion de la colonne épinière. Il y a quelque années que M. *Jones* annonça un instrument dans le goût de celui de M. *Le Vacher* , sans en faire honneur à l'auteur qui lui avoit offert le modèle. M. *Sheldrake* a reconnu que cet instrument manque souvent son effet , & il s'est appliqué à en construire un qui fût exempt de plusieurs inconvéniens inséparables de celui de M. *Jones*. Ses efforts ont été couronnés du plus heureux succès. Les principes sur lesquels il a conçu & exécuté son instrument , sont bien vus , & l'expérience les a justifiés : elle a encore appris que l'usage de cet instrument ne met pas en danger de contracter une distorsion du bassin : c'est

ainfi que M. *Sheldrake* complete la méthode du célèbre *Pott*, qui, en guériffant la paralysie des extrémités inférieures caufée par un dérangement dans les vertèbres, ne porte point remède à la diftortion de l'épine du dos.

Quant aux observations fur le traitement des hernies, elles ne présentent rien de nouveau.

Practical observations on the human teeths, &c. C'est-à-dire, *Observations pratiques fur les dents humaines*; par R. *WOOLFENDALE*, chirurgien dentifte à *Liverpool*, in-8°. A Londres, chez *Johnson*, 1783.

17. Il y a douze ans que M. *Jean Hunter* publia, en Angleterre, une Hiftoire naturelle des dents; & deux ans après il parut à Dordrecht, chez *Bluffé* & fils, une traduction latine & hollandoife du même ouvrage, par M. *Pierre Boddaert*. Cet excellent traité eft resté jufqu'ici feul dans son genre; car quoique plusieurs chirurgiens-dentiftes aient entrepris de donner des instructions pratiques, & que plusieurs aient donné des morceaux très-intéreffans fur les différentes maladies des dents & de la bouche, nous n'en connoiffons aucun dont les écrits puiffent être comparés à l'Hiftoire naturelle de M. *Hunter*. Les observations de M. *Wooffendale* font affez bonnes, quant à la partie pratique; elles font le réfultat d'une longue expérience; mais l'auteur donne trop à l'art, & laiffe trop peu à la nature: d'ailleurs il affecte un air myftérieux; il garde par devers lui plusieurs points instructifs, qu'on s'attend d'apprendre, & rejette fouvent les pratiques de fes confrères, fans y en substituer de meilleures. Nous avons trouvé dans son écrit, des assertions fauffes

& insoutenables ; telles sont , entr'autres , celles que les dents n'ont pas de nerfs , & qu'elles reçoivent les marques de la petite vérole.

Essai, ou Discours historique & critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens & par les modernes , vol. in-8^o de 350 pag. avec cette épigraphe :

Ista quoque naturæ rerum contemplatio quamvis non faciat medicum , aptiorem tamen medicinæ reddit. CORN. CELSUS, præfat. lib. j.

par M. LASSUS, premier chirurgien de Madame VICTOIRE DE FRANCE, & de feu Madame SOPHIE, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi dans la ville, banlieue, prévôté & vicomté de Paris, professeur royal & inspecteur du collège de chirurgie, membre de l'Académie des Sciences de Rouen. A Paris, chez M. Lambert, & F. J. Baudouin, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe. Prix 3 liv. 12 s. broché.

18. Ce discours est un ouvrage plus considérable que son titre ne semble l'annoncer : c'est une histoire abrégée de l'anatomie, un tableau en raccourci de toutes les découvertes anatomiques qui ont été faites depuis *Hippocrate*, jusqu'à nos jours. L'Auteur a eu l'art d'en écarter les détails minutieux & inutiles, qui auroient pu le rendre insipide, sans instruire davantage, pour ne présenter que ce que son sujet offroit d'intéressant & de vraiment fait pour éclairer.

Une des singularités que présente l'histoire de l'anatomie, c'est que les philosophes qui ne faisoient point profession de l'art de guérir, ont été les premiers qui aient étudié l'anatomie en disséquant des animaux ; car les opinions religieuses de leur temps ne leur permettoit pas de l'étudier sur des cadavres humains. Les médecins antérieurs à *Hippocrate*, & *Hippocrate* lui-même, semblent avoir regardé l'anatomie plutôt comme un objet de curiosité digne d'amuser la philosophie spéculative, que comme une connoissance essentielle à la pratique médicale. S'ils ont eu cette idée, *Hippocrate* est bien capable de la justifier. Le suffrage de tous les siècles l'a mis au-dessus de tous les médecins qui ont existé, & cependant il n'a rien écrit sur l'anatomie : ce n'est que dans les ouvrages qu'on lui a faussement attribués, qu'on trouve quelques détails anatomiques.

Hérophile & *Erasistrate* furent les premiers médecins qui disséquèrent des cadavres humains. Le dernier entrevit les veines lactées, qu'il prit pour des artères pleines d'air : il vit aussi le premier les valvules des cavités du cœur. Le système qui explique la digestion des alimens par la trituration, lui appartient. *Hérophile*, qui eut à-peu-près les mêmes idées qu'*Erasistrate* sur l'économie animale, s'occupa principalement du cerveau & des nerfs, & c'est lui qui donna le nom de *pres-soir* à l'endroit où se réunissent les quatre plus grands sinus de la dure-mère. Les ouvrages de ces deux médecins ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il est incertain si, après eux, on continua d'étudier l'anatomie sur l'homme ou seulement sur des os humains. Quoi qu'il en soit, il paroît que cette science fit peu de progrès chez les Grecs. Outre le peu de secours qu'on avoit pour la cultiver avec fruit, elle y fut étouffée par les

disputes des médecins empiriques, dogmatiques, méthodistes, pneumatiques, ecclésiastiques.

Elle trouva les mêmes obstacles chez les Romains; & *Galien* même, malgré son infatigable activité, la laissa bien loin de l'état brillant où elle parvint dans les siècles postérieurs au sien. Après sa mort, elle tomba entièrement dans la décadence, pour ne se relever que dans les quatorzième & quinzième siècles. Ses progrès furent d'abord très-foibles. Ceux qui exerçoient la médecine en France, étoient, pour la plupart, des ecclésiastiques, qui regardèrent l'anatomie comme un art abject, & peu convenable à la dignité de leur caractère: on défendit même, sous peine de l'excommunication à un médecin de Padoue, de l'enseigner.

En 1556, *Charles-Quint* fit demander aux théologiens de l'université de Salamanque, s'il étoit permis à des catholiques d'ouvrir des cadavres humains. Les docteurs Espagnols répondirent que cela étoit utile, & par conséquent licite. Une pareille démarche d'un souverain qui pouvoit tout, donna une forte impulsion à l'étude de l'anatomie; aussi fut-elle une des sciences qu'on cultiva avec le plus grand soin dans le seizième siècle. Les travaux réunis de *Berenger de Carpi*, de *Vesale*, de *Fallope*, d'*Eustache*, & de quelques autres, en préparèrent & hâtèrent les progrès. On réfuta les erreurs de *Galien*, & l'on ajouta de nouvelles découvertes à celles qu'il avoit transmises dans ses écrits. On décrivit les os, les ligamens, les cartilages, les muscles, les viscères, les vaisseaux sanguins, les nerfs. On compara les os de l'homme avec ceux de la femme, ceux du fœtus avec ceux de l'adulte. *Antoine Mifaud*, médecin de Paris, observa que la garance avoit la propriété de rougir les os des animaux

nourris avec cette plante. *Severin Pineau* remarqua que le vinaigre les ramollissoit, & les rendoit flexibles comme des cartilages, lorsqu'on les avoit fait macérer dans cette liqueur pendant un certain espace de temps.

La découverte brillante de la circulation du sang, en immortalisant le nom d'*Harvei*, est une de celles qui signalèrent le plus les travaux anatomiques du dix-septième siècle : elle réveilla l'envie des anatomistes ses contemporains, qui commencèrent par la nier, & finirent par en faire hommage, les uns à *Hippocrate*, les autres à *Platon*, à *Némésius*, & même à *Paolo Sarpi*. La vérité est que *Harvei* est le véritable auteur de cette découverte, faite avant lui dans les poumons seulement, par *Servet*, *Columbus* & *Césalpin*.

L'idée de la transfusion du sang fut un des premiers fruits de la découverte d'*Harvei*, & *M. Lassus* rapporte un exemple très-curieux de cette démençe, qui ne pouvoit pas être de longue durée.

Les plus importantes découvertes après celle de la circulation du sang, furent celle des veines lactées, par *Asellius* ; celle du réservoir du chyle, par *Pecquet*, dont il porte le nom ; & celle des vaisseaux lymphatiques, attribuée généralement à *Bartholin*, & laquelle appartient réellement à *Rudbeck*, qui les avoit découverts en 1650. Le dix-septième siècle fut encore illustré par les travaux de *Ruyfch*, de *Malpighi*, & d'un très-grand nombre d'autres anatomistes célèbres. Le cerveau, tous les organes des sens, le tissu de la peau, & la structure des glandes, furent examinés, sinon avec tout le succès qu'on devoit attendre, du moins avec toute la sagacité & l'ardeur que de pareils objets demandoient.

Quant aux découvertes du siècle présent, voici ce que *M. Lassus* en dit : « N'écrivant point un

traité d'anatomie , je ne mettrai point , sous les yeux du lecteur , ces descriptions minutieuses , qui , dans ce siècle , ont tant contribué à grossir & à multiplier les ouvrages imprimés sur cette science. Je ne ferois d'ailleurs que répéter ce qui a déjà été dit , & ce que l'on trouve peut-être avec moins d'exactitude , mais avec autant de vérité dans les auteurs du siècle dernier. »

Nous regrettons de n'avoir pu suivre M. Laffus dans tous les détails intéressans que présente son discours. La marche & les progrès de l'anatomie dans chaque siècle y sont tracés fidèlement , les découvertes y sont appréciées avec justesse ; & les opinions qu'elles ont fait naître , y sont discutées d'une manière aussi instructive qu'agréable.

P R I X

De la Faculté de Médecine de Paris (a).

La Faculté de Médecine de Paris avoit proposé trois sujets de Prix ; le premier étoit le *Rachitis* ; le second , les *Maladies de la moelle* ; le troisième , les *Convulsions des enfans*.

Quoique plusieurs auteurs , anciens & modernes , étrangers & regnicôles , aient publié des Traités ou des Observations sur ces maladies ; la différence des opinions sur leur nature , sur leurs causes ; la différence trop sensible dans la description & la désignation des symptômes propres

(a) *Note de l'Editeur du Journal.*

Ce Programme prête à des réflexions si naturelles , que nous croyons devoir nous abstenir de les communiquer.

& essentiels, l'opposition dans les moyens employés comme curatifs, & néanmoins démontrés efficaces par des succès, ont fait desirer des Tableaux plus exacts, & dont les traits, exprimés d'après la nature seule, présentassent fidèlement ses écarts, ses souffrances, ses travaux, ses ressources, & traçassent d'une manière certaine la marche que l'art doit tenir.

Telles étoient les vues de la Faculté; aucun des Mémoires reçus ne les a remplies, c'est pourquoi elle juge devoir *n'en couronner aucun.*

Cependant parmi ces Mémoires, elle en a distingué deux, auxquels elle se fait un vrai plaisir de payer publiquement *le tribut d'éloges* qu'ils méritent à ses yeux, & de rendre compte des motifs qui l'ont empêchée de leur adjuger le Prix.

Le premier a pour devise :

Aquas in mare reporto, & eò redeunt tanquam ad originem.

Les vues pratiques que contient ce Mémoire annoncent un médecin exercé par une expérience réfléchie; elles pourroient servir de guides & de règles, si elles étoient développées avec plus de précision & de clarté; mais l'auteur convaincu de la solidité de ses principes, & trop brusquement entraîné par l'heureuse application qu'il en a faite, a oublié qu'il écrivoit pour discuter une question importante, pour instruire, & nous avons regretté que ses idées fussent comme jettées au hasard, sans ordre, & exprimées d'un style si négligé que souvent elles sont à peine aperçues.

Le second Mémoire a pour Epigraphe :

*Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.*

Ce Mémoire beaucoup trop volumineux, puisqu'il remplit 337 pag. in-4°, d'une écriture serrée

& sans marges, joint à ce défaut bien réel aux yeux des loix académiques, mais qui n'en eût pas été un aux yeux de la Faculté, s'il eût été seul, celui de présenter une masse énorme de citations, la collection de presque tout ce qui a été écrit sur les causes générales qui rendent les convulsions si familières à l'enfance, sur les moyens de les combattre, & sur les espèces particulières de ces convulsions; en sorte que l'Auteur se montre rarement lui-même. On en est d'autant plus fâché en le lisant, que quand il parle d'après sa propre expérience, il est observateur scrupuleux, juge sévère, praticien sage.

L'immensité des connoissances que ses lectures lui ont acquises, le jette dans des digressions étrangères à la question, opère une confusion qui fait trop souvent perdre de vue l'objet proposé.

D'ailleurs, en lisant une Lettre de M. *Baumes* à M. *Morin* fils, insérée dans le Journal de Médecine, au mois de juin 1783, les examinateurs nommés par la Faculté pour lire les Dissertations des concurrens pour les Prix, n'ont pas eu de peine à reconnoître l'auteur du Mémoire dont il s'agit ici. Ce qui, dans toutes les lices académiques, est un motif formel d'exclusion.

La Faculté, en regrettant de ne pouvoir décerner le prix à l'auteur de ce Traité, n'est pas moins la juste admiratrice de son amour pour les tendres infortunés à la conservation desquels il a consacré tant de veilles & de travaux, de son zèle pour les progrès de l'art qu'il professe, de sa vaste érudition; & prévoyant les grands services qu'il est en état de rendre à l'humanité, elle desireroit qu'éloignant ce qui est superflu, & ne se parant que de ses propres richesses, il donne à son Mémoire le degré de perfection dont il est aisément susceptible.

Nous profitons de cette circonstance pour avertir les auteurs qui se proposent de concourir, que ce n'est point en envoyant des extraits d'auteurs déjà connus, en habillant seulement de leurs livrées des productions qui sont entre les mains des médecins, qu'ils se rendront dignes des suffrages de la Faculté. L'art ne gagne rien aux compilations, aux dictionnaires, & la Faculté ne peut accueillir que ce qui enrichit l'art.

Elle propose pour les Prix qu'elle distribuera l'année prochaine 1784, les *mêmes Sujets*, dont elle renouvellera le Programme; les Prix seront doubles.

Depuis vingt ans on a beaucoup écrit sur l'asphyxie, on a donné des méthodes curatives, qui, loin d'être uniformes, sont en quelques points diamétralement opposées les unes aux autres. Cette opposition n'est-elle qu'apparente? S'évanouiroit-elle à l'examen des différens degrés & des différentes causes de l'asphyxie? C'est pour résoudre une question aussi douteuse & aussi importante, & fixer, s'il est possible, un traitement capable d'être appliqué avec assurance dans les différens cas, que la Faculté propose le sujet suivant:

1°. Décrire fidèlement les symptômes qui caractérisent la véritable asphyxie.

2°. Si en raison des causes on peut distinguer différentes espèces d'asphyxie.

3°. Les effets des remèdes qui ont été employés dans cette maladie.

4°. Les résultats de l'ouverture des cadavres à la suite de l'asphyxie.

Enfin, assigner une méthode curative, générale & particulière dans l'asphyxie.

Afin que les auteurs aient le temps de faire l'étude & les recherches nécessaires pour satisfaire à une question qui intéresse si fort l'humana-

nité, la Faculté ne distribuera le Prix, qui sera de 300 livres, qu'à la Séance publique de 1785.

Toutes les personnes, tant étrangères que regnicoles, seront admises à concourir, excepté les docteurs, & même les bacheliers de la Faculté de médecine de Paris. On observera les conditions suivantes:

1°. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin, indifféremment; seront envoyés avant le premier juillet 1784, passé lequel temps ils ne seront point reçus; ils seront adressés par la poste, à M. le Doyen, francs de port, où lui seront remis en mains propres.

2°. Les auteurs éviteront de se faire connoître, & pour cela ils auront soin de ne point se nommer. Ils écriront la Devise qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & surnoms, leur qualité & leur adresse précise, sur une feuille séparée, attachée au Mémoire, & qui sera pliée & cachetée. Au défaut de ces conditions, les ouvrages seront rejetés.

De tous les cachets, on ne levera que ceux des deux auteurs dont les Mémoires auront remporté le Prix & l'*Accessit*. Les autres seront brûlés, à moins que la Faculté n'ait une permission expresse d'en user autrement.

Pour éviter les méprises, M. le Doyen ne remettra le Prix qu'à l'auteur de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & se fera représenter une double copie de l'ouvrage. Le Prix sera remis en espèces, ou en jettons portant l'empreinte du Doyen en charge.



S U J E T S D E S P R I X

*Proposés par l'Académie des Sciences, Arts
& Belles-Lettres de Dijon.*

P R I X D E 1785.

Déterminer les signes auxquels, dès le début d'une fièvre continue ou intermittente, on reconnoitra si elle sera maligne, & ceux qui dans son cours indiquent le moment où elle sera sur le point de prendre un caractère de malignité.

La marche insidieuse des fièvres malignes en déguise si souvent la nature, au détriment des malades, que l'importance de cette question ne peut échapper aux médecins éclairés par l'expérience.

L'observation peut seule en donner la solution, & l'Académie espère que ceux auxquels la nature a révélé les vérités relatives à ce sujet, s'empresseront de seconder le desir qu'elle a de contribuer à la perfection de l'art de guérir.

Cette Compagnie a déjà fait annoncer que, s'étant vue forcée de réserver le Prix double, dont le sujet étoit *la Théorie des vents*, elle adjugera ce prix à celui ou à ceux qui, en quelque temps que ce soit, donneront de ce problème une solution satisfaisante.

On peut voir, pag. 524 du Journal Encyclopédique du premier novembre de cette année, les raisons qui l'ont décidée à ne pas couronner les efforts des concurrens, & ce qu'elle attend de ceux qui aspireront au Prix réservé.

Les Savons acides font le sujet d'un Prix que l'Académie a proposé pour 1771, ensuite pour 1774. L'inutilité de ces deux concours l'a engagée à déclarer qu'elle adjugeroit ce Prix à celui qui,

dans un temps illimité, lui enverroit sur ce sujet un Mémoire qui rempliroit ses vues : elle n'en a encore reçu aucun depuis cette époque. Mais, si, d'ici au 13 novembre 1784 son attente n'est pas remplie, elle renoncera à l'espérance d'obtenir la solution de ce problème, proposera pour ce Prix un autre Sujet, & le fera connoître dans la Séance publique du mois de decembre de la même année.

Tous les savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, qui recevra jusqu'au premier avril 1785 inclusivement, les Mémoires pour le Prix de médecine proposé.

Le Prix fondé par M. le marquis de Terrail & par madame de Crussol d'Uzès de Montausier, son épouse, à présent duchesse de Caylus, consiste en une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la Devise de cette Société littéraire.

N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 13 14, 15, 16, 17, M.
GRUNWALD.

7, 8, 9, 10, M. WILLEMET.

11, 12, M. LE ROUX DES TILLET.

18, M. ROUSSEL.

Errata pour le cahier du mois de decembre dernier.

Page 545, ligne première, au lieu de M. de la Roche,
lisez M. Doucet.

Page 577, ligne 20 incisai, lisez insistai.

Page 595, ligne 17, éloye, lisez éloge.

Page 608, ligne 18, physicien, lisez physicien.

T A B L E.

<i>Extrait. Dissertations médico-chimiques. Par M. Pierre de Lalouette, méd.</i>	Page 113
<i>Extrait. Traité sur divers accouchemens laborieux, & sur les polypes de la matrice. Par M. Herbiniaux, chirurgien,</i>	121
<i>Observat. sur une phthisie guérie par l'usage du lait de femme. Par M. Chevillard, méd.</i>	132
<i>Nouvelles réflexions de M. Segretain, chirurg. sur une rétention d'urine, observée par M. Wanters, méd.</i>	134
<i>Observat. sur des testicules. Par M. Fort, chir.</i>	153
<i>Observat. sur la guérison d'une ophthalmie sèche, avec perte de la vue. Par M. Léautaud, chir.</i>	160
<i>Observat. sur un accouchement de deux jumeaux. Par M. Enguin, chir.</i>	163
<i>Réflexions de M. Brillouet, chir. relatives aux Remarques de M. Sutton, méd.</i>	166
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1783,</i>	180
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorency,</i>	182
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	186

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	187
<i>Médecine,</i>	190
<i>Chirurgie,</i>	210
<i>Anatomie,</i>	213
<i>Physique,</i>	106
<i>Prix de la Faculté de médecine de Paris,</i>	217
<i>Prix de l'Académie de Dijon,</i>	222

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Février 1784. A
Paris, ce 24 Janvier 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1784.

REMARQUES SUR LA PESTE (a).

Desirant présenter ici les observations de M. *Samoïlowitz*, qui a décrit la peste d'après les ravages qu'il lui a vu exercer il y a peu d'années ; voulant aussi faire connoître les réflexions que fait sur la peste ce praticien recommandable par ses lumières, par son zèle, & par son courage à affronter une

(a) Par M. LE ROUX DES TILLET.
Tome LXI. P.

cruelle maladie , dont il a couru le risque d'être plusieurs fois la victime : nous nous proposons de donner seulement l'extrait d'un livre qui a pour titre : *Mémoire sur la Peste , qui , en 1771 , ravagea l'empire de Russie , sur-tout Moscou , la capitale , & où sont indiqués les remèdes pour la guérir , & les moyens de s'en préserver ; par M. D. SAMOÏLOWITZ , assesseur des collèges de S. M. I. de toutes les Russies , docteur en médecine , chirurgien-major du Sénat de Moscou , membre de la commission contre la peste dans la même ville , associé des Académies de Dijon & de Nîmes , du collège royal des médecins de Nancy , & du Musée de Paris , des Académies de Toulouse & de Padoue , dédié à sa souveraine CATHERINE II. A Paris , chez Le Clerc , libraire , quai des Augustins , à la Toison d'or ; à Saint-Petersbourg , chez M. Wilkowsky ; à Moscou , chez M. Borissiakow , libraires , commissaires de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Petersbourg , 1783. Avec approbation & privilège du Roi , in-8° de 286 pages. Prix 3 liv. 12 s. broc.* Mais nous avons présumé que ce seroit faire plaisir à nos lecteurs , que de joindre à nos remarques sur le Mémoire que nous annonçons , celles que nous fourniront quelques autres ouvrages modernes sur la peste. Les auteurs que nous opposerons à

M. *Samoïlowitz*, font MM. de *Mertens* (a), qui s'est trouvé aussi à la peste, de Moscou en 1771. *Paris* (b), qui a long-temps séjourné à Constantinople, & dans plusieurs villes du Levant. *Hollande* (c), qui accompagna M. le baron de *Tott* dans le voyage qu'il fit aux Echelles du Levant & en Egypte. *Mallet de la Brosfiere* (d), qui a demeuré deux ans aux Echelles du Levant ; & *Michel* (e), médecin de l'hôpital de Smyrne. Cependant, pour nous guider dans ces Remarques, nous choisirons le Mémoire de M. *Paris*, préférablement à celui de M. *Samoïlowitz*, parce que 1^o. M. *Paris* embrasse la peste dans tout son ensemble, & fait de cette maladie un Traité complet,

(a) Voyez, *CAROLI DE MERTENS*, *medicinae doctoris observationes medicae de febribus putridis, de peste, nonnullisque aliis morbis*, 1778.—Voyez aussi l'extrait qui en a été fait, *Journal de Médecine*, cahier d'avril 1781, page 289.

(b) Voyez : *Mémoire sur la Peste, par M. PARIS, docteur en médecine, &c. couronné par la Faculté de médecine de Paris, en 1775, imprimé en 1778.*—Voyez aussi la notice qui en a été faite, *Journal de Médecine*, cahier de mai 1778.

(c, d, e) Voyez : *Histoire & Mémoires de la Société royale de médecine*, pag. 303 & suivantes, de la première partie du vol. ij.—Voyez aussi le compte qui en a été rendu dans le *Journal de Médecine*, cahier de novembre 1782.

quoique très-concis ; 2°. il a mis dans le plan, & dans chaque partie de son ouvrage, de l'ordre, de la précision & de la clarté ; 3°. plus il a de raisons d'être satisfait de lui-même, plus il est modeste, il n'ambitionne point d'occuper sans cesse le lecteur de sa personne & du récit de ses travaux ; il ne le fatigue point par des descriptions inutiles, des détails minutieux, & des répétitions sans nombre sur les points qu'il a une fois éclaircis ; 4°. enfin il ne cherche point à déprimer le mérite d'autrui, pour briller avec plus d'éclat.

D'après le programme distribué par la Faculté de médecine de Paris, M. Pâris avoit à déterminer si la peste est une maladie particulière ; quel en est le caractère ? quels sont les moyens de la traiter & de la prévenir ? Pour remplir les vues de la Faculté, cet auteur donne la définition de la peste ; recherche l'origine & les causes de cette maladie, décrit ses symptômes généraux, établit son diagnostic & indique ses signes prognostics. Il distingue ensuite différentes espèces de peste dont il fait une description particulière ; après avoir parlé du traitement général, il expose les nuances du traitement appropriées à ces différentes espèces de peste, & il termine son Mémoire par les moyens propres à prévenir ce terrible fléau. Nous suivrons nous-mêmes cette

marche qui est méthodique; & sous chacun des titres adoptés par M. *Pâris*, nous rapporterons les sentimens des autres médecins dont nous nous sommes proposé de faire connoître la doctrine sur la peste.

Définition.

M. *Pâris* définit la peste : « Une maladie épidémique , contagieuse , très-aiguë , causée par un venin subtil répandu dans l'air , ou communiqué par le tact , qui pénètre dans nos corps & y produit des bubons , des charbons , des exanthèmes & d'autres symptômes très-fâcheux , souvent accompagnés d'un abattement universel & d'une fièvre aiguë , qui devient mortelle & enlève les malades dès le premier ou le second jour , si les forces vitales ne chassent promptement le venin par les bubons , les charbons , le pourpre & autres exanthèmes. » MM. *de Mertens* & *Samoïlowitz* admettent pareillement dans leur définition de la peste , que c'est une maladie aiguë , contagieuse , accompagnée de fièvre , & dont la terminaison est la mort , quelquefois très-prompte , ou l'éruption des exanthèmes , des bubons , &c. M. *Samoïlowitz* ajoute que la putridité dans la peste est d'une espèce singulière , & plus dangereuse que celle de toutes les autres maladies putrides.

Origine.

La plus grande obscurité règne sur la véritable origine de la peste, sur les lieux où elle prend naissance, & sur la manière dont cette naissance s'opère.

Selon M. *Paris*, l'Égypte est le berceau de la peste. A la suite des inondations du Nil, les eaux stagnantes corrompues par une chaleur excessive, envoient des exhalaisons malfaisantes. L'infection de l'air qui, dans tous les pays, produit des maladies épidémiques & contagieuses, trouvant près du Nil une disposition particulière dans les corps, donne naissance à la peste. Bientôt les peuples de l'Asie en vont chercher le germe en trafiquant avec les Egyptiens, & ce n'est jamais que par notre commerce du Levant qu'elle a été apportée en Europe. M. *Mallet* dit aussi, d'après le récit des négocians, qu'on est généralement dans l'opinion aux Echelles du Levant, que la peste ne s'y déclare jamais qu'elle n'y ait été apportée de Constantinople ou de l'Égypte. M. *Hollande* assure qu'on pense généralement, à Constantinople, que la peste y est apportée de l'Égypte; mais il observe que, lorsqu'il écrivoit, il y avoit dix ans qu'on n'avoit vu la peste en Égypte, & qu'elle avoit paru plusieurs fois à Constantinople pendant les mêmes années. « Il n'est pas

vrai, dit encore M. *Hollande*, comme on le pense communément, qu'après la retraite du Nil, la terre reste jonchée d'animaux dont la corruption infecte l'air, & que ce soit, comme on l'a cru, la cause de la peste. Le fleuve en se retirant ne laisse ni poissons, ni autres animaux sur la surface de la terre; on ne sent aucune odeur s'élever en l'air, & la grande activité du soleil dissipe en fort peu de temps l'humidité surabondante. Il y a très-peu d'endroits où le fleuve laisse des eaux stagnantes; parce que toute l'Égypte est coupée de canaux dans lesquels elles s'écoulent, & que, lorsque ces eaux se tarissent, elles laissent à sec, non un fond de vase, mais du sable bientôt desséché sans qu'il s'en exhale aucune odeur.»

M. *Samoïlowitz* ne croit point que la peste prenne naissance ni en Égypte, ni en Éthiopie, quoiqu'il admette qu'elle soit réellement apportée de ces pays en Europe, mais il ne fait que reculer la question. « Si la peste, dit-il, ne peut naître de l'air en Europe, comme il est déjà prouvé par les observations, ne pourroit-on pas conclure avec vérité que celle d'Éthiopie & d'Égypte n'y doit pas naître d'elle-même, mais qu'on l'y apporte de quelqu'autre partie du monde, & qu'elle a peut-être dans cette partie du monde quelques *semences* qui nous sont inconnues, &c.» M. *Michel*

paroît, d'après un Mémoire qu'il a remis à la Société de médecine, croire à la spontanéité de la peste; il rapporte que « un pâtre isolé, ne communiquant avec personne, tomba malade en gardant ses troupeaux : il se rendit dans un lieu habité où il communiqua la peste, dont il se trouva lui-même attaqué. » S'il étoit bien prouvé que ce pâtre n'a eu de communication avec aucun pestiféré avant sa maladie, & que c'est lui qui a donné la peste & non pas qui l'a reçue de ceux qui commençoient à en être infectés, ce fait confirmeroit le sentiment de M. *Hollande*, qui demande dans son Mémoire, si au milieu de l'incertitude où l'on est sur la véritable origine de la peste, on ne pourroit pas penser que cette maladie naisse spontanément dans les lieux où elle se déclare, & qu'un sujet attaqué par la dégénérescence de ses humeurs, la communiquant à ceux qui l'approchent, devienne la source de l'infection générale ?

Causes.

Si l'on est incertain sur l'origine de la peste, on ne peut douter que le plus communément elle n'existe en Europe, que quand elle y a été apportée, soit par le commerce du Levant, soit par la guerre avec les peuples Orientaux. Mais de quel-

que façon que la peste commence à se manifester dans un pays, la manière dont la contagion se communique, est-elle constamment & uniquement la même ? L'opinion des auteurs a beaucoup varié à cet égard, & nous trouvons quelques différences entre les médecins mêmes dont les ouvrages nous occupent maintenant.

Selon M. *Pâris*, on ne reconnoît en Europe, pour cause première de la peste, que la communication avec les pestiférés, soit par le tact immédiat de leurs corps, ou des substances qui sont imprégnées du venin pestilentiel, soit par l'entrée dans leurs maisons, ou l'approche de ces maisons à une légère distance ; encore faut-il, pour que ces deux dernières causes puissent agir, qu'il y ait une très-grande quantité de miasmes disséminés dans un très-petit volume d'air. M. *de Mertens* pense comme M. *Pâris*, c'est-à-dire que la peste peut être communiquée sans qu'il y ait un contact immédiat avec les personnes ou les substances empestées, mais quelquefois seulement en respirant un air infecté par le venin pestilentiel, lequel venin cependant perd toute son activité aussitôt qu'il y a un courant d'air établi, & ne peut en aucune manière être répandu, même à une légère distance dans l'atmosphère, & par conséquent ne peut propager la peste d'un lieu à un autre.

« L'opinion généralement répandue parmi les Européens éclairés qui habitent les Echelles du Levant, est, dit M. *Hollande*, que le venin pestilentiel ne se communique que par le contact immédiat des pestiférés, ou des objets qu'ils ont touchés. Pour être empesté, dit M. *Samoïlowitz*, il suffiroit qu'une personne saine reçut le contact sur quelque partie de ses habillemens, par quelques hardes, ou autre corps solide déjà empesté ; après quoi, moyennant ses habillemens, elle parvient (*la peste*) à se communiquer dans sa maison à différens endroits, par où elle (*la personne*) l'aura sous peu de temps à quelque partie de son corps nu. » Cet auteur n'admet point la communication par l'air ; selon lui, un homme pourroit rester impunément dans une salle dont l'air seroit, pour ainsi dire, saturé de miasmes pestilentiels, pourvu qu'il ne touchât, soit médiatement, soit immédiatement à aucune substance empestée. Il a remarqué, comme l'avoit fait M. *de Mertens*, que l'atmosphère fut toujours très-pure & très-saine pendant la peste de Moscou.

M. *Paris* pense que les causes dispositives sont, 1^o *les affections de l'ame* : la terreur & la tristesse disposent à recevoir le venin ; 2^o *l'amas de mauvais sucs dans les premières voies* : il ajoute *la malpropreté du corps*. M. *Samoïlowitz* a remarqué que l'instant où

le venin de la peste étoit le plus subtil & le plus volatil, l'instant où il attaquoit le plus promptement & le plus cruellement par le moindre contact, étoit celui où la peste étoit *au degré du milieu de son cours d'invasion* ; d'où il conclut que *la contagion pestilentielle ne se propage pas suivant la disposition des corps, mais suivant la différence des degrés de son invasion.*

Diagnostic.

Si le venin pestilentiel ne se communique que par le tact, il est certain qu'il ne peut pénétrer dans le corps que par les pores de la peau, comme le pense M. *Samoïlowitz* ; mais si, au contraire, l'air en est quelquefois le véhicule, il suivra plusieurs routes. « Ce venin, dit M. *Pâris*, se communique dans nos corps par différentes voies : souvent reçu dans les poumons à la faveur de l'inspiration, il produit des ravages sur cette partie ; quelquefois pénétrant dans le cerveau par les narines, il attaque le genre nerveux ; tantôt reçu directement dans l'estomac avec certains alimens, il développe la pourriture avec une célérité inconcevable ; & souvent aussi, introduit par les pores de la peau, il circule avec nos humeurs & notre sang qu'il infecte. »

Selon le même auteur, les signes diagnostics de la peste sont souvent si incertains,

que l'on ne s'apperçoit de son existence que par les exanthêmes, les charbons, les bubons, &c. Nous allons rapporter d'abord ceux de ces signes que M. *Paris* regarde lui-même comme particuliers.

1°. Il assure que les cicatrices des bubons ou charbons chez les personnes qui ont eu autrefois la peste, ne leur font aucun mal, lorsque cette maladie ne règne point dans le pays que ces personnes habitent, mais qu'à la moindre annonce de peste, elles ressentent dans le lieu de leurs cicatrices une douleur lancinante qui croît à mesure qu'elles s'approchent plus d'un pestiféré, ou que la peste fait plus de ravage. Le degré de douleur fera juger du caractère de la peste.

2°. En parlant du pouls, qui en général varie infiniment, il remarque que dès les premiers jours de l'invasion, le pouls est fort différent d'un côté à l'autre; *il y a, dit-il, plus de roideur, plus d'intermittence du côté où le bubon, où le charbon doit paroître.* Il regarde ce signe comme pathognomonique.

3°. La langue qui est chargée offre, selon lui, dès les premiers jours une tache violette au milieu, avec deux raies blanches aux extrémités de sa largeur. Il croit ce signe infallible, sur-tout s'il est joint au suivant,

4°. Tous les pestiférés ont, dès le troisième jour, des taches pourprées sur le corps ; qui paroissent infiniment mieux sur la poitrine que par-tout ailleurs.

Ajoutez à ces symptômes des nausées, des vomissemens souvent-vermineux, des défaillances, des frissons, des maux de tête, des douleurs dans les os & dans les reins. Les malades sentent une odeur des plus désagréables, leurs urines sont troubles & grasses ; ils éprouvent des sueurs colliquatives, aigres, grasses & fétides ; la gangrène sèche survient, & après la mort on remarque une grande mollesse dans les membres.

Nous aurions désiré que M. *Pâris* eût donné une description détaillée des signes externes de la peste, & eût distingué ceux qui ne sont que symptomatiques, de ceux qui sont critiques. M. *de Mertens* a décrit ces signes avec une précision remarquable ; & M. *Samoïlowitz* s'en occupe à plusieurs reprises, & fort longuement ; il affecte d'employer contre M. *de Mertens* une critique amère dans tout le cours de son ouvrage, & particulièrement en traitant des signes externes de la peste. Nous nous permettrons de rapporter quelques passages de cette critique, pour que le lecteur puisse juger de la manière dont M. *Samoïlowitz* traite cet auteur recommandable. « Les charbons pestilentiels, dit M. *Samoïlowitz*, conf-

tituent le second signe externe de la peste ; ils se placent à toute la superficie extérieure du corps , & occupent sur-tout les parties charnues : il faut cependant en excepter toutes les parties recouvertes de poils , ainsi que celles où se manifestent les bubons , quoiqu'on prétende mal-à-propos le contraire. » Et en note , voyez *C. de Mertens , Observationes medicæ. De Febr. putrid. , de peste , &c. pag. 106 ;* & , dans le même article , *M. Samoilowitz* ajoute : Je ne donne cependant point cette observation comme infaillible , puisque le contraire arrive quelquefois , &c. ; » & c'est précisément ce que dit *M. de Mertens* en ces termes : *Carbunculi sedem suam habent in collo , genis , pectore , dorso , & extremitatibus , ac NONNUMQUAM ipsis bubonibus insident.* loc. cit.

M. Samoilowitz blâme fort *M. de Mertens* de regarder les bubons comme un signe critique de la peste ; parce que , dit-il , « on ne doit jamais regarder ces bubons comme une crise de la peste ; en effet , si cela étoit ainsi , pourquoi dès l'instant qu'un pestiféré commence à sentir les premières attaques de son mal , comme douleur de tête , vomissement , &c. pourquoi , dis-je , sent-il déjà une douleur à l'endroit où doit se manifester le bubon ? &c. — Puisque ces phénomènes sont si hâtifs , que l'instant du commencement de la maladie est celui où

ils se montrent, n'est-ce pas une preuve évidente qu'ils doivent être regardés moins comme des signes *critiques*, que comme des signes *symptomatiques* de cette cruelle maladie? » Et cependant M. *Samoïlowitz* a trouvé une grande analogie entre le venin pestilentiel & le virus variolique, puisqu'il est le premier qui ait conçu le projet hardi d'inoculer la peste en se servant du pus des *bubons*; mais si le pus d'un bubon pestilentiel peut donner la peste, comme le pus d'un bouton varioleux communique la petite-vérole, il s'ensuit nécessairement que le pus pestilentiel est critique comme l'est le pus varioleux; car tout le monde fait que les boutons sont la crise la plus commune de la petite-vérole: or ces boutons s'annoncent dès le second temps de la maladie; & si les boutons varioleux sont en même temps le symptôme caractéristique & la crise de la petite-vérole, comment M. *Samoïlowitz*, en admettant l'inoculation de la peste faite avec le pus des bubons, peut-il nier que ces bubons soient critiques? Il n'objectera surement pas que tous les bubons pestilentiels ne parviennent point à maturité; il fait trop bien qu'il y a des petites-véroles abortives, que dans d'autres cas la suppuration est arrêtée, le pus est répercuté, &c. Il fait aussi que dans la fièvre maligne, la maladie qui, sans contredit, approche le

plus de la peste, la crise se fait quelquefois par un dépôt sur les glandes, que ce dépôt peut disparoître & former des métastases, &c. &c. Ce que dit M. *Samoïlowitz*, en expliquant ce qu'il appelle *surmonter la peste*, & dont nous allons rendre compte dans peu, fournit encore des armes contre lui.

Cette digression, peut-être déjà trop longue, mais dans laquelle nous avons comparé la peste à la petite-vérole, nous engage à faire connoître ce que pensent MM. *de Mertens*, *Samoïlowitz* & *Pâris*, des rapports qui se trouvent entre ces deux maladies. M. *de Mertens* remarque, 1^o. que la petite-vérole fait moins de ravages dans nos climats que la peste, tandis que pour les Kalmoucs, elle est aussi meurtrière. 2^o. Que la petite-vérole qui fut apportée en Europe par les Arabes, s'est fixée dans cette partie du monde, & que la peste au contraire n'y reparoit jamais lorsqu'elle a cessé ses ravages, à moins qu'elle n'y soit amenée une seconde fois. 3^o. Que la petite-vérole dont la même personne n'est pas attaquée deux fois dans le cours de sa vie, diffère de la peste, qui peut attaquer le même individu, non-seulement dans les différens instans de sa vie, mais encore plusieurs fois dans la même épidémie. M. *Samoïlowitz*, en comparant la peste à la petite-vérole, a
conçu

conçu le projet d'inoculer la peste, idée dont nous venons de faire mention, & que nous développerons dans la cure prophylactique. Il diffère de M. de Mertens, en ce qu'il pense que la peste ne peut pas attaquer deux fois le même individu pendant le cours de la même épidémie, quand le malade a *surmonté la peste*. Voyons la manière dont il s'exprime à ce sujet. « Si quelqu'un a un bubon pestilentiel, en quelque région du corps que ce soit, il faut absolument qu'après une parfaite maturité, il soit ouvert par une incision, afin que le pus sorte, que l'abcès se dégorge parfaitement, & que la plaie se guérisse tout-à-fait. La même chose doit s'entendre des charbons, dont la séparation totale des chairs vives est inévitablement nécessaire pour qu'il s'y forme une cicatrice saine & complète. Ce n'est qu'après l'entière guérison des signes externes, qu'on doit conclure avec certitude, que telle personne a tout-à-fait *surpassé* la peste, parce que quand les plaies externes sont totalement guéries, c'est une preuve certaine que la fièvre, & les autres symptômes internes ont disparu par avance, &c. » Si de la cicatrice parfaite des bubons & des charbons dépend la guérison de la peste au point que cette maladie est *surpassée*, peut-on se refuser à voir dans la suppuration des bubons & la séparation des charbons la crise

de la peste : d'ailleurs l'aveu que fait M. *Samoïlowitz* d'avoir été trois fois attaqué lui-même de la peste pendant qu'elle régnoit à Moscou , sans parler des autres exemples qu'il cite , est une nouvelle preuve que le même individu peut avoir plusieurs fois la peste dans le cours d'une même épidémie , & c'est la seule proposition avancée par M. *de Mertens* , qui ne parle point de *surpasser* la maladie. M. *Pâris* , au sujet du rapport qui existe entre la peste & la petite-vérole , rapporte une observation qui nous paroît mériter d'être copiée en entier. « En passant par Enos j'appris , dit-il , les détails suivans :

« 1°. Lorsque la petite-vérole règne dans un pays de Turquie , la peste ne fait aucun ravage ; s'il arrive un pestiféré dans le temps d'une épidémie variolique , il est certain que la peste ne s'étend pas au-delà du quartier où ce pestiféré loge. »

« 2°. Si le pestiféré vient loger dans une maison où il se trouve des enfans attaqués de la petite-vérole , la peste finit & le venin disparoît sans infecter d'autres personnes. »

« 3°. Une personne attaquée de petite-vérole ne peut jamais recevoir la peste. »

« 4°. Les personnes qui soignent des enfans attaqués de la petite-vérole ne sont point attaqués de peste. »

« 5°. Dès que la peste a cessé dans ce

pays ; la petite-vérole commence , & fait pour-lors de grands ravages ; presque tous les enfans meurent s'ils ne sont pas inoculés. »

« 6°. La petite-vérole paroît régulièrement à Enos de sept en sept ans. Cette époque est sûre , & les habitans ne sont jamais trompés dans ce calcul. »

« Ces observations sont très-intéressantes , continue M. *Pâris* ; elles m'ont confirmé ce que j'avois ouï dire à Constantinople & à Andrinople. La relation du médecin d'Enos , homme digne de foi , a dissipé mes doutes sur cet article ; ces remarques sont les fruits d'une longue & constante expérience. »

Pronostic.

L'incertitude de la plupart des signes diagnostics , cause nécessairement celle des signes pronostics. L'étendue , le plus ou le moins de violence dans l'épidémie , le degré des forces vitales & du courage des malades , la quantité de pourriture dans les premières voies , la qualité des bubons & des exanthèmes servent à guider dans le pronostic de la peste.

Selon M. *Pâris*, « le bubon qui se trouve ferme , dur , de même que celui qui se trouve compliqué avec le charbon , (c'est-à-dire ayant le charbon dans son centre ,) est un

bon signe, de même que le charbon qui se trouve entouré d'une couleur violette. »

« Mais le défaut de courage, la pusillanimité, la terreur, ou la crainte de la mort, les signes d'une pourriture trop abondante, les convulsions, le délire; les sueurs colliquatives, les cardialgies, le hoquet, le bubon mou, & n'offrant aucune résistance, le charbon, accompagné d'un rouge vif, les exanthèmes aussi de la même couleur, sont de mauvais signes. »

« J'ajoute ici, dit *M. Paris* dans sa Préface, quelques signes pronostics que l'observation m'a démontrés vrais depuis que mon Mémoire a été terminé. »

« 1°. Le charbon qui succède au bubon est un signe mortel. »

« 2°. Les charbons qui surviennent au visage sont mortels. »

« 3°. Les sudorifiques qui ne procurent point la sueur, désignent la mort prochaine. »

« 4°. Les affections comateuses, quelque dangereuses qu'elles soient, ne sont pas toujours des signes de mort. »

« 5°. On dit en Turquie que le charbon qui a une espèce de queue est dangereux, & que, lorsqu'il blanchit sans diminution de fièvre, il n'est pas possible que le malade guérisse. »

« 6°. Le bubon qui vient aux parotides ou aux glandes axillaires est toujours plus

dangereux que celui qui survient aux aînes.»

« 7°. J'ai lu dans une Dissertation écrite en grec vulgaire, que ceux qui ont la gale ou la maladie vénérienne, sont moins sujets à la peste, & que parmi les pestiférés, les galeux & les vérolés échappent presque tous, &c. »

« 8°. On assure que les charbons qui viennent aux doigts des pieds ou des mains, sont plus dangereux que ceux qui surviennent aux parties charnues. »

« 9°. Le rapport de ceux qui soignent les pestiférés confirme que presque toujours le flux périodique des règles, est le signe le plus heureux pour les femmes pestiférées (a).

« 10°. La rétention d'urine, avec des douleurs lancinantes à la région hypogastrique, & le long du canal de l'urètre, dénote souvent un charbon à la vessie, dont l'existence est toujours une cause de mort. »

« On a observé, dit encore M. *Pâris*, en traitant de la curation, que plus il paroît des bubons, moins il y a de danger; que

(a) Nous aurions désiré que M. *Pâris* eût confirmé ou détruit l'opinion assez généralement adoptée, que les femmes grosses ou celles qui allaitent, sont plus rarement attaquées de la peste, ainsi que les personnes qui portent un ulcère, un cautère, un vésicatoire, ou tout autre exutoire.

plus il y a d'anthrax, plus il y a de danger ; donc l'anthrax porte plus de miasme délétère que le bubon : que plus le vomissement ou la diarrhée sont en abondance au commencement de la maladie, plus l'éruption du bubon est facile ; donc la saburre des premières voies empêche l'éruption. »

M. de *Mertens* remarque seulement combien le pronostic de la peste est difficile à porter. M. *Samoïlowitz* n'en fait point un article à part, à peine en trouve-t-on quelques mots dispersés dans tout le cours de son ouvrage.

M. *Mallet* dit que les Juifs & les Grecs qui se mêlent de traiter la peste, annoncent avec fondement que les malades guériront lorsque le délire n'est qu'obscur, lorsque les sueurs sont modérées, que le pouls n'est pas intermittent, lorsque les malades ont rarement des convulsions, que leurs urines ne sont pas sanguinolentes, que les matières qu'ils rendent par le vomissement ou les selles, ne sont ni aussi vertes, ni aussi fétides que dans d'autres malades. Pour ceux chez lesquels on remarque ces symptômes dès l'invasion de la maladie, on les regarde comme perdus.

Les malades qui guérissent, ajoute M. *Mallet*, ont peu d'exanthèmes, ou de taches qui paroissent sur le corps, très-rarement des charbons, mais ils ont plusieurs

bubons ; les médecins jugent plus favorablement des bubons qui se montrent aux aînes , que de ceux qui se manifestent aux aisselles ou aux glandes du cou , ce qui confirme la remarque de M. *Pâris*.

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une apoplexie survenue à la suite d'une fièvre intermittente ; par M. LAJOIE, médecin à Melun.

M. P. *** , doyen rural de Champeaux en Brie , âgé de quarante-deux ans , d'un tempérament bilieux , ressentit le 27 septembre dernier , vers huit heures du soir , un frisson qui dura trois heures. Le lendemain se trouvant mieux , il crut devoir remplir ses fonctions pastorales ; mais à peine eut-il dit la Messe , qu'il ressentit , comme la veille , du frisson , & la fièvre fut des plus vives. Il appella son chirurgien qui le purgea : un nouvel accès ayant marqué avec encore plus d'intensité , il se fit ouvrir la veine. La fièvre garda la même marche jusqu'au 9 octobre ; les frissons parurent seulement moins longs. Pendant tout ce temps les évacuations furent entretenues à l'aide de tisanes aiguës , soit avec la crème de

taitre, soit avec l'émétique; le malade prenoit régulièrement chaque jour un lavement. Le 10 octobre, il devoit être purgé; sur les huit heures du matin, il éprouva des mouvemens convulsifs de la moitié du corps du côté droit. La tête étoit lourde & pesante; il se mit au lit, *en s'écriant qu'il étoit plus malade qu'on ne le pensoit.* Au bout d'une demi-heure, il tomba dans un sommeil profond. Sa domestique, effrayée des accidens que venoit d'éprouver son maître, les regardant comme les avant-coureurs de quelque chose de sinistre, visitoit très-souvent son lit. Sur les deux heures après midi, elle lui demanda s'il n'avoit besoin de rien : surprise de ne point recevoir de réponse, elle crie au secours; on tourmente, on agite le malade, point de parole. On fait appeler aussitôt le chirurgien, qui ne vint que quelques heures après, & qui s'occupa des moyens qu'il crut convenables en pareil cas, & demanda un médecin.

Champeaux est distant de Melun de trois lieues; je ne pus me rendre auprès du malade que le lendemain, 11 octobre, vers les huit heures du matin : à cette époque le sommeil étoit profond, le gonflement considérable, le visage pâle & plombé, l'écoulement des larmes involontaire, le pouls petit & concentré, des mouvemens cou-

vulsifs de tout le côté droit, accompagnoient ce déplorable état, qui duroit depuis vingt-quatre heures. Je reconnus sans beaucoup de peine une apoplexie séreuse. Le chirurgien arriva; il m'instruisit de tout ce qui avoit précédé, & dont je viens de rendre compte.

La difficulté d'avaler étoit des plus grandes, les boissons réfluoiént & couloient le long des lèvres; sur dix cuillerées, à peine en passoit-il une. En conséquence de cette difficulté d'avaler, je fis mettre vingt-quatre grains de tartre stibié dans une livre d'eau; je recommandai à la garde de faire tous ses efforts pour en faire passer quelques cuillerées. Je fis au même instant appliquer aux gras des jambes de très-larges vésicatoires que j'animai fortement. J'ordonnai un lavement avec le jalap & l'émétique; ce remède ne produisit aucun effet. J'en fis donner un second avec le jalap, le tartre stibié & le tabac. J'obtins une évacuation séreuse & bilieuse des plus abondantes. Ce succès & la nécessité du moyen m'enhardirent; j'en donnai un troisième qui produisit encore le plus grand effet. Sur les trois heures, le malade vomit abondamment de la bile porracée. Malgré l'énergie & l'efficacité de tous ces moyens, le pouls étoit toujours dans le même état; la difficulté d'avaler toujours la même, l'incon-

tinence des urines avoit lieu, l'oppression & le râlement s'y joignirent ; il survint vers les neuf heures un hoquet qui dura près d'un quart d'heure, & disparut ensuite. Le pouls m'offrant encore de l'espoir, je prescrivis une potion avec l'eau impériale & thériacale ; j'ordonnai la continuation de l'eau émétisée. L'état du malade fut le même pendant la nuit du 11 au 12.

Le lendemain on leva les vésicatoires, qui avoient fort bien pris. Le malade donna à peine des marques de sensibilité pendant cette douloureuse opération. J'ordonnai la flagellation avec les orties ; je fis raser la tête, & appliquer dessus un topique recommandé par M. *Lieutaud*, & dont j'avois vu de bons effets ; ce topique est composé de trois onces de racines fraîches de bryone, d'une once de savon noir, d'une once de semence de moutarde, de six gros de cantharides : on ajoute à ce mélange une quantité suffisante de vinaigre très-fort. Au bout de six heures de son application, le malade me parut plus agité, il portoit quelquefois la main à sa tête. Sur le midi, il survint une petite toux, qui ne fut point suivie d'expectoration ; les mouvemens convulsifs redoublèrent sur les trois heures, la difficulté d'avaler me parut malgré cela moins grande ; je fis insister sur la potion. Le soir on pansa les vésicatoires, ils étoient en

pleine suppuration. La nuit du 12 au 13 fut moins orageuse ; le malade eut deux évacuations considérables. Sur les sept heures du matin, il demanda en balbutiant l'urinal ; & sentant quelque chose à ses jambes, (c'étoit l'appareil des vésicatoires) il gronda sa domestique de lui avoir laissé ses bas. Il fit à peu près la même question au chirurgien lorsqu'il le pansa, & dit ensuite : *On m'a donc mis les mouches ?*

Dès ce moment tous les moyens employés parurent seconder mes vues, la nature se ranima par degrés ; enfin le mieux augmentant chaque jour, les évacuations devenant nécessaires, je jugeai à propos de purger le malade le 15 & le 17, avec le jalap, le séné & le sel d'Epsom. La convalescence a été longue & laborieuse, le malade a balbutié pendant plusieurs jours ; ce n'est qu'avec difficulté qu'il s'appuyoit sur le bras droit ; la jambe droite a longtemps refusé le service, mais dans ce moment la santé est parfaitement rétablie.

OBSERVATION

Sur les bons effets de l'électricité, administrée dans la paralysie ; par M. CHIFOLIAU, docteur en médecine de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi, corres-

*pendant de la Société royale de médecine
à Saint-Malo, &c.*

De tous les moyens de guérir, il n'en est peut-être pas de plus merveilleux & de plus généralement efficace que l'électrification. En vain l'envie s'efforceroit-elle de couvrir d'un voile ténébreux les brillantes découvertes de nos jours; le philosophe admirera toujours avec un nouvel étonnement l'étendue & la pénétration de l'esprit humain qui, concentrant dans un appareil très-simple le fluide vivifiant de la nature, fait le dispenser & le diriger à son gré vers telle ou telle partie. Que d'obligations n'avons-nous pas à celui qui, le premier, nous a frayé la route? Déjà plusieurs médecins & physiciens avoient administré l'électricité à différens malades. La diversité des succès avoit établi une espèce de schisme qui devoit nécessairement s'évanouir par un mûr examen des causes variées des maladies.

Les Mémoires de M. *Mauduyt de la Varenne*, & l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* sur l'électricité du corps humain dans l'état de santé & de maladie, sont venus fort à propos dessiller les yeux. Ce dernier auteur expose d'une manière claire & précise les cas qui exigent, soit l'électricité positive, soit l'électricité négative. Son ouvrage peut

servir de boussole aux physiciens & aux médecins qui s'occuperont de l'électricité médicale.

J'ignorois malheureusement l'opinion de ces auteurs, quand je commençai d'appliquer l'électricité au corps humain. Dénudé des ressources qu'offre le commerce des gens de lettres, concentré dans le cercle étroit de mes idées, ce ne fut qu'à force de voir, de comparer & d'observer, que je me fis une méthode simple & aisée, dont l'heureux succès m'a plusieurs fois démontré l'avantage sur toute autre. Dans le nombre des malades que j'ai guéris, ou soulagés par l'électricité, je choisirai une personne dont la naissance, le rang & les liaisons ne peuvent laisser de doutes sur sa guérison, quoique la cabale & l'envie aient cherché à en élever.

Madame la comtesse de Kernier, résidant à Guingamp, âgée d'environ soixante ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte & peu malade, eut en août 1780, des hémorroïdes qui la gênèrent beaucoup. Après différens moyens vainement administrés, elle fit usage d'une pomade qui lui fut conseillée par un chirurgien-major de régiment. Soulagée pour l'instant, elle devint bientôt la victime de son aveugle confiance ; car au mois de septembre, se rendant à Pontivi pour affaire, elle

y fut subitement affectée d'une hémiplegie complète du côté gauche, avec difficulté de s'énoncer.

Je passerai sous silence les premiers secours administrés à la malade, les frictions & les eaux de Balaruc furent les seuls moyens qui rappellèrent foiblement, pendant l'été de 1782, la chaleur, le sentiment & le mouvement dans les membres atrophiés. La parole revint, mais la malade ne pouvoit saisir aucun corps de sa main gauche, elle y éprouvoit continuellement un fourmillement & un froid insupportables, même en été. Si elle élevoit le bras, (ce qu'elle ne faisoit qu'avec peine,) le tremblement succédoit aussitôt, & le membre retomboit. La cuisse & la jambe étoient dans le même état de foiblesse & de froid. La malade ne se traînoit dans son appartement qu'à l'appui d'une canne & de son laquais.

Loin de gagner des forces, Madame de Kernier s'aperçut en juillet 1783, qu'elle les perdoit de jour en jour, & que bientôt elle seroit absolument privée de l'usage de ses membres. Les cartes lui tomboient de la main gauche, la progression étoit très-laborieuse, la malade ne pouvoit se lever, s'habiller, se coucher, ni s'agenouiller seule.

Tel étoit le déplorable état de Mad. de Kernier, lorsque quelques phyficiens, pa-

gens ou amis de cette Dame, lui conseillèrent de recourir à l'électricité, comme le meilleur remède à ses maux. Le bruit des cures que j'avois opérées en ce genre parvint à ses oreilles ; elle consulta son médecin, qui se joignit aussitôt à ses parens pour l'engager à se transporter à Saint-Malo, où elle arriva le 13 août 1783.

La sensibilité & l'irritabilité de ma malade exigeoient de grandes précautions, mais sa docilité me rassuroit. Après les préparations convenables, elle reçut dès le 17 août deux bains électriques, dans chacun desquels elle resta une demi-heure. Je les continuai jusqu'au 22, temps auquel je commençai à diriger le fluide électrique vers les parties affoiblies. Le bras & la main devinrent bientôt plus assurés, la chaleur y renaissoit, les crises se manifestoient, tout étoit du plus heureux augure. A cette époque *Mad. de Kernier* pouvoit à peine lever un poids de trois livres avec sa main gauche ; jamais elle n'en put lever un de quatre. Dès le 23 d'août, elle se soutint sur le gâteau à l'appui d'une canne ; le 24, elle leva six livres à bout de bras, & se soutint debout sans canne, ni appui. Le 26, elle commença à marcher seule & sans bâton dans son appartement. Le 27, elle leva un poids de huit livres avec beaucoup de peine, & se soutint en équilibre sur son mauvais pied. Le 30, elle leva aisément à

bout de bras le poids de huit livres, descendit & monta seule un étage d'escalier assez étroit. Le 31, elle descendit seule & monta aussitôt deux étages. L'après midi, ma malade se trouva beaucoup plus foible, ce que j'attribuai au passage de plusieurs nuages, chargés vraisemblablement d'électricité négative. Nous continuâmes cependant nos séances électriques.

Le 4 septembre, Madame *de Kernier* leva & posa sur une table une boîte pesant vingt-quatre livres; elle vida une bouteille de pinte avec sa mauvaise main. Le 7, elle fut à la Messe à la cathédrale à l'appui de sa canne seulement; enfin le bien-être augmenta graduellement jusqu'au 2 octobre, temps auquel des affaires indispensables de famille obligèrent Mad. *de Kernier* à abandonner le traitement.

Le bras & la main paralysés avoient alors recouvré la chaleur, la stabilité, le sentiment & le mouvement naturels. La malade n'y éprouvoit plus l'engourdissement & le fourmillement dont elle se plaignoit auparavant; elle levoit aisément avec cette main gauche un poids de vingt-quatre livres, ou une chaise ordinaire, marchoit dans nos rues raboteuses à l'appui d'une canne, se promenoit aisément sans ce secours dans le jardin de M. l'Evêque, ou sur une place unie, montoit & descendoit lestement trois étages

étages d'un escalier sombre & étroit, se levoit, se couchoit & s'habilloit presque seule.

Ce fut dans cet heureux état que Mad. la comtesse *de Kernier* abandonna Saint-Malo le 2 octobre, pour se rendre à Guingamp, où elle arriva le 5 à midi. La longueur & les fatigues de la route ne l'incommodèrent aucunement; elle fit la joie & l'admiration de ses parens & amis, qui la virent marcher aisément & monter les escaliers de son hôtel à la descente de sa voiture. Peu de temps après cette Dame a marié M. son fils à une Demoiselle de Morlaix; elle a fait la route, & a supporté sans relâche & sans accidens les veilles inséparables de pareilles fêtes. De retour à Guingamp, nouveaux plaisirs, nouvelles fatigues; Mad. *de Kernier* a ordonné & présidé aux différens festins & divertissemens, elle a même dansé sans en être incommodée.

Le 12 janvier dernier, cinq mois après le traitement, j'ai eu la satisfaction de la voir à Guingamp. Son état n'avoit nullement changé depuis son départ de Saint-Malo. Un jour elle se promena sur la place pendant près d'une demi-heure; elle se servoit de la main gauche comme de la main droite, s'agenouilloit seule & se levoit de même; enfin son état étoit des plus satisfaisans. Plusieurs parens & amis de cette

258 O B S E R V A T I O N , &c.

respectable Dame m'ont assuré qu'elle n'avoit jamais mieux marché qu'à présent.

Tel est l'exposé fidèle de la situation d'une malade qui , dans l'espace de six semaines de l'ectrisation , a recouvré la chaleur , la sensibilité & les forces dans un côté qui en étoit privé. Je me ferai un devoir de communiquer ma méthode , lorsque je l'aurai primitivement fait connoître à la Société royale de médecine de Paris.

L E T T R E

*De M. BEAUSSIER, maître en chirurgie ;
lieutenant de M. le Premier Chirurgien du
Roi ; chirurgien de l'Hôtel-Dieu & de
l'Ecole militaire, à Vendôme.*

M O N S I E U R ,

Vous avez inféré dans le Journal de Médecine , cahier de décembre 1783 , p. 558 , une *observation sur l'ouverture des panaris , par M. Beauffier de la Bouchardiere , docteur en médecine , &c.* L'auteur m'annonce comme impotent de la main droite , & incapable d'exercer mon état , & cela pour n'avoir pas consenti à l'ouverture de ma main , en suivant la gaine des tendons fléchisseurs , jusqu'à l'aponévrose palmaire , & plus loin , si cette incision n'eût pas été suf-

fisante. Il assure que je serois libre de ma main, si j'eusse voulu suivre ses conseils, ainsi que ceux de tous les médecins & chirurgiens qui me voyoient avec zèle & amitié, mais que le sieur *Du Luc*, chirurgien-major des carabiniers, qui ne m'a jamais vu dans ma maladie, avoit empêché ces ouvertures, en publiant & en montrant dans le public, qui avoit la bonté de s'intéresser à moi, le livre de M. *Ravaton*, chirurgien-major de l'hôpital de Landau.

Je pense que le but de l'observation de M. *Beaussier de la Bouchardiere* est de combattre le système de M. *Ravaton*, plutôt que de parler de mon accident, qui n'a rien de commun avec les panaris, à moins que dans le sens littéral du mot *panaris*, on ne comprenne toutes les plaies & tous les accidens qui arrivent aux bouts des doigts & aux environs des ongles.

J'aime à me persuader que le dessein de M. *Beaussier* n'a point été de me nuire, en m'annonçant comme impotent de la main droite, ce qui n'est pas vrai, mais qu'il croyoit que cela devoit être, & que cette assertion devenoit nécessaire pour soutenir son opinion sur ma maladie.

Je fais d'ailleurs apprécier tout l'intérêt & l'amitié qu'il m'a témoigné dans cette maladie, je lui en aurai une obligation éternelle; & si je n'étois son parent aussi proche, je

pourrois m'étendre sur toute la justice que l'on doit rendre à ses talens & à ses lumières.

Les principes dont il parle sur l'ouverture des panaris sont connus depuis le berceau de la chirurgie, & n'ont jamais varié; je les ai toujours suivis comme la pratique la plus sûre & la plus saine. Depuis plus de trente ans que j'exerce, & que je suis le chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville, j'ai eu plus d'occasions que lui de l'observer.

Dans les citations qu'il fait avec tant de soin, tous les auteurs sont d'accord, non-seulement sur la nécessité d'ouvrir promptement les panaris, mais encore sur leurs signes, qui sont toujours certains, & sur leurs suites fâcheuses, lorsqu'on a négligé de les ouvrir; mais aucun n'a traité de *panaris* une coupure très-superficielle faite en ouvrant un cadavre au dessus de la racine de l'ongle, suivie le jour même d'une inflammation & d'un feu assez vif pour amener la gangrène en moins de dix heures. Lorsque la gangrène se borne à la dernière phalange d'un doigt, sans altération de la suite du tendon, cette maladie ne doit-elle pas être exceptée du mot générique de *panaris*?

M. Medalon, cité assez inutilement, ne dit pas un mot des panaris dans son Mémoire des prix de l'Académie; il traite, suivant le desir de l'Académie, de toutes les

tumeurs en général. Ce savant médecin fait voir, & décide quelles sont les tumeurs que l'on doit ouvrir par le fer, le feu ou les cautères; quelles sont celles que l'on doit extirper. Il prétend que cette partie de la chirurgie si essentielle & si commune est presque ignorée par-tout, excepté dans la capitale. Cette façon de penser est très-hazardée, & supposeroit bien des victimes de l'ignorance due à l'éloignement de la capitale. M. *Le Cat* & M. *Bassius*, dont les Mémoires suivent celui de M. *Medalon*, ne disent pas un mot du panaris.

Je soutiens que l'accident que j'ai éprouvé n'est point proprement un panaris, qu'il n'y a point de règle sans exception; mais que je me suis inoculé une humeur âcre, corrosive, gangreneuse. J'ai mieux vu, j'ai mieux senti que personne, puisque j'ai été malheureusement le patient, que ma vie & mon bras ont été dans le plus grand danger. Je dis plus: si on m'eût ouvert la gaine des tendons fléchisseurs jusqu'à l'aponévrose palmaire & plus loin, ma main seroit restée impotente. On pourra en juger par le court exposé que je vais en donner.

Le 17 mars 1782, à deux lieues de Vendôme, je fis l'ouverture du cadavre d'un jeune homme, assassiné par un coup de couteau porté entre la deuxième & troi-

sième fausse côte, qui avoit pénétré dans le bas-ventre, & fait une plaie au foie de la largeur & de la profondeur d'un pouce : nous trouvâmes environ cinq pintes de sang corrompu & putréfié, épanché dans la capacité du bas-ventre ; il y avoit environ huit jours que ce jeune homme avoit été assassiné ; il étoit mort la veille de l'ouverture. En recoufant le cadavre, mon aiguille tourna sur mon doigt par la résistance des tégumens, & par son coupant me fit une légère blessure transversale à l'épiderme, au dessus de l'ongle du doigt *index* de la main droite. Je ne sentis point cette blessure ; &, si on ne m'eût pas averti en dinant, que j'avois du sang au doigt, je ne m'en serois pas aperçu. Je revins à la ville, je fis mes visites, j'écrivis quelques lettres, & je me couchai vers dix ou onze heures sans rien sentir.

Une heure après m'être couché, je fus saisi de la plus vive douleur dans toute l'extrémité de mon doigt, sur-tout à la partie interne ; j'eus une violente agitation, la fièvre survint ; je passai le reste de la nuit à baigner mon doigt, & à l'envelopper de mie de pain trempée dans l'eau tiède. Il me sembloit que j'avois sous le doigt un feu très-allumé qui me brûloit continuellement. Dans moins de huit heures, l'extrémité de

mon doigt devint noire , moins sensible, & très-peu enflée; l'anthrax malin & le charbon n'ont pas un progrès plus rapide.

Heureusement que j'avois auprès de moi mon fils aîné qui arrivoit de l'Hôtel-Dieu de Paris, dont les secours me devinrent très-nécessaires; il m'ouvrit le bout du doigt en deux endroits jusqu'à l'os; je n'en sentis rien; il sortit par l'ouverture un peu d'eau noire & rousâtre, telle que dans les gangrènes commençantes.

Dans le même jour tous les doigts, la main, le poignet, l'avant-bras se tendirent jusqu'au coude; il survint un gonflement des plus violens, une chaleur excessive, une inflammation très-considérable, la fièvre & un peu de délire, le tout accompagné non pas d'élancemens ordinaires, mais d'un déchirement général dans toute la main.

Je ne doutai point dans ce moment que je ne me fusse inoculé la gangrène; la petite humeur dartreuse que j'avois, & que j'ai encore, étoit trop peu de chose pour en soupçonner une métastase, capable de produire d'aussi grands accidens. Afin d'éviter des longueurs, je retrancherai toute espèce de citations sur le charbon & les gangrènes, sur les exemples de pareils accidens que tout le monde connoît, de ceux dont j'ai été témoin dans ma jeunesse, & dans mes cours de dissection à Paris. M.

Petit, savant & célèbre médecin, a éprouvé à-peu-près pareil accident en travaillant à l'anatomie, qu'il connoît si parfaitement.

Je fus saigné promptement plusieurs fois, j'observai la diète la plus sévère, je pris des boissons légères & abondantes. On m'appliqua jour & nuit des émolliens. Les accidens augmentoient, l'inflammation gagna le bras jusqu'à l'épaule; je fus ressaigné deux fois. Il parut des phlyctaines sur la main & au poignet; je les fis couper pour voir la couleur de la peau, qui ne parut pas mauvaise.

Cette augmentation dura huit à dix jours; les doigts, la main, l'avant-bras étoient si tendus & si douloureux, qu'il y avoit lieu de craindre la gangrène dans toute cette extrémité.

C'est dans ce temps que M. *Beaussier*, médecin, imagina que le pus avoit son séjour, ou avoit fusé dans la gaine des tendons fléchisseurs, qu'il falloit l'ouvrir, la débrider & la suivre jusqu'à la source du mal; je consentis avec peine, que l'on m'ouvrit le doigt jusqu'à la main, pour débrider & découvrir la suppuration s'il y en avoit.

M. *Hofstier*, mon ami & mon confrère, ancien chirurgien-major des cuirassiers du Roi, me fit cette incision jusque sur l'os tout le long du tendon; il n'en sortit que du sang; &, bien loin d'être soulagé par

cette saignée locale, je n'en souffris que davantage, & l'inflammation parut augmenter.

J'avoue qu'à cette époque je perdis courage, & que je ne vis plus aucune espérance de guérison.

Plusieurs jours se passèrent dans ce cruel état, mon doigt commençoit cependant à suppurer, l'escarre à se détacher par un cercle rouge, vif & sensible, tel que dans les charbons & les gangrènes humides. Je souffrois également de toute la main, de tous les doigts, & du poignet, où il y avoit un gonflement affreux par la tension du muscle quarré. Les élancemens, ainsi que le pus, n'avoient pas plus prononcé à l'*index* qu'ailleurs. Où porter le fer que M. *Beaussier* proposoit? Il fut presque seul de son avis; *ces Messieurs* & mon fils ne pensèrent pas de même.

Pour moi, excédé de souffrances & d'inquiétudes, n'espérant plus rien, je dis affirmativement, sans connoître le système de M. *Ravaton*, que je ne souffrirois aucune ouverture, à moins qu'elle ne fût très-complètement indiquée.

Enfin, au bout de vingt-cinq jours, le calme, ou plutôt la résolution commença, la peau se rida un peu, les douleurs diminuèrent, l'escarre tomba quelques jours après avec la phalange noire, & calcinée;

le tendon n'a rien perdu dans tout le reste du doigt, quoique détaché de son insertion ligamenteuse, à la seconde phalange par l'incision qui n'a presque pas suppuré, malgré les pansemens méthodiques avec les onguens digestifs.

Pendant plus de trois mois l'avant-bras, le poignet & les doigts sont restés gonflés & tendus, sans inflammation, dans une espèce d'atonie & d'inaction, malgré les cataplasmes émolliens & résolutifs, les bains tièdes, & autres remèdes toniques; enfin peu à peu elle a repris son volume naturel; j'ai fait un usage suivi de boissons altérantes & dépuratives: j'ai été purgé plusieurs fois, & j'ai toujours observé le plus grand régime.

Après ce détail pourra-t-on jamais se persuader que mon accident soit un vrai panaris, qu'il y ait eu du pus dans la gaine des tendons fléchisseurs, sous le muscle carré du poignet? Que seroit devenu ce pus qui devoit être considérable, relativement à la violence des accidens? ne se seroit-il pas fait jour aux dépens des tendons, de leur gaine, & des os mêmes; n'aurois-je pas senti cette corde douloureuse jusqu'à la naissance des muscles sublime & profond? & si ce pus eût servi de soudure aux tendons avec leur gaine, ne me seroit-il pas resté quelques duretés, quelques callosités, enfin

quelques vestiges de son séjour & de la foudre prétendue ?

Il n'y a pas eu apparence de pus dans toute la gaine du tendon, pas même dans le doigt malade qui est resté en son entier, ainsi que son tendon, après la chute gangreneuse de la dernière phalange. Il est très-probable que si on eût passé le fer dans toute la gaine des tendons, la douleur, l'irritation inséparable des incisions profondes dans les parties tendineuses auroient augmenté l'inflammation comme je l'avois déjà éprouvé, & que par la suite de ces incisions ma main auroit pu en effet rester impotente.

Il est tout simple de comprendre qu'une main qui a été tendue, gonflée, enflammée comme dans le plus fort phlegmon, depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts; que l'inflammation n'ayant point épargné les parties musculieuses, tendineuses, aponevrotiques, les articulations mêmes; que cette main qui est restée sans action pendant plus de quatre mois, ait été sans mouvement quelque temps.

Mes forces à peine rétablies, ma main très-foible & sensible, encore en écharpe, j'ai été obligé de me rendre à la confiance de beaucoup de personnes, de négliger les bains de toutes espèces, & d'abandonner au temps le terme de ma guérison parfaite. Je n'ai point la main impotente, je n'ai

ni tendon, ni articulation de soudés; ma main n'est pas totalement guérie, mais peu s'en faut. Depuis plus de quinze mois, je monte à cheval tous les jours; je saigne avec cette main & le doigt *index*, aussi librement que de l'autre; j'ai réduit des fractures, des luxations, & appliqué des bandages: cette main me rend tous les services nécessaires à mon état. J'ai accouché depuis ce temps plus de cinquante femmes, & j'ai même fait plusieurs accouchemens contre-nature.

Puisque dans votre Journal je suis déclaré impotent de la main droite, & incapable d'exercer mon état, ce qui peut m'être très-préjudiciable, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien y insérer cette Lettre le plus tôt possible; non-seulement elle sera une preuve certaine du contraire, mais elle pourra être de quelque utilité & de quelque consolation à quelques-uns de mes confrères, s'ils avoient le malheur d'éprouver pareil accident.

Je suis, &c.

OBSERVATIONS

Sur l'usage du moxa des Chinois, ou du cylindre de coton, employé selon la méthode de feu M. POUTEAU; par M.

PASCAL, maître en chirurgie, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert, & employé par le Gouvernement pour les épidémies.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé *Jean Larmurier*, âgé de vingt-un ans, d'un tempérament phlegmatique & sanguin, reçut en 1779 un coup d'un instrument contondant sur la crête du tibia du côté droit, à la partie inférieure; ce coup ayant été négligé, il se forma un ulcère qui rendit une matière sanguinolente de très-mauvaise odeur; l'ulcère disparut, & aussitôt une nouvelle plaie s'ouvrit à côté de la première, & cela continua pendant quelque temps; enfin au milieu de l'année 1781, le malade s'adressa à un de mes confrères qui lui promit une prompte guérison: pour y parvenir, il employa différens emplâtres; mais, voyant le peu de progrès de son traitement, il consulta avec un élève en chirurgie, qui traita cet ulcère de bagatelle: ils pansèrent ensemble ce pauvre malheureux pendant trois mois; mais le malade, lassé de n'appercevoir aucune amélioration dans son état, laissa les remèdes, & abandonna sa guérison à la nature. Il passa ainsi jusqu'à la fin de mars 1783, où pour-lors il s'adressa à un ancien chirurgien de la ville,

qui employa un digestif simple avec des compresses trempées dans l'eau vé géto-minérale de *Goulard*. Ce chirurgien voyant le peu de progrès que faisoit la guérison, appliqua sur la plaie une feuille de cynoglosse. Quel fut son but ? je l'ignore.

Le malade enfin se rendit à l'Hôtel-Dieu de la ville, le 11 juillet 1783 ; il me fit tout le détail de son traitement : je me gardai bien de lui assurer sa guérison ; je résolus aussitôt de faire usage (au défaut du moxa) du cylindre de coton, décrit dans les Œuvres posthumes de M. *Pouteau*. Je ne l'avois pas encore employé, mais j'avois vu le succès qu'en avoit tiré M. *Pouteau*, dans un séjour que je fis à Lyon. Encouragé par cet habile chirurgien, je me décidai à employer un cylindre de coton de la largeur d'un écu de six livres ; je le laissai entièrement consumer sur l'ulcère, ce malade dit ne sentir qu'une eau d'une fraîcheur extraordinaire, qui sembloit courir jusqu'à l'extrémité des orteils ; le lendemain, il ne ressentit aucune douleur, l'escarre tomba au bout de douze jours ; j'ai entretenu la supuration jusqu'à la fin d'août, & le malade est sorti bien guéri le 10 septembre.

SECONDE OBSERVATION.

Le nommé *Jean Four*, garçon boulanger, eut dispute dans un cabaret ; celui avec

qui il prit querelle, lui porta plusieurs coups sur la tête, le nez & la poitrine, il le terrassa; &, le voyant dans cette situation, il lui appliqua avec force le plat du pied sur le coronal & sur le nez; le blessé perdit connoissance, il vomit, son visage devint livide. Revenu à lui, une grande pâleur succéda à la lividité qui reparut quelques minutes après; depuis ce moment le malade fut sujet à des étourdissemens, se plaignoit d'avoir comme un voile devant la vue. Le quatrième jour après son accident, il fut saigné; une fièvre avec redoublement survint; il voulut reprendre son ouvrage ordinaire, mais il lui fut impossible, à peine pouvoit-il respirer; il étoit obligé de garder toujours la bouche ouverte. Le chirurgien qui fut appelé fit appliquer sur le nez des compresses imbibées d'eau végeto-minérale; le malade lui demanda s'il ne pourroit pas injecter dans son nez de l'eau de mélisse, il ne l'approuva, ni ne le désapprouva: on le fit, mais sans succès. Les accidens augmentoient journellement; & enfin on le porta à l'Hôtel-Dieu le 30 juillet 1783. Il étoit pour-lors sans connoissance; il avoit le poulx dur, inégal; je ne pus dans ce moment savoir de lui-même les faits antérieurs à son transport à l'Hôtel-Dieu; je questionnai ceux qui l'avoient amené, mais le lendemain, étant un peu plus tranquille, il

m'ajouta fort peu de chose à ce qui m'avoit été dit la veille. Le 31 au soir, il survint un redoublement considérable ; je fus environ une heure à examiner très-attentivement toutes ses actions, il fut dans un long assoupissement ; l'en ayant fait sortir, il fut pendant quelques minutes comme hébété, promenant des regards menaçans sur tous les assistans ; ensuite il sauta dehors de son lit, voulant battre tout le monde ; rentré dans le lit, l'assoupissement le reprit plus profondément, accompagné d'un ronflement considérable. Je m'aperçus qu'il portoit continuellement la main sur sa tête, immédiatement sur la suture sagittale en l'appuyant fortement, & pour-lors il se plaignoit de violens élancemens, de bourdonnemens dans les oreilles, la lividité du visage persistoit, les pulsations des artères temporales étoient vives ; le malade étoit toujours couché sur le côté gauche ; si on le mettoit sur le côté droit, il reprenoit aussitôt sa première position.

J'avois fait raser la tête du malade, & je l'avois examiné avec toute l'attention que son état exigeoit ; je ne présimai point de fracture, mais bien un épanchement ; je crus ne pouvoir, ni ne devoir tenter l'opération du trépan, qu'après avoir mis en usage tous les autres moyens.

Je fis une ample saignée du bras ; je pen-
chois

chois pour celle du pied , mais j'avois lu dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie , tome I^{er}, pag. 394, édit. in-12, le rapport de feu M. *Boudou*, au sujet d'un garçon charpentier qui n'avoit pas perdu connoissance au moment de sa chute , qui fut saigné du pied , & en qui on trouva un abcès au foie.

J'avois sous les yeux le savant Mémoire de M. *Bertrandi* sur cet objet , ainsi que celui de M. *Andouillé*, qui a fait les mêmes observations.

J'avois aussi la mémoire toute récente d'un homme mort à Brie , à la suite de deux saignées du pied faites pour une chute de cheval , qui n'avoit point fait perdre connoissance au blessé.

Mon malade ne reçut aucun soulagement de la saignée, les symptômes continuoient toujours , & pour-lors je me déterminai à faire l'application d'un cylindre de coton , directement sur la future sagittale ; il y fut entièrement consumé ; sur la fin , le malade entra dans des convulsions ; je n'en fus nullement effrayé , pareille chose étoit arrivée à M. *Ponteau*.

Le malade revint trois minutes après , en disant : « Je reviens de bien loin , j'avois » envie de vous voir & de vous parler de » mon mal , mais je me porte mieux. » La fièvre diminua de jour en jour : au bout de

cinq jours, elle disparut ; il ne resta qu'une légère plaie qui fut cicatrisée dans le courant de septembre.

Je desiré que ces observations, & d'autres que je me propose de donner dans la suite sur le même sujet, puissent déterminer les chirurgiens, principalement dans les provinces, à suivre l'exemple de *M. Pouteau*, d'autant plus que par cette méthode, les traitemens me paroissent devenir beaucoup moins longs, ce qui est bien avantageux, sur-tout dans nos campagnes.

O B S E R V A T I O N

Sur une rupture de matrice ; par M. LORRY, chirurgien.

L'épouse de *Jean Boudier*, laboureur dans la paroisse d'Aunay, diocèse de Nevers, mariée à l'âge de dix-huit ans, d'un tempérament phlegmatique & sanguin, eut pendant les huit premières années de son mariage trois enfans bien constitués, & ses couches furent heureuses. Appelé il y a deux ans pour l'aider dans son quatrième accouchement, je la trouvai très-foible, épuisée, sans parole & sans connoissance ; c'étoit le troisième jour qu'elle éprouvoit des douleurs.

. En touchant cette femme, je trouvai une tumeur considérable qui descendoit jusqu'au milieu des cuisses ; j'appris des personnes qui étoient présentes, que cette incommodité existoit depuis sa première grossesse, époque de l'altération de sa santé, altération qui augmenta successivement. Je reconnus par le tact que c'étoit une hernie de matrice, qu'on nomme aussi *éventration*, hernie ventrale ; je relevai & je soutins le ventre avec une serviette, afin de faire disparaître l'extrême obliquité de la matrice, & de rendre l'axe de ce viscère parallèle à celui de la cavité du bassin ; je portai alors la main dans l'utérus avec aisance ; je saisis les pieds de l'enfant, & je terminai l'accouchement en très-peu de temps, & avec assez de facilité ; l'enfant étoit vivant, mais il mourut quelques heures après. La mère se rétablit très-difficilement ; néanmoins, environ un an après, elle devint enceinte pour la cinquième fois.

Un charlatan promit de lui emporter sa tumeur en l'accouchant. Le 23 octobre 1783, les douleurs de l'enfantement étant survenues, on fit venir cet homme qui, après différentes tentatives, fut obligé de laisser cette malheureuse victime de son ignorance, accablée des douleurs les plus aiguës, & il se contenta d'amuser la famille

de la malade par de vaines promesses (a).

Le 27, les eaux étant écoulées depuis deux jours, on me pria d'aller au secours de cette femme. Le ventre étant relevé & soutenu avec un linge, je reconnus par le toucher que l'enfant présentait la tête, la face en arrière; la femme paroissoit avoir encore assez de forces qu'elle employoit avec beaucoup de courage. La matrice soutenue dans une position convenable, & la femme située commodément, je fis tous mes efforts pour faire engager l'occiput en repoussant le front; & pour augmenter les contractions de la matrice, & les rendre plus efficaces. Ces tentatives furent inutiles: les douleurs ne se faisoient pas sentir en raison des forces; rien n'avançoit depuis trois heures que je travaillois, & la femme s'épuisait d'une manière sensible. Inquiet sur l'issue de cet accouchement, je réfléchissois.

(a) La province de Nivernois fourmille de ces êtres destructeurs de l'espèce humaine; les uns, même des chirurgiens reçus, ne craignent point de faire la castration à tout enfant mâle qui porte une hernie; d'autres, usurpant le nom de médecins, décident de la nature de toutes les maladies par la seule inspection des urines, & promettent impudemment la guérison: parmi ceux-ci, les uns purgent jusqu'à la défaillance, d'autres font suer jusqu'à extinction, & chacun d'eux fait réitérer son remède tant que la maladie, ou le malade subsiste.

sur le parti que je devois prendre, lorsqu'il survint une douleur plus forte que les autres; cependant la tête resta entièrement immobile. Après un demi quart-d'heure de tranquillité, cette femme me dit : *Je viens de sentir mon enfant qui a donné deux secousses violentes, & qui a remonté.* A l'instant même, je portai la main dans la matrice; l'enfant n'y étoit plus contenu. Quel parti prendre? Comme le poulx me parut très-plein, je fis une petite saignée du bras, qui bientôt fut suivie d'anxiétés & d'agitations. La malade resta la nuit du 27 au 28, cinq heures dans cet état, & eut ensuite une syncope qui disparut. Retourné auprès d'elle après cette crise, je lui demandai si elle avoit senti son enfant, elle me répondit que non. Aussitôt je portai la main dans l'*utérus*, je n'y trouvai que des lambeaux, des membranes: l'enfant avoit passé dans la cavité du bas-ventre par une rupture de la matrice. Devenu spectateur inutile dans ce moment, j'abandonnai cette femme mourante, avec ordre de m'appeller lorsqu'elle expireroit. Dans la journée du 28, elle eut une perte abondante, & mourut la nuit du 29 au 30 octobre. Immédiatement après sa mort, je lui fis l'opération césarienne du côté droit du bas-ventre; ne trouvant rien dans cette partie de l'abdomen, ni dans la matrice incisée; je portai la main au côté gauche, où

je touchai l'enfant qui étoit mort, & dans un état de putréfaction. Les cris, l'alarme, & plus encore la stupide superstition des assistans ne me permirent pas d'examiner l'état de l'*utérus* & l'endroit de sa rupture, qui étoit au côté gauche.

Je laisse aux gens de l'art à faire les remarques nécessaires sur cette observation, qui ne fournit pas le premier exemple de pareils accidens ; je me contenterai d'avoir rapporté le fait avec la plus exacte vérité.

O B S E R V A T I O N S

Sur l'extraction de cataractes membranaceuses ; par M. ESPIAUD , maître en chirurgie à Soissons.

En 1781, Mademoiselle ***, âgée de soixante-dix ans, habitante de Chouy, généralité de Soissons, me consulta pour ses yeux qui ne lui permettoient plus de distinguer les objets ; je reconnus d'abord deux cataractes cristallines, pour lesquelles je lui proposai l'opération, à laquelle elle consentit. L'ayant préparée suivant les règles de l'art, je procédai à l'opération, que je fis en présence de notre lieutenant du premier chirurgien du Roi ; l'extraction du cristallin faite à l'œil droit, je fus fort étonné de ce que la malade n'ap percevoit point la clarté du jour,

mais je ne tardai pas en soupçonner la raison ; & en effet, soulevant la paupière , je distinguai une cataracte secondaire ou membraneuse , que je fus chercher incontinent avec des pinces déliées , & j'en fis l'extraction sans beaucoup de difficultés ; l'œil gauche me présentant le même phénomène , je tins la même conduite , laquelle me réussit tellement, que la malade guérit parfaitement, & recouvra la vue malgré son grand âge.

A-peu-près dans le même temps que j'opérai la malade qui fait le sujet de l'observation précédente , M. ***, aussi septuagénaire, se présenta à moi pour le même sujet ; mais je n'eus pas d'abord les mêmes espérances, quoique je ne soupçonnasse pas la cataracte cristalline , accompagnée de la membraneuse ; je me fondois sur l'immobilité des prunelles , & sur le resserrement qui constituoit presque un *phthisis*, néanmoins j'opérai le malade en présence de plusieurs de mes confrères ; l'opération fut fort heureuse du côté droit, mais l'œil gauche me présenta des difficultés. L'extraction du cristallin fut difficile & laborieuse , cependant elle eut lieu bientôt après, mais le malade n'appercevoit point les objets de cet œil : ayant examiné cet œil , je découvris une cataracte membraneuse , j'en fis l'extraction avec mes pinces déliées , & les rayons de lumière pénétrèrent aussitôt au fond de l'œil.

Quoique je n'aie pas éprouvé beaucoup de difficultés à enlever ces cararactes membraneuses, cependant je suis persuadé qu'il ne seroit pas toujours facile d'y réussir, surtout si elles avoient contracté une adhérence intime avec l'iris par leur circonférence; alors peut-être seroit-on obligé de se servir des ciseaux, ainsi que quelques auteurs le recommandent.

Ces observations, je le fais, ne sont pas les premières qui aient été faites en ce genre. Le Mémoire de M. *Hoin*, inséré parmi ceux de l'Académie de chirurgie; les observations de M. *Janin*, insérées dans ses *Mémoires anatomiques, physiologiques & physiques sur l'œil, &c.* ne laissent aucun doute sur l'existence des cataractes membraneuses, ni sur leur guérison; aussi n'est-ce que pour étayer davantage tout ce que l'on a écrit sur cet objet, que je communique mes observations, bien persuadé que l'expérience soutient & affermit toujours la théorie.

M É M O I R E

Sur l'éther minéral, lu à la Séance publique du collège de pharmacie; par M. DELAPLANCHE, maître en pharmacie.

Les sels simples sont, de toutes les sub-

tances naturelles, celles qui ont le plus fixé l'attention des chimistes. La facilité avec laquelle ces sels se combinent avec presque tous les autres corps, les a fait regarder, en chimie, comme les menstrues les plus généraux. Le plus grand nombre de propriétés communes aux acides, nous portent à croire qu'ils pourroient bien être tous formés d'un seul & même principe salin qui, en se combinant avec quelques principes particuliers, prend différens caractères.

Dans l'intention d'appuyer cette idée, qui a beaucoup de vraisemblance, tous les chimistes ont travaillé à multiplier les combinaisons des acides minéraux, mais leurs travaux n'ont servi qu'à nous faire voir de plus en plus que les acides différoient essentiellement les uns des autres.

Une des combinaisons sur laquelle on s'est le plus exercé, est celle des acides avec l'esprit de vin. Beaucoup de chimistes ont observé que l'acide marin avoit sur les huiles & sur l'esprit de vin, une action plus foible que les autres acides. Ils ont pensé que cette différence pouvoit dépendre de ce que l'acide marin ne contenoit pas de phlogistique; ils ont en conséquence cherché à lui en procurer, en le combinant avec différentes substances métalliques, & ils se sont ensuite servi de cet acide pour l'unir avec l'esprit de vin, & en former une liqueur éthérée.

Plusieurs y ont réussi ; le meilleur procédé qui ait été publié jusqu'à présent est celui dont M. le *marquis de Courtanvaux* a fait part à l'Académie , & qui consiste à mêler en grandes doses, comme de plusieurs livres, l'esprit fuming de *Libavius* avec l'esprit de vin ; mais outre que cette opération est dispendieuse, l'esprit de sel de *Libavius* n'est pas l'acide marin pur.

Il n'est pas même vrai que ce ne soit que cet acide uni au phlogistique ; & il étoit intéressant, pour démontrer l'analogie qui se trouve entre tous les acides, de former de l'éther par la combinaison immédiate de l'acide marin à l'esprit de vin. M. *Baumé* a tenté des expériences très-ingénieuses, qui avoient pour but de présenter l'acide marin le plus concentré à l'esprit de vin, en mettant ces deux substances dans l'état le plus favorable à la combinaison, c'est-à-dire dans l'état de vapeur.

Il a d'abord mis du sel marin dans une cornue tubulée, & il a versé sur ce sel un mélange d'huile de vitriol & d'esprit de vin ; mais il n'a pu par ce moyen obtenir une seule goutte d'éther, ainsi qu'il le dit lui-même. Le second procédé que M. *Baumé* a mis en usage, consiste à rassembler dans un même ballon les vapeurs de l'esprit de sel marin & celles de l'esprit de vin, qu'il faisoit distiller chacun dans un vaisseau à part ; travail long & plein de difficultés.

Cette distillation, continuée pendant un mois à un feu doux, a donné pour produit une liqueur citrine qui avoit beaucoup de ressemblance avec une huile essentielle, mais cette liqueur n'étoit pas précisément l'éther marin, comme l'a très-bien reconnu M. *Baumé*. Malgré le peu de réussite de ces tentatives, il n'est pas moins vrai qu'elles étoient très-propres à faire entrevoir la possibilité de former de l'éther avec l'acide marin pur, aussi j'avoue que je dois à M. *Baumé* l'idée du travail que j'ai entrepris.

Le procédé que j'ai suivi pour faire l'éther marin, & qui a complètement réussi, est précisément le même qui a manqué entre les mains de M. *Baumé*.

Il est vrai que ce chimiste ne s'est pas occupé d'une circonstance, qui est tellement nécessaire, que l'opération manque si on la néglige; aussi je pense devoir rapporter ce procédé dans le plus grand détail.

J'ai pris une grande cornue de Hesse tubulée, dans laquelle j'ai mis une livre de sel marin bien pur, & parfaitement sec; j'ai placé dans un fourneau de réverbère cette cornue au bec de laquelle j'ai adapté un ballon à deux pointes, dont la tubulure étoit placée au col avec un petit bouchon de cristal usé à l'émeril: l'autre pointe du ballon servoit à recevoir un tube recourbé qui aboutissoit à un flacon dans lequel j'ai mis

fix onces d'esprit de vin très-pur; ce ballon étoit posé dans une terrine remplie d'eau froide, & recouverte de linges mouillés; j'ai fermé exactement les jointures des vaisseaux avec un lut fait avec la terre glaise en poudre, & suffisante quantité d'empois pour en former une pâte ferme, je les ai couvertes de bandes de linge enduites de blancs d'œufs & de chaux éteinte à l'air.

Les luts étant bien séchés, j'ai allumé du feu sous la cornue, & j'ai entretenu la chaleur jusqu'à ce qu'on pût à peine poser la main sur le col de la cornue.

J'ai versé ensuite par la tubulure de la cornue, avec un entonnoir à robinet & une pompe foulante, dix onces d'esprit de vin, & huit onces d'huile de vitriol concentrée, (la pompe ne sert que pour l'esprit de vin,) observant de verser alternativement ces deux liqueurs, en commençant par l'huile de vitriol, & fermant le robinet à chaque projection.

Il s'est fait à chaque fois une effervescence, accompagnée d'un sifflement assez considérable; il s'est dégagé une grande quantité de fluide élastique, les vaisseaux se sont remplis d'une vapeur blanche très-épaisse; l'éther a distillé sur le champ, sous la forme des stries; dans l'espace de douze à quinze minutes, le mélange a été achevé, les vapeurs blanches qui obscurcissoient les

vaissaux se sont condensées, & tout l'éther étoit passé. J'ai poussé le feu beaucoup plus fort ; il a passé des vapeurs blanches qui se sont condensées : enfin j'ai continué le feu jusqu'à ce qu'il ne passât plus rien. Les vaisseaux étant froids, j'ai deluté ; j'ai trouvé dans la cornue une masse saline très-blanche, pesant une livre ; j'ai fait dissoudre cette masse dans l'eau bouillante, elle m'a fourni du sel de Glauber très-pur.

Le produit de l'opération étoit composé de beaucoup d'esprit de sel fumant, avec lequel l'éther paroissoit combiné, ainsi que la liqueur qui étoit dans le flacon. J'ai mis toutes ces liqueurs dans une cornue de verre tubulée, à laquelle j'ai adapté un ballon. Les jointures étant lutées, j'ai versé par la tubulure de la cornue de l'huile de tartre par défaillance ; il s'est fait une très-vive effervescence, & il s'est précipité sur le champ une assez grande quantité de sel fébrifuge de Sylvius. Par une distillation bien ménagée, graduée avec le feu de lampe, j'ai retiré deux onces & demie de très-bon éther. J'ai changé le ballon, & en continuant la distillation, j'ai obtenu huit onces d'esprit de vin ayant l'odeur éthérée. J'ai répété cette opération plusieurs fois ; elle m'a toujours donné à-peu-près les mêmes résultats.

J'ai dit plus haut que le procédé que

j'avois suivi étoit au fond le même que celui que M. *Baumé* avoit essayé, & qui ne lui avoit pas réussi ; en effet, je n'ai fait de plus que chauffer la cornue ; mais cette précaution est tellement nécessaire, que si on la néglige, l'opération ne réussit pas : je pense donc qu'il faut absolument que l'acide marin & l'esprit de vin se volatilisent ensemble dans un temps indéterminable ; circonstance qui fait que quelquefois on retire moins d'éther, parce que, lorsque les vaisseaux sont un peu échauffés, cette liqueur se dissipe en grande partie aussitôt qu'elle est produite.

Le peu de succès qu'ont eu les chimistes qui ont essayé de faire de l'éther, en combinant l'acide marin pur avec l'esprit de vin, étoit bien propre à nous faire naître des doutes sur notre opération : d'ailleurs l'éther marin n'a pas des caractères aussi distinctifs que l'éther nitreux, & sa ressemblance avec l'éther vitriolique nous avoit fait craindre que l'éther que nous avons obtenu, ne fût produit par l'acide vitriolique que nous avons fait entrer dans l'opération.

Cependant, en réfléchissant à tout ce qui s'est passé dans cette opération, je puis assurer que le sel marin avoit été parfaitement & très-promptement décomposé, à en juger, 1°. par la rapidité avec laquelle la distillation a été achevée ; 2°. par l'esprit de

fel marin qui a passé avec l'éther, & qui étant saturé d'alcali fixe, ne m'a donné que du sel fébrifuge de Sylvius; 3°. enfin par la masse restante dans la cornue, qui n'étoit que du sel de Glauber.

On pourroit à la vérité m'objecter que, comme il faut très-peu d'acide vitriolique pour faire de l'éther de ce nom, il étoit possible que notre produit ne fût que de l'éther vitriolique. Mais c'est un fait connu que, dans l'opération de l'éther vitriolique, il se produit toujours de l'acide sulfureux volatil, & une matière bitumineuse noire qui colore le mélange. Or, je n'ai rien observé de semblable dans mon opération, quoique je l'aie variée de plusieurs manières; entre autres, j'ai versé le mélange d'huile de vitriol & d'esprit de vin sur le sel marin, qui étoit dans une cornue de verre placée dans un bain de sable froid.

Le sel marin a commencé à se décomposer, mais plus lentement. J'ai mis du feu sous le vaisseau, assez pour faire bouillir la matière qui étoit dans la cornue, & quoique cette ébullition soit une circonstance très-favorable à la production de l'éther vitriolique, il ne s'est point du tout, pendant cette opération, produit d'éther, ni vitriolique, ni marin; le mélange n'a point pris de couleur, mais l'esprit de vin s'est volatilisé en entier avec l'acide marin; ce qui

prouve encore, comme l'a très-bien remarqué M. *Baumé*, que l'huile de vitriol a plus d'affinité avec l'alcali fixe, qu'avec l'esprit de vin; ou plutôt, à en juger par la rapidité avec laquelle le sel marin est décomposé dans ces sortes d'opérations, je suis tenté de croire que la décomposition est encore en grande partie fondée sur l'affinité double de l'huile de vitriol avec l'alcali, & de l'acide marin avec l'esprit de vin. Quelques raisons que j'eusse de penser que l'éther que j'avois retiré étoit de l'éther marin, j'ai cru néanmoins devoir, pour m'en assurer, l'examiner comparativement avec les autres éthers, afin d'en déterminer les caractères. J'ai pris chacun des éthers, parfaitement rectifiés; la saveur de l'éther marin m'a paru moins piquante que celle de l'éther vitriolique, & elle ne produit pas, à beaucoup près, la même fraîcheur; son odeur moins forte & moins vive que celle de l'éther vitriolique, est fort différente de celle de l'éther nitreux; sa couleur est absolument celle de l'éther vitriolique.

Un petit flacon qui contenoit deux gros dix grains d'éther vitriolique, a contenu deux gros quarante-huit grains d'éther nitreux, & deux gros trente-cinq grains d'éther marin: ainsi il est plus pesant que l'éther vitriolique, & moins pesant que l'éther nitreux. J'ai versé dans les trois verres d'égal diamètre

diamètre & d'égale hauteur , deux gros de chacun des trois éthers ; ils ont été allumés en même temps , ils ont brûlé à-peu-près de la même manière , & se sont éteints en même temps : il m'a paru que la flamme de l'éther nitreux étoit plus bleue , & cet éther a laissé dans le verre un enduit charbonneux plus considérable que les deux autres.

J'ai mis dans trois capsules de verre d'égale diamètre , vingt-quatre grains de chacun des éthers , & je l'ai laissé à l'air dans une chambre close , le thermomètre étant à huit degrés au dessus de la congelation , & le temps sec & serein , l'éther vitriolique a été entièrement évaporé en huit minutes , l'éther marin en quarante-quatre minutes , l'éther nitreux en une heure seize minutes. Il paroît que *l'évaporabilité* des éthers est en raison de leur pesanteur spécifique , & que la fraîcheur qu'on ressent après avoir goûté l'éther vitriolique , ne dépend que de son extrême *évaporabilité* qui le distingue parfaitement des deux autres.

Les trois éthers se mêlent à l'eau , à-peu-près dans la même proportion. J'ai essayé de combiner les différens éthers avec les acides vitriolique , nitreux & marin , afin de voir en quoi ils pourroient différer les uns des autres , dans leur manière de se comporter avec les acides. J'ai mis deux onces

d'éther vitriolique dans une cornue ; j'ai versé par dessus deux onces d'huile de vitriol concentré ; le mélange s'est fort échauffé , & a pris une couleur noire qui s'est foncée à mesure qu'on l'échauffoit. J'ai retiré par la distillation un peu d'acide sulfureux , ensuite de l'éther ; enfin de l'acide sulfureux très-concentré , & un peu de soufre. L'éther , produit de cette opération , étant brûlé sur l'eau , a laissé quelques gouttes d'huile très-apparentes après sa combustion ; l'éther nitreux traité de la même manière avec l'acide vitriolique s'est échauffé plus fortement , & a pris plus de couleur que l'éther vitriolique. J'ai obtenu en distillant ce mélange une liqueur éthérée , qui étant brûlée sur l'eau a laissé plus d'huile & un résidu charbonneux plus considérable que n'en avoit laissé l'éther vitriolique traité de la même manière. La matière qui a passé après cet éther huileux étoit de l'acide sulfureux.

L'éther marin traité avec l'acide vitriolique ne s'est presque point échauffé , & n'a point changé de couleur à froid. En le distillant , il s'est légèrement coloré , & l'éther que nous avons obtenu étant brûlé sur l'eau n'a presque rien laissé d'huileux.

L'éther marin, traité avec l'acide nitreux fumant de la même manière & aux mêmes doses , a dégagé beaucoup de vapeurs blanches qui ont été longtemps à se condenser

dans le ballon ; l'opération achevée , j'ai trouvé dans le récipient un acide ayant l'odeur du vinaigre , & pas un atôme d'éther ; il s'étoit tout converti en gas.

Quoique les expériences auxquelles j'ai soumis les différens éthers ne soient pas , à beaucoup près , aussi multipliées qu'elles auroient pu l'être , je crois cependant qu'elles suffisent pour faire voir que les trois éthers ont des caractères différens , & qu'en particulier celui que j'ai obtenu en décomposant le sel marin par l'huile de vitriol & l'esprit de vin , est bien réellement de l'éther marin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1784.

L'atmosphère tantôt froide & sèche, tantôt froide & humide , les brouillards , la neige ont influé sensiblement sur le nombre , la nature & l'intensité des maladies.

Les affections catarrhales ont été la maladie dominante pendant tout ce mois ; elles ont occasionné de violens accès d'asthmes , & des catarrhes chroniques qui ont été funestes aux vieillards & aux sujets cacochymes , des rhumes , des fluxions de poitrine très-graves , & nombreuses sur-tout parmi les gens du peuple privés de feu , exposés

à la rigueur de la saison, & dont les pieds étoient habituellement pénétrés par l'humidité des neiges fondues. La phthisie a été souvent la suite de ces maladies de poitrine.

Quand l'humeur catarrhale s'est portée vers le ventre, elle a occasionné des coliques, des diarrhées, des dyssenteries; déposée sur les autres parties du corps, elle a causé des douleurs vagues & des rhumatismes. On a cru pouvoir attribuer à la suppression de la transpiration des fièvres éphémères, des synoques simples, des fièvres catarrhales de quinze ou vingt jours, des fièvres putrides, & même des fièvres malignes, qui s'annonçoient par des symptômes péripneumoniques.

Le traitement qui convenoit à ces différentes maladies varioit selon les sujets malades, & selon la manière dont ces sujets étoient affectés; ainsi dans les rhumes simples on employoit les adoucissans, les pectoraux, les béchiques, quelquefois de légers sudorifiques & de doux laxatifs, tels que la manne. Dans les catarrhes opiniâtres, on a été obligé d'insister un peu davantage sur les béchiques incisifs, sur les purgatifs, & d'ouvrir des exutoires. Quand les fluxions de poitrine étoient humorales, les vomitifs doux, l'application des vésicatoires au bras ou sur le lieu doulou-

reux, ont fait obtenir le plus grand succès; ces moyens étoient recommandables dans les maladies inflammatoires de la poitrine, lorsque l'on étoit parvenu à calmer l'inflammation par les saignées & par l'usage des délayans. Quand le ventre étoit le siège de l'humeur catarrhale, il falloit distinguer soigneusement les cas où le traitement antiphlogistique étoit indispensable, d'avec ceux où il suffisoit d'évacuer les premières voies, & de rendre du ton aux viscères de l'abdomen.

On a observé encore quelques fièvres automnales prolongées, & que la rigueur de l'hiver rendoit plus opiniâtres; il y a eu très-peu de maladies éruptives, & seulement parmi les enfans.

A l'hospice de S. Sulpice, la plupart des maladies ont été accompagnées de chaleur interne, d'altération marquée & soutenue, & d'autres signes inflammatoires qui exigeoient la saignée, les délayans acidulés ou émulsionnés.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE JANVIER 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au</i>	<i>A deux</i>	<i>A neuf</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A Midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>lever du</i> <i>Soleil.</i>	<i>heures</i> <i>du soir.</i>	<i>heures</i> <i>du soir.</i>			
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Ponc. Lig.	Ponc. Lig.	Ponc. Lig.
1	4, 0	4, 5	3, 6	27 6, 0	27 6, 4	27 7, 2
2	3, 8	3, 15	4, 5	27 6, 8	27 5, 3	27 5, 3
3	4, 0	7, 10	2, 3	27 6, 8	27 9, 0	27 11, 2
4	2, 0	4, 13	0, 6	27 11, 3	27 10, 10	27 10, 5
5	-2, 8	0, 4	-3, 3	27 10, 8	27 11, 2	28 0, 9
6	-2, 11	-2, 0	-6, 0	28 1, 7	28 1, 5	28 1, 3
7	-2, 16	-1, 1	-1, 7	28 0, 0	27 11, 1	27 10, 7
8	-0, 16	1, 12	0, 0	27 9, 6	27 9, 4	27 9, 5
9	0, 0	1, 14	-0, 17	27 10, 2	27 11, 0	28 0, 8
10	-2, 2	0, 13	-2, 0	28 1, 10	28 2, 0	28 2, 2
11	-4, 0	-2, 3	-4, 0	28 2, 0	28 1, 4	28 1, 0
12	-5, 15	-0, 11	-2, 9	28 0, 0	28 0, 7	28 0, 8
13	-2, 11	-1, 6	-2, 3	28 0, 8	28 0, 4	28 0, 3
14	-1, 3	1, 15	0, 9	28 0, 0	27 11, 11	27 11, 11
15	1, 5	2, 4	3, 12	27 10, 10	27 9, 6	27 7, 3
16	5, 12	3, 5	1, 12	27 4, 8	27 2, 1	27 2, 10
17	1, 12	3, 18	0, 3	27 2, 0	27 1, 9	26 9, 3
18	-1, 16	1, 1	-2, 16	26 11, 6	27 0, 7	27 1, 8
19	-2, 19	0, 2	-3, 13	27 1, 9	27 2, 4	27 4, 0
20	-1, 7	0, 11	-0, 6	27 5, 6	27 5, 9	27 6, 6
21	-1, 9	-0, 4	-3, 5	27 6, 8	27 6, 1	27 4, 8
22	-5, 10	-0, 14	-4, 0	27 2, 9	27 3, 4	27 5, 1
23	-3, 4	1, 0	-1, 8	27 6, 0	27 6, 6	27 7, 6
24	-4, 12	0, 13	-3, 3	27 8, 9	27 9, 6	27 10, 4
25	-3, 12	-0, 6	-3, 5	27 10, 6	27 11, 0	27 11, 11
26	-3, 17	-1, 6	-4, 0	28 0, 4	28 0, 2	27 11, 5
27	-2, 18	-0, 7	-2, 8	27 10, 0	27 9, 4	27 8, 5
28	-2, 9	-0, 15	-4, 7	27 6, 9	27 6, 4	27 6, 8
29	-6, 16	-3, 18	-5, 15	27 7, 6	27 8, 3	27 10, 6
30	-9, 5	-3, 13	-9, 3	28 1, 4	28 1, 3	28 2, 10
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S. co. froid deg.	S. c. fr. deg. pl.	S. br. fr. deg. pl.
2	S. br. fr. deg. pl.	S. br. fr. deg. pl.	E. ser. frais.
3	S-O. cou. fra. v.	S-O. c. fra. ven.	N-E. nua. frais.
4	S. brôuil. froid.	S-E. cou. frais.	S-E. c. fra. ven.
5	N-E. fere. froid.	E. ser. froi. ven.	N-E. ser. fro. v.
6	N-E. c. brô. fro.	N-E. cou. fro.	N-E. ser. froid.
7	E. cou. froid.	N-E. <i>idem.</i> nei.	N-E. cou. froid.
8	E. <i>idem.</i>	S-E. cou. froid, bruine.	N-E. cou. froid, brouill. fétide.
9	E. c. fro. br. fêt.	N. c. fr. br. fêt.	N. <i>idem.</i>
10	N. cou. froid.	S-E co. froid.	N-E. cou. froi.
11	E. <i>idem.</i>	N-E. nua. froid.	N-E. ser. froid.
12	N-E. ser. froid.	N-E. ser. froid.	N-E. <i>idem.</i>
13	N-E. br. fro. d.	N-E. brôui. fro.	N-E. couv. fro.
14	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	S-E. b. fro. deg.
15	S-O. c. fêt. deg.	S-O. co. fro. pl.	S-O. c. fr. pl. v.
16	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. cou. froid, vent, pl. grél.	S-O. cou. froi. vent.
17	S-O. c. fr. tem- pête, neige.	S-O. cou. froid. tempête.	S-E. couv. froid. neige.
18	N. couv. froid.	N. co. froid, v.	N. se. froid, ve.
19	N. <i>idem.</i> br. nei.	N. couv. froid.	N. c. froid. bro.
20	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> vent.	N. co. fro. ven.
21	N. cou. fro. nei.	N. c. fr. v. neig.	N. couv. froid.
22	N. cou. très-fro.	N-E. couv. froi.	N-E. <i>idem.</i>
23	N-O. c. fr. v. ne.	N-O. <i>idem.</i> nei.	N. id. ven. neig.
24	N. ser. fro. vent.	N. nuag. fro. v.	N. ser. froid, v.
25	N. co. fro. v. ne.	S-O. cou. froid.	N. co. fro. bro.
26	N. co. fr. br. giv.	N. <i>idem.</i> br. gi.	N-E. c. fr. v. gi.
27	N-E. c. fro. v. g.	N-E. c. fr. v. gi.	N-E. <i>idem.</i> nei.
28	N-E. c. fr. v. ne.	N-E. c. fr. v. ne.	N-E. co. fro. v.
29	N-E. n. fro. ve.	N-E. nua. fr. ve.	N-E. n. fr. ven.
30	N-E. nu. fro. v.	N-O. <i>idem.</i>	N-E. ser. fro. v.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 7, 16 deg. le 3

Moindre degré de chaleur..... 12, 0 le 31

Chaleur moyenne..... 1, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure..... pouc. lig.
28 3, 9, le 31

Moindre élév. du Mercure.... 26 9, 3, le 17

Elévation moyenne... 27 8, 10 l.

Nombre de jours de Beau..... 4

de Couvert. 24

de Nuages.. 3

de Vent.... 17

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 9

de Pluie.... 5

de Neige. . . 11

Quantité de Pluie 11 lign. 9

Evaporation..... 4 6

Différence 7 3

Le vent a soufflé du N. 23 fois.

N-E..... 38

N-O..... 3

S. 6

S-E..... 5

S-O..... 11

E..... 4

O..... 0

TEMPÉRAT. très-froide & hum. Il est tombé 8 pouc.
de neige dans tout le mois, & qui a rendu 16 l. 3 d'eau.MALADIES: quelques fièvres malignes & putrides
qui n'ont point eu de suites. Le dégel du commen-
cement du mois a été très-funeste aux malades de
langueur & de poitrine: plusieurs en ont été la victime.

Plus grande humidité. . . . 30, 2 deg. le 17

Moindre..... 0, 9 le 2

Moyenne 13, 4

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire;

A Montmorency, ce premier février 1784

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de janvier 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le froid, qui avoit été excessif dans les deux derniers jours de décembre, s'est relâché au commencement de ce mois, au point que la liqueur du thermomètre, qui le 30 décembre étoit descendue à 10 degrés au dessous du terme de la congélation, s'est trouvée, le premier janvier, à sept heures du matin, à $\frac{1}{2}$ degré au dessus de ce terme. Le 3 elle s'est portée à $5\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce même terme. La gelée a repris le 5; mais de ce jour au 14, la liqueur du thermomètre n'est pas descendue plus bas que le terme de $4\frac{1}{2}$ degrés; du 14 au 18, il n'a pas gelé: ce dernier jour la gelée a repris & a persisté pendant le reste du mois, quoique le vent ait été au sud plusieurs jours. Le 30, la liqueur du thermomètre a descendu au terme de $6\frac{1}{2}$ degrés au dessous de celui de la congélation.

Il y a eu des variations dans le baromètre; le 17, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 1 ligne; le 30 & le 31, il a été observé à celui de 28 pouces 4 lignes. Il est tombé beaucoup de neige le 17.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

298 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
3 fois du sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
7 jours de pluie.
9 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de janvier 1784.

Parmi les causes des maladies, provenant des intempéries de l'air, il n'en est point de plus propres à produire des maladies d'engorgemens & de fluxions qu'un froid aigu & continué plus ou moins de temps, sur-tout celui qui est l'effet d'une atmosphère chargée de neige: nous en avons eu la preuve dans celles qui ont régné ce mois, des fluxions de toute espèce, qui ont attaqué sur-tout la poitrine, la gorge, les yeux & les oreilles, dans les fièvres catarrheuses & les pleuro-péritoneumonies, qui ont été fort communes, dans les rhumes fâcheux & opiniâtres qui ont régné épidémiquement. Il y a eu en outre des rhumatismes inflammatoires & des engorgemens phlogistiques du bas-ventre, effets du resoulement du sang par l'impression d'une atmosphère glacée sur toute la circonférence du corps. C'est à cette même cause que nous avons dû attribuer nombre d'apoplexies

& de morts subites , sur-tout parmi les vieillards. La fièvre lente & la phthisie ont été dans nombre de personnes la suite des rhumes négligés.

Les fièvres intermittentes de toute espèce persistoient , & il y avoit encore dans le peuple des fièvres continues-putrides.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

SUITE de l'Extrait des Mémoires de l'Académie de Dijon.

Mémoire sur l'air dégagé de la crème de chaux & du minium ; par M. MARET.

1. M. *Bucquet* avoit annoncé que l'alcali volatil dégagé du muriate ammoniacal par l'intermède de la crème de chaux , étoit fluor ; M. *Maret* a soumis cette assertion à l'examen qu'elle méritoit , par le rapport qu'elle a avec la théorie reçue de la causticité de la chaux & des alcalis ; ses expériences prouvent , 1°. que le gas contenu dans la crème de chaux , est de l'acide méphitique ou air fixe , ainsi qu'on le croyoit ; 2°. que l'alcali dégagé par la crème de chaux , n'est point caustique.

L'on obtient du *muriate ammoniacal* , qu'on traite avec le minium , un alcali volatil , qui , *sans être aussi caustique que celui que donne la chaux* , l'est cependant très-sensiblement. Pour déterminer par quelle raison il est dans cet état , M. *Maret* a examiné le gas qu'on pouvoit dégager du minium ; il a donc soumis cette chaux métallique à différentes expériences dont nous allons donner le précis.

Il a versé de l'acide vitriolique sur deux gros de minium ; il y a eu peu d'effervescence ; & il s'en est dégagé très-lentement si peu d'air, qu'il n'a pu en apprécier les propriétés. Il en a retiré un peu plus avec l'acide nitreux , mais encore trop peu pour en faire des essais concluans ; ce qui l'a déterminé à dégager cet air par l'action du feu : il a mis deux onces de minium dans un petit matras auquel il a adapté un appareil pneumatique : il est passé dans le récipient un gas dont l'eau a absorbé environ $\frac{1}{2}$; le résidu étoit un air imparfaitement déphlogistiqué ; d'où il conclut que l'alcali volatil qu'on retire par le moyen du minium, ne doit contenir qu'une petite portion d'acide méphitique , & ne doit différer que par cette portion de celui qu'on retire par le moyen de la chaux.

M. Keir dit dans un excellent ouvrage qu'il a donné sur les différentes espèces de gas (*a treatise on the various kinds of permanently elastic fluids or gases*) qu'il a retiré de l'air déphlogistiqué du minium humecté d'acide vitriolique , & il l'évalue à $\frac{1}{160}$ du poids du minium. Par la distillation, Hales avoit retiré 34 pouces cubiques d'air de 3 onces & 3 gros de minium. Au rapport de M. Keir, M. Priestley a retiré du minium seul, par le moyen du feu, une quantité d'air déphlogistiqué égale à celle qu'on peut en retirer par le moyen de l'acide vitriolique ; mais si l'on se sert d'acide vitriolique, il ne faut qu'un très-léger degré de chaleur. Il dit (*Expériences & Obs. sur différentes branches de la Physique, tome II.*) qu'il a retiré du minium, par le moyen de l'acide marin, une quantité d'air déphlogistiqué, mêlée avec une très-petite quantité d'air fixe.

Le plomb acquiert au moins $\frac{1}{15}$ de son poids en se convertissant en minium : on voit donc que

Hales, MM. *Keir* & *Priestley* n'ont retiré qu'une petite partie de l'air que cette chaux contient; car toute l'augmentation de son poids est due à l'air qu'elle a absorbé, comme l'a prouvé depuis long-temps *M. Lavoisier*, ou du moins à cet air & à l'eau qu'il tenoit en dissolution, & qui peut faire une grande partie de son poids. Pour *M. Maret*, il ne détermine pas la quantité d'air qu'il a retiré.

Je vais présenter quelques expériences que j'ai faites sur cet objet; je les tirerai de deux Mémoires sur la vitrification, dont l'un a été lu à l'Académie des Sciences le 23 février 1780; & l'autre, le 4 mars de la même année, & que je ne destine pas à l'impression.

J'ai exposé du minium à l'action de la chaleur dans un appareil pneumatique; j'en ai retiré une certaine quantité d'air déphlogistiqué: je l'ai examiné après cela, & j'ai trouvé qu'il ressembloit pour la couleur & pour toutes les apparences, à la litharge, qui paroît par conséquent différer du minium, en ce qu'elle a subi une plus grande chaleur qui l'a privée d'une partie de l'air que la chaux de plomb est en état de prendre; & en effet la litharge, traitée de la même manière, m'a donné beaucoup moins d'air.

M. Maret compare le minium qu'il a exposé à l'action de la chaleur, au massicot; & *M. Priestley* dit (vol. II.) que la partie du minium sur laquelle il avoit dirigé le foyer d'une lentille, pour en extraire l'air, devint jaune. Les différentes couleurs que prend le plomb dans sa calcination, paroissent donc dépendre d'une petite différence dans la proportion de l'air qui s'y trouve combiné, & d'un état plus ou moins voisin de la vitrification.

J'ai exposé de nouveau le résidu de la première

opération dans une cornue de grès à l'action de la chaleur ; mais je n'en ai pu retirer qu'une très-petite quantité d'air avant d'apercevoir que le fond de la cornue commençoit à entrer en fusion ; de sorte que j'ai été obligé de cesser l'opération : j'ai trouvé dans la cornue le minium changé en un verre d'un jaune foncé & peu transparent. J'ai pensé qu'en mêlant le minium avec une substance sur laquelle il pourroit exercer son action dissolvante , & qui ne nuiroit cependant pas aux résultats que j'attendois , je pourrois pousser l'opération plus loin. J'ai donc mis 6 onces de minium avec 3 onces de filix calciné dans une petite cornue , que j'ai poussée à un feu de forge ; je n'ai cependant retiré , par ce moyen , qu'environ cent pouces cubiques d'air , ce qui fait la soixantième partie du poids du minium , en donnant un demi-grain à chaque pouce cubique d'air déphlogistiqué.

L'air qui s'est dégagé dans cette expérience , a troublé un peu l'eau de chaux ; mais il ne m'a pas paru diminuer sensiblement de volume ; & tout l'air déphlogistiqué qu'on retire , soit des chaux métalliques , soit des sels nitreux , contient un peu d'air fixe. Il est probable au reste que la quantité d'air fixe contenue dans le minium varie dans les différentes espèces de cette chaux métallique. M. *Priestley* dit qu'il a trouvé fréquemment à cet égard des différences très-remarquables entre différens échantillons de minium ; & moi j'ai dit (*Obser. sur l'air.*) que l'alcali volatil qu'on retiroit par le moyen du minium , faisoit un peu d'effervescence avec les acides ; mais depuis ce temps , j'ai préparé , par le moyen d'une autre espèce de minium , un alcali volatil qui ne faisoit point effervescence. Mais la différence qu'on peut trouver dans le minium ,

ne me paroît pas telle que l'annonce M. l'abbé *Fontana* , lorsqu'il dit que le minium très-récent ne donne point d'air du tout , ou n'en donne que très-peu ; que si l'on expose cette chaux de plomb à l'air pendant long-temps , on en tire une grande quantité d'air ; qu'il paroît démontré que le minium , qui vient d'être fait , n'a pas encore la faculté de donner de l'air déphlogistiqué. (*Recherch. sur l'air déphlogistiqué.*)

M. *Maret* a cru appercevoir un commencement de réduction dans le minium qu'il a soumis à l'expérience , & il soupçonne qu'on la produiroit en augmentant le degré de feu. J'ai certainement employé un degré de feu beaucoup plus considérable que lui , au moins dans cette dernière expérience , & cependant je n'ai point observé d'indice de réduction : si donc il a eu une réduction , elle ne peut être due qu'à quelques parties charbonneuses. J'ai mêlé le verre de plomb que je venois de faire avec trois gros de poudre de charbon , que j'avois poussé auparavant au plus grand feu , pour en chasser tout le gas inflammable qu'on peut en dégager par ce moyen , & j'ai procédé de la même manière ; j'ai obtenu près de 300 pouces cubiques de gas , dont une petite portion étoit d'acide crayeux , & le reste inflammable ; j'ai trouvé des petits grains de plomb réduits & parsemés entre les parties charbonneuses & celles de filex ; j'ai eu le même résultat en faisant l'expérience avec du *flint-glas* ; la partie de l'air qui n'avoit pu être chassée du minium par la chaleur , a été convertie en air fixe par le moyen du charbon : pour le gas inflammable , il s'est dégagé du charbon , & il est probablement de la même nature que celui qu'on retire du charbon seul par la distillation.

J'ai poussé au feu un mélange de deux onces

de verre de plomb & d'une once de fleurs de zinc; il a résulté de ce mélange une masse d'une couleur sombre, & il ne s'en est dégagé que 12 pouces cubiques d'air déphlogistiqué, quoique le feu ait été violent.

Il paroît résulter de ces expériences, que l'air déphlogistiqué qui se trouve combiné dans les chaux des métaux imparfaits, ne peut en être chassé qu'en petite partie par l'action seule de la chaleur, à moins qu'on n'y ajoute une substance qui ait les propriétés du charbon, & que la plus grande partie de l'air reste fixée dans les verres métalliques.

Lorsque M. *Priestley* parle (*Expér. & Observ. sur différ. branches de la Phys. tome I, p. 161.*) d'un minium dont il avoit chassé tout l'air par la distillation, il n'entend certainement parler que de celui qu'on peut en chasser par un certain degré de chaleur.

Une partie de safran de mars astringent a formé avec deux parties de verre de plomb, un verre noirâtre; mais le safran de mars apéritif n'a formé qu'une masse toute parsemée de particules de fer attirables à l'aimant. J'ai dit (*Obser. sur l'air.*) que le safran de mars apéritif, traité avec le sel ammoniac, donnoit de l'alcali volatil effervescent, & que le safran de mars astringent donnoit de l'alcali caustique. M. de *Fourcroy* rapporte dans les Mémoires de la Société de Médecine, que le safran de mars apéritif donne dans la distillation de l'acide crayeux & du gas inflammable. Il paroît donc que le safran de mars astringent est une véritable chaux métallique, au lieu que dans le safran de mars apéritif, le fer a perdu peu de principe inflammable, & est combiné avec l'acide crayeux.

La suite pour un autre Journal.

Mémoire

Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux, lu à l'assemblée publique de la Faculté de médecine de Paris, tenue le premier septembre 1783; par M. DE GARDANNE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal, &c. in-12 de 29 pages. De l'imprimerie de Quillau, rue du Fouare, 1783.

2. Cette colique a cela de particulier, qu'elle n'attaque presque jamais que les officiers; & parmi eux, ceux qui sont d'un caractère mélancolique & sédentaire. Une teinte jaune des yeux & du visage, l'abattement, le vomissement de matières vertes, des douleurs inouïes dans la région épigastrique, une constipation fréquente, des mouvemens spasmodiques par accès; tels sont les principaux symptômes de cette maladie. Un auteur moderne avoit cru, d'après une longue expérience sur les maladies des gens de mer, que la colique dont nous parlons, devoit son origine à l'abondance & à l'excessive acrimonie de la bile, & il l'avoit, à cause de cela, nommée colique bilieuse. M. de Gardanne, en adoptant entièrement la description de cet auteur, croit devoit donner une autre cause à cette cruelle maladie. La colique bilieuse, dit-il, excite des vomissemens violents, des tranchées vives, & d'autres accidens inquiétans, accompagnés de fièvre aiguë. La colique des vaisseaux au contraire a une marche bien plus lente, où elle est long-temps sans fièvre, où la fièvre est sourde & cachée: enfin les douleurs de ventre ne se développent que par un sentiment de constriction

& de stupeur. C'est donc un genre de colique bien différent de la colique bilieuse & beaucoup plus analogue à la *colique nerveuse*, connue plus communément sous le nom de colique de peintre.

Pour prouver cette similitude, *M. de Gardanne* examine s'il ne pourroit pas se trouver une analogie frappante entre les causes qui sont naître l'une & l'autre maladie. La cause de la colique des peintres est, de l'aveu de tout le monde, l'influence des préparations ou des émanations métalliques, principalement de celles qui s'exhalent du plomb. *M. de Gardanne* trouve une source abondante & continue de pareilles émanations, dans la peinture des chambres qu'habitent les officiers de marine sur leurs vaisseaux. A l'armement de chaque campagne, dit-il, on peint toujours à neuf la chambre du conseil, la grand'chambre, & il n'est aucun endroit destiné à l'état major qui ne soit plus ou moins infecté des émanations de la peinture. De-là il est aisé d'expliquer pourquoi les matelots qui couchent dans le premier entre-pont en sont exempts, & pourquoi ceux des officiers qui sont le plus sédentaires, sont aussi ceux qu'elle affecte le plus. Cette explication est ingénieuse, facile à saisir, & fondée en apparence sur des rapports si frappants, qu'on a regret d'être obligé d'attendre que l'expérience y ait appliqué le dernier sceau. En effet, non-seulement la théorie des maladies produites par des dépravations intérieures a toujours quelque chose de moins net & de moins précis que celle des affections dont la cause est extérieure, & pour ainsi dire palpable; mais les dernières sont en général beaucoup plus aisées à guérir & à prévenir que les premières. Tous les vœux ne peuvent donc s'empêcher d'être pour la confirmation de la théorie de *M. de Gardanne*. Mais, nous le répétons, c'est à l'expérience seule à juger ce procès.

En attendant cette décision intéressante, ne sera-t-il pas permis de représenter à M. de Gardanne que l'on a vu des coliques semblables à celle des navigateurs, sans qu'on pût soupçonner l'influence d'un atôme métallique ? Dans le commencement du siècle dernier, *Charles le Pois*, connu plus communément sous le nom de *Pison*, avoit observé une colique fort analogue à celle dont il est ici question, chez des Bernardins & des Bénédictins : il en avoit attribué l'origine à leur constitution mélancolique, à leur vie oisive & gourmande, à l'humidité du lieu qu'ils habitoient ; & l'expérience avoit confirmé son opinion, puisque tous ceux qui ont voulu se soumettre au régime qu'il avoit prescrit pour corriger ces causes disposantes, se sont trouvés guéris. La Faculté de médecine de Paris a plusieurs fois été consultée depuis par des monastères sur de pareilles maladies, & notamment en 1782, par les religieux de la *Chartreuse* du Port Sainte-Marie. Dans ces affections, tout annonçoit stase de la bile, spasme, cachexie, sans qu'il fût possible d'y soupçonner aucune influence métallique. Nous ne suivrons point ici le parallèle qu'il seroit possible de faire entre les causes de ces épidémies claustrales & celles de la colique des officiers de marine ; nous craignons trop de nous égarer par le raisonnement & les recherches dans une question, que l'expérience ne peut manquer de résoudre bientôt avec publicité. En effet, le gouvernement est trop intéressé à la conservation des hommes précieux qui font respecter le pavillon françois, pour ne pas mettre promptement en usage les moyens préservatifs conseillés par M. de Gardanne. Ces moyens consistent principalement à écarter de la peinture des chambres & salles des vaisseaux, toute préparation métallique, & à mettre en usage quel-

ques règles diététiques aussi simples que sages : tous moyens d'autant plus recommandables , que la plupart seroient toujours de la plus grande utilité , quand les vues ingénieuses de M. de Gardanne ne se trouveroient pas réalisées.

Observations & Remarques sur la complication des symptômes vénériens avec d'autres virus , & sur les moyens de les guérir ; par M. VIGAROUX, professeur royal au collège de chirurgie , & chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire des vénériens de Montpellier, in-12 de 176 pages. A Paris , chez Didot jeune , quai des Augustins. Prix 2 l. broché.

3. On a beaucoup écrit sur les maladies vénériennes ; & la Table des ouvrages qui ont été faits sur cette matière , formeroit un livre considérable : mais cette richesse elle-même est devenue bien embarrassante ; comment faire un choix parmi une foule d'ouvrages si variés , si différens , & souvent si contradictoires ? Quelle méthode adopter au milieu des critiques multipliées , & des éloges répétés dont chacune paroît enveloppée ? C'est bien là le cas d'appliquer ce vers d'Ovide :

Copia judicium sæpe morata meum.

Ainsi la diversité & l'opposition des nombreux traités qui ont paru jusqu'ici sur la maladie vénérienne , demandent encore de nouvelles productions , bien moins pour enrichir l'art de nouveaux travaux , que pour enseigner à classer & à connoître ceux qui ont déjà été faits sur ce sujet. L'ouvrage de M. Vigaroux peut être regardé comme un de ces guides , propre à éclairer & à diriger dans le traitement de la maladie syphilitique ,

ceux qu'une expérience peu étendue n'a pas mis à portée de distinguer les variétés, & les différentes nuances qu'elle peut présenter. Il a pour objet principal d'examiner les différentes complications du virus vénérien avec les autres virus dont la masse du sang peut encore être infectée, tels que le virus scrophuleux, rhumatismal, gouteux, rachitique, cancéreux, psorique, &c. C'est le résultat de ces combinaisons diverses avec le virus vénérien, dit M. *Vigaroux*, qui a fait dire que la vérole est un Protée qui se montre sous toutes les formes; & cette métamorphose, quoique inexplicable, se trouve cependant bien établie par les faits. Six jeunes gens, dans une partie de débauche, puisent la maladie vénérienne à la même source, & ont tous six des accidens très-différens par leur nature ou par leur gravité. Trois d'entre eux affectés différemment, mais légèrement, guérissent avec promptitude; deux sont très-grièvement affectés, & guérissent lentement par des remèdes opposés; enfin le sixième meurt, sans qu'aucune méthode ait pu prévenir son malheur. Mais ces faits qui prouvent le différent caractère que le virus vénérien peut prendre suivant la nature des différentes humeurs avec lesquelles il s'unit, font sentir aussi la nécessité de varier les moyens de curation, dans les différentes circonstances & dans les différens individus. M. *Vigaroux* indique ces circonstances, en donnant une description courte, mais exacte, des symptômes qui décèlent la disposition scorbutique, scrophuleuse, rachitique, gouteuse, rhumatismale; il appuie ses assertions sur des observations, dont la plupart lui sont personnelles. Les principales ont rapport à la combinaison du virus vérolé avec le virus scrophuleux, & aux exostoses vénériennes. Suivant M. *Vigaroux*, les exos-

tosés ne sont pas si communes qu'on le pense. On prend souvent pour exostoses des tumeurs du périoste, qui ont la consistance de l'os, & sous lesquelles la dissection ne démontre autre chose qu'une carie. L'ouvrage de M. *Vigaroux* est trop peu volumineux, pour présenter de longs détails sur la méthode à suivre dans chacune des complications qu'il annonce ; & son but paroît avoir été seulement de mettre sur la voie, en offrant sur chacun de ces articles des vues intéressantes. Mais en reconnoissant la nécessité d'ajouter dans ces différens cas, au traitement ordinaire de la maladie vénérienne, ou même d'y suppléer par l'usage des médicamens auxiliaires, tels que les anti-scorbutiques, les toniques, les adoucissans, les fortifiens, &c ; il convient que les différentes préparations mercurielles, sont le remède le plus nécessaire & le premier indiqué. Il place à la tête de toutes ces préparations, l'onguent mercuriel administré par extinction, c'est-à-dire en évitant la salivation ; mais, quelque bien que dise l'Auteur de cette méthode, il ne paroît pas encore assez persuadé, selon nous, de sa supériorité & de son étendue. A la vérité, nous savons que dans les hôpitaux où les malades sont accumulés les uns sur les autres, & où il est impossible de changer le linge & de renouveler l'air aussi souvent qu'il seroit nécessaire, la plus petite quantité de mercure, produit une influence sensible sur la bouche. Mais nous sommes étonnés de voir comment M. *Vigaroux* ose avancer que, malgré tous les soins que l'on peut mettre en adoptant la méthode par extinction, il arrive fréquemment que les malades salivent à la cinquième friction. Certes, les médecins & chirurgiens de Paris les plus exercés à traiter la maladie vénérienne, n'épargnent pas le mercure ; & à peine

y a-t-il un malade sur vingt, à qui il arrive une légère salivation ; encore n'est-ce ordinairement que quand le traitement est fort avancé. Cette observation se renouvelle tous les jours , non-seulement dans les traitemens particuliers , mais encore dans les maisons de Santé, où l'on peut conduire les maladies vénériennes avec le même soin, & nous pouvons citer pour exemple l'hospice de santé de Vaugirard. Nous pouvons encore assurer que les affections rhumatismales vénériennes, & ces tumeurs dures que l'Auteur ne croit pas devoir nommer exostoses, cèdent le plus souvent aux frictions mercurielles prudemment administrées.

C'est sur-tout dans la gonorrhée que la complication du virus vénérien, avec des humeurs antérieurement dépravées, produit des accidens inquiétans, rebelles, & quelquefois dangereux. *M. Vigaroux* développe ces différentes espèces de complications avec beaucoup d'ordre & de précision. On y reconnoît par-tout l'homme instruit & studieux, autant que le praticien exercé. *M. Vigaroux* est du nombre de ceux qui admettent le traitement mercuriel pour la gonorrhée ; mais en donnant à cet égard des éloges aux différentes préparations mercurielles, il en excepte seulement le sublimé & les pilules de Keiser, qui sont souvent, dit-il, la cause de fâcheuses complications. *M. Fabre* avoit déjà fait la même remarque sur les effets de ces deux médicamens ; & ce n'est pas le seul endroit dans lequel ces deux Auteurs se rencontrent. En effet, les remarques de *M. Vigaroux* sur la gonorrhée scorbutique & darséuse, peuvent être regardées comme un développement des excellentes observations de *M. Fabre* sur la strangurie vénérienne, développement intéressant, dans lequel on trouve

des additions précieuses & des choses neuves. Telle est la description d'une métastase de la gonorrhée à l'anus, non pas sous la forme d'hémorrhoides, comme l'avoit autrefois observée M. *Petit*, mais sous celle d'une éruption prurigineuse, avec suintement : tel est encore le moyen indiqué par l'auteur, pour guérir la gonorrhée dartreuse rebelle, qui consiste à inoculer la gale ; moyen qui lui a réussi dans un cas très-fâcheux.

Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères, précédée d'un supplément à une première dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes ; par M. LOMBARD, chirurgien-major en chef de l'hôpital royal de Strasbourg, membre de plusieurs Académies, in-8^o de 204 pages. A Strasbourg, & à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 2 liv. 5 s. broché.

4. Cet ouvrage est la suite de celui que nous avons annoncé avec éloge dans le Tome IX, page 266. Les critiques qu'on avoit faites de l'ouvrage de M. *Lombard* n'ont fait qu'enflammer son zèle, & mettre au plus grand jour ses vues honnêtes. Dans le Supplément à la première dissertation, il spécifie avec précision dans quelles bornes il a voulu se renfermer, quand il a établi l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes ; il invoque encore de nouvelles autorités pour défendre son opinion, & on y voit avec plaisir les noms de MM. *Loubet*, *La Martinière* & *Louis*, vrais juges en cette partie. Des observa-

tions nouvelles & particulières à l'auteur, forment encore un nouveau genre de preuve, qui ne peut manquer en général d'être vu avec satisfaction.

La dissertation que M. *Lombard* donne aujourd'hui est une espèce de supplément à celle qui a paru ; il continue à présenter sa théorie avec modestie, & en l'appuyant d'autorités multipliées & de différentes observations. Cette seconde dissertation fait sans doute honneur à son auteur ; mais on ne peut pas se dissimuler qu'elle a un objet moins neuf, moins piquant, plus général, & par conséquent plus difficile à approfondir que la première. En effet *Van-Swieten*, *Heister*, *Quesnay*, *Bordeu*, & un grand nombre de médecins de ce siècle, ont établi en cent endroits l'efficacité des purgatifs, dans les différentes espèces de tumeurs & dans toutes les autres maladies médico-chirurgicales ; ils ont décrit avec beaucoup de soin, soit d'après les médecins Grecs, & les premiers restaurateurs de l'école de Paris, soit d'après leur propre expérience, tous les cas où l'usage des purgatifs étoit nécessaire, & la manière d'en user dans les différentes circonstances. Cependant, comme de tous les préjugés en médecine, celui de l'abus des saignées est un des plus dangereux & des plus familiers à l'ignorance, qui se donne par-là un air tranchant & décisif ; comme les livres des vrais médecins qui ont attaqué ce préjugé meurtrier, ne sont pas entre les mains de tout le monde, ou sont sentis par peu de monde on ne peut que louer M. *Lombard* d'avoir donné un extrait des sages principes des praticiens que nous venons de citer sur la circonspection dans l'usage des saignées, ou, ce qui revient au même, sur la prééminence des purgatifs dans plusieurs classes de maladies graves. Sur la fin du seizième siècle, *Botal* avoit

préconisé la saignée avec un fol enthousiasme ; & dans le siècle suivant , la découverte de la circulation du sang fit encore renchérir sur ces idées à un point si étonnant , que toutes les traces de ce délire ne sont point encore effacées aujourd'hui. *M. Lombard* , en écrivant sur l'excellence des purgatifs dans plusieurs classes de maladies , suit une marche beaucoup plus sage , & paroît sur-tout avoir médité ce principe , *In vitium ducit culpa fuga, si caret arte*. Ainsi, tout en vantant l'efficacité des purgatifs , il est bien éloigné de les regarder comme des remèdes uniques, ou d'en conseiller la profusion. Il est le premier à convenir de la nécessité & de la supériorité de la saignée dans plusieurs circonstances ; mais il conclut qu'elle n'est avantageuse, que lorsqu'elle est pratiquée à propos , & que les purgatifs doivent la précéder, ou la suppléer dans nombre de cas qu'il s'est appliqué à désigner avec soin.

Mémoire sur la fièvre putride-maligne qui a régné dans la ville d'Aire depuis la fin de septembre 1782 , rédigé par des médecins de la ville de Lille , publié par ordre de M. l'Intendant. A Lille, chez N. J. B. Petesinck-Cramé , imprimeur ordinaire du Roi, rue Esquermoise, in-4° de 18 pag.

5, *M. de Calonne* , informé qu'il régnoit à Aire une maladie dangereuse , s'empressa d'en faire constater la nature , & rechercher le remède. Il invita les officiers municipaux de cette ville à lui faire parvenir un exposé de la maladie , qui fut rédigé par les médecins du lieu , pour être communiqué à quelques médecins de la ville de Lille. Ce Mémoire est le résultat des observations en forme de consultation de quatre médecins de cette

dernière ville, & de leur manière de penser sur la cure. Ces médecins sont MM. *Boucher*, doyen du collège de médecine; *Merlin*, médecin de l'hôpital militaire de cette ville, *Saladin* & *Warambourg*. M. de *Calonne* ayant appris que la maladie gagnoit la campagne, chargea les deux premiers d'aller la reconnoître sur les lieux; ils trouvèrent qu'il restoit fort peu à ajouter à ce qu'ils en avoient dit dans leur Mémoire. Les lecteurs y distingueront avec plaisir le nom de M. *Boucher*, ce médecin si familiarisé avec l'observation; ses confrères connoissent cette longue suite d'observations météorologiques dont il enrichit ce Journal, & sur-tout ces savans & profonds Mémoires sur l'apoplexie, qui se trouvent dans plusieurs cahiers. Quelle confiance un tel garant ne doit-elle pas inspirer pour les observations qui sont le sujet du Mémoire des médecins de Lille?

La maladie qu'ils y décrivent est une *fièvre putride maligne, vermineuse & pétéchiale*. Nous n'en rapporterons point les symptômes, qui sont les mêmes que ceux de toutes les maladies de ce genre; mais, pour faire sentir la nécessité d'une police attentive à maintenir la propreté dans les villes, nous ferons mention des conjectures des médecins de Lille sur la cause qui a produit cette maladie.

« Il est à observer, est-il dit, que les prémices de la maladie se sont fait appercevoir à la fin du mois de septembre dernier, à un bout de la ville, près du rempart & du vieux château, dans un groupe de petites maisons, habitées par des personnes du bas-peuple. On nous fit remarquer un tas de fumier amassé vis-à-vis d'une porte, sur lequel on nous dit qu'un boucher du voisinage déposoit journellement le sang, une partie des entrailles, & les immondices des bêtes qu'il

tuoit, & que d'autres bouchers de la ville, qui font en grand nombre, faisoient la même manœuvre. On nous apprend aussi qu'on avoit ouvert l'été dernier, pendant le temps des plus grandes chaleurs, un égoût considérable pour le curer. »

Ces médecins ne doutent point que la maladie qui a régné à Aire n'ait été principalement occasionnée par ces causes, auxquelles se sont jointes d'autres causes accessoires, telles que les émanations des tanneries, des amidonneries, & du cimetière de la principale paroisse de la ville, situé dans son centre, où l'on continue d'enterrer, contre la teneur de la déclaration du Roi de 1776.

Quant au traitement de cette maladie, on y doit rarement employer la saignée, que la nature de la maladie contre-indique. On doit faire usage de l'émétique dans le commencement, & le réitérer le lendemain ou le surlendemain, si les signes de saburre persistent. On doit le faire suivre par quelque purgatif doux. Le nitre camphré est très-propre à résister aux progrès de la putridité. Le vinaigre camphré n'est pas moins efficace, & il est préférable dans le cas des taches pourprées. On ne doit pas négliger les lavemens émolliens & rafraîchissans, lorsqu'il y a constipation. Lorsqu'on soupçonne des vers dans le canal intestinal, on administre des potions huileuses avec du jus de citron à grandes doses. Si une langue sèche, noirâtre & un ventre météorisé, annoncent une putridité portée à un haut degré, on aura recours aux acides minéraux. L'abattement, joint à tous les signes de la dissolution du sang, fera employer les cordiaux anti-septiques, parmi lesquels le quinquina mérite la préférence. Un état comateux persistant, des disparates, une menace ou un état de délire, des mouvemens convulsifs, une poitrine fort

embarrassée , exigent l'application des vésicatoires , & spécialement des mouches cantharides aux jambes. Ce topique est sur-tout indiqué dans le cas d'abattement & d'engourdissement des forces vitales.

Lorsque la maladie est avancée , & qu'une diminution notable des symptômes annonce une issue favorable , il est essentiel d'observer quelle est la voie par laquelle la nature tend à opérer une décharge critique , & de la favoriser dans ses vues.

Tel est le précis du Mémoire des médecins de Lille , qui est très-propre à remplir l'objet pour lequel il étoit destiné.

Précis théorique & pratique sur le Pian, la maladie d'Amboine & le Terminthe, augmenté, revu & publié par M. B. PEYRILHE, professeur & démonstrateur royal de chimie & de botanique, &c. brochure de 68 pages. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 18 s.

6. « Le yaw, yaws, épian, ou plus communément pian, est une maladie endémique & contagieuse en Guinée, & dans les autres régions brûlantes de l'Afrique. Les noms de la fraise & de la framboise que ces noms africains signifient, désignent les pustules ou excroissances fongueuses qui caractérisent cette maladie. »

« Cette maladie, dont les Nègres apportent le germe en Amérique, les attaque tous, sans distinction d'âge, de sexe ou de tempérament, mais sur-tout les enfans. S'il s'empare plus rarement des vieillards, il n'en est que plus redoutable pour eux. »

« Ses premiers signes sont des frissons & une

fièvre lente; mais ce qui fortifie le soupçon de son invasion, c'est la lassitude, la perte de l'appétit, des douleurs à la tête & aux lombes. Bientôt la tête s'enfle un peu, & ce nouveau symptôme est le signe avant-coureur de l'éruption des pustules.»

« Ainsi s'annonce & se développe le pian, lorsque sa marche doit être régulière. Dans le cas contraire, ceux qui couvent le germe de cette maladie, sont attaqués d'ulcères opiniâtres, que l'art devrait respecter; car à peine est-il venu à bout de les fermer, que les pustules paroissent.»

« L'éruption commence par de petites taches, qui d'abord ne sont pas plus grandes que des piquures d'épingle; mais qui s'étendent de jour en jour, & s'élèvent en boutons. Peu de temps après l'épiderme s'en détache, & met à découvert une escarre blanche, sous laquelle est cachée une excroissance fongueuse formée par la peau, excroissance que le temps amène insensiblement à différentes grosseurs.»

Après avoir tracé les caractères généraux du pian, M. *Peyrilhe* en recherche l'origine, & il résulte de ses recherches, que le pian des anciens Nègres pourroit bien n'être pas le même que celui qui désole les Nègres de l'Amérique. Ce qui fortifie son idée, c'est que le pian paroît beaucoup différer de lui-même à raison des climats & des autres causes propres aux pays qu'il ravage. On ignore, dit-il, s'il est le même dans l'intérieur de l'Afrique, que sur ses côtes; dans le continent de l'Asie, que dans les îles qui en dépendent. Pour établir au moins de très-grandes différences entre le pian d'Asie & celui d'Amérique, il suffit de jeter les yeux sur la foible esquisse que *Bontius* a crayonnée du *pian des Moluques*, plus communément appelée *maladie*, ou

vérole d'Amboine. Le *pian des Moluques* est une maladie endémique fort répandue, qui ressemble à la vérole par quelques symptômes, mais qui en diffère en ce qu'il se manifeste sans coït, quoique cette manière de se propager soit une des plus ordinaires.

Les discussions de l'auteur, dans lesquelles nous ne pouvons pas le suivre, tendent aussi à faire voir que les terminthes pourroient bien n'être que les *pians*.

Le *pian*, ainsi que la petite-vérole, ne déploie son énergie qu'une fois chez la même personne, ce qui doit encore le distinguer de la maladie vénérienne & du scorbut; il tend, comme la petite-vérole, à une dépuration des humeurs que l'art doit favoriser. C'est d'après cette idée que l'auteur voudroit qu'on dirigeât le traitement du *pian*. Il blâme l'usage du mercure comme capable de pousser vers les glandes & les intestins une matière que la nature cherche à évacuer par les pores de la peau; il voudroit que ce remède ne fût mis en usage qu'à la fin de la maladie. Dans son commencement, la décoction légère des bois sudorifiques est plus conforme aux vues de la nature. Parmi les remèdes contre le *pian*, on a surtout distingué par leurs bons effets les sels neutres, les sels sulfureux volatils, les essences alexipharmaques. Un remède d'un usage très-fréquent dans nos Colonies, c'est un mélange de dix grains de fleurs de soufre & de vingt-grains de thériaque qu'on fait prendre le soir, tandis que le reste du jour on fait usage d'une boisson modérée de la décoction de quelque bois sudorifique. Dans le cas où les humeurs lymphatiques ne seroient pas assez atténuées, les résolutifs & les apéritifs végétaux seroient préférables; & parmi ceux-ci, les racines de polypode & de ménianthe données

en décoction dans beaucoup d'eau ; mais tous les remèdes, ainsi que le régime, doivent être subordonnés aux circonstances, & modifiés par la prudence du médecin, toujours attentif à suivre la marche de la nature.

Cette dissertation suppose beaucoup de recherches, & son auteur montre autant de jugement dans la discussion des objets qu'il traite, que de connoissances médicales dans le plan de traitement qu'il trace pour la maladie dont il s'est occupé. Il n'est pas douteux que les chirurgiens des Colonies, pour qui cet ouvrage est destiné, ne soient guidés sûrement par les lumières qu'il y a répandues.

Médecine moderne & pratique, appuyée sur l'expérience ; par M. BUC'HOZ, médecin de MONSIEUR, Tome I & II, in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère après le collège d'Harcourt.

7. Cet ouvrage est un recueil des observations qui ont été faites par MM. Marquet, Bagard, Buc'hoz, & autres médecins, rangées par ordre alphabétique des maladies : on y a joint une liste des remèdes nouveaux, proposés contre les maladies les plus graves, avec des détails particuliers sur chacun de ces remèdes. Ce traité est, à proprement parler, une nouvelle édition d'un ouvrage que l'auteur avoit publié sous le titre de *Médecine moderne, ou Remèdes nouveaux* ; mais cette édition est considérablement augmentée. Le premier volume a paru en 1782, & le second depuis la fin de décembre 1783. Le prix des deux volumes est de 10 liv. & par la poste 14 liv. On détache le second en faveur de ceux qui

qui ont fait l'acquisition du premier. Messieurs les souscripteurs sont priés de retirer les volumes pour lesquels ils ont souscrit.

Doctrines and practice of HIPPOCRATE in surgery and physic. C'est-à-dire, *les doctrines & la pratique d'HIPPOCRATE en médecine & en chirurgie, exposées & accompagnées de remarques ; par FRANÇOIS RIOLLAY, bachelier en médecine, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1783.*

8. Il faudroit la plus grande impartialité, un oubli absolu des théories plus séduisantes que solides, un esprit observateur égal à celui d'*Hippocrate*, réuni à la connoissance des véritables découvertes nouvelles en physique, en chimie & en médecine, un génie heureux dans la combinaison & l'application des vérités reconnues & constatées, enfin un talent très-exercé à tirer des conséquences justes des observations faites avec le plus grand soin, &c. pour pouvoir dépouiller les écrits du Père de la médecine des richesses qu'ils renferment, & n'en présenter que ce qui est de tous les temps, de tous les lieux & de tous les pays ; les vérités en un mot qu'aucun préjugé ne peut détruire, quoiqu'il les fasse méconnoître.

En supposant ces conditions, nous osons prononcer hardiment que M. *Riollay* n'a pas rempli sa tâche comme abrégiateur & interprète du *vieillard de Cos*. Livré aux préventions, ébloui par les assertions brillantes des modernes, dépourvu des riches fonds de l'observation, il a défiguré son auteur & critiqué tout ce qui n'est pas conforme au système qu'il a adopté. Qu'y a-t-il, par exem-

ple, de plus ridicule que son souhait qu'*Hippocrate*, au lieu de s'adonner à l'observation, au lieu de recueillir les faits qui ont servi de base aux oracles qu'il a dictés, se fût appliqué à faire des expériences, & eût devancé dans cette carrière les *Hales*, les *Priestley* & les *Ingen-housz*?

JOHANNIS GOTTLIEB WALTER, tabulæ nervorum thoracis & abdominis. Jussu Academiæ Scient. Berol. *A. Berlin*, chez Decker, 1783.

9. Cet ouvrage enrichi de tout le luxe typographique, contient cinq tables du même format que celles de la myologie d'*Albinus*, avec laquelle il a d'ailleurs la plus grande conformité pour les caractères & le papier. Il est dédié à MM. *Hunter* & *Camper*. L'auteur avance dans la préface que les dix-huit tables d'*Eustache* ont servi à égarer les anatomistes, plutôt qu'à les éclairer; que *Vieussens* a rêvé, & que les tables de *Berretin* méritent la préférence sur celles d'*Eustache*, parce qu'elles présentent toutes les parties auxquelles les nerfs appartiennent. Il refuse ses louanges à la dissertation de *Schmed*, & déclare que la description des nerfs du baron de *Haller* est la plus exacte & la plus complète de toutes. Il rend néanmoins justice aux travaux de MM. *Camper* & *Wrisberg*. Il prétend que personne avant lui n'a indiqué le véritable développement du nerf grand sympathique, dont d'ailleurs il expose tous les rapports, tant entre ses propres ramifications, qu'entre celles du même nerf du côté opposé; celles des nerfs de l'os sacrum, de la paire vague & du nerf phrénique. Pour mieux ren-

plir cette entreprise si difficile, M. *Walter* a injecté tous les vaisseaux sanguins & même les vaisseaux lymphatiques, afin de se garantir de toute erreur, & il a vu par ce moyen que la plevre, le péricarde, le conduit thorachique, le péritoine, même les glandes conglobées, ne reçoivent pas des nerfs, & que le ganglion fénilunaire n'est qu'un amas de ganglions céliques.

HENR. JUGLER, *Bibliothecæ ophthalmicæ specimem primum, in-8º de 104 pag. A Hambourg, chez Reufs, 1783.*

10. M. *Jugler* a puisé dans les meilleures sources de l'Histoire littéraire de la Médecine, afin de donner un catalogue complet de tous les anciens médecins oculistes, dont la mémoire a été conservée dans quelque écrit ou sur quelque sigille. Ce premier échantillon commence avec l'invention de la médecine des yeux, & s'étend jusqu'à *Serenus Sammonicus*.

Plantes nouvellement découvertes, récemment dénommées & classées, représentées en gravures, avec leurs descriptions; par M. BUCHOZ, médecin de MONSIEUR, un volume in-fol. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère au dessus du collège d'Harcourt. Prix 60 l.

11. Cet ouvrage est entièrement fini, les plantes en sont supérieurement gravées, & méritent, par le burin, d'être comparées à ce qui se trouve jusqu'à présent de plus beau en ce genre. Parmi

ces plantes se trouvent la *Laffonia*, la *Lieutaudia*, la *Ronowia*, la *Sparmannia*, la *Theodoricea*, la *Villaria*, la *Trochera*, la *Villemetia*, &c. qui sont toutes autant de genres nouveaux, auxquels l'auteur a donné ces noms. On y trouve une belle suite de *Protea* nouveaux, rapportés du Cap de Bonne-Espérance, par MM. *Sparmon* & *Thunberg*; plusieurs espèces nouvelles de *Gardenia*, aussi découvertes par M. *Thunberg*; des lavandes nouvelles & des chiendens nouveaux, publiés par M. *Linné* fils. L'ouvrage entier contient cinq cahiers de dix planches chacun, avec leur explication.

Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, & surtout ceux du règne végétal; par JEAN SENEBIER, ministre du saint Evangile, bibliothécaire de la république de Genève, membre de la Société Hollandoise des Sciences de Harlem. A Genève, chez Barthélemi Chirol; à Nancy, chez Beaurain fils, libr. & à Paris, chez Didot le jeune, 1782, 3 vol. in-8°, avec des Planches. Prix 9 liv. br.

12. Ce recueil offre dix-huit Mémoires contenant une multitude d'observations & d'expériences très-exactes, qui démontrent évidemment un nouvel élément combiné avec les êtres de la nature; des affinités de la lumière qui n'étoient point connues. Le premier tome commence par un Mémoire, qui traite de l'influence de la lu-

mière du soleil dans les productions de l'air que les végétaux laissent échapper , lorsqu'ils y sont exposés , où il est rapporté plusieurs phénomènes que présentent les feuilles , les fleurs , les fruits , & les écorces soumises à l'action du soleil ; il est encore fait mention de la quantité & de la qualité de l'air qu'on en retire. Les cinq Mémoires suivans composent ensemble le second tome , dans lequel on lit avec une véritable satisfaction la description & l'histoire naturelle de la plus petite conserve de Diclen , qui naît dans des vaisseaux remplis d'eau exposés à l'air ; suivent des éclaircissemens sur l'étiollement des plantes ; des considérations sur quelques mouvemens marqués des feuilles & des pétales, & de l'influence de la lumière sur ces objets , ainsi que sur les changemens de couleurs qu'elle occasionne sur les bois. Le troisième & le dernier tome est rempli d'explications sur l'influence de la lumière pour changer la teinture verte des feuilles , qui est extraite par le moyen de l'esprit de vin ; d'observations sur les feuilles des végétaux qui rougissent lorsqu'elles deviennent caduques ; sur les panachures , sur le changement de la couleur des pétales , & particulièrement sur leur teinture ; de la coloration des fruits ; de la modification des pepins , noyaux , boutons à fruits, moëlle , racines , résines & huiles ; de l'influence du soleil sur les animaux , les minéraux , les parties colorantes tirées par l'art , les tissus colorés ; des réflexions profondes sur la lumière , de sa comparaison avec la flamme , le phlogistique , le feu & l'électricité. Nous ne pouvons disconvenir que M. *Sénébier* doit être placé à côté de nos plus savans physiciens modernes.

Maresch. R. ord. Wästaci commend. cruci. R. ord. de Stella Bor. Equit. aurat. R. Acad. Scient. Suec. membr. & Parisinæ corresp. genera & species insectorum à generosissimi auctoris scriptis extractis, digessit, latine quoad ad partem reddidit, & terminologiam insectorum Linnæanam addidit ANDERS. JOHAN. RETZIUS, *phil. mag. prof. reg. & botan. demonstr. sociét. physio. Lund. secret. reg. path. Suec. & Hasslohamb. med. Hafn. nat. curios. Berol. & scient. ac eleg. litt. Gotth. membr. soc. æcon. Lipsi. corresp. A Straßbourg, chez Koenig; à Leipsick, chez Crusius, 1783, in-8^o de 220 pages.*

13. Le précieux recueil de Mémoires sur les insectes, par M. le baron de Geer, qui est enrichi & orné de si belles planches, est malheureusement si cher, que peu de personnes l'ont acheté. C'est pour obvier à cette difficulté, que M. Retzius vient de publier ce volume, qui renferme l'extrait fidèle & précis d'un livre rare & peu connu; en outre, un catalogue ou table systématique, où se trouvent, autant qu'il est possible, les noms triviaux du règne de la nature, par le chevalier de Linné. Ce travail ne peut être qu'infiniment agréable aux naturalistes, en leur évitant de la dépense, des peines à feuilleter quelquefois longtemps l'original; ainsi que celles de chercher les synonymes du *Plinæ* Suédois.

Oratio habita in Capitolio Gulielmopolitano in comitiis universitatis Virginiae, die

xij juin 1782, &c. *Discours prononcé au Capitole de Williamsbourg, dans l'assemblée de l'université de Virginie, le 12 juin 1782, pour l'Aggrégation honoraire de M. COSTE, premier médecin de l'armée du Roi en Amérique, &c. A Leyde, 1783.*

14. M. Coste, enflammé d'un noble enthousiasme à la vue des grandes actions qui ont été faites en Amérique pour la liberté politique, commence son discours, dont l'objet est de prouver que la médecine philosophique des anciens est celle qui convient au nouveau monde; en réclamant la liberté médicale. Il veut que la médecine soit libre, & qu'on ne s'asservisse point à jurer sur la parole même des plus grands maîtres. La première partie de son discours est destinée à faire voir l'excellence de la médecine d'*Hippocrate* sur toutes les autres. Dans la seconde, il tâche de prouver que cette médecine hippocratique est celle qui convient spécialement à l'Amérique septentrionale. *Hippocrate*, dit-il, sépara sagement la médecine de la philosophie, c'est-à-dire des vaines subtilités que les sophistes cherchoient à y introduire; science orgueilleuse, plutôt fondée sur l'amour-propre, que sur le desir d'être utile aux malades. « En effet, dans cette multitude aussi confuse qu'immense de systèmes qui se sont succédés les uns aux autres, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, à peine trouve-t-on quelque chose qui ait réellement contribué au bonheur de l'humanité, ou au progrès de l'art. »

L'auteur parcourt rapidement les opinions de Pythagore & d'Empédocle, de Chrysippe, de Prodicus, de Praxagoras, d'Herodicus, de Théophraste, d'Archagatus, d'Asclépiade, de Thessa-

lus, des Méthodiques, des Empiriques, des Pneumatiques, des Ecclectiques; il fait mention des remèdes pour lesquels les différens peuples, les différens corps ou les divers particuliers, ont montré quelque prédilection, tel que l'électricité, le magnétisme, la gymnastique, la pulsomanie, la chimie, la mécanique, les exutoires, les véficatoires, les cordiaux, la saignée, les ventouses, l'ipécacuanha, le kermès, le quina, le feu, l'air fixe, &c. L'orateur n'entend pas sans doute, qu'il faille renoncer à tous ces moyens précieux, dont *Hippocrate* lui-même auroit fait usage, s'il les avoit connus; son idée est que leur emploi ne doit point être trop exclusif, ni trop général, mais subordonné aux circonstances; car M. *Coste* assure avoir guéri le scorbut sans anti-scorbutiques, les fièvres-quartes les plus opiniâtres sans quinquina, des dysenteries sans simarouba, des péripneumonies sans saignées, des fausses péripneumonies & des fièvres putrides sans l'appareil des vomitifs & des purgatifs, des jaunisses sans savons, des hydropiques sans hydragogues, &c. persuadé d'après les principes d'*Hippocrate*, que la meilleure médecine consiste quelquefois à n'en pas faire du tout.

En proposant cette médecine simple, expectative, l'orateur conseille la réforme de l'art, qui dans le nouveau monde n'est encore qu'un empirisme aveugle. Il voudroit qu'il y eût trois professeurs, dont l'un enseigneroit l'anatomie, l'anatomie comparée, & une physiologie presque pratique; l'autre seroit plus occupé à simplifier la matière médicale qu'à l'augmenter, & n'enseigneroit qu'une chimie purement médicale; enfin le troisième enseigneroit la médecine clinique auprès des malades.

L'orateur termine son discours en faisant des

vœux pour la santé, la liberté & le bonheur des Américains. Si son éloquence est faite pour entraîner les esprits, elle produit sur-tout cet effet dans l'éloge qu'on y trouve de M. le comte de Rochambeau, de M. de la Fayette, de M. le chevalier Chastellux & du général Washington, à qui l'ouvrage est dédié.

An historical sketch of Medecine and Surgery, &c. C'est-à-dire, *Essai historique de Médecine & de Chirurgie, depuis leur origine jusqu'à nos jours, ainsi que des principaux Auteurs, découvertes, corrections, imperfections & erreurs; par M. GUILLAUME BLACK, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1783.*

15. C'est plutôt l'abondance des sujets que leur défaut qui rend l'exécution d'une bonne histoire de médecine si difficile, quoique les secours nécessaires pour une pareille entreprise soient en très-grand nombre. *Astruc*, comme l'observe M. *Black*, écrivoit dans un temps où le mal de Naples n'étoit connu en Europe que depuis environ deux cens cinquante-six ans; & quoique cette époque fût si courte, il existoit déjà plus de cinq cens écrits sur cette maladie. Le catalogue des auteurs de médecine & de chirurgie que feu M. de *Haller* a donné, contient plus de trente mille noms; & on sait qu'il y a des omissions en grand nombre. Les deux meilleures histoires de médecine que nous ayons, sont de *le Clerc* & de *Freind*. La première occupe près de 800 pages in-4°. ; outre un appendix ou essai de continuation, quoiqu'elle

ne s'étende pas plus loin qu'au temps de *Galien*, c'est-à-dire, deux cens ans avant l'ère chrétienne. La deuxième, qui est une suite de la première, va jusqu'au commencement du seizième siècle, & forme deux volumes in-8°.

L'ouvrage que M. *Black* présente ici, & qui comprend toute l'histoire de la médecine & de la chirurgie, dans toutes leurs diverses branches, ainsi que des parties de la philosophie naturelle & expérimentale qui y sont relatives, est comprise dans un volume in-8°, d'un peu plus de trois cens pages. On peut conclure de-là, que le titre d'essai lui convient on ne peut pas davantage. Mais outre la précision générale qui règne dans cet ouvrage, on voit avec regret que la première moitié ne conduit que jusqu'au milieu du quinzième siècle, & que le période très-intéressant des trois siècles suivans est resserré dans un espace beaucoup trop étroit, à proportion. Cet abrégé d'histoire est précédé d'une carte, ou table chronologique en une grande feuille in-folio, contenant les noms des auteurs qui ont écrit sur les diverses branches de la médecine, de la chirurgie & de l'histoire naturelle.

Aminesse-Tal ofver Kongl. Vetensk. Acad.
 Ledamot HERR PEHR KALM, &c. C'est-à-dire, *Panegyrique de M. PIERRE KALM*, membre de l'Académie royale des Sciences de Suède; lu devant cette Compagnie le 13 novembre 1780, par JEAN-LAURENT ODHELIUS, docteur en médecine, membre de ladite Académie, & assesseur du collège royal de médecine, A Stockholm, chez Lange, 1780.

Prospectus du Dictionnaire des Jardiniers ; contenant les meilleures méthodes & les plus modernes pour cultiver & améliorer les jardins potagers , à fruits , à fleurs & pépinières , ainsi que pour réformer les anciennes pratiques d'agriculture , avec des moyens nouveaux de faire & conserver le vin suivant les procédés actuellement en usage parmi les vigneronns les plus instruits , de plusieurs pays de l'Europe , & dans lequel on donne des préceptes pour multiplier & améliorer tous les objets soumis à l'agriculture , & la manière d'employer toutes sortes de bois de charpente : huitième édition , revue & corrigée suivant les meilleurs systèmes de botanique , & ornée de plusieurs Planches qui n'étoient point dans les éditions précédentes ; publiée par PHILIPPE MILLER, F. R. S. jardinier de la Compagnie des apothicaires à Celsæa , & membre de l'Académie botanique de Florence , ouvrage traduit de l'anglois , auquel on a ajouté un grand nombre de Plantes inconnues à MILLER , ainsi que des notes relatives à la physique & à la matière médicale , & dans lequel on a retranché toutes les dénominations angloises , pour y substituer les noms françois ; par une Société des Gens de Lettres ; proposé par souscription. A Metz , chez

Antoine; à *Nancy*, chez Mathieu & Bonthoux, 1783, in-8^o; & à *Paris*, chez Didot le jeune.

Les curieux agricoles seront assurément jaloux de posséder un ouvrage, qui, depuis 1731, époque de sa première publication à Londres, a été réimprimé huit fois depuis, & cela avec d'excellentes additions à chaque nouvelle édition, qui a été traduit en Allemand & en Hollandois. Son utilité est tout-à-fait indépendante de celle du Dictionnaire d'Agriculture, rédigé par M. l'abbé Rozier. Ce dernier offre une théorie lumineuse, un système brillant, sur la physique de la végétation. Celui de M. Miller, au contraire, s'occupe fortement des différentes cultures; il enseigne les méthodes les plus certaines pour la naturalisation des végétaux exotiques, la manière de conserver ceux qui viennent des contrées chaudes & orientales, sans toutefois oublier les indigènes. En un mot, c'est vraiment l'Encyclopédie pratique des jardiniers, & le fruit de quarante ans d'expériences. Ce Dictionnaire est en si grande vénération en Angleterre, que plusieurs Communes en ont fait l'acquisition, elles l'ont attaché avec une chaîne sur une table au milieu de la chambre d'assemblée, afin que chaque villageois pût, à toutes les heures du jour, aller y consulter les articles dont il a besoin. Il est facile à concevoir qu'en réunissant ces deux grands Dictionnaires; on possédera une Bibliothèque d'agriculture complète.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux & de plus essentiel que cette science, qui, par son moyen, nous enseigne à convertir les terrains couverts de chiendents stériles, en *campagnes de guerets* abondans, qui fait augmenter la grosseur des fruits amers

& acerbés ; & change l'acrimonie de leur suc en une sève douce & nourrissante ?

La traduction françoise du Dictionnaire des jardiniers de *Miller* est depuis long-temps désirée. Celle que nous annonçons rend avec exactitude le texte original ; l'on s'est attaché à lui conserver cette précieuse simplicité , qui rend sa lecture à la portée de tout le monde , & particulièrement des jardiniers. S'il étoit nécessaire , pour sa réputation , de dire qu'un illustre magistrat, doué d'amples connoissances physiques & littéraires , a présidé à ce travail , ce ne seroit qu'ajouter à l'opinion publique sur la célébrité de cet ouvrage lexique.

Il sera imprimé sous le format *in-4°* , caractère *cicero neuf* , en cinq volumes , de 6 à 700 pages chacun. Le premier volume sera orné de plusieurs planches , où seront gravées les différentes parties des plantes dont on fait usage , sans établir les classes de la botanique. Le prix de chaque volume pour les souscripteurs , sera de 12 liv. & pour ceux qui n'auront pas souscrit , de 15 liv. En souscrivant , la même somme sera délivrée à chaque livraison des quatre premiers volumes ; par cet arrangement le dernier tome se trouvera payé d'avance , ce qui fera qu'on le recevra gratuitement. La souscription est ouverte , & sera fermée en février prochain. Le premier tome paroîtra dans le courant de juin de l'année 1784 , & les autres se succéderont de quatre en quatre mois. La correction ni la beauté typographique ne seront pas négligées. On imprimera la liste des souscripteurs suivant la date de leur engagement.

*Oryctographie de Bruxelles, ou Description
des fossiles , tant naturels qu'accidentels,*

découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville ; par FRANÇOIS-XAVIER BURTIN, médecin conf. de F. S. A. R. le duc CHARLES DE LORRAINE, membre de plusieurs Académies & Sociétés littéraires, vol. in-fol. relié en carton, avec 32 Planches gravées en taille-douce, & enluminées d'après nature. Prix de souscription 48 livres de France. A Paris, chez Didot le jeune.

La connoissance physique du globe que nous habitons ne peut s'apprendre que par le concours des *oryctographies* particulières ; c'est assurément par leur moyen qu'il sera possible de voir un jour naître la théorie universelle & générale de la terre ; de-là les vrais secrets de la nature. L'ouvrage que nous annonçons est précieux pour les physiciens & les naturalistes ; il est enfin le fruit de huit ans de recherches, d'application & de voyages minéralogiques dans toute l'étendue des Pays-Bas Autrichiens, très-riches en fossiles. L'on ne peut disconvenir que ce travail ne fasse infiniment d'honneur au mérite distingué de M. *Burtin*, dont le zèle pour le progrès des sciences ne l'empêche pas de remplir les fonctions pénibles & multipliées de l'art de guérir. Il ne faut pas croire que cette collection *oryctologique* soit particulière à la nation Belgique ; elle satisfera également tous les naturalistes de chaque contrée. La clarté qui regne dans la description de chaque fossile, démontre que l'auteur est consommé dans la science des minéraux. En observateur attentif, il saisit avec précision les plus légers détails. Quant à la partie mécanique, M. *Burtin* n'a rien épargné pour donner à son recueil toute la

perfection possible. L'on y trouve la vérité & l'exactitude dans les dessins, de la magnificence & du brillant dans la gravure & l'enluminure, beaucoup de netteté dans la partie typographique. L'ouvrage paroîtra complet dans le courant d'avril 1784, à moins qu'il ne soit retardé par quelque obstacle imprévu. La souscription, qui est de 48 liv. de France, n'est & ne sera ouverte que jusqu'au dernier mars de la même année. Il faut donner 6 liv. en souscrivant. Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront 60 liv. par exemplaire. Les souscripteurs sont priés d'ajouter leurs titres & qualifications à leurs noms, pour les ajouter à l'ouvrage. M. *Burtin* desire que ceux d'entr'eux qui possèdent des cabinets d'histoire naturelle, en instruisent le public par cette voie, afin de suppléer par-là, en quelque façon, à l'inexactitude des livres des cabinets d'Europe qui ont été publiés jusqu'ici. On pourra souscrire, en affranchissant les lettres & l'argent, à Bruxelles, chez *L. Deuseur*; à Gand, chez *M. Jacobs*, professeur en Chirurgie; à Anvers, chez *M. André Colins*, apothicaire; à Maastricht, chez *M. Loyens*, négociant, rue du Petit Fossé; à Paris, chez *Didot & Cuchet*; & à Nancy, chez *Mathieu*, libraire, rue Saint-George.

N^{os} 1, M. BERTHOLET.

2, 3, 4, M. DOUBLET.

5, 6, 14, M. ROUSSEL.

8, 9, 10, 15, M. GRUNWALD.

12, 13, M. WILLEMET.

ERRATA pour le cahier de mars.

Page 280 & suivantes, éther minéral, lisez éther marin.

T A B L E.

<i>REMARQUES sur la peste.</i> Par M. Samoïlowitz, médecin,	Page 225
<i>Observat. sur une apoplexie.</i> Par M. Lajoie, méd.	247
<i>Observations sur les bons effets de l'électricité.</i> Par M. Chifoliau, méd.	251
<i>Lettre de M. Beaussier, chir.</i>	258
<i>Observations sur l'usage du moxa des Chinois.</i> Par M. Pascal, chir.	268
<i>Observat. sur une rupture de matrice.</i> Par M. Lorry, chirurgien,	274
<i>Observat. sur l'extraction de cataractes membraneuses.</i> Par M. Espiaud, chir.	278
<i>Mémoire sur l'éther marin.</i> Par M. Delaplanche, apothicaire,	280
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1784,</i>	291
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorenci,</i>	294
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	297
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	298

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

<i>Académie,</i>	299
<i>Médecine,</i>	305
<i>Anatomie ;</i>	322
<i>Bibliographie,</i>	323, 326
<i>Botanique,</i>	323
<i>Histoire naturelle,</i>	324
<i>Annonces,</i>	331

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1784. A
Paris, ce 24 Février 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1784.

SUITE DES REMARQUES
SUR LA PESTE (a).

L'exposition que nous avons faite de la naissance de la peste & de la manière de se communiquer, la description des symptômes qui lui sont propres, & qui ont fourni les moyens d'en établir le diagnostic & d'en porter le pronostic, ont assez fait connoître la *nature* & le *caractère* de cette maladie,

(a) Par M. LE ROUX DES TILLET.
Tome LXI.

Y

sans que nous soyons obligés d'en faire un article à part.

M. *Pâris* distingue plusieurs espèces de peste, auxquelles il donne les noms de peste *bénigne*, peste *interne*, peste *putride*, peste *nerveuse*, peste *intermittente*, peste *sanguine*, peste *par une affection de l'ame*, peste *bilieuse*. Il décrit les signes caractéristiques de chacune de ces espèces avec tant de précision, que nous serions obligés de copier tout cet article pour le faire connoître sans le dénaturer, ce que ne nous permettent point les bornes que nous nous sommes prescrites. Observons cependant que le nom de chacune de ces espèces de peste en doit donner une idée suffisante. M. *de Mertens* ne reconnoît point différentes espèces de peste, il distingue seulement deux états dans cette maladie; le premier qu'il appelle *état nerveux*; le second, *état putride*: aussi prétend-il que la cause de la mort de ceux qui périssent dans le premier état est placée dans la substance du cerveau, & que ceux qui meurent dans le second état succombent à une fièvre très-putride d'une nature particulière. M. *Samoïlowitz* n'admet qu'une seule espèce de peste, dont il distingue les différens périodes. Il blâme M. *Pâris* d'avoir fait autant de divisions; mais on peut dire que si ces divisions sont un défaut dans l'ouvrage de M. *Pâris*, il en résulte un avan-

tage réel par la facilité que cela procure à l'auteur d'exposer avec beaucoup de méthode les traitemens particuliers qui conviennent aux différens états de la peste.

Dans les Mémoires de la Société royale de Médecine on lit : « On ne connoît aux Echelles du Levant & en Egypte qu'une maladie à laquelle on donne le nom de *peste*. On en distingue deux espèces, l'une qu'on nomme *bénigne*, & l'autre *maligne*; toutes deux sont meurtrières, mais la dernière l'est infiniment davantage : très-peu de malades en échappent; au lieu qu'il revient de la première, à-peu-près la moitié de ceux qui en sont atteints. »

Curation.

M. *Pâris*, en parlant du traitement général de la peste, pense que le médecin doit se proposer pour but de soutenir les forces vitales dans un degré suffisant pour parvenir à des crises heureuses & parfaites, de réprimer les mouvemens trop rapides d'une circulation qui pourroit produire des ravages, de purger les premières voies des mauvais suc, & d'aider la nature dans les efforts critiques qu'elle fait. M. *de Mertens* propose un traitement propre à s'opposer dans le commencement à l'état nerveux, & ensuite à l'état putride. M. *Samoïlowitz* croit que le grand point est de remédier à

la putridité, sans négliger les signes externes. M. *Pâris* présente des vues générales sur la saignée, qu'il faut pratiquer quand la pléthore a lieu ; MM. de *Mertens* & *Samoïlowitz* pensent comme lui sur ce moyen. Parmi les émétiques qui sont souvent indiqués, M. *Pâris* donne la préférence à l'*ipécacuanha*, il croit même que c'est le seul que l'on puisse employer avec sûreté ; M. de *Mertens* le conseille aussi, préférablement au tartre stibié ; M. *Samoïlowitz* donnoit, dès le début de la maladie, une mixtion d'*ipécacuanha*, de tartre émétique & de crème de tartre.

M. *Pâris* parle des *laxatifs* qu'il faut donner si l'émétique n'a pas bien évacué, des *sudorifiques* que l'on administre quand le pouls est languissant & que l'éruption est trop lente, des *rafratchissans* qui conviennent s'il y a de trop grands signes d'inflammation, des *cordiaux* qui réparent les forces trop affoiblies par l'émétique & les purgatifs, des *narcotiques* qu'il faut constamment rejeter, des *boissons* & des *alimens* parmi lesquels on doit préférer les anti-septiques ; enfin de l'eau qui a, dans la peste, une vertu toute particulière, & qui, bue seule & pure, a procuré des guérisons.

En parlant du traitement extérieur, M. *Pâris* remarque que les dépôts pestilentiels se terminent par *résolution*, par *suppuration*,

& même par *induration*. Pour amener la suppuration, qui est la terminaison la plus favorable, il conseille les cataplasmes avec les oignons, les onguens suppuratifs & la thériaque, ou bien de mêler ensemble parties égales de thériaque, de vieux levain & d'onguent suppuratif. M. *Pâris* recommande d'ouvrir promptement les bubons; il seroit dangereux, selon lui, d'attendre une parfaite maturité. Il observe que les incisions jusqu'au vif réussissoient mieux en France, que les cautères actuels & potentiels qui ont plus de succès au Levant.

« Après l'ouverture, dit-il, on met sur les bubons ou sur les charbons, un plumaceau couvert d'un digestif fait avec la térébenthine, le baume d'Arcæus, l'huile de térébenthine & la thériaque. Si l'on craint la gangrène comme dans l'anthrax, on y ajoute l'aloès, la myrrhe & le camphre. On couvre les plumaceaux de cataplasmes émolliens, anodins ou spiritueux, selon les circonstances. Ensuite on fait sur les plaies des lotions détersives ou émollientes. Quand les digestifs occasionnent trop de douleurs, on applique des plumaceaux couverts d'un peu de *nutritum*. »

M. *de Mertens*, dans le premier degré de la peste, qu'il appelle *nerveux*, cherche à aider la nature qui tend, selon lui, à se débarrasser du venin pestilentiel par les sueurs;

il conseille de faire prendre aux malades des tisanes acides ou tièdes, comme de thé léger avec le jus de citron, des émulsions camphrées auxquelles on ajoute du vinaigre & du musc. Dans le second degré de la peste, qu'il nomme *putride*, le même auteur recommande l'usage des acides minéraux & du quinquina, qu'il a fait prendre en même temps en décoction, en extrait & en substance. « Guidé par l'analogie & par les observations rapportées, dit M. de *Mertens*, je donneroïis, sur tous les autres remèdes, la préférence au quinquina & aux acides administrés en grande dose, & aidés, dans le cas de foiblesse, par le camphre, par l'élixir de vitriol, par le vin & par les vésicatoires. » Le même auteur, en parcourant rapidement les différens moyens curatifs employés dans la peste, remarque que les purgatifs, même les plus doux, étoient très-nuisibles, qu'ils caufoient des diarrhées très-difficiles à arrêter, & qui faisoient tomber les malades dans la plus grande foiblesse; ce qui contredit un peu le sentiment de M. *Pâris*, qui les recommande dans plusieurs cas, & même dès le début de la maladie. M. de *Mertens* pense comme M. *Pâris* sur la terminaison des dépôts pestilentiels, & il diffère peu de cet auteur sur le traitement extérieur. Il observe que la *lipothymie* & l'*asphyxie* sont fréquentes dans la peste; que

les vers que les malades rendent quelquefois par le haut & par le bas, n'annoncent pas en général une terminaison heureuse, mais qu'ils ne font ni cause, ni effet de la peste; que presque toutes les femmes grosses, attaquées de la peste, meurent d'hémorrhagies de la matrice à la suite de l'avortement.

M. *Samoïlowitz*, après avoir débarrassé les premières voies par un émétique, employoit les moyens propres à procurer une légère transpiration, & même la sueur, s'il étoit possible; il ordonnoit des lotions d'eau tiède un peu acidulées de vinaigre, dans l'intention de ramollir la peau, & il prescrivoit des sudorifiques à l'intérieur. Pour combattre la fièvre, la sécheresse de la langue, &c. il donnoit pour boisson de l'eau pure acidulée de vinaigre; il substitue au vinaigre tous les suc de fruits acides, ainsi que les acides minéraux. Quand la moiteur s'étoit déclarée, il prescrivoit le quinquina sous différentes formes, & tantôt seul, tantôt mêlé avec le camphre. Pour remédier aux frissons, aux pesanteurs, à la douleur de tête, aux vertiges qui tourmentoient presque tous les pestiférés, il se servoit d'épithèmes appliqués sur le front; il plaçoit des épicarpes aux poignets, & des épispastiques à la plante des pieds. Pour amener la suppuration des bubons, il avoit recours aux cataplasmes maturatifs; mais il recommande

de n'ouvrir ces bubons, que quand ils sont en parfaite maturité; ce qui diffère du précepte donné par M. *Pâris*. Il appliquoit sur les charbons des onguens & des cataplasmes irritans & antiseptiques. Il défend les scarifications dans le traitement des charbons. Quand les malades avoient un grand nombre de pétéchies confluentes, & capables de produire en même temps plusieurs charbons, il les enveloppoit tout nus dans un drap bien trempé de vinaigre, ou bien il en enveloppoit seulement la partie du corps qui en étoit le siège.

M. *Samoïlowitz* traite du régime propre aux malades, & de celui qui convient aux convalescens; ensuite revenant à M. *de Mertens*, qu'il prend plaisir à blâmer en tout, ainsi que nous en avons averti, il s'exprime ainsi : *Il parle dans son ouvrage, d'une femme qu'il avoit guérie, & dit néanmoins qu'après cette heureuse guérison, on l'avoit envoyée dans l'hôpital pestiféré. S'il l'avoit guérie, pourquoi l'envoyoit-on à l'hôpital? Et si elle n'étoit pas guérie, pourquoi ne m'en avertissoit-il point, puisque j'y étois justement dans ce temps-là? Voyons maintenant ce que dit M. de Mertens, pag. 133, (lieu cité par M. Samoïlowitz): Ægra paulatim melius se habere incæpit, & hebdomadis spatio, ferè in integrum convaluit: tunc me invito in nosocomium detrusa est, undè paulò post*

egressa, integrâ sanitatè gaudens ad me venit. Nous remarquerons 1°. qu'il ne seroit pas honnête de dire à un confrère, vous n'avez pas fait telle cure que vous assurez avoir faite, à moins qu'on n'en apportât des preuves sans réplique; 2°. que M. de Mertens ne dit point avoir parfaitement, mais presque guéri la femme qui fait le sujet de son observation, *Ferè in integrum convalluit*; 3°. que cette femme a été conduite à l'hôpital, malgré M. de Mertens: *Me invito in nosocomium detrusa est.* Or, qui ne fait pas que dans une ville où règne la peste, on enlève les pestiférés, sans examiner s'ils sont au commencement ou à la fin de la maladie? 4°. que cette femme est sortie de l'hôpital peu de temps après y être entrée: *Undè paulò post egressa*; ce qui est une preuve que sa cure étoit très-avancée. En vérité, M. Samoïlowitz, qui nous annonce tant de guérisons qui tiennent du prodige, & que nous croyons, parce que nous sommes persuadés qu'il a la bonne-foi qui caractérise le médecin honnête, devoit bien pardonner à M. de Mertens d'avoir glané dans un champ où lui, M. Samoïlowitz, a fait des récoltes si abondantes. Pourquoi refuse-t-il à M. de Mertens la confiance dont lui-même a besoin; & qu'il cherche à gagner en répétant cent fois: *J'ai fait, j'ai vu cela, c'est à moi que cela est dû; je ne*

parle que d'après mon expérience, &c. &c. Et pourquoi nie-t-il à M. de Mertens qu'il ait vu aussi quelque petite chose ? Pourquoi dit-il, en citant encore M. de Mertens : *Il parle aussi de trois enfans qu'il a guéris ; un des trois n'étoit âgé que d'un an, & dit qu'ils avoient tous trois des bubons dans les aines : or j'ose dire que cela n'arrive jamais. J'ai vu quelques dizaines d'enfans attaqués de la peste, & jamais aucun d'eux n'a eu de bubons dans cette région.* De ce que M. Samoilowitz n'a pas vu de bubons aux aines chez les enfans, s'ensuit-il que cela ne puisse jamais arriver, & que M. de Mertens n'en ait point trouvé ? A-t-on le droit de suspecter la bonne-foi d'un auteur dont tout l'ouvrage respire la modestie, & ne contient qu'un petit nombre d'observations bien faites, & rapportées sans ostentation ? Au reste, nous devons rendre justice à M. Samoilowitz : c'est sur-tout dans le traitement de la peste, qu'il donne la plus haute idée de ses talens en médecine ; à l'ordre près, cette partie de son ouvrage est bien faite, les vues qu'il présente sont saines, ses réflexions sont en général très-judicieuses, le grand nombre d'observations intéressantes qu'il rapporte sont d'un très-grand prix. L'on ne pourroit point se flatter de connoître parfaitement la curation de la peste, & l'on ne devroit point oser entreprendre

le traitement des pestiférés, avant d'avoir consulté & digéré les préceptes & les conseils que donne M. *Samoïlowitz* ; alors seulement, pour employer une de ses expressions, on pourroit se flatter d'avoir *surpassé ou surmonté la peste*.

Suivons maintenant M. *Pâris* dans les détails qu'il fait relativement aux divisions de la peste qu'il a établies, & nous reviendrons ensuite aux frictions glaciales qu'a employées M. *Samoïlowitz*.

Dans la peste *bénigne*, selon M. *Pâris*, le médecin n'a qu'à laisser agir la nature. Si les premières voies ne sont point embarrassées, les cataplasmes, l'ouverture prompte des dépôts, suffisent pour terminer la maladie. Les Juifs, qui se mêlent de traiter la peste à Constantinople, font boire de l'urine à leurs malades dans la peste bénigne, dès l'instant de l'invasion. M. *Pâris* a vu de bons effets de cette pratique, mais il blâme l'usage où quelques-uns sont de permettre aux malades de manger de la viande ; il préfère le régime végétal.

La peste *interne*, toujours dangereuse, enlève les malades dès les premiers jours. « C'est dans cette espèce de peste, dit M. *Pâris*, que la saignée & les purgatifs, heureusement combinés, font des prodiges ; mais c'est aussi dans cette même espèce que, mal administrés, ils enlèvent le malade. »

« Dans tous les cas , ajoute-t-il , où les signes de saburre ne feront point abondans, où la fièvre est forte, purger, c'est détourner la nature de son ouvrage, la troubler dans ses fonctions, & faire plus de mal que de bien. Dans tous les cas où la fièvre forte n'est point accompagnée d'un délire trop furieux, où les symptômes d'une effervescence trop violente ne paroissent point, ordonner la saignée, c'est ordonner la mort du malade, & enlever à la nature des forces nécessaires. »

Cette espèce de peste n'est pas toujours sans ressources, quelquefois elle donne naissance aux dépôts critiques; mais le plus souvent, selon M. *Paris*, le malade est enlevé avant que ces dépôts soient formés. Il appelle cet état *peste abortive*; & il croit que c'est une vraie peste, comme la petite-vérole abortive est une vraie petite-vérole, dans laquelle il ne manque que l'éruption.

Nous lisons dans les Mémoires de la Société: « Toutes deux (la peste *bénigne* & la peste *maligne*) ont pour caractère spécifique des bubons ou des anthrax, ou des charbons qui se manifestent plus tôt ou plus tard, qui, lorsqu'ils n'ont pas paru dans le cours de la maladie, se déclarent dans les dernières heures, & qu'on ne manque jamais de pouvoir reconnoître, au moins sur les cadavres, si on ne les a pas observés sur

es malades. » Nous ne déciderons point entre M. *Pâris* & les auteurs cités dans les Mémoires de la Société; ils ont tous observé la peste à sa source; &, quoique M. *Pâris* ait fait au Levant un très-long séjour, il est possible qu'il n'ait point été à portée de s'assurer sur les cadavres de la vérité de cette assertion.

Dans la peste interne, selon M. *Pâris*, les vésicatoires & les ventouses ont parfaitement réussi à favoriser & accélérer l'issue du venin pestilentiel. Cet auteur regarde les vésicatoires comme spécifiques dans les pestes internes; il conseille de les appliquer dès le commencement de la maladie.

Mais dans ces cas les forces vitales se trouvent presque toujours ralenties, les syncopes sont fréquentes; alors les potions alexipharmaques & cordiales sont d'un grand secours. M. *Pâris* recommande aussi l'usage du kermès minéral, dont il a vu les effets les plus heureux.

La peste *putride* est de toutes la plus commune, il est même rare qu'elle ne complique pas les autres espèces. La plupart des malades qui en sont attaqués ont l'estomac farci de saburre; & dès que le venin pestilentiel pénètre dans leur corps, il fait les plus grands ravages. Il convient de commencer la curation par un émétique ou un cathartique puissant. L'urine prise intérieure-

rement produit ici les effets les plus heureux.

La peste *nerveuse* est la plus cruelle & la plus dangereuse ; elle est toujours mortelle de sa nature , & elle tue les malades en quelques heures , ou au plus tard en deux ou trois jours. Après avoir fait un tableau affreux de cette espèce de peste , après avoir remarqué que les indications se réunissent avec les contre-indications, M. *Paris* avoue qu'il ne connoît point de curation méthodique pour cette maladie ; cependant il rapporte une observation qui mérite d'être copiée en entier.

« Il y avoit à Constantinople un homme attaqué de peste ; sur le récit que l'on me fit de son état, je connus que c'étoit une peste nerveuse , & je refusai de lui aller faire ma visite ; mais je conseillai à ceux qui me parloient, de lui donner du riz à l'eau pour toute nourriture, de l'eau seule à boire dans la journée , & deux onces d'huile d'amandes douces toutes les deux heures. Le malade fut un peu mieux ; une femme alors lui appliqua des ventouses à la cuisse , qui furent scarifiées : le lendemain on vint me rendre compte de l'état du malade ; & sur la relation , je remis deux emplâtres vésicatoires très-forts , qu'on appliqua aux gras des jambes ; ils eurent fait leur effet dans quatre heures ; la suppuration commen-

çoit à peine à s'établir, qu'un bubon parut à l'aîne du côté gauche, & un autre bubon sous l'aisselle du même côté. Ils vinrent à maturité, furent ouverts, & le malade guérit parfaitement. La suppuration des vésicatoires fut entretenue pendant cinq ou six jours; mais quand les bubons suppurèrent, on abandonna les vésicatoires.» Cette observation peut servir à indiquer un traitement dans cette espèce de peste.

La peste *intermittente*, selon M. *Pâris*, est rarement bien remarquée, quoique cependant elle soit facile à reconnoître par des frissons qui prennent régulièrement à la même heure, & par des sueurs qui suivent les frissons. L'émétique & les purgatifs sont nécessaires au commencement, & le quinquina y fait des *prodiges*, parce qu'il combat avec efficacité, & l'intermittence, & le venin pestilentiel. C'est en parlant de cette espèce de peste que M. *Pâris* assure que c'est une erreur de penser que, pendant que la peste règne dans une ville, les autres maladies cessent; *mais il arrive souvent, ajoute-t-il, que le mauvais état du corps qui menace d'une maladie, est une cause dispositive à la peste, qui se trouve ensuite compliquée avec la maladie à laquelle on étoit disposé.*

Dans la peste *sanguine*, tous les signes de la pléthore se manifestent. Ne point saigner le malade, dit M. *Pâris*, c'est refuser du se-

cours à la nature; mais il ne faut pas s'en tenir à ce moyen : *le régime doit être doux, humectant & légèrement cordial. Les délayans & le sel de nitre sont fort utiles.* M. Pâris regarde ici les vésicatoires comme *spécifiques*, mais on néglige trop souvent leur usage. Il conseille d'accélérer la suppuration des bubons, qui sont très-rares, ou qui sont presque toujours compliqués avec le charbon.

La peste *par une affection de l'ame*, se joint souvent à la peste bénigne, & la rend mortelle. Notre auteur place les remèdes moraux à la tête du traitement qu'il convient d'employer; eux seuls peuvent assurer l'effet des adoucissans, des calmans, des anti-spasmodiques, qui sont utiles dans ce cas, ainsi que les boissons acides & le régime prescrit dans la peste. L'ouverture des bubons doit être précoce.

La peste *bilieuse* qui s'annonce par le vomissement de bile verte, par des cardialgies, par la couleur des yeux qui tire sur le jaune, par la roideur & la dureté du pouls, & quelquefois par des tremblemens, exige d'abord l'usage de l'ipécacuanha, suivi d'un purgatif; ensuite on peut sans danger employer les absorbans, mais il faut s'abstenir de tout irritant. *Les délayans & l'eau*, dit M. Pâris, *sont ici les seuls spécifiques.* Les bubons sont aussi rares dans cette espèce
de

de peste, que les charbons y sont communs.

M. *Pâris* observe qu'il n'a point parlé de la peste à *charbon*, comme d'une espèce particulière, parce qu'elle est ordinairement ou une peste bilieuse, ou une peste sanguine. Il fait encore remarquer que toutes les espèces de peste qu'il a décrites, ne conservent pas toujours leurs caractères particuliers, mais que souvent elles sont compliquées avec d'autres.

Revenons maintenant à M. *Samoïlowitz*; un des moyens les plus puissans que ce médecin ait employés contre la peste dans des cas qui paroissent désespérés, ce sont les frictions glaciales. Voici comment il s'exprime au sujet de ce remède: « Quoique j'aie dit avoir observé que les pestiférés avoient la peau sèche & brûlante, cette règle n'est point générale; car j'en ai vu qui l'avoient d'une mollesse extraordinaire, & d'une couleur jaunâtre & cadavéreuse. Ces malades éprouvoient, pour la plupart, la diarrhée, l'incontinence d'urine (a); &

(a) « Il faut savoir, dit M. *Samoïlowitz* en note, que je n'ai jamais vu d'incontinence d'urine chez les hommes, lors même qu'ils ont été accablés des plus graves symptômes de la peste; tandis que chez les femmes accablées des symptômes graves, la diarrhée, les règles & l'urine coulent presque toujours ensemble; & si elles sont enceintes, elles avorteront indubitablement. »

si c'étoit des femmes ou des filles nubiles ; les règles couloient en même temps en abondance , sans égard au moment de leurs périodes. Ces symptômes, qui les affoiblissoient extraordinairement, me mettant hors d'état de provoquer la sueur , j'avois alors recours aux frictions glaciales (a). A peine les avoit-on frottés une seule fois par toute l'habitude du corps , que la peau quittoit sa couleur jaune , pour en prendre une rouge assez vive. Pour-lors , on voyoit les choses changer de face ; les malades qui agonisoient peu de temps auparavant , ouvroient la bouche pour déglutir les remèdes , & parloient. »

Après que quelques malades avoient été saignés pour combattre en eux les signes évidens de pléthore , accompagnés de délire furieux , &c. s'ils tomboient dans l'affaïssement , quoique les symptômes internes persistassent , si le bubon ne s'élevoit point , si le visage devenoit pâle & cadavéreux , que l'assoupissement fût profond & les syncopes très-fréquentes , c'étoit encore le cas

(a) M. *Samoïlowitz* a déjà fait paroître une Lettre sur les expériences des frictions glaciales pour la guérison de la peste , imprimée à Paris en 1781 , & réimprimée à Strasbourg en 1782. Nous avons rendu compte de cette Lettre dans le Journal de Médecine. Voyez le cahier de mai 1783 , pag. 460 & suiv.

où M. *Samoïlowitz* avoit recours aux frictions glaciales qu'il réitéroit jusqu'à ce que les forces vitales fussent rétablies, pour reprendre ensuite le traitement ordinaire. « Je ne donne point, dit-il, ces frictions glaciales comme un remède unique contre la peste, mais je les donne comme très-utiles dans cette terrible maladie. »

« Quant à la manière de les pratiquer sur les pestiférés, ajoute-t-il, voici la méthode que je suivis avec un grand morceau de glace, dont j'avois uni la surface, en le frottant contre un autre; où que l'on peut renfermer dans un linge, si l'on craint que l'inégalité de sa surface n'écorche la peau, ou si les morceaux sont trop petits (a). » M. *Samoïlowitz* conseille l'usage des frictions glaciales dans les maladies qui ont quelques rapports à la peste.

Nous terminerons ce qui regarde le traitement de la peste, par rapporter ce qu'en disent M. *Hollande* & M. *Mallet*. « Les malades, dit M. *Hollande*, sont abandonnés à des femmes, à des charlatans & à des barbiers; ces derniers se chargent sur-tout d'ou-

(a) Quand nous avons cité M. *Samoïlowitz*, nous l'avons copié avec exactitude, persuadés que nos lecteurs, n'oubliant pas que cet auteur est étranger, se contenteroient d'entendre sa pensée, & seroient indulgens sur l'expression.

vrir les bubons & d'y appliquer quelques remèdes; mais ces gens en général en connoissent peu, ils emploient beaucoup de pratiques superstitieuses, & le peu de bien qu'ils font consiste à défendre tout aliment tiré du règne animal, & à prescrire une diète exacte; ils permettent dans la convalescence du riz cuit à l'eau, des anchois, & un mélange qui est une préparation des œufs d'esturgeon confits dans le vinaigre. Les convalescens qui négligent ce régime, & qui font usage de viande, sont repris de la peste, & en périssent ordinairement.»

M. *Mallet* dit, qu'à l'égard des remèdes qu'emploient les médecins Juifs & Grecs qui traitent des pestiférés, il est difficile d'en parler, parce qu'ils en font mystère: « On fait seulement, ajoute t-il, qu'ils prescrivent la saignée, qu'ils font beaucoup d'usage des acides végétaux, qu'ils emploient le nitre, le camphre & le quinquina en même temps, & qu'ils provoquent le vomissement, sans qu'on sache par quels moyens. — Ils hâtent la suppuration des bubons & des charbons, & pratiquent en même temps de larges cautères aux cuisses & aux jambes. »

Cure prophylactique.

M. *Paris* réduit les moyens de prévenir la peste à la sévère exécution des ordonnances pour les lazarets & les quarantaines des

marchandises & des voyageurs dans les pays où la peste ne prend point naissance; à la fuite du lieu où la peste a pénétré; aux précautions suivantes, si par état on ne peut fuir des lieux empestés.

1°. On doit pratiquer la sobriété dans l'acte vénérien, dans le boire & dans le manger. Il faut éviter toute nourriture qui pourroit produire de mauvais fucs & de mauvaises digestions.

2°. Il ne faut jamais toucher les étoffes, les linges, &c. suspectés de receler l'infection, ni s'asseoir dessus sans les avoir parfumés, ou trempés dans l'eau commune ou le vinaigre.

3°. On doit interdire l'entrée de la maison à toute personne quelconque, même aux pourvoyeurs pour les comestibles, & n'y laisser rien pénétrer que l'on n'ait auparavant parfumé, ou jeté dans l'eau ou dans le vinaigre; les Européens ont pour cet usage des tonneaux remplis d'eau à la porte de leur maison. On assure à Constantinople, dit M. *Páris*, que le pain ne peut point porter la peste. (M. *Hollande* & M. *Mallet* confirment ce que dit ici M. *Páris*.)

4°. Les parfums sont recommandables pour corriger l'air des appartemens, entre lesquels il faut choisir ceux où l'air est le plus pur & le plus frais.

5°. Pour les personnes qui sont obligées

de sortir de l'intérieur de leur maison, « On loue, dit M. *Pâris*, l'usage de boire de l'eau-de-vie tous les matins, de porter du camphre sur soi, de se frotter les articulations avec du vinaigre des quatre voleurs, de ne point s'asseoir dans les maisons où l'on va, d'éviter de toucher qui que ce soit dans les rues, & de changer entièrement de linges & d'habits dans le vestibule de sa maison au retour; de faire un usage journalier des acides, & principalement du punch, & de se purger de temps en temps. »

Dans la préface de son Mémoire, M. *Pâris* combat l'opinion de ceux qui prétendent que la confiance & la tranquillité d'ame suffisent pour préserver de la peste; il apporte du contraire des preuves qui sont sans réplique; cependant il convient que les personnes courageuses sont moins exposées à la peste que les autres, & que chez elles la maladie est moins dangereuse.

M. *de Mertens* a fait de la cure prophylactique de la peste un article assez étendu & fort intéressant; il donne aux médecins des conseils propres à les éclairer & à les guider; mais il se fie à leur génie & à leur intelligence pour l'application de ces conseils aux objets de détail. Le médecin instruit par M. *de Mertens* des moyens propres à garantir de la peste, ou à retarder ses progrès, pourra à son tour con-

duire le gouvernement sur tout ce qui tient à la communication de la peste d'un royaume à un autre, d'une armée vaincue à une armée victorieuse, d'une ville prise à ceux qui s'en seront emparés, &c. sur les précautions à prendre pour sauver de la contagion les villes où elle n'a point encore pénétré, un quartier resté sain dans une ville où la peste règne, une maison exempte jusqu'alors de l'infection; enfin les individus, soit qu'ils habitent des lieux empestés, soit que leurs habitations soient intactes. M. *de Mertens* étend ses recherches & ses conseils jusqu'aux premières semences de la peste & à l'invasion de cette maladie; il la considère lorsqu'elle est devenue publique, & lorsqu'elle a fait des progrès; il pèse les préjugés, & c'est dans cet article que, se rapprochant du sentiment de M. *Paris*, il pense que la peur ne communique pas plus la contagion, que la fermeté & le courage n'en préservent; il a soin de rapporter quelles sont les maladies qui règnent le plus communément lorsque la peste exerce sa fureur; tout est peint à grands traits; tout annonce le médecin qui non-seulement a bien observé la peste, mais qui possède les connoissances les plus étendues dans l'art de guérir. Le détail des moyens qu'il a employés pour préserver de la peste l'hôpital des Enfans trouvés de Moscou, confié à ses

soins, doit, entr'autres morceaux, être lu, médité & pratiqué toutes les fois qu'on voudra s'opposer à l'entrée de la contagion pestilentielle dans une maison.

M. *Samoïlowitz* ne se contente pas d'écrire pour les médecins, il s'adresse aux citoyens de tous les ordres & de toutes les classes : on trouve encore dans cet article beaucoup de longueurs, de confusion, de répétitions ; mais par-tout M. *Samoïlowitz* s'y montre homme sensible, bon citoyen, médecin instruit & zélé. Nous allons rapporter quelques points sur lesquels cet auteur n'est pas du sentiment de M. *Páris*. 1°. Il défend l'usage des liqueurs spiritueuses aux personnes obligées par état de visiter les pestiférés. « J'ai essayé, dit-il, pendant quelques matinées, au commencement de mon séjour dans l'hôpital du monastère *Ougreschinsky*, de prendre un verre de liqueur avant de faire les visites de mes malades ; mais, comme j'ai chaque fois senti une grande douleur de tête, j'ai pris le parti d'y renoncer, & depuis je ne l'ai conseillé à personne. On a encore observé qu'en Valachie, en Moldavie, en Pologne, & même dans toutes les villes de notre empire où la peste a régné, tous les ivrognes ont été les premières victimes. »

2°. Il prétend que le pain peut communiquer la peste comme les autres comestibles,

3°. Que l'on ne doit point s'abstenir de l'acte vénérien, cependant il recommande de n'en point abuser.

4°. Il ne croit pas nécessaire de choisir ses alimens; il pense que leur qualité n'influe en rien sur la disposition à contracter la peste: l'homme le plus intempérant, dit-il, en sera aussi exempt que le plus sobre, pourvu qu'il évite tout contact.

Nous citerons encore quelques observations propres à M. *Samoïlowitz*; il recommande d'éviter la chaleur dans les appartemens: *L'observation*, dit-il, *a prouvé à Moscou que les cuisiniers, les orfèvres, tous les ouvriers, en un mot, qui travaillent au feu, ont été les premiers qui ont ressenti les symptômes de la peste. La chaleur même des bains, sur-tout des nôtres (a), est dangereuse. — Au contraire, nous avons observé à Moscou, que la peste n'avoit pas fait tant de ravages dans les quartiers où étoient logés les tanneurs.*

Le même auteur avertit d'éviter de toucher aux animaux domestiques dont les poils pourroient être imprégnés du virus pestilentiel, qu'ils sont susceptibles de receler & de transmettre sans être malades eux-

(a) Voyez la description des bains Russes par le docteur *Sanchez*, Tom. III des Mém. de la Société royale de Médecine.

mêmes. Les chats sont les animaux dont on doit le plus se méfier, parce qu'on ne peut s'assurer d'eux aussi facilement que d'un chien ou d'un cheval. Par la même raison, il faut empêcher que ces animaux ne touchent aux meubles & aux habits.

Pour désinfecter les substances qui auront touché des pestiférés, & les lieux qu'ils ont habités, M. *Samoïlowitz*, outre les moyens ordinaires, tels que l'air libre, l'eau, le vinaigre, &c. conseille l'usage des poudres fumigatoires employées par la *Commission contre la peste*, établie à Moscou (a).

Mais le plus grand préservatif & le plus utile selon ce médecin, c'est l'*inoculation de la peste*. Cette idée présente d'abord quelque chose d'effrayant, & l'on ne peut qu'avec peine s'accoutumer à la pensée affreuse de dévouer, pour ainsi dire, à une mort certaine, des hommes qui, dans le temps même de la plus cruelle épidémie pestilentielle, pourroient être assez heureux pour éviter la contagion. Cependant en admettant avec M. *Samoïlowitz*, qu'un homme qui a une fois *surpassé* la peste, n'est plus exposé à la gagner dans tout le cours

(a) Voyez le Journal de Médecine, cahier de mai 1783, page 462, où nous avons donné la recette de ces poudres & la manière de les employer.

d'invasion de cette maladie ; (& il rapporte à ce sujet que quatre-vingt personnes qui avoient *surpassé* la peste, donnèrent leurs soins aux malades jusqu'à la fin de la peste de Moscou, sans être attaquées de nouveau) en songeant combien il est important que les malades aient des secours, & ne se croient point abandonnés ; ce qui fait qu'un très-grand nombre de personnes sont obligées par devoir, par zèle ou par force, de soigner les pestiférés, & par conséquent sont exposées sans cesse à être infectées ; en convenant de l'avantage qu'il y auroit de délivrer de la crainte ces personnes de toute espèce, afin qu'elles se livraissent avec courage à des fonctions aussi pénibles que dégoûtantes ; en se flattant avec M. *Samoïlowitz*, que la peste inoculée est bien moins redoutable que la peste naturelle, on sentira bientôt de quelle utilité infinie seroit la pratique de l'inoculation de la peste dans le temps où ce fléau terrible moissonne chaque jour des milliers de citoyens.

Quant aux moyens de pratiquer l'inoculation, & les précautions à prendre pour le succès de l'opération, nous renvoyons à l'ouvrage de M. *Samoïlowitz*, & à la notice que nous en avons faite dans le cahier de mai 1783, pag. 461.

S'il nous étoit permis de porter un juge-

ment sur les différens auteurs dont nous venons de parler, & sur leurs ouvrages, nous le ferions en prenant pour objets de comparaison des cabinets d'histoire naturelle, & nous dirions : M. *Pâris* offre une collection bien ordonnée, faite par un homme instruit, qui a ramassé lui-même les morceaux qui la composent, & qui le dit une fois pour toutes. On sent la richesse du propriétaire, sans être choqué par un luxe affecté hors de saison.

Les échantillons que présente M. *de Mertens* sont peu volumineux ; mais ils sont choisis avec connoissance ; & rangés avec goût.

M. *Samoïlowitz* a ouvert un véritable magasin, dans lequel tout est abondant, mais dans lequel aussi tout est confus. De superbes échantillons sont à côté d'objets de peu de valeur ; ceux qui ont du rapport entre eux sont dispersés dans tous les coins. La même substance s'y retrouve dix fois sous la même forme ; &, dans cent endroits, le possesseur a écrit en grosses lettres : *C'est moi qui ai trouvé cela ; c'est à moi que cela appartient.*

Ce que contiennent les Mémoires de la Société de médecine sont de beaux morceaux isolés, & très-propres à entrer un jour dans une riche collection.



A P P E R Ç U

*Sur le moyen de guérir l'hydrophobie ; par
M. DEMATHIIS, docteur en médecine,
& chirurgien des armées de Sa Majesté
le Roi de Naples.*

PUBLIÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.

La rage se manifeste spécialement en Europe, & elle y paroît beaucoup plus souvent que dans certaines autres contrées de la terre (a). *Boerhaave* ne désespéroit pas qu'on trouvât un remède singulier à un virus si singulier: *Nec desperandum de inveniendō tam singularis veneni singulari antidoto*, APHOR. 146. Je propose un moyen singulier de guérir cette maladie. Une expérience faite par hasard conduira peut-être à une pratique heureuse ; mais je n'ai entrevu cette possibilité, qu'après avoir appris de

(a) M. Le Cointre, qui a demeuré en Égypte, assure que dans cette contrée on ne trouve jamais d'hydrophobes, & qu'à Alep où il y a une multitude prodigieuse de chiens de diverses espèces à l'abandon & sans maîtres, que là où ces animaux périssent en grand nombre faute d'eau & d'alimens, & par la chaleur du climat, on n'a jamais vu d'hydrophobie.

M. *Alphonse Le Roi* quelle étoit son opinion sur les phénomènes de l'hydrophobie, & sur la curation de cette horrible maladie.

Comme la rage exalte & le principe de la vie, & les organes qui le contiennent, au point de rendre les animaux qui en sont attaqués excessivement sensibles à la vue d'objets qui, dans tout autre temps, ne feroient aucune impression sur eux, M. *Alphonse Le Roi* pense qu'on ne peut guérir les enragés, qu'en diminuant le principe de la vie jusqu'à le suspendre presque, & en neutralisant en même temps la matière hydrophobique. Cette idée neuve me fit sentir tout le prix de mon expérience. Ce moyen est trouvé, lui dis-je, le hasard me l'a fourni; je l'avois méconnu, mais vos vues m'en font apprécier en cet instant l'importance. Après avoir raconté le fait à M. *Le Roi*, il me pressa de le publier; je m'en fais un devoir. Puissent de nouvelles expériences rendre ma découverte assez précieuse, pour qu'elle serve de base à une méthode par laquelle on guérira l'hydrophobie déclarée!

En octobre 1778, demeurant quelque temps chez mon frère, qui est apothicaire à Vallodinovi, dans la Calabre citérieure, j'avois, en revenant de la chasse, trouvé une vipère que je rapportois vivante à la pharmacie. En passant par le jardin, je trouvais le jardinier fort affligé de la maladie

d'un très-gros chien de garde qui étoit à la chaîne, & qui depuis trois jours n'avoit voulu, ni manger, ni boire. J'approche du chien qui étoit bien enchaîné; je l'irrite; il avoit les yeux étincelans; & cet animal, qui ordinairement jappoit sans cesse, ne le pouvoit pas, & n'avoit qu'un certain grognement propre aux chiens hydrophobes. J'assurai qu'il étoit attaqué de la rage, & j'en eus bientôt convaincu les assistans, en mettant de l'eau sous les yeux de ce chien; car alors il tomba en défaillance, & entra en convulsion.

Il fut question de tuer cet animal; &, comme j'avois au bout d'un petit nœud coulant, à l'extrémité d'une baguette, la vipère que je venois de trouver, je résolus de faire mourir le chien par sa morsure. J'irritai la vipère, je la portai sur le cou & la tête du chien; elle le mordit en divers endroits, & auprès de la gueule: le chien piqué mordit à son tour la vipère & la mit en morceaux. En moins d'une heure la tête du chien fut horriblement gonflée; après deux heures, l'animal but beaucoup d'eau avec une grande avidité, mais il périt de ses morsures au bout de quatre heures.

Cette expérience n'ouvre-t-elle pas un champ à des tentatives singulières & nouvelles pour la cure de l'hydrophobie développée? La morsure de la vipère peut être

guérie par l'huile, par l'alkali volatil. Cette morsure, en imprimant aux fluides une modification nouvelle, en donnant un autre mode, une certaine rétrogradation aux mouvemens qui constituent la vie, ne peut-elle pas guérir ? Ce moyen n'agit-il pas par la raison des contraires, & n'y trouve-t-on pas un rapprochement de ce principe d'Hippocrate, *convulsio convulsione curatur* ? M. Alphonse Le Roi seroit d'avis qu'on mît les hydrophobes en asphyxie par la vapeur du charbon ; c'est un moyen à tenter, mais ce n'est qu'un projet ; tandis que, d'après l'expérience que j'ai rapportée, on voit que l'horreur de l'eau s'est changée en une grande avidité d'en boire après la morsure de la vipère.

Je ne doute nullement que l'on n'oppose beaucoup de raisonnemens à ce fait : peut-être citera-t-on l'observation que rapporte *Sauvages*, d'un homme qui fut mordu à Naples d'une vipère, & qui prit la plus grande horreur pour l'air ; mais l'aérophobie n'est pas l'hydrophobie : d'ailleurs, des extrêmes & des contraires produisent quelquefois des effets qui se ressemblent. La morsure de la vipère produit inanition dans le fluide vital, & coagulation dans les autres fluides, tandis que l'hydrophobie a des effets absolument contraires ; car souvent le sang sort par l'anus du cadavre d'un hydrophobe.

phobe. Au reste, c'est à de nouveaux faits & à de nouvelles expériences qu'il faut recourir, plutôt qu'à des raisonnemens qui peuvent induire en erreur.

OBSERVATIONS

Sur le bon usage de l'émétique dans des cas où il ne paroîtroit pas indiqué ; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Mairignane en Provence, correspondant de la Société royale de médecine.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une femme d'environ quarante-cinq ans, sujette à des accidens hystrériques, & menant une vie sédentaire, fut atteinte, il y a quelques années, d'une colique intestinale presque continuelle, & qui avoit des exacerbations très-violentes & des rémissions variables. La fièvre étoit manifeste ; la langue étoit blanche & chargée de fa-burre ; le bas-ventre n'étoit point tendu. Je mis en usage les délayans & les adoucissans convenables ; des lavemens multipliés, des potions mucilagineuses & calmantes, des anti-hystrériques & quelques minoratifs. Le mal persistoit ; les douleurs revenoient par fois avec des augmentations marquées. Cet état dura environ un mois. Je pensai que la

cause de cette colique opiniâtre devoit être une matière adhérente aux intestins : l'émétique me parut propre à l'en arracher ; malgré quelque crainte que me donnoient la vivacité des douleurs & le tempérament vaporeux de la malade , je me déterminai à donner ce remède en lavage. Le succès répondit à mon attente ; les évacuations par haut & par bas emportèrent toute la saburre qui causoit la maladie , & la santé fut parfaitement rétablie.

II^e OBSERVATION.

Un homme , habitant de Vitrolles , âgé d'environ cinquante ans, d'une constitution sèche , éprouva une soif inextinguible. Sa langue étoit de la plus grande séchereffe : le pouls étoit très-régulier ; le malade buvoit environ vingt pintes de liquide par jour : on rendoit souvent sa boisson acide. Les juleps les plus rafraîchissans ne furent pas négligés : il sembloit que la soif n'en étoit que plus ardente. Plusieurs jours s'étoient passés dans une souffrance cruelle : quelqu'un rappella que l'émétique avoit été donné à Marseille avec le plus grand succès , dans un cas semblable. Je consentis à essayer ce moyen , considérant que cette soif extraordinaire pouvoit dépendre d'une humeur bilieuse ou autre qu'il falloit enlever ; l'effet de ce remède fut suivi tout d'un coup de la guérison.

III^e. OBSERVATION.

M. S . . . receveur aux P . . . âgé de près de cinquante ans, d'une constitution maigre, avoit eu depuis quelques années, en différens temps, des attaques de vertige, lesquelles ne duroient pas long-temps, & n'étoient que légères. L'année dernière, dans le mois d'août, cette maladie revint bien plus forte : le malade ne pouvoit se mettre dans une situation droite, sans avoir bientôt un vomissement qui ne finissoit que lorsqu'il se couchoit. Il y avoit trois jours qu'il gardoit le lit lorsque je le visitai : je le trouvai sans fièvre ; la langue étoit blanche ; le pouls étoit on ne peut pas plus réglé. M. S . . . ne mangeoit que des soupes qu'il trouvoit assez bonnes. On l'avoit purgé. Je commençai par ordonner une infusion de mélisse légèrement nitrée, & des lavemens réitérés ; au bout de deux jours, je fis donner de la magnésie comme purgative : il n'y eut rien de changé dans l'état du malade : je prescrivis une potion anti-spasmodique, avec les eaux de mélisse & de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, & le sucre : cette potion ne procura qu'un léger soulagement : dès que le malade essayoit de se lever, le vertige & le vomissement revenoient. Je donnai un nouveau purgatif, composé de tamarins, de follicules de séné &

de manne; il opéra bien, & le malade se trouva mieux. Quelques jours après il retomba dans le même état, & il eut un peu de fièvre. La saburre plus marquée de la langue, & l'apparition de la fièvre, me parurent indiquer une nouvelle purgation; la solution de deux onces de sel d'Epsom évacua très-bien; cependant la fièvre alla en augmentant: elle fut ensuite accompagnée de déjections nombreuses & de légères coliques peu interrompues, & le vertige ne manquoit pas de reparôître lorsque le malade quittoit la position horizontale. Je conçus alors qu'une matière dépravée dans l'estomac avoit toujours été la cause première & permanente du vertige, & que cette matière avoit été trop fixe dans les commencemens, pour qu'elle pût être entièrement évacuée; qu'elle avoit été enfin mise en mouvement par les purgatifs ou par une action intérieure, & que c'étoit le temps indiqué de l'enlever complètement: je regardai l'émétique comme le moyen propre à obtenir cet effet; le succès en fut tel, que la guérison subite & entière en fut la suite immédiate.

O B S E R V A T I O N S

*Sur la fièvre puerpérale; par M. ARCHIER,
docteur en médecine de la Faculté de*

*Montpellier, médecin pensionnaire de la
Communauté de Lançon, près Salon en
Provence.*

La fièvre puerpérale n'est point aussi rare qu'on le pense : dans l'espace de moins d'un mois, j'ai eu occasion de l'observer deux fois. La connoissance que j'avois de cette maladie & de la méthode de traitement, perfectionnée par M. *Doulcet*, m'avoit mis à portée de ne point la méconnoître, & de la combattre avantageusement.

PREMIERE OBSERVATION.

La femme du nommé *Ferand*, résidente au *Maret*, accoucha fort heureusement le 7 de septembre 1783, & fut tranquille jusqu'au 9, qu'il s'éleva une petite fièvre, que l'on crut être la fièvre de lait, mais les seins au lieu de grossir & de se gonfler, s'affaïfèrent, devinrent flasques & mous; la fièvre n'étoit point forte; le pouls étoit petit, concentré & un peu accéléré. Cet état n'effraya pas les parens de la malade. Le 10 le ventre devint douloureux : ces symptômes continués jusqu'au 11, furent compliqués vers le soir par un vomissement de matières verdâtres; alors je fus appelé & je vis la malade le 12 au matin. Instruit de ce qui avoit précédé, & après avoir fait l'examen convenable, je reconnus l'existence de la

fièvre puerpérale ; mais je vis en même temps que la maladie étoit à un degré trop avancé pour laisser encore une espérance fondée ; cependant encouragé par les succès qu'*avoit obtenus* M. *Doulcet* dans des cas même désespérés , je me déterminai à employer le traitement qu'il indique comme étant le plus favorable dans cette circonstance. J'ordonnai l'*ipécacuanha* à prendre sur le champ en deux prises de quinze grains chacune , à une heure & demie d'intervalle ; vers le soir , une potion huileuse animée de deux grains de kermès minéral , à prendre par cuillerées. La malade passa la nuit assez tranquillement ; les douleurs de ventre cessèrent : le 13 au matin , j'étois tenté de redonner l'*ipécacuanha* ; mais les yeux de la malade presque éteints , son visage décoloré m'en empêchèrent : je m'en tins à la continuation de la potion huileuse & de la boisson d'eau de graine de lin. La malade perdit entièrement connoissance dans l'après-midi , & mourut le soir du même jour.

Les préjugés des parens ne permirent pas de faire l'ouverture du cadavre , & de m'assurer de l'existence de l'épanchement de la matière laiteuse dans le bas-ventre. Je ne doute nullement que si le traitement de M. *Doulcet* eût été employé plus tôt , il n'eût procuré le même succès que j'en ai obtenu trois semaines après chez une autre malade.

II^e OBSERVATION.

La nommée *Guigues Roux*, résidente aux *Baïsses*, femme de vingt-un ans, accoucha fort heureusement de son premier enfant le premier octobre 1783. Tout concouroit à lui faire espérer une couche heureuse & de courte durée, quand le 3 du mois sur le soir, la fièvre se déclara avec affaïssement des seins, météorisme du ventre, & vomissement abondant de matières aigres. La conformité des symptômes, avec ceux qui avoient précédé la mort de la nommée *Ferland*, répandit l'allarme dans la famille *Roux*; le bruit qui s'étoit répandu que le délai que l'on avoit mis à porter remède aux maux de la première avoit été cause de sa perte, le danger auquel on voyoit cette jeune malade exposée, déterminèrent les parens à ne pas perdre un instant, & à chercher du secours tout de suite. L'on m'appella le 4 de grand matin; reconnoissant la *fièvre puerpérale*, j'administrerai les secours les plus efficaces: je fis prendre sur le champ l'*ipécacuanha* à la malade, après l'effet duquel elle passa tout de suite à l'usage de la potion huileuse; le lendemain 5, mêmes remèdes: diminution dans les symptômes; le 6, le 7 & le 8, continuation de la potion & de la boisson de graine de lin: le 9, la malade fut évacuée avec un léger purgatif

376 GUÉRISON D'UNE PHTHISIE.

que je répétais le 11. Enfin j'ai eu le plaisir de sauver la vie à ma malade, & de pouvoir rendre un témoignage public à l'efficacité de la méthode de M. *Doulcet*.

GUÉRISON D'UNE PHTHISIE;

Par le même.

Le sieur *Roux*, menuisier à *Lançon*, âgé de vingt-huit ans, d'une constitution foible & délicate, étoit sujet à des rhumes très-fréquens de la poitrine, auxquels il faisoit peu d'attention. Il en eut un dans le courant d'août; mais l'habitude qu'il avoit en quelque façon contractée de cette incommodité, lui fit encore négliger celui-ci, qui n'étoit qu'une continuation des autres. Dans les premiers jours de septembre cependant, l'irritation de la poitrine, la toux fréquente, le mal à la tête, la prostration des forces, le dégoût général des alimens, & une petite fièvre qui revenoit tous les soirs à la suite d'un léger frisson, le déterminèrent à appeler un Chirurgien, qui jugea d'après ces symptômes, que c'étoit une fièvre quotidienne, bien caractérisée par son retour périodique & fixe à la même heure, & par sa terminaison sur le matin, par une sueur très-copieuse entre les omoplates, & l'excrétion abondante de crachats purulens.

D'après cette indication, ce chirurgien administra un purgatif, qui fut suivi d'un second trois jours après, & auquel il vouloit ajouter un troisième, pour enlever, disoit-il, les matières qui pouvoient rester à la suite des premières purgations, & fixer ensuite l'humeur fébrile au moyen du quinquina. Le malade, déjà fatigué par les remèdes précédens, peu encouragé d'ailleurs par la continuité de tous les symptômes, ne voulut pas se déterminer sans m'avoir consulté : je fus appelé. L'inspection du malade, son tempérament sujet aux engouemens de poitrine, le détail des symptômes actuels, me firent reconnoître une phthisie. En conséquence, je m'opposai à ce troisième purgatif, & j'annonçai aux parens un genre de maladie, dans laquelle le préjugé, très-bien fondé d'ailleurs, fait presque toujours désespérer de la vie du malade. Ils me demandèrent une consultation. Le Médecin, avec lequel on me fit consulter, fut mon très-respectable confrère, M. *Sumeire*, à qui l'art de guérir est redevable de plusieurs découvertes heureuses. Lui ayant fait le rapport de ce que j'avois eu le temps d'observer pendant les trois jours qui précédèrent son voyage à *Lançon*, je me confirmai encore mieux dans mon idée ; & après de mûres réflexions sur l'état du malade, nous ordonnâmes une décoction de lima-

çons de vigne, mêlée avec une égale quantité de décoction de sagou, à prendre quinze ou dix-huit onces par jour ; l'usage, trois fois le jour, d'un grand verre d'eau fraîche, dans laquelle on faisoit tomber dix gouttes d'élixir doux de vitriol ; quelques bouillons faits avec du col de mouton, dans lesquels on faisoit cuire de la laitue ; & le soir, avant la venue du frisson, une grande écuelle de crème de sagou. Je fis chaque jour augmenter d'une goutte la dose de l'élixir ; parvenu enfin à trente gouttes pour chaque verre, je m'arrêtai, & j'en continuai l'usage encore pendant dix-huit jours ; au bout duquel temps, ce qui faisoit le trente-neuvième jour du traitement, j'eus la satisfaction de voir mon malade infiniment moins agité de la toux, exempt de la fièvre qui revenoit auparavant chaque soir, reprendre de la gaieté, de l'appétit, marcher assez librement au moyen d'un bâton, sortir dans le milieu de la journée, quand le temps le lui permettoit. Je jugeai dans cette circonstance, qu'il étoit à la veille d'être guéri, mais qu'il exigeoit encore quelques adoucissans : je lui fis quitter l'usage de l'élixir ; & au lieu de couper la décoction de limaçons avec celle de sagou, je joignis à la première une égale quantité de lait d'ânesse, en attendant l'usage du lait pur. Il mangeoit alors des œufs frais à la coque, du pois-

son bouilli , quelques volailles , &c. &c. En moins d'une semaine , les symptômes étoient entièrement dissipés ; le malade ne se ressentoit de son affection que par les jambes qui étoient encore un peu foibles. L'appétit étoit des meilleurs , le sommeil naturel , plus de toux , plus de sueur , les excréments louables & réglés , & je crus pouvoir me dispenser d'ordonner le lait pur. Je cessai de voir ce malade vers la fin d'octobre , en lui recommandant d'éviter tout ce qui pourroit lui être nuisible , & l'exposer à la récidence d'une maladie si périlleuse. Je le vois quelquefois depuis ; il a repris son travail ; il jouit d'une santé meilleure qu'auparavant ; & ses rhumes habituels & fréquens , qui ne le quittoient presque jamais , ont disparu avec sa maladie.

O B S E R V A T I O N

Sur une fièvre tierce continue bilieuse pleuro-pneumonique ; par le même.

Le nommé *Pourriere* , Cordonnier à *Lançon* , âgé d'environ vingt-cinq ans , d'un tempérament bilieux , fut atteint le 8 décembre de l'an 1783 , d'une forte fièvre , accompagnée d'un abattement général , d'une lassitude excessive , d'un grand mal à

la tête , d'une toux considérable , de difficulté de respirer , & d'oppression. Cet état dura toute la nuit. Le 9 au matin ayant été appelé , ceux des symptômes qui paroissent tenir de la nature inflammatoire , & conséquemment caractériser une pleuropneumonie , étoient déjà disparus , pour ne laisser paroître que des signes putrides. Le pouls étoit plein , fréquent & mou , & je crus satisfaire à l'indication des symptômes actuels , par une boisson copieuse d'une décoction d'orge , dans laquelle je fis dissoudre une quantité suffisante de nitre. Le malade fut tranquille toute la journée : il urina ; le soir on lui administra un lavement émollient avec la mauve & la pariétaire : tout alloit bien : la nuit fut calme ; mais le 10 au matin , les symptômes qui avoient affecté la poitrine le 8. , recommencèrent avec la même force , pour disparaître encore dans le courant de la nuit.

D'après l'inspection de la langue blanche & pâteuse , la qualité des excréments entraînés par le lavement , & qui étoient d'une odeur pestilentielle , la mollesse du pouls , même dans le temps de la plus grande force des symptômes inflammatoires , il me parut que cette maladie étoit moins d'un caractère phlogistique , que dépendante de matières putrides bilieuses contenues dans les premières voies , qui , mûes plus fortement

de deux jours l'un, par le redoublement de la fièvre, portoient leur action sympathique sur les organes de la respiration, causoient ces désordres pleuro-pneumoniques, qui ne se déclaroient qu'avec le redoublement, pour disparoître avec lui, & qui, loin d'être des symptômes idiopathiques de pleuro-pneumonie, n'en étoient que des symptômes purement secondaires, qui ne manquoient pas de céder à l'évacuation des matières bilieuses qui leur donnoient naissance : en conséquence je fus bien éloigné d'accorder aux parens alarmés de ces affections pleuro-pneumoniques, de faire saigner le malade. Je jugeai que les purgatifs seroient bien plus avantageux. Le 11, je fis prendre au malade une dissolution de six onces de manne en deux verres, ce qui procura cinq selles copieuses de matières verdâtres & d'une odeur insoutenable : la nuit fut tranquille, quoique sans sommeil : cela n'empêcha pas les symptômes inflammatoires de reparoître le 12 ; ils étoient accompagnés d'une douleur poignante au côté droit, sur lequel je fis faire des onctions avec l'onguent d'Althæa. Je remédiai ce jour-là aux symptômes dépendans de l'affection de la poitrine par un loock fait avec l'huile d'amandes douces, la décoction de bou-rache, & trois grains de kermès minéral. Le 13, je réitérai la manne. Le 14, mêmes

symptômes. Dans la nuit , saignement de nez abondant , qui répara encore le 16 , le 18 , le 20 & le 22. Chacun de ces cinq saignemens de nez avoit fourni occasion aux parens de renouveler leurs instances pour la saignée ; je n'en aurois même pas été éloigné ; mais la mollesse du poulx m'en détourna toujours. Les redoublemens alternatifs & réguliers se continuèrent ainsi jusqu'au 29 décembre : les symptômes pleurétiques reparurent toujours régulièrement avec eux jusqu'à ce jour : la fièvre ne disparut parfaitement que le 7 janvier , que le malade entra en convalescence. Je n'ai employé , pour détruire cette fièvre tierce continue , bilieuse & pleuro-pneumonique , que la manne , dont j'ai fait prendre six fois , six onces , & le loock pectoral incisif , pour combattre l'affection de poitrine ; des lavemens émolliens , des fomentations de même nature , pour diminuer la tension du bas-ventre , & une quantité abondante d'une boisson acide anti-putride. Ce dernier symptôme joint à la toux ; à la difficulté de respirer , m'empêchèrent d'user de purgatifs plus forts. J'ai remarqué que la manne , qui n'est qu'un minoratif , peut , dans bien des circonstances , remplacer les autres purgatifs plus actifs , jugés si essentiels dans les maladies de pourriture.

Quant à la saignée , on me reprochoit

déjà la mort future & inévitable de mon malade ; mais l'événement a pleinement justifié ma manière de voir. A la vérité, l'oppression, la toux & la douleur de poitrine sembloient déterminer un caractère inflammatoire, & en indiquer la nécessité : mais la dureté du poulx, la tension de l'artère & la rénitence réciproque du sang & du vaisseau, qui, selon moi, sont les véritables guides dans la pratique de la saignée dans ces maladies, n'existoient point ; & me mettant au-dessus du préjugé trop généralement répandu, que dans tous les cas où il existe des symptômes pleurétiques, il faut répandre du sang avec profusion, je conservai celui de mon malade, & par-là sa vie. Cette observation prouve que dans les circonstances où les symptômes ne sont purement que sympathiques, les remèdes propres à expulser la matière bilieuse putride, sont les seuls qui conviennent pour enlever la cause de la maladie.

RÉFLEXIONS DE M. DESGRANGES,

Gradué de l'Académie royale de chirurgie, conseiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon, sur la Réponse de M. MOTHE, à son Mémoire à consulter, ayant pour objet : Une descente de ma-

384 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES;
trice compliquée d'un alongement de
la lèvre antérieure du museau de tanche.

Medicus si sufficerit ad cognoscendum, sufficerit etiam ad sanandum, a dit très-ingénieusement le fondateur de l'art de guérir (a). En effet, celui qui saisit bien le caractère d'une maladie, n'est pas éloigné des moyens de la détruire. La science du diagnostic est donc la partie essentielle de notre état; elle est la pierre de touche du savoir, & sans elle la marche du praticien est presque toujours incertaine & chancelante. Cependant il arrive quelquefois qu'une maladie est connue, que les indications à remplir sont précises, & qu'on hésite encore sur le choix des secours à opposer. Que faire alors? en appeler à l'expérience d'autrui, recourir aux auteurs, & consulter ses confrères.... C'est dans cette intention que j'ai présenté aux gens de l'art, dans un Mémoire à consulter, les détails de la maladie de mad. de L. ***, consistans en *une descente de matrice compliquée d'un alongement de la lèvre antérieure du museau de tanche* (b); & que j'ai demandé avis. Un confrère estimable a donné le sien dans le Journal du mois d'août de la même année,

(a) HIPPOCR. *lib. de Arte*, p. 15, ed. Corn.

(b) Voyez le Journal de Médecine du mois d'avril 1783, pag. 343 & suiv.

pag. 129 & suiv. En rendant hommage à ses connoissances, qu'il me soit permis de faire les observations suivantes; elles auront pour objet la descente de matrice, son prétendu polype, le traitement qu'on propose, l'état présent de la malade;... & pour but, de répandre un nouveau jour sur cette maladie.

I. M. *Mothe* a raison de convenir que rien n'est plus possible qu'une descente de matrice; le fait en question en fournit une preuve palpable; & nous en ajouterions beaucoup d'autres, si nous avions la tâche de *Saviard* à remplir, l'incrédule *Verduc* à convertir (a). Mais l'expérience s'est trop fait entendre à cet égard, pour qu'on ose aujourd'hui révoquer en doute l'existence de cette maladie; en annonçant que j'ai trouvé la matrice descendue dans le vagin, présentant son orifice à la vulve, n'ai-je pas tout dit pour établir le caractère de cette maladie? & avois-je besoin de faire mention d'un signe commémoratif, qui n'est que rationnel, la douleur des aines, lorsque j'en avois de si positifs à offrir, qui m'étoient fournis par les deux sens les moins trompeurs, la vue & le toucher (b)? D'ailleurs

(a) Recueil d'observations chirurgicales, par *Saviard*, pag. 52 & suiv.

(b) Par cette même raison, M. *Levret* a passé tout de suite à l'exposition du fait qu'il donne en preuve de la descente incomplète de matrice sans

la douleur des aines n'appartient pas si essentiellement aux descentes de matrice, qu'elle soit exclusivement un symptôme caractéristique & univoque de cette maladie, & qu'avec ce *seul* symptôme, tout *doute* doive absolument cesser. La stupeur aux hanches, aux cuisses, & la *douleur des aines* se font ressentir dans toutes les affections de la matrice, soit malades, soit de grossesse (a). Gardons-nous donc de croire que ces symptômes puissent *seuls* nous garantir de l'erreur où sont tombés *Thomas Bartholin, Kerckringius, Van-Roonhuysen, Van-Meckren, Jean Bauhn*, & beaucoup d'autres praticiens (b). J'en dis autant de la *douleur à l'ombilic*, qui ne se rencontre pas toujours.

Mais, indépendamment des symptômes *locaux* qui dépendent du tiraillement des attaches ligamenteuses de la matrice, il s'en manifeste encore d'autres, absolument nerveux & sympathiques, produits par le vide

renversement.—Observations sur la cure radicale des polypes, &c. pag. 111.

(a) M. *Levret* en étoit convaincu, aussi n'en fait-il aucune mention dans l'article où il s'occupe des moyens de distinguer les polypes utérins d'avec les descentes de matrice, *loc. cit.* p. 107; & Mémoir. de l'Acad. de chir. tom. ix, in-12, p. 207. & suiv.

(b) *Levret*, Traité des polypes, p. 27 & suiv. —Mém. de l'Acad. *loc. cit.* p. 192 & suiv.

& le défaut d'équilibre qui s'établissent entre les viscères abdominaux, par le changement de direction des filets nerveux qui s'y distribuent, leur tension contre-nature, le *consensus* que la matrice a généralement avec toutes les parties de l'individu, &c. ; d'où résultent les mouvemens irréguliers & spasmodiques dans les entrailles, les bâillemens, les fréquens besoins de manger, les grouillemens dans les hypocondres, les foiblesses, (les femmes disent avoir continuellement le cœur sur les lèvres,) & tous les mal-aîses qui constituent un état qu'on appelle en médecine *vapeurs* ; chez le peuple, *mal de mère* (a). Comme il n'y a aucun

(a) Après avoir regardé anciennement les mouvemens de la matrice & ses dérangemens comme la seule cause des maladies *hystériques* ; quelques-uns même, tels que *Platon*, *Arlée*, soutenant que cet organe étoit un animal distinct, renfermé dans un autre, & capable de se mouvoir en tout sens, on ose à peine de nos jours compter ses différens déplacemens au nombre des causes qui produisent les affections vaporeuses. . . . Il est certain cependant, & l'expérience le démontre journellement, que le tempérament des femmes affligées de descente, chute & déviation de matrice, s'altère & se dégrade ; qu'elles deviennent sujettes à l'*hystérie*, & sont en proie à cette foule de symptômes si dissemblables, & quelquefois si bizarres qui en proviennent. Entre mille exemples que je pourrois citer, je n'apporterai en preuve

organe qui n'aît ses nerfs, & que les nerfs influent généralement sur toutes les fonctions animales, on ne doit pas être surpris que ces tuyaux étant en souffrance, donnent lieu à des symptômes si nombreux, si variés, si disparates même, & qui semblent déranger l'ensemble de la machine.

II. L'allongement mollasse & charnu dont il est question, n'est point une végétation

que celui d'une dame de Mâcon, que M. *Revillon*, habile praticien de ce pays, m'adressa le mois de mai dernier; elle étoit incommodée depuis longtemps d'un *semi-prolapsus*, & éprouvoit souvent des accès de colique spasmodique, accompagnée d'essoufflement, de suffocation (par l'ascension du globe hystérique,) d'agitations dans l'hypogastre, d'un grouillement fatigant dans l'abdomen, & d'une tension extrême dans ses enveloppes; le pouls étoit petit, lent & foible; la malade pouffoit des cris plaintifs & pleureurs, &c. Cette scène d'angoisse étoit terminée par des urines claires & copieuses, & un sentiment de lassitude qui duroit quelques jours... Les anti-hystériques connus, & familièrement usités en ces cas, réussissoient à M. *Revillon*, mais ils n'alloient pas à la cause. Ce médecin la soupçonna, & j'en ai été certain, lorsqu'ayant placé un pessaire qui contenoit parfaitement la matrice dans sa place naturelle, j'ai vu s'écouler les trois mois que cette Dame a passés à Lyon, sans que sa colique ait reparu, tandis qu'auparavant elle avoit à peine quinze jours de relâche... Les feuilles d'orangers en infusion, & l'opiat de Salomon, sont les seuls remèdes que j'aie employés.

farcomateuse, un polype proprement dit, qui a pris naissance en cet endroit de la matrice. Sa forme, sa couleur & sa tiffure, s'opposent à cette idée. Le polype, dit M. Levret, *Traité des Polypes*, p. 2, est une tumeur *circonscrite*, & plus ou moins saillante, ayant communément la figure d'une poire.... La *circonscription* est donc une condition essentielle pour tout point extubérant (vraiment polypeux) dans l'intérieur d'un organe creux; & s'il naît sur ses bords, ou à son embouchure (le méat,) il doit y avoir une ligne de démarcation entre le tissu qui fournit à la végétation, & la végétation elle-même, avec un changement dans la configuration de l'orifice.... A ces caractères distinctifs, & pris dans l'essence des choses, nous ajouterons que le polype vient lentement & peu à peu; est d'une figure pyriforme ou globuleuse, a un pédicule toujours grêle *relativement* à son corps; & que quand il a son attache au bord de l'orifice de la matrice, il donne à ce même orifice une *situation oblique*, & se trouve adhérent à sa partie, devenue la plus basse (a); de plus, il se jette sur un

(a) LEVRET, *loc. cit.* pag. 57 & suiv.—Planché première, fig. 7.—Voyez aussi le Précis d'Opérations de chirurgie, par M. Le Blanc, p. 446, art. 7 des Réflexions de M. Levret qu'il rapporte.

390 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES,
angle de l'os *tinca* qu'il alonge, & est parfaitement insensible.

Il n'en est pas ainsi de l'expansion utérine dont j'ai parlé ; son étendue a toujours été la même, ce que la malade me soutient encore aujourd'hui, ne croyant avoir dans le principe qu'une simple descente de matrice. Sa forme est à-peu-près cylindrique ; mais moins à l'endroit où elle quitte le niveau de l'autre lèvre qu'à son extrémité inférieure ; elle est située transversalement, (quant à sa naissance,) & a toute la largeur de cette moitié de l'orifice, dont la position n'est point dérangée. Son origine diffère à peine de quatre lignes du volume du corps (a). Sa couleur est du rouge naturel au parenchyme utérin ; sa surface est lisse & unie, sans veines sensibles à l'extérieur ; elle donne des preuves de sensibilité quand on la manie rudement, & sa consistance est moindre que celle de la matrice.

Je le redis encore, la couleur de cette protubérance, vraiment formée aux dépens de la partie antérieure du col de la matrice & de son orifice, est *du rouge naturel au tissu propre de cet organe.* WINSLOW, HALLER, & tous les anatomistes ont ob-

(a) Je parle des dimensions que je donnois à la tumeur, *seulement par estimation*, lors de mon premier examen.

servé dans le cadavre, que l'extérieur de ce viscère est blanchâtre *par le défaut de vitalité* ; & l'autopsie me l'a montré, comme aux autres, d'une carnation pâle : mais dans le vivant, lorsque la distribution des fucs nourriciers s'exécute bien, & que le sang le traverse librement, sa couleur est différente ; elle a une teinte *rougeâtre* particulière, & qui lui est propre. Je puis assurer qu'ayant réduit, il y a quelque temps, un *prolapsus uteri*, j'ai vu clairement cette couleur à l'*os tinca*. J'ai fait depuis peu l'opération césarienne sur une femme grosse de plus de huit mois, qui venoit d'expirer. A peine l'enveloppe du bas-ventre a-t-elle été ouverte, que la matrice s'est présentée comme un *ballon* qui tendoit à sortir ; tous les assistans la jugèrent d'un rouge clair, & la coupe de ce viscère me montra que sa tiffure étoit plus que rougeâtre.... Ayant donc à exprimer la couleur de ce prolongement, & ne voulant pas qu'on la confondît avec celle des nymphes & des grandes lèvres, qui est blanchâtre, j'ai dû, pour la rendre sensible & pour me faire mieux entendre, la désigner rougeâtre, point vermeille ; en un mot, *du rouge naturel au tiffu propre de la matrice*....

Toute excroissance dans le vide d'un organe, ou dans un canal excrétoire, sans entamure de la membrane interne, a un ca-

392 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES,
ractère de *plénitude*, si je puis parler ainsi,
qui ne se dément pas depuis sa naissance,
jusqu'au moment où elle a acquis le plus de
volume, lorsque toutefois elle n'a pas été
gênée dans son accroissement. Cette *tension*
dépend de l'*afflux* continuel des sucs nutri-
tifs déviés, qui agissent en pressant & en
distendant avec effort l'enveloppe primi-
tive de la tumeur. . . . Mais cette *tension*,
cette consistance particulière, qui se com-
prend mieux qu'elle ne se définit, que les
praticiens instruits m'accorderont aisément,
& qu'ils sauront distinguer de la *dureté* &
de la *solidité* des polypes qui ont pris un
mauvais caractère, ne se rencontrent pas
dans notre allongement ; celui-ci n'offre
que la résistance lâche & molle d'un stéa-
tôme tombé en colliquation : donc. . .

Vouloir assimiler cette expansion utérine
aux excroissances polypeuses, n'est-ce pas
pervertir le sens des termes, abuser de l'ex-
tension qu'on peut leur donner, & jeter vo-
lontairement dans une confusion *nosologi-*
que qui embarrasseroit les jeunes praticiens ?
La protubérance dont il est ici question est
absolument continue à la matrice ; elle n'est
qu'un allongement, une extension de la
propre substance du col & du museau de
cet organe ; elle n'est, & ne doit pas être
considérée comme *production parasite*, par
la raison qu'on n'a jamais jugé telle l'alon-

gement du clitoris, des nymphes & des grandes lèvres, &c. Mais ce que nous dirons plus loin (IV) servira davantage à en faire connoître le vrai caractère.

III. Le pédicule des polypes utérins de la troisième espèce, dont l'attache est extérieure, n'éprouvant ni pression, ni étranglement, doit être plus volumineux que celui des autres polypes renfermés dans la matrice; mais cette grosseur a ses bornes, & la masse qu'elle suspend l'excède toujours. Si on examine avec attention toutes les observations qui nous ont été transmises à ce sujet, on trouve que le rapport des plus grosses tiges des polypes à leur corps, est comme d'1 à 4; & tel étoit sur-tout celui dont parle M. *Levret*, *loc. cit.* p. 60, gravé dans la première Planche, fig. 7, que cite M. *Mothe*. Son identité avec l'allongement qui nous occupe, n'est rien moins qu'établie; j'oserois même dire qu'elle est entièrement détruite par ce que j'ai dit ci-dessus (II). Les mêmes proportions d'un à quatre se trouvent aussi dans le cas cité de M. *Le Blanc* (a); & cette conformation est générale (b).

(a) LEVRET, *loc. cit.* pag. 82 & 100; — & LE BLANC, *loc. cit.* tom. premier, pag. 375.

(b) Essai sur l'abus des règles générales, &c. par M. *Levret*, pag. 152.

La ligature est un moyen précieux pour la destruction des excroissances & tumeurs sarcomateuses qui naissent en ces parties ; mais , lorsqu'elle doit porter sur le col même de la matrice allongée (IV,) lorsqu'elle doit comprendre toute l'épaisseur de la lèvre antérieure du museau , & agir sur des parties organisées , sensibles , & qui émanent d'un viscère aussi essentiel , on conviendra qu'il est permis d'hésiter , & d'appréhender l'inflammation subséquente & tous ses ravages (a)... D'un autre côté , la section avec l'instrument tranchant peut donner lieu à une hémorrhagie funeste ; & les styptiques , le feu même , qu'à l'exemple de *Marc-Aurèle Severin* on pourroit employer pour l'arrêter , meneroient peut-être , & d'un pas plus rapide , aux accidens qu'on redoute de la *striclion*. J'avoue néanmoins que si ma malade exigeoit les secours actifs de la chirurgie , & vouloit à tout prix qu'on retranchât l'*allongement* qui l'incommode , je préférerois l'emploi de la ligature , toutefois après avoir requis l'avis de quelques confrères habiles. M. *Mothé* , par cette rai-

(a) LE BLANC, *loc. cit.* pag. 381 , note (1) ; — & 459 , art. 28 des Réflexions de M. *Levret* , qui recommande expressément de ménager le museau de ranche , lequel affecte pour-lors la forme du bec d'une flûte.

son, seroit appelé ; & je le devrois sans doute , autant par reconnoissance pour sa consultation , que par l'étroite liaison qui existe entre nous.

IV. Lors de mon premier examen fait il y a un an , Mad. de L. *** m'avoit à peine permis de voir & de toucher cette *affection organique extubérante* ; aussi n'en évaluai-je les dimensions qu'à-peu-près... Aujourd'hui , 29 janvier 1784 , elle s'est prêtée à toutes mes recherches ; j'ai vu & examiné attentivement cette expansion , j'en ai pris les mesures avec soin ; & , quoiqu'elles diffèrent des premières , cette Dame m'assure que la maladie n'a fait aucun progrès , qu'elle n'y a observé d'autre changement qu'un peu plus de mollesse à l'extrémité inférieure , & que s'il y a erreur , elle doit m'être imputée... Je vais donc rendre compte de ce que j'ai observé.

Au premier aspect , le *pudendum* paroît être celui d'un hermaphrodite ; on voit sortir de la vulve une masse conoïde qui ressemble à une verge courte & sans prépuce ; sa surface est unie & rougeâtre , sa consistance molle , & couverte d'une membrane fine & lâche ; enfin elle est en tout semblable à un gland découvert , un peu allongé dans l'état de flaccidité du penis , d'autant mieux qu'à sa naissance on observe des lignes rouges & vermeilles , comme à la

396 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES;
couronne du gland, & un repli charnu formé
par le vagin descendu, qui imite le prépuce
relevé. L'étendue de ce prolongement est
de deux pouces par devant en partant de
la vulve, & par derrière de treize lignes, en
partant du niveau de la lèvre postérieure du
muscle de tanche, laquelle est tuméfiée, &
me paroît aussi un peu alongée. Son diamè-
tre transversal par en haut est de quatorze
lignes, son épaisseur de huit, & sa circon-
férence de trois pouces & demi. Vers le
tiers inférieur, endroit le plus évasé, sa lar-
geur est de quinze lignes, & sa circonfé-
rence de trois pouces sept lignes. La con-
vexité qui le termine est moindre; elle est
un peu plate, & plus flasque que le reste:
tout d'ailleurs se rapporte à ce que j'en ai dit
dans mon Mémoire à consulter. Le méat
utérin est béant, & peut recevoir l'extré-
mité du petit doigt. Y ayant introduit un
stylet boutonné, j'ai découvert à la matrice
quatre pouces de profondeur, & cinq en
comptant jusqu'à l'extrémité de l'alonge-
ment. En embrassant ce dernier avec deux
doigts près de son origine, dont un placé
dans l'orifice, & l'autre sur le col, on se
convaint sans réplique, qu'il est vraiment
continu à la matrice, qu'il n'est qu'une ex-
pansion de son tissu propre, & qu'il est bien
éloigné d'avoir le caractère polypeux. Telle
est du moins mon opinion; & si, pour la

justifier, il me falloit expliquer le *comment* de la chose, peut-être qu'à l'aide d'une théorie connue, appuyée même sur des faits incontestables, je pourrois y réussir.

La partie inférieure du col de la matrice, celle qui forme le bourrelet prolongé du col, qu'on nomme *os tinæ*, a très-peu de fibres charnues dans sa tiffure; elle est composée principalement de membranes, de petites glandes ou sinus muqueux, de vaisseaux, & d'une substance bulbeuse plus ou moins consistante, semblable à celle du gland de la verge dans l'homme (a). On y découvre des inégalités tranchantes (b), des lignes transversales (c), des replis anfractueux (d); en un mot, des rides qui ont une certaine épaisseur, & qui ne se doivent pas uniquement à la membrane poreuse & comme réticulaire qui tapisse cette portion du col intérieurement (e). Une pareille organisation doit donner, & donne en effet au museau de tanche une grande facilité à prêter & à s'étendre. Si, de plus encore, la matrice se trouve d'une contexture

(a) Voyez l'excellent ouvrage de M. Roux de Dijon, sur les pertes de sang, pag. 31.

(b) HALLER, Physiol.

(c) WINSLOW, Expos. anat.

(d) LEVRET, Art des Accouch.

(e) BAUDELOCQUE, Art des Accouch.

398 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES ,
 lâche & délicate , si son col & son orifice
 sont abreuvés & tuméfiés par les humidités
 glaireuses qui exsudent de toutes parts (a) :
 ce museau sera épais , mollasse , très-disposé
 à s'allonger , très-lent ensuite à revenir sur
 lui-même ; & sans doute il y a des circon-
 stances où il ne recouvrera pas son ressort ,
 & où il restera *pendant* , en tout ou en
 partie (b). Par exemple : que dans les dou-
 leurs d'un premier enfantement , l'orifice
 qui doit prêter pour la première fois , ne
 cède pas aussitôt , ou qu'il soit surpris par de
 violentes douleurs qui viennent coup sur
 coup , & semblent promettre une délivrance
 prochaine , mais qui sera tardive , ne peut-il
 pas arriver que la tête de l'enfant qui fait
 effort pour s'avancer , (à raison des contrac-
 tions utérines ,) entraîne l'orifice de la ma-
 trice dans le vagin , & comprime sa lèvre
 antérieure contre les pubis (c) ? Si cette
 pression qui agit de haut en bas , & tend à
allonger cette lèvre , est longue & continue ,
 elle affoiblira l'action de ses vaisseaux , abo-
 lira le ressort naturel aux parties qui la for-
 ment , & la privera de la puissance élastique

(a) PALFIN, Anat. chir.

(b) LE ROUX, *loc. cit.* pag. 14, note (9). —
 LEVRET, Mém. de l'Acad. de chir. in-12, t. viij,
 pag. 146, note (b).

(c) LE ROUX, *loc. cit.* pag. 68.

qui doit la rétablir par degrés dans son premier état. . . . C'est ainsi qu'*Amand* (a) concevoit qu'il pouvoit se former par la longueur du travail, & la fréquence des attouchemens, une grosse tumeur sur le cercle utérin même, capable de nuire à la sortie de l'enfant. . . . Et, malgré tout ce qu'a dit M. *Levret* (b) pour établir qu'il s'agissoit dans cette observation d'un polype utérin de la seconde espèce, il pourroit bien se faire qu'il n'en fût rien, mais qu'il y eût seulement de l'exagération dans le volume que l'on soupçonnoit à la tumeur. *Amand* n'en parle plus dans la suite; il annonce cependant que la malade alloit mieux. *Portal*, Obs. 16 & 75, a emporté deux fois de grands lambeaux de cette portion du col dont je suppose ici l'organisation dérangée par un alongement contre-nature de la lèvre antérieure.

N'est-on pas fondé à penser que notre alongement s'est opéré de cette manière, lorsqu'on apprend que Mad. de L. *** dans un premier accouchement fait, il y a neuf ans, a été en proie treize heures de suite aux douleurs les plus vives, qu'elle ne se-

(a) *Traité des Accouchemens*, seconde édit. Observ. 19, page 156 & suiv.

(b) *LEVRET*, *Traité des Polypes*, pag. 51 & suiv.

condoit en aucune manière, par l'ignorance où la laissoit une sage-femme qui l'assistoit ; & lorsqu'on se rappelle que la maladie n'a paru qu'au troisième mois de la seconde grossesse (a), à la suite d'une chute sur les genoux, d'où s'ensuivit le *semi-prolapsus* qui fit saillir au dehors la protubérance?.. Je suis d'autant plus porté à croire que tout cela s'est passé ainsi, que je me souviens d'avoir accouché une jeune Dame, *rue de la Gerbe*, de son quatrième enfant, qui avoit de même un allongement de la lèvre antérieure du museau de tanche, lequel descendit dans le travail jusqu'à la vulve. Rétablie de sa couche, j'obtins après un mois la liberté de la toucher ; je retrouvai la moitié antérieure de

(a) Quoique je n'aie parlé que d'une première grossesse dans mon Mémoire à consulter, qu'on n'imagine pas cependant que je fasse mention ici d'une seconde, dans la vue de faire cadrer mon exposé avec la théorie que je propose. Cette Dame ne m'avoit annoncé que le dernier accouchement fait il y a sept ans, pour me faire croire le mal plus récent & mieux curable. Au reste, cette omission involontaire ne pouvoit influer ni sur l'histoire de la maladie locale, ni sur les conseils qu'a donnés M. Mothe. Ce confrère auroit seul le droit de se plaindre ; il pourroit même me soupçonner, s'il me connoissoit moins. Je le prévien au surplus, que le plus tôt qu'il me sera possible, je le mettrai à même de s'assurer de la fidélité de mon récit.

L'orifice

l'orifice, épaisse, large, pendante, qui surpassoit d'un pouce au moins l'autre lèvre; la matrice étoit dans sa place naturelle. Cette Dame disoit aussi avoir beaucoup souffert dans ses accouchemens, notamment du premier qui avoit été long & pénible, &c.

M. *Levret* a fait mention dans le Journal d'octobre 1773, p. 352 & suiv. d'un alongement considérable qui survient quelquefois au col de la matrice, lequel a été observé chez des filles sages, chez une veuve qui avoit eu plusieurs enfans, quelquefois accompagné de descentes (a), & d'autres fois sans que le corps de ce viscère soit dérangé (b). Cette maladie que cet habile praticien décrit avec la sagacité ordinaire, consiste essentiellement, dit-il, *loc. cit.* p. 369, dans le renversement total du vagin avec un alongement considérable du col propre de la matrice, sans que le corps de cet organe y ait presque part. . . . La tumeur a l'aspect d'une très-grosse verge affectée d'un paraphimosis d'une fort grande étendue... pag. 362; ce qui établit, à son avis, une nouvelle espèce de *prolapsus* qui affecte le col seul de la matrice, maladie avec laquelle l'alonge-

(a) SAVIARD, Observ. xv.

(b) Journal de Médec. octobre 1773, p. 371.

402 RÉFLEX. DE M. DESGRANGES,
ment utérin dont je traite, semble avoir
quelque analogie. Ici ce *prolapsus* est *com-
plet*, & formé par le col lui-même alongé,
tuméfié, qui a entraîné avec lui le vagin,
& nécessairement abaissé l'*utérus*. . . Chez
ma malade il ne seroit que *partiel*, étant
formé seulement de la lèvre antérieure du
museau, & bien moins étendu, le col n'y
contribuant que par sa partie inférieure.

Les alongemens utérins observés par MM.
Saviard, Hoin & Leyret, étoient rénitens,
sensibles, & avec engorgement du col de
la matrice, peut-être même de tout le vis-
cère *chuté*; ils découvrirent à cet organe
cinq à six pouces de profondeur, &c.
Voyez le parallèle qu'en a fait M. *Leyret*,
loc. cit. p. 358. . . Celui de Mad. de L.***
est d'une substance lâche & flasque, moins
sensible & sans engorgement apparent, si
ce n'est peut-être dans le col même, qui
paroît avoir acquis plus d'étendue; car j'ai
trouvé quatre pouces de profondeur à la
matrice. Dans les premiers, tout le col
étoit évidemment compromis; & ce dernier
est principalement formé par le museau de
tanche, dont la lèvre antérieure seule s'est
prolongée. . . On seroit donc autorisé à les
regarder comme étant de la même nature
à-peu-près; mais je ne veux rien affirmer,
& je prévins que je tiens peu à la théorie
que j'ai donnée sur sa formation; je la pré-

lente seulement comme vraisemblable; c'est aux maîtres de l'art à la juger : trop heureux si par cet ensemble , je les ai mis à même de prononcer sur le véritable caractère de la maladie qui vient de faire l'objet de mes réflexions ! *Cùm medicus fecit ut sanaret , peregit partes suas*, SENECA.

P. S. En attendant que je réponde à M. *Segretain* , je prie les gens de l'art de lire ma Réponse à un anonyme, insérée dans les Journaux encyclopédiques des 15 août & premier septembre 1783 ; ils y trouveront des faits satisfaisans sur l'*ante-version* & la *rétro-version* de la matrice.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1784.

On a vu des coliques, des diarrhées, des dysenteries, souvent accompagnées de chaleur & de phlogose, & dans lesquelles la saignée a paru nécessaire. Il y a eu un grand nombre de fluxions de poitrine dont on peut faire trois classes. La première, de péripneumonies inflammatoires, accompagnées de beaucoup de fièvre, & qui ont cédé aux saignées & aux boissons abondantes. La seconde, de péripneumonies qui attaquoient brusquement, étoient prompt-

tement suivies de la gangrène, & enlevoient les malades en peu de jours. Les péripneumonies de la troisième classe étoient en partie inflammatoires, en partie catarrhales; elles produisoient des engouemens du poulmon; quelques-unes avoient pour cause des chûtes, d'autres étoient dues aux longs froids. Elles ont été très-nombreuses; elles attaquoient les vieillards, les personnes cacochymes, hypochondriaques, & généralement tous ceux dont la poitrine étoit habituellement affectée; elles ont été funestes à beaucoup de malades de l'un & l'autre sexe.

Les rhumes ont été fréquens; quelques-uns sont dégénérés en catarrhes; quelques-autres ont été, pendant plusieurs jours, accompagnés de points de côté, & d'autres signes de fausses péripneumonies. Des fluxions, tantôt de nature froide, tantôt inflammatoires, ont occupé toute la tête, ou seulement une partie de la tête, quelquefois le cou en étoit affecté, & les maux de gorge en étoient la suite. Des rhumatismes, des douleurs de goutte, reconnoissoient encore pour cause l'humeur catarrhale. Toutes ces affections, quoique très-généralement répandues, n'étoient pas dangereuses; la saignée étoit rarement indiquée, & seulement quand la phlogose étoit manifeste; les boissons adoucissantes étoient convenables;

ensuite on passoit aux incisifs; de légers diaphorétiques & quelques minoratifs, achevoient la guérison. Quand la poitrine étoit le siège du mal, on a eu quelquefois recours à l'ipécacuanha donné comme vomitif: on l'a encore prescrit vers la fin de la maladie, uni au kermès minéral & au beurre de cacao; ce moyen a facilité l'expectoration, & adouci la toux.

On a observé des synoques simples, des synoques putrides. Le mal de tête a été souvent un symptôme marqué & persévérant de ces maladies; dans ces cas la saignée du pied a réussi; les boissons rafraîchissantes y convenoient aussi.

Depuis le milieu de février, on commence à voir un assez grand nombre de fièvres rouges, de rougeoles & quelques fièvres intermittentes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE FÉVRIER 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-2, 9	0, 16	-3, 16	28 3, 11	28 3, 0	28 2, 2
2	-7, 5	-1, 10	-1, 13	27 11, 6	27 10, 3	27 11, 1
3	-1, 10	2, 6	-2, 11	28 1, 2	28 3, 8	28 4, 2
4	-2, 14	0, 5	-3, 7	28 4, 4	28 4, 0	28 2, 9
5	-8, 4	-0, 17	-1, 10	27 11, 9	27 8, 8	27 4, 11
6	0, 2	2, 9	-2, 4	27 0, 6	26 10, 2	26 11, 0
7	-2, 4	1, 4	-0, 6	26 11, 9	27 0, 1	27 1, 1
8	-1, 19	2, 11	-0, 5	27 1, 9	27 2, 9	27 4, 6
9	-2, 14	2, 1	0, 0	27 5, 1	27 4, 3	27 1, 0
10	0, 5	1, 3	-1, 10	27 0, 0	27 3, 11	27 5, 11
11	-1, 3	1, 2	-3, 5	27 5, 10	27 6, 0	27 6, 5
12	-8, 7	-1, 13	-3, 7	27 5, 10	27 5, 4	27 4, 9
13	-4, 8	1, 0	-5, 17	27 4, 6	27 4, 3	27 4, 8
14	-5, 0	-0, 7	-6, 0	27 4, 9	27 5, 2	27 5, 7
15	-5, 1	2, 0	-3, 4	27 6, 4	27 7, 2	27 8, 0
16	-7, 11	0, 15	-3, 5	27 8, 3	27 8, 3	27 8, 2
17	-4, 0	1, 2	-3, 2	27 8, 6	27 8, 9	27 8, 11
18	-2, 18	2, 4	-1, 17	27 8, 9	27 8, 11	27 9, 5
19	-2, 8	3, 16	-1, 0	27 9, 9	27 10, 0	27 10, 6
20	-5, 10	1, 0	-1, 0	27 10, 1	27 9, 3	27 7, 3
21	0, 0	6, 8	2, 14	27 6, 8	27 7, 2	27 8, 3
22	2, 6	5, 6	3, 13	27 10, 0	27 10, 0	27 8, 10
23	3, 9	7, 1	2, 7	27 10, 2	27 11, 8	28 0, 9
24	-0, 3	7, 11	3, 16	28 1, 7	28 0, 10	28 0, 2
25	3, 16	9, 10	7, 10	27 11, 5	27 11, 1	27 10, 11
26	6, 4	10, 5	9, 10	27 9, 3	27 8, 8	27 7, 10
27	7, 11	9, 0	7, 2	27 8, 6	27 8, 8	27 10, 0
28	4, 2	4, 14	1, 5	27 10, 10	27 10, 11	27 11, 1
29	0, 0	4, 15	0, 2	27 11, 0	27 10, 10	27 10, 10
30						
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. cou. froi. br.	N-E. cou. froid.	N.-E. co. froid.
2	S-O. <i>idem</i> , giv.	O. nua. fro. br. neige.	O. n. fro. vent.
3	N-O. c. fr. v. ne.	N. nuag. froid.	N. <i>idem</i> .
4	N. cou. froi. br.	N. <i>idem</i> .	N-O. ser. fr. br.
5	S-O. <i>idem</i> , givr.	S-O. co. froi. v.	S-O. c. fr. v. ne.
6	S-O. cou. froi. vent, neige.	S-O. <i>idem</i> , nei.	N. <i>idem</i> .
7	S-O. cou. fro. v.	O. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .
8	N. <i>idem</i> .	S-O. <i>idem</i> .	N. id. deg. com.
9	S-O. <i>idem</i> .	S-O. <i>idem</i> .	S. c. froi. vent, neige, brouill.
10	N. <i>idem</i> . neige.	N. nu. fro. vent.	N. nu. fro. ven.
11	N. co. fro. neig.	N. br. ser. froid.	N. ferein, froid.
12	N. brouil. froid.	N-E. broui. fro.	N-E. cou. froid.
13	N-E. co. fro. ne.	E. couv. froid.	N-E. ser. froid.
14	N-E. couv. fro.	S. <i>idem</i> .	N-E. cou. froid.
15	N-E. <i>idem</i> , nei.	E. <i>idem</i> . neige.	N-E. <i>idem</i> .
16	N-E. br. ép. fro.	N. broui. froid.	E. <i>idem</i> , neige.
17	N-E. cou. froi.	E. couv. froid.	N-E. co. froid.
18	N-E. <i>idem</i> .	E. nua. froid.	N-E. <i>idem</i> .
19	N-E. <i>idem</i> .	S-E. cou. froid.	N. <i>idem</i> .
20	E. nuag. froid.	S. <i>idem</i> .	S. <i>idem</i> .
21	S. brouil. froid.	S. id. bro. deg.	S. <i>idem</i> , degel.
22	S. <i>idem</i> , degel.	S. <i>idem</i> .	S-O. id. v. brui.
23	S-O. <i>idem</i> .	O. <i>idem</i> .	S-O. n. d. deg.
24	S-O. br. fro. ge.	S. co. dou. deg.	S. co. dou. deg.
25	S. br. froid deg.	S-O. <i>idem</i> .	S-O. <i>idem</i> .
26	S. c. doux, deg.	S-O. <i>idem</i> .	S-O. <i>idem</i> .
27	S-O. c. fra. ven.	S-O. c. froi. ve.	S-O. c. fr. v. pl.
28	N-E. c. fro. ven.	N-E. cou. frais.	N-E. nua. froid.
29	E. ser. froi. ve.	S-E. nua. frais.	N-E. ser. froid.
30			
31			

408 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 10, 5 deg. le 26

Moindre degré de chaleur..... 7, 11 le 16

Chaleur moyenne..... 9, 17 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure..... pouc. lig.
28 4, 4, le 4

Moindre élév. du Mercure.... 26 10, 2, le 6

Elévation moyenne... 27 7, 3 l.

Nombre de jours de Beau.... 3

de Couvert. 23

de Nuages.. 3

de Vent.... 10

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 11

de Pluie.... 1

de Neige. . . 12

Quantité de Pluie 1 lign.

Evaporation..... 7 3

Différence 6 3

Le vent a soufflé du N. 19 fois.

N-E. 18

N-O. 2

S. 13

S-E. 2

S-O. 21

E. 6

O. 4

TEMPÉRATURE: froide d'abord, & douce depuis le dégel. Il est tombé 15 pouces & demi de neige qui ont donné 32 lignes d'eau.

MALADIES: comme le dégel s'est fait lentement, il n'a point occasionné de maladies.

Plus grande sécheresse.... 28, 8 deg. le 19

Moindre..... 0, 7 le 22

Moyenne 15, 1

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire,

A Montmorency, ce premier mars 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de février 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a persisté jusqu'au 22 de ce mois : il geloit de tous vents ; elle a même été assez forte vers le milieu du mois, la liqueur du thermomètre, le 12, le 13 & le 14, ayant descendu au terme de 5 à 6 degrés au dessous de celui de la congélation : le 15, elle a été observée, le matin, à 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce même terme.

Il est encore tombé beaucoup de neige dans les dix premiers jours du mois. Le temps s'est adouci considérablement dans les derniers jours : le 26 & le 27 la liqueur du thermomètre a été observée, le matin, au terme de 7 degrés au dessus de celui de la congélation.

La fonte des neiges, que le dégel a amenée, a fait déborder considérablement nos rivières, & a causé des inondations.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié ; cependant il a été observé plus souvent au dessous du terme de 28 pouces, qu'au dessus de ce terme. Le 3, il a monté à 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & le 6 & le 7, il est descendu à 27 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

410 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce $3 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
5 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.
3 jours de pluie.
8 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1784.

Les pleuro-péritneumonies qui, dans le plus grand nombre de ceux qui en ont été ci-devant atteints, avoient été inflammatoires, ont pris à la fin de ce mois, le caractère de bilieuses-putrides; ce qui a été observé sur-tout dans les gens du peuple exposés aux travaux en plein air, & dans les soldats de la garnison. (Les auteurs ont remarqué que c'est une chose ordinaire après des gelées fortes long temps continuées.) Les apoplexies & les morts subites ont été assez communes, en conséquence de cette constitution de l'air. Il en a été de même des fièvres continues-catarreuses, qui dans la plupart étoient du genre putride, rémittentes, & même ayant des accès caractérisés par les symptômes propres aux fièvres intermittentes. On conçoit que le traitement de ces fièvres, ainsi que des péritneumonies bilieuses, a dû plutôt consister dans l'usage des laxatifs & des émético-

MALADIES REGN. A LILLE. 411

cathartiques du genre des anti-putrides, que dans l'emploi des saignées qui ont dû, dans l'un ou l'autre cas, être fort ménagées, d'autant plus que le sang tiré des veines étoit rarement inflammatoire. Nombre de personnes, qui n'avoient pas été traitées convenablement dans le principe de ces maladies, en ont été les victimes; plusieurs même avant le neuvième jour.

Les fluxions catarrheuses de tout genre ont persisté, ainsi que les affections rhumatismales. Il en a été de même des fièvres intermittentes.

Errata dans le Cahier de février.

Page 186, ligne 28, *mélée*, lisez *miellée*.

P R I X

Distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 2 mars 1784.

P R I X D I S T R I B U É S.

I.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 27 août 1782, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante: *Déterminer quelles sont les espèces & les différens cas d'hydropisie, dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant ou au régime sec?* Parmi les Mémoires envoyés au concours, la Société en a distingué quatre; aucun des Auteurs n'a traité la question dans toute son étendue; mais la réunion de leurs travaux & de

leurs recherches a paru remplir les vues de la Société, qui leur a en conséquence partagé le prix d'une manière proportionnée au mérite de leurs productions.

Elle a décerné une médaille d'or de la valeur de 300 liv. à M. *Mezler*, conseiller & médecin de monseigneur le comte de *Lipingen-Nippembourg*, à *Schramberg*, auteur d'un Mémoire écrit en latin, envoyé avec cette Epigraphe : *Medio tussissimus ibis.*

La Société a adjugé à chacun des auteurs des trois autres Mémoires, une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

La première de ces médailles a été décernée à M. *Chartier*, docteur-régent de la Faculté de médecine d'Angers, & médecin de MONSIEUR, frère du Roi ; son Mémoire porte la devise suivante : *Si quid novisti rectius istis*, &c.

La seconde médaille de 100 liv. a été adjugée à M. *Thomas Olliff*, médecin Anglois. En ouvrant le papier cacheté attaché à son Mémoire, on y a trouvé pour épigraphe, avec son nom, deux vers latins à la louange du Roi ; ils contiennent un hommage libre offert par un Anglois à un Prince vertueux. Ces vers sont :

*Hæc ego, dum felix nimium tu, Gallia, Regem
Pacis habes, legumque & libertatis amicum.*

C'est-à-dire :

« Tandis que j'écris ce Mémoire, ô trop heureuse France ! tu es gouvernée par un Prince » ami de la paix, des lois & de la liberté. »

La troisième médaille de 100 liv. a été remportée par M. *Pierre-Mathieu Nielen*, directeur de la Société des arts & des sciences d'Utrecht, docteur en médecine, auteur d'un Mémoire écrit en latin ; ayant l'Epigraphe suivante : *Hoc opus, hic labor.*

La Société voit avec plaisir les favans des nations les plus éclairées, l'Angleterre, l'Allemagne & la Hollande, réunis pour concourir à ses prix; elle croit devoir citer honorablement un Mémoire sur l'*Hydropisie*, contenant des réflexions sages & judicieuses, envoyé par M. Dufau, docteur en médecine, & correspondant à Dax.

I I.

La Société avoit proposé dans sa Séance tenue le 19 février 1782, pour sujet d'un Prix de la valeur de 400 liv. dû à la bienfaisance d'un militaire qui ne veut point être connu, la question suivante: *Indiquer quelles sont les maladies qui règnent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été, & en général dans les temps des grandes chaleurs? Quelle est la méthode la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter; quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les Isles du vent & sous le vent?*

Ce prix a été décerné à M. Thion de la Chaume, ancien médecin des hôpitaux militaires, employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & de Gibraltar, correspondant de la Société, & qui a partagé précédemment le prix qui avoit été proposé sur les maladies automnales des armées.

Son Mémoire a été envoyé avec l'Epigraphe suivante: *Nobilitate & magnitudine.*

La Société n'a point adjugé d'accessit.

I I I.

La Société ayant annoncé qu'elle distribueroit dans cette Séance des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires sur les Eaux minérales, elle s'est fait rendre compte de ceux qu'elle a reçus, & qui lui sont parvenus depuis un an par sa correspondance. Elle a vu avec peine que la plupart de

ces Mémoires contiennent des analyses imparfaites, soit parce que les auteurs ne sont pas assez instruits en chimie, soit parce qu'ils ont opéré sur de trop petites quantités. Le seul Mémoire *sur l'analyse des eaux de Sainte-Reine*, envoyé par M. *Maret*, secrétaire de l'Académie de Dijon, & associé régnicole, a été jugé digne d'être couronné. La Société lui a adjugé une médaille d'or de la valeur de 100 liv. M. *Maret* a employé dans son Analyse les procédés nouveaux; & il y a mis cette précision que donnent les connoissances chimiques les plus exactes.

Parmi les autres Mémoires, la Société a jugé à propos de faire une mention honorable des suivans.

Le premier a été envoyé par M. *Cuel*, docteur en médecine à Clermont-Ferrand, *sur les Eaux minérales de la Bâtie*.

Le second, par M. *Duméril*, docteur en médecine à Valogne, *sur les Eaux minérales de la Taille*.

Le troisième, par M. *de Marsonat*, curé de la paroisse de Cassin & Charbonnière, en Lyonnais, *sur l'analyse des Eaux minérales de Charbonnière*.

Le quatrième, par M. *Gallot*, correspondant à Saint-Maurice-le-Girard en bas Poitou, *sur les Eaux minérales de Saint-Laurent-sur-Sevre, & de Mortagne en bas Poitou*.

La Société invite ceux qui voudront bien dorénavant se livrer à de semblables travaux, à se servir, dans l'analyse des eaux minérales, des différens moyens que la chimie moderne fournit, & à opérer sur de grandes quantités; ou si les procédés chimiques ne leur sont point familiers, elle les engage à réunir un corps d'observations de médecine sur les propriétés des eaux minérales qu'ils auront occasion d'examiner, sans entrer d'ailleurs dans les détails de l'analyse, & en

se contentant d'indiquer ce que l'on fait de la nature de ces eaux.

I V.

Parmi les Mémoires présentés sur la Topographie médicale, la Société royale a adjugé à chacun des auteurs des trois Mémoires suivans, une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Le premier a été envoyé par M. Gilbert, docteur en médecine, sur la *Topographie médicale de la subdélégation de Landernau*; il contient des détails intéressans sur les maladies endémiques, & sur la population du pays comparées entre elles.

Le second est un *essai sur la Topographie médicale & l'Histoire naturelle du bailliage & de la ville de Lons-le-Saunier*, par M. Guyétant, docteur en médecine. Ce Mémoire est court, mais il est fait avec précision & netteté.

Le troisième contient une *Topographie médicale du bailliage de Remiremont*, par M. Didelot, correspondant, que la Société a déjà couronné pour des travaux du même genre: il seroit à souhaiter que son Mémoire fût un peu moins volumineux, & qu'il n'y eût pas traité de quelques objets tout-à-fait étrangers à ceux qui nous occupent.

La Société a reçu un Mémoire sur la *Topographie médicale de la ville de Mont-Dauphin & de ses environs*, par M. Charmeil, son correspondant, & chirurgien-major de la place: ce Mémoire est bien fait, & la Compagnie lui auroit adjugé un prix, s'il n'avoit pas été destiné par l'auteur à faire partie du Journal de Médecine militaire, rédigé par M. Dehorne, & si les usages de la Société lui avoient permis d'admettre au concours un Mémoire qui n'est pas destiné à paroître dans la collection; elle a cependant cru devoir faire con-

noître son opinion sur le Mémoire de M. Charmeil, qui mérite d'être cité avec éloge.

V.

Les observations relatives à la médecine des animaux, ont toujours fait partie des recherches de la Société; elle a reçu avec reconnoissance, & elle a distingué parmi les envois qui lui ont été faits, les réflexions de M. Jacquinielle, étudiant en chirurgie, sur une gastrodynie calculuse, & sur la rupture du diaphragme des chevaux. La Société a cru devoir en faire une mention honorable.

Bellerceq, artiste vétérinaire très-estimé à Bordeaux, a remis à la Société un manuscrit intitulé, *Dissertations & Observations sur plusieurs maladies des chevaux*. La partie de cet ouvrage qui contient des observations, a été jugée digne d'approbation; elle présente des faits qui méritent d'être conservés. La Société a décerné à l'auteur une médaille en argent, de la même forme que celles qu'elle fait frapper en or pour ses grands prix. Elle a déjà couronné, dans sa dernière Séance publique, M. Huzard, artiste vétérinaire. La Société saisira avec empressement toutes les occasions où elle pourra donner des preuves de son estime aux élèves d'une école aussi utile, & dont est si important de favoriser les progrès.

PRIX proposés par la Société royale de médecine, dans sa Séance publique tenue au Louvre le mardi 2 mars 1784.

PRIX RELATIFS AUX ÉPIDÉMIES.

La description & le traitement des maladies épidémiques.

épidémiques & épizootiques (a), & l'Histoire de la Constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la Société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle a annoncé dans sa dernière Séance publique, que la bienfaisance du Gouvernement, & la générosité de quelques-uns de ses Membres qui n'ont point voulu être connus, l'avoient mise à portée de disposer d'une somme de 3000 liv. destinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la constitution médicale des saisons. Depuis cette époque, le Gouvernement, voulant favoriser des vues aussi utiles, a porté cette somme à 4000 liv. Les mêmes conditions du concours, annoncé le 26 août 1783, subsistent. Nous croyons devoir les rappeler ici.

I.

La somme de 4000 liv. dont il a été parlé, sera employée à la distribution de médailles de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires & Observations, soit sur la constitution médicale des saisons & sur les maladies épidémiques du royaume, soit sur différentes questions relatives à ces deux sujets, que la Société s'est réservé dans son dernier Programme le droit de proposer.

I I.

La distribution de ces différentes médailles se fera, comme il a été déjà dit, dans les Séances publiques de l'année 1786.

I I I.

Il y a plusieurs manières de mériter ces Prix;

(a) Article IX des Lettres-Patentes de 1778.

418 SÉANCE PUBLIQUE

1°. par une correspondance suivie & exacte sur la constitution médicale des saisons, c'est-à-dire, sur les observations nosologiques journalières, comparées avec les principaux résultats que la météorologie fournit, & dont l'ensemble forme l'Année médicale (*Annus medicus*), que tout médecin peut rédiger dans le lieu qu'il habite; 2°. par des Mémoires bien faits, soit sur une épidémie isolée, ou sur la constitution d'une saison pendant laquelle il aura régné des maladies remarquables, soit en réponse aux Programmes qui seront proposés concernant les maladies épidémiques ou constitutionnelles des saisons. En conséquence, depuis le 26 août 1783, époque de la dernière Séance publique de la Société royale, tous les Mémoires & Observations qui ont été adressés relativement à ces différens sujets, sont conservés dans des cartons particuliers, & il en sera de même de tous ceux qui seront envoyés jusqu'au temps fixé pour la distribution des Prix. La Société espère que le zèle & l'émulation s'accroîtront encore, lorsqu'on apprendra que le Gouvernement donne la plus grande attention à ces travaux, & qu'il a augmenté la somme destinée aux prix qui doivent les couronner.

Déjà la Société royale a proposé plusieurs Programmes concernant les épidémies, dont les prix ont été distribués; & elle a recueilli un grand nombre de Mémoires bien faits, sur les maladies exanthématiques, sur la fièvre miliaire, sur les maladies des armées, sur les influences de l'atmosphère dans la formation des épidémies, & sur les maladies intercurrentes; sujets qui sont tous relatifs aux maladies constitutionnelles de l'année.

C'est dans la même vue qu'elle a proposé dans ses Séances publiques précédentes, deux Programmes qu'elle croit devoir rappeler aujourd'hui.

Le premier est conçu de la manière suivante : *Déterminer, 1^o. Quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre ? 2^o Quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions ?* On sent combien la réponse à cette question intéresse la santé publique. M. Le Noir, conseiller d'Etat, lieutenant général de police, & membre de la Société royale de médecine, en a senti l'importance. Ce prix de la valeur de 600 liv. est dû à sa générosité. Les Mémoires destinés au concours seront envoyés avant le 1^{er} de janvier 1785, & ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême de cette même année.

Le second Programme, annoncé dans la dernière Séance publique, est le suivant : *Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes ?* Ce Prix, fondé par le Roi, est de la valeur de 600 liv. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier mai 1785, & la distribution en sera faite dans la Séance publique de la fête de S. Louis, de la même année. Parmi les maladies épidémiques, il y en a un grand nombre qui doivent être rapportées aux fièvres rémittentes, & le quinquina ayant été conseillé à grande dose dans leur traitement, il est utile de faire des recherches & de réunir des Observations qui fixent enfin les idées sur cet objet.

Il y a sans doute un grand nombre d'autres questions à résoudre, relativement aux maladies épidémiques ou constitutionnelles des saisons. La Société s'en occupera successivement. La suivante lui paroît mériter, de la part des médecins, la plus sérieuse attention.

Nouveau Programme relatif aux Epidémies.

P R I X de 600 livres.

L'observation ayant appris que les maladies épidémiques sont plus ou moins assujetties à l'ordre constant & régulier des saisons, on est parti de ce principe pour les rapporter à quatre constitutions principales, en les divisant en affections printanières & automnales, en maladies de l'hiver & de l'été.

Cette division des maladies épidémiques n'étoit point inconnue aux anciens, qui l'employoient sous d'autres dénominations. On sait qu'ils admettoient dans l'homme quatre humeurs principales ; savoir, la pituite, le sang proprement dit, la bile & l'*atrabile*. Suivant eux l'effet des différentes saisons étoit de faire prédominer alternativement chacune de ces humeurs, & ils désignoient chacune des quatre saisons de l'année, par le nom particulier de l'humeur qui surabondoit pendant son règne. C'est de-là qu'est venue la division des maladies épidémiques ou constitutionnelles de l'année, en pituiteuses ou catarrhales, inflammatoires, bilieuses & *atrabiliieuses*.

Quoique la théorie des anciens sur ces quatre humeurs soit sujette à de grandes difficultés, cependant leur division a été adoptée par les praticiens qui ont bien décrit les trois premières constitutions ; ils y ont attaché un sens précis, & ils en ont déterminé la nature. La quatrième espèce que l'on nomme *atrabiliieuse*, ne paroît pas également reconnue par les observateurs. On ne fait pas encore si elle a une existence bien distincte, ou si elle n'est pas une modification des autres constitutions. Cependant quelques moder-

nés s'en sont spécialement occupés (a). Suivant eux, la constitution *atrabilieuse* a été trop négligée par les médecins, & c'est à son influence que l'on doit rapporter non seulement un grand nombre de maladies chroniques particulières à l'automne, telles que les affections hypochondriques ou mélancoliques, & plusieurs sortes d'éruptions pustuleuses & dartreuses; mais encore les fièvres dysentériques automnales (b), certaines espèces de fièvres-quartés rebelles, & plusieurs autres genres de fièvres *atrabilieuses* aiguës.

Ce point de doctrine présenté dans l'histoire des maladies épidémiques une question intéressante, & dont la discussion ne peut avoir lieu sans le secours des lumières que fournit la lecture des anciens, auxquels on ne sauroit trop souvent rappeler les observateurs.

La Société propose donc pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. la question suivante: *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui sont la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuse, & l'atrabilieuse, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande si la quatrième a une existence distincte, & quelle est son influence dans la production des maladies épidémiques?*

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême en 1788, & les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de la même année.

Programmes déjà proposés sur d'autres sujets que les Epidémies.

Après avoir exposé les vues de la Société re-

(a) Voyez GRANT, Traité des Fièvres, tom. 2; & M. LÉPÉE, Maladies épidém. tom. 2, seconde partie.

(b) Voyez HOFFMANN; *Pathol. Génér.* part. 1, cap. v, §. 13.

lativement aux travaux qu'elle propose sur la nature & le traitement des maladies épidémiques & constitutionnelles des années, nous rapporterons ici les autres Programmes déjà proposés, concernant d'autres sujets de médecine.

Premier Programme : Prix de 600 liv. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que, cette influence exige ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784.

Second Programme : Prix de 600 liv. *Indiquer quels sont en France les abus à réformer dans l'éducation physique, & quel est le régime le plus propre à fortifier le tempérament, & à prévenir les maladies des enfans, eu égard aux différens usages & aux différens températures ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784.

Troisième Programme : Prix de 300 liv. *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des plantes anti-scorbutiques tirées de la famille des Crucifères, telles que le cochlearia, le cresson & le raifort. Il suffira de faire l'analyse exacte de deux ou trois de ces plantes. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1785.*

Quatrième Programme. La Société demande : *Si la maladie connue en Ecosse & en Suède, sous les noms de Croups ou d'Angina Membranacea seu Polyposa, & qui a été décrite principalement par les docteurs Home en 1765, & Michaëlis en 1778, existe en France ; dans quelles provinces elle a été observée ; par quels signes diagnostics on l'a distinguée des autres maladies analogues, & quelle méthode de traitement on a employé pour la combat-*

tre ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784. Il sera distribué des Prix relatifs au nombre & au mérite des Mémoires.

La Société royale continuera de distribuer des médailles aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui seront envoyés, 1^o sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 2^o sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales; 3^o elle en distribuera de même aux auteurs des Mémoires ou Observations qui lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

Les Mémoires qui concourront aux Prix seront adressés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, n^o 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même Epigraphe que le Mémoire.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*, la seconde ou celle extérieure à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur général des Finances à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins, physiciens & chirurgiens qui

424 SÉANCE PUBLIQUE, &c.

ne correspondent point avec la Société, parce qu'elle a déjà des Associés ou des Correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle desire avoir tous les gens de l'art pour correspondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.

Suite des lectures faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 2 mars 1784.

Après la distribution & l'annonce des Prix, M. Saillant a lu un Mémoire contenant des expériences faites pour déterminer le siège & la cause prochaine de l'épilepsie.

M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel, a lu ensuite l'éloge de M. Guillaume Hunter, anatomiste Anglois, très-célèbre associé étranger.

M. l'abbé Tessier a fait la lecture d'un Mémoire sur des avortemens épizootiques contagieux.

M. Thouret en a lu un, contenant des recherches sur la structure des symphyses postérieures du bassin, & sur le mécanisme de leur séparation dans l'accouchement. La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'éloge de M. Sanchez, célèbre médecin Portugais, ancien premier médecin de la Cour de Russie, associé étranger de la Société, mort à Paris en 1783.

Disertatio medica de usu legitimo oleosorum in variorum morborum medela, &c.

C'est-à-dire, Dissertation de médecine sur

le légitime usage des huileux , dans le traitement des Maladies ; par M. FRÉDERIC HEILMANN, docteur en médecine. A Bâle, chez Jean Scheweighauser, & à Strasbourg, chez Kœnig, 1783, in-4° de 23 pages.

1. Au lieu d'espérer de découvrir une véritable panacée à nos maux, l'observation & la raison nous prouvent à chaque instant qu'il n'est pas une seule espèce de remède, quelque bienfaisante qu'elle soit d'ailleurs, qui puisse dans tous les cas s'ordonner sans danger : *Nil datur quod ubique donum*, disoit Boerhaave. M. Heilmann développe cette vérité en traitant dans treize paragraphes des huileux. Il en examine les effets sur le corps humain. A l'extérieur, dit-il, ils adoucissent, relâchent, font obstacle à la transpiration, bouchent & obstruent les pores de la peau, empêchent l'inhalation de l'humidité atmosphérique. A l'intérieur, ils relâchent les viscères trop tendus & les lubréfient, ils adoucissent les spasmes & le ténésme, ne se mêlent point avec les aqueux purs dont ils empêchent l'absorption ; les huileux s'unissent avec les humeurs d'un caractère savonneux, mais ne s'y dissolvent pas. Après l'exposé de ces principes, M. Heilmann entre dans un plus grand détail sur les maladies dans lesquelles l'usage des huileux, & sur-tout des onctueux, est convenable ou contraire.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent cha-

*cune en particulier, des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, ou des remèdes les plus efficaces pour se guérir; & enfin, de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin; le tout recueilli des ouvrages des médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de recettes particulières, & de spécifiques pour plusieurs maladies; par M.***, ancien médecin des armées du Roi, & M. de B.***, médecin des hôpitaux. Cinquième édition, revue & corrigée, 3 vol. in 8°, du fonds de Ph. Vincent. A Paris, chez Delalain le jeune, libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine S. Séverin, à la Science. Prix 15 liv. relié.*

2. Voici le jugement que M. Vandermonde porta de cet ouvrage dans le Journal de janvier 1760 : *Quoique ce Dictionnaire soit d'une utilité générale, & que ce soit le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été faits sur cette matière, nous ne saurions dissimuler que nous sommes fâchés de voir que des médecins qui paroissent avoir du talent, l'aient employé à mettre au jour une pareille production. En souscrivant à cette juste décision, nous devons à la vérité de dire, que l'édition que nous annonçons, par les corrections & les augmentations qu'on y a faites, approche, le plus qu'il est possible, du genre de perfection dont cette sorte d'ouvrage puisse être susceptible.*

Les additions considérables que le desir de perfectionner celui-ci a fait faire, a forcé d'en détacher la partie chirurgicale, qui méritoit d'être

traitée séparément, & qui forme elle-seule un troisième volume. Cette partie est l'ouvrage de M. Sue le jeune, & ce nom est un sûr garant de la confiance qu'on doit aux principes & aux idées qui en font la base.

Floræ Nannetenfis Prodrömus, ou Enumération de la plus grande partie des plantes qui croissent aux environs de Nantes. On y en a inséré quelques-unes qui se trouvent en d'autres endroits de la province de Bretagne, dans le Poitou, l'Anjou, & quelques autres lieux que l'auteur a eu occasion de parcourir; par M. FRANÇOIS BONAMY, docteur-régent en médecine, & ancien Recteur de l'université de Nantes, doyen de la Faculté, ancien professeur de botanique, médecin de la ville & de santé, de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences d'Angers, & de celle des belles-lettres de la Rochelle, de la Société d'agriculture de Bretagne & de celle de la Rochelle. A Nantes, de l'imprimerie de Brun; à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, & chez Durand neveu. 1782, in-8^o de 126 pages. Prix 30 s. broché.

3. Nous n'aurons jamais une histoire générale des plantes complète, que par les indications exactes des flores particulières de chaque contrée; celle que nous présente aujourd'hui M. Bonamy,

nous offre parfaitement les végétaux de la Bretagne ; elle est le résultat d'intéressantes herborisations & de recherches botaniques d'un très-grand nombre d'années ; car ce savant botaniste n'a pas parcouru en vain les humides vallons, les bois touffus, les montagnes escarpées, les côteaux rians de cette riche province. Il a souvent contemplé en silence la nature qui fait croître l'herbe qui nourrit le bétail, qui sert à guérir nos maux, & les arbres que la main industrieuse des hommes emploie à satisfaire leurs besoins ou leurs caprices. Aux phrases de *Tournefort*, M. *Bonamy* s'est contenté de joindre les noms individuels du chevalier de *Linneé*, un choix des meilleurs synonymes extraits des principaux botanistes, les noms vulgaires françois, & les endroits où chaque plante croît spontanément. Pendant quarante-cinq ans consécutifs, notre savant professeur a fait assiduellement des leçons publiques de botanique. Il a par là acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance publique. Parmi les plantes rares qui se trouvent aux environs de Nantes, nous remarquerons les suivantes : *Frankenia hirsuta*, L. *Frankenia levis*, L. *Ulex anglica*, L. *Lindernia pixidaria*, L. *Magnolia grandiflora*, L. *Oxalis corniculata*, L. *Illecebrum verticillatum*, L.

Dans le nombre des observations utiles de M. *Bonamy*, nous rapporterons les trois suivantes : 1^o. le *Carnille*, appelé par *Linneé*, *Cucubatus olites*, est un remède recommandable contre la rage ; il faut pour cela infuser cette plante dans du vin, & y ajouter un peu de thériaque : 2^o. Le *Lichen pixidatus*, L. s'emploie en infusion théiforme contre la coqueluche & la toux convulsive des enfans : 3^o. le *blé de vache*, (*Melampyrum pratense*, L.) produit le plus excellent beurre du lait des vaches qui en sont nourries.

Une faute qui a échappé dans les *errata*, est page 105. *Cyperula*, il faut lire *Asperula*.

N O U V E L L E S.

4. Depuis Aristote jusqu'à nos jours, on étoit convenu de regarder la terre, l'air, l'eau & le feu, comme des substances élémentaires. Aujourd'hui, la Physique & la Chimie se réunissent pour leur enlever le caractère de simplicité dont on les croyoit doués; & les ranger dans la classe des corps composés. M. *Lavoisier* est un des premiers qui ait soupçonné cet état de composition dans les élémens, ou plutôt qui se soit occupé de le démontrer. Une suite d'expériences qu'il avoit entreprises avec M. *Bucquet*, dès 1777, lui fit naître cette opinion. Il fut frappé de voir que la combustion de l'air inflammable obtenu de la dissolution du fer par l'acide vitriolique, combustion faite dans des vaisseaux fermés, ne donnoit aucun indice ni d'air fixe, ni d'acide. M. *Cavendish*, de son côté, avoit remarqué en Angleterre, qu'en brûlant de l'air inflammable dans des vaisseaux fermés, il déposoit sur les parois une portion d'humidité sensible. M. *Lavoisier* & M. *de la Place* s'occupèrent de suivre ces expériences, & y invitèrent plusieurs membres de l'Académie. Ces Physiciens firent brûler, sous une cloche de verre plongée dans le mercure, un mélange de trente pintes d'air inflammable & de quinze d'air déphlogistiqué; l'intérieur de la cloche ne tarda pas à s'obscurcir; bientôt après on distingua des gouttelettes d'eau qui coulèrent le long du vase, & vinrent se réunir à la surface du mercure. Il en résulta cinq gros, ce qui répondoit à-peu-près au poids des deux airs réunis. Cette eau étoit aussi pure que l'eau distillée. M. *Monge* s'occupoit dans le même temps des mêmes expé-

riences : nous ne décrivons point les appareils qui ont été imaginés de part & d'autre ; ils ne tarderont point à être connus des Physiciens. Cette expérience étant constatée, comme elle l'est, par MM. *Lavoisier*, de la Place, *Cavendish* & *Monge*, qui tous ont obtenu à Paris, à Londres & à Mezières, les mêmes résultats, il est difficile de se refuser à cette conséquence, que l'eau obtenue dans la circonstance dont il s'agit, est de l'eau artificielle & formée de toute pièce ; & que les parties constituantes de ce fluide sont l'air inflammable & l'air déphlogistiqué, moins la portion de feu qui s'est dégagée pendant la combustion. Toutefois M. *Lavoisier*, avant d'établir rigoureusement une proposition aussi éloignée des idées reçues, a cru devoir employer la voie de la décomposition, c'est-à-dire, que dans l'expérience que nous venons de faire connoître, ce Chimiste a réellement composé de l'eau : nous allons maintenant le voir la décomposer. Il a pris à cet effet de la limaille de fer & de l'eau ; il est résulté de ce mélange, dégagement d'air inflammable & absorption par la chaux de fer, d'air déphlogistiqué. Nous passons sur les détails de cette expérience, dont le résultat est que l'eau se décompose en deux substances distinctes, en air inflammable qui se dégage, & en air déphlogistiqué, qui, par son union avec la limaille de fer, la convertit en chaux. En conséquence, si la combustion de l'air inflammable & de l'air déphlogistiqué donnent de l'eau pure ; si d'une autre part l'eau se convertit en ces deux espèces d'air, on est presque invinciblement conduit à conclure que l'eau n'est point une substance simple, un élément proprement dit, comme on l'avoit toujours pensé, mais bien un corps composé & une modification de l'air ; en sorte que l'air & l'eau ne seroient intrinsèquement

qu'un seul & même élément. Cette ingénieuse théorie peut donner la solution de nombre de phénomènes jusques à présent inexplicables. Nous ne suivrons point M. *Lavoisier* dans l'application qu'il en fait à la décomposition des corps en général, à la dissolution & à la calcination des métaux, à la fermentation, à la végétation, &c. Ce Chimiste présume que la décomposition de l'eau fournit dans la fermentation la portion d'air inflammable qui constitue la partie vineuse, & dans la végétation celle qui rend les végétaux combustibles. On conçoit combien est vaste le champ qu'ouvre cette théorie; & M. *Lavoisier* aura, à la reconnoissance des savans, des droits égaux à ceux de l'illustre *Hales*, s'il poursuit ces travaux importants avec le zèle & l'activité dont il est susceptible.

De l'Électricité des végétaux, ouvrage dans lequel on traite de l'électricité de l'atmosphère sur les plantes, de ses effets sur l'économie des végétaux, de leurs vertus médico & nutritivo-électrique, & principalement des moyens de pratique de l'appliquer utilement à l'agriculture, avec l'invention d'un électro-végétomètre, avec fig. en taille-douce; par M. l'abbé BERTHOLON, de S. Lazare, professeur de physique expérimentale des Etats généraux de la province de Languedoc; des Académies royales des Sciences de Montpellier, Béziers, Lyon, Marseille, Nîmes, Dijon, Rouen, Toulouse, Bordeaux, Villefranche, Rome, Madrid, Hesse-

Hombourg, &c. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, in-8° de 468 pages. Prix 5 liv. 5 f. br.

5. M. l'abbé *Bertholon*, frappé du rôle important que la matière électrique joue dans l'univers, & voulant approfondir ses opérations dans les différens systèmes d'êtres qui le composent, avoit déjà examiné cet agent puissant relativement aux corps vivans, dans son traité de *l'Électricité du corps humain en état de santé & de maladie.* (V. vol. liv. pag. 467.); il examine dans l'ouvrage que nous annonçons l'influence de l'électricité sur les végétaux. Cet ouvrage peut être regardé comme une suite du premier, & complète l'électricité des corps organisés ; car les principes établis par rapport au corps de l'homme, peuvent être appliqués aux animaux des différentes familles qui forment ce règne. Il espère, en donnant bientôt *l'Électricité des minéraux*, montrer comment on peut saisir la chaîne des rapports qui unissent les différens êtres, & former par là un traité complet de *l'Électricité appliquée aux trois règnes de la nature.*

L'auteur, pour donner un corps de doctrine complet sur l'électricité des végétaux, a rassemblé & présenté sous un même point de vue toutes les observations & toutes les expériences qui avoient été faites sur cette matière ; ce qui forme un ensemble aussi instructif qu'intéressant. Il auroit pu cependant donner plus de précision à son ouvrage, en supprimant des détails de choses très-connues ; & les preuves sur lesquelles ses principes sont établis, n'en auroient eu que plus de force. Il auroit pu se dispenser de prouver l'existence du fluide électrique dans l'atmosphère ; fait connu, & sur lequel il n'y a plus de doute, ainsi que

que sur l'analogie qui se trouve entre les végétaux & les animaux. Les rapports & les qualités communes qui unissent ces deux ordres d'êtres, ont été assez bien démontrés, pour n'avoir plus besoin de preuves. L'auteur, au lieu de se contenter du fait, se laisse quelquefois entraîner pour l'expliquer, à des raisonnemens qui doivent nécessairement devenir arbitraires & vagues. Tel est celui qu'il fait pour expliquer l'influence du fluide électrique sur la fluctuation de la sève, que quelques phyliciens regardent comme une circulation semblable à celle du sang dans les animaux. Cette oscillation de la sève, selon M. l'abbé *Bertholon*, est très-conforme au mouvement naturel de la matière électrique, qui n'est point un mouvement de tourbillon, mais un mouvement en ligne droite. Mais on pourroit lui dire que le fluide électrique accélère aussi le mouvement des liqueurs dans les animaux, & ce mouvement est circulaire. On sent combien une cause qu'on applique à des effets si différens, devient précaire. Le redressement de la racine & de la plantule dans le sein de la terre, produit par cette même direction du fluide électrique, est aussi expliqué d'une manière purement hypothétique.

Malgré ces légers défauts, l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* est fait pour piquer la curiosité des personnes qui cultivent les sciences. Il est écrit avec beaucoup de clarté & de méthode. L'humanité lui devra sur-tout d'avoir le premier dirigé vers un objet utile, une branche de la physique qui n'avoit jusqu'à présent fourni matière qu'aux spéculations stériles des savans. L'agriculture, cet art qui est le soutien de tous les autres, ne peut que puiser dans les idées de M. l'abbé *Bertholon* des lumières capables d'avancer considérablement ses progrès. Voici quel est l'ordre dans lequel cet auteur les a enchainées.

Après avoir prouvé l'existence du fluide électrique dans l'atmosphère , M. l'abbé *Bertholot* s'attache , dans la première partie de son ouvrage , à démontrer l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur les végétaux. Il la prouve par l'analogie que ceux-ci ont avec les animaux , qui sont manifestement soumis à l'influence de l'électricité ; par les effets dépendans de la nature des fluides qui pressent en tout sens les corps qui y sont plongés , & qui tendent continuellement à se mettre en équilibre. L'électricité étant un fluide actif , pénétrant & analogue au feu , doit puissamment influencer sur les végétaux. En effet , les météores qui sont des phénomènes d'électricité , modifient sensiblement les végétaux. Plusieurs observations prouvent que dans les années où le tonnerre gronde plus souvent , la végétation prospère davantage. L'influence de la pluie sur les plantes vient de l'électricité de l'atmosphère , qui leur est transmise par l'eau pluviale ; car la pluie est une matière anélectrique , qui communique & transmet l'électricité aux végétaux. La neige & la grêle n'étant que des gouttes de pluie , produisent les mêmes effets. Les brouillards mêmes n'étant que de l'eau dans un état d'expansion , sont très-propres à servir de véhicule à l'électricité de l'atmosphère. Les tremblemens de terre , les trombes , les aurores boréales , qui sont le produit de la matière électrique , ont toujours un effet avantageux aux plantes : enfin , l'auteur établit l'influence de l'électricité atmosphérique sur les végétaux par leur structure & leur organisation , qui les rendent capables d'absorber avec l'air & l'eau la matière électrique , & par l'électricité qu'on observe dans les végétaux soumis à l'électricité artificielle , qui , d'après les expériences & les observations des physiciens , est démonstrativement la même que l'électricité de l'air.

La seconde partie de l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* est destinée à faire voir toute l'étendue de l'influence de l'électricité atmosphérique sur les plantes, en présentant les divers rapports qu'elle a avec l'économie végétale. L'auteur rapporte les expériences de M. l'abbé *Nollet*, qui prouvent que des graines électrisées germent plus tôt que les autres; expériences analogues à celles de quelques physiciens sur les œufs des animaux, & particulièrement des insectes. Lorsqu'on les électrise, ils sont plus tôt éclos que ceux qui n'ont pas été soumis à cette opération. Il fait voir que l'électricité atmosphérique a une pareille influence sur l'accroissement des végétaux, sur la production de leurs tiges, de leurs rameaux & de leurs feuilles, dont le développement suppose & entraîne celui des fleurs & des fruits. La multiplication des branches, & par conséquent des feuilles, des fleurs & des fruits, sont encore des effets de l'électricité naturelle. La végétation est plus vigoureuse dans les lieux qu'on regarde comme sujets à une électricité plus abondante, tels que ceux qui sont près des volcans, comme Naples & ses environs; & en effet, les matières volcaniques sont très-électriques.

L'électricité de l'atmosphère augmente sensiblement, selon M. l'abbé *Bertholon*, la transpiration des plantes. Les trachées ou les organes de la respiration des végétaux, absorbent nécessairement avec l'air la matière électrique répandue dans l'atmosphère: c'est cette matière qui anime le mouvement de la sève, & préside à la nutrition, à l'accroissement, aux sécrétions & à la reproduction des végétaux. Les mouvemens communs des plantes, tels que la direction & le redressement de la radicule & de la plantule dans le sein de la terre, ainsi que la direction & le re-

dressement des tiges & des branches , sont l'ouvrage de l'impulsion du fluide électrique; c'est à cette cause que l'auteur rapporte aussi les mouvemens particuliers de certaines plantes, telles que les plantes héliotropes , dormeuses , les sensitives , &c. Enfin , il fait voir que l'influence de l'électricité s'étend sur l'odeur , sur la couleur des végétaux , & jusques sur les terres végétales , & que les vertus nutritives & médicales des plantes dépendent de la plus ou moins grande quantité de matière électrique qui entre dans leur constitution; car cette matière est , ainsi que l'air & l'eau , un des principes constituans des végétaux , dans lesquels elle se trouve , comme eux , dans un état de fixité.

M. l'abbé *Bertholon* commence la troisième partie de son ouvrage par une réflexion qui est très-juste , & très-propre à faire sentir le prix de son travail. *Les plus brillantes spéculations* , dit-il , *si elles ne peuvent être ramenées à des objets d'utilité , ne dédommagent jamais des peines qu'elles coûtent. Le but des sciences est de se rapprocher des besoins de l'homme , ces besoins toujours impérieux & sans cesse renaissans.* Pour se conformer à ce but , M. l'abbé *Bertholon* ayant réfléchi que s'il y a quelquefois surabondance de fluide électrique dans l'atmosphère , quelquefois il n'y en a pas assez , & que cet excès ou ce défaut étant funestes à la végétation , a cherché les moyens de corriger la nature dans ses écarts.

Pour remédier au défaut d'électricité , M. l'abbé *Bertholon* prescrit d'élever dans le terrain qu'on veut féconder , un appareil nouveau qu'il a imaginé , & qu'on peut appeler *électro-végétomètre*. Par cembyen , qui est analogue aux paratonnerres , on soutire le fluide électrique de la partie supérieure de l'atmosphère , pour le conduire dans

le champ qu'on veut fertiliser. Il conseille aussi de communiquer à l'eau contenue dans les réservoirs pour les arrosements, le fluide électrique, par le moyen d'une bonne machine électrique.

Pour remédier à l'excès d'électricité, M. l'abbé *Bertholon* propose deux moyens; l'un consiste à mouiller les plantes en jettant sur elles une grande quantité d'eau ordinaire, parce que l'eau, étant un excellent conducteur du fluide électrique, le transmet dans le sein de la terre; le second moyen est de planter près des végétaux qu'on veut débarrasser d'une quantité surabondante de fluide électrique, des pointes métalliques qui puissent transmettre ce fluide dans la terre.

M. l'abbé *Bertholon* se sert encore de l'électricité pour tuer les insectes nuisibles à la végétation. Il croit que la commotion électrique est le meilleur moyen pour les détruire. Outre le mal que les insectes font aux plantes, elles ont des maladies comme les animaux. Il se forme chez elles des engorgemens de la sève, dont il résulte diverses affections dont l'électricité bien appliquée, peut, selon M. l'abbé *Bertholon*, être un puissant remède.

C'est à l'expérience & au temps à décider si les idées de M. l'abbé *Bertholon* ne sont point illusoires. En attendant, nous croyons pouvoir dire que son ouvrage est digne de l'attention des sages, & mérite sur-tout celle des agriculteurs, par les nouvelles vues qu'il peut leur donner. C'est un monument érigé pour l'utilité des hommes; son auteur par conséquent a des droits à leur reconnaissance.

Météorologie appliquée à la médecine & à l'agriculture, ouvrage qui a remporté le

prix au jugement de l'Académie impériale & royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, le 12 octobre 1778, sur le sujet proposé en ces termes : Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, & en indiquer les influences, tant sur l'économie animale, que végétale ; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier ; par M. RETZ, docteur en médecine à Arras. On y a joint le Traité du nouvel hygromètre comparable du même Auteur, qui n'avoit pas encore été publié, avec figures. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie, vol. in-8^o de 248 pages. Prix 3 liv. 12 s. br.

6. Il seroit à désirer que toutes les provinces fussent examinées sur le même plan que celle qui est le sujet de cette dissertation. L'auteur y discute avec autant de sagacité que de science, tout ce qui peut avoir quelque influence sur la santé de ses habitans & sur la nature de ses productions ; car, en cherchant à déterminer les effets de la température des saisons la plus ordinaire aux Pays-Bas, il a été dans la nécessité d'examiner toutes les autres causes qui se combinent avec celle-là, pour en mieux voir les résultats. Telles sont les tempéramens des hommes, leurs mœurs, leurs alimens, leurs boissons, leurs occupations, &c.

M. Retz a divisé son ouvrage en quatre parties ; il cherche dans la première quelle est la tempéra-

ture la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas. La méthode qu'il a employée pour parvenir à ce but, consiste à combiner les observations météorologiques faites en différens endroits de la circonférence des Pays-Bas, pour en tirer des résultats applicables par une réduction moyenne à chacun des endroits de tout le climat. Il résulte des calculs de l'auteur, que suivant le rapport du baromètre, la constitution de l'atmosphère des Pays-Bas est variable dans toutes les saisons, principalement dans l'hiver, le printemps & l'automne. Le thermomètre démontre que le printemps y est presque toujours un second hiver, qui dure quelquefois jusqu'en juillet, & pendant lequel il gèle dans la plupart des nuits. L'été y est moins chaud que dans la plupart des autres climats de l'Europe, & il dure rarement plus de deux mois. Il consiste, par les observations de l'hygromètre & de l'udomètre, qu'à l'exception du temps des grandes chaleurs, l'humidité est générale dans toutes les saisons; que dans le printemps, la somme totale des degrés de sécheresse est fort inférieure à celle des degrés d'humidité; que dans l'hiver, celle-ci domine, & que dans l'automne elle est excessive. Quant à l'état du ciel, le plus grand nombre des jours d'une même constitution pendant trois saisons, le printemps, l'automne & l'hiver, est celui des jours de *temps couvert* ou chargé de nuages, & souvent la même constitution a lieu pendant la plus grande partie de l'été. D'après ces résultats, il est démontré que la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, est variable, froide & humide.

Dans la seconde partie, l'auteur examine quelles sont les influences de la température des saisons la plus ordinaire aux Pays-Bas sur l'économie animale, & les suites fâcheuses que peuvent avoir

des changemens notables dans cette température. Cette partie n'est pas traitée avec moins de profondeur que la précédente. Les observations intéressantes de M. *Boucher* sur le climat qu'il habite, devoient naturellement être d'un grand secours à M. *Retz*. C'est en effet d'après les observations de ce savant médecin, que notre auteur fait voir les suites fâcheuses de l'excès de légèreté de l'atmosphère. M. *Boucher* a observé qu'après une descente considérable du mercure dans le baromètre, les apoplexies & les morts subites étoient toujours plus fréquentes que pendant l'élévation ordinaire du mercure dans cet instrument. Le résultat de la discussion de M. *Retz* dans cette partie de son ouvrage, est que cette constitution *variable, humide, froide* des Pays-Bas, y rend les habitans sujets à quatre espèces de maladies épidémiques; 1°. aux apoplexies, aux asphyxies & aux morts subites, qui sont les suites des variations du poids de l'atmosphère; 2°. aux maladies inflammatoires, lymphatiques & catarrhéuses, qui résultent de l'influence du froid; 3°. aux rhumatismes aigus, aux catarrhes rhumatisans, qui sont l'effet de l'humidité unie à la froidure, & aux maladies colliquatives qui succèdent aux grandes pluies; 4°. enfin, aux affections putrides vermineuses, exanthémateuses-malignes, gangreneuses, carbonculeuses, pestilentielle, qui sont les suites de la communication des miasmes par le moyen de l'humidité. Il faut ajouter aux maladies de la troisième espèce, les fièvres bilieuses qui paroissent causées par les vapeurs que la terre transpire.

L'auteur s'occupe dans la troisième partie, des moyens d'obvier aux suites fâcheuses de la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, & des changemens notables dans cette température. La conclusion des raisonnemens de

M. Retz sur ce point, est qu'on ignore les moyens de remédier & d'obvier aux suites fâcheuses des variations du poids de l'atmosphère ; que l'importance de la matière & le zèle des médecins physiciens qui illustrent notre siècle, tout donne lieu de croire que le voile qui nous cache cette partie importante de la thérapeutique & de l'hygiène, ne tardera pas à être levé. Quant aux autres maladies populaires qui procèdent de la température variable, froide & humide, elles reconnoissent, pour leurs plus puissans remèdes, si elles sont aiguës, les apéritifs, les stimulans, les anti-septiques, appropriés aux circonstances, & sur-tout l'expectoration ; & si elles sont chroniques, les échauffans & les toniques, pourvu qu'ils ne soient pas spiritueux, s'ils doivent être employés intérieurement. Il faut se défier des saignées dans toutes les maladies qui attaquent les habitans des Pays-Bas, qui en abusent trop souvent.

Quant aux influences de la température des saisons aux Pays-Bas sur la végétation, & aux suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température dont il s'agit, l'auteur, dans sa quatrième partie, n'en augure pas aussi mal que de l'influence de cette même température sur l'économie animale. Il pense que la plupart des propriétés de l'atmosphère, qui constituent la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, sont favorables à la végétation ; que les quatre principales maladies des bleds, savoir, la rouille, la coulure, la nielle, le charbon, qui sont attribuées pour la plupart à l'influence des températures semblables à celle qui domine dans les Pays-Bas, sont en général plus rares & moins préjudiciables dans ces pays qu'ailleurs ; & que l'ergot qui attaque ordinairement le seigle, & dont on accuse en grande partie l'humidité, est aussi fort rare dans les Pays-Bas.

Tel est le précis de l'ouvrage de M. Rctz ; qui mérite d'être lu par les discussions profondes dont il est rempli, & que nous n'avons pu rapporter & mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Culture de la grosse Asperge, dite de Hollande, la plus précoce, la plus hâtive, la plus féconde & la plus durable que l'on connoisse ; Traité qui présente les moyens de la cultiver avec succès en toutes sortes de terres ; par M. FILLASSIER, des Académies d'Arras, de Lyon, de Marseille, & correspondant de celle de Toulouse ; nouvelle édition. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1784. Prix broché 1 liv. 4 s.

Comme il n'est pas aisé d'avoir du véritable plant de la grosse asperge, M. Fillassier avertit les amateurs qu'il en fait cultiver dans un excellent terrain, à Clamart-sous-Meudon, près de Paris, & qu'il ne coûtera que 15 liv. le millier, pris dans la pépinière. Ceux qui voudront s'en procurer, sont priés d'adresser de bonne heure chaque année leurs lettres, *franches de port*, au libraire qui vend cette brochure.

A V I S.

COURS D'ÉLECTRICITÉ;

Par M. ALPHONSE LEROY, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris,

Éc. & M. BIANCHI, démonstrateur de physique.

L'étude de l'électricité est attrayante & curieuse : elle explique les grands phénomènes de la nature ; néanmoins l'admiration s'épuise ; le besoin réclame , & l'on cherche dans un des ressorts du monde un remède à nos infirmités. Mais pour qui ne connoît pas les dédales multipliés de la machine humaine , que de tentatives incertaines ! que d'essais inutiles ! que d'expériences illusoires & dangereuses ! L'électricité sans doute seroit bientôt ramenée à notre utilité particulière , si ceux qui sont destinés , par la nature de leurs études , de leurs connoissances & de leurs occupations , à en diriger l'application , après avoir mérité , combiné une immensité d'expériences , & recherché des lois fondamentales , s'unissoient à ceux qui font leur travail principal de l'art de ces mêmes expériences. C'est d'après de telles vues que nous nous proposons d'offrir , dans un ordre suivi , les expériences les plus intéressantes , la théorie la plus probable & l'application la plus avantageuse de l'électricité. Ce Cours offrira le tableau des connoissances principales & nouvelles en ce genre. Il présentera cette science dans ses rapports avec la physique & la médecine. M. *Bianchi* présentera l'expérience , & M. *Alphonse Leroy* en développera la théorie. On verra les principales machines destinées à produire l'électricité ; entre autres , celle de *Nairne* & celle de M. de *Walckers* , qui produit , sans le concours du verre , des effets plus grands que tous ceux jusqu'ici connus. Nous tâcherons de porter quelque clarté dans tout ce qu'on a dit des conducteurs & des isolateurs , & de déterminer la modification différente de l'électricité positive & négative.

Comme le verre joue le plus grand rôle dans l'électricité, il sera établi une chaîne, un ordre naturel entre des phénomènes, en apparence contradictoires. Il sera prouvé que les atmosphères électriques raréfiées passent à travers le verre; que, lorsqu'elles sont condensées, elles n'y passent pas, à moins de circonstances accessoires. Seront expliqués les phénomènes de l'attraction & de la répulsion. Nous considérerons les atmosphères électriques & leurs effets, tant sur les corps qui y sont plongés, que sur ceux qu'on en retire; nous verrons ce que produit la pression de ces atmosphères, & leur accroissement lorsqu'elles passent à travers des corps conducteurs; nous oserons sur cette matière importante, délicate & difficile, relever des erreurs accréditées. Après avoir offert les fuges électriques mises en jeu par des atmosphères, on verra un carillon qui ne peut être mis en jeu par aucun des moyens connus; ce qui confirmera la théorie établie.

Nous passerons aux atmosphères raréfiées, surtout dans le vide: nous les examinerons condensées, dans les étincelles, dans les aigrettes & dans les points lumineux: nous verrons comment l'électricité se comporte avec les vapeurs, & comment on peut, par leur moyen, électriser différemment les parties différentes d'un même appartement. Les phénomènes de la bouteille de Leyde, du tableau magique & de l'électrophore seront expliqués. Différens excitateurs produiront des effets différens. Viendront les expériences sur les pointes; & comme milord *Mahon* en a mis la théorie dans tout son jour, on suivra ses travaux, on exposera tous ceux de ce savant physicien sur le coup de retour, une des plus belles découvertes de la physique moderne. On considérera les batteries, leurs effets, tels que la

fonte des métaux & leur revivification ; on développera les conditions requises pour que l'électricité enflamme certains corps. Passant à la lumière de l'électricité , il sera prouvé que les différentes couleurs de l'étincelle électrique ne sont dues qu'à des réfrangibilités différentes. On rendra quelques corps tout phosphoriques. On considérera la cause de l'accélération des fluides dans les tubes capillaires électriques. On fera monter, par l'électricité, le thermomètre à plusieurs degrés.

Nous traiterons de l'application de l'électricité à l'économie animale. Nous établirons une division nouvelle du corps humain ; nous verrons les différens rapports de l'électricité à ces différentes parties constituantes , & ce qu'on doit penser de l'analogie des nerfs avec ce fluide. Un phénomène électrique est délayé & dans la nature , & dans notre économie , dans tant d'autres phénomènes , qu'il est bien difficile de ne pas tomber en erreur quand on ne s'attache qu'à un seul point de vue.

Seront démontrées les manières différentes d'appliquer l'électricité au corps humain , ainsi que le danger des commotions. On donnera une méthode nouvelle de donner un bain électrique très-actif ; une autre méthode également inconnue en France de diriger l'électricité par de fortes aiguilles non piquantes , sur des organes infiniment sensibles , tels que les yeux , la membrane pituitaire & des plaies , &c. ; enfin le moyen d'électriser différemment différentes parties. Sera établie l'importance de préparer les malades à l'administration de ce remède , ainsi que les cas où il peut être employé , ceux où il est inutile , & ceux où il est nuisible.

Les influences de l'atmosphère à l'approche des orages sur des êtres foibles , seront considé-

rées, ainsi que l'effet de ces mêmes orages sur quelques animaux ; & même sur les vers à soie ; & nous proposerons un moyen pris dans l'électricité , de les préserver de leur influence funeste. Ce Cours sera terminé par un apperçu sur l'électricité du globe , sur la formation des orages , & par les expériences propres à confirmer l'avantage des moyens connus de s'en préserver.

Toutes ces matières seront traitées au moins en six Séances.

Nous commencerons samedi 20 mars à onze heures & demie du matin ; nous répéterons la même leçon le soir à six heures & demie ; nous continuerons les mercredi & samedi de chaque semaine. Ceux qui se proposeront de suivre ce Cours , s'adresseront à M. *Bianchi*, physicien , rue Saint-Honoré , n° 252 , au dessus de la rue de l'Echelle , qui leur remettra un billet d'entrée pour la somme de 24 liv.

Ce Cours se fera en une grande salle, rue Saint-Nicaise, n° 8.

Phytonomatotechnie universelle ; c'est-à-dire , l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, septième Cahier, fév. 1784.

Le septième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Clavaire coralloïde*, L. *Perize corne d'abondance*, L. *Bolet bigarré*, L. *Bolet subéreux*, L. *Agaric chanterelle*, L. *Agaric bulbeux*, L. *Hypne prolifère*, L. *Héliotrope d'Europe*, L. *Alleluya jauné*, L. *Mufflier majeur*, L. *Hellebore noir*, L. *Lampette diotique*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons annoncé dans les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393.

N^{os} 1, 3, M. WILLEMET.

2, 5, 6, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre dernier.

Page 545, ligne 1, de la Roche, lisez Doublet.

Page 577, ligne 20, incisai, lisez insilai.

Page 608, ligne 18, physicien, lisez physicien.

Page 610, ligne 9, supprimez le ne.

Page 613, ligne 17, Geschrift, lisez Geschichte.

Ibid. ligne 17, darmit, lisez damit.

Ibid. ligne 26, 32, 34, Gottlieb; lisez Gottlieb.

Page 618, ligne 22, diétectique, lisez diététique.

Page 619, ligne 3, theoritica, lisez theoretica.

Janvier 1784.

Page 77, ligne 25, flan, lisez flau.

Page 82, ligne 24, vol. 8, in-12, lisez 2 vol. in-8.

Page 84, ligne dernière, bemorrhée, lisez amenorrhée.

Février 1784.

Page 165, ligne 24, de placenta, effacez de.

Page 188, ligne 6, Marun, lisez Marum.

T A B L E.

<i>SUIRE des Remarq. sur la peste. Par M. Samojlowitz ,</i>	Page 337
<i>Appercu sur un moyen de guérir l'hydrophobie. Par M. Demathis, méd.</i>	365
<i>Observations sur le bon usage de l'émétique. Par M. Summeire, méd.</i>	369
<i>Observations sur la fièvre puerpérale. Par M. Archier, médecin,</i>	372
<i>Guérison d'une phthisie. Par le même,</i>	376
<i>Observ. sur une fièvre tierce continue. Par le même,</i>	379
<i>Réflexions de M. Desgranges, chirurg. sur la Réponse de M. Mothe,</i>	383
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1784,</i>	403
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorenci,</i>	406
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	407
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	408

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Séance publique & Prix de la Soc. roy. de médecine,</i>	411
<i>Médecine,</i>	424
<i>Botanique,</i>	427
<i>Chimie,</i>	429
<i>Physique,</i>	431
<i>Avis,</i>	443
<i>Autre Avis pour la souscription de la Phytonomato-technie universelle. Par M. Bergeret,</i>	446

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1784. A
Paris, ce 24 Mars 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1784.

LETTRE DE M. ROUSSEL,

*Professeur en médecine de l'université de
Caen; à M. DUMANGIN, docteur-régent
de la Faculté de médecine de Paris, &
médecin de la Charité.*

Vous avez inséré, Monsieur, dans le cahier de février 1781, un extrait de ma dissertation sur les dartres; on n'a point fait mention des fautes multipliées d'impression qui se trouvent dans ma dissertation, dont chaque chapitre, qui durant quelque temps,

Tome LXI.

F f

a tenu lieu de thèses à nos candidats, sortoit le plus souvent de dessous la presse, sans qu'on m'en eût auparavant communiqué l'épreuve.

Mais votre Extrait, Monsieur, présente une critique beaucoup plus importante; il agit des méprises dans lesquelles je dois être tombé, & principalement d'une omission qu'on ne devoit pas attendre dans des recherches que vous avez jugées aussi étendues qu'intéressantes.

En faisant cette critique, vous n'avez eu d'autres vues que celles de rendre mon travail plus utile au public; mais, pour parvenir plus sûrement à votre but, je me flatte que vous ne vous refuserez pas à étendre davantage vos réflexions, & à contribuer par vos lumières à rectifier mon jugement sur la nomenclature, les principes & le caractère des dartres.

De mon côté, je vais exposer ici les principales idées qui ont servi dans le plan de cet ouvrage, relativement à la manière dont il a été exécuté, afin que de l'ensemble de vos réflexions & de ces idées, il résulte de nouveaux éclaircissémens sur les objets qui ont fixé votre attention.

«Le premier inconvénient de cette dissertation, dites-vous, est d'avoir embrassé trop d'objets, ou plutôt d'avoir peu exactement déterminé la difficulté principale, qui consistoit à savoir s'il existe un vice dar-

treux *sui generis*, indépendamment de toutes les éruptions particulières qui prennent le masque des dartres. Quel est son diagnostic? . . . »

Qu'il me soit permis d'observer à cet égard, 1^o que cette question est bien différente, en tous ses points, de celles proposées par le collège des médecins de Lyon, & qui consistoient à déterminer, « Qu'elles sont les différentes espèces de dartres? quels en sont les différens principes? quels sont les moyens de les distinguer? quelles sont les maladies internes que les vices dartreux produisent? à quels symptômes peut-on les reconnoître? comment peut-on combattre ces différens principes dans leurs différens états. (a) ? » 2^o Qu'un auteur, en ce genre, ne doit jamais s'écarter du sujet qu'il a à traiter, autrement il passeroit les bornes du concours, & son travail seroit au moins en pure perte sous ce rapport (b); enfin,

(a) Journal Encyclopéd. mois de déc. 1774.

(b) Pour que la solution d'une question mise au concours soit rendue d'une manière satisfaisante, il faut, avant tout, que l'auteur ait bien médité sur le sujet qu'il a à traiter; il faut qu'il tâche de saisir les apperçus de celui qui a proposé cette question, & qu'il se garde bien de confondre son unique objet avec ceux qui peuvent y avoir plus ou moins de rapport.

J'ajouterai qu'on ne peut choisir pour juges de

qu'il ne m'étoit permis ni d'étendre, ni de restreindre les questions proposées par le collège des médecins de Lyon, qui, dans le Programme de 1774, avoit lui-même, en quelque sorte, tracé le plan de la dissertation, & désigné les différens point de vue sous lesquels chacune de ces questions pouvoit être considérée.

Cette observation sur la manière de traiter le sujet proposé, est suivie d'une autre, concernant les Arabes qui ont écrit sur les dartres, & qui sont désignés sous le nom de Barbares, au §. 42 de la dissertation; on y a joint quelques doutes sur la nomenclature des maladies dartreuses.

Il est vrai que l'imprimeur a fait une transposition dans ces trois mots *Barbari*, *Græci* & *Latini*, cités dans le même paragraphe, puisque le mot *Barbari* n'est placé que le dernier dans l'original: ceci peut s'entrevoir aux §. 47 & 48, où j'ai dit que les premiers

ce travail, des hommes très-éclairés, & notamment celui qui a entrevu les difficultés sur lesquelles il a demandé des éclaircissmens. D'un autre côté, il seroit bon que le nom de l'auteur ne fût point inséré dans son ouvrage pour lequel une épigraphe seroit suffisante, afin d'éloigner tout soupçon de faveur ou de partialité, que l'habitude ou le commerce entre les savans, la confiance quelquefois outrée dans un écrivain, ou l'estime particulière, entraînent communément avec eux.

écrits sur les dartres nous sont venus des Grecs ; mais où l'on peut voir ensuite que la confusion sur les noms des dartres est survenue, parce que, parmi les traducteurs de ces ouvrages des Grecs, les uns ont conservé les noms employés par ceux-ci pour désigner les dartres en général, ou telle espèce de dartre, ou parce que les autres ont altéré ces noms ;... que d'autres enfin se sont contentés de nommer ces maladies dans leur langue, sans avoir aucun égard à l'idiome grec.

Les Romains, dans l'accroissement de leur empire, allèrent pendant plusieurs siècles chez les Grecs pour y étudier les arts, & connoître les richesses de la Langue grecque ; les traductions, & ce sont les meilleures que les Romains nous aient laissée, se faisoient sous les yeux de leurs maîtres.

Les Perses, les Arabes, &c. cultivoient à-peu-près dans le même temps, avec succès, la physique & la médecine (a) ; les uns & les autres, pour contribuer au progrès des arts, firent également traduire en leur langue les Œuvres des principaux médecins de la Grèce ; cette contrée du monde étoit la source féconde & le réservoir gé-

(a) Les Perses, les Egyptiens, les Arabes, connoissoient alors plusieurs remèdes, qu'il paroît que les Grecs ignoroient absolument dans ce tems.

néral où les nations policées venoient puiser les connoissances les plus sublimes dans tous les genres. Enfin ces précieux monumens de l'art de guérir, répandus chez les différens peuples, ont été rassemblés & traduits par les *Latins*.

C'est sur-tout à ces époques marquées par une quantité prodigieuse & par une étrange variété de traductions en différentes langues, tant des ouvrages qui embrassoient toute la médecine, que des traités particuliers, qu'on vit naître tant de controverses dans cet art, & que des querelles littéraires s'élevèrent si souvent entre les lecteurs & les traducteurs eux-mêmes : chacun y soutenoit son opinion avec chaleur, chacun se pénétoit de la force de ses raisonnemens; mais très-souvent des volumes étoient écrits sans qu'aucun d'eux eût pu atteindre la vérité.

Ainsi les noms des maladies se perdirent ou se confondirent, il n'en resta plus que la *physionomie* pour nous les faire reconnoître.

Pour éviter la confusion qui a résulté de ces défauts dans les tableaux des maladies dartreuses, il eût fallu connoître parfaitement & développer l'énergie des noms adoptés par les Grecs pour ces maladies, comparer les traductions latines avec celles des différens auteurs qui les avoient précédés, faire sentir les défauts de toutes les

versions, & assigner à chaque espèce de dartre le seul, ou le premier nom sous lequel chaque écrivain auroit dû la décrire. Il eût fallu, pour cet effet, marcher à pas égal dans la connoissance des différentes langues; car, si l'on suppose les sciences portées au même degré de perfection chez les différens peuples, les noms adoptés par eux ne pourroient jamais être considérés que comme l'expression de leurs idées: quoique très-différens entre eux, ces mots ne représenteroient cependant que la même chose; & si j'eusse désigné en caractère grec, syriaque, &c. ceux qui sont cités dans ma dissertation, dès-lors je me serois rendu garant de presque toute la nomenclature des dartres.

Je n'ai pu entrer dans des détails aussi étendus, n'étant ni assez érudit, ni assez versé dans la connoissance des différentes langues, dans lesquelles les premiers ou les principaux ouvrages de la médecine ont été écrits ou traduits. Je me suis contenté de croire, avec *Galien* (a), que les mots usités

(a) *Sed sive Assyriorum linguæ vocabulum sit, ab ipsis Assyriis res discenda est cui nomen illud indiderunt - sive Persarum linguæ, aut Indorum, aut Arabum, aut Æthyopum, aut omnino aliorum quorundam; illos percunctari oportet. Nomen enim ipsum per se prolatum, nil indicat. GALEN. Epist. ad THRASIB.*

par chaque nation pour exprimer telle ou telle idée, ne peuvent bien être appréciés & rendus que par un génie de la nation elle-même; qui pense que le meilleur moyen d'avoir des versions exactes, est d'interroger ou de consulter chaque auteur Syriaque, Grec, Persan, Indien, Arabe, Latin, &c. sur l'étymologie de ces mots,

Ainsi, j'ai donné une *kyrielle* de noms appropriés aux affections dartreuses; c'est, à mon avis, sous ces noms que chaque auteur, qui m'est tombé sous la main, les a désignées: en cela je me suis moins attaché à leur étymologie, qu'à la description qui les suivoit: je n'ai pu, comme *Galien* & quelques autres l'ont fait, consulter les auteurs vivans sur l'énergie de ces mots; j'ai classé chaque dartre moins d'après son nom, que d'après la *physionomie*; & lorsque l'histoire de telle espèce de dartre se trouvoit si obscure ou si concise, qu'on ne pût la reconnoître, je la comparois avec les autres espèces de dartses décrites par le même auteur, & les traits saillans dans la description des unes, me faisoient sortir les plus foibles des autres.

J'ai ensuite rapproché ces objets des dartses que j'avois eu occasion de rencontrer, & je n'ai accordé à la nomenclature, qu'autant qu'elle pourra indiquer à ceux qui voudront particulièrement étudier ces ma-

ladies, les endroits où les auteurs m'ont paru traiter de telle espèce d'affection dartreuse sous la quantité indéterminée de noms différens.

J'ai mis les noms latins à la tête de chaque espèce de dartre, parce que nous en avons encore aujourd'hui quelques-unes qui n'ont pas, du moins auxquelles je ne connois point de nom françois particulier; telle est entr'autres l'*impetigo*, parce qu'en outre les descriptions des dartres *en latin*, m'ont paru plus exactes & beaucoup plus à notre portée, que dans toute autre langue.

Si je me suis trompé à cet égard, je serois fâché que cette erreur ne fût pas relevée dans un moment sur-tout où il est très-utile qu'elle le soit; mais si l'histoire que j'ai faite des maladies dartreuses quadre avec leur nomenclature, un doute établi à ce sujet me paroît inutile dans cet extrait.

On m'a de plus reproché le nom *Barbari*, dont je me suis servi pour désigner une secte de médecins qui ont écrit sur les maladies dartreuses; « Sont-ce les Arabes, dit » notre rédacteur? Jusqu'ici nous ne les trou- » vons pas désignés de la sorte.... Sont-ce » les écrivains modernes ou des derniers » siècles? ... La dénomination pourra pa- » roître un peu dure. »

Quant à la première question, je sais qu'on désigne communément en notre lan-

gue, sous le nom de médecins Arabes, ceux qui ont écrit en syriaque, en persan, en indien, &c. & qu'on met ordinairement *Avicenne* à leur tête.

Mais si l'on examine la chose de plus près, on voit que *Rhazes* est le premier médecin qu'on puisse regarder, à proprement parler, comme le chef des Arabes (a).

On sait d'ailleurs qu'*Avicenne* étoit originaire de Perse; qu'il jouissoit de la plus

(a) Il paroît que *Rhazes* avoit fait rédiger le Corps de la médecine des Arabes, au moins qu'il en avoit rassemblé les principaux fragmens dans un ouvrage intitulé, *Introductio ad Med. translat. de Arabic. in latin.* auctore GERARDOLAR, quoiqu'en outre il nous ait laissé plusieurs Traités particuliers sur les maladies; mais on voit par cette Introduction, que la manière d'enseigner la médecine chez les Arabes est bien différente de celle adoptée par *Avicenne* chez les Perses. Si l'on examine les ouvrages des premiers Arabes, on ne trouve dans leurs traductions que des extraits, & non des versions entières; il paroît même que leurs éditions dans différens siècles, ne diffèrent presque souvent entre elles; que par le nom de l'auteur qui les a données: ainsi les fautes multipliées & répandues dans les Œuvres de *Scrapion* sur la botanique, ont été copiées par les Arabes qui l'ont suivi, & ce n'a été particulièrement que vers le XIV^e, le XV^e & le XVI^e siècle qu'on s'est occupé de corriger ces défauts; encore est-il vraisemblable que les Œuvres en contiennent beaucoup.

haute considération auprès du Roi des Perses, qu'il en étoit le secrétaire, & que c'est sous son inspection que différens ouvrages, sur-tout en médecine, furent traduits des Grecs, mais dans la langue la plus cultivée des Perses.

Il est vrai qu'il y a eu plus de médecins Arabes qui ont traduit, décomposé ou défiguré *Rhazes*; mais la quantité d'autres auteurs de toutes les nations qui ont traduit *Hippocrate*, & ces deux grands hommes, du syriaque, de l'hébreu, du grec, de l'arabe, est beaucoup plus considérable.

Le nom de médecin Arabe a été appliqué trop vaguement à tout traducteur ou commentateur d'*Avicenne*, &c. & la dénomination de médecins Arabes doit paroître étendue beaucoup au-delà de ses bornes.

Quoi qu'il en soit, si j'avois écrit cette dissertation *en françois*, j'aurois peut-être respecté les usages de notre langue, & nommé Arabes, les auteurs que j'ai voulu citer à cette occasion.

Mais cet ouvrage étant écrit *en latin*, j'ai cru devoir y conserver les expressions *des Latins*; & l'on peut appercevoir, en parcourant les écrivains, sur-tout les modernes, que sous ce nom *Barbari* on entend, en général, non-seulement les Arabes, les Perses, les Indiens, &c. mais les

Latins eux-mêmes qui ont traduit les Œuvres d'*Hippocrate*, d'*Avicenne*, de *Rhazes* ; & il me semble que cette expression a été spécialement adoptée pour tous ces auteurs dont le style étoit dur, difficile (a), ou dont les versions n'étoient pas exactes.

On ne peut, ce me semble, rien me reprocher pour la dureté de cette expression, qui paroît avoir été employée pour les raisons que je viens d'exposer. Je dirai plus, je

(a) *Arabes autem barbarè, spurie, sedè in Latium traductos, pharmacopœos potius quàm veros experientisque gènni, se. Fernel, Amb. Indè linguarum disciplina nunque liberalium densâ per Græciam ac Latium orotia caligine, ad Arabes medicina devoluta sunt studia, quibus excolendis Avicenna, Rhazes, Haly-Abbas, Alfarabius, Mesne, Avenzoar, Albucasis, Averrhoes, Serapion, & alii animum non infelicitè adjecerunt, quod ipsorum testantur opera, licèt horrido translata stylo. Hestm. Beyer, in Mercat.*

Valescus Tarentinus, C. Placentinus, N. Florus, M. Gattinaria, & Harculanus exempla illustra, stylo tamen horrido conscripta, & in densissimis eorum commentariis delitescèntia ad nos transmiserunt, quorum energiam sapiunt Mathæus Gradius, Guainerius, Gentilis & Jacobus uterque. Zacut. Lusitanus, Operis auctores. . . . Liceat ipsius Avicennæ verba, quamquam barbarè scripta referre, &c, Leoniceus, de Morb. Gallic. l.ber.

Denique, si res ipsas, potius quàm sermonis elegantiam consideraverit, illud dicere audeat, vel Barbarus Leonicius, vel Leoniceus Barbarizat. Leoniceus, de Opinione Averrhois, Lib. I.

crois qu'on ne peut pas m'imputer la nouveauté de cette dénomination, sur-tout si l'on veut remarquer qu'elle étoit le plus souvent adoptée parmi les auteurs modernes les plus célèbres, qui ont traduit ou commenté les œuvres des anciens (a).

(a) *Et sanè artium isthoc ingenuarum exilium planè calamitosum & penè funestum toti fere christiano accidit, orbi donec post Barbaros medicos sæculo nostro proximos, Bertruccium, Gattinariam, &c. &c. H. Beyerus, in Mercatum.*

Celsus & Latini appellant porriginem, (la dartre farineuse) Barbari verò surfurationem. H. Mercurialis, de Morb. cutan. cap. vij, pag. 30. Il est bon de remarquer que ce mot Barbari dans le même chapitre, n'est adressé qu'à Avicenne, & à un de ses Commentateurs les plus célèbres. Sed examinare oportet modum dicendi Barbarorum quæ expnentes Avicennam, &c. Garcia Carrere, Comm. in Fen. I; Avic. Lib. IV, tract. j, cap. j, quæst. vj.

Quare principes medici in suis libris scriptas reliquerunt historias, &c.... Idem etiam negotium agitarunt Latino-Barbari. Zacut. Lusit. Medicæ Princip. Hist. Operis auctores.

Tùm quia magis me juvat contra Barbaros homines, quàm contra Latinos agere; tùm quia majus humano generi ex Serapionis inscitia, quàm ex Plinio periculum imminet. Leonicens, de Plinii & aliorum errorib.... Et au dessous, sous le nom de Barbare, l'auteur cite Avicenne, Mesue, Serapion, Gentilis.

Quare Græcum, Latinum aut Barbarum esse, neque debet, neque potest clavis hominibus præjudicare, derogareve laudibus eorum. Rinius in Avicennam....

Ces méprises, dont il est question dans le même extrait, ont paru moins frappantes qu'une contradiction que notre rédacteur a vue dans le même ouvrage.

Au §. 45, où il s'agit uniquement de la description de la dartre, on lit ces mots: *Cum insidet in areâ cutis majore vel minore pustula, vel pustularum magis minuscule pruriginosarum congeries, quarum basis est rubicunda, acumina verò squamulis furfuraceis, squamosis, crustaceis operiuntur, vel quæ ichorem saniosum, acrem, vitæ viribus indomabilem profundit, &c. adest morbus sui generis, herpes Latino . . . sermone dictus; . . .* « Et au §. 92, on trouve le *zoster*, ou l'éruption érysipléateuse critique, connue encore sous le nom de *zona*, maladie aiguë, presque sans danger, & qui se guérit spontanément, au nombre des dartres, quoique l'auteur ait fait entrer dans les élémens de sa définition, & qu'il ait marqué en italique ces mots remarquables: *Ichorem vitæ viribus indomabilem.* »

J'observerai, à l'égard de cette remarque, que je n'ai fait que rapprocher dans

Nos nec Barbaris hominibus hæc prodimus. . . . Sed Græcis & iis qui tametsi genere sint Barbari, Græcorum tamen æmulantur studia. Galen. *Lib. I, de Salub.* . . . Voyez Manget, & tous les autres qui se sont servis de la même expression.

la définition de la dartre les principaux phénomènes qui nous la font reconnoître ; j'ai regardé le virus dartreux au dessus des efforts de la nature , parce que ce virus en cela m'a paru analogue avec la plupart des autres levains contagieux , qui ne peuvent être altérés , ni détruits par les forces vitales. J'ai mis en italique ces mots , *Ichorem vitæ viribus indomabilem* , pour assigner à ce vice dartreux une de ses qualités essentielles ; j'ai développé mes idées , à cet égard , dans le §. 142 , en ces termes : *Herpeticus ichor vitæ viribus indomabilis est ; imò inter artis auxilia , vix alterationem patitur ; in quolibet enim herpete nulla , naturâ vel arte , cieri potest ichoris herpetici suppuratio , &c.*

Cette propriété du virus dartreux , qui ne peut être affoibli ou détruit par les forces vitales , me paroît commune , ainsi que je viens de le faire observer , avec les autres levains contagieux , par rapport aux maladies qui les accompagnent : ... quelquefois la crise arrive d'une manière complète dans chacune de ces maladies ; mais , pour cela , le levain qui l'occasionnoit , ne change pas de nature , puisqu'il ne perd aucune de ses principales qualités.

Ainsi la dépuration complète par la peau , dans une petite-vérole bénigne , n'ôte point au virus variolique la propriété de faire des

ravages à la peau jusqu'à la dessiccation, ou à la chute des écailles ou des croûtes varioleuses, moins encore de communiquer la même maladie.

De même, l'excrétion du virus dartreux avec les humeurs qui en sont imprégnées, peut être considérée comme le dernier effort salutaire de la nature, pour terminer la dépuration dans les maladies de ce genre qui sont susceptibles d'une pareille crise.

Mais, depuis le commencement de ce travail jusqu'à la fin, ce virus, loin d'être affoibli ou détruit, me semble d'autant plus exalté, que les humeurs qui en sont infectées, ont plus long-temps croupi & souffert d'altération dans les parties sur lesquelles elles ont été déposées.

Ici l'on peut sentir une des raisons principales pour lesquelles je n'ai point agité la question; «s'il existe un vice dartreux *sui generis*, indépendamment de toutes les autres affections dartreuses qui prennent le masque des dartres.»

J'ai pensé, & je crois encore que toutes les affections dartreuses que nous connoissons, ne proviennent que de la dégénération spontanée ou accidentelle de nos humeurs, & que chacune de ces affections n'est que le résultat des maladies aiguës ou chroniques qui les précèdent: jusqu'à ce jour, l'expérience m'a confirmé dans cette opinion.

Ainsi,

Ainsi, à mon avis, pour déterminer le traitement le plus convenable à chaque affection dartreuse, il faut connoître, autant qu'il est possible, les différentes altérations que nos humeurs éprouvent en passant de ces maladies aux éruptions dartreuses, ou les changemens qu'elles subissent sous l'impression des causes accidentelles dont je viens de parler.

Mais ces connoissances en exigent d'autres plus éloignées, celles du tempérament & du genre de vie des malades, du foyer de la maladie, de la nature & de la quantité de l'humeur en surcharge, de ses stases, de ses directions, de ses métastases & de tous les phénomènes qui les accompagnent : en un mot, c'est de l'ensemble seul de toutes les causes qui ont entraîné la disposition à l'état dartreux ou à la dartre, ainsi que de tous les phénomènes qui s'y réunissent, que doivent sortir ces grandes indications des moyens palliatifs ou curatifs propres au traitement de chaque espèce de ces maladies.

En me contenant dans les bornes des questions proposées, j'ai mis dans cette dissertation le plus d'ordre qu'il m'a été possible. Pour éviter les redites, j'ai rappelé les paragraphes liés entre eux, en indiquant, par ce moyen, les réflexions & les faits qui font la base de l'ouvrage.

J'avoué franchement que je n'ai jamais

eu la moindre idée sur l'existence d'un vice dartreux *sui generis*, indépendamment de toutes les autres espèces d'affections qui peuvent prendre le masque des dartres. Je dirai plus : parmi tous les auteurs que j'ai parcourus à ce sujet, je n'en pourrois pas citer un qui m'ait paru donner lieu à cette distinction.

Si cependant ce vice dartreux *sui generis* existe, comme vous le donnez à penser, Monsieur, il seroit bien important de pouvoir le faire connoître, & plus encore de lui assigner un traitement particulier.

Cette entreprise est au dessus de mes forces ; elle deviendroit sans doute plus heureuse, si vous vouliez vous en occuper : vous ne saurez jamais assez tôt développer & publier vos idées sur une réflexion aussi intéressante.

E X T R A I T (a).

*PHYTOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou
Système de Botanique fondé sur une méthode descriptive de toutes les parties de la fleur, avec une nouvelle langue anthophyllographique ; par M. DE LAS, prêtre de l'Oratoire de Vienne en Dauphiné.*

(a) Par M. GERAUD.

A Stockholm, 1 vol. in-12 de 182 pages ; se trouve à Paris, chez Perisse le jeune, libraire, rue du Marché Neuf; & à Lyon, chez les frères Perisse, rue Mercière.

L'envie de satisfaire aux empressements d'un confrère qui desiroit apprendre la botanique, fit imaginer à M. de Las sa méthode. La ressemblance que ce système pouvoit avoir avec la *Phytonomatotechnie* de M. Bergeret, a déterminé l'auteur, non-seulement à le publier, mais aussi à se munir d'un acte de l'Académie de Lyon, qui prouve que le manuscrit en fut remis à cette Académie le 7 janvier 1783.

Par cet acte, l'auteur espère s'affurer la gloire d'avoir conçu, en même temps que M. Bergeret, un projet favorable aux progrès de la botanique (a).

M. de Las, pag. 2 & 3, déclame contre les faiseurs de systèmes. *Ces botanistes systématiques, dit-il, en n'admettant qu'un très-petit nombre de caractères trop sujets à des exceptions, ou trop peu sensibles, ont tellement embarrassé les avenues de cette science, que l'étude la plus amusante est devenue la*

(a) L'invention du système de M. de Las, date de l'été 1781; M. Bergeret date le sien de 1776; son Prospectus porte une approbation du 2 octobre 1782. Il se trouve dans le Journ. de décembre 1782.

plus ennuyeuse & la plus sèche. Quel plaisir, continue-t-il, peut-il y avoir en effet de ne pouvoir espérer de parvenir même jusqu'au doute?

Il faut l'avouer, M. de Las a été encore plus malheureux que ceux qui ne font que douter, puisqu'il est parvenu à se persuader qu'il connoissoit les plantes, tandis qu'il prouve dans plusieurs endroits de son ouvrage qu'il ne les connoît pas.

Page 37. L'auteur, après avoir donné le nom anthographique de la Brunelle, en donne l'explication en ces termes. *C'est-à-dire, la fleur de la Brunelle est une fleur labiée d'un seul pétale sans division, &c. &c.* Connoît-on les plantes, quand on dit que la fleur de la Brunelle est labiée sans division, pendant que sa lèvre inférieure est découpée en trois?

Page 157. L'auteur prend la Belle-de-nuit pour la Belladonne, & il décrit à-peu-près la première, en y rapportant la synonymie de la seconde. Qu'on ne croie pas que cela soit une faute d'impression; car il en est encore parlé page 23. Cette faute est de trop grande importance pour ne pas avertir M. de Las, que quelques grains de Belladonne suffisoient pour empoisonner un homme, pendant qu'il faut une demi-once de Belle-de-nuit pour le purger. La Belle-de-nuit est décrite par *Tournefort*, sous le

nom de *Jalap* ; & par *Linnéus* , sous celui de *Mirabilis*. La note que M. de Las ajoute au bas de la page 157 ne peut le justifier , puisqu'elle est établie sur des faits absolument faux. M. *Bergeret* connoît trop bien les plantes , pour confondre la Belladonne avec la Belle-de-nuit , & l'Aspérule avec le Caille-Lait , ainsi qu'on pourroit le croire d'après M. de Las : d'ailleurs M. *Bergeret* n'a pas encore publié les descriptions ni de la Belle-de-nuit ; ni du Caille-Lait ; c'est donc à tort que M. de Las dit, pag. 158 : *J'ai suivi dans la composition anthographique du Caille-Lait , la description que M. Bergeret en a donnée dans son Prospectus, imprimé dans le Journal de Médecine du mois de décembre dernier , &c.*

Comment M. de Las a-t-il pu copier une chose qu'on n'a pas écrite ? M. *Bergeret* dit dans son Prospectus, au sujet de l'Aspérule-Corolle, *un pétale infundibuliforme blanc, caduc, glabre, fendu en quatre lobes, &c.* M. de Las copie, page 158, *une fleur en entonnoir, divisée en cinq lobes.*

L'un écrit quatre, l'autre copie cinq. Ensuite M. *Bergeret* dit, dans le même Prospectus, que *cette corolle est insérée sur le germe* ; M. de Las copie, *insérée sous le germe.* M. *Bergeret* dit de plus que *cette fleur renferme quatre étamines* ; M. de Las copie *cinq étamines.*

M. de Las n'est pas content d'avoir estropié le nom *Phytonomatotechnique*, & d'avoir altéré la description; mais il attaque ouvertement M. *Bergeret*, lorsqu'il dit, page 159 : *Je ne sais sur quel fondement ce botaniste a pu dire que la fleur de cette plante est en entonnoir: sans doute qu'il n'a hasardé cette assertion que sur la foi de Linné; mais un botaniste*, continue-t-il, *ne doit se conduire que d'après ses propres observations, toutes les fois qu'elles ne sont pas hors de sa portée.* Nous engageons M. de Las à relire le *Prospectus* de M. *Bergeret*, & de consulter la synonymie qu'y donne cet auteur, & il verra que le Caille-Lait & l'Aspérule sont deux plantes absolument différentes.

M. de Las connoît-il bien le Caille-Lait ? *La fleur de cette plante*, dit-il, page 159, *est radiée de cinq pétales posés sur le germe, ayant cinq étamines & un pistil.* Les botanistes savent bien que le Caille-Lait a une fleur monopétale sans tube, divisée en quatre, garnie de quatre étamines & d'un pistil bifide.

Le Pavot, selon M. de Las, page 161, a un calice monophylle; les botanistes le trouvent de deux feuilles. La Morgeline, page 163, n'a, selon lui, qu'un pistil; les botanistes lui en trouvent trois. Le Cucubalus, pag. 163, a, selon lui, un calice de cinq feuilles; les botanistes le trouvent monophylle.

phylle. L'Aristolochie, page 164, selon M. de Las, n'a point d'étamines; les botanistes y en démontrent six. La Hyacinthe, p. 169, a, selon M. de Las, ses fleurs en cloche, découpées en cinq; les botanistes la trouvent découpée en six. La Véronique, page 169, a, selon M. de Las, une fleur de quatre pétales; les botanistes la démontrent d'un seul pétale; découpé en quatre lobes inégaux; &c. &c.

M. de Las s'élève contre les faiseurs de systèmes; il leur rend néanmoins aussi justice, page 9, où il dit: *Sans ces ouvriers infatigables & immortels, nous serions encore réduits à arracher les ronces dont les anciens avoient couvert les vastes champs de la nature; mais ensuite, page 10, comme s'il se repentoit d'en avoir dit du bien, il continue: Leurs systèmes sont comme autant de fils déliés, qui dans leurs mains ont pu les conduire dans le labyrinthe de la nature, mais qui se sont rompus dans les nôtres; en vain tenterions-nous de les renouer. Et plus loin: Quel seroit notre embarras, si les deux bouts venoient à se perdre?*

Après s'être persuadé qu'il avoit analysé les systèmes des Plukenet, Cespalin, Magnol, Tournefort & Linnéus, M. de Las expose les principes de sa méthode.

Une chose qu'il est essentiel de faire observer ayant de faire connoître ce travail,

c'est la manière de reconnoître la situation du germe, eu égard à l'insertion de la Corolle.

Tous les botanistes, M. de Jussieu lui-même, (à qui M. de Las, dans sa Préface, p. 4, donne toute la gloire de la perfection de son système,) s'accordent à nommer *germe supérieur*, le germe qu'on voit sur l'attache des pétales, autrement dit *dans la Corolle*: La Tulipe & le Pavot en sont des exemples. Ils nomment *germe inférieur*, le germe qu'on voit au dessous de la Corolle; c'est ainsi qu'on le trouve à l'Aristoloché, au Poirier, &c. &c.

M. de Las n'en croit ni ses yeux, ni les botanistes; c'est ses doigts qui sont les juges: *On connoitra*, dit-il, pag. 19, *qu'une fleur est infère ou supère, en prenant les pétales par leurs extrémités, & en les détachant de la tige. Si le germe ou le fruit reste sur la tige, la fleur est supère; elle est infère dans le cas contraire.*

C'est d'après cette manière de reconnoître la situation du germe, que M. de Las nous dit, page 156 & suivantes, que le Liseron, la Violette, l'Œillet, le Pavot, le Millepertuis, la Mauve, le Cucubalus, la Tulipe, &c. &c. ont leurs germes au dessous de la fleur, pendant que l'Aristoloché, page 164, a la fleur, dit-il, insérée sous le germe. Les botanistes peuvent juger com-

bien la manière de voir de M. de Las est éloignée de la vérité.

Pour établir les classes, M. de Las considère les fleurs sous deux rapports ; la disposition & la forme. De la forme s'établissent les sept classes suivantes, 1°. *les fleurs en cloche*, 2°. *les fleurs en entonnoir*, 3°. *les fleurs en gobelet*, 4°. *les fleurs en grelot*, 5°. *les fleurs labiées*, 6°. *les fleurs personnées*, 7°. *les fleurs légumineuses*.

De la disposition des fleurs, l'auteur établit les classes suivantes, 8°. *les fleurs étalées*, (ce sont les verticillées ;) 9°. *les fleurs lupées*, (ce sont les fleurs en corymbe ;) 10°. *les fleurs en ombelle* ; 11°. *les fleurs en soleil*, ou *radiées* ; 12°. *les fleurs uvées* ; (c'est ainsi qu'il nomme les fleurs en épis, grappes & panicules.) Les fleurs des cinq dernières sont composées, comme on voit, des fleurs des sept premières. A chacune de ces classes, & à quelques autres caractères, l'auteur a attribué une lettre, ce qui lui a fourni l'alphabet suivant, qu'il nomme *alphabet anthographique*.

B. *Fleur labiée ou en barbe.*

C. *Calice.*

D. *Fleur en entonnoir.*

E. *Etamine.*

F. *Feston du calice.*

G. *Fleurs en gobelet.*

H. *Fleurs en houppe.*

- I. *Découpures, ou feston des pétales.*
 J. *Infère.*
 K. *Eperon de la fleur.*
 L. *Fleur légumineuse.*
 M. *Fleur en masque, ou personnée.*
 N. *Fleur en cloche.*
 O. *Fleurs en ombelle.*
 P. *Pistil.*
 Q. *Les deux sexes sur deux pieds différents.*
 R. *Fleurs en grelot.*
 S. *Fleurs en soleil.*
 T. *Fleurs étagées.*
 U. *Fleurs en grappe, ou uvées.*
 V. *Les deux sexes dans deux fleurs sur un pied.*
 X. }
 Y. } *inconnues.*
 Z. }
 Ph. } *Ces lettres ne sont mises au nom-*
 Ch. } *bre des anthographiques, que pour*
 Th. } *indiquer la voyelle à suppléer après*
 } *le C, le P, le T réunis à l'H.*

Après cet alphabet, se trouvent six principes qui indiquent l'emploi de ses lettres; le premier rend raison de l'adoption de certaines lettres, de préférence à d'autres, pour exprimer tel ou tel caractère. Le deuxième avertit d'ajouter après une consonne, la voyelle qui la suit dans le nom que cette

consonne porte dans l'alphabet grec ; ainsi la lettre *G* sera suivie de la voyelle *a*, parce qu'elle est la seconde lettre dans le mot grec , *gamma*. Le troisième principe fait connoître les cas d'exception de la deuxième règle ; c'est toutes les fois qu'une voyelle caractéristique suit une consonne. Le quatrième avertit de placer une lettre à tel rang dans le nom anthographique, en raison du nombre de pièces dont cette lettre doit conserver l'idée. Par exemple la lettre *C* veut dire calice ; dans le mot *cinna* ; le *C* occupant le premier rang , veut dire un calice très-entier ; dans le mot *accendi* , le *C* étant double , veut dire un calice de quatre feuilles : au mot *calice* il y a aussi deux *c* ; le premier exprime une unité , & le second étant la cinquième lettre, veut dire cinq : les deux forment un calice de six feuilles.

D'après cet exposé , & sur-tout d'après l'éloge que *M. de Las* fait de sa méthode , on se figureroit que rien au monde n'est aussi aisé que de la mettre en pratique : nous osons pourtant assurer , d'après son témoignage même , que rien n'est aussi difficile que de former un nom anthographique , & de se rencontrer avec l'auteur.

Ces noms varient à l'infini , & avec d'autant plus de raison , que *M. de Las* se permet d'y ajouter une ou deux lettres , pour donner , dit-il , un résultat plus latin au nom qu'on vient de former.

Exemple : au moyen de cette licence ; M. de Las, après avoir obtenu pour nom anihographique de la fumeterre, *apecul*, il y ajoute un *k* & un *a*, & il écrit *apeculka*, page 56. On fait déjà que le *k* exprime un éperon à la fleur ; mais dans cette circonstance, il faut deviner que cette lettre ne veut rien dire ; ces mêmes lettres caractéristiques dit M. de Las, page 56, peuvent recevoir neuf combinaisons différentes, sans que cependant elles perdent par leur assemblage la propriété de représenter la même plante : par exemple, continue-t-il, elles peuvent former par leur combinaison les mots *AKECULPI*, *AKACEULPI*, *AUCEKALPI*, *CACEPULKA*, &c. Comment s'entendre ? Comment se rencontrer ?

C'est pourtant cette méthode, où tout est assujéti au caprice de celui qui cherche les noms, que M. de Las met en regard avec le système de M. Bergeret (a) ; système où tout est de rigueur, & par conséquent invariable pour toutes les nations, puisque chaque personne doit nécessairement former le même nom.

Comparons sans partialité les deux méthodes, & examinons laquelle des deux fournit le plus de caractères pour parvenir avec sûreté à la distinction d'un genre avec

(a) Voyez la note de la page 157.

un autre : appliquons leurs principes aux quatre plantes suivantes, le *Chou*, la *Julienne*, le *Girofflier* & la *Lunaire* ; comparons les noms qui en proviendront, & nous verrons ensuite lequel des deux systèmes est le plus avantageux pour la connoissance des plantes.

Commençons par le système de M. de Las, en nous conformant à la marche qu'il a tracée, page 54. Il faut d'abord considérer la disposition des fleurs de quatre plantes ; ces quatre plantes ont les fleurs disposées en panicule ou épi ; ce que l'auteur nomme *uvée*. Retenons la lettre U, & passons ensuite à la considération d'une fleur de chaque plante. Toutes nous paroissent (selon les principes de l'auteur,) en entonnoir ; ce qui donne la lettre D : chacun de ces entonnoirs est formé de quatre pétales ; posons 4 sur le D en cette manière D. Pour nous rappeler que l'entonnoir est de quatre pétales, nous examinerons le calice ; ces quatre plantes l'ont de quatre feuilles : nous posons C ; nous détachons de chaque fleur les pétales sans effort, & sans intéresser le germe qui reste attaché à la tige, & nous disons avec M. de Las, le germe est *infère* ; ensuite en examinant les étamines, nous en trouvons six à chaque plante, nous écrivons E. Enfin nous examinons les pistils ; chaque plante en a un, nous écrivons P : nous avons donc obtenu pour

chacune des quatre plantes les lettres suivantes UDCEP. Il s'agit de ranger ces lettres dans leur ordre, de manière que chacune soit placée à pouvoir exprimer le nombre des pièces dont elle doit conserver l'idée, & j'écris *Eccudepi*. En voici la raison. *E* est une unité en la joignant au deuxième *E*, qui occupe le cinquième rang, en ne comptant les deux *CC* que pour un, & qui vaut cinq. Les deux *EE* valent six étamines, ou une & cinq. Les deux *CC* à côté l'un de l'autre valent, selon le quatrième principe, quatre, c'est-à-dire, un calice de quatre feuilles. *U* peut être placé par-tout; nous le plaçons après les deux *CC*, pour que le *D* qui doit exprimer un entonnoir de quatre pétales vienne la quatrième lettre du nom. *P*, étant une unité, nous n'en posons qu'un, & nous y joignons la voyelle *i*, du mot grec *Pi*: voilà la valeur de ce nom qui appartient également aux quatre différentes plantes.

L'auteur a nommé le Girofflier; & le nom anthographique qu'il nous en donne, est *edducepi*, page 169. On voit que ce nom a les deux *ed* pour seconde lettre, par la raison que nous avons dite au sujet du *C*; mais, comme nous l'avons déjà fait appercevoir, ces permutations dans cette méthode sont très-abondantes, puisque le nom de la fumeterre peut s'écrire de neuf ma-

nières différentes, quoiqu'il ne soit composé que de huit lettres.

Examinons maintenant ces mêmes plantes par la méthode de M. *Bergeret* (a).

D'abord il faut se rappeler que M. *Bergeret* dit dans le premier cahier de son ouvrage, que la manière d'être de la corolle, des étamines, des nectars, des pistils, de l'enveloppe, du calice, du péricarpe, des semences, lui avoit fourni huit grands tableaux alphabétiques, & qu'une nouvelle considération de ces mêmes caractères lui avoit donné matière à sept autres petits tableaux qui n'étoient composé que de voyelles; qu'il les avoit entremêlés de manière qu'ayant pris de chacun de ces tableaux une lettre en raison des caractères de la plante, & les ayant rangées à côté les unes des autres dans le même ordre numérique des tableaux, les noms qui en résultoient pouvoit être épelés. Voici l'ordre de ces tableaux, & la lettre que chacun d'eux fournit pour chacune de ces quatre plantes, avec l'explication de la valeur de chacune de ces lettres.

(a) Je crois nécessaire de prévenir ici que j'ai connu la méthode de M. *Bergeret* en 1776, par des démonstrations qu'il nous en fit, & que les noms que je vais former sont d'après les tableaux que cet auteur me permit de copier en 1778; j'ignore s'il y a fait quelque changement depuis.



Par cette méthode, on voit que les quatre plantes se ressemblent par la corolle, par les étamines & par les calices; que la Lunaire diffère des trois autres, parce qu'elle n'a point de nectar; parce qu'elle a pour fruit une silicule entière, & que ses semences sont réniformes; que le Giroflier & la Julienne se ressemblent par leurs nectars, mais qu'elles diffèrent par leurs filiques & par leurs semences; que le chou a quatre nectars, tandis que les deux précédentes n'en ont que deux. D'après cela, le nom de la Lunaire est *Gupmyabiahustier*; celui du Giroflier, est *Gupmychoahujvée*; celui de la Julienne, *Gupmychoahusvez*; celui du Chou, *Gupmyfbiahusvez*. Cet exposé suffit pour prouver que la méthode de M. de Las est insuffisante pour distinguer un genre d'avec un autre, & qu'au contraire il est impossible de les confondre par la méthode de M. Bergeret; ce qui est un grand avantage: car moins un genre sera chargé d'espèces, & plus aisément on parviendra à connoître chaque espèce.

M. de Las ne manquera pas de nous opposer la difficulté de prononcer les noms *phytonomatotechniques*, & la facilité qu'on a au contraire de prononcer les *anthographiques*; de plus la manière agréable dont l'oreille sera frappée par les modifications qu'on est le maître de porter à ses noms, selon le

génie des langues qu'on veut imiter. Nous lui répondrons, nous *botanophiles*, simples élèves de M. *Bergeret*, que nous nous soucions peu d'avoir nos oreilles agréablement chatouillées, si ces noms sont insuffisants, & si ces noms varient à l'infini. M. *Bergeret* n'a jamais prétendu exiger d'un élève de retenir, ni même de prononcer ses noms; mais il a exigé d'eux d'apprendre les principes par cœur, afin de nommer ou écrire de suite le nom d'une plante qu'on n'auroit jamais vue. Veut-on ensuite savoir quel nom porte cette plante dans l'ouvrage de *Linnaeus*, alors on trouvera dans l'ouvrage de M. *Bergeret* ce rapport, & celui des botanistes les plus suivis.

Nous aurions encore pu nous dispenser d'entrer dans aucun détail sur la langue *phyllographique* que M. de Las propose, mais elle présente un genre de divertissement trop neuf pour la passer sous silence; cet agrément consiste à pouvoir, avec un peu d'adresse, former, par la description d'une plante, une espèce de roman que personne ne comprendra, si on n'en a point la clé.

La langue *phyllographique* est établie par un alphabet de ce nom: chaque signe de cet alphabet est formé de deux consonnes, entre lesquelles la personne qui forme des noms peut placer telle voyelle qu'il lui plaît; Bc veut dire bicolore; Cn, veut dire conné, &c. &c.

On conçoit bien qu'un François écrira Cn, ou conné, comme nous écrivons cane, ou bien cene; l'Italien, cini; le Latin cona, ou bien cuna. Exprimons les caractères suivans qu'on trouve à la nummulaire.

Tige rougeâtre stolonifère, feuillée, feuilles orbiculaires.

Voici les abréviations.

^T ^{rs} st ^f
Tige roussâtre, stolonifère, feuillée,
^f ^{rn}
feuilles rondes.

Si je rassemble ces lettres, & que j'intercalles des voyelles à ma fantaisie, j'écrirai Terefe est sole à furne; c'est ainsi, comme nous l'avons dit, qu'on parviendroit à faire un roman pour chaque plante.

OBSERVATION

Sur une angine œdémateuse, prête à suffoquer le malade; par M. Houdry, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins de Moulins.

Je fus appelé le 18 juillet 1783 au secours du nommé *Platet*, marinier, malade depuis quatre jours d'une esquinancie qu'on avoit traitée d'inflammatoire, & que je reconnus être une angine œdémateuse bien caractérisée; elle avoit été occasionnée par

un travail forcé pendant toute une nuit sur la rivière, suivi de refroidissement, & conséquemment d'une transpiration interceptée.

Le malade ne pouvoit rien avaler, & respiroit à peine avec une espèce de sifflement d'autant plus pénible à entendre, qu'il indiquoit une mort prochaine par suffocation. Tout le col étoit prodigieusement tuméfié, sur-tout aux parties antérieures & latérales depuis les clavicules jusqu'aux apophyses mastoïdes; la tumeur étoit œdémateuse, & d'un rouge pâle. Le malade étoit au quatrième jour de l'invasion: on avoit pratiqué plusieurs copieuses saignées, & on avoit appliqué sur la tumeur des cataplasmes émolliens; les gargarismes de même nature n'avoient pas été oubliés, le tout sans succès, & le mal s'étoit accru au point qu'on regardoit le malade comme près d'expirer; le pouls étoit petit & fréquent. Le danger imminent ne me laissant voir aucune ressource dans la saignée, vu l'état du pouls, ni dans les vésicatoires dont l'effet auroit été trop lent, je me déterminai à ordonner trois scarifications profondes sur la partie latérale droite du col, plus tuméfiée que la gauche; j'en conférai avec M. *Prieur*, chirurgien de notre ville, très-adroit & très-instruit, qui, tout en convenant de la nécessité de ce remède unique, me représenta que si cette opération ne réussissoit pas,

les parens du malade ne manqueroient pas de dire qu'il l'avoit égorgé : je convins avec lui de l'injustice du peuple , mais que nous ne devions pas hésiter entre la crainte des jugemens injustes , & l'espoir de sauver la vie à un homme par une opération que nous regardions comme absolument nécessaire ; que d'ailleurs je me chargeois du blâme , ayant ordonné le moyen. Je n'eus pas de peine à persuader M. *Prieur*, il en sentoît comme moi la nécessité ; il fit trois incisions, à la partie latérale droite du col, de la profondeur de quatre lignes, sur deux pouces & demi de longueur verticale , placée de manière à éviter la veine jugulaire, & sur-tout l'artère carotide ; il coula trois ou quatre onces de sang en moins d'une heure : cette saignée locale eut un succès très-prompt , elle débarrassa en partie les vaisseaux qui, par leur engorgement, interceptoient la respiration & la déglutition , de sorte que le malade put articuler quelques mots , & qu'on put lui faire avaler quelques cuillerées de liquide ; il dormit quelques heures dans la nuit ; & à ma visite du matin, j'eus la douce satisfaction de reconnoître un mieux considérable ; cependant , comme les parties externes du col étoient encore fort tuméfiées par l'œdème , je fis appliquer à la partie postérieure du col trois ventouses qui furent scarifiées, lesquelles posées à la

partie déclive, le malade étant couché sur le dos, contribuèrent au dégorgement des parties antérieures.

On pansa durant quelques jours les plaies avec le basilicum pour déterminer une plus grande fonte, & ensuite avec un digestif simple; pendant ce temps, on fomentoit tout le col avec une décoction résolutive; à chaque pansement, il couloit une grande quantité de pus aqueux, & si fétide, que le malade n'en pouvoit supporter l'odeur, même entre les pansemens, ce qui nous détermina à les rapprocher.

La tumeur du col diminua en proportion de l'écoulement purulent; & enfin, après quinze jours d'une abondante suppuration, tout le tissu cellulaire étant dégorgé, le col étant réduit à son volume naturel, les plaies se cicatrisèrent. Le malade avoit été purgé trois fois pendant le traitement, & le fut encore après pour confirmer sa guérison.

Cette observation me paroît d'autant plus intéressante, qu'elle peut aider à établir une différence essentielle entre l'ésquinancie inflammatoire, & cette espèce d'angine dont le traitement est fort différent, & que je ne doute pas qu'on ait souvent confondu ces deux maladies; tout le monde fait que dans la première, on doit insister sur les saignées multipliées, sur les pédiluves, sur les fomentations émollientes & les gargarismes

antiphlogistiques ; au contraire dans la seconde où il y a peu ou point de fièvre, après une saignée au plus, on doit avoir recours aux boissons chaudes légèrement sudorifiques, aux fomentations résolatives, aux gargarismes résolutifs, aux épispastiques, en réservant pour le cas urgent les moyens que j'ai employés, n'ayant été appelé qu'à l'extrémité, & ne pouvant par cette raison décrire les premiers accidens de la maladie.

En plus de trente années de pratique, je n'ai observé que deux fois cette espèce de maladie avec des symptômes aussi pressans. Il y a environ quinze ans que je fus appelé à Saint-Pierre-le-Moutier, à sept lieues de Moulins, au secours d'un particulier qui, comme celui qui est l'objet de cette observation, étoit au même degré de cette maladie ; il avoit été saigné six ou sept fois ; aussitôt que j'eus reconnu l'extrémité où il étoit, j'ordonnai les scarifications ; pendant que le chirurgien, qui étoit présent, se disposoit à les faire, le malade qui étoit dans un état de foiblesse extrême, par un dernier effort de la nature, se leva brusquement sur son séant, frappa trois ou quatre fois de ses deux mains sur son lit, & re tomba mort. J'en fus d'autant plus vivement affecté, que je ne doute pas que, si je fusse arrivé plus tôt, j'aurois sauvé la vie à

ce malade, comme j'ai eu le bonheur de le faire à celui qui est le sujet de cette observation.

OBSERVATION

Sur un lait répandu qui a parcouru différentes parties du corps ; par M. DEMER-TET, docteur en médecine, chirurgien aide-major à l'isle Russe en Corse.

Le 21 juillet 1783, je fus appelé à six heures du matin pour accoucher une Dame, âgée d'environ vingt-quatre ans, d'un tempérament délicat, qui, malgré cela, n'avoit jamais eu aucune maladie en sa vie.

L'accouchement fut des plus heureux, la Dame fut délivrée en peu de temps. La fièvre de lait se manifesta au bout de trois jours ; le lait commença dès ce moment à se porter en abondance aux mamelles ; les lochies couloient très-bien ; la mère allaita son enfant jusqu'au 6 du mois d'août, époque où je fus appelé pour voir l'accouchée, qui avoit une fièvre très-forte, avec un violent mal de tête ; le ventre étoit météorisé.

La garde m'assura que la malade n'avoit rien fait qui pût occasionner un tel dérangement ; le lait fut entièrement supprimé.

Je fis faire une saignée du bras, des fomentations sur toute la région du ventre ; je prescrivis des lavemens adoucissans, & pour boisson une tisane nitrée.

Le 10 au matin, je fis prendre à la malade trois onces d'huile d'amandes douces, pour dissiper les coliques dont elle étoit tourmentée ; ce qui lui procura plusieurs selles bilieuses : la fièvre parut céder un peu à tous ces remèdes.

Mais le 12 au matin, la malade me dit n'avoir pas dormi de toute la nuit, à cause d'une douleur qu'elle avoit ressentie à la jambe gauche : après l'avoir examinée, j'aperçus une dureté très-considérable dessous les muscles gastrocnémiens ; j'y fis appliquer des cataplasmes émolliens, je prescrivis trois verres par jour d'une décoction de quinquina nitrée.

Le 2 d'août, je fis l'ouverture de l'abcès, d'où il sortit environ une pinte de pus, de couleur de lie de vin ; lorsque l'abcès fut sur le point d'être cicatrisé, j'évacuai la malade avec un minoratif. La plaie ne fut pas plutôt fermée, que le sein du côté gauche se gonfla, & vint à suppuration ; j'en fis l'ouverture, il en sortit environ deux livres de pus très-fétide : à peine la cicatrice fut-elle faite, que, malgré l'usage des amers & des minoratifs employés de temps en temps, il survint encore à notre malade une

tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon à la joue gauche, dessous le muscle buccinateur; cette tumeur tenoit assez de la nature du charbon, & vint difficilement à suppuration, malgré les topiques les mieux indiqués.

Le 12 septembre je l'ouvris, il en sortit trois onces environ de matières grumelées très-fétides. La plaie fut longue à se cicatrifer; mais à peine le fut-elle, que, quelques jours après, la malade ressentit tout-à-coup au doigt *index* de la main droite, une forte douleur qui ne fit qu'augmenter, malgré les bains d'eau de mauve & les cataplasmes émolliens; la tension ne tarda pas à se communiquer à la main, à l'avant-bras & au bras; enfin les glandes de dessous l'aisselle se terminèrent par la suppuration, au moyen de l'onguent de la mère.

Malgré le dégorgement de ces glandes, la malade éprouvoit des douleurs si horribles de son doigt, que le 29 septembre à neuf heures du soir, elle me fit appeler pour lui donner du soulagement; je reconnus qu'elle avoit un panaris dans la gaine des tendons.

Je m'informai de la malade, quel étoit l'endroit où elle avoit senti le principe de la douleur; je fis une incision à l'endroit indiqué; il n'en sortit que du sang qui procura un dégorgement très-considérable à

SUR UN LAIT RÉPANDU. 491
toute la partie, & donna de la tranquillité
à la malade, qui guérit de son panaris : au-
jourd'hui la Dame qui fait le sujet de cette
observation jouit d'une très-bonne santé.

OBSERVATION

*Sur une gale de tête répercutée, suivie de
l'ouverture du cadavre ; par M. LE
CONTE DE PREVAL, médecin à
Avranches.*

Madame de Milleveau ayant perdu une
fille qu'elle avoit eue de son premier maria-
ge, & retrouvant dans la maladie qui fait le
sujet de cette observation, de la ressem-
blance, a désiré que l'on fît l'ouverture de
son enfant, pour qu'elle fût utile au reste de
sa famille.

A seize mois & demi, il lui vint à la tête
une fluxion, connue sous le nom de *gale*,
dont on favorisa la sortie par l'application
des feuilles de bette (a) : l'écoulement fut

(a) Lorsque j'ai à traiter cette petite indispo-
sition si ordinaire aux enfans, loin d'en favoriser
le cours, je me hâte de la détourner de la tête
par un vésicatoire à la nuque ; j'ordonne une
tisane faite avec les racines de doche, le sel de
Glauber & la réglisse ; j'y joins quelques purga-
tifs. A mesure que l'humeur s'évacue, la gale dis-
paroît sans aucun accident pour la suite.

très considérable pendant dix jours ; alors il se ralentit , & se tarit totalement le lendemain sans cause manifeste. Dès la nuit suivante , l'enfant se plaignit vivement , & fut pris d'une fièvre violente.

On crut que la présence des vers étoit la cause de ces accidens , & j'eus encore cette fois une preuve que les vers sont trop généralement regardés comme cause première des maladies des enfans.

On donna la tisane de coralline de Corse , d'orge mondé & de réglisse , l'huile d'aman-des ducs par cuillerée ; le bouillon de veau , les lavemens d'eau , de lait & de miel.

Je vis la ma'ade le soir , elle avoit peu de fièvre ; le pouls n'étoit pas fort ; le lavement qu'elle avoit rendu contenoit du lait caillé : j'en prescrivis un d'eau simple avec un jaune d'œuf & du sucre : me défiant cependant de la trop subite disparition de l'humeur de la tête , je recommandai d'appliquer un vésicatoire à la nuque : on s'y opposa ; on eut même de la peine à permettre de mettre dans les cheveux un peu de poudre de cantharides , qui ne rappela pas l'humeur.

Quand je revins le lendemain après midi , on appliquoit des flanelles imbibées de décoction émolliente sur le ventre qui se tenoit avec douleur ; je prescrivis de prendre par cuillerées , toutes les demi-heures , un

mélange d'huile d'amandes douces, de sirop de guimauve & de décoction de coralline de Corse, sur lequel j'insistai à cause que l'enfant avoit rendu un ver par les selles, & qu'elle portoit continuellement ses doigts fort avant dans sa bouche, comme pour en attirer quelque autre qu'elle sembloit vouloir jeter, en faisant des efforts pour vomir; une prise de cette mixture calmoit aussitôt ces efforts & les agitations de l'enfant.

On consentit enfin au vésicatoire; mais qui, pour avoir été trop différé, ne seconda pas mes vues: les fomentations, les lavemens de linette, les bains tièdes, furent également inutiles; la tension du ventre vint au point que, de purement inflammatoire qu'elle avoit paru jusqu'alors, elle devint une vraie tympanite.

D'après l'observation de M. *Martin* (a), je balançai si je ne devois pas aussitôt recourir à la ponction; mais, ne pouvant me décider sur le séjour réel des vents, je m'en tins à la boisson d'infusion de camomille & de mélilot, dont j'ordonnai une forte décoction en lavemens, & je mêlai cette décoction avec moitié de vin rouge, pour faire des fomentations sur le ventre; méthode qui m'avoit réussi en pareille circonstance,

(a) Journal de Médecine, septembre 1766, Tome XXV, page 251.

mais dont je n'obtins pas cette fois de succès.

L'enfant mourut sur les dix heures du matin ; le lendemain samedi, troisième jour de l'invasion de la maladie (a), son ventre resta toujours aussi gonflé jusqu'au soir, que *M. Chatelain*, chirurgien aux rapports, & lieutenant, en fit l'ouverture, que je le priai de commencer par une incision à l'endroit où l'on pratique la paracentèse ; il ne sortit qu'un peu d'air écumeux, sans aucune dépression du ventre.

Nous fîmes l'ouverture de la poitrine, plutôt pour suivre la coutume ordinaire, que par aucun motif de recherches, n'ayant aucun lieu de soupçonner la moindre lésion dans cette partie, parce que l'enfant ne s'étoit jamais plaint de la poitrine ; néanmoins nous y trouvâmes un épanchement purulent : la face externe du lobe gauche du poumon faisoit corps avec la plèvre, que l'on ne put arracher que par lambeaux des côtes qui commençoient à se carier par le pus, qui avoit en quelque sorte fondu la substance de ce lobe, au point qu'il n'étoit plus qu'une espèce d'amas sanieux.

(a) On m'a dit depuis, qu'il avoit été donné je ne sai quelle potion avec des poudres purgatives dont j'ignore aussi l'espèce & la dose ; ce fut probablement le second jour de la maladie.

Le lobe droit étoit dans toute son intégrité ; le cœur étoit vide & flétri.

A l'ouverture du bas-ventre, on vit saillir brusquement les intestins gonflés d'air dans toute leur longueur, clairs & transparens comme des boyaux soufflés ; ils ne contenoient aucune espèce de vers, ainsi que l'estomac qui étoit affaissé & totalement vide : les autres viscères étoient sains.

On voit par-là qu'il est difficile de statuer si l'opération doit avoir lieu dans la tympanite, parce que l'on ignore si son vrai siège est dans la cavité de l'abdomen, ou seulement dans celle des intestins, ou enfin dans toutes les deux à la fois.

On voit aussi que, n'ayant lieu d'attribuer le délabrement du lobe du poulmon en si peu de temps qu'au transport qui s'y est fait de l'humeur de la tête, il est de toute importance d'en prévenir la métastase sur cette partie, ou sur une autre partie quelconque.

On voit enfin combien la liberté d'ouvrir les cadavres seroit intéressante aux progrès de l'art de guérir, & par conséquent à l'humanité.



MÉMOIRE A CONSULTER,

Sur une observation faite à l'ouverture d'un cadavre ; par M.M. LAMBOIRE & MOREAU, chirurgiens d'Azay-le-Feron.

Madem. *Rose Denis*, âgée de onze ans, étoit atteinte depuis dix-huit mois d'une fièvre lente & continue ; la couleur de son visage étoit livide & plombée ; les glandes du col, des aines & des aisselles formoient des proéminences & des duretés sensibles ; un trajet fistuleux, situé à la partie latérale & un peu moyenne de la mamelle droite, rendoit depuis plusieurs mois une humeur âcre & limpide : la malade, tombée dans le dernier état de marasme, mourut le 7 juin 1783, & fut ouverte le 8.

Après l'examen des parties extérieures, nous procédâmes à l'ouverture de la poitrine ; les poumons étoient extrêmement gros & gorgés, de couleur livide, parsemés de tubercules suppurés ; la plèvre étoit remplie d'une grande quantité d'érosions ulcérées, ainsi que le diaphragme ; la cavité du thorax & celle du péricarde étoient inondées d'une eau jaunâtre & d'une odeur fort désagréable : dans le ventricule droit du cœur, nous avons trouvé une concrétion polypeuse qui le remplissoit en entier.

Dans

Dans le bas-ventre, le grand lobe du foie étoit d'une grosseur démesurée & rempli d'hydatides; la partie inférieure de ce viscère étoit racornie & difficile à rompre, ainsi que la rate, qui étoit surmontée par des tumeurs olivaires bleuâtres, dont plusieurs portoient des hydatides: la vésicule du fiel contenoit environ une demi-once de bile singulièrement altérée; le mésentère étoit parsemé de paquets glanduleux, durs & squirrheux; le canal intestinal étoit boursofflé, & parsemé d'hydatides; le canal thorachique & le réservoir de Pecquet, étoient squirrheux, & engorgés par un éduit de matière plâtreuse; l'estomac, rempli d'appendices polypeuses & fort petit, étoit resserré sur lui-même, & contenoit peu de suc gastrique; le pylore étoit si rétréci, qu'à peine pûmes-nous y introduire un stylet de moyenne grosseur.

L'ouverture du cerveau n'a rien offert de particulier qu'une légère inflammation, qui n'avoit procuré aucun épanchement.

Nous avons ouvert l'abcès fistuleux dont nous avons parlé; son trajet s'étendoit jusque sous la clavicule du côté affecté; il étoit entouré de parties glanduleuses depuis son orifice jusqu'au col.

D'après l'examen des viscères, ne peut-on pas conclure qu'un vice scrophuleux a été la cause de la mort de cette jeune Demoiselle.

felle ? Le resserrement & l'obstruction du pylore l'ont conduite au marasme , par la difficulté de prendre depuis long-temps la nourriture nécessaire.

On demande les moyens d'empêcher les effets d'une maladie aussi funeste pour cette famille , & d'en prévenir la naissance chez cinq enfans qui restent , & dont la constitution foible & délicate fait craindre pour leurs jours. Les parens sont bien portans , cependant le père porte depuis son bas âge une dartre vive sur une grande partie du corps.

O B S E R V A T I O N

Sur une fracture des os du crâne , avec déchirement de la dure & pie-mère , suppuration du cerveau ; &c. ; par M. GENY , chirurgien de l'Ecole royale pratique de Paris , ancien chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon , prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbrison en Forez.

Le 25 août 1783, je fus appelé chez M. Demons , chevalier de S. Louis , ancien capitaine au régiment de Penthievre ; son fils , âgé de onze ans , venoit de faire une chute par la fenêtre d'un second étage , de la hau-

teur de vingt-huit pieds, dans une cour pavée : je le trouvai dans un état à faire craindre une mort prochaine ; il rendoit le sang par le nez , les oreilles & la bouche ; il avoit entièrement perdu la connoissance. Je fis appeler M. *Durand*, mon confrère : nous visitâmes le malade dans toutes les parties de son corps ; il avoit une plaie considérable sur la partie antérieure & moyenne du coronal, & deux petites plaies de la longueur de trois lignes sur le pariétal gauche, près de la portion squameuse du temporal ; l'œil gauche & les paupières étoient très-engorgés & de couleur livide ; les deux poignets étoient complètement luxés en devant , du côté gauche ; l'avant-bras étoit fracturé.

Je commençai par réduire les deux luxations , ainsi que la fracture ; ce qui fut fait assez promptement. Nous passâmes à l'examen de la tête où étoit le plus fort du mal ; ayant sondé la plus grande des plaies, je ne trouvai point de fracture, elle étoit suffisamment dilatée pour me permettre de tout observer avec le doigt ; les os étoient dans leur état naturel , je soupçonnois que la fracture étoit d'un autre côté.

Sur le pariétal gauche, il y avoit, ainsi que nous l'avons annoncé, deux plaies si petites, que la plus grande n'avoit pas trois lignes de longueur ; la plus inférieure étoit située

sur la partie écailleuse du temporal, & ces plaies étoient distantes l'une de l'autre d'environ un pouce; je fis une incision, qui des deux plaies n'en fit qu'une; aussitôt il en sortit à gros bouillon, beaucoup de sang noir & très-épais: dans le moment je m'applaudis de ne pas avoir négligé ces petites plaies qui n'étoient rien en apparence. Je fis une grande incision cruciale, je coupai tous les angles, ce qui mit la fracture parfaitement à découvert; elle étoit de figure circulaire, du diamètre d'environ deux pouces, dont la plus grande partie portoit sur le pariétal, & la plus petite sur l'os temporal. La portion des os fracturés, contenue dans le cercle, formoit cinq esquilles; le sang continuoit de sortir en abondance, & ne nous permit pas de pousser nos recherches plus loin. Je fis une saignée au bras qui n'étoit pas fracturé; nous décidâmes qu'il falloit renvoyer le trépan au lendemain; je fis mettre le malade dans une peau de mouton que l'on venoit d'écorcher; je recommandai de lui donner pour toute boisson, de la limonade; il passa la nuit dans un délire si violent, que quatre hommes ne pouvoient le contenir; on entendoit craquer ses dents de fort loin: de cet état de crise, il passoit à l'assoupissement le plus profond; vers le milieu de la nuit, je lui fis une seconde saignée.

Le second jour nous étant assemblés, M. *Durand* & moi, je levai l'appareil ; la fracture étoit parfaitement à découvert , & de l'espèce que les auteurs appellent *scpiefma*, *embarure* ; l'une des cinq esquilles me parut presque détachée , je la soulevai avec l'élevatoire , & je la retirai facilement : c'étoit une portion de la partie squameuse du-temporal ; cette ouverture étoit d'environ quatre lignes de diamètre , ce qui me tint lieu de trépan ; je relevai les autres esquilles , pour suivre la méthode des auteurs les plus célèbres , & les laissai en place ; l'expérience m'a bien appris qu'il faut savoir, dans plusieurs cas, s'écarter de la grande route : la suite de cette observation va le prouver. Je pansai la plaie avec de la charpie brute , & je mis par dessus des compresses trempées dans parties égales d'eau commune & d'eau-de-vie ; la fièvre , le délire , l'assoupissement continuoient avec la même violence ; je fis une troisième saignée au pied ; sur les dix heures du soir, je fus voir mon malade, tous les symptômes fâcheux se manifestoient , l'œil étoit cadavéreux, le pouls étoit intermittent ; je crus qu'il ne passeroit pas la nuit.

Le troisième jour ayant levé l'appareil , je trouvai les bords de la plaie livides, presque secs , enfin d'une nature à tout désespérer ; j'examinai les pièces d'os fracturés

avec toute l'attention possible : je soupçonnai que quelqu'une d'entre elles faisoit une compression sur la dure-mère ; les os du crâne étant convexes en dehors, concaves en dedans, ils ne peuvent être enfoncés sans présenter une portion tranchante, qui pique & coupe la dure-mère : quelque peine, quelque soin que puisse se donner le chirurgien pour les remettre en place, un seul point de pression peut occasionner une inflammation des membranes, d'où naissent des accidens qui font bientôt périr le malade, & qui auroient infailliblement fait succomber le mien, si je n'avois tiré la conséquence, que tous les symptômes fâcheux venoient de cette cause. Je me décidai à enlever toutes les pièces d'os fracturés ; par cette opération, la dure-mère présenta à découvert une surface de la largeur d'un gobelet de moyenne grandeur : j'eus la satisfaction d'avoir tiré un pronostic juste ; la dure-mère & la pie-mère étoient déchirées en deux endroits, avec inflammation ; une portion de la substance du cerveau étoit à découvert d'environ quatre lignes de longueur, sur deux de largeur. Je visitai toute la circonférence des os fracturés, pour m'assurer par mon doigt si rien ne piquoit la dure-mère ; ayant trouvé les choses telles que je le desirois, je fis le plus promptement possible mon pan-

fement avec un plumaceau légèrement imbibé de baume de Fioraventi, & par dessus je plaçai quantité de charpie brute : deux heures après, mon malade parut mieux, la fièvre, les mouvemens convulsifs de la mâchoire diminuèrent ; je fis une quatrième saignée au pied, & pour boisson je donnai la tisane simple : la nuit fut plus tranquille.

Le quatrième jour je visitai mon appareil ; en soulevant un peu la charpie, je m'apperçus qu'il commençoit à se former une suppuration : je ne voulus point la déranger, je remis le pansement au lendemain ; ce jour il y eut un mieux marqué, le malade connut le domestique de la maison ; il n'étoit point encore allé à la selle depuis son accident, il y fut copieusement dans la journée ; je lui fis donner quelques cuillerées de crème de riz ; la nuit fut moins orageuse.

Le cinquième jour, après avoir levé l'appareil, je trouvai le plumaceau chargé d'un pus gras, épais, ressemblant à de la crème ; il me parut qu'il étoit produit par la substance même du cerveau : je dis au malade, qui avoit repris toute sa connoissance, de souffler dans sa main ; le pus sortit en grande quantité de l'endroit où le cerveau étoit à découvert : j'absorbai autant qu'il me fut possible la matière avec de la charpie brute ; je mis sur le cerveau un plumaceau trempé

dans parties égales d'eau-de-vie & d'eau miellée. Après cette application, le malade fit un cri, que j'attribuai à l'irritation qu'occasionnoit l'eau-de-vie ; je mis un digestif simple sur les plaies des chairs, & je recouvris le tout avec la charpie brute. Toutes les fois que je pansois mon malade, j'avois un réchaud de braise sur un guéridon, près de sa tête ; avec ma main gauche, je tenois une grande compresse pliée en quatre & bien chauffée, & par dessous avec ma main droite, j'appliquois mon appareil. Cette journée fut des plus heureuses ; mon malade étoit sans fièvre ; l'appétit devint si grand, qu'il dévorait le peu d'aliment qu'on lui donnoit : c'étoit la saison des pêches, je lui en fis donner une ; j'augmentai la dose de son riz, & lui fis donner un biscuit.

Le sixième jour la suppuration fut des plus abondantes ; les chairs commençoient à bourgeonner, & tout alloit au mieux possible : le cri qu'avoit fait le malade lors de l'application du plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, me fit supprimer cette liqueur, je le pansai simplement avec la charpie brute ; sur la fin, lorsque les chairs végétoient trop, je me servis de la pierre infernale.

Le septième jour la suppuration fut la même, ainsi que les pansemens, que j'ai con-

tinués pendant une vingtaine de jours sans rien changer ; je voyois chaque jour avec plaisir des chairs rouges qui pulluloient de la substance du cerveau & de la dure-mère, lesquelles jointes aux suc's osseux qui s'échappoient de la circonférence des os fracturés, ont formé un corps qui a remplacé les pièces d'os que j'avois emportées.

Au cinquantième jour de la maladie, il se fit une exfoliation de toute la circonférence des os qui avoient été exposés au contact de l'air.

Le premier novembre la plaie a été parfaitement cicatrisée ; sur la fin j'ai purgé mon malade quatre fois, en mettant quatre jours d'intervalle ; les luxations & les fractures n'ont jamais été accompagnées du moindre accident ; j'ai eu la satisfaction de voir cette cure couronnée d'un succès complet. M. *Demons* est rentré le 3 novembre au collège pour y continuer ses études.

J'ai communiqué cette observation à l'Académie de chirurgie, à laquelle j'ai envoyé les cinq esquilles.

OBSERVATION

Sur un abcès au rein gauche ; par M. CASSAGNE, chirurgien gagnant maîtrise de l'Hôtel-Dieu d'Aix, en Provence.

Le nommé *Fontaine*, natif d'Avignon ;

vint à l'Hôtel-Dieu de cette ville le 26 septembre 1782 ; je le trouvai dans le premier degré de marasme , ayant un ictère très-manifeste , & une fièvre lente qui menaçoit ses jours. J'appris de lui qu'il sentoît des douleurs très-inquiétantes dans différentes parties de son corps , & notamment vers le flanc gauche. Il fut traité par le médecin, alors de quartier. Au bout de quelque temps son état s'étant sensiblement amélioré , il ne desiroit rien tant que d'aller respirer l'air libre. Loin de s'opposer à sa demande, on le laissa sortir le 23 octobre suivant ; ainsi il resta un mois moins trois jours dans cet hôpital.

Au bout de deux mois, il revint à l'Hôtel-Dieu ; son aspect m'effraya ; les symptômes déjà annoncés , excepté l'ictère , avoient considérablement augmenté, il s'y étoit joint l'œdématie des jambes, & une diarrhée très-abondante. Il fut encore reçu , & mis à l'usage des remèdes médicaux, qui, quoiqu'administrés par des mains savantes, n'eurent pas, à beaucoup près, les mêmes succès que la première fois. Le malade dépérissoit à vue d'œil, & la douleur du côté gauche se faisoit sentir plus vivement. Quoique son état nous parût désespéré, le médecin & moi nous examinâmes l'endroit douloureux avec la plus grande attention.

Cet examen murement réfléchi nous fit naître , quoique sans aucune raison appa-

rente, l'idée d'une suppuration commençante, & nous fit tourner nos vues du côté des remèdes qui pouvoient la favoriser. Le même soir, le malade fut transféré dans la salle des blessés.

Le lendemain matin je l'examinai encore, de concert avec M. *Pontier*, chirurgien justement célèbre, alors de quartier dans l'hôpital; ayant observé l'endroit douloureux, nous y trouvâmes une légère élévation, couverte d'un rouge pâle, & un commencement de fluctuation profonde. Curieux de savoir la cause qui avoit produit des effets si terribles, nous interrogeâmes plus particulièrement le malade: il nous avoua qu'il avoit été atteint en différens temps de plusieurs symptômes vénériens, & qu'il avoit essuyé divers traitemens pour les combattre. D'après tout ce que nous dit *Fontaine*, je le regardai comme épuisé par le plaisir de Vénus, & par des remèdes mercuriaux mal administrés; il avoit un reste de vérole impossible à détruire, à raison de l'état de foiblesse où l'avoit jeté la longue suite de ses maux. Dès ce moment, nous le crûmes perdu, & nous ne nous occupâmes que du soin de calmer ses douleurs, par l'usage des narcotiques, l'unique ressource qui reste aux malheureux qui sont dans pareil cas.

La tumeur du côté gauche, qu'on avoit toujours pansée avec les cataplasmes d'her-

bes émollientes , s'étant élevée jusqu'à un certain point , & la fluctuation s'y faisoit sentir plus distinctement , nous crûmes devoir proposer au malade le moyen propre à remplir l'indication qui se présentoit ; mais sentant ses forces l'abandonner , & voyant le terme de sa vie s'approcher , il s'y opposa invinciblement. Au bout de deux jours , lorsque je renouvelai le cataplasme , cette tumeur s'ouvrit spontanément , & il sortit par cette ouverture , que je crus devoir aggrandir tout de suite , environ six onces de pus assez louable ; cette évacuation qui paroissoit devoir être favorable au malade , l'affoiblit encore davantage , & fut peut-être cause qu'il cessa plus tôt de vivre. Il mourut enfin le 13 février 1783 , sept jours après l'ouverture de la tumeur.

Je fis seul l'ouverture du cadavre , & je trouvai que les principaux viscères du bas-ventre étoient singulièrement affectés ; toutes les parties contenues dans cette capacité sembloient porter avec elles un germe d'obstruction. Les glandes du mésentère étoient visiblement engorgées , & le tissu cotonneux de la ratte étoit considérablement distendu par la présence d'un sang noirâtre. Le foie étoit plus volumineux que dans l'état naturel , & il renfermoit dans sa propre substance plusieurs glandes squirreuses ; le rein du côté malade étoit dans une désorganisa-

tion inconcevable : toute la partie mamelonée n'étoit qu'une masse pierreuse très-difficile à décrire.

Voilà ce que j'ai observé durant la vie, (au moins pendant son séjour dans cet hôpital) & après la mort de cet être infortuné. Le vice vénérien n'auroit-il pas été seul cause de tout ce désordre ? C'est aux maîtres de l'art à prononcer.

Je conserve dans mon cabinet vingt-deux pierres de ce rein, que je me propose d'envoyer incessamment à l'Académie royale de chirurgie ; j'y joindrai quelques autres concrétions pierreuses que j'ai rencontrées dans ma pratique.

Note du Rédacteur,

M. *Trabuc*, élève en chirurgie à Aix, a inséré dans le Journal de Médecine, cahier d'août 1783, page 146, une observation que nous sommes portés à croire être la même que celle de M. *Cassagne* : on trouve cependant dans le simple récit des faits des différences notables, & les lecteurs sont priés de faire la comparaison des deux observations.

OBSERVATION

Sur l'extirpation d'une loupe charnue ; par M. DU LOU, seigneur Du Lou, près Montauban en Bretagne.

La nommée *Marie Joffe*, fille men-

§ 10 EXTIRPATION D'UNE LOUPE.

dianthe de la paroisse de S. Jouan-de-l'Île, évêché de Saint-Malo, portoit depuis sept ans une loupe du volume de trois à quatre livres, d'environ quatre pouces de haut, sur trois & demi de large, & de près de onze pouces de circonférence. Cette tumeur étoit implantée à l'apophyse mastoïde droite, descendoit jusques sur l'épaule, en adhérant au col, & gênoit le bras droit au point d'empêcher son action.

Pour parvenir à l'extirpation de cette loupe, j'ai fait une section jusqu'à sa base: la peau s'est retirée; & le corps étranger étant à découvert, j'ai fait avec un bistouri des incisions de droite & de gauche; & à l'aide des caustiques, j'ai fait tomber cette masse en mortification. J'ai prescrit le quinquina en lotion, & à prendre intérieurement; j'ai conseillé un régime tempérant, & j'ai purgé de temps en temps.

Pendant l'opération, il n'est point survenu d'hémorrhagie. En disséquant, pour ainsi dire, graduellement cette tumeur, j'ai trouvé des portions qui ressembloient à des ris de veau, de petites poches remplies de boules qui contenoient des espèces de lanières ou de filamens fort allongés, &c. &c.

La malade est non-seulement débarrassée de sa tumeur, mais encore elle est libre du bras droit; elle peut s'en servir & gagner sa vie.

Je me suis déterminé à publier cette observation, parce que les chirurgiens de ce canton ont refusé de traiter cette fille, (peut-être à cause de l'adhérence intime de la tumeur à tout le système nerveux, artériel & musculéux du cou,) & que sa guérison peut enhardir les praticiens dans des cas semblables.

Note de l'Editeur.

M. *Dulou*, engagé par le seul desir de se rendre utile, s'est appliqué à acquérir des connoissances dans l'art de guérir, connoissance qu'il met en pratique depuis près de vingt-deux ans, & qu'il consacre au soulagement des pauvres de son canton. Il a joint à son observation les certificats de M. *Jean Robert*, curé de Saint-Jouan-de-l'isle, & de M. *Gueret*, chirurgien de Montauban, qui constatent la vérité des faits.

RÉFLEXIONS DE M. ROBINEAU,

Maître en chirurgie à Dourdan, sur l'observation de M. GARLAND, à l'occasion d'un accouchement fait par le secours de l'art, &c. insérée dans le Journal de Médecine, cahier d'octobre dernier, pag. 326 & suiv.

L'hémorrhagie qui survient à tous les termes de la grossesse est sans doute dangereuse, mais le péril n'est pas toujours aussi

éminent que l'annonce M. *Garland*, lors même que le placenta est attaché au col de la matrice ; plusieurs observations qui me sont propres, & qui sont appuyées du sentiment de plusieurs auteurs célèbres, le prouvent : j'en vais rapporter deux, dans lesquelles les femmes qui en font le sujet, ont accouché presque sans secours, après des hémorrhagies utérines très-considérables ; & chez ces femmes le placenta étoit implanté au col de la matrice.

Dans la première de ces observations, la femme *Seglet*, habitante de la paroisse de Mérobert, & grosse de sept à huit mois, ayant perdu pendant deux jours une grande quantité de sang, m'envoya chercher ; la douleur qui suivit de très-près mon arrivée, expulsa hors de la vulve la tête de son enfant qui étoit mort. Je terminai le reste de l'accouchement à l'ordinaire. Il est probable que si j'eusse été appelé plus tôt ; & que j'eusse employé le forceps, la femme auroit eu un travail moins long, & l'enfant auroit pu être sauvé. En délivrant cette femme, j'ai trouvé le placenta adhérent fortement à la partie antérieure du col de la matrice, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à l'en détacher : la partie qui tenoit au col de l'utérus étoit fort épaisse, & celle qui s'en étoit séparée pour livrer passage à l'enfant, étoit molle & fort mince.

La

La deuxième observation est celle de la femme de *Pigrai*, plâtrier à Sainville; elle étoit grosse de huit à neuf mois. Cette observation diffère de la première, en ce que l'enfant s'est présenté par les pieds pendant qu'on est venu me chercher, & que la sage-femme du village les ayant saisis, a terminé l'accouchement sans beaucoup de peine. A l'instant qu'elle venoit d'extraire cet enfant encore vivant, j'arrivai assez tôt pour délivrer la mère qui, au récit de son mari, & de plusieurs femmes qui étoient présentes, avoit essuyé depuis près de trois jours une hémorrhagie utérine très-considérable, & qui les effrayoit. Je n'en fus pas surpris, lorsque je procédai à la délivrance de la femme: je trouvai l'arrière-faix placé de même que le précédent. Ces deux femmes sont encore accouchées très-heureusement depuis ce temps-là. M. *Baudelocque* (a) n'a-t-il pas raison de dire: « La femme livrée à elle-même n'est pas absolument sans ressource, quand le placenta est attaché sur le col de la matrice? Quelquefois dans l'extrême dilatation de l'orifice, cette masse s'en sépare entièrement d'un côté, les membranes se déchirent, & l'accouchement se fait naturellement, si la femme, malgré le sang

(a) Art des Accouchemens, par M. *Baudelocque*, tom. I, pag. 338, §. 935.

qu'elle a répandu , conserve assez de forces , &c. »

Il est donc possible qu'une femme dont le placenta a son insertion au col de la matrice , se délivre sans le secours de l'art. L'assertion de M. *Garland* est donc trop absolue , puisqu'il dit : « Mais combien plus grand est le péril , lorsque l'arrière-faix est implanté autour du col de la matrice , puisque la femme ne peut accoucher seule sans perdre la vie , ainsi que son enfant ! »

Cela est vrai à quelques égards , mais il s'en faut bien que cela arrive ainsi dans tous les cas. M. *Garland* continue , & dit : « Je publie d'autant plus volontiers cette observation , qu'il y a beaucoup d'auteurs qui parlent très-obscurément de cette implantation , d'autres qui la nient formellement , & fort peu qui l'aient connue parfaitement. »

D'après ces expressions , ne seroit-on pas disposé à croire que personne jusqu'ici n'a eu une connoissance parfaite de cette implantation de l'arrière-faix au col de la matrice ? Pour convaincre M. *Garland* du contraire , il suffit de lui rapporter que *Portal* (a) , à la fin d'une de ses observations sur un accouchement où il y avoit adhérence de l'arrière-faix au col de la matrice , ajoute

(a) Observations sur les causes & accidens de plusieurs accouchemens laborieux , quatrième édition , pages 60 & 65.

qu'en 1683 il a fait cinq accouchemens de la même espèce. M. *Petit* en 1723 a parfaitement connu cette adhérence au col de l'utérus, puisqu'il a communiqué un Mémoire à l'Acad. royale des Sciences sur cette implantation. MM. *Levret* (a) & *Baudelocque* (b) l'ont très bien connue, puisqu'ils enseignent la manière d'opérer dans cette circonstance : bien d'autres qu'il est inutile de citer, en ont parlé très-clairement. D'après toutes ces autorités, M. *Garland* ne nous annonce donc aucune découverte. S'il avoit seulement consulté les deux auteurs que je viens de citer, conseilleroit-il avec autant de confiance qu'il le fait, de déchirer l'arrière-faix dans son corps ? Il est de fait, comme le prouvent ces auteurs, que le cordon ombilical n'est pas toujours placé au centre du placenta : or en déchirant ce dernier dans son corps, l'accoucheur, malgré les précautions que l'art indique, ne peut-il pas lacérer le cordon, ou du moins quelques-unes de ses racines principales ? D'ailleurs les épaules, la tête, ne peuvent-elles pas être arrêtées par l'espèce de bourrelet

(a) L'Art des Accouchemens démontrés par des principes de physique & de mécanique, troisième édition, pag. 48, 49 & suiv. §. 275 & suiv. pag. 353, art. ix, même édit.

(b) L'Art des Accouchemens, tom. j, p. 334, §. 925, jusques & compris le §. 938, &c.

§ 16 SUR UN ACCOUCHEMENT.

que formera alors le placenta déchiré ? Et ; si on fait effort pour les extraire , il seroit très-possible que le placenta suivît ces parties, ou même le bassin de l'enfant, supposant qu'on aille chercher les pieds.

Placez le cordon au centre du placenta ; en déchirant ce dernier près de l'insertion du cordon, trouverez-vous assez d'espace jusqu'à son bord pour faire passer l'enfant sans qu'il occasionne un déchirement plus considérable, soit du côté de son bord, soit du côté du centre ? Si le déchirement a lieu du côté du centre, le cordon & quelques-unes de ses racines principales ne peuvent plus rester intacts ; il faut absolument qu'ils soient à leur tour déchirés par une compression violente , ou par une suite du déchirement de l'arrière-faix, ce qui causeroit infailliblement un danger urgent, tant pour la mère , que pour l'enfant. Dans tous les cas où j'ai été appelé pour de semblables accouchemens , j'ai toujours observé que l'arrière-faix se décolloit plutôt du côté du coccx , que d'un autre côté. La nature ne nous instruiroit-elle pas par-là que c'est le chemin qu'il faut que l'accoucheur prenne pour aider à la délivrer du fardeau qui la gêne ? En conséquence, je préfère cette méthode. Je laisse aux gens de l'art à faire la comparaison de ma pratique avec celle de M. *Garland*.

Je cherche à connoître l'endroit où le placenta est décollé, ce qui arrive presque

toujours quand la perte a lieu. Si son décollement ne suffit pas pour l'introduction de ma main, je l'augmente par des mouvemens doux autant qu'il est nécessaire. Je me fers de ce moyen, quand la perte me fait craindre absolument pour la vie de la mère & de l'enfant ; c'est ce que l'expérience m'a appris, & ce qui est conseillé par les maîtres de l'art.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1784.

Les maladies-régnantes ont été les pleuro-péritonies bilieuses : les fluxions de poitrine purement inflammatoires & les gangreneuses, ont disparu ; il y a eu des fièvres bilieuses, dont quelques-unes se sont masquées sous l'apparence de fluxion de poitrine ; des rhumatismes, la plupart inflammatoires ; des fièvres tierces pituitaires, & des catarrhes : ces dernières ont attaqué spécialement les vieillards.

Sur la fin du mois ont paru quelques fièvres malignes, & beaucoup de femmes ont été attaquées de faux travail, occasionné par l'agacement de la matrice ; plusieurs ont fait des fausses-couches, faute de régime & de traitement convenable : quelques-unes en sont mortes ; celles qui ont suivi le traitement & le régime propre pour dissiper cet agacement ou irritation, se sont rétablies facilement, & sont accouchées sans accident.

En général, quoique les saignées aient été indiquées dans le commencement de ces maladies inflammatoires, l'expérience a cependant démontré qu'elles devoient être & moins nombreuses, & moins copieuses que dans d'autres constitutions ; l'indication la plus urgente a paru être d'atténuer la bile par l'usage des plantes nitreuses & légèrement savonneuses, & de profiter de la première indication pour l'évacuer. Les émétiques à ces époques ont constamment été salutaires.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE MARS 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	A matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	-1,16	3,18	-0,12	27	10, 8	27	10, 8	27	11, 3
2	-0,12	4,13	-1, 0	27	11, 6	27	10, 5	27	11, 3
3	-1,17	5, 3	4, 2	27	11, 0	27	10,10	27	10, 3
4	3,16	7,17	5, 0	27	8, 8	27	8, 7	27	8, 9
5	5, 0	11,15	7, 5	27	8, 7	27	7, 5	27	5,11
6	6, 2	10, 8	7, 4	27	3,11	27	3, 0	27	3, 3
7	4,10	10,16	7, 0	27	3, 3	27	2,10	27	3, 5
8	5, 0	9, 2	4, 6	27	5, 4	27	6, 0	27	6, 5
9	4, 3	8,13	3,16	27	5, 5	27	1,11	27	1, 1
10	3, 2	7,16	4,14	27	5, 9	27	6,11	27	6,11
11	0,12	3,12	0, 0	27	8, 0	27	10, 6	28	0, 2
12	-1,14	4,16	0,17	28	0, 7	28	0, 7	28	0, 5
13	-2, 1	7,10	4,10	27	10, 8	27	9, 2	27	9, 4
14	1, 0	4, 8	1,10	27	9, 3	27	9, 9	27	9,10
15	0, 2	2, 3	0,16	27	9, 8	27	9,10	27	9, 4
16	-0,18	5,19	1,15	27	9, 1	27	9,11	27	10, 8
17	-1, 0	7, 5	3, 1	27	10, 4	27	9, 1	27	7, 9
18	-1, 9	8,14	4,15	27	5, 6	27	4, 3	27	4, 3
19	0, 3	3, 8	-1, 0	27	4, 0	27	4, 9	27	6, 7
20	-3, 5	1, 3	-2,17	27	8, 1	27	9, 6	27	10, 6
21	-4, 7	2,19	-3, 0	27	10, 4	27	9,10	27	9,11
22	-4, 7	4,14	1, 3	27	9, 4	27	8, 8	27	8, 9
23	-3, 1	5,17	-0, 7	27	8, 1	27	7, 4	27	6, 6
24	3, 6	7,12	5,11	27	4, 6	27	4, 9	27	5, 1
25	4,14	7, 4	5,12	27	5, 7	27	5, 1	27	5, 7
26	5,15	11, 3	4,15	27	5, 0	27	5, 2	27	5, 7
27	4,17	6,10	1,19	27	6, 0	27	6,10	27	6, 6
28	4,13	6, 7	6, 1	27	3, 1	27	2, 7	27	2, 8
29	4, 9	6,10	3,15	27	2,10	27	2, 8	27	2, 9
30	2, 2	1,17	1, 7	27	2, 9	27	4, 3	27	6, 0
31	0, 8	1,19	0, 8	27	7, 5	27	8, 5	27	9, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. ser. froid.	N.-E. nu. froid.	N-E. nu. froid.
2	E. <i>idem.</i>	S. seréin, froid.	E. <i>idem.</i>
3	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
4	S. cou. frais.	S-O. cou. doux.	S-O. ser. frais.
5	S. brouil. frais.	S-O. c. très-do.	N-E. nua. dou.
6	S-O. cou. doux.	S. <i>idem</i> , pluie.	S-O. co. do. ve.
7	S. couv. fra. pl.	S. couv. doux, vent.	S-O. cou. doux, temp. pluie.
8	S-O. n. frai. ve.	S-O. nua. do. v.	S-O. n. fra. v.
9	S. couv. fr. pl.	S-O. co. d. v. pl.	S-O. c. fr. temp.
10	S-O. cou. frais, tempête.	S-O. couv. do. vent.	O. couv. fra. v. tonnerr. pluie.
11	N. couv. frais, giboul. neige.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. ser. froid, vent, giboul.
12	N. c. fra. gel. bl.	O. ser. froid.	N. seréin, froid.
13	S-E. ser. froid.	S. nuag. doux.	N-E. cou. frais.
14	N-E. c. fr. pl. ne.	E. couv. froid.	N-E. c. fro. v. pl.
15	E. c. fro. v. ne.	E. <i>idem.</i>	N-E. co. fro. v.
16	N-E. ser. fro. v.	N-E. ser. froid.	N-E. ser. froid.
17	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nua. do. v.	N-E. co. fra. v.
18	N-E. cou. froi.	N-E. co. dou. v.	N-E. c. d. v. br.
19	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. v. fro.	N-E. ser. fro. v.
20	N. ser. froi. vé.	N-E. <i>idem.</i> nei.	N-E. n. neig. <i>id.</i>
21	S-E. ser. froid.	S. nuag. froid.	S. ser. froid.
22	E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
23	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
24	S-O. n. fro. ve.	S. c. do. ve. pl.	S. co. do. v. pl.
25	S. c. doux, ven.	S. <i>idem.</i>	S-O. nua. <i>idem.</i>
26	S. cou. dou. pl.	S-O. c. d. v. ton.	S-O. nua. do. v.
27	S-O. c. do. ven.	S-O. c. dou. v.	E. cou. fr. vent.
28	E. cou. froi. vé.	S-O. <i>id.</i> nei. pl.	N-E. bro. do. pl.
29	S. couv. frais.	S-E. c. d. brui.	S-E. cou. doux.
30	N. cou. froi. v.	N. c. fro. vent.	N. co. fro. vé.
31	N-E. couv. fro.	N-E. cou. froid.	N-E. nu. fro. v.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 11, 15 deg. le 5

Moindre degré de chaleur.. 4, 7 le 21 & le 22

Chaleur moyenne..... 3, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*

cure..... 28 0, 7, le 12

Moindre élév du Mercure.... 27 1, 1, le 9

Elévation moyenne... 27 7, 4l.

Nombre de jours de Beau..... 8

de Couvert. 18

de Nuages.. 5

de Vent.... 20

de Tonnerre. 2

de Brouillard. 2

de Pluie.... 9

de Neige... 5

Quantité de Pluie 21, 1 lign.

Evaporation 21 0

Différence 0 1

Le vent a soufflé du N. 8 fois.

N-E..... 16

N-O..... 0

S..... 18

S-E..... 6

S-O..... 22

E..... 20

O..... 1

TEMPÉRATURE: froide, humide & venteuse.

MALADIES: rhumes.

Plus grande sécheresse.... 40, 2 deg. le 22

Moindre..... 0, 2 le 5

Moyenne 24, 3

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier avril 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mars 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps s'étoit adouci dès le commencement du mois, & notamment du 7 au 10 : le tonnerre a grondé le 7 & le 8, & il y a eu quelques jours de pluie ; mais depuis le 11 jusqu'au 31, la liqueur du thermomètre a été presque toujours observée au dessous du terme de la congélation, ou très-près de ce terme : (il faut en excepter le 25, le 26 & le 27) le 21, la liqueur du thermomètre est descendue à 3 degrés au dessous du terme de la congélation. Il est tombé encore bien de la neige dans la dernière moitié de ce mois.

Le vent a été *nord* pendant la plus grande partie du mois.

Le mercure dans le baromètre ne s'est élevé à la hauteur de 28 pouces que cinq à six jours du mois. Le 7, il est descendu au terme de 27 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

11 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

522 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

6 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

7 jours de neige.

2 jours de grêle.

2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de mars 1784.*

La continuation du froid & des vents du nord & d'est a entrete nu les péripneumonies qui, dans presque tous ceux qui en ont été attaqués, étoient du genre des bilieuses-putrides, & qui ont tué beaucoup de gens du peuple, peu précautionneux à appeler d'abord les secours nécessaires. Il ne s'établissoit dans aucun malade une expectoration louable. Les crachats n'étoient que glaireux, d'un jaune verdâtre, ou teints d'un rouge obscur, & devenoient noirâtres. Les lobchs avec le kermès ont assez souvent réussi en pareil cas, en relevant les forces vitales, & en procurant de la moiteur, quelquefois même en lâchant doucement le ventre. Les vésicatoires appliqués aux jambes & au côté affecté, (lorsque le point de côté avoit lieu,) ont eu aussi du succès. Dans quelques sujets, la maladie a pris la marche de la fièvre continue-rémittente, ou double-tierce continue. Dans ce cas, on s'est bien trouvé des apozèmes de quinquina & des mixtures faites avec son extrait, après l'emploi suffisant des purgatifs ou émético-cathartiques. Ils ont fait aussi de bons

effets dans le cas de putridité décidée, en les acidulant soit avec les acides végétaux, soit avec l'acide vitriolique.

Les rhumes ont été encore fort répandus. Ils portoient à la poitrine dans la plupart de ceux qui en ont été affectés ; & dans quelques-uns ils ont été accompagnés de mal de gorge. On a vu nombre de personnes attaquées de fluxions rhumatismales. Il y a eu encore des atteintes d'apoplexie.

Nombre de vieillards & de personnes cacochymes sont morts subitement ; ce qui est assez ordinaire dans cette saison, sur-tout après un hiver long & rigoureux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Kongl. Vetenskaps Akademien nyé Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, pour l'année 1780, vol. I. A Stockholm, chez Lange, 1781.*

1. Les articles qui dans ce volume concernent notre Journal, sont les suivans.

1°. Un mémoire de M. Schéele, dans lequel ce savant chimiste confirme, par des expériences ultérieures, que l'acide du spath est un acide particulier.

2°. Un mémoire de M. Thunberg, contenant plusieurs observations intéressantes sur la canelle. L'auteur a fait un séjour considérable dans l'île de Ceylan, & a porté une grande attention à l'exa-

men des forêts de canellier , tant sauvages que cultivés. Le *laurus cinamomum Linnæi* a , selon M. *Thunberg* , les feuilles plus larges & moins pointues que le *laurus cassia* du même botaniste. Celui-ci fournit une canelle plus grossière que le premier , dont il est une simple variété. Notre académicien , après avoir indiqué les marques propres à la bonne canelle qu'on ne tire qu'à l'extrémité sud-ouest de l'île , remarque que l'on compte jusqu'à dix variétés du canellier. M. *Falk*, gouverneur de l'île de Ceylan , a réussi à en élever de graine.

3°. Une dissertation de M. *Berger* sur l'*angina pectoris* des Anglois , & sur le traitement qui lui convient. L'auteur prétend avec *Willis*, que cette maladie n'est autre chose qu'un simple asthme convulsif dû à un vice arthritique ou rhumatismal , jeté sur les organes de la respiration. Le remède avec lequel il la combat , est composé d'une demi-once de gomme de gaïac , triturée avec deux gros de gomme arabique , dissoute peu-à-peu dans neuf onces d'eau d'hyssope , ou de quelque autre eau distillée. Il ajoute à cette solution demi-once de sucre , & les malades en prennent soir & matin une cuillerée ou deux. On leur fait avaler incontinent par dessus , une livre de décoction d'orge mondé ou de gruau d'avoine. Cette potion cause tous les jours une selle ou deux , quelquefois un léger ptyalisme ou une diaphorèse abondante. C'est en conséquence de la force de ces évacuations , qu'on règle la dose du remède.

4°. Un mémoire sur le lait & sur son acide , par M. *Schæele*. Voici une partie des résultats des expériences rapportées dans cette dissertation. Les sels neutres , les sels métalliques , le sucre & la gomme arabique , doivent être rangés au nom-

bre des substances qui coagulent le lait. Les acides végétaux sont plus propres que les acides minéraux à réunir toute la partie caséuse de cette liqueur végeto-animale. Les astringens coagulent également le lait, & c'est pour cette raison que le quinquina décompose les émulsions auxquelles on l'ajoute. La terre du fromage n'est autre chose que la terre animale imprégnée d'acide phosphorique avec excès de terre calcaire. Trente parties de fromage séché, donnent trois parties de terre animale. Le blanc d'œuf cuit a la plus grande conformité avec le fromage. On obtient une espèce de tartre qui provient du sel essentiel du lait, si, à une certaine quantité de petit-lait clarifié, on ajoute quantité suffisante de sel de tartre. Il se forme alors, au bout d'un certain temps, de petits cristaux qui se précipitent au fond du vase. Nous ne pouvons pas rapporter le procédé pour se procurer l'acide du lait, ni les expériences que M. Schéele a faites pour en connoître la nature. Nous remarquerons seulement que selon lui cet acide ressemble beaucoup au vinaigre, duquel il ne diffère que parce que le lait ne contient pas assez des principes qui, au moyen de la fermentation, donnent de l'eau-de-vie. L'expérience suivante prouve cette assertion. A huit livres (poids de 12 onces) de lait, ajoutez six cuillerées de bonne eau-de-vie: gardez ce mélange dans un endroit chaud & dans un vase fermé, sans l'être assez pour intercepter l'évaporation du gas dégagé par la fermentation. Au bout d'un mois, vous trouverez le lait changé en très-bon vinaigre.

5°. La description d'un procédé pour faire de la bière avec les tendres rameaux du pin, (*pinus sylvestris*, Linn.) par M. Faxé. Nous ne prévoyons pas que dans nos climats on fasse usage de cette bière: il seroit donc inutile de donner ce procédé.

Mais il n'en est pas de même de l'extrait que l'auteur fait avec les feuilles & les branches du même arbre. Cet objet peut devenir intéressant. Il supporte non-seulement la chaleur des voyages de long cours, mais il peut encore être gardé plusieurs années, sans s'altérer; au contraire, il se bonifie, il sert à faire une bière très-agréable, qui ne demande ni frais extraordinaires, ni levures, ni dispositions particulières. Mêlé à la bière embarquée sur les vaisseaux, il l'empêche de s'aigrir, & ses qualités antiscorbutiques peuvent devenir un moyen très-heureux pour conserver la santé des marins.

6°. Un almanach des fleurs pour le *Westgothland*, composé en 1779, par M. *Bierkander*. On trouve dans ce calendrier les époques de la pousse des feuilles & de la fleuraison des végétaux, tant agrestes que cultivés. L'auteur y a joint quelques observations sur le retour des oiseaux de passage.

7°. Une description de la *Weigelia japonica*.

8°. Un mémoire de M. *Rinmann*, dans lequel ce chimiste expose la manière de tirer du kobalt une couleur verte durable à l'air & au soleil, qui peut servir à la peinture à l'huile, aussi bien qu'à la détrempe. Le kobalt dont M. *Rinmann* a fait usage, est celui de *Tunaberg* en *Sudermannland*, qui ne contient que de l'arsenic, du soufre & du fer, sans aucun atôme de cuivre, de nickel, ni de bismuth.

9°. Une observation sur un coup à la poitrine, par M. *Wahlin*. Ce coup avoit cassé une côte & meurtri plusieurs autres. Le blessé a essuyé pendant trente ans un grand nombre d'accidens auxquels il a enfin succombé.

10°. Une observation de M. *Zetzel* sur un *acarus reduvius*, logé bien avant dans les tégu-

mens du bas-ventre d'un homme où il a excité une tumeur. L'observateur a fait mourir l'animal au moyen de l'eau-de-vie, & l'a ensuite retiré.

11°. Les expériences de M. *Schæele*, relatives à la manière de se procurer l'acide du sucre, à la nature de ce sel, à les rapports avec les alcalis, les terres & les métaux.

12°. Les essais docimastiques auxquels M. *Bergman* a soumis la platine, le nickel, le kobalt & la manganèse.

13°. Le récit des accidens survenus à la suite d'une chute qui a principalement porté sur l'occiput, & que l'opération du trépan a dissipés; par M. *Oedmann*.

14°. Une observation sur une femme qui, paroissant parfaitement rétablie d'une fausse-couche, eût, sans aucuns symptômes avant-coureurs, une forte fièvre & une perte très-considérable, que des évacuations alvines, ressemblantes à une bouillie claire tournée à l'aigre, sollicitées au moyen d'un cathartique, ont guéries.

Memorie de Matematica & Fisica, &c. C'est-à-dire, Mémoires de Mathématiques & de Physique de la Société italienne, tom. I, in-4° de 853 pages, avec 8 Planches en taille-douce. A Vérone, 1782.

2. Ce volume contient quelques Mémoires qui sont du ressort de notre Journal: nous allons en présenter le précis.

M. le comte de *Morozzo*, dans la douzième dissertation, entretient le lecteur du pourpre minéral, qu'au moyen de l'air il s'est procuré de l'étain & des chaux de ce métal. Il constate, par les expériences qu'il a faites à ce sujet, que toutes

les fois qu'on dissout de l'étain dans de l'eau régale, ou qu'on fait la réduction de la chaux d'étain avec des substances phlogistiques & une chaleur violente, ou enfin qu'on fait détonner ce métal avec le nitre, l'air qui s'en dégage entraîne avec lui quelques parcelles d'étain, lesquelles, si l'on fait passer cet air à travers une solution d'or avant que les particules joviales se soient précipitées, donnent du pourpre minéral. On peut conclure de ces expériences, avec M. le comte de Morozzo, que la différence qu'on remarque quelquefois, relativement à la nature & aux propriétés des gas, tient peut-être en grande partie à la variété des vases dont on se sert pour la manipulation.

Dans le quatorzième Mémoire, M. le comte de Saluzzo traite de la décomposition du sel ammoniac au moyen de la chaux. Notre savant chimiste réfute l'opinion, que l'esprit caustique de sel ammoniac est incapable d'entrer en effervescence avec les acides, par la raison que la chaux l'a privé de son air fixe; il avance qu'on obtient également un alcali caustique, lorsqu'en le préparant on substitue de la chaux éteinte à la chaux vive; que la chaux vive la plus récente, brisée menu, fait effervescence avec l'eau-forte, & cela en raison de la petitesse des particules calcaires; qu'il en est de même de la pierre à cautère & du verre des cailloux; que ces trois substances, lorsqu'elles sont réduites en poudre fine, font effervescence avec l'alcali volatil caustique, comme celui-ci fait effervescence avec tous les acides quand on l'a distillé sur un de ces alcalis. M. le comte de Saluzzo suppose donc que c'est plutôt un certain degré de concentration & la privation de l'eau qui s'opposent à ce que la chaux & d'autres alcalis caustiques ne fassent pas
dans

dans tous les cas effervescence avec les acides. Il remarque ensuite que les chaux métalliques dégagent du sel ammoniac un esprit très-fort qui ne fait point effervescence ; & si l'on emploie à cette distillation de la chaux ordinaire, en changeant assez souvent de récipient, on obtient d'abord un liquide qui, malgré son extrême âcreté, fait une prompte & violente effervescence avec les acides. M. le comte de *Saluzzo* nous apprend ensuite que l'acide du sel acquiert de l'activité sur l'or, non pas parce qu'on lui enlève son-phlogistique, mais parce qu'on le prive de son eau, & que c'est pour cette raison que l'or se dissout également dans un mélange d'esprit caustique de sel ammoniac & d'acide marin : que l'air fixe dirigé sur de la chaux renfermée sous une cloche, n'a point augmenté la pesanteur de celle-ci, ni changé son action sur le sel ammoniac : que l'air alcalin est composé d'air commun, de particules acides, phlogistiques, alcalines volatiles ; & d'une terre calcaire très-subtile : que l'inflammabilité ne dépend pas de la quantité de phlogistique, mais de l'état où il se trouve dans les corps : que toutes les espèces d'air méphitique, si elles étoient suffisamment concentrées, deviendroient peut-être inflammables.

M. l'abbé *Spalanzani* décrit dans le quinzième article les expériences qu'il a faites relativement à la régénération des parties enlevées de quelques espèces de limaces de terre, des jardins, des bois & des vignes. Ce fut en vain qu'il soumit à ces épreuves les autres espèces de ces reptiles. Ces essais ont été faits dans la Lombardie, pendant le printemps, & lors d'une température suffisamment chaude. Notre ingénieux physicien a coupé aux uns seulement une corne, à d'autres il en a amputé un plus grand nombre, même

toutes : il a emporté à plusieurs une partie, ou la totalité de la tête, en prenant toutefois bien garde de ne pas toucher au cou de quatre cents vingt-trois individus, auxquels il a enlevé la tête entière ; trente-deux ont été dans le même état au bout d'un an ; chez quatre-vingt-treize, la tête a été parfaitement rétablie : elle l'a été d'une manière un peu difforme chez cent quarante-cinq ; le reste a péri.

Le dix-septième article est une Lettre à M. *Aldolphe Murray*, dans laquelle M. *Felix Fontana* rend compte d'un grand nombre d'expériences faites, pour connoître les effets que produiroient sur l'air les animaux, les substances phlogistiques & le sang chaud. Tous ces corps corrompent l'air déphlogistiqué plus fort & plus promptement que l'air commun, & en diminuent en même temps le volume. M. F. a vu que les animaux peuvent encore vivre dans un air phlogistiqué ou inflammable, dans lequel les chandelles s'éteignent ; & il remarque qu'en général l'air phlogistiqué & l'air inflammable ne paroissent pas mortels aux animaux. On fait que l'air fixe ne l'est qu'autant que les animaux le respirent. Dans toutes les expériences que l'auteur a faites, il a reconnu la présence de ce dernier gas ; l'air dans lequel les animaux avoient respiré long-temps, en contenoit le plus : d'où il s'ensuit que les poumons expulsent beaucoup d'acide aérien. La respiration augmente encore la quantité de ce gas dans l'air phlogistiqué. L'air inflammable, quoique respiré plusieurs fois, ne perd rien de son inflammabilité. M. F. prétend encore que l'acide nitreux est un composé d'acide aérien, de gas phlogistiqué & d'air commun.

On lit au numero 19 une Lettre de M. *Malcarni* de Turin, à M. *Girardi* de Parme, conte-

nant ses recherches anatomiques sur la charpente osseuse de la tête de plusieurs oiseaux, mises en parallèle avec les travaux dans le même genre, de *Willis* & de *Haller*. Les volatiles dont il est ici question sont entr'autres le faucon, le hibou, le perroquet, le corbeau, le coucou, le torticolis, le pic-vert, la hupe, le canard, le pélican, le héron, la becasse, la perdrix, le pigeon, l'alouette, l'étourneau, la grive, le pinçon, le hochet-queue, l'hirondelle, &c. L'auteur promet qu'il donnera aussi la description des cerveaux de ces oiseaux.

Dans le vingt-unième Mémoire, M. *J. V. Zeviani*, de Vérone, conseille le quinquina dans la petite-vérole, pour remédier à la résorption du pus: il appuie ses préceptes sur quelques observations qu'il rapporte.

Von der Wurckung des Mohnsafftes inder Luftseuche, &c. C'est-à-dire, *de l'Efficacité de l'opium dans la maladie vénérienne. On y a joint des observations de médecine & d'histoire naturelle, relatives à l'Amérique septentrionale; par M. JEAN-DAVID SCHÆPFF, docteur en médecine, médecin des troupes d'Anspach-Bayreuth en Amérique; ouvrage publié & enrichi d'une préface, par M. DELIUS, conseiller-intime & professeur de médecine à Erlang; grand in-8° de 44 pages, non compris la Préface de 22 pag. A Erlang, chez Palmen, 1783.*

3. Un jeune seigneur Anglois, réduit à l'extrême.

mité par les accidens vénériens les plus graves ; & sur-tout par des ulcères très-opiniâtres , avoit inutilement essayé le mercure sous toutes les formes. Les médecins avoient épuisé leur science , & ne cherchoient plus que les moyens de calmer la violence de ses douleurs. Pour cet effet , & pour remédier aux insomnies qui rendoient à ce malade son malheur encore plus insupportable , ils eurent enfin recours à l'opium. On lui en donna un grain , ensuite un second , & ainsi de grain à grain jusqu'à ce que le sommeil fût survenu. La tranquillité que ce remède procura auroit seule suffi pour décider à en continuer l'usage ; mais bientôt à ce motif , il s'en joignit un autre bien plus puissant. Les ulcères changèrent de face , les douleurs cessèrent , & tous les autres accidens allèrent en diminuant ; de sorte que le malade ne tarda pas à recouvrer sa première santé.

Pendant l'hiver de 1780, le nombre des vérolés étoit plus considérable que d'ordinaire dans l'hôpital royal , confié aux soins de M. *Grant* ; ils étoient sur-tout affectés d'ulcères rebelles à tous les remèdes mercuriaux. M. *Nooth* avoit observé depuis long-temps que la meilleure méthode de combattre ces ulcères , étoit de les amener à cicatrisation , en les rafraichissant souvent avec la pierre infernale , & de n'administrer le spécifique anti-syphilitique à l'intérieur qu'après leur guérison , afin d'assurer par-là l'entier rétablissement du malade. Cette méthode auroit été suivie , si le même M. *Nooth* n'eût pas eu une connoissance parfaite du cas dont nous venons de faire mention. Il proposa donc de tenter l'usage de l'opium. On choisit , autant que cela se pouvoit , des malades dans la même situation. Aux uns on donnoit les mercuriaux : on employa l'opium pour les autres. On prescrivit à ces derniers d'abord

un grain de narcotique, & on alloit peu à peu jusqu'à cinq, six, huit, & davantage par jour. Les malades s'en trouvèrent merveilleusement bien, & l'opium ne paroissoit pas leur procurer un sommeil extraordinaire : il leur faisoit seulement goûter un certain calme, un certain bien-être dont ils protestoient n'avoir jamais joui. Comme ils ignoroient la nature & les propriétés du remède qu'ils prenoient, ils ne pouvoient pas être égarés par leur imagination, au point de se faire illusion : d'ailleurs le grand changement en mieux qu'on remarquoit en peu de jours dans leur état, confirmoit leur déclaration ; les bords durs & enflammés de leurs ulcères se fondonoient, la matière purulente étoit devenue louable, & tout annonçoit le plus heureux succès. Les malades qui faisoient usage des préparations mercurielles n'avoient pas, à beaucoup près, le même sujet de se louer des effets du traitement auquel ils étoient soumis, & les progrès rapides vers la guérison qu'ils virent faire à ceux qui prenoient d'autres remèdes qu'eux, les déterminèrent à faire les plus vives instances afin de leur être associés. On continua donc d'employer l'opium : on en augmenta les doses selon le besoin, & on eut la satisfaction de voir les malades auxquels on l'administroit, guéris radicalement en bien moins de temps qu'on n'eût osé l'espérer.

Une circonstance particulière qui mérite d'être remarquée, est que ce somnifère ne dérangoit point les évacuations alvines. Les malades alloient régulièrement à la selle une fois par jour ; & si ceux pour lesquels la dose avoit été portée jusqu'à dix ou quinze grains, essuyoient quelque difficulté d'aller à la garde-robe, une très-petite dose de quelque sel cathartique, suffisoit pour leur procurer la liberté convenable du ventre.

L'auteur assure avoir été témoin oculaire du succès de la plupart de ces essais, & il se persuade que les notes qu'on a tenues à cet égard ne tarderont pas à être publiées : il déclare ensuite que cet hypnotique a également réussi sur les vérolés du corps dont il étoit médecin, & rapporte l'observation suivante, qui certainement est capable d'engager les personnes de l'art à constater par de nouvelles épreuves le degré de confiance que mérite l'opium comme anti-vénérien.

« Un fusilier du régiment de Seyboth, dit-il ; fut amené à l'hôpital au mois de septembre dernier. Attaqué d'une gonorrhée virulente, il avoit caché sa maladie jusqu'à ce qu'un paraphimosis qui étoit survenu, eut occasionné la gangrène. A la première visite lors de son arrivée du camp, le prépuce & une partie du gland se détachèrent spontanément. Environ la moitié de la verge étoit gangrenée, & l'autre moitié violemment enflammée. La puanteur qu'exhaloit cette partie étoit excessive : le malade très-foible étoit en proie à des mouvemens fiévreux. Je lui avois déjà donné mes soins autrefois pour une tumeur singulière, accompagnée d'un sentiment désagréable à l'hypochondre droit, qui lui étoit survenue à la suite d'un effort, & qui n'avoit cédé que très-lentement & incomplètement au traitement le plus méthodique. Dans le moment actuel, je voulois d'abord lui ordonner, tant intérieurement qu'à l'extérieur, le quinquina, afin d'arrêter le progrès de la gangrène, & de procurer la séparation du mort d'avec le vif ; mais la nouvelle découverte de l'efficacité de l'opium dans la gangrène, & l'expérience que j'avois de son utilité dans les affections vénériennes, m'engagèrent à faire usage de ce dernier moyen curatif, & cela

avec d'autant plus de confiance, que dans ce cas-ci la mortification étoit une suite de l'infection vérolique. On enveloppa donc le membre viril de cataplasmes aspergés d'huile & de laudanum, & le malade prenoit à l'intérieur un grain d'opium quatre fois par jour. Avant son entrée dans l'hôpital, ce soldat avoit souffert excessivement de l'inflammation & de la tension de la partie postérieure de la verge; mais dès la première nuit de l'usage de ces remèdes, il fut tranquille & sans grandes douleurs; le ventre fit ses fonctions ordinaires. Le troisième jour l'inflammation avoit considérablement diminué; les parties gangrenées se détachèrent jusqu'au cinquième jour; le sixième, l'inflammation étoit entièrement dissipée, & ce qui restoit du membre viril fut parfaitement nettoyé. Tout fut dans le meilleur état possible, & annonçoit une guérison prochaine. On supprima les cataplasmes; on pansa d'abord à sec, ensuite avec des balsamiques simples. L'usage interne de l'opium fut continué, & la guérison se termina en peu de jours, sans laisser aucuns reliquats quelconques.»

M. *Schappff*, après avoir fait quelques remarques sur cette guérison, & annoncé qu'il pourroit encore rapporter plusieurs guérisons de chancres & d'ulcères vénériens dans différentes parties de son corps, extraites de ses journaux, ajoute : « Je puis assurer que depuis dix mois aucun des vérolés que j'ai traités, n'a pris un seul grain de mercure, & que je n'ai eu aucun sujet de revenir à l'usage des mercuriaux pour remplacer celui de l'opium. » Il renvoie ensuite aux autres médecins des hôpitaux du Roi, ainsi qu'à ceux du Vauxhall, pour recueillir des témoignages ultérieurs en faveur de l'efficacité de l'opium, contre toute sorte d'accidens & symptômes vé-

nétiens. Enfin, il promet que dans la suite il communiquera à M. *Delius* différentes autres observations intéressantes.

Quant aux observations médicales & d'histoire naturelle sur l'Amérique septentrionale qui sont jointes à cette Lettre, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même.

D. Henslers Geschechte der Lustseuche, &c.

C'est-à-dire, *Histoire de la maladie syphilitique qui a paru en Europe vers la fin du quinzième siècle, première partie*; par M. PHILIP. GABRIEL HENSLER, docteur en médecine, archiâtre de S. M. Danoise, médecin pensionné de la ville d'Altena, membre de la Société royale de médecine de Copenhague; in-8° de vingt-quatre feuilles. A Altena, chez Eckhardt, 1783.

4. A l'exception d'un très-petit nombre d'auteurs; on a généralement prétendu que la maladie vénérienne fut seulement connue en Europe depuis la découverte des Indes occidentales. Cette assertion a semblé d'autant moins probable à M. *Hensler*, qu'il lui a paru que les excès dans les plaisirs de l'amour commis en tout temps, n'ont pas dû être exempts des peines qu'emportent inévitablement tous les autres genres d'excès. Pour s'éclaircir sur la réalité ou la fausseté de cette conjecture, l'auteur a examiné ce qu'en disent les premiers écrivains qui ont traité ce sujet. Il a d'abord consulté ceux que citent *Luisinus* & *Astruc*: il s'est ensuite appliqué à rechercher des traits historiques dans les ouvrages

échappés à l'attention de ces savans. Ces recherches lui ont procuré des lumières qui l'ont engagé à étendre son plan & à le rendre nosologique, en même temps qu'historique. Le nombre des auteurs que M. *Hensler* a compulsés, monte à environ cinquante : il a distribué en sections, selon l'ordre chronologique, les précis qu'il donne de leurs productions ; il accompagne ces analyses de remarques critiques & de réflexions ; il rapporte à la fin du livre les passages mêmes qui servent de pièces justificatives à ce qu'il avance.

Les premiers auteurs sont des astrologues. Vient ensuite *Conrad Schelling* ; ce médecin parle du mal vénérien d'un ton qui n'annonce point la surprise & l'embarras que donne une maladie inconnue ; il s'exprime au contraire de la même manière que s'il avoit des conseils à proposer pour arrêter les ravages de toute autre maladie quelconque ; & de plus, il fonde ses avis sur les succès antérieurs qu'ont eus les étuves & le mercure, afin de soutenir la confiance que, selon lui, ils méritent.

Widemann déclare qu'il a déjà observé la *formica*, c'est-à-dire la vérole, en 1457. *Brant*, médecin de Bâle, savoit en 1496, que le virus vénérien étoit répandu par toute l'Europe, & en indiquoit le traitement d'une manière si positive, qu'il est impossible que ce fléau ait seulement commencé de son temps à se faire connoître dans notre partie du globe.

Léonicenus, loin d'admettre la nouveauté de cette maladie, prétend en trouver des traces dans *Hippocrate* & *Galien*. *Montesauré* en voit des indices dans *Ebn Sina*. *Petrus Pinellor* a publié en 1500, à Rome, un ouvrage in-fol. intitulé : *Aggregatio sententiarum doctorum omnium de præservatione & curatione pestilentia*, dont ni *Luisinus*, ni *Astruc*,

ne font aucune mention, & dont l'auteur donne une notice très-détaillée. Il paroît d'après *Pinflor*, que la maladie syphilitique a commencé à se manifester en 1483, mais que ses ravages ont été dans toute leur force en 1494. Le pape *Alexandre VI*, son neveu, & plusieurs autres individus du haut clergé, en ont été attaqués. Il nous est impossible d'entrer dans de plus grands détails de cette partie historique; nous remarquerons seulement que ces recherches sont terminées par *Fracastor*, dont le poème de *Syphilide* est généralement connu.

M. *Henfler* donne ensuite la description de la maladie; & annonce que ce volume ne fera consacré qu'aux affections locales, ou celles qui intéressent les parties de la génération & les parties voisines. En parlant de la gonorrhée, l'auteur prouve qu'elle se rencontroit déjà avant la vérole, & indistinctement avec elle, lors de son invasion générale. *Zenus* la connoissoit en 1491: ainsi *Freind* & *Astruc* se trompent, lorsqu'ils lui attribuent une origine postérieure d'un demi-siècle au mal de Naples.

Dès que la maladie vénérienne parut, elle fut accompagnée de presque tous les symptômes locaux qui la caractérisent encore aujourd'hui. On les attribuoit tantôt aux excès amoureux, tantôt à une extrême continence qui rendoit malsaine la liqueur spermatique de l'homme, tantôt au sang menstruel qui communiquoit sa virulence aux parties génitales du mâle.

Aux preuves de l'antiquité de la vérole, tirées des médecins, M. *Henfler* joint les autorités,

1°. Des poètes; tels que *François Villon*, emprisonné pour ses malversations dès l'année 1456.

2°. Des historiens, qui nous apprennent entre autres que le duc de Lancaster, *Jean de Gent*,

se mourant en 1399, montra à son pupille le roi *Richard II*, les effets de l'impudicité sur une partie de son corps tombée en pourriture.

3°. De l'établissement des lieux publics, & des ordonnances qui y sont relatives. La première ordonnance dans ce genre que l'on connoisse, est de l'année 1162 ; elle accorde à l'évêque de Winchester la protection immédiate de dix-huit de ces maisons, & lui adjuge une amende de 100 schellings pour toute fille qui, n'étant pas saine, reste dans ces lieux de débauche, & se prête à l'usage infâme qu'on veut en faire. Cette amende excède de beaucoup celle qu'on faisoit payer en 1302, à Venise, à toute créature qui avoit communiqué à quelqu'un le *Vermoiane* ; elle n'étoit condamnée qu'à une *lire*, qui ne faisoit pas même 12 sols, argent de France.

Abhandlung von der Brustbrœune, &c.

C'est-à-dire, *Traité de l'esquinancie de poitrine* (angina pectoris;) par CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC ELSNER, docteur en médecine, & médecin pensionné du cercle de Bartenstein dans la Prusse orientale. Premier essai, in-8° de 75 pag. A Königsberg, chez Kantern, 1778.

5. Cet ouvrage est déjà, à la vérité, d'ancienne date ; mais la difficulté de se procurer des livres du Nord, jointe à l'importance du sujet qu'il concerne, nous engagent à le faire connoître, & nous font espérer que nos lecteurs nous en sauront gré.

M. *Elsner* fait d'abord mention des principaux auteurs qui ont observé & décrit cette maladie, tels que *Hæberden*, *Fothergill*, *Wall*, *Haygarth*,

Paar & Percival. Il expose ensuite le caractère de l'*angina pectoris*, les symptômes qui l'accompagnent, & ce qu'on observe à l'ouverture des personnes qui en sont mortes. Il résulte de l'examen anatomique des cadavres, qu'on n'y trouve rien qui puisse donner quelques éclaircissémens sur la cause de cette affection. Ce premier essai est terminé par la description de deux cas que l'auteur a observés, & par les conclusions qu'il en déduit. Voici le précis de la première observation.

Une femme allaitée par une nourrice arthritique, avoit essuyé dès l'âge de sept ans les premières attaques de cette même maladie : peu de temps après, la goutte s'étoit déclarée tantôt aux mains, tantôt aux pieds : deux ans après, un traitement imprudent & téméraire avoit attiré à cette malade une oppression violente de poitrine ; & à dater de ce moment, elle avoit été sujette tour à tour à des accidens arthritiques dans les extrémités, ou bien à une douleur de poitrine, avec dyspnée. La douleur s'étendoit jusqu'aux bras, & redoubloit de violence toutes les fois que la malade se donnoit quelque mouvement un peu vif : il s'y joignoit même alors des rots fréquens & incommodes. Dans les intervalles, cette femme reprenoit facilement l'embonpoint qu'elle avoit perdu durant les paroxysmes. Sans entrer dans l'énumération de tous les différens remèdes qu'on a mis en usage, nous observerons seulement que les vésicatoires, en fixant l'humeur arthritique sur les extrémités, ont paru procurer les effets les plus avantageux.

L'auteur infère de cette observation & de la seconde, qui n'est guère susceptible d'être abrégée, que l'*angina pectoris* doit être rangée au nombre des affections arthritiques.

Pour venir à l'appui du sentiment de M. *Elfner*, rapportons la traduction d'une Lettre à M. *Duncan*, écrite par M. *Macbride*, & jointe à la nouvelle édition de son introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine. Mais avant de donner cette pièce, disons un mot de l'observation qui la précède : celle-ci est de M. le docteur *Smyth*. Ce médecin ayant connoissance de huit ou dix observations sur cette maladie, fut consulté pour un homme grand, bien fait, plutôt gras que maigre, né de parens bien portans, quoique d'une famille un peu sujette à la goutte. L'emploi infructueux des vésicatoires & des remèdes nervins chez les malades qu'il avoit traités antérieurement, le détermina à faire ouvrir à celui-ci un cautère à chaque cuisse, & le succès a parfaitement répondu à son attente.

Voici maintenant la Lettre de doct. *Macbride*.

« Il y a quelques semaines que sur l'invitation de M. le docteur *Smyth*, je visitai trois ou quatre fois un homme très-ingénieux, âgé de trente-quatre ans, qui tient ici une Académie, & qui a consulté le professeur au mois de janvier dernier. »

« Je décrirai les symptômes tels qu'il me les a exposés, & qui selon moi désignent une esquinancie de poitrine à un degré aussi déplorable qu'on en ait jamais vu. Elle se faisoit particulièrement reconnoître à cette vive constriction sous le sternum, à cette douleur qui s'étend des deux côtés jusqu'aux bras à l'endroit de l'insertion du tendon du muscle deltoïde, à une angoisse excessive, à une respiration laborieuse, à l'étranglement, à la palpitation violente du cœur, avec un pouls très-irrégulier. Les paroxysmes chez ce malade étoient si fréquens, que pendant 6 ou 7 ans, à peine avoit-il passé un jour sans en être attaqué. La moindre agitation du corps, la moin-

dre affection de l'ame les excitoient , quoique pendant les intervalles, il parût jouir d'une bonne santé. Cette maladie sembloit héréditaire dans la famille. Le père du malade y avoit été sujet quelques années avant sa mort. Le malade même avoit de fortes dispositions à la goutte , quoiqu'elle ne se fût jamais déclarée ; il avoit mené une vie extrêmement sédentaire , & s'étoit appliqué dès sa jeunesse , avec une très-grande assiduité , à l'étude des mathématiques ; c'étoit peut-être à ces causes qu'il falloit attribuer le développement de cette maladie à un âge si peu avancé , le malade n'ayant que dix-sept ans lorsqu'elle commença. »

« On avoit fait ouvrir sur le champ un cautère considérable à chaque cuisse : un mois après il y eut du mieux dans sa situation , qui changea de plus en plus à son avantage. Je le vis hier : il peut monter avec vitesse & sans gêne les escaliers ; il ne souffre plus des agitations de l'ame , & ne se plaint plus que d'une légère oppression ou constriction sous le sternum , qui se fait quelquefois sentir le matin , immédiatement après s'être habillé : il attribue ce sentiment au mouvement qu'il se donne en mettant ses habits. La veille de ma visite , il y avoit huit jours qu'il avoit été exempt de toute espèce d'incommodité. »

« Le docteur *Smyth* m'a encore montré dans ses *adversaria* , une observation concernant un malade qu'il avoit traité en 1760 , & à laquelle observation il n'avoit pas songé dans le temps que mon livre étoit sous presse. Elle contient le détail d'une vraie *angina pectoris* , occasionnée par la vie sédentaire & des chagrins cuisans , clairement désignée par la douleur vive sous le sternum , qui s'étendoit aux deux extrémités supé-

rieures, sur-tout au bras gauche, & par les autres symptômes mentionnés, tels que la dyspnée, les angoisses, la palpitation du cœur. Cette maladie disparut en 1762, à la suite d'un écoulement abondant & spontané des hémorrhoides; mais elle revint avec force en 1763. M. *Smyth* conseilla de faire ouvrir des cautères aux cuisses; mais le malade leur préféra l'usage des poudres de James en petites doses, comme altérant, réunies au castoréum & à l'*assa-fœtida*. Il continua ces remèdes pendant six semaines ou environ: alors ils lui survint des suintemens acrimonieux au scrotum, & un écoulement ichoreux abondant par le fondement. Depuis ce temps la maladie a diminué de plus en plus, & actuellement le malade jouit d'une bonne santé, qui s'est soutenue ces six dernières années. »

Aufsätze und Beobachtungen aus der ge-
richtlichen Arzney Wissenschaft, &c.
C'est-à-dire, *Mémoires & Observations
de médecine légale, publiés par M. JEAN-
THÉODOR. PYL, docteur en médecine,
conseiller & membre du collège royal
supérieur de médecine, &c. Premier Re-
cueil, in-8° de 272 pag. A Berlin, chez
Mylius, 1783.*

6. Nous ne pouvons qu'annoncer les Mémoires contenus dans ce volume. Ils sont intitulés :
1°. Rapport concernant deux époux trouvés morts dans leur lit, & probablement étouffés par la vapeur du charbon allumé. Cette catastrophe a donné occasion à un procès relatif à la détermination du dernier vivant, 2°. Empoisonnement

du pain faussement supposé. 3°. Faux soupçon de poison avalé dans la soupe. 4°. Suites mortelles des lotions faites avec une solution aqueuse d'arsenic, pour emporter la gale à un enfant de cinq ans. 5°. Ouverture du cadavre d'une femme qui s'est empoisonnée avec de l'arsenic. 6°. Accidens particuliers & mort subite, survenus par l'usage d'une pâte de guimauve trop vieille. 7°. Sentimens concernant l'abus de la poudre d'euphorbe. 8°. Rapport sur un jeune homme qui s'est empoisonné avec de l'opium. 9°. Mort lente causée par l'opium, & remarques sur l'empoisonnement avec cette substance. 10°. Ouverture du cadavre d'un enfant mort né. 11°. Examen d'un avortement de quatre à cinq mois. 12°. Visite d'un enfant exposé, que les bêtes avoient cruellement déchiré. 13°. Visite d'un enfant trouvé dans l'eau, auquel on avoit coupé la gorge. 14°. Ouverture du cadavre d'un enfant né vivant, & étouffé. 15°. Rapport sur un enfant né vivant, mais mort peu de temps après; &, à ce qu'on a prétendu, par une suite des coups que la mère avoit reçus pendant la gestation. 16°. Rapport concernant un enfant né vivant, mais tellement maltraité par une chute sur les pierres, qu'il est mort dix-huit heures après la naissance. 17°. Rapport concernant un enfant mort né, qui est sorti inopinément dans le temps que la mère étoit sur la chaise-percée. 18°. Rapport sur un enfant né avant terme, quoique vivant, & qui est mort au moment de naître, ou bientôt après. 19°. Rapport sur un enfant né vivant, mort à la suite d'une plaie à la gorge. 20°. Rapport sur un enfant vraisemblablement mort né, avec un avis relatif à la conduite de la sage-femme lors de l'accouchement. 21°. Avis du collège des médecins d'Ost-friesland, concernant quelques os d'enfant déterrés.

terrés. 22°. Rapport sur une femme morte trois heures après l'accouchement, avec un avis relatif à la conduite de la sage-femme. 23°. Avis concernant une accusation d'impuissance. 24°. Avis sur une prétendue impuissance. 25°. Réponse à la question : Si les épileptiques peuvent se marier ?

On lit ensuite sous la dénomination d'additions, 1°. des expériences & observations sur l'efficacité du spécifique contre la morsure des chiens enragés, publié par ordre de Sa Majesté Prussienne. On assure que ce remède, administré conformément à la règle prescrite, a toujours produit les effets annoncés, tant sur les hommes, que sur les animaux. 2°. Des observations sur un enfant qui, immédiatement après sa naissance, a été enfermé dans un coffre, d'où il a été retiré bien portant, quoique le cordon ombilical cassé ait été trouvé sans ligature.

JOANNIS GOTTLIEB WALTER, Tabulæ nervorum thoracis & abdominis, jussu Acad. reg. scient. Berolinensis, &c. très-gr. in-fol. A Berlin, chez Doeker, 1783.

7. Quatre Tables, leur explication & un discours préliminaire composent ce précieux ouvrage : chacune des Tables est double : de simples traits de burin chargés de lettres & de chiffres, pour répondre à l'explication, forment la première Table : le second double est gravé en plein, & représente les mêmes parties d'après nature. Les figures sont de grandeur naturelle, copiées sur un cadavre de femme. La première Table contient deux figures, une grande & une petite,

& la grande figure est la représentation de la distribution du nerf phrénique dans le diaphragme, & de la branche du même nerf qui traverse cet organe pour se rendre dans le bas-ventre.—De l'origine, de la direction & de la distribution du nerf intercostal du côté droit.—Des nerfs sacrés.—Des plexus hypogastriques.

La seconde figure de cette Table représente l'extrémité du nerf intercostal, avec les fibres transversales qui établissent une connexion entre les deux troncs.

Les sujets de la seconde Table sont la communication du nerf intercostal avec la branche abdominale du nerf diaphragmatique du côté droit;—L'origine & la forme des ganglions céliques ou semilunaires.—Les grands plexus mésentériques supérieurs & inférieurs.—Les plexus rénal, spermatique & hypogastrique.

La troisième Table est consacrée au plexus pulmonaire du côté gauche;—à la communication des deux troncs de la paire vague;—à la distribution de leurs branches dans l'estomac, la rate, &c;—aux anastomoses nombreuses avec le nerf intercostal;—à la marche de ce dernier, sur-tout du côté gauche; à ses communications avec le nerf du même nom du côté droit;—aux ganglions céliques du côté gauche;—aux branches que le nerf intercostal distribue au foie, aux reins, au duodenum;—à l'origine du plexus mésentérique supérieur.

Les deux troncs du nerf intercostal;—les anastomoses entr'eux, & les nerfs de la huitième paire;—les rameaux nerveux qui, partant des ganglions céliques, se rendent au foie, à la vésicule du fiel, à l'estomac, à l'épiploon, &c. sont représentés sur la quatrième Table.

La finesse des recherches anatomiques & l'exécution des planches, rendent cet ouvrage très-

précieux, & d'autant plus qu'on y trouve des réflexions très-importantes sur la physiologie & sur la pathologie.

Nous nous empressons d'annoncer cet ouvrage, l'Académie des sciences de Paris ayant proposé pour prix la description du nerf intercostal. Voyez vol. LX du Journal de Médec. pag. 189.

L'Art de guérir les Hernies ou Descentes ; ouvrage utile aux personnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meilleure méthode de construire les bandages convenables à leur curation ; troisième édition, corrigée & augmentée d'un vocabulaire françois, vol. in-12 de 312 pages ; par M. BALIN, reçu au collège royal de chirurgie pour les hernies, chirurgien-herniaire des hôpitaux & prisons de Paris, ci-devant chirurgien aux armées. A Paris, chez l'Auteur, place de Grève, au coin de la rue de la Tannerie.

8. L'auteur dit dans sa préface, qu'il a sur-tout insisté sur les bandages, dont on ne trouve que des descriptions très-superficielles dans les auteurs anciens. Quant au plan qu'il a suivi, il a cru simple & naturel de déterminer le genre des hernies par le lieu qu'elles occupent, & de tirer leurs espèces de la nature des parties contenues dans la tumeur ; car la plupart des auteurs qui ont écrit sur les hernies les ont rangées selon la nature des parties échappées : la distribution vicieuse, en ce que le plus souvent on ne reconnoît ces parties que dans l'opération, ou après la mort,

Si cette méthode fait honneur à la logique de l'auteur, les connoissances que présente son ouvrage font voir combien il est consommé dans la matière qu'il traite.

Traité du Charbon ou Anthrax dans les animaux ; par M. CHABERT, directeur & inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine ; in-8° de 109 pag. 1782. A Paris, de l'Imprimerie royale.

9. Jamais maladie ne reçut un si grand nombre de dénominations que le charbon ; aussi M. Chabert, qui cherche à rendre son ouvrage généralement utile, en fait-il une exacte énumération, afin que chacun puisse reconnoître la maladie, malgré la différence des noms.

« Le charbon est une tumeur qui, dans le cheval, l'âne, le mulet & le chien, est phlegmonéuse, accompagnée de chaleur, de douleur, & notamment de tension ; & qui dans le bœuf, le mouton, la chèvre & le cochon, est rarement inflammatoire & douloureuse ; toutes les parties intérieures & extérieures y sont exposées. »

« Cette tumeur est essentielle ou symptomatique ; dans le premier cas, elle se montre sur quelque partie de l'animal, sans autres signes maladifs que ceux qui résultent de son existence : dans le second cas, elle est subséquente, & ne paroît qu'à la suite d'un mouvement fébrile. »

L'auteur décrit, avec l'exactitude qui lui est propre, les symptômes, les effets & les différences de cette funeste maladie, le charbon essen-

tiel dans les bêtes à cornes, le charbon essentiel dans la bouche, le charbon essentiel qui se montre sur la peau par des taches noires, le charbon essentiel sur la tête des moutons, le charbon des extrémités, le charbon blanc; ces charbons sont plus ou moins malins: l'humeur qu'ils renferment est quelquefois si délétère, qu'elle produit dans les hommes & dans les animaux, chez lesquels elle s'est insinuée, les désordres les plus effrayans, & même la mort, s'ils ne sont secourus promptement.

« Le charbon peut exister sans aucune efflorescence extérieure, c'est ce qu'on nomme *fièvre charbonneuse*; cette maladie est presque toujours épizootique: il n'est guère possible de la reconnaître qu'à l'ouverture des cadavres, dans lesquels on remarque en général les mêmes désordres que dans le charbon essentiel. »

« Cette division du charbon en essentiel, symptomatique & fièvre charbonneuse, n'est point idéale: les différences qui les caractérisent, peuvent être des modifications de la même maladie; mais, comme ces modifications tiennent vraisemblablement à une disposition individuelle des sujets ou à des circonstances particulières, leur considération est d'autant plus importante, que ces différens charbons demandent chacun un traitement particulier. »

« Les causes de cette maladie sont en très-grand nombre, elles sont le plus souvent communes & générales. Cette maladie se déclare après des saisons pluvieuses qui ont succédé à de grandes sécheresses, après la consommation des fourrages vases, mal récoltés, rouillés, &c. Elle est très-fréquente, & même enzootique dans les pays bas aquatiques, marécageux, & dans les prairies qui abondent en renoncules, juncago,

lèches, queues de cheval, &c. ainsi que dans les endroits où l'on abreuve les bestiaux d'eau de mare bourbeuse & croupissante, ou d'eau de puits chargée de marne, de glaise & de fclénite. La chaleur & la fatigue sont aussi capables de produire cette maladie. »

Le traitement que prescrit M. Chabert varie selon les différentes espèces de charbon; mais dans tous les cas, il tend à favoriser l'effort que la nature fait pour se débarrasser de l'humeur qui la surcharge.

« Lorsque la maladie est épizootique, elle exige deux espèces de traitement, l'un préservatif & l'autre curatif. On doit éviter avec le plus grand soin toute espèce de communication. On brûlera à la porte des écuries le fumier qu'on en retirera chaque jour. On enterrera les cadavres, on bouchonnera & on brossera l'animal, afin de rétablir la transpiration. On fera souvent respirer l'air frais, & la vapeur du vinaigre aux animaux malades. Ils seront tenus à la diète la plus sévère. La moitié de la ration sera donnée à ceux qu'il s'agira de préserver. On ne donnera que du son mouillé & de l'eau blanche à ceux qui auront des ulcères dans la bouche. M. Chabert est d'avis qu'on extirpe le charbon qui n'est pas trop adhérent, ou qu'on le brûle, si sa base est trop profonde, qu'on remplisse l'ulcère résultant de cette opération, de plumaceaux chargés d'onguent épispastique, afin d'y entretenir l'inflammation locale, & d'attirer les humeurs au dehors. Il prescrit la saignée à la jugulaire pour les sujets sanguins. Après ces moyens, il ordonne un breuvage tempérant & anti-gangréneux, dont on réitère la dose toutes les six heures, pendant les trois ou quatre premiers jours. On ne le donne ensuite que toutes les douze heures. L'administration de ce remède doit

être suivie d'un lavement rafraîchissant & tempérant. On a recours à des clystères gras, si les entrailles sont irritées.»

Lorsque les escarres sont tombées, que les chairs se montrent rouges & grenues, on emploie pour tout pansement des plumaceaux imbibés d'eau-de-vie, dans laquelle on a fait dissoudre une once d'aloès, & une once de camphre. Dès que le fond de l'ulcère est rempli, il suffit de le laver tous les jours avec de l'eau commune tiède, saturée de sel commun, & de le saupoudrer avec de la charpie rapée : alors l'animal est regardé comme guéri, & il l'est effectivement.

Nous ne rapporterons point les modifications que l'auteur a mises à ce traitement général, selon les différentes espèces de charbon, & selon la nature des parties affectées. Le lecteur les verra avec plus de fruit dans l'ouvrage même, qui prouve combien la réputation de M. Chabert est fondée, & combien l'art vétérinaire est redevable à ses lumières.

Du Claveau ; par M. CHABERT, directeur & inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine ; in-8° de 7 pag. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1781.

10. Cette maladie des bestiaux a beaucoup d'analogie avec la petite-vérole. Ainsi qu'elle, le claveau se distingue en discret, cristallin & confluent. Sa marche présente les mêmes périodes. Le claveau confluent est le plus dangereux. Cette maladie est contagieuse ; & M. Chabert prescrit de séparer les animaux sains des malades, de parfumer & d'aérer la bergerie.

Dans le premier temps de la maladie, c'est-à-dire celui de son invasion, il ordonne pour le matin & le soir un breuvage fait avec la racine de persil & la graine de lentille, le camphre dissous dans le jaune d'œuf, le vinaigre & le miel. La nourriture doit être très-ménagée, & les animaux ne doivent pas aller aux champs.

Dans le second temps, ou celui de l'éruption, il est important d'aider les forces de la nature; & pour cela, le breuvage précédent suffit, lorsque l'éruption se fait convenablement. Dans le cas contraire, on doit y ajouter le sel ammoniac & le camphre dissous dans l'esprit de vin, & non dans le jaune d'œuf.

Le troisième temps, c'est-à-dire celui de la suppuration, sera traité de même: seulement, s'il y a de la malignité, on passera des sétons aux cuisses & aux parties supérieures & latérales de l'encolure.

Dans le quatrième temps, ou celui de la dessiccation, il faut, sur-tout dans le claveau malin, hâter la sortie de la matière, en piquant les pustules les unes après les autres.

L'exsiccation faite, on purgera les animaux qui auront eu un claveau malin, avant de les mener aux champs & de les mettre à la nourriture ordinaire; & pour cela, on leur donnera un purgatif composé d'une once de sené & de deux gros d'aloès. On donnera la moitié de la dose aux forts moutons, & le quart aux brebis. M. *Chabert* conseille de scarifier les parties que les pustules tendent à gangrener en s'y amoncelant, & de laver l'ulcère qui en résultera avec une sorte décoction de quinquina, animée avec deux gros de camphre, & un verre d'eau-de-vie sur une pinte de cette décoction.



Traité sur la Mycitologie, ou Discours historique sur les champignons en général, dans lequel on démontre leur véritable origine & leur génération; d'où dépendent les effets pernicieux & funestes de ceux que l'on mange, avec les moyens de les éviter: opuscule avec figures; par M. NATALIS JOSEPH DE NECKER, botaniste de S. A. S. l'Electeur Palatin, duc de Bavière, historiographe du Palatinat du Rhin, & des duchés de Berg & Juliers, membre ordinaire de l'Académie Electorale des sciences de Manheim, & associé étranger à diverses Académies des sciences de l'Europe. A Manheim, chez Matthias Fontaine, libraire de l'Electeur, 1783, in-8^o de 133 pages.

11. Cet opuscule faisoit partie d'un Mémoire qui embrassoit toute la cryptogamie du chevalier Linné, & que M. de Necker fit parvenir au concours de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg. Depuis les temps les plus reculés, les champignons ont passé pour des plantes; mais depuis quelques années, que d'habiles naturalistes ont fait d'exactes observations microscopiques, qui leur ont appris que les semences des champignons se métamorphosoient en animalcules, dès-lors ils ont fait passer la famille des champignons du règne végétal au règne animal. M. de Necker discute en puissant incrédule ces expériences microscopiques, & les révoque en doute, en assurant que, malgré les méditations les plus profondes, & toutes les recherches qui

ont été faites au sujet des champignons, personne jusqu'ici n'a pu encore connoître leur origine primitive. Il voudroit nous faire croire qu'il est intimement persuadé, que leur naissance spontanée ne provient nullement de semences; il étoit pour cela son sentiment, de l'avis de quelques naturalistes qui ont parlé des champignons. Suivant lui, ils n'appartiennent à aucun des trois règnes; c'est pourquoi il crée en leur faveur un quatrième règne, qu'il nomme *méssymale*, moyen ou intermédiaire. Nous allons rapporter l'article le plus essentiel de ce Traité; il nous apprend à distinguer les champignons nuisibles & pernicieux. La truffe, la morille, la chanterelle & le champignon vulgaire, sont ordinairement ceux qui se trouvent dans nos cuisines. Lorsqu'on aura des mets à faire préparer, dans lesquels entrent ces espèces de champignons, il faudra prendre la moitié d'un oignon ordinaire, dépouillé de sa pellicule extérieure. Cette portion sera mise en entier dans le vase, pour être cuite avec les champignons: si la couleur de l'oignon devient bleuâtre ou d'un brun tirant sur le noir, c'est une marque certaine qu'il s'en trouve parmi eux quelques-uns, contenant un principe malfaisant & délétère. Il faut alors se garder d'en manger: si au contraire après la cuisson convenable, l'oignon conserve sa couleur blanche, telle qu'il l'avoit dans son état naturel, on pourra alors en manger avec sécurité, & en toute sûreté.

Icones plantarum, & Analyses partium, &c.

C'est-à-dire, *Figures des Plantes, & Analyses de leurs parties, gravées en taille-douce, & enluminées d'après nature; avec les Tableaux nécessaires, l'explication des figures, & de courtes remarques; par*

CASIMIR-CHRISTOPHE SCHMIDEL;
seconde édition, publiée par les soins de
 VALENTIN BISCHOFF. *Partie première,*
& Manipule premier. A Nuremberg, de
l'imprimerie de Felsecker, 1782, in-fol,
avec vingt-cinq Planches,

12. Quelque parfaite que soit la description d'une plante, les botanistes sont obligés d'avouer qu'elle ne présente pas à l'esprit une idée aussi claire & aussi distincte qu'une figure exacte, qui rend fidèlement la nature. Il est à la vérité quelques détails & quelques différences qui ne paroissent pas ordinairement au premier coup d'œil, sur-tout dans une figure, mais que les expressions du botaniste font bien vite appercevoir à l'observateur; si cependant le peintre a soin de dessiner séparément les parties délicates, objets de ces différences, & s'il fait, comme il le doit, les présenter sous le point de vue le plus favorable, on conviendra qu'il ne le cède en rien au plus habile auteur; mais si l'on joint à cette partie pittoresque, à la fidélité du pinceau, la clarté de l'expression, l'exactitude dans la description & des observations judicieuses, on aura alors un ouvrage excellent, qui ne laissera rien à désirer: tel est celui de *Schmidel* que nous annonçons, & qui l'emporte sans contredit sur tout ce qui a paru dans le même genre, sans parler des soins que ce botaniste s'est donnés pour déterminer les synonymies nombreux & les variétés des plantes qu'il décrit. Quels éloges ne mérite-t-il pas pour ses recherches, ses observations & ses figures, qui ordinairement sont entièrement neuves, & roulent sur les parties les plus intéressantes, mais les plus délicates, les plus fugitives des plantes cryptogames! Le seul *Micheli* l'auroit peut-être

emporté sur *Schmidel*, si la fortune lui eût laissé le temps de pousser plus loin ses découvertes, & n'eût pas opposé mille obstacles à l'activité de son génie. Cependant M. *Hedwig* & ses rivaux, marchent à pas de géant sur les traces de si grands maîtres. Il y a aussi tout lieu d'espérer que dans peu la botanique sera poussée à un point de perfection, qu'on n'auroit dû attendre que de plusieurs siècles. Il reste encore deux autres parties de cette précieuse collection. Nous en donnerons la notice aussitôt qu'elles nous seront parvenues.

Dissertatio chemica de acido animali, &c.

C'est-à-dire, *Dissertation chimique sur l'acide animal, soutenue à Lund, sous la présidence de M. CHRISTIAN WOLLIN, docteur en médecine, medecin du Roi, professeur de médecine & de chimie; par M. GUSTAVE-JEAN NYREN, in-4°. de 16 pag. A Lund, 1781.*

13. De tous les acides propres au règne minéral, celui des fourmis est le seul qui soit à découvert; aussi est-ce celui dont M. *Wollin* s'occupe en premier lieu. Il en expose les propriétés & les effets sur les alcalis, les terres & les métaux d'après M. *Arvidson*, & remarque qu'il approche de l'acide du vinaigre. Messieurs les chimistes de Dijon ont avancé que l'acide des fourmis pourroit bien n'être autre chose que l'acide aérien. Ils se sont fondés sur ce que les sels neutres dans la composition desquels il entre, ne donnent à la distillation qu'une eau acidule, & laissent un alcali cristallisé; mais M. W. pour détruire les conclusions tirées de ces faits, remarque d'abord qu'on en obtient de l'alcali végétal cristallisé sans addition d'acide: il observe ensuite

que si l'acide vitriolique versé sur les sels composés avec l'acide des fourmis, en dégage des vapeurs blanches sans qu'on puisse recueillir d'acide, ces vapeurs peuvent venir de la partie huileuse de l'acide des fourmis, de même que celles qui se dégagent des huiles éthérées lorsqu'on y verse de l'acide vitriolique.

Les autres acides animaux sont cachés. Le premier dont l'auteur traite est celui du sang, démontré par *Homberg*. Viennent ensuite 1°. celui des chairs. M. W. soupçonne l'existence de cet acide, parce qu'en distillant les chairs dans une retorte, on obtient les mêmes produits que ceux que donne le sang; 2°. l'acide des os, dont nous devons la connoissance à M. *Scheele*; 3°. celui de la graisse, découvert par M. *Gahn*. (L'auteur paroît ignorer le mérite des *Segner* & des *Crell*, relativement à cet acide;) 4°. l'acide des matières stercorales, dont *Homberg* a le premier démontré l'existence; 5°. enfin, l'acide de l'urine ou l'acide phosphorique.

Cet écrit académique seroit susceptible d'un grand nombre d'additions, sur-tout si l'on vouloit compulsier les auteurs Allemands, dont M. *Wollin* ne paroît guère connoître les travaux dans le même genre.

Essai d'une description topographique d'Orléans, in-8° de 93 pages.

14. Orléans est un assez gros bourg, à une lieue d'Orléans. Il offre à la vue un coteau délicieux, au pied duquel coule le Loiret, petite rivière. Son district renferme sept lieues de circonférence. La nature du sol, les fossiles, enfin tout ce qui dépend de l'oryctographie de ce territoire, se trouve dans cet Essai. Il est ensuite parlé des di-

vers tempéramens de ses habitans , de leur industrie , &c.

Cette topographie bien faite, est terminée par une nomenclature raisonnée des plantes, quadrupèdes, oiseaux, amphibies, poissons, insectes & coquillages, tant terrestres que fluviales, de la paroisse d'Olivet. Suivant cette énumération, il y a plus de six cents espèces de plantes, dix-neuf quadrupèdes indigènes & sauvages, quatre-vingt-dix-huit oiseaux. On compte parmi les amphibies, reptiles & serpens, quatorze espèces distinctes. La classe des amphibies nageans & poissons, en présente dix-neuf; celle des insectes, soixante-onze; & les coquilles, tant terrestres que fluviales, sont au nombre de trente-sept.

Almanach vétérinaire, ou Abrégé de l'histoire des progrès de la médecine des animaux, depuis l'établissement des Ecoles royales vétérinaires. A Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, libraire, grande salle du Palais, année 1782; petit in-12, de 216 pages.

15. Le public est convaincu plus que jamais des avantages qui sont résultés de l'établissement des Ecoles royales vétérinaires. Rien ne seroit sans doute plus propre à les rendre universels, & à répandre les lumières qu'elles ont fait naître, qu'un ouvrage de la nature de celui que nous annonçons. On s'y propose d'établir une correspondance qui fasse circuler les connoissances relatives à la médecine des animaux, si importante pour les campagnes & pour les agriculteurs.

« Les éditeurs recevront avec reconnaissance toutes les observations qui seront envoyées, & on en fera un usage convenable à cet objet. Cependant on prévient qu'on n'en recevra aucune qui ne

soit signée de leur auteur, les Editeurs ne pouvant être responsables des erreurs, que des personnes peu consommées dans l'art pourroient leur suggérer. On invite les artistes vétérinaires, établis dans les provinces, de prendre part à cet ouvrage, en envoyant toutes les années la notice, la description symptomatique & curative des maladies qu'ils auront traitées, des épizooties & des phénomènes relatifs à l'art qui se seront présentés dans le cours de leur pratique : ce sera un moyen pour eux de faire rendre justice à leurs talens, en les faisant connoître. On recevra, *francs de port*, les Mémoires, Lettres, Consultations, Expériences, Traitemens, Observations, pour être placés dans l'Almanach de l'année suivante, jusqu'au 15 octobre de celle-ci, & jusqu'au même temps toutes les années, à l'adresse de mad. la veuve Vallat-la-Chapelle, libraire, grande salle du Palais. »

Le volume de l'année 1782 présente l'histoire de l'établissement des Ecoles royales vétérinaires, la description topographique de l'Ecole de Paris, le tableau de son administration, & le détail des instructions qu'on y reçoit ; les noms des officiers, les prix qu'on y distribue, les noms des élèves étudiants qui les ont mérités, & des brevétés établis dans les provinces ; enfin on y trouvera un tableau des épizooties, traitées par les élèves envoyés des Ecoles de Paris, par l'ordre du Ministre dans différentes provinces, des réflexions sur la rage, & des Lettres sur les maladies vermineuses.

N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 13, M. GRUNWALD.
8, 9, 10, 15, M. ROUSSEL.
11, 12, 14, M. WILLEMET.

T A B L E.

<i>Lettre de M. Roussel, médec. à M. DUMANGIN, médecin, sur les dartres,</i>	Page 449
<i>Extrait. Phytographie universelle, ou Système de botanique. Par M. De Las, prêtre de l'Oratoire,</i>	466
<i>Obs. sur une angine œdémat. Par M. Houdry, méd.</i>	483
<i>Obs. sur un lait répandu. Par M. Demertet, méd.</i>	488
<i>Observat. sur une gale répercutée. Par M. le Conte de Preval, méd.</i>	491
<i>Mém. à consulter sur une observat. faite à l'ouverture d'un cadavre. Par MM. Lamboire & Moreau, chir.</i>	496
<i>Observ. sur une fracture des os du crâne. Par M. Geny, chirurgien,</i>	498
<i>Observ. sur un abcès au rein gauche. Par M. Cassagne, chirurgien,</i>	505
<i>Obs. sur l'extirp. d'une loupe charnue. Par M. Du Lou, seigneur du Lou,</i>	509
<i>Reflexions de M. Robineau, chirurgien, sur l'observation de M. Garland, chir.</i>	511
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1784,</i>	517
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorency,</i>	518
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	521
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	522
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Académie,</i>	523
<i>Médecine,</i>	531
<i>Anatomie,</i>	545
<i>Chirurgie,</i>	547
<i>Vétérinaire,</i>	548
<i>Botanique,</i>	553
<i>Chimie,</i>	555
<i>Histoire naturelle,</i>	557
<i>Almanach vétérinaire,</i>	558

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois Mai 1784. A Paris ce 24 Avril 1784.

Signé POISSONNIER. DESPERRIÈRES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1784.

LETTRE DE M. DE LA ROCHE,

A l'Editeur du Journal de Médecine.

C'est pour former des plaintes & pour rectifier des erreurs, que M. de la Roche nous adresse sa Lettre & son Extrait.—Aussi faut-il les publier littéralement.—L'Editeur ne se permettra que des notes au bas de la page.

Cet article sera terminé par une citation tirée des écrits de M. de Bordéu, & par une Lettre de M. Tissot, qui est aussi relative à la fièvre puerpérale, & dans laquelle ce savant médecin réclame contre une opinion que M. Doubler lui a prêtée d'après le docteur Hulme.

Tome LXI.

N n

Lettre de M. de la Roche à l'Editeur du Journal.

« J'ai lu, Monsieur, dans le Journal de Médecine les réflexions que vous avez pris la peine de publier au sujet de mes recherches sur la fièvre puerpérale (a), & j'ai apporté à cette lecture d'autant plus d'intérêt & d'attention, que sachant qu'elles avoient été rédigées par un médecin qui jouit de la réputation d'un homme également savant & judicieux, je comptois y trouver une source abondante d'instructions pour moi, en même temps que des remarques utiles aux progrès de l'art. Je m'attendois aussi à les voir accompagnées d'une notice qui pût donner une idée générale de mon ouvrage, de son plan, & des sujets qui y sont traités; car j'ai toujours cru que ce travail étoit celui auquel étoient particulièrement engagés envers le public les auteurs des feuilles périodiques, où l'on se propose de faire connoître les livres nouveaux. Je ne vous dirai pas, Monsieur, jusqu'à quel point je me suis vu trompé dans mon attente, ni combien j'ai été surpris de me voir attaqué dans l'écrit de M. Doublet, par des propos ironiques, &

(a) Voyez Journal de Médecine, cahier de décembre 1783, & janvier 1784.

des imputations qu'on ne devoit jamais se permettre. Je ne ferai aucune remarque sur la manière peu exacte dont son auteur a présenté mes opinions, ni sur les argumens par lesquels il a cru les réfuter. Mais, comme le motif qui m'a fait publier cet essai subsiste encore ; comme je n'ai pas perdu de vue le desir d'exciter les médecins à de nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale, permettez moi, Monsieur, puisque vous n'avez point fait d'extrait de mon livre, de réparer moi-même cette omission, & de vous prier de vouloir bien insérer dans votre Journal la notice qui suit (a).

(a) Nous représenterons à M. de la Roche, qu'il convient non-seulement de donner dans le Journal de Médecine une idée de l'ouvrage qui y est annoncé, mais qu'il convient encore de rapporter quelquefois les sentimens de plusieurs auteurs, & c'est sur-tout lorsqu'il est question de se déterminer sur le choix de la pratique la plus heureuse dans le traitement d'une maladie sur les notions de laquelle les médecins ne sont pas précisément d'accord. N'est-il pas libre à l'Editeur de ce Journal, n'est-il pas même de son devoir de publier tous les éclaircissemens qui servent à donner de nouvelles lumières sur le sujet de la discussion ? Si l'Editeur avoit assez de confiance pour se flatter d'atteindre ce but, en ne s'en rapportant qu'à lui seul, il annonceroit de la présomption ; mais il contribuera certainement aux progrès de la médecine, & il obtiendra les suffrages des connoisseurs, quand à l'annonce

En m'occupant d'un sujet encore nouveau, & qu'aucun médecin hors de l'Angleterre n'avoit traité à fond, j'ai cru devoir donner à ce travail toute l'étendue dont il étoit susceptible entre mes mains; & pour le faire avec plus de facilité, j'en ai soigneusement distingué les différentes parties. Je me suis aidé de celui des médecins Anglois qui m'ont précédé dans la même carrière, particulièrement des écrits de MM. *White, Hulme & Leake*; &, quoique je me sois écarté quelquefois de l'opinion de ces praticiens, ils m'ont le plus souvent servi de guides.

J'ai commencé par décrire avec assez de détail les symptômes de la fièvre puerpérale, soit dans leur suite, soit dans leur cours. J'ai noté particulièrement les dou-

d'un livre nouveau, il joindra les recherches analytiques & comparatives, les remarques & les observations des médecins d'un mérite reconnu, & particulièrement versés dans la parfaite connoissance d'une maladie & de son traitement.

C'est pour se conformer à ce plan * que l'Editeur a invité M. *Doublet* à donner un précis des principaux Traités sur la fièvre puerpérale, en même temps qu'il rendroit compte du dernier ouvrage qui venoit de paroître sur cette maladie.

* Voyez le plan pour la continuation du Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, au commencement du cahier de janvier 1784.

leurs vives & continues du ventre, qui forment le caractère le plus distinctif de cette maladie, le frisson qui les précède, ou en accompagne le commencement, le mal de tête, la soif, le poulx dur & fréquent, la chaleur & la sécheresse de la peau, les maux de cœur, la diarrhée, le ténésme. J'ai parlé de l'état où l'on trouve les cadavres, lorsque la nature ni l'art n'ont pu subjuguier le mal, & j'ai dit que les principales traces qu'il laisse sont celles d'une inflammation superficielle & gangreneuse de la plupart des viscères, sur-tout du canal intestinal & de l'omentum, accompagnée d'un double épanchement, l'un de matière épaisse & purulente, qui adhère à la surface des viscères sous la forme de flocons fibreux, l'autre d'une quantité beaucoup plus grande de liqueur séreuse. La matrice est presque toujours dans l'état le plus sain (a).

(a) M. Doublet n'a rien omis de la description faite par M. de la Roche; mais, après l'avoir présentée d'une manière courte & détaillée, & après avoir dit qu'elle étoit en général fort analogue à celle de M. Leake, il a cru devoir ajouter, que M. de la Roche différoit de ce médecin Anglois & de tous les autres observateurs, sur deux points importants; 1^o en disant que le poulx étoit toujours dur & plein; 2^o. en ne parlant pas de l'altération frappante & subite de la physionomie que M. Leake, & presque tous les autres méde-

Cette maladie, quelque mal qu'elle ait été décrite par la plupart des auteurs, a cependant des caractères très-marqués, & auxquels il est facile de la reconnoître; ce qui est d'autant plus intéressant, qu'il n'y en a point où il importe davantage de ne pas perdre de temps avant de lui opposer les secours de l'art. Quelques heures perdues au commencement, peuvent suffire pour rendre tous les remèdes inutiles.

Les principaux symptômes sur lesquels on peut fonder un pronostic, sont l'état du pouls & les douleurs. Tant que le premier se maintient fréquent, dur & serré, tant que les douleurs du ventre sont vives & sans relâche, le danger est très-imminent; il augmente encore lorsque le ventre se météorise, lorsqu'il survient des vomissemens de bile verte. Les aphthes dont se tapisse quelquefois le fond de la gorge sont un des symptômes les plus funestes (a).

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la

cins, n'ont pas manqué d'observer dès l'invasion de la maladie. Voyez les *Remarques sur la fièvre puerpérale*, *Journal de Médecine*, décembre 1783, pag. 517, 518.

(a) Voyez les effets de la fièvre puerpérale, considérés, soit chez les femmes qui guérissent, soit chez les femmes qui meurent; & vous y trouverez le pronostic de M. de la Roche, rapporté dans tout ce qu'il a d'essentiel. *Ibid.* pag. 524.

nature & la cause prochaine de la fièvre puerpérale. Les uns en font une espèce particulière de fièvre putride & maligne, regardant tous les symptômes qui ont leur siège dans le bas-ventre, comme accidentels : d'autres l'attribuent à la suppression du lait, d'autres à celle des lochies, d'autres à l'inflammation de la matrice ; d'autres enfin la regardent comme l'effet immédiat d'une inflammation des intestins, & autres viscères du bas-ventre.

C'est cette dernière opinion que j'ai adoptée, & que j'ai tâché de développer, non par esprit de système, mais parce que je n'ai pu ouvrir les yeux, & ne pas voir les choses telles que je les ai décrites. J'ai cru qu'une maladie qui se manifeste d'abord par de vives douleurs d'entrailles, accompagnées de fièvre aiguë, que l'on soulage & que l'on guérit fréquemment par la saignée, dans laquelle le sang tiré de la veine se recouvre d'une croûte jaune & compacte comme dans la pleurésie, où l'on trouve après la mort les viscères dans un état fort semblable à celui qu'on observe après d'autres maladies où l'état inflammatoire n'est pas équivoque ; j'ai cru, dis-je, & je ne puis encore m'empêcher de croire que cette maladie est une vraie inflammation d'entrailles : si nous voyons qu'elle présente quelques phénomènes qui semblent différer

de ceux qu'on observe dans d'autres maladies inflammatoires, c'est que l'inflammation peut être différemment modifiée dans différens cas; c'est qu'une multitude de circonstances dont j'ai indiqué quelques-unes, peuvent en précipiter les progrès & amener à sa suite un état de putridité. L'érysipèle que les médecins les plus célèbres s'accordent à placer au rang des maladies essentiellement inflammatoires, lorsqu'il se manifeste dans un air souillé de vapeurs impures, est une maladie qui abat les forces, qui tend rapidement à la putridité, qui se termine souvent par la gangrène, & qui demande à être traité par des remèdes toniques, plutôt que par des évacuans. Il y a d'autres espèces d'inflammation, celle par exemple qui accompagne les plaies, où la même cause accélère singulièrement la dégénération putride des humeurs. Elle manifeste la même influence dans l'inflammation d'entrailles des femmes en couche; c'est-là particulièrement ce qui rend cette maladie si funeste dans les hôpitaux; mais il n'y a pas lieu de présumer qu'elle agisse jamais comme cause efficiente de la fièvre puerpérale. Cette fièvre est, dans sa nature, une maladie d'inflammation, & comme telle n'est affectée par les causes de putridité que dans sa terminaison, ou tout au plus par l'effet de ces causes sur le principe vital

qu'elles rendent en général plus irritable, & par-là même plus susceptible d'une révolution inflammatoire (a).

La connexion qu'a établie la nature entre les maladies inflammatoires & les maladies putrides, est un sujet presque aussi neuf qu'intéressant, il mérite d'être profondément médité. Sans doute ce que j'en ai dit est trop imparfait pour mériter l'attention des lecteurs ; mais je l'ai indiquée, & je souhaite, pour l'avantage de la médecine & le bien de l'humanité, que les médecins fassent des observations dirigées de manière à pouvoir y jeter du jour.

A l'examen de la cause prochaine, succède celui des causes prédisposantes & occasionnelles. La première, & celle qui mérite la plus grande attention, c'est le changement de tension qui a lieu dans les vaisseaux du bas-ventre lors de l'accouchement.

(a) M. Doublet suit précisément la même marche que M. de la Roche ; il examine le sentiment des différens auteurs sous tous les rapports ; & en annonçant son plan ; il s'exprime ainsi : *Je prendrai l'ouvrage de M. de la Roche pour texte, parce qu'il est clair, méthodique, écrit avec le plus grand zèle, & rempli de recherches intéressantes. Et plus loin : Le pronostic de M. de la Roche est traité avec autant de soin que la description. Voyez ibid. pag. 517 & 524. Ces paroles ne sont ni équivoques, ni ironiques.*

Pendant les derniers mois de la grossesse, le poids de la matrice comprime extrêmement l'omentum & les intestins, mais cette pression cessant tout-à-coup au moment de la sortie du fœtus, le sang passe avec plus de facilité de l'aorte descendante dans tous les vaisseaux abdominaux ; & il est à présumer que ces vaisseaux ayant perdu un peu de leur ton par la gêne où ils ont été pendant long temps, se dilatent encore plus facilement en conséquence de cette atonie, d'où résulte un état de tension & de pléthore qui les rend extrêmement irritables. C'est cette inégalité de la circulation dans les viscères du bas-ventre, qui est la principale cause prédisposante de la fièvre puerpérale ; c'est d'elle sur-tout que dépendent les caractères particuliers qui distinguent cette maladie ; c'est-elle qui limite le temps de son invasion aux premiers jours après l'accouchement, & qui explique pourquoi on ne l'observe jamais hors de cette époque.

Le froid qui a un si grand pouvoir pour engendrer la plupart des maladies inflammatoires, a la même influence sur la fièvre puerpérale ; il meurt plus de femmes en couche dans les pays froids, que dans les pays chauds ; il en meurt beaucoup plus en hiver qu'en été ; c'est ce que m'ont appris les registres mortuaires de Genève, & c'est ce que confirment les observations de M.

Leake : peut-être n'y a-t-il pas d'autre constitution épidémique propre à favoriser la formation de la fièvre puerpérale, que celle que le froid détermine.

La crainte, la tristesse, l'anxiété d'esprit, disposent les femmes en couche à cette maladie; les émotions vives, les chagrins imprévus l'excitent fréquemment, & c'est encore là une des causes de la grande mortalité de ces femmes dans les hôpitaux (a).

Il paroît constant d'après l'examen des symptômes & des causes de la fièvre puerpérale, qu'elle est essentiellement une maladie inflammatoire; mais la plupart des médecins l'ont considérée sous un autre point de vue, & se sont fait différentes idées de sa cause prochaine. La plupart se contentent

(a) En parlant des causes disposantes de la fièvre puerpérale, *M. Douplet* n'a pas manqué de présenter sur chacun de ces articles l'opinion de *M. de la Roche*; il a loué les recherches que ce médecin a faites pour constater l'influence du froid sur les nouvelles accouchées, il a applaudi à ses sages réflexions sur les tristes effets du chagrin; mais il a pris la liberté de le critiquer sur ce qu'il regarde comme principale cause de la fièvre puerpérale, *l'atonie des vaisseaux abdominaux qui donne naissance à une inflammation*; & il a cru devoir faire sentir le danger d'établir une opinion clinique sur des raisonnemens physiologiques. Voyez le cahier de janvier 1784, depuis la page 5 jusqu'à la page 15.

de l'attribuer à une métastase du lait, sans faire attention que cette explication n'est point satisfaisante, & qu'indépendamment des autres objections qu'on peut lui faire, elle laisse à désirer la cause de cette métastase, & de l'épanchement qui en est la conséquence; cause qui suppose nécessairement un changement dans les pouvoirs qui maintiennent la circulation, un orgasme particulier qui porte les fluides vers les entrailles. C'est cet orgasme manifesté par tant de symptômes non équivoques, que je regarde comme une affection inflammatoire; c'est lui qu'on doit avoir particulièrement en vue dans le traitement, quelque opinion qu'on puisse se former sur la nature du dépôt qui en résulte (a).

(a) M. Doublet, à la vérité, n'est pas de cet avis; & en ce point, il ressemble à tous les médecins François; mais, en appuyant son sentiment sur des faits, il ne néglige pas de présenter les motifs qui fixent l'opinion contraire: non-seulement il expose tous les argumens qui peuvent prouver en faveur de l'inflammation primitive & essentielle, telle que l'admet M. de la Roche, mais il rassemble & résout toutes les objections qu'on peut faire contre la métastase laiteuse. A la vérité, dans cette discussion il a plus recours à l'observation, qu'à la théorie; & il croit qu'on doit admettre en médecine des effets sans que leur étiologie soit démontrée. Mais, pour faire voir le cas qu'il fait des médecins favans qu'il

D'autres médecins d'un très-grand nom, frappés de l'apparence des symptômes que présente la fièvre puerpérale, sans avoir vérifié leurs conjectures par l'ouverture & l'inspection des cadavres, ont cru que cette maladie étoit produite par une inflammation de la matrice; mais les dissections prouvent absolument le contraire : il est vrai qu'elle est occasionnée quelquefois par l'irritation accidentelle de cet organe, causée par un accouchement laborieux ou par l'imprudence de l'accoucheur ; mais encore dans la plupart des cas de cette espèce, cette affection de la matrice se dissipe-t-elle avant l'inflammation des autres viscères, dont elle a été la cause occasionnelle. Dans les observations que j'ai ajoutées à la fin de l'ouvrage, j'ai rapporté deux cas de fièvre puerpérale déterminée par une cause de ce genre.

Les bornes d'un extrait comme celui-ci ne me permettent pas d'entrer dans les détails du traitement. Je remarquerai en général, qu'il est analogue à la théorie que j'ai

réfute, il a soin de dire dans le résumé de cet article : *Les différentes opinions sur les causes prochaines de cette maladie, sont fondées chacune sur des faits plus ou moins spécieux, & ont eu des hommes de grand mérite pour défenseurs. Ibid. passim, & pag. 34.*

donnée de la maladie, & que les remèdes sur lesquels j'insiste le plus, sont la saignée & les boissons douces & rafraîchissantes. La saignée doit être employée de très-bonne heure, si l'on ne veut pas s'exposer au danger d'y recourir en vain; car, lorsque la maladie a déjà fait un certain progrès, & que l'épanchement purulent a commencé à se former dans le bas-ventre, on ne sauroit s'attendre à pouvoir en exciter le repompement par ce moyen. C'est pour avoir manqué d'agir avec cette promptitude si nécessaire, quelque méthode que l'on emploie, que les efforts de la médecine ont été si souvent inutiles dans cette maladie; c'est pour en avoir bien senti l'importance, que M. *Doulcet* a eu tant de succès (a). En

(a) Selon M. *de la Roche*, c'est pour avoir senti l'importance des moyens mis en usage de très-bonne heure dans la fièvre puerpérale; que M. *Doulcet* a établi sa méthode; mais M. *de la Roche* conseille la saignée, tandis que M. *Doulcet* rejette la saignée, même dans les premiers instans de la maladie. Au reste l'avis de M. *de la Roche*, dans tout ce paragraphe, n'est plus équivoque; il regarde la saignée comme le vrai remède, quand elle est placée dans les premières vingt-quatre heures; c'est le remède sur lequel il insiste le plus, & il observe sur-tout que ce traitement est conforme à sa théorie. Mais cette théorie est-elle vraie, & le traitement qui en dérive est-il heureux?

général toutes les fois que j'ai été appelé dans les vingt-quatre heures après l'invasion des premiers symptômes, la saignée & le régime rafraîchissant m'ont très-bien réussi. On verra à la fin de l'ouvrage l'histoire de huit cas traités de cette manière, dont quatre se sont guéris, & trois se sont terminés par la mort. Le huitième présente une complication de fièvre puerpérale guérie par la même méthode, & d'une affection de l'ovaire qui tua la malade neuf semaines après son accouchement.

Ce traitement qui réussit dans les lieux où la disposition inflammatoire est la plus manifeste, n'a pas le même succès dans ceux où les malades respirent un air chargé de vapeurs impures. Mais avant la découverte de M. *Doulcet*, aucun autre méthode n'en avoit d'avantage. Je n'avois pas le bonheur de la connoître, lorsque j'ai composé cet ouvrage; mais depuis ce temps, j'ai eu occasion de m'assurer par moi-même de son efficacité.

J'ai recommandé dans quelques circonstances l'usage du camphre, du kina & des vésicatoires; l'on verra dans les observations l'histoire d'une fièvre puerpérale où ce dernier remède, employé à plusieurs reprises, sauva enfin la malade après qu'elle eut été plusieurs fois aux portes de la mort.

Dans le dernier chapitre, j'ai fait voir

que la mortalité des femmes en couche avoit diminué considérablement à Genève depuis le commencement de ce siècle, ce que l'on ne pouvoit attribuer qu'aux changemens qui s'étoient faits dans la manière de les soigner. Il est à présumer que par une méthode qui consisteroit simplement à les garantir des causes qui peuvent leur nuire, on parviendroit à diminuer encore beaucoup cette mortalité. J'ai recommandé pour cet effet, aux accoucheurs, de se tenir en garde contre différens abus qui se sont glissés dans leur pratique. Je leur ai recommandé en particulier de ne pas trop se presser d'aider la nature, soit dans le travail de l'accouchement, soit pour l'expulsion de l'arrière-faix, parce que dans la plupart des cas où ils le font, cela n'est pas nécessaire, & parce qu'on ne le fait jamais sans quelque danger. J'ai combattu l'usage beaucoup trop fréquent encore, d'enfermer les femmes en couche dans des appartemens chauds & mal aérés; usage entretenu par l'opinion où sont bien des gens, qu'il est bon de faire suer les femmes en couche, celles sur-tout qui ne nourrissent pas leurs enfans. Enfin, j'ai tâché de faire sentir les inconvéniens des saignées fortes & répétées, auxquelles bien des accoucheurs n'ont que trop souvent recours pour soulager les douleurs de l'accouchement; le peu de bien-être qu'elles

procurent

procurent dans la plupart des cas, n'étant point à comparer au danger d'épuiser les forces, & d'augmenter l'irritabilité du système nerveux dans un moment où l'on a lieu déjà d'en redouter les conséquences.

Voilà, Monsieur, un extrait bien succinct, mais très-fidèle de mes recherches sur la fièvre puerpérale : j'y joindrai une seule des réflexions que m'a fait faire l'écrit de M. *Doublet* sur cet ouvrage. Si le traitement que je recommande n'est pas adapté à tous les cas de fièvre puerpérale, & s'il laisse périr bien des malades, celui de M. *Doucet* manque aussi quelquefois, & c'est ce que prouvent quelques cas que raconte, avec beaucoup de franchise, M. *Doublet*. Il rapporte entr'autres celui d'une femme, qui prit une fièvre puerpérale pour avoir été saisie par le froid au troisième jour de son accouchement, quoique d'ailleurs tout allât parfaitement bien, & qui, malgré l'ipécacuanha donné de très-bonne heure, périt au sixième jour. Si j'étois appelé pour un cas pareil, je commencerois par la saignée, & je crois que j'aurois plus de succès. Je puis même, Monsieur, vous raconter un fait dont j'ai été témoin, & qui confirme pleinement mon opinion à cet égard. Une pauvre fille accoucha chez des gens qui, n'ayant eu aucun soupçon de sa grossesse, eurent la barbarie de la chasser de la

maison le soir même, malgré le froid qui étoit très-vif. Elle ne savoit où se retirer, & demeura assise dans la rue pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que des passans, touchés de son état, la firent transporter dans un hôpital. Elle y fut à peine, que les douleurs de ventre & la fièvre annoncèrent une violente inflammation d'entrailles. M. *Odier*, qui étoit le médecin de cet hôpital, la vit bientôt après, & la fit saigner sur le champ; il répéta deux ou trois fois la saignée en assez peu de temps, & sans le secours d'aucun autre remède essentiel, la malade se rétablit parfaitement. J'ai lieu, Monsieur, de présumer que le même traitement auroit eu le même succès pour la malade de M. *Doublet*, s'il l'eût employé. Il n'existe point en médecine de remède qui puisse s'adapter également à tous les cas d'une même maladie; & le médecin le plus sage, le praticien le plus heureux est celui qui, ayant en main le plus de moyens, fait le mieux apprécier les avantages des uns sur les autres dans des circonstances données. Je conseille donc à M. *Doublet*, s'il m'est permis de donner des conseils à un médecin aussi expérimenté, de ne pas rejeter absolument ma méthode de curation, à cause de la théorie sur laquelle elle repose, puisque son efficacité est garantie par des faits authentiques; je lui promets de mon côté de faire usage de celle dont il s'est déclaré

l'apôtre avec tant de chaleur, & de lui donner d'autant plus de confiance, que je la verrai réussir dans un plus grand nombre de cas (a). »

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. TISSOT,

Professeur en médecine à Lausanne.

« En lisant le Journal de Médecine du mois

(a) On s'apperçoit bien ici que M. de la Roche n'a pas lu M. Doublet avec une parfaite tranquillité, il auroit vu que M. Doublet, quoiqu'apôtre zélé des vomitifs, ne les adopte point exclusivement; qu'il a employé la saignée avec succès, une seule fois à la vérité, mais dans un cas très-grave; &, pour mieux faire voir à M. de la Roche, combien M. Doublet est disposé à recevoir ses conseils, nous lui rappellerons les deux propositions qui terminent ses excellentes remarques sur la fièvre puerpérale.

La fièvre puerpérale est beaucoup plus souvent putride qu'inflammatoire; & ainsi la saignée y est rarement requise, tandis que les vomitifs y sont toujours nécessaires.

La méthode de M. Doublet est généralement on ne peut plus recommandable, sur-tout dans les hôpitaux, quoiqu'elle puisse, & qu'elle doive même avoir ses restrictions, quand une inflammation décidée, ou telle autre circonstance dépendante du temps, du lieu & des individus, pourra faire naître d'autres indications, qui soumettent alors la fièvre puerpérale aux mêmes règles que les autres maladies,

de décembre dernier, j'y ai vu (pag. 528,) que *je regarde la fièvre puerpérale comme une inflammation de matrice ; &* , comme je suis dans une opinion absolument contraire, vous voudrez bien me permettre de réclamer contre cette erreur échappée par inadvertance à l'exactitude de l'habile auteur de ce très-bon article, qui aura sans doute été trompé par M. *Hulme*, dans l'ouvrage duquel (pag. 127) on trouve un article sur mon opinion touchant la fièvre puerpérale ; cependant, Monsieur, je n'en ai parlé dans aucun de mes ouvrages ; son nom ne s'y trouve pas même, & je n'en ai rien dit sous un autre nom. Dans l'Avis au Peuple, il y a un article sur l'inflammation de matrice, qui est bien différent de la fièvre dont il s'agit ; & tout ce qu'il y a dans l'Essai sur les maladies des gens du monde, (pag. 156) c'est que les suites de couche *deviennent souvent funestes, 1°. par la complication d'une fièvre putride, &c. &c.* Depuis ce temps, j'ai traité fort au long des fièvres des femmes en couche dans les leçons que je faisois à Pavie, il y a un peu plus de deux ans ; & , en parlant de la fièvre puerpérale, j'établissois que la fièvre à laquelle on donnoit ce nom, étoit une fièvre putride ; que son traitement étoit celui de ces fièvres ; que c'étoit une *de celles qui supportoient le moins bien la saignée, & que*

depuis plus de vingt-cinq ans l'ipécacuanha m'avoit paru le meilleur remède dans cette maladie ; j'en détaillais tous les bons effets, & j'ajoutois, *quelque réservé que je sois à louer les remèdes, je ne puis trop louer celui-ci.* Vous voyez par-là combien je suis éloigné de l'opinion que l'on m'a prêtée, & j'attens de votre complaisance, que vous voudrez bien insérer dans le premier journal, que c'est par erreur que mon nom s'est glissé dans la liste de ses partisans. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Note de M. DOUBLET.

Les remarques du célèbre médecin de Lausanne font voir la source de mon erreur, mais je suis presque tenté de me féliciter d'une faute qui nous a valu une Lettre aussi précieuse. Je m'empresse en même temps de réparer ici une omission ; je me la reproche d'autant plus, qu'elle concerne un auteur dont personne ne fait plus de cas que moi. *M. de Bordeu*, dont on admire le génie scrutateur & profond dans les recherches sur les maladies chroniques, s'explique si ouvertement sur la métastase laiteuse dans les femmes en couche, qu'il doit être regardé comme un des premiers qui aient bien connu la cause de la fièvre puerpérale.

« Peut-être le laconisme d'*Hippocrate*, à l'égard des maladies des femmes en couche, a-t-il conduit bien des médecins à ne point faire mention du reflux du lait dans le tissu spongieux des parties & dans le sang, non plus que des

effets qu'il y produit. J'en ai connu qui nioient l'existence de ce reflux ; mais le hasard m'a fait voir plusieurs fois des amas de fromage véritable & de lait aigri sous l'épiderme des femmes en couche. J'ai vu des dépôts extérieurs & intérieurs, qui n'étoient que du lait ramassé & figé ; j'en ai vu comme du caillé, comme du petit-lait, & en telle quantité, une fois sur-tout, que le chirurgien qui ouvroit le corps, ramassoit à pleines mains le lait caillé, & qui sembloit à peine dénaturé. *La femme étoit morte en couche, les vidanges & le lait avoient été dérangés dans leur cours : tout ce lait, & il y en avoit une énorme quantité, s'étoit ramassé dans les entrailles & collé à elles, & à la partie extérieure de la matrice par où il sembloit avoir suinté : la face intérieure de ce viscère étoit saine. En un mot, je n'ai jamais douté depuis que je vois des malades, de l'existence du reflux & des dépôts laitieux ; j'en ai observé jusques sur la dure-mère. Ainsi la cachexie laiteuse est connue & avouée, mais elle ne me paroît pas avoir été aussi bien examinée qu'elle l'exige.* »

OBSERVATION

Sur une atrophie universelle ; par M. TARANGET, docteur médecin, & professeur royal en la Faculté de Douay.

Une jeune personne, en apparence bien constituée, fut attaquée vers le mois de septembre 1774, d'une maladie qui a offert, depuis son invasion ; tant de détails & de nuances successives, qu'il est impossible d'en

donner une peinture exacte, & que nous sommes forcés de nous borner aux principaux traits du tableau qu'elle nous a présenté.

Malgré tous les signes extérieurs d'une bonne constitution, l'époque de la puberté avoit été pour cette fille une époque excessivement douloureuse ; & chaque mois lui ramenoit ses souffrances, avec la nécessité de payer son tribut périodique.

En 1774, elle se maria, croyant trouver dans son nouvel état un moyen de se délivrer de ses maux : malheureusement, elle se trompa dans ses conjectures ; & le mois de septembre de l'année de son mariage, lui apporta de nouvelles douleurs, dont la série bizarre & presque inconcevable la conduisit lentement au tombeau.

Sa maladie débuta par des douleurs très-vives à l'*épigastre*, qu'accompagnoient des maux de cœur & des vomissemens, que cette femme se plut à regarder comme les premiers signes d'une grossesse ; & , pendant quelques mois, il étoit difficile de s'en former une autre idée ; cependant l'espérance de cette grossesse s'évanouit, & depuis lors, jusqu'en 1777, les douleurs épigastriques, les maux de cœur, les vomissemens se soutinrent avec la même force, & même avec plus d'intensité encore aux approches de l'évacuation périodique.

Enfin en 1777, cette femme conçut ; & trois mois après , elle accoucha d'un fœtus, dont l'expulsion fut précédée & suivie de pertes abondantes. Cette nouvelle catastrophe ne changea rien à la maladie chronique qui duroit depuis trois ans.

L'année suivante, elle se plaignit de fleurs blanches ; & cet écoulement vint ajouter à la somme de tous ses maux, des douleurs & des tiraillemens dans le ventre, qui achevèrent de la mettre aux abois. On essaya la guérison de la malade, & la maladie résista aux remèdes & au régime qui paroïssent le mieux indiqués.

Après l'existence la plus douloureuse & la plus insoutenable, la maladie prit en 1780 une face toute nouvelle. Les vomissemens qui n'avoient entraîné jusqu'ici que des matières glaireuses ou séreuses, ramenèrent les alimens eux-mêmes ; & cette dernière espèce de vomissement n'avoit lieu que vers la fin de la digestion, qui constamment étoit, pour la nature, l'ouvrage le plus pénible & le plus douloureux. A la même époque, les douleurs de l'estomac s'étendirent jusqu'à la région hypogastrique, d'où elles revenoient par une sorte de reflux vers l'ombilic.

Quelques mois après, ces tortures d'estomac & de ventre, furent portées à leur comble : il survint des vomissemens, non

plus d'une matière alimentaire, mais d'une matière fluide assez semblable au chocolat léger, pour la couleur, & d'une odeur indéterminable. Ces évacuations étoient ordinairement précédées d'un resserrement très-vif dans les intestins ; & la malheureuse patiente exprimoit cette sensation de resserrement, en disant que les intestins se *noioient*.

Mais, comme si la nature eût expulsé par ces vomissemens le dernier ennemi qu'elle eût à combattre & à vaincre, ou si, épuisée par ses propres efforts, il ne lui restoit plus la force d'en répéter de nouveaux ; ces vomissemens furent suivis de trois mois de relâche, pendant lesquels la malade sembloit comme ressuscitée. Elle jouissoit d'un calme profond, sans pressentir même de nouvelles bourrasques, lorsque tout-à-coup les mêmes accidens reparurent, successivement plus affreux, & laissant à peine quelques jours de repos, que l'infortunée n'achetoit plus qu'au prix d'énormes vomissemens.

A cette seconde secousse, la nature parut tout-à-fait déconcertée. Le flux périodique qui, jusques-là, n'avoit point été sensiblement dérangé, se supprima vers le mois de juin 1782.

La gravité des symptômes, auxquels il sembloit qu'il n'y eût plus rien à ajouter, suivit de près la suppression des règles. Les la-

vemens auxquels la malade s'étoit accoutumée depuis quelque temps ; entraînent des matières semblables à celles des vomissemens ; elles différoient tout au plus par la couleur , c'est-à-dire , que les déjections intestinales étoient à-peu-près celles du *morbus-niger*.

Tant d'accidens réunis commencèrent bientôt le dessèchement sensible de la malade ; cependant l'appétit s'étoit constamment soutenu jusqu'au moment où , pour la première fois , elle commença à vomir ses alimens.

On juge bien que cette maladie , si affreusement chronique , & qui présentoit des phénomènes aussi singuliers , fixa l'attention des médecins auxquels on la confia successivement. Plusieurs se présentèrent pour combattre le monstre , & ils eurent la douleur d'avouer leur défaite ; la nature étoit trop éloignée de l'ordre , pour donner le moindre espoir de l'y ramener : il fallut abandonner la malade à la nécessité inévitable d'une lente destruction. Enfin arriva le moment où elle sembla s'y précipiter. Les premiers mois de 1783 offrirent de nouveaux phénomènes , plus effrayans encore que les premiers. Les vomissemens plus fréquens , plus pénibles , donnèrent des déjections de toute espèce ; les selles étoient d'une fécondité horrible ; tout annonçoit que la nature

étoit près de succomber, ou plutôt que toute espèce de fonctions étoient presque anéanties dans les organes les plus essentiels à la vie.

La malade dépérissoit rapidement. Elle devint bientôt un squelette faiblement animé. La vie ne s'y manifestoit plus que par un filet de voix qui sembloit sortir plutôt du fond d'un tombeau, que d'un corps vivant. Les yeux seuls avoient conservé de l'expression & de l'éclat : on eût dit que la vie s'y étoit retirée comme dans un dernier asile. Ce faible souffle enfin s'échappa ; l'œil s'éteignit, & avec lui la dernière étincelle qui soutenoit depuis quelque temps cette espèce de cadavre.

Il étoit difficile de pressentir la cause de tant d'accidens réunis. On prévoyoit bien qu'elle devoit être une cause toujours permanente, & qui acquéroit progressivement plus d'énergie ; mais, en conjecturant le caractère de cette cause, on ne pouvoit point en spécifier l'espèce.

Pour s'éclairer sur l'origine de cette maladie, on sollicita, & l'on obtint l'ouverture du cadavre. Nous allons en rapporter les détails, tels que nous les avons observés ; & nous laisserons aux théoriciens la tâche de concilier avec les symptômes décrits, l'histoire des dérangemens organiques qui se sont manifestés.

Ouverture du cadavre.

Dans la poitrine. 1°. Le poumon droit étoit légèrement adhérent aux côtes; sa partie inférieure étoit enflammée, fortement collée au diaphragme.

2°. Le cœur étoit atrophie, & presque méconnoissable.

Dans le bas-ventre. 1°. L'orifice inférieur de l'estomac étoit blanc, dur, & parfaitement cartilagineux; sa capacité étoit rétrécie au point, que le petit doigt ne pouvoit s'y introduire sans éprouver la plus grande résistance.

2°. L'estomac étoit prodigieusement aminci, & distendu par une quantité considérable de liqueur presque noire, mais inodore.

3°. La membrane interne de tout le canal intestinal étoit si engorgée & si épaisse, qu'elle paroissoit charnue, & qu'elle rétrécissoit singulièrement le diamètre des boyaux dans toute leur étendue; ils étoient remplis d'un fluide semblable à celui qui étoit dans l'estomac, mais d'une odeur fétide.

4°. On ne trouva de l'opiploon, que quelques filets cellulaires.

5°. Le pancréas étoit parfaitement atrophie, & presque réduit à rien.

6°. L'utérus contenoit dans son fond une

petite masse charnue, inorganisée, sur laquelle ce fond de la matrice paroissoit s'être moulé; de sorte que cette masse s'y trouvoit comme enchâssée. Ce corps étranger, qui fut pris pour une môle, n'excédoit pas la grosseur d'une petite noix; le reste de la matrice étoit dans son état naturel.

7°. Tous les autres viscères étoient plus ou moins atrophies, & avoient tous perdu leur configuration primitive.

Nous n'ajouterons rien de plus à l'histoire de cette maladie; nous ferons seulement observer qu'une machine, qui tantôt perd la cause de ses mouvemens sans lésion bien manifeste, & qui, d'autres fois, ne la perd qu'après une longue suite de dérangemens successifs, & qui paroissent tous de la plus grande importance, est quelque chose de plus qu'une machine ordinaire.

Ignæus est illi vigor, & cælestis origo.

M A L A D I E S

Observées à Vitry-le-François, suivies d'une observation sur une leucophlegmatie guérie par les efforts de la nature; par M. MOREAU, médecin à Vitry-le-François.

Pendant les grandes & longues chaleurs de l'été de 1783, il a régné dans ce pays

590 LEUCOPHLEGMATIE GUÉRIE.

une très-grande quantité de fièvres tierces ou doubles tierces, & de fièvres bilieuses avec des redoublemens. Peu de personnes en ont été exemptes. Presque toutes ces fièvres ont été accompagnées d'accidens graves, causés par une bile très-âcre & très-exaltée. Quelques malades en ont été victimes, particulièrement ceux qui avoient les nerfs très-sensibles; mais ce que ces maladies avoient de plus fâcheux, c'est que, malgré les remèdes les mieux indiqués, elles ont presque toutes dégénéré en enflures & en hydropisies de toutes espèces. Lorsque le pouls conservoit de la fréquence dans le temps de l'intermission, quoique les malades se trouvassent beaucoup mieux à d'autres égards, on pouvoit assurer que l'enflure auroit lieu: en effet, elle paroissoit après plusieurs accès sans que la fréquence du pouls diminuât. Le levain âcre qui avoit causé ces maladies ne paroissoit pas devoir être facilement énérvé par aucun remède. L'hydropisie de poitrine étoit assez ordinairement la suite d'une enflure générale. Plusieurs femmes grosses sont mortes de cette maladie quelque temps après leur accouchement; elles avoient ou de l'infiltration aux poumons, ou un épanchement dans la poitrine. J'ai vu aussi quelques hommes périr de cette dernière manière; c'est ainsi qu'est mort dernièrement M. *Karnier*, mé-

decin de ce pays (a). Il avoit été attaqué, dans le cours de l'été, d'une fièvre bilieuse avec redoublemens ; ce qui le mit dans un très-grand danger : il lui resta après cette maladie une enflure considérable des jambes & des cuisses, laquelle se dissipa cependant, tant à raison de son excellente constitution, que par la bonne application des remèdes dont il fit usage ; depuis ce moment M. *Varnier*, que rien n'arrêtoit lorsqu'il étoit question d'être utile, bravoit les incommodités d'une convalescence difficile & d'un âge déjà avancé, pour se rendre auprès de ses malades où son zèle ardent pour son état l'attiroit sans cesse. Enfin, pendant ces derniers froids, au milieu des exercices de son état, il s'enrhuma ; se flattant de diminuer un tiraillement considérable qu'il éprouvoit dans la poitrine, il se fit saigner ; l'enflure des jambes & l'oppression augmentèrent, & il mourut d'une hy-

(a) M. *Varnier* étoit autant recommandable par sa probité, par la bonté de son cœur, & par sa franchise, que par ses talens & par la v^{te} étendue de ses connoissances, non-seulement dans toutes les parties de la médecine, mais encore dans la littérature. Il a enrichi ce Journal d'observations intéressantes, entr'autres sur la maladie noire, sur le traitement & le caractère de laquelle il paroit avoir fixé à cette époque l'attention des médecins.

dropisie de poitrine le 30 janvier, âgé de soixante-quatorze ans, également regretté par ses parens & par tous les honnêtes gens qui avoient le bonheur de le connoître.

Madame B. ^{***}, âgée de vingt-deux ans, d'un bon tempérament, & grosse de six mois environ de son premier enfant, fut attaquée, dans les derniers jours d'août 1783, d'une fièvre tierce; les accès étoient violens, & faisoient craindre un accouchement prématuré; cependant ils s'affoiblirent tellement par l'usage des moyens ordinaires, qu'ils lui permirent au bout de quinze jours de sortir & de vaquer à ses affaires; néanmoins elle n'étoit pas entièrement guérie, conservant toujours de la fréquence dans le pouls, & ne dormant point. Je l'engageai beaucoup à se ménager, & à ne faire aucune imprudence dans le régime; mais elle ne m'écouta pas. Dans le courant du mois d'octobre, elle eut une indigestion des plus fortes; à chaque minute elle avoit des évacuations par en haut & par en bas, ce qui la jeta dans une foiblesse extrême; depuis ce moment ses jambes & ses cuisses s'enflèrent considérablement; son ventre augmenta sensiblement de volume; elle devint fortement oppressée, avec une toux sèche; elle ne pouvoit rester couchée; les extrémités supérieures s'enflèrent à leur tour si fort, qu'il falloit que je fisse une pres-
sion

sion considérable sur les poignets pour sentir le pouls, qui étoit toujours fébrile. Le visage devint aussi bouffi; en un mot, la leucophlegmatie étoit portée au dernier degré. Ce fut cet instant que la nature sembloit attendre pour opérer des efforts salutaires, & pour écarter un danger pressant; les efforts se portèrent du côté du bas-ventre; il survint un flux qui procuroit à la malade depuis vingt jusqu'à trente selles chaque jour & chaque nuit, avec de grandes coliques & un ténésme des plus forts. Chaque selle ne contenoit qu'une très-petite quantité de glaires blanchâtres qui n'étoient point sanguinolentes. Le pouls étoit toujours fréquent, mais je n'y observai point l'intermittence qui, selon quelques médecins modernes, caractérise une crise par le canal intestinal. Ayant alors présens à l'esprit le trentième & le trente-quatrième Aphorismes d'*Hippocrate*, sect. 5, ainsi que le vingt-septième, sect. 7, jeune praticien encore, dans une circonstance où un ancien médecin, appuyé d'une longue & solide expérience, n'eut sûrement pas été tranquille; je conçus des inquiétudes, & je fis quelques tentatives, sinon pour arrêter, au moins pour modérer des mouvemens tumultueux, dont je craignois des suites fâcheuses. En conséquence, je mis en usage les adoucissans, auxquels je joignis les ano-

dins sous différentes formes ; ces derniers moyens calmoient les coliques pour quelques instans, mais après leur effet, les coliques recommençoient avec la même vigueur, & augmentoient mes inquiétudes. Enfin, soupçonnant de la saburre dans les premières voies, je crus, malgré les douleurs, devoir purger avec la manne & le catholicum : ce remède opéra fort bien, & doucement. Je donnai ensuite tous les soirs un gros de diascordium ; mais, m'étant aperçu qu'en diminuant le nombre des selles, il augmentoit l'oppression, je le supprimai, & m'en tins aux adoucissans, qui n'empêchèrent pas les coliques & les évacuations de continuer. Alors, observant que l'enflure du visage & des extrémités supérieures étoient beaucoup diminuées, sans que la malade eût perdu ses forces, malgré la grande fatigue qu'elle éprouvoit jour & nuit, instruit d'ailleurs par quelques faits de cette nature, & de plus me rappelant le vingt-neuvième Aphorisme d'*Hippocrate*, sect. 7, *si a leucophlegmatia detento vehemens diarrhœa superveniat, morbum solvit*, je commençai à me rassurer ; je laissai à la nature le soin d'achever ce qu'elle avoit si bien commencé, résolu de ne plus la contrarier ; je me contentai seulement de procurer à la malade, qui ne dormoit pas depuis long-temps, un peu de sommeil par un

demi-gros de thériaque , sur lequel je faisois verser quelques gouttes anodines ; elle s'en est très-bien trouvée. L'enflure diminua de jour en jour , comme en rétrogradant successivement des parties où elle s'étoit terminée vers celles où elle avoit commencé , & je vis avec une entière satisfaction que les coliques & le nombre des selles diminuoient dans la même proportion. Enfin la maladie disparut après trois semaines d'un état fâcheux , & je vis s'achever une guérison dont j'avois quelque temps désespéré ; je crus devoir purger la malade pendant quelques jours avec quelques prises de rhubarbe ; & depuis ce moment jusqu'au terme de son accouchement , Mad. B. *** s'est très-bien portée ; elle a mis au monde dans les premiers jours de décembre un enfant un peu délicat , mais actuellement très-bien portant.

SUITE DES OBSERVATIONS (a)

Sur l'usage du moxa des Chinois , ou du cylindre de coton , employé selon la méthode de feu M. POUTEAU ; par M. PASCAL , maître en chirurgie , chirurgien.

(a) Les deux premières observations se trouvent dans le cahier de mars-dernier , pag. 268 & suiv.

en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert, & employé par le Gouvernement pour les épidémies.

TROISIEME OBSERVATION.

La nommée *Marguerite Jacquemin*, fille de *Jean Hanry*, de la paroisse de Santeny, à une lieue de la ville de Brie-Comte-Robert, âgée de dix-sept ans, d'un tempérament flegmatique, eût la gale en 1779, & la porta jusqu'en 1780. Elle fit usage des répercussifs donnés par un chirurgien & par d'autres personnes, mais sans en retirer aucun soulagement. Elle courut les risques de perdre les jambes, & fut très-heureuse de n'avoir pas subi le même sort que la malade dont fait mention M. *Hévin*, dans son Cours de Pathologie, pag. 556. Elle ne fut débarrassée de sa gale qu'après s'être appliqué une ceinture garnie de vif-argent que lui conseilla un ouvrier, mais elle ne jouit pas long-temps de cette espèce de guérison. Au commencement de septembre 1781, elle s'aperçut d'une enflure aux deux jambes; elle ne savoit à quoi en attribuer la cause. On mit en usage des cataplasmes de toutes espèces, sans consulter aucun ministre de l'art. La fille & ses parens jouissoient d'une assez bonne santé. A quoi donc attribuer l'enflure des jambes, sinon à la ma-

tière galeuse qui avoit reflué dans le sang? Si l'on eût consulté quelque chirurgien, il auroit pu indiquer les moyens curatifs; mais ne l'ayant pas fait, il se forma à la jambe gauche un dépôt; il s'y fit une petite ouverture, d'où coula difficilement une matière sanieuse de très-mauvaise odeur. On appliqua dessus un emplâtre que compose un Curé des environs; les résines, je crois, sont la base de cet emplâtre. Ce topique, s'opposant à la sortie de la matière purulente, occasionna une métastase à la jambe droite dans sa partie moyenne, & sur la face interne du tibia; il s'y forma aussi une ouverture comme du côté opposé, mais cette ouverture fut un peu plus grande. Comme les matières contenues dans ces sortes de dépôts peuvent s'affimiler à celles des maladies inflammatoires, elles causèrent une exfoliation au tibia; mais la plaie se cicatrisa. Il n'en fut pas de même de celle de la jambe gauche, l'ouverture prit plus d'extension; il y survenoit de temps à autre une croûte. Les matières sanieuses qui croupissoient au fond de cet ulcère, détruisirent les muscles & occasionnèrent une carie au péroné, duquel se sont détachées six pièces; deux ont deux pouces & demi de longueur, une autre un pouce & demi, deux autres un pouce, & la dernière un demi pouce.

Cette fille n'avoit jamais été réglée ; sur la fin de juin 1783, elle le fut pour la première fois, mais ce fut la seule. Toutes les bonnes femmes de l'endroit voyant qu'elle n'avoit point été guérie à l'apparition de ses règles, prétendirent qu'elle avoit les écrouelles, & qu'en conséquence il falloit qu'elle se fît toucher : elle le fut, mais sans succès ; ce qui doit être.

Je fus consulté dans le commencement d'octobre 1783, par M. le Curé de Villecrêne, qui mérite, à juste titre, le nom de père de ses paroissiens ; elle étoit pour-lors en apprentissage de couturière dans la paroisse de ce digne & respectable Pasteur.

Cette fille me fit le détail de tout ce qui s'étoit passé : je ne vis rien qui annonçât un vice scrophuleux, mais j'estimai que les ulcères qu'elle avoit provenoient de la gale rentrée. Je reconnus une altération à l'os péroné dans sa partie inférieure. Après avoir réfléchi sur l'état de la malade, je lui déclarai que le seul remède dont on pouvoit attendre de la réussite, étoit l'application du feu ; la malade se récria, & protesta qu'elle aimoit mieux mourir, que de souffrir une pareille opération.

D'après l'opposition de cette jeune fille, je ne suis plus surpris de celle qu'avoit témoignée la demoiselle *Ricard*, dont il est parlé dans le Journal de Médec. décembre

SUR L'US. DU MOXA DES CHINOIS. 599
1783, pag. 551, lorsque M. Boqui lui proposa le cautère actuel, à la suite d'une petite-vérole rentrée. Il me fallut du temps pour déterminer ma malade à se soumettre au moyen indiqué.

Ce fut le 24 octobre, qu'en présence de M. le Curé de Villecrêne & d'un Religieux, je fis l'application du cylindre de coton, lequel étoit de la largeur d'un écu de 6 liv. : placé sur la partie la plus proche de l'endroit où l'os me paroissoit altéré, il y fut entièrement consumé. La malade qui ne marchoit que difficilement put, dès le lendemain, marcher avec plus de facilité, & ne ressentoit aucune douleur. L'escare est tombée le dixième jour ; je continuai d'entretenir la supuration jusqu'au commencement de janvier 1784 ; le pus qui couloit de la plaie étoit très-louable, & cette plaie s'est très-bien cicatrisée. J'ai employé intérieurement les fondans mercuriels.

QUATRIEME OBSERVATION.

La nommée *Marguerite Galepin*, femme de *Denis Merlin*, à Brie-Comte-Robert, âgée de quarante-sept ans, d'un tempérament sanguin, & naturellement fort vive, avoit toujours été bien réglée ; mais sept ou huit mois avant son accident, les règles paroissoient tous les quinze jours, & quel-

quefois toutes les trois semaines. Elle avoit eu, il y a dix-sept ans, une maladie très-grave, dont je n'ai pu savoir ni l'espèce, ni le caractère; elle attribua sa guérison à un miracle; mais cette prétendue guérison ne fut que le changement subit d'une maladie en une autre, c'est à dire en des douleurs rhumatismales, lesquelles cependant ne l'empêchoient pas de vaquer à ses affaires.

En novembre 1783, ces douleurs augmentèrent au point qu'elle ne pouvoit plus quitter le lit. Appelée en décembre, je la trouvai dans la plus grande inquiétude; l'idée d'une mort prochaine l'alarmoit; son père étoit mort à la suite de douleurs rhumatismales: une de ses sœurs l'année précédente avoit succombé, victime des mêmes maux.

J'essayai de la consoler en lui promettant de la soulager. Je la mis à l'usage des boissons adoucissantes, telles que le petit-lait, &c. &c. Elle n'en éprouva aucun soulagement. Les nuits devinrent terribles; elle demandoit qu'on lui coupât la cuisse & la jambe. Je lui prescrivis alors les bains de vapeurs, qui furent préparés avec l'eau pure & bouillante; on l'exposoit aux vapeurs cinq ou six fois par nuit; l'usage en fut continué pendant dix à douze jours, sans que les douleurs diminuassent; elle n'en parut un peu soulagée que la première fois.

J'eus recours aux frictions sèches avec la flanelle, mais également sans succès. Je crus devoir alors proposer l'application d'un cylindre de coton qu'on feroit consumer sur les parties douloureuses, ajoutant que j'en avois vu de bons effets.

Il n'y avoit rien à craindre de la part de vices internes, le mari & la femme étant bien constitués, & d'une conduite irréprochable. La malade y consentit.

Le 2. janvier 1784, sur les sept heures du soir, je la trouvai dans le plus triste état, ne pouvant prendre aucun repos; la nuit d'avant elle avoit eu des convulsions, elle s'étoit levée avec la plus grande précipitation; mais elle n'alla pas loin, & l'on fut obligé de la rapporter dans son lit. D'après ce rapport, j'examinai avec attention les parties affectées; la jambe se trouvoit d'un pouce plus courte que l'autre, & étoit diminuée dans son volume; la cuisse étoit gonflée, mais le gonflement n'étoit pas œdémateux. Je me décidai à faire l'application du cylindre de coton sur l'endroit où la douleur se faisoit le plus ressentir; c'étoit à la lame interne de la deuxième partie du tendon des muscles du grand fessier, aux environs du grand trochanter; & la preuve qu'elle existoit dans cette partie, c'est que la malade ne pouvoit tourner la pointe du

pied en dehors , sans pousser les hauts cris ; elle ne touffoit aussi qu'avec beaucoup de peine. Le cylindre de coton fut appliqué aux environs du grand trochanter ; je tâchai en vain de lui faire comprendre la nécessité d'en mettre deux ou trois les uns à côté des autres : elle me répondit que c'étoit assez d'une plaie, qui peut-être ne donneroit pas grand soulagement ; le cylindre fut consumé , & la même nuit , la malade dormit deux heures ; elle ne se plaignoit plus que d'une douleur sourde qu'elle ne pouvoit trop définir : c'étoit , à ce qu'elle disoit , une cuisson. Elle fut pendant sept jours assez bien , & dormoit ; mais le samedi , je trouvai toute la famille en alarme ; la malade disoit ne plus ressentir du mal à la cuisse , mais depuis le genou jusqu'aux malléoles ; elle étoit toute en pleurs , & s'écrioit qu'il alloit lui arriver la même chose qu'à son père & à sa sœur , & qu'il falloit mourir. Je lui proposai pour-lors l'application d'un second cylindre : elle s'y opposa , en disant que nous faisons de grandes promesses , mais le plus souvent sans effets. Je lui répondis avec *Celse* , que la médecine promettoit la santé aux malades , mais que pour l'obtenir , il falloit se conformer à ce qu'elle ordonnoit. La malade consentit enfin à l'application d'un second cylindre , laquelle

fut faite sur la partie moyenne & externe de la jambe. La même nuit, elle dormit quelques heures; elle passa fort tranquillement les jours suivans jusqu'au neuvième, que des douleurs se firent ressentir au dos & aux vertèbres lombaires; je lui observai que si elle avoit voulu souffrir l'application des trois cylindres dès la première fois, on n'eût point été obligé de revenir à une troisième que je déclarai nécessaire. Elle s'y prêta avec courage; ce troisième cylindre fut appliqué au même endroit que le premier; quoique l'escare fut tombée depuis six jours: il y fut entièrement consumé.

Les douleurs subsistèrent, mais pas aussi vives, jusqu'à minuit; tout-à-coup à cette heure, la malade crut sentir (ce sont ses expressions) une espèce de langue de feu, qui des lombes descendit jusqu'au pied, où il lui sembloit qu'étoit un foyer ardent; elle ne dormit pas, & se plaignit jusqu'au lendemain matin six heures; enfin cette chaleur se dissipa, l'escare de la cuisse tomba six jours après; celle de la jambe n'est tombée qu'au bout de vingt, les deux plaies suppurant très-bien, & la malade se porte au mieux.



O B S E R V A T I O N

Sur un accouchement laborieux, suivi d'une fluxion de poitrine; par M. MOREAU, chirurgien d'Azay-le-Feron.

Je fus appelé, le 3 novembre 1783, pour voir la femme d'un manouvrier, de la paroisse de Saint-Flavier en Lorraine; cette femme est contrefaite, & d'une taille très-médiocre. Elle étoit en travail depuis trente-six heures; ses douleurs étoient assez fortes depuis quinze heures, néanmoins le travail n'avançoit que lentement. L'enfant avoit beaucoup de peine à descendre, parce qu'il étoit très-volumineux, & que les os du bassin, mal conformés, rendoient le passage fort étroit; cependant la tête de l'enfant, qui étoit grosse, s'allongea, & s'engagea dans le détroit inférieur.

Quand j'arrivai, les douleurs étoient fortes & consécutives; la tête de l'enfant passa le couronnement, mais les épaules, qui étoient fort larges, restèrent arrêtées sous l'arcade des os pubis. J'achevai l'accouchement, & j'amenai l'enfant, qui périt dans ce travail laborieux. Je délivrai la femme, qui passa assez bien la nuit.

Le troisième jour, les lochies cessèrent de couler, & refluèrent vers la poitrine,

ce qui occasionna une fièvre continue, avec oppression, difficulté de respirer, crachement de sang & mal de tête. Le dévoiement survint, & la fièvre de lait se joignant à tous ces accidens, faisoit une complication de maladie des plus dangereuses.

Je saignai la malade deux fois du bras dans la matinée; le soir, je la saignai du pied; je fis prendre des lavemens émolliens & calmans, des tisanes pectorales & légèrement apéritives, des potions huileuses avec le kermès minéral. Le quatrième jour, je resaignai la malade deux fois en deux heures; la fièvre diminua, ainsi que l'oppression & le crachement de sang.

La tisane & la potion huileuse furent continuées; j'y joignis le lait coupé avec de l'eau d'orge mondé, les apozèmes avec le capillaire, les jujubes & le miel.

Le cinquième jour, le point de côté se fit sentir très-vivement. Je revins à la saignée que je pratiquai deux fois dans une demi-heure, ce qui calma la douleur de côté. En continuant les remèdes indiqués ci-dessus, l'oppression & le crachement de sang cessèrent au bout de dix-neuf jours. La fièvre se termina aussi par l'usage des apozèmes amers & fébrifuges, & quelques purgatifs; alors la matrice commença à évacuer une sérosité laiteuse. Le lait continua de couler jusqu'à la fin de la maladie. Six semaines

après, j'ai revu cette femme qui étoit très-bien portante.

OBSERVATION

*Sur les effets de l'éclair & du tonnerre ; par
M. HUZARD, vétérinaire à Paris.*

Différentes observations consignées dans le Journal de Médecine sur les effets de l'éclair & du tonnerre, m'engagent à communiquer la suivante, qui sera une nouvelle preuve de l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur les corps animés.

Ma mère a toujours été très-sensible, ses nerfs sont très-irritables, & elle est extrêmement peureuse ; le tonnerre est un des principaux sujets de ses craintes ; l'âge & les connoissances ont cependant un peu diminué cette affection. Elle est dans la cinquante-quatrième année ; ses règles ont paru entre dix & onze ans ; à douze, elle a eu une violente frayeur qui les a supprimées, & lui a occasionné une maladie à laquelle elle a été près de succomber. Quelques erreurs de régime pendant la convalescence, qui a duré six mois, ont donné lieu à des indigestions, suivies d'une diarrhée qui a duré un an, & à laquelle a succédé une constipation qui s'est soutenue

jusqu'à présent, & qui quelquefois a occasionné des maux de tête, des étourdissemens, des coliques violentes, l'inflammation du bas-ventre, &c. Il est rare que ma mère aille à la garderobe plusieurs jours de suite; elle est quelquefois six ou huit jours sans y aller, & n'y va souvent alors qu'à l'aide des lavemens, quelle que soit la nature des alimens dont elle se nourrit. Ses règles ont cessé il y a environ quatre ans, sans qu'elle en soit beaucoup affectée; elle a seulement essuyé quelques maux de tête & des redoublemens de douleurs d'un rhumatisme dans les reins qu'elle a depuis quelques années; elle n'étoit pas grasse, & n'a rien acquis de ce côté depuis cette époque. Il y a environ trois ans qu'elle a commencé à se plaindre d'une chaleur considérable d'entrailles & de feux violens, (ce sont ses expressions) qui, du bas-ventre où ils se forment, montent peu à peu à la poitrine & à la tête; ils occasionnent de l'anxiété, du mal-aise, de la rougeur au visage, & une transpiration abondante; par laquelle ils se terminent après avoir duré une ou deux heures. Ils viennent à toute heure, & dans toutes les saisons indistinctement, mais ils sont plus fréquens & durent plus longtemps l'été. J'ai cru tous ces détails nécessaires pour l'explication de ce qui me reste à dire.

Quand l'atmosphère est, pendant l'été, chargée de nuages, que l'air est lourd & pesant, qu'en un mot il paroît y avoir de la disposition à l'orage, ma mère éprouve de la difficulté à respirer, un mal-aise général (a), & les feux qu'elle ressent sont fréquens & longs; mais si le tonnerre gronde, si les éclairs brillent, de nouveaux accidens surviennent; on entend des borborismes continuels, il y a de la colique, & chaque éclair produit une commotion douloureuse dans le bas-ventre, qui excite à y porter les mains, & cesse immédiatement après sa disparition. Le bruit du tonnerre n'ajoute rien, ou presque rien à cet état, pendant lequel les sécrétions & les excré-

(a) Cet état est le même chez beaucoup d'autres personnes, & même chez les animaux. M. de C. * *, inspecteur des haras, étant à Rome avec M. le marquis d'A. ***, fit un voyage avec ce Seigneur, à quelques milles de cette ville. Arrivés au milieu du chemin, le temps s'est couvert tout-à-coup, & M. de C. *** s'est senti accablé, au point de se trouver mal; il a avoué son état au Marquis, qui lui a dit éprouver les mêmes accidens. On donna ordre de doubler le pas; & pour arriver plus tôt, le Marquis craignant le tonnerre, on mit des chevaux de relais à la voiture: mais à peine pouvoient-ils aller; ils employèrent trois quarts d'heure à monter une montagne, qu'ils montoient ordinairement en un seul; ils étoient couverts de sueur, & respiroient à peine.

tions

tions sont accélérées ; la transpiration est abondante , sur-tout au visage ; les larmes coulent ; & si l'orage dure un certain temps, il y a tremblement universel, serrement de poitrine , soubresauts dans les tendons ; le pouls est profond & vif ; enfin le mal-aise est porté à un point insupportable , & ne cesse que peu à peu avec les accidens concomitans. Souvent cet état se termine par une crise qui semble être sollicitée par l'effet du fluide électrique ; elle a le plus constamment lieu par des déjections abondantes, liquides, noires, bilieuses & très-fétides ; d'autres fois, mais plus rarement, il y a évacuation abondante d'une urine épaisse, blanchâtre & sédimenteuse, ou une démangeaison universelle ; enfin, j'ai observé que pendant les deux orages successifs qui ont eu lieu le 15 juin dernier, les commotions ont été très-fortes : ma mère étant à jeun & ayant le ventre assez libre, la crise s'est manifestée par une éruption autour des lèvres, semblable à celles que l'on voit souvent après quelques accès de fièvre, & qui a paru dès la nuit même qui a suivi les deux orages.

Lorsque ma mère est enfermée de façon que la communication avec l'air extérieur soit interrompue par quelques corps opaques, tels que des volets, des rideaux, &c. les accidens ne suivent pas une marche aussi

régulière, & les commotions sont moins sensibles. Elle ne ressent rien, ou presque rien de ces éclairs, qui serpentent fréquemment pendant les soirées d'été, & qu'on nomme vulgairement *éclairs de chaleurs*.

Ma mère avoit été fort long-temps sans faire la moindre attention à ces différens accidens, qu'elle attribuoit toujours à la crainte du tonnerre; mais la lecture de l'observation de M. l'abbé *Seconditi*, (tom. xlvij, pag. 316 du Journal de Médecine, 1777,) où elle a trouvé quelques traits de ressemblance à son état, a commencé à développer ses idées; celle de M. *Gagniere*, (tom. 1, pag. 434, 1778,) a été pour elle un trait de lumière par la conformité des accidens produits par l'éclair. C'est à dater de cette époque qu'elle m'a fait part de sa situation, & que nous avons conjointement observé les différens phénomènes dont j'ai rendu compte, & que je regardois d'abord comme de simples accidens hystériques. J'aurois craint, en les publiant sur le champ, d'être taxé de précipitation & d'un enthousiasme assez ordinaire pour les nouveautés; j'ai attendu qu'une expérience de cinq années eût constaté la vérité des faits que nous avions apperçus, & qui se sont montrés dans toute leur force, principalement pendant les orages qui ont eu lieu le 15 août 1779, le 26 juin 1782, le 30 mars & le 15 juillet 1783.

OBSERVATION

Sur l'Amputation de la verge d'un cheval, qui étoit couverte de chancres & de porreaux ; par le même.

Un vieux cheval hongre, appartenant à feue Mad. la marquise de la Mesangere, ne faisant qu'un léger exercice journalier, devint très-gras. Peu à peu son fourreau acquit un volume considérable par l'accumulation de la graisse, & l'on observa qu'il ne sortoit plus le membre dehors pour uriner. Il se faisoit dans cette partie une sécrétion copieuse d'une humeur épaisse, brune, sébacée, d'une odeur volatile, piquante, sur laquelle l'eau chaude n'avoit point d'action ; elle éludoit par conséquent les soins toujours assez superficiels du cocher, & retenoit une partie des sels urineux à l'action desquels le membre restoit continuellement exposé. Cette humeur est fournie par des cryptes folliculeux dont la peau est parsemée ; ils répondent à ceux qui, dans l'homme, sont appelés *glandes odoriférantes de Tyson*. (a).

(a) Voyez, *Elémens de l'Art vétérinaire. Précis anatomique du corps du cheval* ; par M. Bourgelat, pages 278 & 363.

Vers le milieu du mois de novembre 1777, le fourreau s'engorgea & devint douloureux. J'étais d'abord peu à peu, au moyen de l'huile dont je me frottais la main, une très-grande quantité de l'humeur dont je viens de parler (a); je tirai ensuite la verge

(a) L'accumulation de cette humeur forme quelquefois des concrétions plus ou moins solides, qui par leur volume & leur séjour, occasionnent la strangurie, la rétention d'urine, des tranchées, &c. J'ai remis à M. *Vicq-d'Azyr* une concrétion de cette espèce que j'ai retirée de la fosse naviculaire, & qui est en partie pétrifiée. Tout récemment encore je viens d'en extraire une assez volumineuse de la partie la plus reculée du fourreau, elle étoit enveloppée dans les replis de la peau comme dans un kyste; en la retirant, elle pesoit trois onces, étoit légèrement sphérique & aplatie, d'une couleur grise, semblable à la terre glaise, onctueuse au toucher, cédant à l'impression des doigts & formée de couches concentriques: avec le temps, son odeur rance a disparu en partie, elle a aussi perdu de son poids, de son onctuosité, a acquis plus de dureté, de fragilité, & bruni à l'air.

Quant à la couleur de ces concrétions, j'ai observé qu'elle varioit suivant celle de la robe de l'animal. Dans les chevaux noirs, comme étoit celui qui fait le sujet de mon observation, elle est toujours plus ou moins foncée & semblable à du cambouis; dans tous les autres, elle est d'un gris plus ou moins nuancé. Le cheval dont le fourreau contenoit celle que je viens de décrire, est bay.

dehors avec beaucoup de peine & de lenteur, l'animal opposant une forte résistance par la rétraction fréquemment répétée des muscles abdominaux. Le gland & le corps du membre, dans l'espace de quelques pouces au dessus du gland, étoient parsemés de porreaux & criblés de chancres très-profonds, dont les plus grands avoient un pouce, ou un pouce & demi de diamètre ; un entr'autres occupoit toute la fosse naviculaire ; il avoit détruit l'éminence que forme l'urètre dans le milieu de cette cavité (a), & pénéroit dans le canal ; plusieurs petits, régulièrement ronds, plus profonds, sembloient être pratiqués avec un emporte-pièce ; d'autres avoient rongé les bords du bourrelet, très-marqués alors par l'engorgement de cette partie (b). Ils saignoient au moindre attouchement. Les porreaux de différentes formes & grosseurs étoient fongueux, spongieux, irréguliers, & le plus grand nombre folliculeux. Lorsqu'on pressoit la tête du membre, le pus sortoit de tous les côtés comme d'un arrosoir, par les trous multipliés des chancres. La matière étoit sanieuse, verdâtre & très-fétide.

Je regardai ces accidens comme locaux

(a) Voyez l'ouvrage que j'ai cité ci-devant, pag. 337.

(b) Voyez, *ibid.*

& uniquement dus au séjour, à l'âcreté des sels urineux & de l'humeur sébacée. Or, détruire les chancres & les porreaux, s'opposer à leur renaissance en faisant disparaître les causes, ou en en diminuant l'action, étoient les indications à remplir; mais les moyens à employer ne me paroissoient pas d'une exécution aussi facile, & leur réussite étoit au moins un problème.

Je fis faire pendant quelques jours des injections détersives avec l'eau végétominérale, ou avec la dissolution de sublimé corrosif dans une liqueur appropriée; le membre étant constamment retiré dans le fourreau, les injections n'agissoient que sur ceux de ces maux qui se trouvoient placés à la partie antérieure, la seule exposée à leur action; cependant la suppuration devint plus épaisse, moins fétide, l'engorgement & la sensibilité du fourreau diminuèrent; mais les chancres & les porreaux, placés au-delà de la tête, augmentoient toujours en grandeur & en quantité. La section ou la cautérisation des uns & des autres me paroissoient dangereuses, vu leur grand nombre, & les accidens qui pourroient être la suite de pareilles opérations, tels que l'engorgement & l'inflammation de la verge, du fourreau, le phimosis ou le paraphimosis, la rétention d'urine, &c. Je ne vis d'autre ressource & de moyen plus prompt, que l'amputation de toute la partie affectée.

Quels étoient les guides à suivre, & la méthode à employer pour cette opération ? On ne trouve nul indice à cet égard, ainsi que sur beaucoup d'autres points relatifs à la chirurgie des animaux, dans aucun hippiatre ancien ou moderne. Parmi les derniers cependant, MM. *Vitet*, *Lafosse* & de *Bacon Bonneval*, ont parlé des accidens qui peuvent survenir au fourreau des chevaux qui ne dégagent pas pour uriner, & le premier même a indiqué quelques opérations à faire à cette dernière partie (a) ; mais aucun n'a parlé de ces mêmes accidens à la verge, & des opérations qu'ils pourroient exiger. Je n'avois pardevers moi que l'amputation de la tête du membre d'un chien dans un cas à peu près pareil, faite avec des ciseaux, & guérie par les seules ressources de la nature, l'animal ayant la facilité de se lécher, & le faisant presque continuellement ; je me déterminai cependant, encouragé par cette réflexion de M. *Bourgelat* : *Qu'un art dans*

(a) Voyez *Médecine vétérinaire de M. Vitet*, tom. ij, pag. 183, 398 & suivant. *Dictionnaire d'Hippiatrique de M. Lafosse*, tom. ij, au mot *Génération du cheval*, pag. 287. *Précis de la connoissance des défauts essentiels du cheval*, pour n'y être point trompé quand on les achète, par le chevalier de *Bacon Bonneval*. Venise, 1774, in-12, pag. 17.

L'exercice duquel l'esprit doit sans cesse diriger la main, ne sauroit être constamment asservi à des modèles; mais que les principes une fois établis, c'est à l'homme instruit à les étendre, à les resserrer, à les combiner, à en imaginer de nouveaux dans le besoin, & à se frayer en un mot des routes qui le rendent supérieur à toutes les difficultés & à tous les obstacles (a). Je préparai le malade par la saignée, la diète blanche & les lavemens, quelques jours avant que d'en venir à l'opération, pour laquelle je préférâi la ligature; ce moyen me laissant, pour ainsi dire, le maître des événemens, me paroissoit d'ailleurs le plus doux & le moins susceptible d'accidens subléquens, tels que l'hémorrhagie, la rétraction du membre dans le fourreau, le phimosis, &c. Voici comme je procédaï.

Je fis construire une espèce de sonde creuse, ou plutôt un tuyau en fer-blanc, droit, de six pouces de long & de trois lignes de diamètre, à la partie supérieure duquel on avoit pratiqué un rebord en étain d'environ une ligne de saillie, destiné à empêcher la sortie de l'urètre, la ligature devant être placée au dessous de cette saillie;

(a) Voyez *Essai sur les appareils & sur les bandages propres aux quadrupèdes*, Avertissement, page 4.

sa partie inférieure étoit percée de deux trous destinés à recevoir des liens propres à la fixer plus solidement (a). Je tirai la verge hors du fourreau ; un aide la saisit le plus près qu'il put de cette partie , afin qu'elle n'échappât point dans les différens mouvemens que l'animal faisoit pour la retirer. J'introduisis cette nouvelle sonde dans l'urètre doucement , & avec assez de difficulté , vu les différentes ouvertures formées à son orifice par les chancres ; l'aide la maintenant , je liai avec une ficelle citée & double , le corps du membre au dessus de tous les chancres & porreaux , ce qui forma une longueur d'environ cinq pouces à prendre de son extrémité ; je ferai d'abord assez fort pour exciter de la douleur ; je fixai la ligature par un nœud à rosette , dont les bouts assez longs pendoient hors du fourreau ; les

(a). Comme cette sonde devoit séjourner dans l'urètre pendant quelque temps , je préfèrai pour sa composition le fer-blanc au plomb & à l'étain , à raison de sa légèreté ; je le préfèrai également à la sonde inventée à l'École royale vétérinaire , nommée *sonde à chapelets* , vu sa ressemblance avec les grains d'un chapelet , & qui par sa flexibilité en tous sens , seroit très-propre pour cette opération ; mais à l'inconvénient du poids , elle réunit encore celui d'être fabriquée en cuivre , ce qui la rend très-attaquable par les sels urineux , & auroit pu corroder l'urètre , l'enflammer , &c.

liens inférieurs formoient plusieurs circuits autour de la tête du membre, & s'opposoient à la sortie de la sonde. Le point d'appui de la ligature se faisant sur cette dernière, le canal de l'urètre ne se trouvoit point fermé, & le cours des urines restoit libre par les voies naturelles. Cet avantage m'avoit fait préférer cette méthode à toutes celles par lesquelles on auroit pratiqué une ouverture artificielle à l'urètre, ouverture indispensable dans certains cas, mais qui, dans celui qui nous occupe, me paroissoit devoir être suivie de quelques inconvéniens dans le détail desquels il est inutile d'entrer ici.

Je resserrai graduellement la ligature les jours suivans. L'animal parut d'abord triste, inquiet, il perdit l'appétit, ses quatre jambes se rassemblèrent sous le ventre, il eut même quelques tranchées; mais tous ces accidens cédèrent à la saignée, aux lavemens émolliens & aux délayans nitreux.

Le deuxième jour il urina beaucoup, & fut long-temps à se préparer; l'urine étoit enflammée.

Le quatrième, toute la partie du membre comprise au dessous de la ligature, étoit très-engorgée, & laissoit suinter une humeur roussâtre très-fétide; je fis parfumer l'écurie & ajouter le camphre aux nitreux.

Le huitième, la mortification paroissant

très-avancée, & la ligature n'étant plus susceptible d'être serrée, j'achevai l'amputation avec le bistouri, & retirai la sonde. Il y eut une légère hémorrhagie qui céda aisément aux injections d'eau & d'eau-de-vie; elle fut suivie, pendant quelques jours, de l'écoulement d'une humeur fétide & purulente; mais les injections d'eau végétominérale, aiguisée d'eau-de-vie camphrée, firent bientôt disparaître la fétidité & l'écoulement. Je terminai la cure par un purgatif.

Il survint pendant le traitement un œdème sous le ventre, qui du fourreau s'étendit peu à peu jusqu'à la poitrine; mais cet engorgement toujours symptomatique disparut après l'action du purgatif, lorsque l'animal reprit l'exercice; j'y fis faire seulement quelques frictions spiritueuses ou sèches. La sensibilité & l'engorgement du fourreau ont entièrement disparu, & cette partie est revenue dans le même état qu'avant le mois de novembre. L'urine alors étoit lancée rapidement & en plusieurs jets, qui avoient des directions différentes; elle alloit frapper la partie postérieure des jambes de devant, & enduisoit les poils d'une crasse épaisse & onctueuse que l'eau tiède ne pouvoit enlever.

Au mois de mars 1778, il urinoit d'un seul jet, petit & roide, qui, dirigé horizontalement & obliquement à droite, alloit

d'abord frapper la couverture qu'on fut obligé de relever de ce côté, & ensuite l'auge & le mur contre lequel il étoit placé. Lorsqu'il vouloit uriner, il avançoit le membre jusque sur le bord du fourreau ; mais s'il appercevoit quelqu'un, ou s'il entendoit le moindre bruit, il le retiroit aussitôt très-prômpement.

Je l'examinai de nouveau au mois de mai suivant ; l'extrémité du membre formant la cicatrice, paroissoit composée d'un tissu ferré & folliculeux, dans les plis duquel l'ouverture de l'urètre se trouvoit confondue & cachée ; l'urine sortoit à travers tous ces feuillets dans une direction parallèle, & ne formoit qu'un seul jet lorsqu'il urinoit librement, c'est-à-dire, lorsqu'il avançoit le membre jusque sur le bord du fourreau. L'animal étoit au reste très-long à se préparer & à uriner. Le fourreau étoit demeuré volumineux, & l'on n'y laissoit point amasser cette humeur ci-dessus énoncée, qui s'y dépositoit toujours en très-grande quantité. Ce cheval fut vendu le mois suivant, & je le perdis de vue.

Depuis que j'ai fait cette observation, M. *Didelay d'Agier* & M. *Chabert*, ont parlé dans leurs écrits des accidens qui en font le sujet ; le premier les regarde comme incurables, ou prescrit la section du fourreau, l'amputation des porreaux avec le bis-

tourî & des topiques astringens (a). M. *Chahert* a été beaucoup plus loin; il a pratiqué & ordonné l'amputation du membre dans le cas de gangrène, de chancres & de porreaux. Ce qu'il a dit à ce sujet pourra n'être pas déplacé ici: « Sur la fin de l'année 1779 nous nous vîmes obligés, dans la ciconstance de paraphimosis suivi de la gangrène du membre, de procéder sur deux chevaux à l'amputation de cette partie. Cette même opération a été faite dans le cas d'ulcères chancreux & de porreaux, qui avoient détruit en plus grande partie les corps caverneux: quelque périlleuse qu'elle soit en apparence, elle nous a toujours réussi sans nous montrer de grands dangers (b). » Il ne manqueroit rien à ces détails satisfaisans, si M. *Chahert* y avoit joint ceux de l'opération; mais il les réserve, sans doute, pour un autre ouvrage.

(a) Voyez *Prospectus d'un Cours d'Hippotomie, avec un Abrégé d'Hippiatrique*, in-8°. Nancy, 1778, pag. 248 & suivantes.

(b) Voyez *Cours pratique des maladies des animaux*, article du *Phimosis* & du *Paraphimosis*, manuscrit. Cette opération se trouve encore indiquée à l'article de la *Chûte du membre*. Ce dernier a été imprimé dans le *Dictionnaire universel d'Agriculture* de M. l'abbé *Rosier*, tome iij, pag. 335 & suivantes.



OBSERVATION NÉCROLOGIQUE.

Nous avons reçu un dépouillement du régître que la Communauté des maîtres chirurgiens de la ville de Calais est obligée de tenir pour la visite des cadavres des personnes qui meurent , & dans lequel ils doivent faire mention de l'âge & de l'espèce de maladie qu'ils croient avoir causé leur mort (a).

Ce dépouillement a été fait par M. *Lallement* , médecin-conseiller du Roi & de l'hôpital militaire de Calais , correspondant de la Société royale de médecine de Paris , ancien médecin pensionné de la ville d'Épernay en Champagne , & présentement de celle de Calais.

Il seroit à souhaiter qu'on tint dans toutes les villes , & même dans les villages , de semblables regîtres mortuaires , & que la rédaction s'en fît avec la plus grande exactitude.

Nous ne pouvons qu'inviter les gens de l'art à s'occuper de cet objet ; c'est au Gouvernement qu'il appartient d'en ordonner l'exécution.

Quoi qu'il en soit , le relevé que nous

(a) Voyez les notices historiques sur la ville de Calais , par M. *Lallement* , vol. viij , p. 81 & suiv.

avons sous les yeux comprend vingt-neuf années ; savoir, 1726, 1729, 1730, 1737, 1738, 1739, 1740, 1741, 1742, 1743. Dans cette suite, il manque, comme on voit, le relevé des années 1727, 1728, 1731, 1732, 1733, 1734, 1735, 1736.

Les années suivantes depuis 1744 jusqu'à 1763, manquent absolument.

Mais depuis l'époque de 1764 inclusivement, jusqu'à 1782 aussi inclusivement, le registre ayant été tenu plus exactement, on a un tableau fidèle de dix-neuf années. Nous sommes fâchés que le format de notre journal ne nous permette point de le présenter ici ; nous en donnerons seulement le résultat.

Dans l'espace de ces dix-neuf années, il est mort à Calais 1387 individus, tant hommes que garçons, & 1635, tant femmes que filles ; ce qui forme en tout 3022, c'est-à-dire à-peu-près la moitié des habitants de la ville, dans laquelle on en compte six mille ; d'où il suit qu'il meurt chaque année 159 personnes, c'est-à-dire le trente-septième.

Il consiste que durant ces dix-neuf années, la mortalité des femmes a excédé celle des hommes de 248.

Nous observerons encore que le nombre des centenaires, durant le même temps, est de quarante-neuf, & que quelques individus sont morts au-delà de cent ans.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1784.

Le froid a continué pendant tout le mois ; le vent, quoique très-variable, tendoit constamment au nord ou à l'est ; il a gelé presque toutes les nuits, & même par le vent de sud ; la végétation est restée sans progrès jusqu'au 19, & en a fait peu jusqu'au premier mai ; la floraison des arbres précoces ne s'est point faite pendant ce mois, & la violette même a été rare. Le terme du plus grand froid a été 1 au dessous de 0 ; le terme de la plus grande chaleur, 12 au dessus de 0. La variation la plus commune a été de 5 à 6 degrés du matin au soir. Le mercure a montré peu de ressort dans l'air ; sa plus haute élévation a été 28 pouces 2 lignes ; son plus grand abaissement 27 pouces 5 lignes. Le terme le plus constant a été 27 pouces 11 lignes.

L'hygromètre a montré plus de sécheresse que d'humidité.

Les maladies qui se sont manifestées pendant le mois ont été presque les mêmes que celles que l'on avoit observées pendant le mois dernier : les plus communes ont été les affections catarrhales, qui ont fait périr beaucoup de vieillards ; les fausses pleuro-péritneumonies, connues sous la dénomination vulgaire de fluxion de poitrine bilieuse, dans lesquelles cependant le point de côté, plus ou moins aigu, se manifestoit au haut de la poitrine, mais changeoit souvent de place, & même de côté ; les crachats étoient tantôt rouillés, sanguinolens, & quelquefois on expectoroit le sang pur ; l'oppression étoit très-forte & le pouls foible, quoique le sang fût couenneux. On a observé qu'en général les saignées augmentoient l'oppression,

l'oppression, qu'elles devoient être éloignées & peu copieuses, & faites les premiers jours de la maladie.

Vers le milieu du mois, ont paru de véritables péricléonies, & très-graves. Les hommes forts & vigoureux y ont été plus sujets que les hommes d'une constitution foible, & que les femmes. Les symptômes les plus apparens étoient la langue chargée, l'oppression, une douleur sourde avec un sentiment de pesanteur sur le sternum, le pouls dur; le dévoiement étoit un signe mortel.

Les fièvres tierces, doublés-tierces ont paru plus nombreuses, & quelques-unes, quoique printanières, ont exigé l'usage du quinquina; elles ont été difficiles dans leur traitement chez les filles mal réglées. Plusieurs fièvres quartenes anciennes ou automnales sont encore rebelles; les affections rhumatismales continuent, & il y a toujours des fièvres putrides.

Il s'est manifesté des dévoiements, des petites-véroles, des esquinancies gangreneuses très-fâcheuses, des maux de gorge, des ophthalmies, des fièvres scarlatines, beaucoup de phthisies; des écoulemens hémorrhoidaires supprimés ont occasionné des ténésmes comme dans la dysenterie.

Nous croyons pouvoir attribuer le grand nombre des maladies à la constance des vents du nord & à la privation des végétaux. Ces deux causes réunies ont également occasionné & entretenu la difficulté à faire couler la bile, à procurer des évacuations de bonne qualité & des crises parfaites; ce n'a été que par un long usage des chicoracées ou borraginées, que l'on est parvenu à concourir au vœu de la nature, & encore a-t-on observé des crises longues, imparfaites, & des rechutes fréquentes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES A V R I L 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	-2, 8	2, 12	-2, 13	27	10, 3	27	9, 8	27	9, 6
2	-3, 13	3, 2	0, 19	27	9, 7	27	9, 7	27	9, 4
3	-0, 17	3, 18	2, 17	27	7, 7	27	7, 5	27	8, 6
4	1, 4	8, 3	4, 7	27	10, 5	27	10, 11	27	11, 4
5	2, 8	6, 16	2, 17	27	11, 6	27	11, 6	27	11, 3
6	1, 2	8, 12	3, 2	27	10, 0	27	9, 0	27	9, 2
7	0, 14	4, 2	3, 6	27	9, 5	27	10, 1	27	10, 8
8	0, 5	7, 12	3, 18	27	11, 2	27	11, 2	27	10, 10
9	2, 6	9, 16	3, 0	27	9, 6	27	8, 2	27	7, 5
10	1, 5	10, 0	4, 4	27	6, 8	27	6, 5	27	6, 7
11	3, 5	7, 17	5, 19	27	5, 10	27	5, 8	27	5, 2
12	3, 19	7, 2	2, 6	27	3, 0	27	3, 0	27	4, 4
13	1, 17	7, 7	1, 5	27	5, 0	27	5, 0	27	5, 5
14	-0, 7	9, 0	4, 19	27	4, 11	27	3, 11	27	4, 0
15	5, 12	3, 14	2, 11	27	5, 2	27	6, 7	27	7, 7
16	1, 18	11, 6	4, 7	27	8, 0	27	7, 10	27	7, 11
17	1, 9	10, 0	5, 8	27	7, 7	27	7, 3	27	7, 10
18	1, 6	10, 14	5, 8	27	8, 4	27	9, 0	27	9, 9
19	1, 8	6, 18	5, 7	27	9, 7	27	9, 6	27	9, 6
20	7, 4	10, 4	9, 14	27	0, 8	27	10, 7	27	10, 7
21	7, 8	11, 3	8, 13	28	0, 1	27	10, 3	27	11, 11
22	7, 5	14, 5	9, 10	28	0, 4	28	0, 0	28	0, 3
23	6, 0	12, 2	9, 5	27	9, 4	27	11, 2	27	9, 9
24	6, 13	9, 12	3, 16	27	10, 7	27	10, 2	27	10, 7
25	1, 12	9, 10	5, 7	27	11, 0	27	10, 10	27	11, 2
26	4, 6	9, 18	7, 9	27	0, 8	27	10, 8	27	10, 1
27	6, 4	12, 1	8, 15	27	7, 5	27	8, 11	27	7, 7
28	6, 4	9, 17	7, 18	27	8, 4	27	6, 11	27	6, 11
29	5, 12	19, 0	8, 12	27	8, 9	27	9, 3	27	9, 9
30	5, 4	16, 16	8, 0	27	9, 9	27	9, 9	27	9, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. ser. froi. ve.	N. nuag. fro. v.	N. c. fro. v. pei.
2	N-E. ser. froid.	S-O. nuag. froid.	S-O. co. froid.
3	N. couv. froid, neige.	S. couv. froid; neige, vent.	E. couv. doux.
4	E. nuag. froid.	S-O. couv. do.	N-E. id. vent.
5	E. couv. frais.	S-E. co. do. br.	N-E. co. doux.
6	N. idem.	S-O. cou. doux.	N-E. cou. fra.
7	N-E. cou. froi.	N-E. idem.	N-E. idem. ven.
8	E. n. fro. vent.	E. idem.	N-E. idem.
9	E. co. fra. vent.	N-E. co. temp.	N-E. nua. frais.
10	S-E. nu. frais.	N. idem.	N-E. nua. dou.
11	N. couv. frais.	N. idem.	N-E. idem.
12	S-O. idem. v.	S-O. id. ve. gib.	N-O. cou. frais.
13	S-O. idem.	S-O. co. do. ve. pl. tonnerre.	N. nu. frai. ve.
14	E. se. fro. gel. bl.	S-E. n. tempér.	N. ser. fra. ven.
15	S-E. cou. frais.	E. couv. fr. pl.	N. nu. dou. ve.
16	E. nuag. froid.	E. nu. tempéré.	E. cou. fra. ven.
17	S. ser. froid.	N-E. idem.	S-E. nua. dou.
18	N. idem.	O. nu. temp. v.	N. co. fr. pl. ton.
19	N. nua. ven. pl.	O. idem.	N-E. n. fra. bro.
20	O. nua. ve. fra.	O. n. v. tempé.	O. idem.
21	O. idem, pluie.	O. cou. idem.	O. idem, vent.
22	S-O. c. dou. pl.	S-O. c. chau. v.	O. n. do. vent.
23	S-O. n. fra. ve.	S-O. nua. do. v.	S-O. ser. idem.
24	S-O. n. d. v. pl.	S-O. cou. doux.	N-O. ser. frais.
25	O. ser. fro. ve.	S-O. id. v. brui.	S-O. idem.
26	S. nua. fra. ven.	S-O. c. temp. v.	S-O. cou. frais.
27	S-O. co. d. brui.	S-O. co. tem. br.	S-O. n. dou. v.
28	S. nuag. doux.	E. couv. doux.	S-O. c. d. brui.
29	N-E. cou. frais.	N-E. nu. chau.	N-E. n. dou. ve.
30	N-E. nu. fra. v.	E. idem.	N. idem.

628 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 19, 0 deg. le 22

Moindre degré de chaleur.... -3, 13 le 2

Chaleur moyenne..... 5, 14 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*

cure..... 28 0, 4, le 23

Moindre élév. du Mercure.... 27 3, 0, le 12

Elévation moyenne... 27 7, 6l.

Nombre de jours de Beau.... 3

de Couvert. 15

de Nuages.. 12

de Vent.... 18

de Tonnerre. 2

de Brouillard. 1

de Pluie.... 8

de Neige. . . 2

Quantité de Pluie 3, 7 lign.

Evaporation..... 22 0

Différence..... 18 3

Le vent a soufflé du N..... 14 fois.

N-E..... 18

N-O..... 3

S..... 3

S-E..... 5

S-O..... 21

E..... 12

O..... 11

TEMPÉRATURE: fraîche & sèche.

MALADIES: rhumes & maux de gorge, occasionnés par les fraîcheurs des matinées & des soirées.

Plus grande sécheresse.... 45, 5 deg. le 14

Moindre..... 9, 0 le 22

Moyenne 27, 2

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier mai 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, du mois d'avril 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Tout le mois d'avril a été froid & venteux: La liqueur du thermomètre, le premier du mois, a été observée à 1 degré au dessous du terme de la congélation; & le 2, elle étoit le matin à deux degrés au dessous de ce terme. Le temps s'est adouci vers le 20 du mois: la liqueur du thermomètre s'est élevée le 27 à 12 degrés au dessus du terme de la congélation. Il y a eu cependant, dans les derniers jours, des gelées blanches pendant la nuit. Depuis le 10 du mois, le temps a été pluvieux, mais ce n'étoit souvent que des giboulées. Il est tombé un peu de neige le 1^{er} & le 3.

Le vent a presque toujours été nord les dix premiers jours du mois, ensuite il a varié.

Le mercure dans le baromètre ne s'est élevé, aucun jour du mois, au dessus du terme de 28 pouces. Le 12, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 12 degrés au dessus du terme de la congélation; & son plus grand abaissement a été de 2 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.

630 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

2 fois de l'Est.

2 fois du S-E.

5 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

2 jours de neige.

4 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1784.

Les maladies aiguës dominantes de ce mois ont été la pleuro-péritéonémie & la fièvre péritéonémique, qui ont régné sur-tout dans les gens du peuple les plus exposés aux intempéries de l'air & des saisons. Ces maladies étoient plus décidément inflammatoires que ci-devant. Souvent il y avoit complication de saburre dans les premières voies, qui obligeoit de recourir aux émétiques après avoir procuré une détente suffisante par la saignée. Nous avons eu néanmoins encore dans nos hôpitaux des personnes dans le cas de la fièvre péritéonémique bilieuse ou putride. De plus nous avons vu nombre de personnes attaquées de fièvre continue rémittente ou double tierce continue, dont la cause immédiate paroissoit résider principalement dans les premières voies, & qui étoit susceptible de suites fâcheuses, lorsqu'on ne les avoit pas évacuées à temps. Souvent on a eu recours au quinquina avec succès dans le progrès de la maladie.

Les rhumes de poitrine continuoient, & étoient

opiniâtres de quelque manière qu'on les traitât. C'étoit bien pis lorsqu'ils étoient négligés : dans plusieurs ils ont dégénéré en pulmonie. Nombre de personnes ont essuyé des maux de gorge, qui dans la plupart n'ont été que catarrheux ou lymphatiques. La fièvre tierce & la double tierce ont été très-répandues dans le peuple.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transaâions philosophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxij, Part. II. pour l'année 1782, in-4°. A Londres, chez Davis, 1783.*

1. Le premier article qui nous intéresse dans cette partie est un essai de construire un thermomètre propre à mesurer les degrés de chaleur, depuis la chaleur rouge jusqu'au degré de feu le plus fort que les vaisseaux d'argile peuvent supporter. L'auteur de cette utile découverte est M. Josué Wedgwood. Il en a conçu la première idée, en considérant la propriété de l'argile de se retirer au feu, & il a jugé qu'un moyen de déterminer la quantité de ce retrait à chaque degré de feu, rempliroit l'objet d'un thermomètre capable d'indiquer les degrés de chaleur au dessus de ceux qu'on peut mesurer avec aucun thermomètre connu jusqu'ici. Il lui a paru que la meilleure argile qu'il pouvoit choisir pour cet effet seroit celle dont on se sert dans la province de Cornwallis pour faire de la porcelaine : elle est composée de trois parties de

terre argileuse pure, & de deux parties de la terre du silex. Elle a la propriété de faire son retrait aussitôt qu'elle est entièrement pénétrée du degré de feu auquel on l'expose, & de ne plus diminuer ensuite de volume à ce même degré, soit qu'on l'y laisse un temps très-considérable, ou qu'on l'y expose de nouveau à plusieurs reprises. Pour lui faire faire un nouveau retrait, il faut un degré de feu plus violent. Elle possède encore quelques autres qualités qui la rendent singulièrement propre à l'usage auquel M. *Wedgwood* la destine. Par exemple, après avoir été cuite, elle ne se gonfle plus dans l'eau; elle fait régulièrement son retrait à chaque augmentation de chaleur, lors même qu'elle est déjà réduite en porcelaine: elle peut passer subitement du plus grand chaud au plus grand froid, sans souffrir aucune altération, &c. M. *Wedgwood* a formé avec cette argile de petits quarrés qu'il appelle *pièces thermométriques*: il leur a donné un demi-pouce de largeur, un peu moins de longueur, & tout au plus un quart de pouce d'épaisseur. On leur fait essuyer durant deux ou trois minutes le feu dont on veut connoître le degré. Après les avoir retirées, on les plonge dans l'eau pour les refroidir, & on les applique à la jauge. Cette seconde partie constitutive du thermomètre est composée de deux lattes de cuivre, longues de deux pieds, & fixées sur une plaque de même métal. Elles sont éloignées à leurs extrémités supérieures d'un demi-pouce, pour recevoir juste la pièce thermométrique au premier degré de cuisson. Elles vont ensuite en se resserrant peu à peu, en sorte qu'à leurs extrémités inférieures, elles sont rapprochées de deux dixièmes de pouce. Toute leur longueur est divisée en 240 degrés. La pièce thermométrique placée dans cette jauge, indique, en s'enfonçant

plus ou moins dans l'entre-deux, le degré juste de chaleur qu'il a fallu pour opérer la quantité de retrait qu'on remarque.

Le deuxième Mémoire qui nous concerne est une analyse de la roche qui compose les montagnes des environs de Rowley & de la Crapaudine.

Vient ensuite la description de l'organe de l'ouïe dans les poissons, par M. Jean Hunter, écuyer, membre de la Société royale.

L'auteur n'entre point cette fois-ci dans les particularités que les différentes espèces de poissons peuvent présenter, il s'en tient aux généralités.

« Les organes de l'ouïe dans ce dernier ordre d'animaux, (savoir les poissons) dit-il, sont placés aux côtés du crâne, ou de cette cavité qui contient le cerveau; mais le crâne lui-même n'en fait point partie, comme cela a lieu dans les quadrupèdes & les oiseaux. Dans quelques poissons cet organe est entièrement entouré par les parties qui composent cette cavité, lesquelles sont cartilagineuses dans les poissons dont le squelette ressemble à ceux de l'espèce des raies; dans d'autres, comme dans le merlus, le saumon, &c. quoique leurs squelettes soient osseux, les parties qui entourent l'organe de l'ouïe n'en sont pas moins cartilagineuses. »

« Dans quelques poissons cet organe est en partie dans l'intérieur de la cavité du crâne; dans d'autres, comme dans le saumon, le merlus, &c. cette cavité également remplie de cervelle s'étend latéralement, & reçoit les organes de l'ouïe. »

« Dans les poissons l'organe de l'ouïe paroît augmenter de volume à mesure que l'animal s'accroît; ce qui n'arrive pas chez les quadrupèdes, les oiseaux, les amphibies; mais il y a une gra-

dation régulière depuis les premiers jusqu'aux poissons. »

« L'organe de l'ouïe diffère dans les différens ordres de poissons ; cependant, dans tous, il consiste en trois tubes courbes qui s'unissent tous ensemble : dans les uns, cette union ne forme qu'un canal comme dans le saumon, le merlus, la morue, &c ; dans les autres, elle se termine en une cavité assez spacieuse, comme dans l'espèce des raies. Dans le *jack*, il y a un sac oblong ou *pro-cessus* fermé, qui fait le supplément de ces canaux, & communique avec eux à l'endroit de leur union : dans le merlus, &c. cette coalition des trois tubes est placée sur une cavité ovale ; & dans le *jack*, il y a deux cavités accessoires qui, dans ces poissons, paroissent répondre à la même fin que la cavité unique en laquelle se terminent ces trois canaux dans la raie, ou les poissons cartilagineux. »

« Le tout est composé d'une espèce de substance cartilagineuse très-dure & très-ferme dans quelques endroits. Dans quelques poissons cette substance est revêtue d'une mince lame osseuse pour l'empêcher de s'affaïssir ; car, comme le crâne ne fait pas partie de ces canaux ou cavités, il faut qu'ils soient formés de substances capables de se soutenir. »

« Chaque tube décrit plus d'un demi-cercle ; ceci approche, à quelques égards, de ce qu'on trouve dans la plupart des autres animaux : la différence qu'il y a consiste en ce que ces parties sont distinctes du crâne. »

« Deux de ces canaux semi-circulaires se ressemblent, peuvent être appelés paire, & sont placés perpendiculairement : le troisième n'est pas si long : dans quelques-uns, il est placé horizontalement comme pour unir les deux autres à leur

extrémité. Dans le *skait*, il y a une petite différence, attendu qu'il n'est uni qu'à un des tubes verticaux. »

« Les deux tubes perpendiculaires s'unissent dans une partie en un seul canal par une branche de chacun, qui se confond avec celle de l'autre, tandis que les deux autres branches ou cornes n'ont aucune connexion ensemble, & les deux extrémités du canal horizontal s'unissent avec les deux branches des tubes perpendiculaires près de l'entrée dans le canal, ou cavité commune. »

« Les deux canaux prêts à se réunir dans un canal commun se gonflent, & forment un sac rond qui s'élargit beaucoup. »

« Dans l'espèce des raies, ils se terminent tous en une cavité, comme il a été dit ; & , dans le merlus, ils se terminent en un canal placé au-dessus de la cavité ou canal accessoire. Dans cette cavité unique ou double, il y a un ou plusieurs os : dans quelques-uns, il y en a trois. Le *jack* ayant deux cavités, on trouve dans l'une deux os, & dans l'autre seulement un. Dans la raie, on ne rencontre qu'une espèce de craie. »

« Dans quelques poissons, la communication avec l'extérieur, ou le méat auditif externe, se termine à l'union des deux tubes perpendiculaires. Toute l'espèce des raies est dans ce cas. Ces poissons ont l'orifice externe petit, & placé à la surface plate supérieure de la tête ; cependant cette ouverture externe n'existe pas dans tous les genres ou espèces de poissons. »

« Les nerfs de l'oreille partent du cerveau, & semblent se terminer tout-à-coup à la surface externe du gonflement des tubes semi-circulaires, décrit plus haut. Ils ne paroissent point passer à travers ces tubes pour en gagner l'intérieur, comme on croit que cela se fait dans les quadru-

pèdes. Je suis donc bien tenté d'imaginer que la membrane qui tapisse ces tubes dans les quadrupèdes, n'est point nerveuse, mais plutôt une espèce de périoste interne.»

Le quatrième article qui a rapport à notre Journal, contient quelques considérations ultérieures sur l'influence du règne végétal sur le règne animal. M. *Ingenhousz* qui en est l'auteur, revendique ici la découverte de la propriété des végétaux de fournir de l'air déphlogistiqué, & constate de nouveau par des preuves très-ingénieuses, que cette propriété est réellement inhérente aux plantes. La conclusion pratique la plus utile qu'il tire des expériences tentées pour s'assurer de cette dernière vérité, est que, pour corriger l'air gâté par la respiration ou par l'action des autres causes qui y répandent du phlogistique, il faut arroser le plancher d'une eau dans laquelle les végétaux ont produit de l'air, ou seulement remuer souvent une pareille eau dans un endroit devenu mal sain par l'air vicié qu'il contient.

Dans le dernier Mémoire qui nous regarde, M. *Guillaume André*, chirurgien, nous présente une description microscopique des yeux du *Monoculus Polyphemus L.* Cet animal crustacé, connu sur les côtes de l'Amérique & aux Indes occidentales, sous le nom de *King Crab*, (crabe royal) se distingue des espèces congénères, en ce qu'au lieu de deux, il a quatre yeux, & qu'au lieu d'être soutenus sur des tiges comme dans les écrevisses, ils tiennent à l'écaille. Deux de ces yeux, qui sont plus grands que les deux autres, sont placés au front, & les deux autres aux extrémités de l'espèce de croissant que forme le crâne. Lorsqu'on examine les deux grands yeux au microscope, on voit qu'ils sont composés d'un très-grand nombre de cônes, (environ un millier) qui, à l'exception

de ceux du milieu, ont une direction oblique. C'est par le centre de ces cônes, qui est la partie la plus transparente, que passe la lumière.

Chaque cône est divisé transversalement en deux ou trois partitions, au moyen d'autant de cloisons ou diaphragmes. Comme ces animaux changent de peau tous les ans, & que leur membrane externe de l'œil, ou des cônes qui le composent, tombe en même temps, il paroît que ces diaphragmes sont les commencemens des nouvelles cornées qui vont occuper, après la mue, la place de celles qui seront jetées.

Kongl. Vetenskaps-Academiens nya Handlinger, &c. C'est-à-dire: *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Suède, deuxième volume pour l'année 1781. A Stockholm, chez Lange, 1781.*

2. M. *Rinman* donne dans ce volume une suite de ses recherches sur la couleur verte qu'on peut tirer du cobalt, & sur le procédé le plus simple & le moins dispendieux de se la procurer.

M. *Odhelius* nous apprend dans un Mémoire suivant, que les fils qu'il a vus quelquefois pendans hors des corps des vers strongles, sont des intestins.

Le sixième Mémoire qui est de M. *Haartmann*, a pour sujet les fièvres périodiques opiniâtres, qui ont régné depuis 1774, jusqu'en 1777, à Abo & dans d'autres endroits. L'auteur attribue l'origine de ces fièvres au site des lieux, & aux vices de la température de l'air. Les brouillards & une atmosphère remplie de vapeurs, tenant aux inconvéniens du site, ont singulièrement disposé les corps à être affectés des transitions subites du

chaud au froid, de la sécheresse à l'humidité, & vice versa; & cela d'autant plus que ces changemens ont été extrêmement fréquents & très-tranchans pendant le cours de ces années.

M. *Wilka* communique dans la septième dissertation, les observations & expériences sur la quantité spécifique du feu que renferment les corps solides.

La huitième, dont l'auteur est M. *Thunberg*, contient des notices sur les eaux thermales de l'Afrique & de l'Asie. On trouve sept bains chauds à la pointe méridionale de l'Afrique, quoique *Kolbe* ne fasse mention que d'un seul. M. *Thunberg* a visité lui-même quatre de ces sources, & remarque comme une chose singulière, qu'il n'y a point de volcan dans les environs. Le bain, nommé *Brand-Valley*, a plusieurs sources, dont l'une est au degré de l'eau bouillante: il ne paroît pas néanmoins que ces eaux soient imprégnées de principes métalliques. Si l'on s'arrête un certain temps dans ce bain, on se sent attaqué de vertiges: il survient ensuite des maux de cœur, même des vomissemens: si l'on y fait un séjour plus prolongé, on tombe en foiblesse au bout d'un quart d'heure. L'auteur s'est assuré que quelques-unes de ces sources abondent en principes ferrugineux. Il n'y en a qu'un petit nombre dans la proximité desquelles on trouve des maisons, cabanes, ou autres bâtimens propres à rendre leur usage médicinal plus aisé & plus commode: il faut se pourvoir de tentes pour prendre les bains aux autres fontaines.

Le Japon est aussi riche en sources d'eau chaude, qu'il est rempli de volcan, dont les uns vomissent des flammes sans interruption, les autres par intervalles, & quelques-uns sont absolument éteints. M. *Thunberg* a visité le bain d'*Urisyno*, que *Kämpfer* a déjà décrit.

L'île de Javan a également ses volcans ; au pied d'une de ces montagnes sourdent les eaux chaudes de Tjipana, minéralisées par la terre calcaire & le fer dissous au moyen de l'acide aérien. Leur chaleur est assez modérée pour pouvoir y tenir la main.

L'analyse de la pierre blanche de fer (Tungsten,) occupe M. *Scheele* dans le premier Mémoire du deuxième trimestre. Cette pierre est composée d'un acide particulier, qui a le plus de conformité avec celui de la molybdène, & de chaux : le fer n'y est qu'accidentel.

M. le chevalier *Bergman* ajoute dans l'article suivant quelques remarques fondées sur ses propres expériences.

Dans le quatrième Mémoire, M. *Bjarnlund* rend compte de la guérison d'un dragon qui avoit reçu un coup de fusil ; la balle étoit entrée à gauche, à côté de la dernière vertèbre lombaire, & s'étoit fixée à droite, entre la deuxième & troisième fausses côtes, à plus de quatre pouces de leurs extrémités antérieures. La guérison a été parfaite au bout de cinq semaines.

M. *Von Acrel*, pour connoître les parties que cette balle avoit affectées dans son trajet, a placé deux cadavres dans la même attitude où étoit le dragon au moment qu'il fut blessé, & leur a plongé une épée dans la même direction que la balle avoit suivie. Le détail de ces expériences & observations fait le sujet du cinquième Mémoire.

Dans le septième, ce même savant confirme par des expériences ultérieures l'utilité des caustiques dans la guérison des hydrocèles. Il a mis en usage tour à tour tous les moyens curatifs proposés, incision, séton, injections, caustiques ; & la pratique très-étendue l'a mis à portée d'acquiescer sur ce sujet des lumières qui doivent con-

tribuer beaucoup à la perfection du diagnostic & du traitement de cette maladie. *M. Von Acrel* nous apprend donc qu'il ne faut pas regarder la transparence du testicule exposé à la lumière, comme un signe infaillible de l'hydrocèle, & il assure que ce même phénomène se rencontre dans les obstructions rhumatismales des testicules, qui cependant se dissipent souvent par les efforts de la nature. L'auteur a encore reconnu plusieurs fois dans les accidens rhumatismaux & hémorrhoidaux, que les endroits transparens du testicule sont devenus opaques, & ont ensuite repris leur transparence; qu'à la suite des inflammations de cette nature ces glandes ont entièrement disparu pour quelque temps, en sorte que les enveloppes externes du testicule sembloient vides au tact, quoiqu'ensuite tout soit rentré dans l'ordre. Il n'est donc point aisé de distinguer l'hydrocèle réel d'avec un hydrocèle apparent: il seroit néanmoins imprudent d'employer le caustique pour ce dernier. L'auteur remarque encore que les véritables hydrocèles ne sont pas toujours transparens lors de leur commencement, & lorsqu'ils ne font que des progrès très-lents. Le degré de densité & la couleur du liquide épanché, jointe à la position du testicule, peuvent souvent rendre le diagnostic difficile & douteux. Parmi les observations que *M. Von Acrel* rapporte, on en trouve quelques-unes sur un épaisissement ou une multiplication particulière des membranes du sac herniaire: ces parois infiltrées d'eau formoient un volume si considérable, qu'on auroit cru que l'opération donneroit issue à plus d'une livre de liquide, tandis que réellement on n'obtenoit que quelques gouttes d'un fluide clair & tenace. L'eau, dans ces cas, séjourne quelquefois dans plusieurs cavités qui communiquent entre elles d'une manière peu sensible.

On

On lit à la tête des Mémoires du troisième trimestre, un extrait des observations météorologiques des années comprises entre 1617 & 1739 inclusivement.

Le deuxième article présente une analyse des charbons de différentes espèces de bois & du charbon de terre ; par M. *Nielsen*.

Le cinquième contient les expériences faites avec l'acide vitriolique pour conserver l'eau douce dans les longs voyages sur mer. M. *Faxe* a conseillé ces tentatives ; & après plusieurs tâtonnements, on s'est assuré que deux onces d'esprit de vitriol fussent pour garantir de la corruption soixante-douze mesures pendant plus de seize mois, & dans des voyages aux climats chauds.

Le troisième Mémoire du quatrième trimestre contient la description d'une position & d'une distribution extraordinaire de la veine-cave supérieure dans une vieille femme, dont l'épine du dos étoit fortement inclinée de côté. M. *Murray*, auteur de cet article, a trouvé dans le cadavre de cette femme le cœur fort gros, quoique ses vaisseaux propres fussent très-petits. La veine-cave supérieure avoit à peine le tiers de la veine-cave inférieure : l'oreillette dans laquelle cette veine se terminoit, étoit également plus petite & moins froncée que d'ordinaire.

M. *Blom* présente dans le cinquième article les détails d'un exomphale congénital dans un enfant nouveau-né, causé par une chute que la mère avoit faite au quatrième mois de sa grossesse.

A cette description, M. *Von Acrel* a joint dans le Mémoire suivant, des remarques & des observations qui en augmentent l'intérêt.

M. *Sælderberg* fait mention dans le septième Mémoire, d'un enfant nouveau-né, à qui man-

quoient les os pariétaux , & une partie de l'os frontal.

Ce précieux recueil renferme encore un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire naturelle & à la minéralogie , qu'il est inutile d'indiquer ici.

Commentatio de initiis ac progressibus doctrinæ irritabilitatis , cum historia sensibilitatis atque irritabilitatis partium morbosæ.

Traité sur l'origine & les progrès de la doctrine de l'irritabilité ; avec l'histoire de la sensibilité & de l'irritabilité morbifique ; par AUGUSTE GOTTLÖB WEBER , docteur en médecine & en chirurgie. A Halle ; & se trouve à Strasbourg , chez Kœnig , 1783 , in-8° de 100 pages.

3. La doctrine de l'irritabilité a paru encore assez incertaine à M. *Weber* , pour fixer son attention & procéder à un nouvel examen. Le baron de *Haller* , aux mânes duquel cet ouvrage est dédié , avoit travaillé à déterminer les limites de la faculté de sentir , & de la force irritable qui lui tient de si près. Après bien des expériences sur les animaux vivans , & bien des observations qu'il eut occasion de faire sur l'homme même , il donna l'énumération des parties qu'il avoit vues douées ou privées du sentiment de l'irritabilité. Beaucoup de médecins se soulevèrent d'abord contre lui , en voyant qu'il refusoit la sensibilité à plusieurs parties qu'eux-mêmes avoient toujours crues très-sensibles. On répéta , à l'envi , ses expériences , mais le succès ne fut pas le même : les unes confirmèrent sa doctrine ; les autres fournissoient les preuves certaines de la sensibilité , de la dou-

leur & de l'irritabilité. De part & d'autre on combattit long tem s , appuyé sur des expériences & des observations , jusqu'à ce que *de Haller* mit fin à la dispute , par sa Lettre à *de Haen* , dans laquelle il accorde à *Whitt* , que des parties douées de très peu de nerfs , & qui par-là sont presque insensibles , peuvent néanmoins acquérir une plus grande sensibilité dans l'inflammation & dans une violente extension ; mais *de Haller* ajoute , pour ôter toute occasion d'erreur , qu'il n'a jamais voulu appliquer sa doctrine à l'état malade. Sans décider si *de Haller* a parlé suivant sa véritable manière de penser , ou s'il a voulu seulement accorder quelque chose à l'opiniâtreté de ses adversaires , le docteur *Weber* estime qu'on ne sauroit nier que les maladies , l'inflammation , les affections de l'ame , les blessures & autres causes , produisant des changemens dans l'économie animale , certaines parties acquièrent une sensibilité qu'elles ne paroissent point avoir auparavant , & que celles auxquelles le raisonnement & l'expérience refusoient l'irritabilité , se montrent irritables. *M. Adolphe Murray* de Stockholm a démontré la vérité de cette opinion ; car il faut prendre garde de ne pas trop donner aux expériences , & de resserrer les forces de la machine animée dans des bornes moindres que celles qui ont été fixées par la nature.

M. Weber a le mérite d'avoir recueilli les observations éparfes sur cet objet , & de les avoir mises en ordre ; par ce moyen , on voit d'un coup d'œil combien il y a encore d'incertitude dans la doctrine de la sensibilité & de l'irritabilité , soit en santé ou en maladie. *M. Weber* s'occupe actuellement d'un système sur la sensibilité & l'irritabilité morbifique ; nous osons lui prédire le succès de ce travail.

WENCESLAI TRNKA DE KRZOWITZ,
 S. R. I. equitis medicin. doctor. in reg.
 univers. Budensi pathologiæ prof. P. O.
 Historia febris hecticæ omnis ævi obser-
 vata medica continens : *Histoire de la*
fièvre hectique, contenant ce que les mé-
decins de tous les temps ont observé à son
sujet ; par WINCESLAS TRNKA DE
KRZOWITZ, docteur en médecine, pro-
fesseur public ordinaire de médecine en
l'université royale de Bude. A Vienne,
chez Græffer ; à Strasbourg, chez Koenig,
1783 ; à Paris, chez Didot le jeune, in-8°
de 415 pag. Prix 5 liv. broché.

4. Voici un Traité des plus complets sur la fièvre hectique. L'Auteur a recueilli ce que les anciens & les modernes ont dit sur cette maladie. Ayant d'abord fait un plan détaillé de l'ouvrage qu'il projettoit, il a ensuite rapporté à chaque article tout ce qu'il a trouvé épars dans une infinité de volumes : du reste il n'a pas beaucoup ajouté du sien.

Cette histoire est partagée en deux parties. Dans la première, M. Trnka expose toutes les causes & tous les symptômes de la fièvre hectique. Il le fait avec le plus grand détail ; il suit le même plan pour indiquer le diagnostic, & déduire les moyens de tirer un pronostic certain sur cette maladie.

La seconde partie est entièrement consacrée à la thérapeutique. M. Trnka y fait l'énumération de tous les remèdes convenables dans cette espèce de fièvre. Il commence par les pharmaceutiques : viennent ensuite les chirurgicaux, & enfin

les diététiques. Cet écrit est terminé par sept histoires choisies de divers auteurs : ce sont des exemples de fièvres hectiques heureusement guéries. M. *Trnka* marche par-tout, appuyé sur des autorités & sur des observations des médecins de tous les temps : malgré cela , on ne pourra jamais l'accuser de plagiat ; car par-tout il cite ses garans. Nous allons rapporter de cet ouvrage la sixième histoire qui est la plus courte, & qui offre la cure d'une fièvre lente hémorrhoidale ; elle est prise d'une dissertation que *G. G. Vogler* fit paroître en 1765 à Jena, sous la présidence de C. S. *Katschmied*.

« Un homme de trente-sept ans , d'un tempérament colérique , après avoir demeuré longtemps dans un air humide , & avoir abusé d'alimens cruds , visqueux & farineux non fermentés, eut pendant quelque temps un flux hémorrhoidal ; qui s'arrêta de lui-même , sans cependant avoir changé de manière de vivre ; mais plusieurs jours après, il survint tout-à-coup une cruelle colique hémorrhoidale ; que le malade fit disparaître en prenant demi-gros de muscade & autant de thériaque dans de l'esprit de vin ; malgré cela , ses forces se perdirent , son appétit manqua , son sommeil se troubla , il sentit des phlogoses. Tous ces symptômes , négligés dans le commencement , s'accrurent peu à peu avec une chaleur continue ; le pouls dur, fréquent & petit, beaucoup de soif , des sueurs abondantes & une grande maigreur. Le curation fut donc dirigée vers les hémorrhoides avec beaucoup de succès , de manière que tout étant remis dans l'ordre , la fièvre s'évanouit aussi. On prescrivit une diète convenable : on donna les absorbans , les mucilagineux , les farineux , les résolutifs , &c. Les mélanges suivans firent le plus grand bien. »

Prenez des écailles d'huîtres préparées avec le suc de cit on, quatre scrupules.

De la corne de-cerf préparée philosophiquement.

Du nitre dépuré, de chacun demi gros.

Du sirop d'hyacinthe, un scrupule.

Melez, divisez en huit doses, pour en prendre une dose à huit & à dix heures du soir.

Prenez de l'élixir balsamique d'Hoffmann.

De l'essence d'absinthe composée, de chaque deux gros.

De la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, un gros.

Melez : la dose est de quarante gouttes à sept & à dix heures du matin, autant à trois heures après midi.

Enfin le malade prit la poudre suivante, de trois en trois heures, sur la fin de la guérison.

Prenez du quinquina, deux scrupules.

De la corne-de-cerf, préparée sans feu.

Du tartre vitriolé, de chaque un scrupule.

Mêlez, & divisez en quatre doses.

Par le moyen de ces remèdes, le malade se trouva parfaitement guéri.

J. P. Wolffius a donné une observation entièrement semblable dans les Actes des Curieux de la Nature, tome ix, observations 16; mais on n'y trouve rien de particulier, si ce n'est un grand appareil de formules.

Vermium intestinalium, præsertim tæniæ humanæ, brevis expositio, autore PAULO-CHRISTIANO-FREDERIC. WERNERO, med. baccalaureo. *Courte exposition des vers intestinaux, particulièrement du tænia de l'homme; par M. PAUL-CHRÉ-*

TIEN-FRÉDÉRIC WERNER, bachelier en médecine. A Leipfick, chez Crufius; à Strasbourg, chez Kœnig, 1782, in-8° de 144 pages, avec fept. planches gravées en taille douce.

5. M. *Werner*, confidérant que les ténèbres font encore répandues fur l'hiftoire & la génération des vers du corps humain, a particulièrement dirigé fon attention vers ces objets, en s'occupant de l'art de guérir. Il n'a point obfervé ces animaux deféchés, ridés, ou confervés dans l'efprit de vin, comme l'ont fait la plupart, mais il les a toujours examinés frais, d'après lesquels feuls on puiſſe donner des obfervations exactes. Les deſſins font d'une main habile, qui n'a pas cru devoir facrifier la fidélité à l'élégance : ils n'ont rien perdu ſous le burin ferme & sûr de M. *Seller*, ami de l'Auteur. Ce livre eſt donc important, & pour les naturaliſtes, & pour les médecins : ils y trouveront une infinité de chofes neuves, dont nous ne pouvons donner que quelques échantillons.

M. *Werner* s'eſt ſur-tout attaché à l'hiftoire du *tænia*. Quoique le chevalier de *Linné* en décrive trois eſpèces propres à l'homme, notre jeune Bachelier n'en reconnoît que deux. Il penſe que le *tænia large* & le *vulgaire* de *Linné*, ne font qu'une ſeule & même eſpèce, & que le *Pline* du Nord a été trompé par des ſujets macérés & imparfaits. Il appelle donc cette eſpèce large & vulgaire de ſon ancien nom, & nomme l'autre *ſolium*. La première eſt le *tænia* à anneaux courts de *Bonet*; la ſeconde eſt le *tænia* à anneaux longs du même auteur; mais la vraie différence ſpécifique que M. *Werner* trouve entre ces deux eſpèces, c'eſt que le *ſolium*, outre les anneaux

plus longs, a des tubercules latéraux, solitaires & alternes, tandis que le *tænia* vulgaire, outre les anneaux plus courts & plus larges, a des tubercules latéraux, au nombre de deux, & opposés.

M. *Werner* décrit dans le plus grand détail les *tænia* qu'il a observés. On lira sur-tout avec plaisir la description qu'il fait de leur tête, sur laquelle on remarque quatre petits mamelons creux, & dans le milieu une espèce de trompe, d'une structure toute particulière, s'allongeant & se raccourcissant à la manière des cornes du limacon. Il donne le nom d'*ovaires* à des canaux qu'on trouve remplis d'une infinité de corpuscules globuleux, qu'il regarde comme les œufs de l'animal.

Après des détails sur quelques autres vers qui habitent les intestins des animaux, notre jeune Bachelier discute la fameuse question de leur génération. Il regarde ces insectes, spécialement les *tænia*, comme hermaphrodites, & croit qu'ils se produisent par les petits œufs dont nous venons de parler.

Cet ouvrage estimable en fait désirer un autre, que M. *Werner* promet, & dans lequel il fera un examen impartial des anthelmintiques vantés par les anciens & les modernes, & donnera lui-même une nouvelle méthode d'extirper du corps humain ces dangereux ennemis.

Peu de temps après la publication de cette exposition des vers intestinaux, M. *Werner* a publié un supplément destiné à faire connoître quelques espèces qu'il a observées depuis peu. On y remarque sur-tout un article sur les ascarides de l'estomac, qui ont des pieds, qu'*Andry*, *Redi* & *Van-Phels*, avoient déjà vu rendre par la bouche, par le moyen du vomissement. M. *Werner* ne croyant

point à l'existence de pareils animaux, n'en avoit pas même fait mention dans son exposition ; mais il a été détrompé en voyant une cinquantaine de ces vers, rendus aussi par la bouche d'un phthisique. On trouve ici une bonne description de cette espèce de ver, avec la figure gravée.

Thoughts on Amputation, &c. C'est-à-dire, *Pensées sur l'Amputation, servant de supplément aux Lettres sur les fractures compliquées, & de Commentaire à l'ouvrage du docteur BILGUER sur cette opération. On y a joint un court essai sur l'usage de l'opium dans les mortifications ; par THOMAS KIRKLAND, docteur en médecine, in 8° de 67 pages. A Londres, chez Dawson, 1780.*

6. Le principal objet de cet ouvrage paroît être de disculper la doctrine de M. Bilguer, assez souvent mal rendue dans l'original, & encore plus souvent dénaturée, outrée dans la traduction de M. Tissot, des imputations de M. Pott, qui s'est élevé contre elle, & qui, en soutenant la nécessité de l'amputation dans un très-grand nombre de cas, attribue à l'ignorance & à la pusillanimité la prudence qui ne fait avoir recours à ce moyen extrême, que lorsqu'il est reconnu impossible de conserver le membre & le malade.

Pour mieux faire saisir le sens de M. Bilguer, M. Kirkland examine les divers cas qui sont censés exiger l'amputation, & expose à leur sujet les préceptes que son auteur établit. Voici ce que cette brochure contient de plus intéressant.

Il n'est pas douteux que toutes les fois que la gangrène survient, il ne faille emporter le mort; mais il faut attendre que les progrès de la mortification soient fixés, & il ne faut point porter le fer dans le vif. Il faut bien se garder de blesser une partie dont l'inflammation est à peine dissipée, & d'exposer par de nouvelles douleurs à un danger imminent, un malade que la fièvre & d'autres accidens graves n'ont peut-être pas encore quitté. *M. Kirkland* qui, depuis plusieurs années, s'est conduit conformément à ces principes, n'a rencontré dans l'espace de quarante ans, que deux cas où le membre a été tellement maltraité, que ne pouvant concevoir aucun espoir de le conserver, il a fallu l'amputer sur le champ. Notre auteur adopte encore le précepte de *M. Bilguer*, qu'il faut détacher le membre fracturé & moulu à l'endroit où les muscles & les autres parties molles ont été déchirés; qu'il faut scier les bouts des esquilles inébranlables, ou encore fortement attachées, & extraire celles qui suivent facilement.

Selon *M. Kirkland*, la gangrène qui survient aux fractures compliquées est, ou une suite immédiate de la lésion & de la désorganisation, ou celle d'une inflammation violente, ou celle de la corruption des liquides; ou enfin celle d'une mauvaise constitution. Dans les trois premiers cas, elle dépend de l'affection locale; elle se forme lentement & fait des progrès tardifs; en sorte que le chirurgien a le temps de recourir aux moyens convenables sans être nécessité d'emporter le membre incontinent après la blessure, dans l'intention de s'opposer à la formation du sphacèle.

Il est cependant une espèce de gangrène due à une affection locale qui, lorsqu'elle s'est une fois

établie, s'étend promptement, & devient bientôt mortelle. Dans les cas où elle a lieu, il seroit prudent de procéder à l'amputation avant qu'elle s'établît; mais rien n'en annonce l'approche: d'ailleurs cette espèce de mortification est très-rare. On la voit quelquefois non seulement survenir aux fractures compliquées, mais encore à d'autres lésions, & sur-tout à de fortes contusions, accompagnées de petites plaies. « Je n'ai jamais vu, dit M. *Kirkland*, qu'une gangrène locale soit devenu mortelle quand la violence externe avoit causé de grandes blessures à la peau; d'où je conclus que les incisions nombreuses & considérables, pratiquées par M. *Bilguer*, contribuent particulièrement au succès de son traitement. J'ai toujours remarqué que les fractures compliquées guérissent plus facilement lorsqu'il y a de grandes plaies, que quand les ouvertures sont petites. Il s'agit donc de savoir si des incisions faites à temps & en assez grand nombre, ne seroient pas dans les fractures compliquées un moyen aussi efficace que l'amputation pour garantir de la gangrène. »

De toutes les fractures compliquées, les plus dangereuses sont celles qui intéressent les articulations; cependant en dilatant suffisamment les plaies, en s'opposant à la tension des parties membraneuses & tendineuses, en donnant issue aux liquides amassés, en enlevant les esquilles détachées, M. *Bilguer* opère leur guérison sans avoir recours à l'amputation, & l'expérience de M. *Kirkland* vient à l'appui de cette doctrine.

Notre Auteur parle ensuite des plaies d'armes à feu; il croit que les spiritueux employés avant que l'inflammation se manifeste, peuvent servir de défensif & être d'une grande utilité, comme dans les cas de fractures compliquées: ils peuvent

rétablir les forces des parties affoiblies par l'ébranlement & la contusion, & ainsi prévenir la suppuration aussi-bien que la gangrène; mais, ajoute-t-il, il faut s'en abstenir aussitôt que l'inflammation paroît.

M. *Kirkland* examine ensuite si les blessures des grands vaisseaux rendent l'amputation indispensable, & prouve le contraire par des faits aussi intéressans que concluans: de-là il passe aux considérations relatives à la carie. Il suffit, la plupart du temps, d'emporter la portion affectée de l'os: la nature la remplace & le membre est conservé; cependant si les deux têtes de l'articulation sont cariées, si les tégumens sont détruits, si la douleur & la fièvre ont épuisé le malade, il faut promptement amputer dans l'article.

Les dernières considérations relatives à l'amputation roulent sur le cancer: il faut les lire dans l'ouvrage même. Passons à ce que dit M. *Kirkland*, concernant l'usage de l'opium dans la gangrène.

Selon lui, le quinquina est nuisible dans la mortification, qui est exclusivement une suite de l'inflammation: il faut la combattre avec les antiphlogistiques; mais si la gangrène est produite par un vice dans les humeurs, l'écorce du Pérou devient nécessaire.

Comme l'opium est d'une si grande utilité dans les inflammations, M. *Kirkland*, après avoir saigné suffisamment & purgé le malade, l'emploie conjointement avec les rafraîchissans contre la gangrène survenue à une inflammation violente. Aussi-tôt que l'inflammation est dissipée, il substitue aux sels neutres les acides minéraux: il administre le quinquina lorsque la gangrène commence à se détacher. Il applique à l'extérieur sur la partie enflammée un cataplasme de lait, de mie de pain, de sucre de saturne & de sel de Glauber:

il scarifie la partie morte & la couvre de remèdes antiseptiques.

M. *Kirkland* remarque ensuite que l'opium ne réussit pas toujours dans la gangrène aux doigts des pieds. Il s'agit dans ces cas de diminuer l'irritabilité des parties au moyen des topiques; il conseille pour cet effet des cataplasmes faits avec la mie de pain & du lait, auxquels on ajoute de la poix & de l'opium. En faisant usage de ces topiques, il est rarement nécessaire de donner à l'intérieur l'opium à des doses assez fortes pour affecter la tête, & pour déranger l'appétit.

L'opium est absolument contre-indiqué dans la gangrène due à l'épuisement, mais il devient essentiel dans les cas où elle tire son origine de l'âcreté des humeurs: on lui associe alors les médicamens propres à corriger ces vices.

Voici la description que M. *Kirkland* donne de la gangrène aux orteils, causée par la dépravation des liquides.

Il se forme d'abord une tache bleue ou noire aux doigts des pieds, qui se change en ulcère rongeur. On trouve souvent dans cet ulcère un endroit gangrené, un autre couvert de chairs vermeilles, un troisième qui jette un ichor corrosif. La douleur accompagne toujours cette espèce de gangrène; quelquefois il y a inflammation & tuméfaction, avec une très-grande sensibilité aux endroits de l'ulcère qui ne sont pas gangrenés. La vitesse du pouls du malade est en raison du degré de l'inflammation.

Si cette gangrène est occasionnée par la fièvre, elle fait des progrès sans que l'ulcère s'étende, sans qu'il s'établisse d'écoulement ichoreux, & sans que la sensibilité devienne plus forte. Les seuls remèdes qui conviennent dans ces cas sont les fortifiants, tant à l'extérieur, qu'à l'intérieur.

Practical thoughts, &c. C'est-à-dire, *Pensées pratiques sur l'amputation*; par ROBERT MINORS, chirurgien, in-12. A Birmingham; & se vend à Londres, chez Robin.on, 1783.

7. M. *Mynors*, après avoir fait mention de la méthode de M. *Alançon*, expose les raisons qui l'empêchent d'admettre la nécessité & les avantages prétendus de la conservation de la plus grande quantité possible de chairs. Il décrit ensuite le procédé qu'on a suivi avec beaucoup de succès à Birmingham, comme il est prouvé par des faits rapportés à la fin de l'ouvrage. Voici les principaux points de la manière d'opérer de M. *Mynors*. Après avoir fait l'incision comme à l'ordinaire, il saisit avec le pouce & l'index de la main gauche le bord de la peau pour la détacher, au moyen d'un bistouri, des parties subjacentes: il dégage ainsi les tégumens tout autour du membre, & aussi avant qu'il est possible; après quoi on a de replie cette bande sur elle-même, & M. *Mynors* fait l'incision circulaire des chairs le plus près possible du rebord de la peau. L'amputation faite, on rabaisse la peau sur la plaie, on l'y fait joindre, & on la maintient dans cette jonction avec des bandages. Il a ensuite grand soin de mettre non-seulement le moignon, mais le malade, en général, dans l'attitude la moins gênante. Cet objet est, selon M. *Mynors*, de la plus grande importance pour prévenir les hémorrhagies, la douleur & les spasmes.

De Methodis suffusionem oculorum curandi, à CASAAMATA & SIMONE cultis,
Des Méthodes dont CASAAMATA &

SIMON se servoient pour guérir la cataracte ; par CHRÉTIEN GOTTHOLD FELLER, maître en chirurgie. A Leipfick, chez Crusius ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1782, in-8° de 29 pag. avec 2 planches.

8. Au mois de mai de l'année 1779, *Casaamata*, oculiste Italien, & docteur de Padoue, arriva à Leipfick. Pour donner des preuves de son habileté à enlever la cataracte, il avoit amené avec lui un Calabrois aveugle, qu'il annonça devoir opérer trois jours après son arrivée. Il invita tous les médecins & tous les chirurgiens à se trouver à l'opération : en effet, devant un grand concours de spectateurs, *Casaamata* rendit la vue à cet homme. Aussitôt une infinité de malades vinrent s'adresser à lui ; & cet oculiste pratiqua très-souvent cette opération avec beaucoup de succès. M. *Feller*, qui eut occasion de le voir opérer plusieurs fois, donne ici en détail sa méthode : il y joint la description & la figure des instrumens dont il se servoit.

Deux ans avant l'apparition de *Casaamata* à Leipfick, on y avoit déjà vu un François, nommé *Simon*, qui se donnoit pour très-habile à extirper la cataracte. Il avoit aussi amené avec lui un aveugle, triste victime du charlatanisme. *Simon* voulut faire l'opération en présence des gens les plus éclairés en médecine & en chirurgie ; mais la crainte de ne pas réussir le saisit, les mains lui tremblèrent, il se tira fort mal d'affaire, & partit secrètement le lendemain de l'opération. M. *Feller*, qui s'y étoit trouvé, observa attentivement sa méthode, qui n'a pas réussi : estimant qu'un habile oculiste pourroit en tirer parti, il l'a décrite aussi, & a donné la figure des instrumens dont le malheureux & timide *Simon* fit usage.

Atmosphæræ pressio varia, observationibus
 baroscopicis propriis & alienis, quæsitâ à
 CÆLESTINO STEIGLEHNER, S. S.
 theol. & phil. D. S. El. Bavaro-Palatini
 conf. eccles. act. physices theor. & exper-
 rim. ac meteorol. prof. quam D. HENR.
 MARIA LEVELING, tentamen inaugural.
 publicum subiret, in-4^o de 58 pag. quatre
Tables, une planche en taille-douce, &
8 pages de positions en latin & en alle-
mand. A Ingolstadt, 1783.

9. Cet opuscule mérite l'accueil le plus favo-
 rable des amateurs de la météorologie. M.
Steiglehner y a réuni, non-seulement les obser-
 vations qu'il a faites lui-même à Ratisbonne, mais
 encore celles qui lui sont parvenues de Berlin,
 de Manheim, d'Ofen, de Saint-Gottardsberg &
 de Padoue. Il a comparé ces observations avec
 les phénomènes correspondans survenus dans l'é-
 conomie animale, indiqué l'influence sur l'éco-
 nomie rurale, des variations dans la constitution
 qu'annoncent les changemens dans les élévations
 du mercure dans les baromètres, & résolu plu-
 sieurs problèmes de la plus grande importance
 pour la météorologie. Cet écrit est également in-
 téressant pour le médecin & pour le physicien.

Reliquiæ Houstounianæ, &c. C'est-à-dire,
Restes d'Houstoun, ou Figures des Plan-
tes recueillies dans l'Amérique méridio-
nale; par GUILLAUME HOUSTOUN,
docteur

docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres. On y a joint les descriptions trouvées dans ses papiers, qui sont conservés dans la bibliothèque de JOSEPH BANCKS, Baronet, Président de la Société royale. A Londres, 1781, in-4°, avec 26 Planches en taille-douce.

10. Guillaume Houstoun, médecin Ecossois, partit, il y a environ cinquante ans, pour l'Amérique. Il recueillit à la Jamaïque, & dans les terres voisines de la Veracruz, plusieurs plantes rares, qu'il décrivit selon la méthode de Tournefort, & les dessina, ou grava lui-même. Mais à peine y avoit-il dix ans qu'il étoit parti d'Angleterre, que la mort l'enleva dans les Indes occidentales. Sa collection de plantes, ses observations, ses dessins & ses gravures, passèrent entre les mains de Philippe Miller. A la mort de ce dernier, M. Bancks en fit l'acquisition. C'est par les soins de cet homme célèbre, zélé pour toutes les sciences, & sur-tout pour l'histoire naturelle, que les descriptions, les gravures & les dessins d'Houstoun viennent d'être publiés. M. Bancks, qui a fait tous les frais de l'ouvrage, ne l'a cependant pas mis en vente, mais il en distribue les exemplaires à ses amis, aux botanistes connus, aux bibliothèques publiques, &c. Combien d'éloges n'avons-nous pas à donner à l'illustre Editeur, qui a encore eu soin de joindre aux noms d'Houstoun, les principaux synonymes des modernes! Les plantes décrites & gravées sont au nombre de vingt-six.



*SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX,
de l'Académie royale de Chirurgie.*

L'Académie royale de Chirurgie a tenu le jeudi 22 avril 1784, sa Séance publique.

Le prix sur la question suivante, *Déterminer les différentes constructions des stylets ou sondes solides & des sondes cannelées ; quels sont les cas où elles doivent être admises suivant leurs formes particulières, & quelle est la méthode d'en faire usage ?* a été adjugé à un Mémoire, n° 7, dont l'auteur est M. Têssier, élève en chirurgie de l'Ecole pratique & des hôpitaux de Paris, docteur en médecine de la Faculté de Caen.

L'accessit a été accordé à un Mémoire de M. Icart, lieutenant du premier chirurgien du Roi, à Castres.

Le Prix d'émulation a été obtenu par M. Bonnet, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, à Clermont en Auvergne.

Les cinq petites médailles ont été accordées à M. Thomassin, chirurgien-major du premier régiment de Chasseurs à cheval ; à M. Rigal, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Gaillac ; à M. Mortreuil, chirurgien à Darnetal, près de Rouen ; à M. Ejourbaut, maître en chirurgie à Avranches ; & à M. Coffinieres, maître en chirurgie à Castelnau-dari.

Après la distribution des Prix & l'annonce d'un nouveau fondé par M. de Vermont, conseiller d'Etat & accoucheur de la Reine, M. Louis, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge de M. Houstet.

M. Pelletan a lu l'exposition anatomique des parties, à la suite d'un anévrisme de l'artère po-

plitée, opéré avec succès par la ligature. M. Louis a fait la lecture d'un Mémoire sur les corps étrangers, portés par la déglutition dans les voies alimentaires. M. Lheritier a lu une Observation sur les accidens consécutifs d'une plaie transversale à la trachée-artère; & M. Louis a terminé la Séance par l'éloge de feu M. de la Martinière, premier chirurgien du Roi, & président perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

PRIX proposés par l'Académie royale de Chirurgie pour les années 1785 & 1786.

L'Académie a proposé pour le Prix de 1785, la question qui suit :

En quels cas les ciseaux à incision, dont la pratique vulgaire a tant abusé, peuvent être conservés dans l'exercice de l'Art; quelles en sont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires; quelles sont les raisons de préférer ces instrumens à d'autres qui peuvent également diviser la continuité des parties; & quelles sont les diverses méthodes d'en faire usage?

Et elle propose pour le Prix de l'année 1786:

De déterminer les différentes constructions des bistouris; quelles sont les raisons de leur variété, suivant les cas particuliers où il convient d'en faire usage; de quelles corrections ou perfections ils seroient susceptibles; & quelle est la méthode de s'en servir?

L'Académie, dans l'intention de favoriser les concurrens, a jugé à propos de publier la dissertation qui a mérité ses suffrages, & obtenu le premier Prix sur la matière instrumentale *.

* Ce Mémoire se trouve chez Lambert, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, près l'église Saint-Côme.

Le Prix consistera, chaque année, en une médaille d'or de la valeur de 500 liv. suivant la fondation de M. de la Peyronie.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient lisibles.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leur Ouvrage; ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs noms, qualités & demeure; & ce papier ne sera point ouvert si la Pièce n'a pas mérité le Prix.

Ils adresseront leur Ouvrage, *franc de port*, à M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, à Paris, ou le lui feront remettre.

Les étrangers sont avertis qu'il ne suffit pas d'acquitter le port de leurs paquets jusqu'aux frontières de la France, mais qu'ils doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontière jusqu'à Paris, sans quoi leurs Mémoires ne seront pas admis au concours.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix: on n'en excepte que les Membres de l'Académie.

La médaille sera délivrée à l'Auteur même qui se fera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part; l'un & l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de décembre 1784 & 1785, inclusivement; & l'Académie, à son Assemblée publique, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques suivante, proclamera celui qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, une médaille d'or de 200 liv. à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles,

non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un Ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit, *au choix de l'Auteur*; Elle adjugera ce Prix d'émulation le jour de la Séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur Ouvrage dans le courant de l'année précédente.

M. *Vermont*, conseiller d'Etat, Accoucheur de la Reine, a fondé à perpétuité une médaille d'or de la valeur de 300 liv. qu'on adjugera le même jour à celui qui, dans le cours de l'année, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les Observations les plus utiles au progrès de l'art des Accouchemens.

Cinq médailles d'or, de 100 liv. chacune, seront distribuées pareillement à cinq Chirurgiens regnicoles qui auront fourni dans l'année un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.

N^{os} 1, 2, 6, 7, 9, M. GRUNWALD.

3, 4, 5, 8, 10, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier d'août dernier.

Page 136, ligne 6, plus petite à son extrémité évasée, lisez plus petit à son origine, qu'à son extrémité évasée.

Mars 1784.

Page 326, ligne 6, supprimez *ad*.

Page 321, ligne 4, *praticè*, lisez *practicè*.

Page 322, ligne 23, *Schmed*, lisez *Schmied*.

Page 324, ligne 7, *Sparmon*, lisez *Sparman*.

Page 325, ligne 11, *Diclen*, lisez *Dielen*.

Page 331, ligne 21, *Celséa*, lisez *Chelséa*.

Page 332, ligne 7, supprimez le mot *depuis*.

Avril 1784.

Page 349, ligne première, au lieu d'*es*, lisez *les*.

Page 387, ligne 29, *hysterie*, lisez *hystéritie*.

Page 443, ligne 30, *ent*, lisez *entr*.

Mai 1784.

Page 556, ligne 20, *minéral*, lisez *animal*.

T A B L E.

<i>Lettre de M. de LA ROCHE, médec. à l'Éditeur du Journal de Médecine,</i>	Page 561
<i>Lettre de M. TISSOT, médecin,</i>	579
<i>Observation sur une atrophie universelle. Par M. Tarranget, médecin,</i>	582
<i>Maladies observées à Vitry-le-François, suivies d'une observation sur une leucophlegmatie. Par M. Moreau, médecin,</i>	589
<i>Suite des Observations sur l'usage du moxa des Chinois. Par M. Pascal, chir,</i>	595
<i>Observation sur un accouchement laborieux. Par M. Moreau, chirurgien,</i>	604
<i>Observat. sur les effets de l'éclair & du tonnerre. Par M. Huzard, vétérinaire,</i>	606
<i>Observat. sur l'amputation de la verge d'un cheval. Par le même,</i>	611
<i>Observation nécrologique,</i>	622
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril, 1784,</i>	624
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorency,</i>	626
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	629
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	630
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Académie,</i>	631
<i>Médecine,</i>	642
<i>Chirurgie,</i>	649
<i>Physique,</i>	656
<i>Botanique,</i>	ibid.
<i>Séance publique & Prix de l'Acad. roy. de chirurgie,</i>	658
<i>Prix proposés par l'Acad. roy. de chirurgie,</i>	659

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1784. A Paris, ce 24 Mai 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six premiers mois du
Journal de Médecine de l'année 1784,
formant le Tome LXI^e.

EXTRAITS OU ANALYSES DE LIVRES.

<i>RECHERCHES SUR LA FIEVRE PUERPÉRALE ;</i> par M. DE LA ROCHE ; méd. avec des remarques par M. DOUBLET, deuxième extrait, Page 3	
<i>Dissertat. médico-chimiques ; par M. LALOUETTE,</i> méd. de P.	113
<i>Traité sur divers accouchemens laborieux ; par M.</i> <i>HERBINIAUX,</i>	121
<i>Remarques sur la peste ; par M. LE ROUX DES</i> <i>TILLETs, qui compare ensemble plusieurs ouvra-</i> <i>ges sur ce fléau,</i>	225
<i>Suite des remarques,</i>	337
<i>Lettre de M. ROUSSEL, méd. à Caen, à M. DU-</i> <i>MANGIN, méd. de Paris, sur les dartres,</i>	449
<i>Phytographie universelle, ou Système de botanique,</i> <i>&c. ; par M. DE LAS, prêtre de l'Oratoire,</i>	466
<i>Lettre de M. DE LA ROCHE, méd. à l'Editeur du</i> <i>Journal de Médecine, sur la fièvre puerpérale,</i>	561
<i>Lettre de M. TISSOT, méd. au sujet de la fièvre</i> <i>puerpérale,</i>	579

LIVRES ANNONCÉS.

1^o. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

<i>Essai historique de médecine & de chirurgie (en an-</i> <i>glois ;) par M. GUILL. BLACK, méd.</i>	319
--	-----

664 TABLE GENERALE

Essai ou Discours historique sur les découvertes faites en anatomie ; par M. LASSUS, chir. 213

HENR. JUGLER, bibliothecæ ophthalmicæ specimen primum, 323

Histoire de la maladie syphilitique ; (en allemand) par M. PHIL. GABR. HENSLER, méd. 536

Commentatio de initiis ac progressibus doctrinæ irritabilitatis, auct. AUG. GÖTTL. WEBER, méd. 642

Almanach vétérinaire, ou Abrégé historique des progrès de la médecine des animaux ; 558

Panegyrique de M. PIERRE KALM (en Suédois ;) par J. L. ODHELIUS, méd. 330

Oratio habita in Capitolio Gulielmopolitano in comitiis universitatis Virginianæ, à D. COSTE, méd. 326

2°. PHYSIQUE.

Description des nouveaux baromètres à appendices ; par M. CHANGEUX, 106

De l'électricité des végétaux ; par M. l'abbé BERTHOLOM, 431

De l'application de l'électricité à l'art de guérir ; par M. DE BONNEFOY, chir. 20

Mémoire sur l'électricité médicale ; par M. MAZARS DE CAZELLES, méd. 206

3°. TOPOGRAPHIE ET OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

Essai d'une description topograph. d'OLIVET, 537

Atmosphæræ pressio varia observationibus baroscopius, quæsitæ à COLEST. STEIGLEHNER, phys. prof. 656

Météorologie appliquée à la médecine & à l'agriculture ; par M. RETZ, méd. 437

4°. HISTOIRE NATURELLE, BOTANIQUE,

-na na) MATIERE MEDICALE.

Oryctographie de Bruxelles ; par FRANÇ. XAVIER BURTINI, méd. 334

DES MATIERES. 665

- CAROLI DE GEER, genera & species insectorum
 digessit AND. JOH. RETZIUS, 326
 Vermium intestinalium præsertim tæniæ humanæ
 expositio, auct. P. C. FR. WERNERO, 646
Phytonomatotechnie universelle; par M. BERGE-
RET, 446
 Icones plantarum, & analyses partium; auct.
 CASIM. CHRIST. SCHMIDEL, 554
 Reliquiæ Houstounianæ. *Figures des plantes de*
l'Amérique septentrionale; par HOUSTOUN, 656
Plantes nouvellement découvertes, récemment dénom-
mées & classées par M. BUCHOZ, 323
 Floræ Nannetensis prodromus, FR. BONAMY,
med. 427
Traité sur la mycologie, ou Discours historiques sur
les champignons; par M. N. J. DE NECKER, 553
Remède souverain contre l'hydrop. (en anglois) 209
De l'efficacité de l'opium dans la maladie vené-
rienne (en allem.) par J. DAR. SCHÆPFF, 531
 Dissertatio de usu oleosorum in variorum mor-
 bor. medela, auct. FRED. HEILMANN, med. 424

5°. AGRICULTURE ET JARDINAGE.

- Prospéctus du Dictionnaire du jardinier; traduit de*
l'anglois de P. MILLER, 331
Culture de la grosse asperge; par M. FILLASSIER,
 442

6°. PHARMACIE ET CHIMIE.

- Physico-chimie théorique, en dialogue; par M. L.*
J. DE CROIX, 104
Mémoires médico-chimiques; par JEAN SENEBIER,
ministre du saint Evangile, 324
 Dissertatio chemica de acido animali, 556

7°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

- JOHANNIS GOTTL. WALTER, Tabulæ nervorum
 thoracis & abdominis, 322 & 545

666 TABLE GENERALE

Nouvelles recherches sur la génération des êtres orga-
nisés ; par P. EUTROPE SERAIN , 79

Sur les menstrues des femmes (en italien ;) par M.
PASTA , méd. 190

BARTHOLOMÆI EUSTACHII , med. libellus de
plethorâ , edit. 3^a , 204

8°. HYGIENE.

Conseils pour vivre long-temps , traduits de l'italien
de L. CORNARO , 94

Feuille hebdomadaire diététique (en allemand ;) par
M. GRAUMANN , méd. 96

Observations physico-médico-économiques , relatives
à la ville de Northeim , (en allemand ;) par M.
J. PH. RUELING , 193

Nouvel avis aux mères qui veulent nourrir ; par M.
C. D. GAULTIER DE CLAUDRY , chir. 207

9°. MÉDECINE.

Les doctrines & la pratique d'HIPPOCRATE en
médecine & en chirurgie , (en anglois ;) par FR.
RIOLLAY , méd. 321

Première lignes de la pratique de médec. (en angl.)
par. GUILL. CULLEN , méd. 82

Dictionnaire portatif de Santé , 425
Médecine moderne & pratique ; par M. BUCHOZ ,
médecin , 320

JOANNIS WEISZ , med. doct. pyretologiæ prac-
ticiæ tentamen , (edit. 2 ,) 200

Ejusdem continuatio prima tentaminis pyreto-
logiæ pract. 201

Memoire sur la fièvre putride maligne qui a régné
dans la ville d'Aire en 1782 , 314

WENCESLAI TRNKA DE KRZOWITZ , med. doct.
Historia febris hecticæ , 644

Dissertations de médecine concernant diverses mala-
dies des femmes , (en ital.) tom. j ; par AND.
PASTA , méd. 87

Traité de l'esquinancie de poitrine , (en allemand ;)
par CHR. FR. ELSNER , méd. 339

DES MATIERES. 667

- Observations sur les maladies du foie, (en angl.)*
par M. ET. MATHEWS, chir. 197
- Dissertatio medica de homine dextro & sinistro;*
auct. MEINARDO SIMON DU PUI, 197
- Observations & Remarques sur la complication des*
symptômes vénériens, avec d'autres virus; par
M. VIGAROUX, chir. 308
- Traitement de la gonorrhée, & d'une partie de ses*
suites, (en allem.) 198
- Mémoire concernant une espèce de colique observée*
sur les vaisseaux; par M. DE GARDANNE, mé-
decin, 305
- Rapports de la Société humaine, instituée en 1774,*
pour rappeler à la vie les personnes noyées en ap-
parence, (en angl.) 209
- Précis historique & pratique sur le Pian, la maladie*
d'Amboine & le Terminthe, publié par M. PEY-
RILHE, chir. 317
- Specimen medicum syllogen observationum va-*
rii argumenti sistens; auct. CHR. G. SEIP, med.
203

10°. CHIRURGIE.

- Essai sur les causes de la distorsion de l'épine du-*
dos & sur sa curation, (en anglois;) par M.
T. SHELDRAKE le jeune, 211
- Remarques sur la paralysie des extrémités inférieu-*
res, accompagnée de la courbure de l'épine; par
M. PERCIVAL POTT, (trad. de l'anglois,) 96
- Traité sur les ulcères aux jambes; (en anglois,) par*
MICHEL UNDERWOOD, chir. 210
- Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure*
des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères;
par M. LOMBARD, chir. 312
- Pensées sur l'amputation, &c. (en anglois;) par*
THOMAS KIRKLAND, méd. 649
- Pensées sur l'amputation; (en angl.) par ROBERT*
MINORS, chir. 654
- De Methodis suffusionem oculorum à CASAA-*

668 TABLE GENERALE

MATA & SIMONE cultis; aut. CHR. GOTTL, FELLER, chir.	654
Observations pratiques sur les dents humaines; (en angl.) par M. R. WOOFFENDALE, chirurgien dentiste,	217
L'Art de guérir les hernies ou descentes; par M. BALIN, chir. herniaire,	547
Observations de chirurgie (en allemand,) deuxième Recueil; par M. ADOLP. FRED. VOGEL, médecin,	98

11°. VÉTÉRINAIRE.

Du Claveau; par M. CHABERT, directeur général des Ecoles vétérinaires de France,	551
Traité du charbon, ou anthrax dans les animaux; par le même,	548

12°. MÉLANGES ET MÉMOIRES ACADEMIQUES.

Dissertations sur des sujets choisis de chimie & de médecine; (en angl.) par M. MARTIN WELL, medecin,	101
Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, année 1780;	77
Mémoire de la Société de philosophie expérimentale de Batavia à Rotterdam, (en hollandais)	187
Mémoires de l'Académie de Dijon; suite de l'analyse,	299
Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, (en suédois) tom. j,	523
tom. ij,	637
Mémoires de mathématiques & de physique de la Société italienne, (en italien)	527
Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, (en anglais)	631

13°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

Mémoires & Observations de médecine légale, publiés par M. J. TH. PYL, méd. (en allem.)	543
---	-----

669

DES MATIERES. MÉMOIRES,
DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Lettre de M. BEAUSSIER, chir. pour prouver qu'il n'est pas impotent de la main droite, contre l'assertion de M. BEAUSSIER, méd. 258

2°. PHYSIQUE.

Observations sur les effets de l'éclair & du tonnerre ; par M. HUZARD, vétérinaire ; 606

Observations sur les bons effets de l'électricité dans la paralysie ; par M. CHIFOLIAU, méd. 251

3°. MÉTÉOROLOGIE.

Observations météorologiques faites à Montmorency, près Paris ; par le père JAU-COURT, durant les mois de

Novemb. 1783, pag. 72 Février 1784, pag. 406

Décemb. 1783, 182 Mars 1784, 518

Janvier, 1784, 294 Avril 1784, 626

Observations météor. faites à Lille, par M. BOUCHER, pendant les mois de

Novemb. 1783, pag. 75 Février 1784, pag. 409

Décemb. 1783, 185 Mars 1784, 521

Janvier 1784, 297 Avril 1784, 629

4°. HISTOIRE NATURELLE, BOTANIQUE,
MATIERE MÉDICALE.

Observations sur l'usage du moxa des Chinois ; par M. PASCAL, chir. 268

Suite des Observations sur l'usage du moxa des Chinois ; par le même, 595

5°. PHARMACIE, CHIMIE.

Mémoire sur l'éther minéral ; par M. DELAPLANCHE, apothicaire, 280

670 TABLE GENERALE

Observations sur le bon usage de l'émétique dans des cas où il ne paroîtroit pas indiqué ; par M. SUMEIRE , méd. 369

6°. MÉDECINE.

Observation sur une phthisie, guérie par l'usage du lait de femme ; par M. CHEVILLARD, méd. 132

Guérison d'une phthisie ; par M. ARCHIER, méd. 376

Observat. sur une ophthalmie sèche, avec perte de la vue ; par M. LÉAUTAUD, chir. 160

Réflexions de M. BRILLOUET, chir. sur les Remarques de M. SUTTON, au sujet de la petite-vérole inoculée, 166

Observ. sur une apoplexie survenue à la suite d'une fièvre intermittente ; par M. LAJOIE, méd. 247

Appercu sur le moyen de guérir l'hydrophobie ; par M. DEMATHIIS, méd. chir. 365

Observations sur la fièvre puerpérale ; par M. ARCHIER, méd. 373

Observ. sur une fièvre tierce continue bilieuse pleuropneumonique ; par le même, 379

Observation sur une angine adémateuse, prête à suffoquer le malade ; par M. HOUDRY, méd. 483

Obs. sur une gale répercutée, suivie de l'ouverture du cadavre ; par M. le Comte DE PRÉVAL, méd. 491

Observat. sur une atrophie universelle ; par M. TARANGET, méd. 582

Maladies observées à Vitri-le-François, avec une observation sur une leucophlegmatie ; par M. MOREAU, méd. 589

Extraits des prima mensis de la Faculté de Médecine de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de

Novemb. 1783, pag. 70 Février 1784, pag. 403

Décemb. 1783, 180 Mars 1784, 517

Janvier 1784, 291 Avril 1784, 624

Maladies observées à Lille, par M. BOUCHER, médecin, durant les mois de

Novemb. 1783, pag. 76 Février 1784, pag. 408
 Décemb. 1783, pag. 186 Mars 1784, 522
 Janvier 1784, 298 Avril 1784, 630

7°. CHIRURGIE.

- Observation sur la terminaison funeste d'un abcès du foie; par M. GRATELOUP, méd.* 36
Observation sur un abcès du rein gauche; par M. CASSAGNE, chir. 505
Observ. sur un accouchement avant terme, avec des accidens graves; par M. DEMATHIS, chir. 51
Observ. sur un accouchem. de deux jumeaux, restés dans l'utérus deux mois au-delà du terme ordinaire; par M. ENGUIN, chir. 163
Réflexions de M. ROBINEAU, chir. sur l'observ. de M. GARLAND, à l'occasion d'un accouchem. 511
Observation sur un accouchement laborieux; par M. MOREAU, chir. 604
Observ. sur un lait répandu, qui a parcouru différentes parties du corps; par M. DEMERTET, chir. 488
Obs. sur une rupture de matr. par M. LORRY, ch. 274
Réflexions de M. DESGRANGES, chir. sur la Réponse de M. MOTHE, à un Mémoire à consulter, au sujet d'une descente de matrice, 383
Observation sur une gangrène au sein; par M. LEFEBVRE, chir. 60
Observ. sur une rétention incomplète d'urine, causée par la position horizontale de la matrice; par M. VANDORPE, chir. 64
Observ. sur une rétention d'urine causée par un abcès au col de la vessie; par M. MOREAU, chir. 69
Nouvelles Réflexions de M. SEGRETAIN, chir. sur une rétent. d'urine, observée par M. WANTERS, méq. & par M. DESGRANGES, chir. 134

672 TABLE GÉNÉR. DES MATIÈRES.

Observations sur la blessure des testicules ; par M. FORT, chir. 153

Observat. sur une fracture des os du crâne ; par M. GENY, chir. 498

Observat. sur l'extraction de cataractes membranées ; par M. ESPIAUD, chir. 278

8°. NÉCROLOGIE ET OUVERTURE DE CADAVRE.

Observation nécrologique sur la ville de Calais ; par M. LALLEMENT, méd. 622

Mémoire à consulter sur une observ. faite à l'ouverture d'un cadavre ; par MM. LAMBOIRE & MOREAU, chir. 496

9°. VÉTÉRINAIRE.

Observation sur l'amputation de la verge d'un cheval ; par M. HUZARD, vétér. 611

AVIS ET ANNONCES.

SUJETS DE PRIX PROPOSÉS.

Bordeaux: Acad. des belles-lett. scienc. & arts, 109

Dijon: Acad. des sciences, arts, belles-lettres, 222

Paris: 1°. Faculté de médecine, 217

2°. Académie de chirurgie, 660

3°. Société royale de médecine, 416

MÉMOIRES COURONNÉS.

Paris: 1°. Académie de chirurgie, 658

2°. Société royale de médecine, 411

Cours d'électricité ; par M. ALPHONSE LEROY, 442

Phytonomatotechnie: Souscription de cet ouvrage ; 110 & 446

Fin de la Table générale des Matières.